

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 1.

ÉTUDES
DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

(6. ANALOGIES SYNTAXIQUES. 7. CONTAMINATIONS
SYNTAXIQUES. 8. NÉOLOGISMES. 9. MONTER LE COUP.
10. UNE QUESTION D'ACCORD).

PAR

KR. NYROP



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1920

Pris: Kr. 1.00.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs videnskabelige Meddelelser udkommer fra 1917 indtil videre i følgende Rækker:

Historisk-filologiske Meddelelser,
Filosofiske Meddelelser,
Mathematisk-fysiske Meddelelser,
Biologiske Meddelelser.

Prisen for de enkelte Hefter er 50 Øre pr. Ark med et Tillæg af 50 Øre for hver Tavle eller 75 Øre for hver Dobbelttavle.

Hele Bind sælges dog 25 % billigere.

Selskabets Hovedkommissionær er *Andr. Fred. Høst & Søn*,
Kgl. Hof-Boghandel, København.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 1.

ÉTUDES DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

(6. ANALOGIES SYNTAXIQUES. 7. CONTAMINATIONS
SYNTAXIQUES. 8. NÉOLOGISMES. 9. MONTER LE COUP.
10. UNE QUESTION D'ACCORD).

PAR

KR. NYROP



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1920

6. Analogies syntaxiques.

LA grande importance de l'analogie dans l'évolution linguistique est généralement reconnue. Nous avons examiné ailleurs le rôle qu'elle joue dans la phonétique, dans la morphologie, dans la formation des mots et dans la sémantique. Elle exerce aussi son influence dans le domaine de la syntaxe, comme le montreront clairement les phénomènes que nous allons étudier. Voici d'abord, par ordre alphabétique, une série de mots dont la construction a subi l'influence de mots qui offrent le même sens ou le sens opposé; on verra aussi que les mots dérivés subissent l'influence des mots simples.

1°. Quelques verbes changent de construction sous l'influence de leur synonyme:

Causer a subi l'influence de *parler*. La phrase *Je lui parle* a amené *Je lui cause* au lieu de *Je cause avec lui*. On a souvent protesté contre cette construction. Elle est pourtant très répandue dans la langue parlée; ainsi la demoiselle du téléphone vous envoie par le fil cette phrase: *On va vous causer*. Elle apparaît aussi dans la langue littéraire malgré les protestations des critiques. Ex.: Le monsieur veut te demander un renseignement, cause-lui (H. BATAILLE, *Le masque*, I, sc. 4). Cher père, je ne lui en causerai plus. (P. BOURGET, *Lazarine*, p. 298). Quelques exemples isolés de ce solécisme se trouvent avant le XIX^e

siècle: Lysis m'aborde et tu me veux causer (P. CORNEILLE, *La place royale*, v. 496). Elle me causa longtemps (J.-J. ROUSSEAU, *Confessions*, livre VII).

La construction *causer à* est endémique en Suisse et figure sur les tables de proscription des professeurs de français. Il en est de même en Belgique¹. Littré admet à contre-cœur *Je lui ai causé* mais il proteste énergiquement contre *J'ai causé à mon avocat*. Dans un feuilleton du »Temps« (11 octobre 1896), Francisque Sarcey, qui était très puriste, s'est occupé de la construction *causer à*, contre laquelle il proteste. Il ajoute pourtant: »Après tout, elle n'est en contradiction ni avec le bon sens ni avec les traditions de notre langue. *Je lui ai causé de* n'est rien autre chose qu'une de ces contractions si familières au français: *Je lui ai parlé, en causant avec lui, de ...*«. Il est superflu de réfuter l'explication de F. Sarcey; mais il est bon de relever sa tolérance. Tout récemment il a trouvé des successeurs moins complaisants et moins larges d'esprit qui traitent de barbares ceux qui disent *Je lui ai causé*².

Désapprendre. Ce verbe qui régulièrement demande à devant l'infinitif (comme le simple *apprendre*) est parfois suivi de *de*, probablement sous l'influence d'*oublier*. Ex.: Un oiseau qui avait désappris de chanter (C. Mendès).

Partir. Dans la langue parlée actuelle on entend dire *partir en Italie*, au lieu de *partir pour l'Italie*. Le changement est dû à l'influence de la tournure synonyme *aller en Italie*.

Préférer se construit parfois d'une manière qui montre l'influence de la tournure synonyme *aimer mieux*. On dit

¹ G.-O. d'HARVÉ, *Parlons bien*. Bruxelles, 1913. P. 17, 67.

² Voir les remarques de Grammaticus dans *L'école et la vie*, 1919, 17 sept., et une chronique dans *Le Temps* d'Abel Hermant.

régulièrement: *Je préfère la mort à la honte* et *Je préfère marcher à remonter dans la voiture. Je préfère sortir à rester à la maison.* Littré remarque qu'il y en a qui disent *Je préfère sortir que rester à la maison.* Cet usage, que condamnent les grammairiens, a été modelé sur *J'aime mieux sortir que (de) rester à la maison.* Voici quelques exemples littéraires de la construction analogique: Il n'a pas eu le courage de s'embarquer, préférant mourir que survivre à cette joie sans lendemain (A. DAUDET, *Rose et Ninette*). Il préférerait encore balayer que d'apprendre à lire (*id.*, *Jack*, I, p. 81). Vous l'aimez donc bien, ce Fromont, que vous préférerez mourir que de renoncer à lui (*id.*, *Fromont jeune et Risler aîné*, p. 201)¹.

Quitter se modèle parfois dans la langue vulgaire actuelle sur *partir*; c'est ainsi qu'on en est arrivé à dire *quitter d'un lieu pour quitter un lieu.* Dans une pièce récente une cuisinière dit: Il est venu dans la maison ici en quittant de chez un vieux maître (TRISTAN BERNARD et J. SCHLUMBERGER, *On naît esclave*, I, sc. 2). Voici un autre exemple qui représente également le parler vulgaire: Claude m'a chambrée; je ne quitte pas d'ici! (R. BOYLESVE, *Le meilleur ami*, p. 199). Ce dernier exemple paraît modelé sur: *Je ne bouge pas d'ici.* De même: Chez nous le monde ne quitte pas du pays, comme les bêtes qui vivent sur les lys (PAUL CLAUDEL, *Théâtre*. 1^{ère} série III, p. 175).

Rappeler (se) a subi l'influence de *se souvenir*. On dit régulièrement *se rappeler une chose* et *Je me le rappelle*; sur le modèle de *se souvenir d'une chose* et *Je m'en souviens*, on dit dans le langage négligé et familier *se rappeler d'une*

¹ Pour plus de détails, voir A. RISOP, *Miszellen zur neufranzösischen Syntax* (*Festschrift Adolf Tobler* dargebracht. Braunschweig, 1915. P. 303).

chose et *Je m'en rappelle*. Cette construction analogique paraît très répandue, elle commence aussi à se montrer dans la littérature. Ex.: Je ne me rappelle pas d'elle (A. SALMON, *Monstres choisis*, p. 37).

Il faut du reste remarquer qu'elle se trouve dans Chateaubriand, dont le langage n'était pas toujours impeccable au point de vue grammatical: Il ne se rappelait ni de m'avoir vu à la cour de Louis XVI, ni au camp de Thionville (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 419). Dans une lettre à sa petite nièce Caroline, G. Flaubert écrit: Remercie de ma part madame Robert [une poupée], qui a bien voulu se rappeler de moi.

Le grand prosateur, dont on admire à juste titre le style net, précis et correct, oublie dans sa correspondance enfantine qu'il est l'auteur de »Salammbô«; comme l'a si bien dit PAUL STAPFER, elle nous montre l'homme dans tout le laisser-aller de sa riche nature¹.

Regretter. Ce verbe a en Belgique subi l'influence de *se repentir*. Ex.: Vous ne vous en regretterez pas (FONSON et WICHELER, *Mariage de M^{lle} Beulemans*, III, sc. 18).

Souvenir (se). Nous venons de voir que ce verbe a fortement influencé *se rappeler*; ajoutons ici que l'influence a été réciproque, et que parfois la construction de *se souvenir* a été transformée sur le modèle de *se rappeler*. Ex.: Je me souviens bien avoir perçu une voix (A. SALMON, *Monstres choisis*, p. 16).

2°. Quelques verbes changent de construction sous l'influence de leur antonyme:

Haïr. On dit ordinairement *haïr faire quelque chose*. Sporadiquement on trouve des traces d'une influence de l'antonyme »aimer à faire quelque chose«. Boileau écrit

¹ *Récréations grammaticales et littéraires*. Paris 1909. P. 141.

ainsi: Tel qui hait à se voir peint en de faux portraits (*Épîtres*, IX, v. 161).

3°. Au groupe des antonymes il faut ajouter les mots suivants qui montrent l'influence exercée par les mots simples sur les mots composés et dérivés:

Méfier (se). La langue littéraire demande *se méfier de quelqu'un*. La langue vulgaire admet *se méfier à quelqu'un*, construction due à l'influence du simple *se fier*. Ex.: Je ne veux pas dire, Edmond, que je me méfie à toi, mais je ne me fie à personne (TRISTAN BERNARD, *Amants et voleurs*, p. 40).

Inconnu se construit régulièrement avec à: *Il était inconnu à ma famille*. Cependant sous l'influence de *connu* on dit aussi quelquefois *inconnu de*. Ex.: Un bien-être inconnu d'elle (BOYLESVE, *Le meilleur ami*, p. 242).

4°. Après avoir montré comment la construction d'un mot peut être modifiée par voie d'analogie, nous allons citer quelques autres exemples de l'effet de l'analogie choisis dans d'autres domaines de la syntaxe.

L'envie lui prit. Cette construction du verbe *prendre* était générale déjà au moyen âge. Ex.: Tel ire e teus deus lor en prend (*Roman de Troie*, v. 21459). Uns maus li prist (*Moniage Guillaume*, I, 20). Talanz li prant que veoir aille Se ce est veritez ou faille (*Erec*, v. 3249). Puis apriès chou, prist talens au roi de tenir une grant court à une Pentecouste en sa nouvele sale (*Histoire de Normandie*, 65).

Comment expliquer l'emploi du datif, dans ces exemples? Il est évident qu'il serait plus conforme aux règles générales de la grammaire française de dire *l'envie le prend* au lieu de *l'envie lui prend* et on est d'avance disposé à y voir l'influence probable de quelque analogie. C'est à M. HIL-

DING KJELLMAN¹ que revient l'honneur d'avoir indiqué le premier cette analogie.

Il faut remarquer que le sujet du verbe *prendre* construit avec un datif est ordinairement un mot qui indique un état d'âme comme *pitié, ire, deuil, envie, corage, talent, voloir*. Il faut encore remarquer que la construction est souvent impersonnelle; à côté de *l'envie lui prit*, on trouve aussi *il lui prit envie*.

Ex.: Et quant il lor reprunt corage D'aler loing en pèlerinage, Si font ateler lor chevaus (*Roman de la Rose*, v. 18936). Il print grand devotion à ceste dame et à sa fille d'aller oyr la messe (*Heptaméron*, II, 135).

Le datif de ces derniers exemples reflète selon toute probabilité l'influence des nombreux verbes impersonnels qui se construisent ou se construisaient avec un datif. Nous citons: *il plaist, desplaist, delite, griève, enuie, pèse, deult, tarde, abelit, embelit*, et les tournures composées: *il est tart, est bel, est bon, est grief, est pesant*.

Toutes ces expressions impersonnelles demandent le datif comme en latin: *placet, displicet, libet, juvat, delectat, videtur*. La tournure *il plaist au roi* a dû amener *il prend envie au roi* et *l'envie prend au roi, l'envie lui prend*.

La nouvelle construction analogique, d'abord réservée comme nous l'avons dit plus haut aux mots désignant un état d'âme, a peu à peu élargi son domaine: sur le modèle de *l'envie lui prend* on crée *le sommeil lui prend* et on opère de même avec des mots tels que *mal, maladie, fièvre, peur, faim*.

Parfois il n'y a même pas de substantif, et le verbe *prendre*, employé impersonnellement, reçoit le sens de »arri-

¹ *Uttryck av Typen, La fièvre lui a pris, Studie i fransk historisk Syntax* (Studier i modern Språkvetenskap VI, 10). Uppsala 1917.

ver«. Ex.: Ce que voyans ses capitaines . . . gouterent des dictes drogues pour esprouver si elles estoient tant alteratives: mais il leur en print comme à leur roy (RABELAIS, *Pantagruel*, I, 353).

L'emploi du verbe *prendre* avec un régime indirect n'est plus aussi répandu qu'autrefois. La langue moderne garde les restes suivans de la vieille construction: *L'envie lui prit. Il lui prit envie. Il lui prit une fantaisie, un dégoût.* Ajoutons des tournures telles que: *Bien lui en a pris d'avoir étudié ces langues. Après ce qu'il avait fait, bien lui en prit d'avoir des protecteurs.*

Beaucoup de dictionnaires et de grammaires donnent encore: *La fièvre (la goutte) lui a pris. Il lui prit une colique;* pourtant ces tournures ont maintenant vieilli.

De quoi. Cette combinaison s'emploie d'une manière tout à fait régulière dans des phrases telles que: *Il a de quoi vivre. Nous avons de quoi nous chauffer. Vous avez de quoi vous défendre. Il n'y a pas de quoi remercier. Je n'ai pas de quoi écrire.* Pour d'autres exemples, voir Littré sous *quoi* (n° 5—n° 7). Par une extension curieuse *de quoi* s'emploie de nos jours aussi devant d'autres infinitifs qui régulièrement demanderaient une construction différente.

Un ami français très cultivé écrivait dans une lettre: En quittant Paris je n'ai pas emporté de quoi lire en vacances. J'appelai son attention sur la tournure extraordinaire; mais il n'y trouva rien à corriger. Ainsi *avoir de quoi vivre, avoir de quoi écrire,* etc. amènent *avoir de quoi lire* (comp. esp. *tengo que leer*). J'ai entendu récemment dans une conférence faite par un officier français la phrase: *Il y avait là de quoi faire* (= *il y avait là beaucoup à faire*).

Cette particularité n'est pas propre au langage familier;

elle commence aussi à pénétrer dans la langue littéraire, comme le montrent les passages suivants:

Une pie-grièche ... est entrée en sautillant, montant sur la table et cherchant partout de quoi picorer (F. DE MIOMANDRE, *La cabane d'Amour*. Paris 1919. P. 285).

Elle avait maintenant de quoi penser¹ (Catulle Mendès).

Cent hommes de tués². La préposition *de* s'emploie parfois devant un substantif complémentaire pour indiquer le caractère: *Un franc de profit. Un sou de perte. Un million de francs de rente. Vingt kilos d'excédent.*

Ce *de* s'est aussi introduit par analogie devant un participe passé ou un adjectif: *un franc de profit* amène *un franc de perdu* pour *un franc perdu*. Dans le dernier exemple *perdu* est un pur attribut; l'addition de la préposition lui donne le caractère d'un prédicat. L'emploi du *de* explétif fut discuté par les grammairiens du XVII^e siècle (voir VAUGELAS, *Remarques*, I, 286). Thomas Corneille admettait *il y avait trente vaisseaux achevés, il y avait trente vaisseaux d'achevés, il y en avait trente d'achevés*. Fénelon a écrit: Il n'a eu dans toute sa vie aucun moment d'assuré. Littré, en commentant cette phrase, dit que le *de* est un gallicisme. Il recommande de dire: *Il n'a aucun livre relié, aucun tableau encadré*. Mais il admet: *Il n'y en a aucun de relié, il n'y en a aucun d'encadré* (*Dictionnaire*, s. v. *aucun*, Rem. 2).

7. Contaminations syntaxiques.

La contamination est un phénomène linguistique assez général. Elle a sa source naturelle dans une tendance de

¹ Pour bien saisir l'étrangeté de cette construction on n'a qu'à la comparer à la construction espagnole dans une phrase telle que: *Esto le daba mucho que pensar*.

² A. TOBLER a étudié ce phénomène dans un article spécial: *Pas une goutte de répandue* (*Vermischte Beiträge*, III, 25—31).

l'esprit à donner simultanément accès à des idées analogues ou à des formes de pensée identiques. Il arrive assez souvent que deux mots à peu près synonymes se présentent à l'esprit en même temps; le résultat de cette simultanéité est la création d'un nouveau mot, formé à l'aide des deux autres qui se sont confondus¹. On trouve ainsi dans le langage médiéval *oreste* qui est un mélange de *orage* et *tempeste*. Il en est des phrases comme des mots isolés: les phrases synonymes et de construction différente se confondent et donnent naissance à une nouvelle phrase de construction contaminée. Nous commencerons par citer une série d'exemples de phrases dont la construction syntaxique offre des particularités qui ne s'expliquent que comme le résultat d'un croisement:

Je veux que la valeur de ses aïeux antiques Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques (BOILEAU, *Satire V*, v. 9—10). Boileau, ordinairement si sévère et si consciencieux, a dans le dernier vers contaminé *fournir de matière les chroniques* et *fournir de la matière aux chroniques*.

On combattit avec la fureur des lions, des tigres et des serpens de la contrée, pour savoir à qui nous aurait

¹ Voir *Grammaire historique*, I, § 524—27. M. MARCEL COHEN qualifie *contamination* de mot lourd et lui préfère *croisement*, qui lui paraît plus léger. Les deux termes me paraissent également bons; si j'emploie de préférence *contamination*, c'est que ce mot a passé dans d'autres langues; il se comprend ainsi sans traduction et fait partie de la terminologie internationale. M. GASTON ESNAULT, l'auteur d'un excellent dictionnaire intitulé *Le poilu tel qu'il se parle* (Paris, 1919), a remplacé *contamination* par *chevauchement*. Il écrit par ex.: »*Mettre les colombins, s'enfuir par peur; chevauchement de mettre les cannes et avoir les colombins* (p. 170). M. COHEN dit que *chevauchement* est un mot à retenir, à moins qu'on n'adopte, ce qui serait encore mieux, le terme plus léger de *croisement* (*Bulletin de la société de linguistique XXI*, p. 265). Selon mon avis le terme nouveau de M. ESNAULT est peu heureux; il est en tout cas superflu à cause des deux termes existants qui sont des désignations si précises et si expressives.

(VOLTAIRE, *Candide*, chap. XI). Confusion entre *à qui nous appartiendrions* et *qui nous aurait*. Il faut ajouter que l'édition de Kehl donne *qui nous aurait*, mais les éditeurs postérieurs n'admettent pas cette lecture.

La mère François donnait à Hivert des explications à troubler un tout autre homme (FLAUBERT, *Madame Bovary*, p. 136). Il y a dans la fin de la phrase confusion entre *un autre homme* et *tout autre homme*. *Un tout autre homme*, comme porte le texte, signifie ordinairement un homme tout différent.

Vous conviendrez, n'est-ce-pas, qu'il y a plus longtemps que vous que je connais André (BRIEUX, *La couvée* II, sc. 10). On a ici confondu *il y a longtemps que je le connais* et *je l'ai connu plus longtemps que vous*.

Lantier n'est pas si gentil pour qu'on souhaite d'être sa femme (ZOLA, *L'assommoir*, p. 19)¹. On constate ici un mélange de: *assez gentil pour que ...* et *si gentil que ...*

Les phrases que nous venons d'étudier sont des phénomènes isolés; elles ne représentent pas l'usage général, elles sont le résultat d'une contamination fortuite, propre à l'auteur. Mais il est facile de montrer que les constructions contaminées peuvent devenir autre chose qu'une particularité individuelle; elles peuvent se généraliser, prendre pied dans la langue et constituer un nouvel usage. En voici quelques exemples:

1°. *C'est une de mes poésies qui a eu le plus de retentissement dans l'âme de mes lecteurs*. C'est ainsi que s'exprime A. de Lamartine dans le commentaire de la quatorzième méditation. Les critiques font observer que l'usage moderne

¹ Je dois cet exemple à KR. SANDFELD JENSEN, *Bisætninger i moderne Fransk*, § 164. Anm. 2.

demanderait *qui ont eu*. En effet l'emploi du singulier est dû à une contamination; il faudrait soit *C'est la poésie qui a eu le plus de retentissement*, soit *C'est une de mes poésies qui ont eu le plus de retentissement*, mais les deux expressions ont été confondues. Cette contamination se trouve déjà dans les plus vieux textes, et elle s'est employée jusque dans le XIX^e siècle. Ex.: A un des porz qui plus est pres de Rome (*Saint Alexis*, v. 196). Ce yert une des douloureuses journées qui onques fust (Joinville § 486). Pour ce que le passage est un des plus longs qui soit en France (*Heptaméron*, I, 299). M. de Soubise est un de ceux qui s'y est le plus signalé (BOILEAU, *Épître IV, Avertissement*). Une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'esprit (VOLTAIRE, *Lettres philosophiques I*, 133).

L'usage était flottant encore dans la première moitié du siècle passé. L'Académie admettait: *L'astronomie est une des sciences qui fait (ou qui font) le plus d'honneur à l'esprit humain*. L'usage actuel demande le pluriel: *Pasteur est un des hommes qui ont le plus illustré la France*.

2°. *Nous nous promenons avec Louise*. Cette manière de dire, très répandue, est une confusion de *Nous nous promenons Louise et moi* et *Je me promène avec Louise*. Elle est propre surtout au langage familier de notre temps et elle commence à pénétrer dans la langue littéraire, comme le montrent les exemples suivants:

C'est ce que nous disons tous les jours avec M. Joly (H. MONNIER, *Scènes populaires*, I, 92). Vous nous quittez? — Oui, nous avons à sortir ce matin avec madame de Brienne (SCRIBE, *Mariage d'argent*, III, sc. 5). Un matin nous nous promenions dans le verger avec Mariette (A. DAUDET, *Les Amoureuses*). Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées avec le docteur V... (*id.*, *Contes du lundi*,

p. 46). Nous avons toujours été ici avec défunt mon père, tous les deux tout seuls (DROZ, *Les Étangs*, p. 226). Avec la mère, nous nous creusions la tête pour savoir qui ça pouvait être (A. DAUDET, *Fromont jeune et Risler aîné*, p. 11). Nous avons souvent causé, avec Verlaine, de faire une révision des manuscrits que je possédais (LEPELLETIER, *Paul Verlaine*, p. 13).

Nous parlons si souvent de vous avec Jean (M. DONNAY et L. DESCAGES, *La Clairière*, I, sc. 3). Nous avons fait à Pâques avec ma femme un voyage en Italie (Lettre de Gaston Paris, du 25 mai 1902).

Un tel emploi de *nous* est très rare comme régime: Tu nous faisais bien rire avec ces demoiselles (LABICHE, *Théâtre*, IV, 94).

Notre construction se rencontre plus rarement avec la 2^e et la 3^e personne: Je parierais que vous avez projeté avec ton Boireau de dîner ensemble (H. MONNIER, *loc. cit.*, II, 175). Figurez vous, ma chère, qu'il n'en pouvait plus, le pauvre cher homme; depuis cinq heures qu'ils sont levés avec sa femme, il n'avait rien pris (H. MONNIER, *loc. cit.*, II, 125). Eh bien! ils sont tombés, avec M. Boireau, de son cabriolet (*ib.*, II, 210). Tout jeunes ils s'étaient aimés avec une jeune demoiselle (TÖPFFER, *Nouvelles genevoises. Elisa et Widmer*). Ce matin même je les ai trouvés qui se parlaient avec la fille d'Alarie (POUVILLON, *Césette*, p. 77). Il y a si longtemps qu'ils ne se voient plus avec l'aîné (A. DAUDET, *Soutien de famille*, p. 425)¹.

Comme nous l'avons dit, la littérature ne présente pas ces constructions avant le milieu du siècle passé. Rappe-

¹ J'emprunte plusieurs de ces exemples à un article d'ADOLF TOBLER: *Nous chantions avec lui* = *nous chantions moi et lui*. (Vermischte Beiträge III, 16—21).

lons pourtant pour le moyen âge la phrase suivante: Messires Gobers d'Apremont ses freres, en cui compaignie je Jehans sires de Joinville, passames la mer (Joinville, § 109).

Remarque. La contamination étudiée s'offre si naturellement qu'on ne peut pas s'étonner de la retrouver dans les langues les plus diverses; elle existe en italien, provençal, roumain, allemand, hollandais, russe, bulgare, albanais, néo-grec, etc. Le plus ancien exemple se trouve probablement dans l'Évangile selon Saint Marc¹.

3°. *Viens-nous-en*. On lit dans »Le pas d'armes du Roi Jean« de Victor Hugo:

Par saint Gille
Viens-nous-en
Mon agile
Alezan.

Le grand poète s'est servi de la même locution dans »Le Satyre«:

Ainsi les dieux riaient du pauvre paysan.
Et lui, disait tout bas à Vénus: »Viens-nous-en«.

On la trouve aussi chez les prosateurs modernes. En voici deux exemples que je cite d'après M. E. Walberg: Si tu m'en crois, nous irons à Robinson . . . viens-nous-en et gaudeamus igitur (E. M. de Vogüé dans Rev. d. deux mondes I. V. 1893, p. 218). Viens-nous-en mon vieux (Caillavet & de Flers, *Papa I*, sc. 5). L'explication de la phrase *viens-nous-en* qui ne s'emploie que quand il s'agit de deux, n'est pas douteuse: Elle est un croisement de *viens-l'en* et *allons-nous-en*. Le cavalier qui crie à son cheval *viens-nous-en*, pense d'abord au cheval seul qu'il exhorte; immédiatement

¹ KR. SANDFELD JENSEN, *Markus*, I, 29 (*Teologisk Tidsskrift* 3. Række II, 386—89; comp. *Dania* X, 47).

après, comme il est étroitement lié à son cheval, il pense aussi à soi-même, et il passe au pluriel. La combinaison *viens-nous-en*, si curieuse au premier abord offre ainsi une forte analogie avec une phrase telle que: *Nous avons fait un voyage avec ma femme* (voir ci-dessus, p. 13).

4°. *En dépit qu'il en ait*. Cette locution, dont les plus anciens exemples se trouvent dans Calvin et Amyot, fut adoptée et reconnue par les auteurs classiques qui en firent un large usage malgré sa forme incorrecte. Elle est due à une confusion de (*quelque*) *dépit qu'il en ait* et *en dépit de*.

5°. *Est-ce moi qui te mène, Angèle, ou si c'est toi?* (Pailleuron, *Pendant le bal*). Cette phrase présente un mélange de deux constructions: on commence par une question directe et on continue par une phrase interrogative indirecte. Ce phénomène se rencontre dans des phrases alternatives d'interrogation dès le moyen âge. Ex.: *Les tu, va, crestiens de le malvaïse geste U se crois Mahomet, qui le siècle gouverne* (*Elie*, 385). *La songiés vous point nullement, Ou se vostre oeil la desiroit. Point veoir illec visiblement* (*Amant rendu cordelier*, v. 458—60). *En vaulx-je mieulx d'en avoir le goust ou si j'en vaulx moins* (MONTAIGNE, *Essais*, II, 8). *Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez* (MOLIÈRE, *Les femmes savantes* v. 1187). *Est-ce que vraiment on eût osé la séquestrer, ou s'il n'y avait là qu'une menace* (A. DAUDET, *L'évangéliste*, p. 338).

Quelques critiques ont blâmé cette construction, d'autres l'ont approuvée. A propos d'un vers de Corneille: *Tombé-je dans l'erreur ou si j'en vais sortir* (*Héraclius*, IV, sc. 4), Voltaire observe: »Il faut: *Ou bien vais-je en sortir?*« Littré au contraire proteste contre cette remarque: »Il est impossible, dit il, de donner son assentiment à la critique de Voltaire. La tournure qu'il blâme est bonne en soi, et

a pour elle les meilleurs auteurs« (*Dictionnaire*, s. v. *si*, no. 17)¹.

6°. *Irait-elle au pas, qu'elle le rattraperait* (A. DAUDET, *L'Immortel*, p. 330). Cette tournure moderne, qui se compose de deux phrases subordonnées, surprend au premier abord. Elle est le résultat d'un croisement de deux autres constructions: *Irait-elle au pas, elle le rattraperait* et *Elle irait au pas qu'elle le rattraperait*. M. KR. SANDFELD a soigneusement étudié la tournure indiquée, dont il cite un certain nombre d'exemples², tous trouvés dans des auteurs modernes. J'emprunte à son exposé le suivant: Eût-il pu se ménager une heure qu'il n'aurait pas osé courir rue du Colisée (H. LAVEDAN, *Le bon temps* p. 139). J'ajoute l'exemple que voici: Au reste, Ney eût-il voulu tenir sa promesse au roi de combattre Bonaparte qu'il eût été dans l'impossibilité matérielle de le faire (H. HOUSSAYE, *Le Maréchal Ney en 1815*).

7°. L'emploi d'une négation est parfois dû à une contamination. C'est ainsi qu'il faut expliquer le *ne* explétif employé après *empêcher* dans la phrase subordonnée. On dit régulièrement: *J'empêche qu'il ne vienne. Nous allons empêcher que cela ne se fasse. Il faut empêcher que le mal ne s'accomplisse*. Il y a évidemment ici confusion entre deux pensées: »Il faut empêcher le mal de s'accomplir« et »Il faut prendre soin que le mal ne s'accomplisse pas«. Le *ne* s'emploie dès le XVI^e siècle. Ex.: L'appetit enragé de mesdire qui incite ces vilains, les empesche qu'ils ne peuvent considerer ce que tout le monde voit. (CALVIN, *Institution*, p. 790).

¹ Comp. A. TOBLER, *Ungleiche Behandlung der Glieder dilemmatischer Fragen* (*Vermischte Beiträge* I, 24—27).

² *Bisætninger i moderne Fransk*. København 1909. P. 224—25.

Littre observe que dans les vers on peut omettre *ne*, et il en cite un exemple de *l'École des femmes* (IV, sc. 7); il ajoute que parfois on omet aussi *ne* en prose et fait entendre que, selon lui, la phrase suivante de Saint-Simon n'a rien de fautif: Vingt-cinq grenadiers posés à sa porte eurent ordre d'empêcher que personne pût lui parler.

L'emploi d'une négation explétive due à une contamination n'est pas rare dans le parler familier et vulgaire. Ex.: *Défense de ne pas fumer*¹.

8°. Les particules suivant un comparatif se confondaient parfois dans la vieille langue avec celles qui suivaient une comparaison d'égalité; il y avait ainsi confusion entre *Il est plus fort qu'un lion*, *Il est fort comme un lion* et *Il est aussi fort qu'un lion*. Voici quelques exemples présentant divers cas de contamination de constructions comparatives:

Car il n'est rien plus serf ne en plus grant servage comme jeune homme simple et debonnaire qui est en subjection et gouvernement de femme veufve (*Quinze joyes de mariage*, p. 190).

Nen est altre deus estre mei (*Livre des Psaumes*).

Qui ne desiroient riens el, Fors de trouver en camp mortel, I chevalier ou II ou trois (FROISSART, *Méliador* v. 19092—94). Ains si bele de li ne vi (*Cleomadès*, v. 7406). Or sai ge bien Qu'il n'a en cest mont terrien si leal compaignon de toi (*Claris*, v. 11123)². Cette confusion paraît disparue depuis longtemps de la langue littéraire, mais elle a persisté dans la langue parlée et familière. Dans le livre cité ci-dessus PAUL STAPFER a relevé dans la corres-

¹ KR. SANDFELD JENSEN, *Sprogvidenskaben*. København, 1913. P. 139.

² Comp. A. WALLENSKÖLD, La construction du complément des comparatifs et des expressions comparatives dans les langues romanes (*Mémoires de la société néo-philologique de Helsingfors*, V, 455—64). A. TOBLER, *Vermischte Beiträge*, V. 29.

pondance enfantine de Gustave Flaubert la phrase suivante : Rien n'est plus embêtant comme la campagne.

8. Néologismes.

Dans une étude précédente (n° 3) nous avons réuni un certain nombre de néologismes dus principalement à la guerre¹; dans une autre étude (n° 4) nous avons examiné quelques mots argotiques que la guerre a fait passer dans la langue littéraire. Cette nouvelle étude passera en revue un certain nombre d'autres néologismes et apportera quelques corrections aux mots cités et discutés dans ma première liste².

As s'est dit de tout soldat très brave et surtout d'un

¹ Je profite de l'occasion pour renvoyer le lecteur à quelques études très intéressantes, très originales et très impartiales de M. LEO SPITZER sur le rapport entre la guerre d'un côté et la langue et la nationalité de l'autre. En voici les titres: *Fremdwörterhass und Fremdvölkerhass* (Wien, 1918). *Anti-Chamberlain* (Leipzig 1918). *Sprache und Nationalität* (Internationale Rundschau, 1918, p. 634—40).

² Il est indubitable que la guerre mondiale a enrichi le vocabulaire français de plusieurs manières, et le même phénomène se constate pour plusieurs autres langues. Ceci donné on est surpris de voir que le »Spectator« anglais dans un article très intéressant (résumé par le »Journal des Débats«, fin Décembre, 1919) constate que l'Angleterre souffre d'une curieuse épidémie, la disette des mots. Le »Spectator« attribue cette pénurie étrange à deux causes principales, la guerre et le cinéma. Quant aux effets de la guerre, voici ce qu'en dit le journal anglais d'après le résumé français: »Les événements ont dépassé depuis longtemps nos facultés d'appréciation. Nous ne les suivons plus, même de nos réflexions. Les horreurs de la guerre et les joies de la paix ont été trop grandes pour les mots, même ceux de première qualité. Les combattants ne les aimaient pas, surtout les adjectifs. On les a tous usés pendant la guerre, les écrivains le savent bien, et même les ménagères qui, il y a quelques années, se faisaient éloquents sur la cherté des vivres, qui les touchait plus que la chute des empires, sont devenues fatalistes comme nous tous, et muettes«. Il ne faut donc pas s'y méprendre: on ne parle pas moins en Angleterre qu'autrefois, la disette verbale anglaise se réduit à ce que tout le monde dit les mêmes choses de la même manière.

aviateur excellent et heureux (pour les détails, voir G. Esnault, *Le poilu tel qu'il se parle*. Paris, 1919). Avant la guerre *as* s'employait surtout dans le langage des sports; la guerre lui a réservé un gros succès militaire, et ce succès a déterminé une extension encore plus grande du mot: il peut désigner maintenant quelqu'un de fort dans n'importe quelle partie, métier ou sujet (*un as en musique*). Puis, en argot, la nuance légère de »phénomène« s'y est peu à peu rattachée. Et aujourd'hui si l'on dit de quelqu'un: »C'est un as«, cela correspond à peu près à l'ancienne formule: *C'est un numéro*¹.

Avant-guerre. M. GUSTAVE COHEN, actuellement professeur à l'Université de Strasbourg, et M. GUSTAVE LANSON me font observer que l'origine de ce mot est certainement le titre d'un livre de Léon Daudet (paru en 1913) dont le réquisitoire s'est malheureusement trouvé exact de point en point.

Bolchevik. A côté des deux dérivés *bolcheviste* et *bolchevisme*, rappelés dans ma première étude, je citerai aussi le verbe *bolcheviser*. Ex.: Et ce n'est point le gouvernement d'Ebert qui, dans ce cas, s'opposera à leur effort, car, en bolchevisant la Pologne, c'est la cause allemande, c'est l'avenir allemand que défend Trotzky. (*L'Europe Nouvelle*, 2^e année, n^o 3, p. 99). Très employé est maintenant l'adjectif *bolchevique*.

Bourrer le crâne. Expression très vigoureuse et traduisant parfaitement l'état d'esprit qui l'a formée. Elle signifie: farcir l'esprit de raisons tendancieuses, pour dissimuler la vérité sous de belles apparences; — c'est donc

¹ Je tiens à remercier ici mon jeune ami français, le lieutenant MICHEL BRÉAL, petit-fils du regretté grand linguiste dont il porte le nom. Nous avons discuté ensemble plusieurs des néologismes cités, et il a mis à ma disposition des notes dans lesquelles il a résumé ses observations personnelles relatives aux répercussions de la guerre sur la langue française.

'tromper', mais tromper avec cette nuance spéciale d'en mettre en même temps »plein la vue«. Pendant la guerre, cette expression, d'un emploi très général aujourd'hui, a été principalement dirigée contre les hommes politiques, les littérateurs, les gens de presse, etc. qui par leurs beaux discours d'un patriotisme grandiloquent mais creux, ou à l'aide de nouvelles plus sensationnelles qu'exactes, ont trop souvent cherché à entretenir un état d'esprit factice, dont personne n'éprouvait le besoin pour se conduire convenablement. Combien de fois a-t-on vu, dans la tranchée, de braves poilus jeter les yeux sur un journal mais le déposer presque aussitôt en haussant les épaules pour déclarer: »Tout ça, c'est du *bourrage de crâne!*« ou, en parlant de tel ou tel: »*Celui-là, c'est un bourreur de crâne*«. — Comme toutes les expressions d'argot fréquemment employées, cette métaphore n'a pas tardé à donner naissance à des dérivés. C'est ainsi qu'on a bientôt entendu les synonymes suivants: »*bourrer la caisse*« et »*bourrer le mou*«.

Désannexion. Dans une étude précédente j'ai revendiqué ce mot comme une création de la guerre mondiale, et tous les philologues français, consultés par moi sur ce sujet sont du même avis. Dans un aimable compte-rendu de mes *Études*, madame TYINI HAAPANEN-TALLGREN me fait observer que le verbe correspondant *désannexer* existait déjà avant la guerre et qu'il se trouve dans »l'éd. 17^{me} à 19^{me} de Sachs-Villatte éd. complète, et aussi dans la petite édition à l'usage des écoles (1911)«.

Gazer. Ce verbe qui signifie »fonctionner bien« a trouvé son origine dans les moteurs d'aviation. On disait d'un moteur qu'il »gazait« ou ne »gazait pas« suivant la régularité de ses explosions. — Aujourd'hui, vous rencontrez un

ami et vous lui demandez: »Ça gaze-t-il?« c'est comme si vous lui disiez: »Comment vous portez-vous?«¹

Indésirable. Ce mot est calqué sur l'anglais »undesirable«. Un »undesirable alien« est aux Etats-Unis et au Canada un étranger dont la présence n'est pas tolérée par la police. Le terme a été introduit en France peu d'années avant la guerre à la suite d'expulsions sensationnelles opérées par la police américaine, par exemple celle de Maxime Gorki. Le mot indésirable est ainsi primitivement une sorte d'euphémisme de politesse, une litote (comp. all. *nicht wünschenswert*)². Le domaine de son emploi s'est peu à peu élargi. Je lis dans un récent article du baron André de Maricourt: Le grand quartier venait de quitter Compiègne, l'indésirable Bertha manifestait ses sympathies pour Paris (*Nos Loisirs*, 1^{er} janvier 1920, p. 3).

Indésiré. Ce mot est probablement né pendant la guerre. Je n'en ai trouvé aucune trace avant 1914 et il se rapporte à un des innombrables effets néfastes de la guerre. Il s'emploie tout spécialement pour désigner des enfants de femmes belges ou françaises, dus à un viol commis par un soldat allemand. On a fondé en France des »nids« ou des asiles pour les enfants victimes de la guerre, et ces asiles étaient destinés à accueillir des orphelins et les indésirés.

Inépousée. Le nombre des femmes non mariées a sans doute progressé pendant la guerre dans les pays belligérants. Ce fait social dont on ne saurait méconnaître l'importance extraordinaire a provoqué la création du mot nouveau indiqué ci-dessus et qui sert de titre à un roman, récem-

¹ Le mot peut prendre d'autres sens: *Ça va gazer* peut vouloir dire: Mon chef va m'attraper. Qu'est ce que je vais prendre!

² *Grammaire historique*, IV, § 375.

ment publié, par Geneviève Duhamel: *Les inépousées* (Paris, 1919. Librairie Albin Michel).

Mettre. Ce verbe s'emploie dans le langage très familier, ou plutôt argotique, surtout dans les combinaisons *les mettre* et *en mettre*, dont le sens est assez différent. *Les mettre* signifie: partir, se sauver, se débiter. Ce n'est que l'abréviation d'une des expressions synonymes: *mettre les voiles*, ou *mettre les crayons*, ou *mettre les bouts de bois*, etc. Tandis qu'*en mettre* signifie: fournir un effort, dépenser de l'énergie, et est l'abréviation d'*en mettre un coup*. On pourrait donc dire, par exemple, devant un travail à faire: *Il s'agit d'en mettre pour pouvoir les mettre bientôt* Cf. l'exclamation qui sert à encourager un effort physique: *Mets-y-en!* Ce qui est synonyme de *hardi*, *pousse*, etc. Je relève expressément que les différentes acceptions du verbe *mettre* que je viens de signaler, existaient déjà avant la guerre: celle-ci n'a servi qu'à leur donner une plus grande extension.

Musicolâtre. Ce mot n'est enregistré dans aucun des dictionnaires modernes que j'ai pu consulter. Il se trouve dans un roman tout récent de Paul Reboux: Samedi prochain, on joue *Faust* ... C'est une œuvre estimée des connaisseurs ... J'en ai beaucoup entendu parler, cet après-midi, par mes amis *musicolâtres* (*Romulus Coucou, roman nègre*. Paris, 1920. P. 9). On avait jusqu'à présent *musicomane*. Le néologisme *musicolâtre* exprime la même idée poussée à un degré un peu plus haut; le mot contient le suffixe-*olâtre*, qui est de formation moderne et dont j'ai recueilli quelques exemples dans ma *Grammaire* (III, § 415).

Secouer. Ce verbe s'emploie au passif dans le langage très familier pour exprimer le fait d'être hors de son bon sens. L'origine s'en trouve dans les commotions cérébrales occasionnées par les éclatements d'obus. Aujourd'hui on

dira en plaisantant: *Tu n'es pas un peu secoué?* Comme on dirait: *N'es-tu pas fou?* Pareillement: *Ne l'écoute pas, il est à moitié secoué.*

9. Monter le coup.

L'homonymie des mots et des terminaisons amène facilement une confusion orthographique, souvent accompagnée d'une confusion sémantique. On écrit par ex. *entrechat, entre-temps, rancœur, rempart* pour *entrechas, entre-tant, ranqueur, rempar*, et *poser une planche de champ, couper court à, mettre au plein* pour *poser une planche de chant, couper cours à, mettre au plain*. Dans ces cas et dans bien d'autres la grammaire officielle a sanctionné une orthographe fautive due en partie à une sorte d'étymologie populaire. L'homonymie fait parfois hésiter les meilleurs auteurs et les meilleurs protes sur l'orthographe à adopter. Nous en citerons ici un exemple curieux.

On connaît les locutions populaires *monter le coup* (en imposer, conter un mensonge), *se monter le coup* (s'illusionner), *se laisser monter le coup* (se laisser mystifier)¹. Dans ces locutions il s'agit sans aucun doute du mot *coup* (pris au sens de »tour« ou »niche«). En voici deux exemples récents:

— Mais ajoute-t-il c'est surtout après l'officier boche que j'en ai. — Ah! les vaches! Ils ont crié cela plusieurs à la fois, du fond d'eux-mêmes. — Ah! mon vieux, dit Tirloir, on parle de la sale race boche. Les hommes de troupe, j'sais pas si c'est vrai ou si on nous monte le coup là-dessus aussi, et si, au fond, ce ne sont pas des hommes à peu près comme nous. (H. BARBUSSE, *Le feu*, p. 32).

Dans l'interrogatoire qu'on a fait subir au jeune homme

¹ L. RIGAUD, *Dictionnaire d'Argot Moderne*, Nouvelle Édition. Paris, 1888.

qui avait tiré sur Clémenceau, la mère de l'accusé dit: C'est alors qu'il est allé à Lyon, et le père reprend: C'est là qu'il s'est laissé monter le coup. A Paris il a continué à fréquenter les milieux anarchistes. (*Écho de Paris*, 21 févr. 1919, p. 1, col. 1).

Il semble cependant que l'homonymie de *coup* avec *cou* ait amené une certaine incertitude, et le journal parisien que nous venons de citer donne, dans une autre occasion, à notre locution la forme orthographique: *monter le cou*:

M. Jean Michel: »... Je me nomme Jean; poilu de la Grande Guerre, je fis comme tous les Français valides, simplement mon devoir en combattant pour mon pays, et, sur ce point, je ne me monte pas le cou. Je me contente de remercier Dieu, *in petto*, et en chantant le *Te Deum*, à l'occasion, d'en être revenu, ce qui est bien miracle ...» (*Écho de Paris* 21 juillet 1919, p. 1, col. 5).

L'homonymie de *coup* et *cou* a parfois donné lieu à des jeux de mots. J'en citerai un exemple pris dans un roman de Paul Bourget. C'est l'ouvrière Marianne qui parle: C'est quelque femme mariée qui t'a monté le coup ... Il est assez long, ton cou, tu n'as pas besoin qu'on te le hausse (*Le disciple*. Paris, 1889. P. 261). Probablement le jeu de mots existe ici exclusivement pour Paul Bourget, qui sait l'orthographe; c'est lui qui doit l'avoir inventé, et non pas Marianne, qui certes a dû substituer *le cou* à *le coup* dans la dite locution. Il est vrai que le texte continue par ces mots: »Elle m'avait, en commentaire de son mauvais jeu de mots, mis ses deux mains autour du cou«. Mais je suis enclin à croire que le mauvais jeu de mots est à mettre sur le compte de Bourget.

Rien de plus ordinaire que la confusion des homonymes dans le langage écrit. Grammaticus, dont nous avons cité

plus haut les intéressants articles, a trouvé dans deux journaux parisiens les passages suivants qui donnent des preuves savoureuses de l'incertitude orthographique générale¹:

Des créatures . . . décrètent que la haine n'est pas encore rassasiée, que la guerre n'a pas encore mangé à sa fin (*Journal du peuple* 8 oct. 1918).

Les maîtres de *balais* russes ont fait comprendre l'harmonie secrète qui doit exister entre la musique et la danse (*Vie féminine* 1^{er} août 1919).

Ceux qui savent l'orthographe c. à d. ceux qui ont appris et retenu toutes les chinoiseries arbitraires et fortuites de la langue littéraire écrite, se formaliseront toujours des fautes signalées. Selon mon humble avis, ils ont tort de le faire²; mais c'est là une question très compliquée et qu'il serait hors de propos de discuter ici. Pour beaucoup de raisons importantes une réforme rationnelle de l'orthographe française serait désirable, et je l'appelle de tous mes vœux.

10. Une question d'accord.

Quand deux sujets (dont le premier au singulier) sont réunis par *avec*, le verbe peut être mis au pluriel. Cet usage qui existait déjà en latin (Ex.: *Ipse dux cum aliquot principibus capiuntur*), se retrouve dans la plupart des langues romanes³ et dans plusieurs autres langues. J'ajoute ici que le verbe peut également se mettre au pluriel si le copulatif est *joint à*, *allié à*, *accompagné de*. En voici quelques ex-

¹ *L'école et la vie*, 1919, 27 sept., p. 16.

² Je renvoie à l'excellente étude de M. JESPERSEN, *Retskrivning og Dannelse* (Tilskueren 1920, Marts), dont je partage absolument les points de vue et les conclusions.

³ A. TOBLER, *Vermischte Beiträge*, III, 19. MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes* III, § 347. MEYER-LÜBKE, *Einführung*. J. RONJAT, *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon 1913. P. 60, § 37.

emples: Et je voy ores que vostre dueil allié au mien ont tant assailli et combatu mon cueur qu'ilz l'ont vaincu (*Petit Jehan de Saintré*, p. 91). La contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits (La Fontaine, *Préface*). L'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable . . . le portèrent à la clémence (HAMILTON, *Mémoires de Grammont*). Dix minutes après, une femme toute habillée de rose, un bouquet de fleurs à la main, selon l'usage, accompagnée d'un cavalier en tricorne, habit rouge, veste et culotte rayées, se glissèrent dans la chaudière (A. FRANCE, *Les dieux ont soif*, p. 52).

L'emploi du pluriel dans le verbe a été blâmé par les grammairiens; il est pourtant très naturel, très facile à comprendre, très logique même, et les grammairiens pourraient mieux employer leur temps. Quand un grand styliste comme Anatole France, dans la phrase citée, n'hésite pas à écrire *se glissèrent* et non pas *se glissa*, il ne faut pas s'en formaliser; tout bon grammairien n'a qu'à s'incliner devant le fait observé, et il doit sans hésitation et sans critique méticuleuse constater non seulement que tel est l'usage mais aussi que tel est le bon usage puisqu'il s'agit d'un des maîtres incontestables de la prose française actuelle. Il ne faut pas demander qu'un grand auteur, maître souverain du langage et interprète inconscient du sens et des tendances linguistiques de son temps, écrive selon les règles souvent pédantesques, étroites et surannées des grammairiens; il est sa propre norme, sa propre règle. Les grammairiens dignes de ce nom et qui savent qu'une langue ne se fixe jamais, doivent s'empressez d'enregistrer un usage qui se présente sous les auspices et la garantie d'un Anatole France.

Grammaticus, dont nous avons cité plus haut les articles, a tort de blâmer comme une incorrection l'emploi du pluriel dans les deux phrases suivantes :

L'attaché militaire d'Allemagne accompagné du consul d'Allemagne se sont rendus à Berméo pour remettre une somme de mille pesetas (*Le Temps* 12 août 1917). Un général français accompagné de plusieurs autres officiers supérieurs se trouvaient sur les lieux pour les recevoir (*L'Intransigeant*, 10 novembre 1918).

Additions et corrections.

P. 3. Mon savant ami M. Emanuel Philipot, qui a bien voulu corriger les épreuves de ces études, observe : »Peu d'années avant la guerre (je ne me rappelle malheureusement plus la date exacte) un décret-circulaire du ministère des P T T a formellement interdit aux demoiselles des téléphones de répondre, en donnant la communication, par la formule jusque-là traditionnelle : *On vous cause*. — J'ignore si cette circulaire a produit l'effet voulu (j'en doute), et si ces demoiselles se sont résignées à employer la nouvelle formule : *On vous parle*«.

P. 5. Aux exemples cités j'ajoute une phrase qui se trouve dans une lettre que vient de m'écrire une dame française très cultivée. La lettre commence ainsi : Peut-être vous rappelez-vous de M^{me} C. et de moi. L'auteur de la lettre est professeur de français, et elle a passé tous ses examens ; il faut donc reconnaître que *se rappeler de* appartient maintenant au bon usage.

P. 6. A propos du verbe *haïr*, M. Philipot remarque :

«On ne dit guère *haïr faire telle chose*, pour la bonne raison que le verbe *haïr* est en décadence complète. On dit: *il déteste faire quelque chose*».

P. 7. M. Philipot est très sceptique à l'égard de la théorie de M. Kjellman. Il écrit: «Je n'ai pas eu connaissance de la dissertation de M. Kjellman, dont vous adoptez les conclusions. Mais, à priori, je me méfie un peu de sa théorie. Je ne vois pas très bien cette influence d'un terme synthétique sur une expression analytique, de *il plaît au roi* sur *l'envie prend au roi*. Cela me paraît bien éloigné, et il me semble que l'analogie ne fait guère de tels bonds. En revanche *le sommeil lui vient* (ou *survient*) me paraît bien superposable à *le sommeil lui prend*. Bref, à première vue le verbe doit avoir joué un rôle bien plus important que la notion affective contenue dans le substantif».

P. 9. A mes observations sur la combinaison *de quoi* M. Philipot ajoute quelques remarques fort intéressantes et fort judicieuses, que le lecteur me saura gré de reproduire ici: «Ce que vous dites sur *de quoi* me paraît très juste. Il est très bon que des étrangers fassent observer des choses de ce genre à des Français. Mais ceux-ci sont habitués depuis longtemps déjà à considérer *de quoi* comme formant un tout, ou plus exactement un composé où l'élément *de* a perdu sa valeur primitive de particule marquant origine, extraction, pour devenir quelque chose d'analogue au *de* partitif. Je pourrais vous citer des exemples de *de quoy* substantivé:

«Les Muses Gaillardes» (1609), réimpr. Gay, p. 106:

Enfin il sera dit de moy
 Qu'aimant mieux mourir que descendre,
 Plutost a manqué le de quoy (= les moyens)
 Que le cœur d'oser entreprendre.

»Moralité de la Prise de Calais« (Le Roux de Lincy — Francisque Michel t. I, n° 6, p. 4):

Sy je soupire quant à moy,
Compaignon, j'en ay le de quoy (= j'ai mes raisons pour cela).

»La Muse Normande« (XVII^e siècle): 3 ex. dans l'éd. Héron: »qui ont le dequoy« = qui ont le moyen de . . .

»Le Caquet des bonnes Chambrieres« (Montaignon V, p. 73):

De quoy (= l'argent) nourrist les macquerelles,
De quoy nourrist les macquereaux,
De quoy faict vendre les pucelles,
De quoy . . . etc. etc. . . .

De quoy signifiait donc: motifs, moyens, et surtout moyens pécuniaires, argent, — ce qui était aussi le sens de la forme latine *de quibus*, abrégée aujourd'hui en *quibus* (*du quibus* = de l'argent, dans la langue familière). Il me semble que ces emplois de *de quoy* aident à comprendre le phénomène que vous avez noté. *De quoi* en étant venu à signifier »quelque chose« (et non: »avec quoi«, »au moyen de quoi«) s'est modelé sur »avoir de quoy vivre«. Il était, à peu près, synonyme de *quoy*, autrement dit: *avoir de quoi lire* était au fond analogue à la locution espagnole que vous citez: *tengo que leer*.

P. 10. Je suis en état d'ajouter un très curieux exemple d'une phrase contaminée. Il se trouve dans une lettre que m'écrit un bon »marsouin« français, affecté au service de la Marseillaise. Voici comment il finit sa lettre: Ne voyant plus rien à vous dire pour aujourd'hui, je termine ma petite lettre en vous serrant une cordiale poignée de main à tous.

P. 21. *Gazer*. M. E. Philipot me fait observer que j'ai passé sous silence un sens très employé de *gazé*: qui a été atteint et endommagé par les gaz asphyxiants ou toxiques.

Ex.: *Depuis la guerre le pauvre garçon a la poitrine faible; ce n'est pas étonnant, il a été gazé.*

P. 23. *Mettre.* J'ai expliqué *en mettre* comme une abréviation *d'en mettre un coup*. M. Philipot cherche l'origine de la locution dans l'automobilisme; selon lui, *en mettre* veut dire *mettre de l'essence*.

P. 24. »A ces confusions, ajouter le commandement militaire: *Autant!* (pour faire recommencer un exercice mal fait); 99 fois sur 100, j'ai vu ce commandement transcrit par *au temps!* ce qui est absurde, car il n'est pas question ici de rythme, de tempo, et *autant* signifie: »la même chose, une seconde fois« (E. Philipot).

P. 24. *Monter le coup.* »J'ai entendu dire d'un individu qui s'en faisait accroire à lui-même, bêtement prétentieux: »il se monte le cou(p) [à lui-même]; or cette locution est extrêmement voisine comme sens de la locution *se pousser du col, hausser le cou comme un dindon*. Et il est possible que nous ayons là un point de coïncidence psychologique entre *coup* et *cou*« (E. Philipot).

DET KGL. DANSKE
VIDENSKABERNES SELSKABS SKRIFTER

7^{DE} RÆKKE

HISTORISK OG FILOSOFISK AFDELING

Kr. Ø.

I., 1907—1909.....	9.35
1. CHRISTENSEN, ARTHUR: L'empire des Sassanides. Le peuple, l'état, la cour. 1907	3.75
2. JØRGENSEN, ELLEN: Fremmed Indflydelse under den danske Kirkes tidligste Udvikling. Résumé en français. 1908	3.90
3. STEENSTRUP, JOHANNES: Indledende Studier over de ældste danske Stednavnes Bygning. Résumé en français. 1909.....	4.00
II., 1911—1916 (med 4 Tavler)	11.35
1. ÓLSON, BJØRN MAGNÚSSON: Om Gunnlaugs saga Ormstungu. En kritisk Undersøgelse. 1911	1.70
2. NIELSEN, AXEL: Den tyske Kameralvidenskabs Opstaaen i det 17. Aarhundrede. Résumé en français. 1911.....	3.35
3. TUXEN, POUL: An Indian primer of philosophy or the Tarkabhāṣā of Keçavamīçra. Translated from the original Sanscrit with an introduction and notes. 1914.....	2.00
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le dialecte de Sämnan. Essai d'une grammaire Sämnanie avec un vocabulaire et quelques textes suivie d'une notice sur les patois de Sängsar et de Läsäird. 1915.....	2.40
5. ADLER, ADA: Catalogue supplémentaire des Manuscrits Grecs de la Bibliothèque Royale de Copenhague. Avec 4 planches. Avec un extrait du Catalogue des Manuscrits Grecs de l'Escorial redigé par D. G. MOLDENHAWER. 1916.....	4.40
III., 1914—1918.....	13.65
1. AL-KHWĀRIZMĪ, MUHAMMED IBN MŪSĀ: Astronomische Tafeln in der Bearbeitung des MASLAMA IBN AHMED AL-MADJĪRĪ und der latein. Uebersetzung des ATHELHARD VON BATH auf Grund der Vorarbeiten von A. BJØRNBO † und R. BESTHORN herausgegeben und kommentirt von H. SUTER. 1914.....	8.90
2. HØFFDING, HARALD: Totalitet som Kategori. En erkendelsesteoretisk Undersøgelse. 1917	3.50
3. HØFFDING, HARALD: Spinoza's Ethica: Analyse og Karakteristik. 1918.	4.35
IV., (under Pressen).	
1. MØLLER, HERM.: Die semitisch-vorindogermanischen laryngalen Konsonanten. Résumé en français. 1917.....	4.00

HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

UDGIVNE AF

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB

1. BIND (Kr. 8.50):

1. THOMSEN, VILHELM: Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós (Hongrie). 1917. 0.65
2. BLINKENBERG, CHR.: L'image d'Athana Lindia. 1917 1.35
3. CHRISTENSEN, ARTHUR: Contes Persans en langue populaire, publiés avec une traduction et des notes. 1918 2.90
4. HUDE, KARL: Les oraisons funèbres de Lysias et de Platon. 1917. 0.35
5. JESPERSEN, OTTO: Negation in English and other languages. 1917. 3.35
6. NILSSON, MARTIN P.: Die Übernahme und Entwicklung des Alphabets durch die Griechen. 1917 0.70
7. SARAUF, CHR.: Die Entstehungsgeschichte des Goethischen Faust. 1918 2.35

2. BIND (Kr. 9.35):

1. NYROP, KR.: Histoire étymologique de deux mots français (*Haricot, Parvis*). 1918..... 0.60
2. Jón Arasons religiöse digte udgivne af FINNUR JÓNSSON. 1918.. 1.75
3. SARAUF, CHR.: Goethes Augen. 1919..... 4.50
4. TUXEN, POUL: Forestillingen om Sjælen i Rigveda. Med nogle Bemærkninger om Sjæleforestillingens Udformning i de ældste Upanisader. 1919..... 0.65
5. BLINKENBERG, CHR.: Hades's Munding. 1919 0.65
6. NYROP, KR.: Études de grammaire française (1. Onomatopées. 2. Mots abrégés. 3. Néologismes. 4. Mots d'emprunt nouveaux. 5. *Haricot et Parvis*). 1919 1.75
7. CHRISTENSEN, ARTHUR: Smeden Kāvāh og det gamle persiske Rigsbanner. 1919..... 0.85
8. SARAUF, CHR.: Goethes Faust i Aarene 1788—89. 1919..... 1.75

FILOSOFISKE MEDDELELSER

1. BIND (under Pressen):

1. KROMAN, K.: Mathematics and the Theory of Science. 1920 .. 1.90
 2. HØFFDING, HARALD: Bemærkninger om den platoniske Dialog Parmenides. 1920..... 2.10
-

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 2.

NORSK-ISLANDSKE
KULTUR- OG SPROGFORHOLD
I 9. OG 10. ÅRH.

AF

FINNUR JÓNSSON



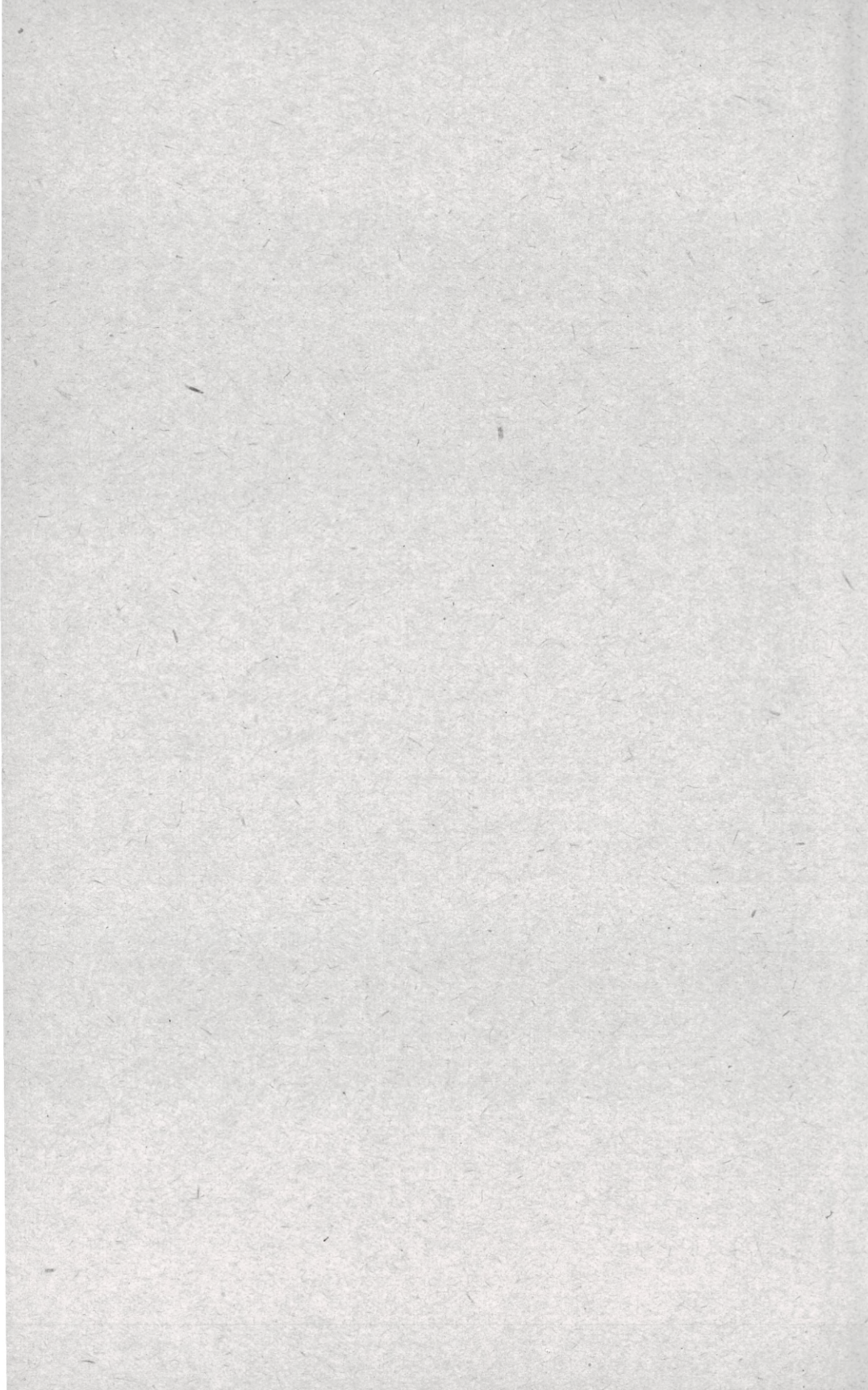
KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL.

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921

Pris: Kr. 10,50.



Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 2.

NORSK-ISLANDSKE
KULTUR- OG SPROGFORHOLD
I 9. OG 10. ÅRH.

AF

FINNUR JÓNSSON



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921

FORTALE

DET foreliggende arbejde er tænkt som et indlæg af en ret omfattende art angående spørgsmålet om forbindelsen mellem Nordboerne, særlig Nordmænd og Islændere, og Kelterne og disses formentlige påvirkning på de førstnævnte. Arbejdet er følgelig først og fremmest kritisk og kritiserende. Hertil slutter sig ganske naturligt en påvisning af forbindelsen med Syden og dennes art, samt en beskrivelse af den kultur, vi i de ældste kilder forefinder i Norge-Island. Et mindre kapitel om kendskabet til fremmed litteratur på Island tilføjes her, nærmest af kronologiske grunde. Som et selvstændigt og mere positivt afsnit følger en ret omfattende oversigt over sprogforholdene i Norge og på Island i 9. og 10. årh., hvori man forhåbenlig vil finde adskilligt nyt og endel bestemtere tidsfæstet, end tilfældet har været tidligere. Dog må jeg tilføje, at jeg føler mig overbevist om, at der vil kunne vindes endnu flere sproglige resultater ved en endnu dyberegående og en endnu mere alsidig undersøgelse, end det har været mit mål her at gøre.

Jeg frembærer min forbindtligste tak til CARLSBERG-FONDETS Direktion for den understøttelse, den har ydet mig til udarbejdelsen af dette skrift.

Her vil jeg også bringe prof. dr. MAGNUS OLSEN i Kristiania min varmeste tak for velvillig meddelelse af de ældre norske indskrifter med de yngre runer, som har været mig til væsenlig nytte.

Endelig skal jeg bemærke, at v. Friesens nye afhandling om Rökstenen først kunde benyttes, efterat den største del af bogen var trykt.

FINNUR JÓNSSON.

I. Ældre forbindelser mellem Norden og Vesten.

I den gamle mytologi foregår alle begivenheder i nord, øst og syd og så naturligvis på jordens midte, i Midgård, indbefattet Asgård, der tænktes indenfor det antydede nord, øst og syd: det er disse egne, der tænktes befolkede med mytologiens forskellige væsner, mennesker og guder i Midgård-Asgård. Noget »vest« kendtes ikke — her var alt »øde og tomt«, det umålelige verdenshav, det oceaniske »ginnunga-gap«. Når der en eneste gang i et olddigt henlydes til en begivenhed »i vestlige sale«, (Baldrs draumar), har dette intet at gøre med en forestilling om i vor forstand vestlige, beboede egne, men er kun en betegnelse for Midgård-Asgård, der jo naturligvis var og måtte være vest for »Østen« ∴ Jætternes verden, »Jötunheimar«. Disse mytologiske forestillinger må nødvendigvis være ældre end den historiske tids begyndelse, der jo med et rundt tal kan sættes til o. 800. De er ældre end opdagelsen af Færøerne, Shetland, for ikke at tale om Orknøerne, Storbritannien og Irland. De indeholder således ikke den ringeste gnist af kendskab til disse lande.

Er der da nogen andre steder minder om et gammelt kendskab til de vestlige lande? Svaret er, såvidt det gælder norsk(-islandsk) overlevering, fuldstændig nægtende.

Ikke desto mindre har man søgt at påvise ældre forbindelser. Vi begynder da med en betragtning af holdbarheden af de i så henseende opstillede hypoteser.

Jeg minder, til at begynde med, om munken DICUILS bekendte og hyppig anførte oplysning om Færøerne. Efter at have omtalt »Thile« nævner han mange andre øer, hvortil der (fra Irland) var to dages (og to nætters) sejlas, øer hvor der fandtes utallige fåreflokke og forskellige arter af søfugle; det er »Færeøerne« (Færøerne), der her tydelig nok skildres. Her har der, siger han, bot »i omtrent et hundrede år (in centum ferme annis¹) eneboere fra vort Scottia«. Nu skriver Dicuil i året 825. Altså har disse eneboere levet på disse øer det meste af det 8. årh.; ti i hans tid var de forsvundne derfra »på grund af de Nortmanniske røvere« (nunc causa latronum Nortmannorum vacuæ)². Det er således klart heraf, at heller ikke Dicuil forudsætter noget som helst kendskab til Nordmænd (Nordboer) förend ved 800 og hans ord modsiger på det bestemteste, at Nordmænd har sat sig fast på de vestlige øer för den tid. Ellers vilde de keltiske eneboere ikke have kunnet være der i fred. Men dette står jo, som bekendt, i den bedste overensstemmelse med andre hjemlige og udenlandske kilder. Efter disse begyndte vikingetogene i den sidste årti af det 8. årh. (793 må betragtes som det pålideligste årstal; iøvrigt kommer det dog ikke an på et enkelt år). Ifølge hjemlige (islandske) kilder opdagedes Færøerne fra Norge, naturligt nok, noget för Island og de andre længere mod vest liggende øer (Orknøerne osv.). Landnámabók (herefter forkortet Ldn.) hentyder (i beg.) til, at Færøerne var opdagede för o. 850; og kilderne regner en Grímr kamban som den første opdager af Færøerne (*er fyrstr fann Færeyjar*). Denne findes i islandske slægtregistre som bedstefader til personer, der levede o. 900, og sættes i forbin-

¹ Anderledes kan disse ord ikke opfattes.

² Partheys udg. s. 44.

delse med landnamsmænd på Island og landnam dér. Denne Grímr må altså have levet o. 800, hvilket fuldstændig passer til de ovenfor omtalte begivenheder. Alt dette er derfor uimodsigelig så godt historisk som overhovedet muligt.

Desuagtet har man som sagt søgt at påvise ældre forbindelser. En tilsyneladende støtte herfor er det fuldstændig historiske tog, som Gregor af Tours omtaler som foretaget af »Danen« Chochilaicus (utvivlsomt et nordisk Hugleikr) o. 515 (Gering: 518). Denne viste sig ved det frankiske riges kyst (nærvæd nuværende Nimwegen), men blev dræbt af Theodebert, og hans flåde ødelagt. Denne Chochilaicus er identisk med Bjovulfskvadets Hygelac, der her omtales på samme måde. Det er i denne forbindelse ligegyldigt, af hvilken nationalitet denne Hugleik egentlig var. Ingen tvivl kan være derom, at han var østnordisk: hans krigstog (sejlas) har fulgt (Jyllands) kyst og så videre. Den ulykkelige afslutning på dette tog har vel næppe så snart fristet til gentagelse, og vi hører heller intet om en sådan, förend vikingetogene begynder ved det för omtalte tidspunkt. Med Norge, med de vestlige øer har dette — sikkert ret isole-rede — tog intet som helst at skaffe. En anden sag er, at man kunde formode, at andre i den følgende tid havde sejlet langs kysten ned til de pågældende egne, købmænd for eksempel. Arkæologiske undersøgelser og resultater synes nu at have godtgjort, at sådanne forbindelser (ved fredelig [?] købmandsfærd) har fundet sted med Vesteuropa. Og man antager, at der er foregået rejser direkte fra Norge langs kysterne, hvorved der er kommen import af varer og genstande uden at en sådan har passeret Danmark¹.

¹ Der kan henvises til, hvad Undset har udviklet m. h. t. visse i Norge fundne kedler, der ikke tillige eller kun sjældn er fundne i Danmark (Aarbøger 1880 s. 140 ff., 172 ff., 183); men her forudsættes rejser til de sydlige Nordsøkyster.

Dette er egenlig meget antageligt, medens en direkte sejlas fra Norge over Nordhavet til de britiske øer er for mig uantagelig så tidlig. Det nævnte tog er, som sagt, fuldtud historisk. Men anderledes forholder det sig med en irsk kildes beretning om en tilsynekomst af en »flåde fra havet« i året 617; den findes i de »Fire mestres annaler« (fra 16. årh.). Det er afdøde prof. H. Zimmer, der i sin afhdl. i Sitz.ber. der preuss. akad. d. Wiss. 1891 har søgt at vise, at hermed mentes en norsk flåde, der var kommen til Skotland og Irland, jfr. Marstrander: Bidrag til det norske sprogs historie i Irland 1915 s. 1 ff., der på dette punkt slutter sig til Zimmer. Han gör opmærksom på, at annalerne »stik imod deres sædvane« undlader at sige, hvorfra denne flåde kom, netop derfor bliver det sandsynligt, at Zimmer har ret. I kilder fra o. 800 og senere kaldes denne flådes mænd for »røvere«. »De kan ikke have været Sakser og vel (udh. her) heller ikke Pikter«. Man lægge mærke til dette »vel«. Der er altså mulighed for, at de dog kunde være Pikter. I så fald vedkommer beretningen os ikke det mindste. De historiske forhold angående Pikterne i den her pågældende tid er så lidet kendte, at man må være forsigtig i sine påstande eller slutninger. Marstrander mener dog — i modsætning til Zimmer og i tilslutning til A. Bugge (Norges hist. I, 120) —, at denne »flåde« har hørt hjemme på Shetlands- eller Orknøerne, »hvor stedsnavn og gamle fund skal (udh. her) vise, at Nordmændene havde begyndt at sætte bo længe før den egenlige vikingetid«. Det er nu dette sidste, der ganske strider imod de historiske beretninger, som ovf. er berørt. A. Bugge går endnu videre, når han (anf. værk s. 119) udtaler: »også mellem det vestlige Norge og England var der alt i 6. århundrede livlig (udh. her) forbindelse«. Beviserne for denne »livlighed« er

dog yderst tynde. Et i Norge fundet spænde, »som må være gjort i England i det 6. årh.«, — som om ikke dette spænde kunde være kommet til Norge i langt senere tider. Et andet spænde med angelsaksisk indskrift, et spænde, der dog »efter hele sit præg er norsk« (☉: lavet i Norge). Det må have »forvildet sig« over til England og tilbage til Norge igen. Men her findes ingen aldersangivelser. Dette er de her fremførte beviser for »den livlige« forbindelse, foruden en billedsten i Stryn med figurer, der »er lånt fra kristelige symboler, der findes på billedstene fra den ældste kristne tid i Skotland«, men stenene, der stod århundreder igennem og står endnu, kunde naturligvis afgive forbilleder også, lad os sige, i beg. af 9. årh. Noget lignende gælder de omtalte spænder. Disse »beviser« må bortfalde.

For nu at komme tilbage til »flåden« og Nordmændenes tidlige bosættelse på de vestlige øer alt i 7. årh., som Marstrander antager, skal det bemærkes, at afhjemlingen er ikke nær så god, som man kunde have indtrykket af. Det er som anført »De fire mestres annaler«, et kompilationsarbejde fra 16. årh., der taler om overfaldet på Tory Island ved en »søgående flåde« (»maritima classis«). Ingen af de andre annaler (Ulster-, Tigernachs, Inisfallenses eller Chronicon Scotorum) har et ord om »flåden« (de taler kun om en hærgning af Eigg og Tory i almindelighed), og ingen af disse annaler — heller ikke de 4 mestres — knytter overfaldet på Eigg og Tory sammen undtagen som samtidige begivenheder; det er altså kun en formodning, at bægge dele skyldes de samme mænd. Da nu ordet for »den søgående flåde« er — efter Zimmer-Marstrander — ret almindeligt om de senere vikingeflåder, er det, da ordet ganske mangler i de fleste og bedste kilder vist ikke for dristigt

at antage, at betegnelsen er indkommet i »De 4 mestres annaler« ved en blot og bar reminiscens fra de senere tiders betegnelse for vikingeflåderne. Hvis nu disse »pirater« — som de, men først i kilder fra den sidste halvdel af 12. årh. også kaldes — havde været folk af ukendt herkomst, mænd der måtte danne den stærkeste modsætning til Kelter og Angelsakser ved deres udseende, udstyr og, kort sagt, alt, er det meget mærkeligt, at der herom ikke findes den ringeste antydning, ikke mindst i belysning af de betegnelser og beskrivelser, vi kender så godt fra tiden efter 800, da de nordiske vikinger for alvor kom. Jeg for mit vedkommende er overbevist om, at der her er tale om piktiske »røvere« fra Orknøerne. Skönt det hedder, at Pikterne, især de sydligere boende, er bleven kristnede i slutningen af 6. årh., er det klart, at der på de fjærnere øer endnu o. 615 kunde være hedenske Pikter, der kunde gøre sådanne røvertog, ja vel også kristne med. Beviset herimod savnes ganske. At Pikterne var et gammelt krigersk folk fremgår f. eks. af Beda I, 12, og her siges de netop at »være kommen til søs« som røvere.¹

Andre ting, der er fremførte for en så tidlig forbindelse mellem Norge og Vesten, er af lige så ringe eller endnu ringere betydning. Jeg tager her særlig hensyn til det af Marstrander (s. 2—4) fremsatte. Det første skulde være et tog til Orknøerne 708, foretaget af Pikter, og det skulde da forudsætte en befolkning dér, der ikke var Pikter, og det skulde finde sin »naturligste forklaring« i antagelsen af uafhængige norske kolonister, der var kommen fra Shetlandsøerne. Der indrømmes dog muligheden af en pik-

¹ Længe efter at ovenstående var skrevet læser jeg i K. Meyers afhdl. i Berl. Akad. Sitz.ber. 1918 XLV ganske den samme opfattelse som den, der her er gjort gældende.

tisk befolkning (en piktisk stamme). Da nu det første også kun er en mulighed — ti mere er det sandelig ikke —, er jo den ene mulighed lige så god som den anden. Med andre ord: herpå kan intet med nogen som helst grad af sikkerhed bygges. To muligheder (den anden var den »søgående flåde«) bliver heller ikke til én pålidelig historisk vished. De samme betragtninger gælder selvfølgelig det krigstog, der siges at være foretaget 579. Når der 2 eller 3 gange er tale om sådanne krigstog (til Orknøerne), er det dog højst mærkeligt, at der ikke findes så meget som en antydning af, at det folk, krigstoget gjaldt, var af helt fremmed race, hvis der var tale om et sådant. Det bliver imidlertid vel forståeligt, hvis der var tale om kendte folk. Her er det netop tilladt at slutte dette e silentio. Og så går der på det nærmeste et helt århundrede uden nogen omtale af dette samme folk eller sammenstød med det. Hvorledes vilde det være at forklare? Var der tale om Pikter ligger forklaringen lige for hånden. De var bleven under tvungne.

Så er der det sproglige materiale. Herom udtaler Marstrander sig (s. 2) meget forsigtigt: »stedsnavne og gamle fund skal vise, at nordmændene havde begyndt at sætte bo (o: på Shetlands- og Orknøerne), længe før den egenlige vikingetid«. Med fundene ved jeg ikke hvad der sigtes til, hvis det ikke er de ovenfor omtalte: her må, siger Marstrander (s. 4), sagen overlades til arkæologernes afgørelse. Jfr. også mine ord i den nedenfor nævnte anmeldelse. Hvad det sproglige angår, som A. Bugge også har fremdraget, er materialet så usikkert som vel muligt. Det skal være stednavne, det drejer sig om, og her er det dr. J. JAKOBSENS udtalelser, man støtter sig til. Det er de gamle *vin-* og *heimr-*navne, der skal tale for en bebyggelse

o. 700. Svaret herpå eller den nødvendige belysning heraf har jeg allerede givet i min anmeldelse af A. Bugges Vesterlandenes indflydelse i Nord. tidsskr. for filol. 3. række XIV (s. 146 f.). Her gör jeg opmærksom på, at der på Island ikke findes få *heimr*-navne. På Shetlandsøerne findes nu nogle ganske få, og det er da klart, at disse ikke behøver at være ældre end de islandske. *Vin*-navne er på Island ganske ukendte. På Shetlandsøerne findes *vin* ofte, især som første sammensætningsled, kun et par gange sikkert som sidste led (og dette er meget vigtigt). I Norge vrimler det med *vin* i sidste led. De to nævnte navne er nu ikke navne på gårde (som i Norge), men på virkelige enge eller græssletter, ordet altså brugt i sin egenlige betydning; og netop det samme gælder ordet som første led. Hvis det nu kunde bevises, at ordet *vin* helt var gået ud af sproget ved 800, vilde sagen stille sig gunstig for teorien, men når det modsatte er tilfældet, falder teorien af sig selv bort. Vi har i Brages vers ordet *viney* 'den engrige ø', hvilket viser ordets liv i den første halvdel af 9. årh. Jeg gentager her, hvad jeg i anmeldelsen udtalte: disse stednavne må herefter helt og holdent bortfalde som tidsbestemmelse for den norske nedsættelse på Shetlandsøerne. Tiltrods herfor har disse stednavne dog spillet en vis rolle til de sidste tider.

A. Bugge har (Vesterl. indfl. s. 22) udtalt, at Nordmændene på de vestlige øer ved 900 talte om deres »odel«
 dér — medens der på Island aldrig bruges den betegnelse. Dette kommer, mener han, af, at disse øer er bleven bebyggede »lange tider för Island blev det«. Men hvor længe för? Om denne sag er der ingen tvivl, eftersom det også fremgår af hjemlige kilder. Men behøver bebyggelsen af den grund at være begyndt för end, lad os sige, ved 800?

Der er endnu et forhold, man har henvist til og villet forklare ved hjælp af tidligere forbindelser med Vesten, den skik at oprejse runestene (jfr. S. MÜLLER i Verdenskulturen II, 121, Vor oldtid s. 663). Som bekendt findes runer på stene (mindestene) i Norge og Sverrig og langt senere i Danmark, således som L. Wimmer sikkert har påvist forholdet. Selv har han ikke antaget nogen fremmed påvirkning eller forbilleder. Allerede i bronzealderen var det skik at oprejse bautastene — større stene uden indskrift. At dette skulde bero på kendskab til de vestlige lande er utænkeligt for Norges vedkommende. Fra arkæologisk side er det gjort gældende, at den norske skik med runestene fra og med tiden ved 400 (dette er dog vist altfor tidligt et tidspunkt, jfr. herom mere nedenfor) skulde bero på kendskab og skibsfart til England. Dette må dog betragtes som højst usandsynligt. Man går ud fra, at der foretoges sejlas langs kysterne (Jyllands vestkyst osv.), og her er jo Hugleiks tog af afgørende betydning; men i så fald var det jo nærmest de Danske, man skulde tænke på, og ikke Nordmændene. Og man skulde da atter nærmest vente, at det var de Danske, der havde set forbilleder i de vestlige lande, og at det var dem, der havde begyndt at hugge runer i mindestene. Men det modsatte er jo netop tilfældet.

De ældste norske runestene er fra de forskellige dele af landet. Af henimod 20 er der 3 fra Trondhjemsegnene, 2 fra Romsdalen, 4 fra vestkystegnene (Rogaland-Hordaland), 3 fra Lister-Mandal (Agde), 2 fra sydøstl. Norge, og endelig 3 fra Telemarken og Valdres; i det sidste findes højt oppe på en fjældovergang den sten, der måske er en af de ældste norske runestene: Einangstenen. Man kan naturligvis ikke slutte meget heraf. Var de kun tilstede i kystegnene, var forholdet måske et andet, men således er det

slet ikke. Der er vistnok heller ingen midler, der kan vise, hvorledes bevægelsen i selve Norge er gået for sig. Derimod er der al sandsynlighed for, at skikken først er opstået i Götland og derfra har udbredt sig til Norge, jfr nedf.

Det forekommer mig at være en ganske naturlig slutning at antage, at man af sig selv fandt på at hugge runer i disse fra bronzealderen kendte mindstene. Det var jo dog en naturlig tanke, såsnart man havde lært runeskriften at kende og se, hvad den kunde bruges til. Fra begyndelsen af var den netop et meddelelsesmiddel (men ikke, eller ikke blot, hemmelighedsfulde trylletegn). Det er denne forklaring, jeg er overbevist om er den eneste rigtige. I sin bekendte afhandling om dyreornamentiken i Norden har dr. S. Müller ikke påvist ældre påvirkninger end fra den historiske tid i norden (o. 800)¹. Naturligvis kunde keltisk ornamenterede genstande nå til norden ad anden vej end de antydede købmandsfærder. A. Bugge har i Vesterl. Indfl. afsnit VIII (urigtig trykt IX) udtalt, at der har eksisteret ældre forbindelser mellem Vesten og Gotland, især skulde »billedstenene« vise dette. S. Müller har (anf. arb.) påvist irsk indflydelse i Norge og på Gotland, men den første sætter han til '9. årh., og om den sidste ytrer han, at »Gotland kan have modtaget motiverne fra Norge« (s. 295). Bugge lægger især vægt på »de gotlandske billedstene«, som for den største del er fremdragne, efter at S. Müller skrev sin afhandling². Bugge siger (s. 309), at disse billedstenes oprindelse »må søges på hjemmets grund«, hvorefter han omtaler udviklingen for dem. S. 310 ytrer

¹ Jfr. afsnit IV i *Dyreornamentiken i Norden* Aarbb. 1880; se især s. 267 og 289 f., 294. 308.

² Se herom Nordins afhdl. i *Festskr. til O. Montelius* (1903).

han: »Jeg tror da allerede på forhånd (udh. her), at det er sandsynligt, at de mænd som rejste de gotlandske billedstene har været påvirket af fremmed kunst.« Der findes en lille gruppe af stene, der antages at hidrøre fra den sidste halvdel af 7. eller første halvdel af 8. årh. Bugge går nu ud fra billeder på disse stene; der er cirkler, »fra hvis centrum der udgår stærkt bøjede stråler«, »med (fire) spiraler indeni«. Samtidig oplyses dog, at lignende prydelser er »fundet på gotlandske gravstene fra den romerske jernalder«. Dette taler egenlig ikke til fordel for Bugges teori.

De cirkler, som Bugge her omtaler, er nu i virkeligheden ganske identiske med de bekendte spiralfigurer fra bronzealderen, hvoraf man kan se nogle eksemplarer i Vor oldtid s. 262; man sammenligne blot hermed billederne på Brostenen, som Bugge har afbildet. Det skal nu skyldes irsk indflydelse, at disse figurer findes anbragte på sten; »dette skyldes, skulde jeg tro (udh. her), fremmed [ø: irsk] påvirkning«. Dette »skulde jeg tro« er betegnende nok med hensyn til usikkerheden, og det er vel forståeligt. Det er kun en ubevist og ubeviselig påstand, at disse spiraler (cirkler) nødvendigvis må bero på irske forbilleder. Nordin har selv intet sådant antaget. Og at man af sig selv ikke har kunnet finde på at anbringe dem på fladen af en sten, er ligeså ufatteligt som at man af sig selv ikke havde kunnet hitte på at hugge runer ind i mindestene. Bugge henviser til dr. Jakobsens udtalelser om stednavne, men går endnu videre, idet han på det anførte (ganske usikre) grundlag tør antage, at Gotlændinger længe før 700 har foretaget rejser over Nordsøen, helt op til Skotlands kyster uagtet »historien intet mælder om gutniske mænds tog til Skotland, hverken i vikingetiden eller tidligere« (s. 317). Jeg føler mig overbevist om, at hele Bugges antagelse, der

knyttes til disse billedstene, svæver fuldstændig i luften. En ejendommelig omstændighed er det, at vestrøne mønter næsten ikke er fundne på Gotland fra tidligere tid end 10—11. årh. »Ikke 50 frankiske mønter« fra 8. og 9. årh. kendes i alle 3 nordiske lande, siger Montelius (Kulturgesch. Schwedens s. 269). Det er højst påfaldende, hvis en handelsforbindelse med Vesten skulde være flere århundreder ældre. Hermed stemmer den kendsgærning, at virkelige nordiske (danske) efterligninger af vestevropæiske mønter stammer fra slutningen af 9. årh. (jfr. f. eks. A. Bugges bog, kap. VII, Myntvæsen, f. eks. s. 267).

Alt hvad der er af virkelige kendsgærninger fører således, såvidt jeg kan skønne, ikke ud over tiden ved 800, medens det trygt kan siges, at det, som man har antaget gjorde det, er enten altfor usikkert til at bygge på eller rent ud betydningsløst. Muligheden af, at Nordmænd har sejlet ned langs Jylland og videre og da fået en viden om, at der lå lande mod vest, der før var ukendte for dem, og bragt den viden hjem, skal naturligvis ikke bestrides. Det første vikingeoverfald i 793 synes efter de vestrøne (angelsaksiske) kilder at være komne fuldstændig uvæntet »som et lyn fra en klar himmel«. »Man trode ikke at et sådant søtog var muligt« ytrer den lærde Alkuin¹ — altså ingen anelse om muligheden af, at man kunde komme sejlede på den måde til Englands kyster. 6 år tidligere var der dog kommet 3 skibe »fra Hörðaland« (of Heredalande) også til Northumberland. Det er det første historiske datum vi kender. Om dette tog har været »et spejdertog« (A. Bugge), eller hvorledes det har hængt sammen dermed, er ganske usikkert. Der er størst rimelighed for, at de første vikingetog er ud-

¹ Jfr. Danm. riges hist. I. 220.

gåede fra Danmark¹, Viken indbefattet. Men også Nordmændene kom for alvor med, ialfald kort efter 800.

Nogen skildring af vikingetogene skal her ikke gives. Det er overflødigt, og de må forudsættes som kendte. En let læselig og overskuelig skildring findes nu på svensk i R. Nordenstrengs bog: *Vikingafärderna* (1916).

II. Opdagelsen af Island.

Landnamsmændenes forhold til Vesten.

Som bekendt har vi i den islandske *landnámabók*, bogen om, hvorledes landet blev taget i besiddelse, en udførlig og alsidig kilde om det æmne, titlen tilkendegiver: om dens pålidelighed er der aldrig rejst nogen tvivl. Slægt-sagaerne giver også bidrag, men af en langt mere underordnet og begrænset art. Desuden stemmer de med Ldn. overhovedet. Den ældste beretning findes hos Are, i hans (yngre) *Íslendingabók*, kap. 1 beg. Den lyder: »Island befolkedes først fra Norge i Harald den hårfagre, Halfdan d. svartes søns tid, i den tid — i henhold til min fosterfader Teits, den viseste mands jeg har kendt, biskop Ísleifs søns, og min farbroder Torkel Gellissöns, som huskede langt tilbage, og Tordis', Snorre godes datters, som både vidste mange ting og var vel underrettet, [i henhold til alle disses] beregning — da Ivar, søn af Ragnar lodbrok, lod dræbe Eadmund d. hellige, Anglernes konge. Men det skete 870 år efter Kristi fødsel, som det er skrevet i sagaen om ham². Ingolf hed en norsk mand, som med sandhed siges at være rejst som den første derfra til Island, da Harald hårfagre var 16 år gammel, og anden gang nogle få vintre senere.

¹ Sst. 221 f.

² Hermed menes *Passio Sancti Edmundi* af Abbo Floriacensis.

Han bosatte sig i Reykjarvík sydpå. Det kaldes Ingolfs-hövde øst for Mintaksør, hvor han først landede, men det Ingolfsfjæld, vest for Ölfosså, hvor (∴: hvorfra) han siden bemægtigede sig land. . Da var her kristne mænd, som Nordmændene kalder paper, men de drog siden bort, fordi de ikke vilde være her sammen med hedenske mænd, og efterlod sig irske bøger, bjælder (klokker) og bagler (krumstave). Deraf kunde man forstå, at de havde været irske. Men da blev der en stærk udvandring fra Norge hertil, indtil kongen, Harald, forbød den, ti han syntes landet blev øde [derived]. Da forligtes de om, at enhver [som rejste derfra herhen], skulde betale kongen fem øre, hvis han ikke blev fritaget derfor.«

Dette er Ares korte og nøgterne fremstilling af sagen, hvortil han så i kap. 2 knytter navnene på 4 af de vigtigste landnamsmænd, en i hver fjærding af landet. Det er HROL-LAUGR på Sida, KETILBJÖRN på Mosfell, AUÐR datter af Ketil flatnef, og HELGE magre. Det bør fremhæves, at Are om den første siger, at »han var søn af Ragnvald jarl på Möre« (alle vidste, at Möre var i Norge), den anden kalder han »en norrön mand«, den tredjes fader Ketil kalder han »en norrön herse«, og den fjærde »norrön, søn af Eyvind østmand«. Det er som om det havde været ham magtpåliggende at fremhæve den norröne byrd, ∴: den norske oprindelse. Han lægger ingen vægt på, at Auðr var opdraget i Vesten, og han lægger heller ingen vægt på, at Eyvind, Helges fader, med tilnavnet »østmand«, egentlig var fra Götland, hvorfra hans fader og bedstefader var flygtede, først til Norge og derfra til Vesten, hvor Helge faktisk fødtes (hans moder var en irsk kongedatter, Rafarta). Det keltiske element tillægger han ingen betydning, ligesålidt som at landnamsmænd havde opholdt sig en tid i Vesten, hvad han

ganske sikkert var fuldt vidende om. I fuld samklang hermed er, at han, ligesom med velberåd hu, straks fremhæver, at »Island befolkedes fra Norge«. Dette viser bedst den ældgamle almindelige islandske opfattelse. Are er, som bekendt, født godt 130 år efter landnamstidens afslutning. En anden ting i Ares beretning er vel værd at lægge mærke til — hvad der næppe tilbørlig er blevet fremhævet —, nemlig, at han intet ord har om, at Nordmændene forlod Norge på grund af Harald hårfagres færd eller tyranni. Tværtimod, han omtaler blot en almindelig udvandring, som Harald først en rum tid efter dens begyndelse søgte at hindre eller formindske ved særlige foranstaltninger (en slags udvandreravgift), som de, d. v. s. han på den ene, de som vilde til Island på den anden side, kom overens om; dette forudsætter forholdsvis fredelige tilstande. Ti næppe havde udvandrerne, hvis de som Haralds svorne fjender vilde forlade Norge, behovet at gå ind på nogen betingelser overhovedet. Ikke så få fra Norges forskellige landsdele må forudsættes at være udvandrede, inden disse foranstaltninger fandtes nødvendige. En anden omstændighed tyder på, at der egentlig ikke var nogen særlig uvilje tilstede fra Haralds side, nemlig beretningen om, at han skulde have forligt landnamsmændene om, hvor stort et landområde på Island hver skulde tage i besiddelse, og her må der være tale om et forholdsvis sent tidspunkt i landnamstiden; denne mærkelige beretning er godt afhjemlet, den findes både i Hauksbók og Melabók (se Ldn. s. 276). Dette forudsætter, at nybyggerne har lagt vægt på kong Haralds ord og at der fra deres side ikke var den uvilje, man kunde antage. Ingen som helst nødvendighed for dem forelå til at bryde sig det mindste om hans ord og bestemmelser. Vi ser tillige, at gode venner af ham bosætter sig på Island

som Ingimund d. gamle, der netop havde deltaget i Hafs-fjordslaget på Haralds side¹. Ja, hvad mere er, en stormand som Hrollaugr, sön af Haralds bedste ven, Ragnvald jarl på Möre, tog til Island »efter kong Haralds råd« (eller samråd med ham; *með ráði Haralds konungs*, Ldn. 261). Dette er egenlig talende nok.

Udtrykkelig angives det om flere, at de drog til Island på grund af deres egen tilbøjelighed (*fýstisk*, af *fýsi sinni* og lign. er udtrykkene herom). Dette fortælles om Ørlyg, Brune d. hvide, der var en sön af en oplandsk jarl, Eyvind Torsteinsson, Torhadd d. gamle fra det berömte tempelsted, Mærin i Indherred i Trondhjem, Sigvat d. røde².

På den anden side findes der, man kunde sige naturligt nok, dem, der forlod Norge, fordi de ikke vilde eller kunde finde sig i den nye tingenes tilstand, som kong Harald oprettede, eller som af en eller anden grund kom i åbenlys strid med ham. Men dette siges i virkeligheden at have været tilfældet med forholdsvis få af den store mængde udvandrere. Det hedder da, dels at N. N. »blev uforligt« (*missátttr*) med kong Harald eller »at der var ufred« mellem denne og vedkommende, ufred, der fører til, at manden slår en eller flere af kongens mænd ihjæl og flygter så ud af landet: dette fortælles om Eyvindr vápne og hans broder Refr; denne sidste blev dræbt, men hans sön kom (senere) til Island, naturligvis på grund af disse forhold; fremdeles om Ófeigr, der også blev dræbt på kong Haralds foranstaltning, og hvis enke og sønner udvandrede, — om

¹ Men — det var blevet spåt ham, at han skulde til Island, og det ved man hvad betød i gamle dage. Det samme var tilfældet med Torstein lunan.

² Det foranstående var skrevet længe för prof. H. Koht offentliggjorde en afhdl.: Kampen om magten i Norge i sagatiden (Hist. tidsskr. V. række 4. bd.), hvor han gör lignende betragtning gældende s. 288 ff.

Torstein tjaldstöding, Flose Torbjörnsson, Hásteinn Atle-son, Tránd mjöksiglande (kæmpede mod Harald i Hafrsfjorden), Alf den egdske; hertil må föjes Ketil höng, der nærmest på grund af sit forhold til Kveldulflægten udvandrede. Dennes forhold til kongen var ret ejendommeligt, men skal ikke forfølges videre her; blot skal det siges, at det ikke var politiske grunde, der tvang Skallagrim til at udvandre, men — ifg. sagaen — personlig fejde. Ketil gjorde Kveldulflægten's sag til sin. Endvidere nævnes Án rauðfeldr, Hella-Björn (»var altid kong Haralds uven«), Herröd hvitaskys sönnur (efter at deres fader var bleven dræbt på foranstaltning af kongen); hvortil Öndottssönerne kan föjes. Mod Harald kæmpede fremdeles i Hafrsfjorden Hallvard sugande, Önund træfod og Balki Blæingsson. Björn auströne »blev fordrevet af kong Harald fra sine ejendomme«. Frygt for hævn fra kongens side drev Torolf mostrarskæg afsted. Om Geirmund, der havde stor magt og besiddelser i Rogaland, hedder det, at han, efter at kongen havde underlagt sig dette fylke, ingen anden udvej så end fortrække«. I Sturlunga, første afsnit, omtales Geirmund udførlig; det er ret karakteristisk og værd at lægge mærke til, hvad der her står: »det vil nogle sige, at Geirmund drog til Island på grund af Haralds »ofríki«; men jeg har hørt det sige, at i den tid, da de to brødre kom fra vester- viking, var det den almindelige omtale, at ingen rejse ansås for at være mere berømmelig end den at rejse til Island (○: og bosætte sig dér)«. Da skiltes brødrene. Jeg finder, at det her angivne alternativ er særdeles træffende, og at der derved er angivet en langt sandere bevæggrund, og for det overvejende antal den eneste sande. I nogle få tilfælde siges Nordmændene at have udvandret på grund af kongens *ofríki* 'overmagt'; herved må menes, at de ikke vilde finde

sig i forholdenes udvikling, ikke vilde underkaste sig kong Harald godvillig, stillede sig i opposition til ham, men kom til kort. Dette gælder om Örn, Dýre, Ørlyg Bödvarsson.

Når det om nogle hedder, at de forlod Norge på grund af ufred med norske jarler og hövdinger som Atle jarl i Fjordene (Ingolf og Hjörleif), Hakon jarl Grjótgarðsson¹, (Vébjörn, Tore tursesprænger, Torstein den hvide, jfr. Loðinn öngul, der døde undervejs, hans søn var landnamsmand), Eystein glumra (Skagi Skoptason), behøver dette ikke altid tillige at betyde ufred med kong Harald, ti — i et enkelt tilfælde — hedder det udtrykkelig, at Torolf fasthalde blev »uforligt« med Hakon jarl, men drog til Island »med (ifølge) råd af kong Harald« (*með ráði Haralds konungs*).

Hertil slutter sig endelig nogle få, der siges at være udvandrede »på grund af begåede drab«, altså for forseelser, begåede mod lands lov og ret (Torvald og hans søn, Erik d. røde, Molda-Gnup, Tormod d. ramme, Gunnolf gamle, Özur d. hvide).

Ganske særlig grund til udvandring havde Une d. danske, der af kong Harald erhvævedes til at forsøge at underkaste kongen landet, hvilket helt mislykkedes. Une kan næppe regnes til virkelige landnamsmænd.

Endelig skal blot anføres, at Auðr d. dybsindige drog til Island med sine folk på grund af ufred og trængsler i Skotland, hvad der dog i denne sammenhæng er uden betydning.

Bortset fra de to sidstnævnte er det altså blot nogle og tredve, der siges at være udvandrede på grund af ufred i Norge, opposition mod Harald eller ufred med andre hövdinger, eller forbrydelser mod landslov. Det er jo et ret

¹ Om denne se Melsteð: Isl. saga I. 206.

lille antal af den store mængde. Men naturligvis er det muligt, måske ret rimeligt, at det samme gælder om andre, om hvem der intet bestemt siges. Grunden til udvandringen kunde jo glemmes. De udvandrere, som det her drejer sig om, er o. 210 eller omtrent halvdelen af alle; om ingen af disse siges det, fra hvilken egn de kom; nogle betegnes blot som »norröne« mænd;¹ om nogle siges, at de havde været »vikinger«, men deri ligger netop, at de var Nordmænd, som lejlighedsvis eller jævnlig var på vikingetog, men havde hjemstavn i Norge. Den rimeligste grund til at alle disse, eller dog flertallet af dem, søgte til Island og bosatte sig der, må antages at have været deres *fýsi*, 'lyst og fri vilje'. I mange tilfælde er der tale om brødre eller søskende eller slægtninge, der rejser, enten samtidig eller til forskellige tider. Den ene har trukket den anden efter sig, ganske som tilfældet så ofte er i nutiden, hvor der er tale om udvandring til Amerika. Således drog Helge Hrolfsson ud for at besøge sine frænder.

Vi kommer nu til de landnamsmænd, der siges at være udvandret fra bestemte egne i Norge². Fra Hálógaland anføres godt og vel 15 sikre³, fra Naumudalr 6, fra Trond-

¹ I Ldn. nævnes godt og vel halvandet hundrede landnamsmænd uden at det udtrykkelig siges, hvorfra de var kommen. Jeg mener med tryghed at kunne gå ud fra, at alle disse er komne direkte fra Norge. Det er den eneste logiske slutning. Da største delen af landnamsmændene uimodsigelig er komne fra Norge, har Ldn.-forfatteren (-erne) ikke ment det nødvendigt udtrykkelig at sige dette ved enhver, men ment det var en selvfølge; derimod måtte det ligge langt nærmere at angive med rene ord alle dem, der var kommen fra Norge og som havde lagt vejen over de vestlige lande eller på en eller anden måde var knyttede dertil, ti det var disse, der dannede undtagelserne fra reglen.

² Jfr. hermed O. Schumann: Islands siedelungsgeschichte 1900, der behandler hele bosættelsen, samt B. Melsted: Isl. saga I.

³ Der er som oftere usikkerhed med hensyn til det eksakte antal, eftersom der er tvivl om man f. eks. skal regne fader eller moder og søn som én person m. h. t. landnamet. Men sagen har ikke nogen større betydning.

hjemfylkerne henved 10 eller vel det, hvoraf et brødrepar helt oppe fra Værdalen; Torhadd den gamle (jfr. ovf. 20), fra Nord- og Söndmör 7 (hvoraf én lagde vejen om ad Orknøerne for at besøge sine slægtninge, men de vilde ikke vide noget af ham, hvorefter han straks begav sig til Island; dette hans ophold er man således berettiget til helt at se bort fra), fra Romsdalen 3—4 (eller nogle flere, når Ingimunds ledsagere — 3 — regnes med), fra Fjordene 10—12 (også her kan der regnes flere eller færre; bl. disse landnamsmænd er jo Ingolf og Hjörleif, Skallagrimslægten m. fl.), fra Sogn ikke færre end 14—15 (men der er flere, der kunde regnes derfra m. h. t. deres oprindelige herkomst), fra Hordaland henved 25 (Torgeir »hördske« iberegnet, der siges at have draget ud fra Trondhjem; et par er usikre. Her lægger man mærke til, hvor mange der er fra Voss, henved 10; også det lægger man mærke til, hvor mange brødrepar og indbyrdes beslægtede der er imellem disse), fra Rogaland o. 10 (når brødrene Geirmund og Hámund medregnes, men de havde rigtignok været endel i Vesten, jfr. nedenfor), fra Agde henved 15 (når Naddodds sønner medregnes; her medregnes alle de mange slægtninge af Øxna-Tore, eller dem, der sættes i forbindelse med ham; det fortjæner at bemærkes, at Øxna-Tore, der jo ikke var landnamsmand, siges at have ejet 3 øer med 80 øksne i hver; en af dem skænkede han kong Harald; de var altså venner; her regnes også Trand mjobein med, der kom med Geirmund; Trand mjöksiglande kom »fra Syderøerne«), fra Vestfold 1, fra Telemarken 3 (et brødrepar), fra Hallingdal 2 (eller 3), Valdres 1, Oplandene 2, Ranrike 2; desuden nævnes 2, hvis angivne hjem i Norge ikke har kunnet bestemmes. Det er ialt 125—30, — altså et ret betydeligt antal. Sammen med de anførte o. 210, bliver

det 330—40. Hvortil kommer alle de andre, der allerede er nævnt.

Så er der den hovedgruppe af personer, der mere eller mindre nøje er knyttet til de vestlige øer og lande. Jeg forudsikker den bemærkning, at allerede ved 900 må det antages, at både Shetlandsøerne, Orknøerne og (for det meste vistnok) Syderøerne¹ har haft en befolkning, der så godt som udelukkende bestod af Nordmænd. Stednavnene og de historiske antydninger viser dette klart. Har der — på Orknøerne — endnu dengang været Pikter, har de sikkert været i et ubetydeligt mindretal tilstede. De Nordmænd, der mere eller mindre tilfældig kom til disse øer, traf dér deres egne landsmænd med deres fælles sprog og endnu ganske fælles sæder og skikke; det var som de kom til en af de norske fjorde og bygder. Et ophold blandt disse stammefrænder kunde jo ikke have nogen nævneværdig indflydelse i retning af keltisering eller tilegnelse af keltisk kultur, endsiige keltisk sprog, litteratur og tænke måde. Det samme tør man bestemt forudsætte om dem, der gjorde vikingetog til keltiske lande, øer eller kyster, udøvede der hærværk, drab på mennesker og plyndring af kirker, klostre osv. De tog nogle tilfange og gjorde dem til trælle; de lærte ikke deres sprog, hvorimod trællene naturligvis måtte lære nordisk sprog. Blandt sådanne trælle kunde der være fornemme mænd og kvinder. Førtes de til Island, kunde de eller deres efterkommere blive frie mænd og gå op i den nordiske befolkning. Hvilken indflydelse dette kan have haft på efterkommerne, i retning af begavelse, opvækthed osv., er man, hvad der siger sig selv, ganske ude af stand til at bedømme. Men da det norske element på Island var så alt overvejende, og disse irske mænd og kvinder for-

¹ Netop disse kaldtes tidlig af Ierne »Hedningernes øer« (Insi-Gall).

holdsvis lidet talrige og spredte, tør man ganske sikkert ikke sætte denne indflydelse synderlig højt.

Der nævnes nu for det første nogle mænd, der siges at have været »vikinger«, været »i viking«, »i vesterviking«, kom »fra viking« el. lign. Det må vistnok anses for sandsynligt, at der i alle tilfælde menes »vesterviking«, selv om der også kunde være tale om tog til de baltiske lande.

Den første opdager af Island, Naddod, kaldes viking, og det var på et af hans togter, at han fordreves så højt op, at han opdagede Island, (som han kaldte Snæland); han bosatte sig ikke dér, derimod var to af hans sønner landnamsmænd, men om deres forhold til Vesten siges der intet. Også Flóke, Ravne-Floke, var »en stor viking«. På vejen til Island, som den 3. opdager (Gardar d. svenske var den anden), anløb han Shetland; på hans skib var der en »syderøsk« mand Fakse. Senere blev Floke landnamsmand, og da giftede han sig, vist for anden gang, da må han have været omkr. de halvtres. Med ham var endvidere Torolf smör, der så stærkt lovpriste det nye land (»dér dryppede der smör — fedt — af hvert eneste strå«), og som selv siges at have været en sønnesøn af hin Grímr kamban; Torolfs søn og sønnesøn nævnes blandt landnamsmænd; sønnen var nøje knyttet til Helge magre, (hvorom nedenf.), med hvis datter han blev gift. Torolf er således i alt fald knyttet til Færøerne.

Kong Hjörri på Rogaland havde to sønner Geirmund og Hámund¹, der bægge havde tilnavnet heljarskinn (»mørk-laden som Hel«). Geirmund kaldes »hærkonge, der hærgede i vesterviking«, vistnok i længere tid (flere år); da han kom tilbage, var Hafs fjordslaget udkæmpet, og Geirmund mente ikke at kunne hævde sig hjemme, hvorfor han ud-

¹ Om Geirmund se, foruden Ldn., også Sturlunga og Hálfss.

vandrede til Island (vestlandet jfr. ovf.). Trand mjobein fra Agde tog med ham, men der siges intet om, at han havde været med på vikingetogene.

I Sturl. hedder det, at Geirmund fik meget bytte, sølv og guld (der nævnes 20 pund sølv, 2 pund guld). Også keltiske trælle, i det mindste én, Kiaran, havde Geirmund med sig¹. Det siges desværre ikke, hvor han om vinteren opholdt sig, så at der intet kan sluttes om, hvilken berøring han overhovedet har haft med Kelter og keltisk væsen. At han ingen berøring har haft med kristendommen tyder en mærkelig fortælling (i Sturl.) på. I hans landområde var der en lille dal, hvor han mente ofte at se ligesom en lysning, og han hadede den; hvis noget af hans får havde været der en dag, lod han dets mælk smide bort. Men netop her var det, at der senere blev bygget en kirke. Dette viser ialfald, at han i traditionen er bleven betragtet som en fuldblods hedning. Heri ligger der da et fingerpeg med hensyn til bedømmelsen af ham.

Geirmunds broder Hámund skiltes fra ham, da han tog til Island. Det lader til, at Hámund så igen er taget til Vesten og her har sluttet sig til Helge magre — vistnok har han kendt ham tidligere —; han var gift med hans datter, men det fremgår ikke med sikkerhed af kilderne, når ægteskabet kom istand; ifg. Ldn. skulde han snarest tidligere være bleven gift. Til Island tog han så sammen med Helge. Han fik land og bopæl inde i Øfjordsdalen. Iøvrigt oplyses der intet om ham eller hans forhold til Kelter og kristendom.

Et mærkeligt fostbroderpar var Ingolf og Hjörleif. De

¹ Hans øvrige trælle har nordiske navne, men det er muligt, at irske trælle har af deres ejere fået sådanne. Jfr. hvad der nedenf. anføres om Hjörleifs trælle

var engang på sommertogt — efter kilden, Ldn., synes der kun at være tale om ét — med Atle jarls sønner, og vilde gøre ligeså næste sommer. Men da opstod der strid mellem dem og jarlesønnerne, der endte med, at Ingolf og Hjörleif fandt det rådeligst at søge til det nyopdagede land. Ingolf tog direkte til Island, men Hjörleif drog først på plyndringstog til Irland; her hærjede han vidt og bredt, fik meget gods og tog med sig nogle Kelter som fanger; af dem nævnes 5 ved navne, hvoraf et eller højest to er keltiske (Duffpokr; Drafdritr?), de andre rent nordiske (Geirrøðr, Skjaldbjörn, Haldórr), hvilket synes at tyde på, at deres keltiske navne (for Nordmænd uforståelige og måske vanskelige at udtale) ombyttedes med nordiske, ligesom germanske trælle fik hos Romerne latinske navne.¹ Derpå drog han til Island, men her blev han dræbt af trællene, og disse blev igen — noget efter — dræbte af Ingolf. Dermed er deres saga ude. Det hedder om Hjörleif — i modsætning til Ingolf —, at han ikke vilde blote. At heri ikke ligger eller behøver at ligge nogen antydning af at han var kristen, er givet, og modsiges af, at han hærjede de kristne Kelter så voldsomt. Han var vel en af disse »gudløse« mænd, sin tids rationalister, hvoraf vi kender flere. I dette tilfælde er spørgsmålet ganske ligegyldigt, da han så brat mistede livet.²

¹ Mulig kunde man tænke sig de irske navne islandiserede.

² Jeg kan ikke lade være med at udpege et par træk i fortællingen om Hjörleif, der viser, med hvilken troskab og pålidelighed de gamle beretninger bevarede. Det hedder om ham, at han efter sin norske vane om foråret vilde så; trællene måtte trække ploven, men de havde en okse; trællene dræbte denne og sagde så, at en »skovbjörn« havde dræbt den. Dette træk er det meget vanskeligt eller umuligt at tænke sig opdigtet senere på Island, da man vidste, at der aldrig havde været den slags bjørne dér. Fuldt forståeligt bliver det for den første tid, medens man endnu intet kendskab havde til det nyfundne land. Et andet træk fra samme beretning. Det hedder, at Hjörleif under sin hærgning i Irland fandt et »stort jordhus« (?: en underjordisk bolig); han trængte derned

Om Ketill gufa (tilnavnet betyder vist 'den flegmatiske' el. lign.: der er ingen som helst grund til at tro, at det er keltisk¹) hedder det (både i Ldn. og Egilss.), at han kom til Island sent på landnamstiden, det vil vel sige: noget efter 900, fra »vesterviking«; det siges ikke, hvor længe han havde været der eller hvor intime forbindelser han har haft i Vesten; ligesom Hjörleif medbragte han irske trælle; der nævnes 6, der alle bærer nordiske navne²; det bekræftes altså, at man gav de hærtagne Kelter hjemlige navne; sålidt tog man hensyn til det keltiske væsen. Men også om dem gælder det samme som for Hjörleifs trælle, at de blev dræbte, kort efter at de var komne til Island.

Án rødfeld, en søn af Grim loddenkind i Hrafnista, »blev uforligt med kong Harald og drog i vesterviking og hærjede i Irland«; her ægtede han Grélöð, en datter af Bjartmar jarl, og så tog han til Island; han kaldes en slægtning af Hámund heljarskinn, hvem han også opsøgte, Her møder vi det tilfælde, at vikingen bliver gift i Vesten. Hans kone hedder Grélöð, et navn, der ellers ikke findes i Norden. Derimod findes det som navn på en datter af Torstein rødes datter Gróa. Den Grélöð blev gift med Orknøjarlen Torfin hausakljuv. Craigie har i sin afhandling: Gaelic words

og gik først i mørke, indtil han kom til det sted, hvor en mand stod med et sværd, som lyste [dette må nu forholde sig som det være vil]; han dræbte manden og tog sværdet og kaldtes derefter »Sværd-Leif« (Hjör-Leif). Det er utvivlsomt et rigtigt minde om underjordiske boliger (skjulesteder) i Irland. I Todds udgave af »The war osv.« hedder det (s. 25) om nordiske plyndrere: »and they left not a cave there under ground that they dit not explore«. En bedre bekræftelse kunde ikke ventes.

¹ Som A. Bugge antager i Vest. indfl.

² Dog kunde navne som Kóri, forkortet af et Kórmákr?, og Skorri være i sin grund irske eller forvanskede af irske navne. Skorri findes ellers ikke på Island; i Norge er det sjældent, se Lind. Kóri er ellers ukendt.

and names sat et spørgsmålstegn ved navnet og anfører Wh. Stokes ord: »I do not believe it to be Celtic«. Men hvad er det da? Kan man tænke på piktisk? Bemærkelsesværdt er ialfald det, at hendes fader bærer et fuldkommen nordisk, skönt ikke hyppigt forekommende navn Bjartmarr (mest sagnhistorisk). Er Grélöd virkelig af keltisk (piktisk?) herkomst, kunde der her være tale om et noget nærmere bekendtskab med irsk kultur end ellers. Men det følger af sig selv, at om nogen særlig påvirkning har der næppe været tale, ialfald da kun en rent individuel.

Þorbjörn bitra kaldes »en viking og en skurk« men ikke et ord om hans vikingefærd.

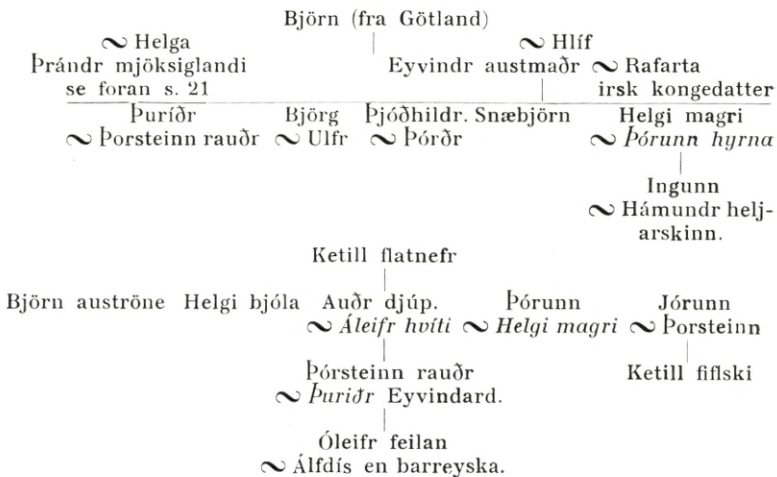
Det samme gælder Ævarr d. gamle Ketilsson og hans søn Véfröd; de kom til Island »fra vikingefærd«.

Om Hrafn 'havne-nögle' siges, at han var »en stor viking«, ellers intet som helst. Holmfast og hans søstersøn Grim var »i vesterviking« og dræbte der på Syderøerne jarlen Asbjörn skerjablesi (et fuldstændig nordisk navn) og tog hans hustru og datter tilfange. Dette eksempel er interessant, ti det viser, at det ikke blot var Kelter, man overfaldt og dræbte eller plyndrede, men også stammefrænder; der må vel have været særlige forhold her tilstede.

Om alle de hernævnte 'vikinger' må det nu, når man ikke vil drage slutninger af uforsvarligt omfang, siges, at der ikke er den ringeste sandsynlighed for, at de — måske med en enkelt undtagelse — er kommen i nogen nærmere eller blot nævneværdig berøring med keltisk kultur, især den åndelige. De har næppe forstået noget af sproget, irsk litteratur har de sikkert været ganske ukendt med. Hvad de af tilfangetagne Kelter (der altså blev trælle) har kunnet lære, må begrænses til et mindstemål, netop fordi sproget lagde så store hindringer ivejen; dernæst fordi de selv næppe

var så oplagte til at 'lære' eller lade sig belære om irsk digtning eller videnskab; det var jo dog noget helt andet, der optog deres interesser; og endelig er der jo ingen sikkerhed for, at disse tilfangetagne Kelter selv var så stærkt litterært interesserede eller åndelig opvakte, at de overhovedet kunde lære noget fra sig. Derom vides jo intet. Alt dette må da bevirke, at man må være yderst varsom med at bygge på muligheder, der, som netop i dette tilfælde, er rent minimale.

Anderledes forholder det sig naturligvis, når vi kommer til de familjer, der i en særlig grad er knyttede til Vesten. Vi må se nøje på disse og deres forhold.⁸ Der er for det første to familjer, Eyvind austmanns, Ketil flatnefs (og Olaf d. hvides). Jeg hidsætter slægterne tabellarisk:



Vi ser, at disse slægter er indbyrdes knyttede til hinanden ved giftermål. Hvad der fortælles om dem af vigtighed i denne sammenhæng er omtrent følgende.

Björn, fra »Ám« i Götland, en »udmærket mand«, måtte flygte bort fra Götland; han tyede da til Norge og blev her

hjulpet af en herse Grim. Björn var om somrene i vester-viking, om vinteren i Norge, indtil hans søn Eyvind, »øst-mand« (fordi han var fra Götland), kom til ham (efter moderens død). Sønnen overtog nu sin faders skibe, og hærjede i Vesten; her synes han at have været uafbrudt i længere tid og her ægtede han Rafarta, en datter af Ilerkongen Kjarval (formentlig = Cerbhall af Ossory, d. 888). Deres søn var *Helge magre*, der blev opfostret i Irland. Der er ingen tvivl om, at hans moder, der var kristen, har sørget for, at sønnen blev opdraget i den kristne tro. Men heller ikke i dette tilfælde ser vi nogen fuldstændig gæen-op i kristentroen. Helge lærte nemlig også så meget af sine nordiske forfædres tro, at han siges at have været »blandet« i troen (ligesom han var med hensyn til sin herkomst), trot på Kristus, men påkaldt Tor, når det gjaldt strabadserende arbejder og sørejser (hvortil der skulde kraft og udholdenhed). Da Helge kom til Island, spurgte han Tor, hvor han skulde tage land osv. Sin gård kaldte han derimod Kristsnes, som om han vilde dele ligelig mellem Tor og Krist. Han var gift med Torunn hyrna. Alle hans efterkommere bærer fuldstændig norrøne navne. Som för bemærket tog Hámund heljarskinn med ham som hans svigersøn; Helge må da have været henimod de halvtres. Han tilegnede sig bægge de smalle kyster ved Øfjorden og så selve Øfjordsdalen, men er særlig knyttet til den sidste. For egnene på bægge sider af selve fjorden havde Helges landnam ingen betydning ellers, ti de befolkedes af mænd, der direkte kom fra Norge. Det samme gælder dalene på fjordens vestside. Eyvinds andre børn kommer også i betragtning her. Björg blev gift med landnamsmanden Ulfr skjolge, der må antages at være kommen direkte fra Norge. Tjodhild blev gift med Tord Vikingsson, om hvem det

samme gælder (Ldn. 143). Om Turid se straks nedenfor. Endelig var sønnen Snæbjörn også landnamsmand, der tog land i besiddelse et stykke syd for Isafjordsdybet. Da der intet forlyder om disse børns bestemte herkomst på mødrene side og opfødsel, kunde man være tilbøjelig til at tro, at de var alle fødte og opdragne i Norge, med andre ord: at Helge magre alene var Rafartas søn. Dette er ubetinget det sandsynligste efter Ldn.s fremstilling.

Om Ketil flatnef findes der to forskellige beretninger, i Eyrbyggjas. og Laxdælas. Men den sidstes er så åbenbart urigtig og uhistorisk, som længst erkendt, at den helt kan lægges til side. Eyrb. fortæller, at Ketill, »en udmærket herse«, (i Sogn), gift med Yngvild fra Raumarike, havde sønnerne Björn og Helge, døtrene Auðr den dybsindige, Torun hyrna og Jorun 'mandevids-bakke' (det lader til at de to søstre, Aud og Jorun, har været meget begavede damer); Björn opfostredes i Jæmtland hos jarlen Kjallak, der havde to børn, sønnen Björn og datteren Gjaflaug. Harald hårfagre overdrog Ketil at drage til Vesten, for dér at afstraffe de norske vikinger, der gjorde ufred imod ham; skönt uvillig måtte han gøre det og drog vesterpå med sin familie (med undtagelse af sønnen Björn). Ketill underlagde sig Syderøerne og blev hövding derover, forligte sig med de norske hövdinger dér og sendte den ham af kongen medgivne hær tilbage. Da det nu forlød, at han ikke brød sig det mindste om at underlægge kongen øerne eller andre lande, inddrog kongen alle hans ejendomme i Norge. Ketill bortgiftede nu sine døtre, Aud til hærkongen Oleif d. hvide og Torun til Helge magre. Joruns giftermål nævner sagaen ikke. Hvad Björn angår, ægtede han Gjaflaug, og drog så til Norge, men her kunde han ikke være; og enden blev, at han måtte forlade landet. Han tog da til Syderøerne;

da var hans fader død, hans søskende havde en anden tro end han; han kunde ikke finde sig i forholdene, men forlod øerne efter to vintres ophold, drog så til Island og tog land i besiddelse på nordsiden af Snæfellsnes. Det forstår sig af sig selv, at vi må se bort fra Björn, når der er tale om keltisk indflydelse. Anderledes med hans søskende. Torun blev jo gift med Helge magre. De andre er Helge bjóla, Aud og Jorun. De var altså kristne, og dette be- styrkes tilfulde af Ldn.

Helgi bjóla (el. bjólan, tilnavnet er vel irsk, = béollán, et navn på en irsk konge, men helt sikkert er det ikke¹) drog til Island fra Syderøerne og fik land i Ingolfs land- nam på Kjalarnes, og han bode på en gård, der kaldtes Hof (∴ hov, hedensk gudetempel). Jorun, hvis mand ikke nævnes, havde sønnen Ketill med tilnavnet *hiun fíflski* (nærmest 'den fjantede el. fjollede'); denne, der var kristen (deraf hans tilnavn, som hedningene har givet ham), »nam land« i det sydøstlige Island og byggede sig gården »Kirkebö« (»hvor der för havde været paper«). Han siges at have været den eneste landnamsmand, hvis efterkommere hele tiden, ∴: til år 1000, var kristne (Kristnis. kap. 8).

Auðr djúpúðga, 'den dybsindige', er ubetinget den mest fremragende af Ketils børn; det er en pragtfuld skildring, Laxd. giver af hende, hvilket ialfald viser, hvor stor hun har stået i erindringen. Hun er vel også den af søskendene, der mest og inderligst er kommen i berøring med keltisk kultur. Hendes mand, Oleif d. hvide, siges at have under- lagt sig Dublin og Dublin-shire (egnen deromkring)². Hun har således opholdt sig i Dublin i længere tid. Iøvrigt er de historiske forhold angående hende og hendes søn, Tor-

¹ *bjóla* er også et nordisk ord, i bet. høj, forhøjning.

² Se herom B. Melsteð, Isl. s. I, 94 ff. P. A. Munch: Det n. f. hist. I, 441 f.

stein røde, der skal have underlagt sig store dele af Skotland, men blev svegen af Skotterne og dræbt, vanskelige at udrede, og de kan i denne sammenhæng være ret ligegyldige. Torstein blev gift med Turid, Eyvinds datter, og havde med hende sønnen Oleif feilan; mærk det irske tilnavn her (feilan = faelán, ulv). Nöje knyttet til Aud er Erpr, søn af Meldun jarl i Skotland og Myrgjol, en datter af en irsk konge Gliomal; Myrgjol var hærtagen (frille), hvem Aud løskøbte og førte med sig til Island. Her møder vi virkelige keltiske navne og keltiske personer; Myrgjol = irsk Muirgel (muirgheal; Craigie), Gliomal? (ikke identificeret). Når sønnen hedder Erpr, er det vel en nordisk afløsning af hans oprindelige keltiske.

Aud medførte mange (20 el. 30) frie mænd, der åbenbart alle er nordiske (med undtagelse af en Hundi, der var skotsk; navnet er en oversættelse af Cuilenn). Disse mænd må også have opholdt sig hos Aud eller i Vesten i nogen tid. Da Aud kom til Island, tog hun en meget stor del af det midterste vestlige land i besiddelse, egnen omkring den skønne Hvammsfjord og dalene der østfor, eller med andre ord den sydøstlige del af det nuværende Dalessystem. Altså var hele dette store landområde endnu ubeboet og herreløst. Aud må således være kommen til Island i den nærmeste tid efter Ingolfs bebyggelse eller i det første tidsrum af landnamstiden. Som ovf. anført var Aud vel kristen, og hun blev ved at være det til sin dødsdag. Men her, som i reglen ellers, var hendes efterkommere hedenske, ialfald i det ydre. Men ikke desto mindre må det siges, at om man nogensteds kan vente keltisk påvirkning eller rettere sagt kendskab til keltiske forhold og kultur, måtte det være hos Aud og hendes mænd. Det bør dog ikke glemmes, at hun og alle de som fulgte hende (med undtagelse af Erp og

Hunde) uden al tvivl var af nordisk herkomst, ikke en keltisk bloddråbe var i deres årer; der kommer først blodblanding hos Oleif feilan, Torsteins søn, Rafartas dattersøn, men Oleif selv blev opfostret af Aud og har sikkert ikke været ude over börnealderen, da han med sin bedstemoder kom til Island. Og først her bliver han (ifg. Laxd.) gift, hvilket sikkert er rigtigt. Hans hustru var Alfdis fra Barrø (en af Orknøerne), datter af Konáll (irsk Conall), hvad der da atter antyder en irsk blodblanding for hendes vedkommende.

Således var da forholdet med Aud. Man kan tillægge hendes ophold i Vesten en større eller mindre betydning. Men et må dog vistnok betragtes som givet, at kendskab til irsk litteratur næppe tør forudsættes hos hende. Og det samme turde gælde hendes mænd, der alle viser sig at være i deres bedste ungdomsalder (20-30 års alderen); om de er fødte i Vesten eller i Norge, får vi ingen oplysninger om. Først hos Oleif feilan og hans hustru (og deres efterkommere, blandt hvilke Are unægtelig var) kunde der være tale om islæt af irsk lynne og temperament. Stort videre i sine slutninger kan man ikke gå med tryghed.

Ketill flatnef havde to brødre, Hrappr og Helge. Hrapps søn Tord skegge skal have været gift med en Vilborg, datter af Osvald og Ulfrun Játmundsdatter, hvorved vi også kommer til forbindelse med Vesten, i dette tilfælde med angelsaksisk område. Men Tord synes selv ikke at have opholdt sig synderlig i Vesten. Vilborg er jo et godt nordisk navn, og hendes herkomst er ikke helt hævet over kritisk tvivl (jfr. Die Njálssage s. 202 f.). Tord fik land til bebyggelse af Ingolf (i Mosfellssveit). En broder til Tord var Ørlyg, der (ifg. Ldn.) opfostredes »af den hellige Patrick på Syderøerne«, men drog af sin tilbøjelighed til Island, og Patrick skal have givet ham råd og spåt ham. Det er forlængst

indset, at dette med st. Patrick må bero på en misforståelse. Der menes den berømte hellige Patrick, men han levede århundreder før. Så meget er sikkert, at Ørlyg kom fra Syderøerne og var en kristen mand. Han fik til slutning bolig på Kjalarnes — i Ingolfs landnam — som nabo til sin fætter Helge bjóla.

Også efterkommere af Helge kom til Island, men de sættes ikke i nogen forbindelse med Vesten.

Som det fremgår af det foregående var denne familie stor og berømt; der nedstammede fra den et stort afkom, selv om der findes nogen overdrivelse i de ord, der findes i det ene håndskrift af Ldn. og som lyder: »Fra Björn (buna) stammer næsten alle stormænd i Island«.

Med Ørlyg kom andre fribårne mænd — ligesom de der fulgte Aud —; de fik besiddelser i de fjorde på Vestlandet, hvor de først havde landet (Kollr, Torolf spörr og hans søn Knjuk, Torbjörn talkne og Torbjörn skuma). De er alle åbenbart nordmænd, men hvorlænge de har opholdt sig i Vesten, er det ikke muligt at sige.

Jeg går nu over til alle de andre, der sættes genealogisk i forbindelse med Kelterne.

Der er 2 brødre: Kalman og Kylan (irsk: Colman, Coelán el. Cae-). De siges at være kommen fra Syderøerne. De tog land oppe ved jöklerne ovenfor Borgarfjordsegnene (Kalmanstunga). Kalmans sønnesøn Bjarne var hedensk (sikkert også hans fader), ti han siges ved en lejlighed at have lovet at ville blive kristen. Kylan havde en sønnesøn af samme navn. — Ávangr, »irsk af slægt«, tog land i Botn på sydsiden af Hvalfjord. Navnet, der næppe er nordisk, er ikke identificeret som keltisk. — Brødrene Tormod og Ketill, sønner af en Bresi, (der skal være irsk Bress¹)

¹ Bresi findes dog også som svensk navn.

nævnes i Sturlub. af Ldn. som landnamsmænd på Akranæs, uden at det siges, hvorfra de var komne. Ketill havde en søn Jörund, der kaldtes »den kristne« (jfr. »den firlske« ovf.). Men i Hauksb. og Melab. findes yderligere oplysninger; her kaldes de ligefrem »irske« og komne fra Irland. Jörund siges her at have været »eneboer« i sin høje alder. Endelig siges Ketill at have haft datteren Eðna, der i Irland blev gift med en Konáll, og de havde sønnen Ásolf alsikik (tilnavnet uforklaret). Denne, der var vel kristen, kom til Island, og der fortælles en del om ham, indtil han traf sine frænder på Akranæs. Han vilde være helt for sig selv og intet have med hedningene at gøre; han fik et særligt hus at bo i, hvorhen føden blev bragt ham. Han døde uden efterkommere. Man har betragtet ham som en culdee. Mærkeligt nok er de fleste navne her nordiske, undtagen Bresi og Eðna (irsk Ethne). — Bekan betragtes som irsk på grund af navnet (irsk Bec(c)án) og fik et stykke af Ketils landnam, han er vel kommet med ham.

Så er der atter et brødrepar, Vilbaldr og Áskell hnokan, sønner af en Duftak, en sønnesøn af Kjarval Irekonge (Ldn. 298). Vilbaldr kom fra Irland og fik land i det sydøstlige land; Áskell i Rangárvallasýssel. Vilbaldrs skib hed Kude, der mulig er irsk. Atter her er navnene ialfald ikke keltiske undt. mulig tilnavnet *hnokan* (irsk *cnocán*).

I forbindelse hermed skal et par mænd nævnes, der bærer keltiske tilnavne: Torgeir meldun og Torstein lunan. Om den første oplyses der intet, om den sidste, at han var »norrön og en stor farmand«, kan altså formodes at have været i Vesten. Meldun kan være irsk Mael-dúin (mandsnavn), lunan irsk lonán el. lommán. Man kunde her opstille den formodning, at de havde fået deres tilnavn f. eks. ved i Vesten at have opsnappet disse ord og tit brugt

dem som et slags mundheld, sligt kendes jo. Torgeir bode i Borgarfjorden, Torstein i Rangárvallasýssel.

De her i denne gruppe nævnte Kelter må betragtes som fuldtud historiske repræsentanter for den keltiske nationalitet og race. Men hvad var de for nogle? Når man ser bort fra Ásolf alskik og måske et par til, er der vistnok al mulig grund til at formode, at disse Kelter, der kunde bekvemme sig til at forlade deres gode land, har hørt til dem, som »vendte sig bort fra deres stammefrænder« og sluttede sig til de nordiske vikinger, de har været såkaldte Gallgædhil. Så forstår man bedst, at de kunde udvandre til Island. Om dem hedder det jo, at de også kastede deres tro og blev hedninger. Om dem kan henvises til Marstrandens Bidrag osv. s. 4 ff.

Så er der endelig en lille gruppe, bestående af nordmænd, der sandsynligvis enten stammede fra Vesten (∴ var fødte og opdragne dér), eller som havde opholdt sig der i længere tid (modsat de tilfældige vikinger, der kun opholdt sig der et år eller to). Hertil regner jeg Bárðr med tilnavnet 'syderøing', om hvem der iøvrigt intet vides; han tog land yderst på næsset øst for Skagafjorden. — [Torstein legg »drog fra Syderøerne til Island« og tog land ved det østre Horn, men han synes ikke at have fundet sig vel dér; han solgte sit land og begav sig tilbage til Syderøerne; ham kan man således helt se bort fra.] — Svartkell »en katnisk mand«, ∴ fra Katanes (Caithness), tog land i Kjos (sydvestland). Han har vel været kristen, eftersom det fortælles om hans søn, at han bad foran et kors således kort og fyndigt: »Altid godt for gamle, altid godt for unge«. — En Kampa-Grim kom »fra Syderøerne« og fik land i Kaldakinn (Tingøssýssel). — Torbjörn jarlakappe, »af norrön herkomst«, drog fra Orknøerne til Island. Hans tilnavn viser, at han i længere tid må have opholdt sig hos

Orknøjarler (Torf-Einar eller hans sønner). Han købte sig land — er altså kommen ret sent til landet — i Arnessyssel —. Brødrene Ráðormr og Jólgeirr og Ráðorms fostbroder Torkel bjálfe kom »vestfra over havet til Island« og tog land i Rangárvallasýssel. Bægge de første navne er meget sjældne, men ser dog fuldkommen nordiske ud, medens de næppe er forvanskede keltiske. — De 3 søskende Hildir, Hallgeirr og Ljot (alt gode nordiske navne) »stammede fra Vesterlandene«. De tog sig land i Rangárvallasýssel. Hallgeirr havde datteren Mábil, hvilket synes at antyde slægt- eller svogerskab med ikke-nordiske familjer. I samme retning peger, at de havde en frigiven ved navn Dufpak (irsk: Dubhthach). I denne forbindelse kan den Steinrøðr, »en sön af Melpatrik fra Irland«, nævnes, han var landnamsmanden Torgrim bilds frigivne; men Torgrim sættes ikke i forbindelse med Vesten; han kan have købt Steinrød (der jo bærer nordisk navn, vel et af dem, der har erstattet det oprindelige) hjemme i Norge. Fadernavnet er jo irsk: Maelpátraic. Også han fik en gård at bo på (Rangárvallasýssel). Endnu en irsk frigiven, Dufan, (irsk: Dubhán), nævner Ldn., han var An rødfelds frigivne, også han fik en gård at bo på (Dufansdal, Arnarfjord nordvestl. Isl.).

Ganske løst knyttet til Syderøerne er Vále den stærkes 3 sønner; Vále selv flygtede fra Norge (for Haralds overmagt) og bosatte sig på livstid på Syderøerne, men hans sønner drog til Island og bosatte sig der. De kommer således kun lidet i betragtning. — To brødre Hróðgeirr og Oddgeirr siges i Melabók at have været »Vestmænd«, i Sturlungabók og Hauksbók mangler denne oplysning, der altså ikke kan siges at være synderlig vel afhjemlet.

Endelig er der Audun skökull, der siges at have været

en sønnesøn af jarlen Hunda-Steinar i England, der var gift med Álof, en datter af Ragnar lodbrog. En datter af ham siges at have været gift med en jarl i Värmland. Der har altså stadig været forbindelse med Norden. Audun »drog til Island og nam Vididal« og blev stamfader for en betydelig slægt. Der siges intet om, hvorfra han kom. Hans fælle var Torgils gjallande. Navnene er helt nordiske. Audun og hans familje er den eneste, der knyttes til England eller et angelsaksisk område. Om hans forhold til kristendom siges intet.

Af denne her givne oversigt ses det, at af den store mængde landnamsmænd — antallet varierer noget efter betragtningsmåden; B. Melsteð får tallet 417 ud, jeg henved 430; det er en ringe forskel — er der kun mellem 50 og 60¹, der var komne i berøring med Vesten, og deraf o. 13, hvis berøring dermed var minimal, og som man egenlig er helt berettiget til at se bort fra. Jeg har tidligere sat antallet til $\frac{1}{9}$, B. Melsteð sætter det til $\frac{1}{6}$; dette er for højt. Jeg kan nu sætte det til $\frac{1}{8}$. Bortset fra to egne, Dalesyssel og Øfjordsdalen, samt de to smånæs, Kjalarnes og Akranes (jfr. Landeyjar), der jo kan siges at være bleven ret godt besatte med folk, der havde været i Vesten eller tildels af keltisk herkomst, boede de andre derfra indvandrede meget spredt på enkelte gårde, ofte i meget tætbyggede egne, altså blandt nordmænd, der var kommen direkte fra Norge. Det forstår sig af sig selv, at disse enkeltboende mænd ikke kunde få nogen nævneværdig indflydelse, umulig sætte noget præg på den øvrige befolkning; tværtimod: det er dem, der må være bleven prægede af denne, de er fuldstændig gået op i den. Hvor der kan være tale om keltisk blodblanding, kan denne have fundet sit udtryk — ned igennem slægterne,

¹ Herved rettes tallet i min litt. hist. II 188.

måske helt ned til vore dage — i udseendet, sort hår- og skægvekst (skönt dette, som bekendt, ingenlunde er et sikkert særmærke), lav statur og hvad der ellers kan være tale om. Sagen er slet ikke videnskabelig undersøgt, f. eks. ved målinger og desl. — men fremmede, der i nutiden kommer til Island, udtaler undertiden deres forbavselse over den forskel, de mener at kunne se på befolkningen. Det er naturligtvis også muligt, at blodblandingen har haft sin betydning for karakteren og da navnlig i retning af fyrighed og gladsind. Men nogen målestok herfor gives der overhovedet ikke.

Angående nybyggernes (landnamsmændenes) egne følelser for deres keltiske herkomst — hvor der er tale om en sådan — eller for de keltiske elementer og respekt for disse, har vi kriterier, der synes at være talende nok og kunne afgive en målestok og en rettesnor.

Som det af foranstående redegørelse er klart, findes der jo ikke så få keltiske navne, ikke blot hos de virkelige Kelter (trælle, frigivne), men også i de norske familjer, der er knyttede til Vesten. Der var jo navne som Kalman, Kylan, Ávangr, Bekan, Melpatrikr, (Vilbaldr), Dufpokr, tilnavne som meldun, lunan, feilan, hnokan, bjóla; Grélöð, Mýrún, Rafarta, (Maddaðardóttir), Eðna osv. Hvilken skæbne havde disse navne på Island? Kort at sige: de forsvinder med det samme; kun i et enkelt tilfælde finder vi bedstefaderen opkaldt i sønnesønnen (Kylan). Erpr (se foran) havde en søn Dufnall. Ikke engang Rafarta genfindes. Større var altså følelsen for de irske forfædre ikke hos efterkommerne. Senere finder vi derimod Kjartansnavnet ret almindeligt, men det stammede fra lidt senere tid; det samme gælder Niall (se nedenfor). I 12. årh. findes også Dufgus (et iøvrigt i irsk ikke genfundet navn); det må vel være nedarvet. Det

forekommer mig, at vi heri har lov til at se en ret pålidelig antydning af, hvor ringe en betydning og interesse det keltiske element havde for folk, hvor lidet man i det hele brød sig derom.

Ganske det samme viser sig ved betragtningen af de religiøse tilstande. Der mærkes, som allerede berørt, kun lidet til den kristne tro. Bortset fra Joruns efterkommere (se foran s. 34) finder vi kristendommen allerede i første slægtled efter landnamstiden bortvejret og ringeagtet. Alt bliver fuldstændig hedensk. Helge magre, der dog fra barnsben af var opdraget i det kristne Vesten, havde det på den måde, som vi ovf. har set; han var både en hedning og en kristen. Intet under, at hans efterkommere ikke holdt på den kristne tro. Mere må det forbavse, at Auds efterkommere ikke bevarede hendes tro. Olaf feilan, der desuden måtte synes særlig kaldet til at værne om hendes idealer, brød sig åbenbart ikke det mindste derom.

Dette negative resultat for den kristne tro vilde vi kunne få ud af kilderne, som de foreligger; men også oldtiden selv var klar over forholdet. Ldn. slutter med disse karakteristiske, historisk rigtige ord: »Således siger vise mænd, at nogle [mærk også her dette moderate og rigtige udtryk] landnamsmænd, som bebyggede Island, var døbte, hovedsagelig [egl. flest] de, som kom vestfra over havet [så nævnes her de kendte], og holdt nogle af dem fast ved kristendommen til deres dødsdag, men det forplantedes lidet i ætter; ti sønnerne af nogle af dem rejste hov og blotede, men landet var fuldstændig hedensk i henved 100 år«. Jeg minder her atter om Ketill fiflski og så Bjarne, Kalmans sønnesøn; Bjarnes fader var Sturla, hvis tilnavn 'goði' bedst viser, hvor han stod.

Under sådanne forhold finder jeg det egentlig ganske

overflødig at drøfte spørgsmålet om disse islandske landnamsmænds og deres efterkommeres forhold til irsk litteratur. Her skal blot bemærkes, at ingen steder findes så meget som den ringeste antydning af kendskab dertil. Vel må det antages, at nogle, men rigtignok meget få (f. eks. Helge magre selv og en mand som Ørlyg), har kunnet noget irsk, Men den store eller den største mængde må antages ikke at have haft det mindste kendskab til sproget, der jo for en nordbo var og måtte være så overordenlig vanskeligt. Det ligger lige så nær at antage, at Gall-Gædilerne har lært sig deres omgangsvenners (vikingernes) sprog som det omvendte. Vi vil senere komme tilbage til dette spørgsmål i en anden sammenhæng.

Med hensyn til alt det anførte er jeg fuldstændig i overensstemmelse med W. A. Craigie i hans afhdl. i Zs. f. celt. Philol. 1897 s. 440—41.

Man vil måske kunne påstå, at Ldn.s fremstilling ikke er tilstrækkelig til fuldtud at belyse forholdet. Det må dog siges, at, i betragtning af dens righoldighed i sammenligning med andre kilder, bliver denne indvending ret underordnet. Men helt uberettiget er den ikke. Vi kender nogle få navne, der åbenbart må hidrøre fra Vesten, uden at vi kan eftervise deres oprindelse eller rette sammenhæng. Jeg minder om navnet *Niall (Njáll)*, der jo findes på Island og i Norge, og *Kormákr*. Njall er en indvandrers søn, men indvandringen må være sket ret sent, omkr. 920 nærmest. Navnet forekommer i Skallagrims slægt (ifg. Ldn., i Egilss. ukendt), og et par andre gange (se Lind). Navnet må antages at bero på forbindelser med keltisk familje. Det samme gælder *Kormákr*. Denne, skjalden, var Ögmunds søn; en brodersøn af samme navn kendes (vel opkaldt efter ham). Sagen oplyser intet om hans slægtskabsforbindelse med Vesten,

undtagen for så vidt som den nævner en Kormak, en bedste-fader til skjalden, »vikversk af slægt« og en modstander af kong Harald. Formodes kan det — det ligger jo nær —, at denne Kormak har været en keltisk kvindes søn. Man har da også henvist til digterens fyrige sind og åndsegenskaber som beslægtede med keltisk livlighed og karakter. Dette vilde stemme med, hvad der ovf. er udtalt. Også Ögmund havde, siger sagaen, været i Vesterviking.

Der er et navn til, der i denne forbindelse kan fremdrages: *Kjallakr*. Det ligger jo nær at identificere det med irsk Ce(a)llach, men da den første bærer af navnet er Kjallakr, jarl i Jæmtland, meget tidlig i Harald hårfagres tid, vækker identificeringen nogle — måske ikke uoverstigelige — vanskeligheder. Den mulighed, at det er nordisk, er ikke udelukket, endelsen vilde være den samme som i Þórlákr, Áslákr; men da Kjal-, der jo let kan sættes i forbindelse med nordiske ord, kun findes i dette ene navn, er det vel sikrest at antage irsk oprindelse, og det så meget mere som afledningen Kjallekling synes at forudsætte et *-lakr* (ikke: *lákr*); det bliver da det allerældste irske navn, der findes. For Islands vedkommende er det betydningsløst, undtagen for så vidt det dér findes ved opkaldelse blandt Björn auströnes efterkommere.

Det er af alt dette klart, at jeg mener, at K. Maurer ikke har meget uret, når han (Island s. 27) så mådeholdent udtaler: »Es konnte aber nicht fehlen, dass die vielfachen verbindungen, welche hier von den nordischen heerleuten mit den einheimischen fürsten und deren unterthanen angeknüpft worden waren, auf die von hier aus nach Island hinüber wandernden Colonisten gar mancherlei einfluss gewann, und wenn zwar die positiven einwirkungen der keltischen nationalität und des in ihr bereits fest eingewur-

zelten christlichen glaubens kaum sehr hoch angeschlagen (udh. her) werden dürfen osv.«

Jeg har i det foregående fremstillet sagen, Islands bebyggelse, efter kilderne, især hovedkilden, Landnámabók, uden at tage hensyn til tidligere fremstillinger. Men af disse er der ingen grund til at dvæle ved andre end den sidste og, for så vidt, udførligste, nemlig A. BUGGES i Vesterlandenes Indflydelse. Den findes i IX. (ved trykfejl X.) afsnit: »De norske nybygder på Færøerne og Island i deres forhold til Vesterlandene og særlig til den keltiske kultur«.

A. Bugge formulerer sin opfattelse således: »I. En stor del af de islandske landnåmsmænd, og blant dem næsten alle de ætstørste og indflydelsesrigeste kom fra og havde slægt på de Britiske øer, særlig på de skotske øer og i Irland; II. ved siden deraf randt der en aldrig stansende kulturens strøm fra de keltiske lande over Færøerne til Island«. Den første sætning er stærkt overdreven, hvad der fremgår af det allerede sagte, den sidste er ganske uhistorisk. Havde der stået »Orknøerne« (f. Færøerne), havde der været endel mere sandhed i den. Jeg skal slet ikke komme nærmere ind på forf.s udvikling ang. Færøerne. Jeg skal blot tillade mig at påpege det mærkelige i, at medens flere, som før bemærket, har følt sig overraskede ved den ulighed, der skulde være tilstede m. h. t. den islandske befolkning, har de været enige i at lovprise Færingernes ensartethed, men dér skulde man netop efter forf.s teori have ventet den samme raceblanding eller muligvis en endnu større.

Dernæst går forf. over til nogle islandske stednavne — »40 stedsnavne fra de forskellige dele af Island, som alle vidner om forbindelse med Vesterlandene«, og han udtaler, at »de islandske stedsnavne taler for den, som ser med et uhildet blik, et andet sprog end for professor Finnur

Jónsson« osv. Hvor det »uhildede blik« er eller ikke er, skal jeg lade ude af betragtning. Når jeg i det foregående ikke har omtalt disse stednavne, er det fordi jeg tillægger dem en meget ringe betydning; berettigelsen heraf skal jeg nu i detaljer søge at vise. Det er sandelig ikke nok at ramse alle 40 navne op. De må tillige kritisk undersøges.

For det første må de navne helt udskilles, der sættes i forbindelse med de ovennævnte landnamsmænd; disse navne er absolut betydningsløse, ti de siger ikke andet end hvad de personnavne siger, hvorefter de er dannede. Det gælder udtrykkelig om *Dufansdal* (*Dufan*, frigiven ovf. s. 40), *Dufþaksholt* (*Dufþak*, frigiven, s. 40), *Kalmansá* (efter Kalman ovf. s. 37), *Kjaransvik* (*Kjaran* træl s. 27), *Kylanshólar* (efter Kylan d. yngre ovf. s. 37), *Kjallaksstaðir* (efter landnamsmanden Kjallak), *Lunansholt* (efter Torstein lunan ovf. s. 38); fremdeles de 3 navne, der står i forbindelse med Ketill gufa (ovf. s. 29), *gufa* skal være et irsk navn, hvilket er ganske urigtigt. Det var 10. Hertil kommer et par navne, der slutter sig nøje til disse: *Patriksfjörðr* (opkaldt af Ørlyg efter »fosterfaderen« Patrick, ovf. s. 36), *Minþakseyrr*:¹ dette navn er dannet af det irske menadach (melblanding) og fik, som det udtrykkelig fortælles, navn af det af Hjörleifs irske trælle dannede meldej, som blev kastet overbord og som senere fandtes drevet i land. Navnet er altså givet af Hjörleifs skibsmandskab og derefter bibeholdt; det er selvfølgelig ganske misvisende herom at sige, at ordet findes i »Lex Adamnani« »i ganske samme betydning som på Island«. På Island har ordet aldrig eksisteret undtagen i dette ene således opståede navn. Det er umuligt at tillægge dette nogen som helst betydning. Det var de 12 navne.

¹ Det er ikke givet, at þ her er = þ: det kan være = ð, og med ð skrives ordet i Sturl. II⁸ 131.

Så er der et navn, som er afgjort nordisk; Bugge anfører det under formen »Stræti«, men den rigtige form er *Streiti* og har intet med *stræti* at gøre. Det var det 13. — Et par navne er vi godt underrettede om: *Melkorkustaðir* og *Roðreksgil*. Melkorka var den irske kongedatter, der blev købt af Höskuldr og som blev moder til Oláf på (10. årh.); hun fik en særlig gård at bo på, der blev opkaldt efter hende; iøvrigt er gården senere helt forsvunden, og dernæst findes den netop i Auds landnam (se ovf. s. 34). *Roðreksgil* er en lille dal oppe i det indre fjældplateau, opkaldt efter en træ, der blev sendt ud for at undersøge landet; hvorfra denne træ, der jo ikke bærer et keltisk navn (det ser ud til at være tysk), var kommen, siges der ikke; hans herre sættes ikke i nogen som helst forbindelse med Vesten. Disse navne er derfor uden al betydning.

Heller ikke har navne som *Kumbaravogr*, *Irska leið*, *Irsku búðir* nogen betydning, da disse navne efter al sandsynlighed først hidrører fra 15. årh.; i så henseende er det oplysende, hvad der står i den »Lange retterbod« fra 1450: »og lyser vi alle engelske og irske mænd, som sejler til Island osv.« (Dipl. Isl. V 67); dette er afgørende for disse også i sproglig henseende unge navne. *Kúðafjót* er opkaldt efter skibet *Kúði*, som Vilbaldr kom til Island på; hvis navnet er irsk (Craigie sætter et spørgsmålstegn derved; Bugge: af cud 'hoved'), hører det til første række, og er det det ikke, er det endnu mere ligegyldigt. Noget lignende gælder *Katanes* (to gange) og *Katadalr*. I det ene *Katanes* bode først Kalman d. irske. Bugge mener, at der her er tale om opkaldelse; meget muligt, men da hører navnet til første gruppe. Det andet *Katanes* kan det samme gælde om; det findes i Asgerds landnam; navnet *Njall* peger mod vest. *Katadal* er en lille ubebot dal på Vatsnes (Hunavatssyssel);

om navnets tilblivelse eller ælde vides intet. M. h. t. det første led skal det bemærkes, at der findes et gammelt *kali* = 'skib', som disse navne let kunde sættes i forbindelse med. Af *kati* er *ketill* åbenbart dannet (jfr. Falk, Seewesen s. 88). — *Írá* (o: *Íra-á*) findes netop indenfor et område, som den irske Ásolfr alskik (se ovf. s. 38) i begyndelsen var knyttet til og afgiver altså intet nyt vidnesbyrd. — At *Íragerði* overhovedet er kommet med hos Bugge, må bero på misforståelse; man behøver ikke andet end læse noten i Kålunds bog (I 170; og det 178 nævnte er det ikke bedre bevendt med; det står i forbindelse med købmænd fra 15. årh.)

Tilbage er nu følgende 8 navne: *Brjánslækr*, *Dufgúsdalr*, *Kaðalstaðir*, *Kylansvatn*, *Kolkumýrar*, *Kofri*, *Trostansfjörðr* og *Dímun*. — *Brjánslækr* (på Bardestrand) kunde se ud som *Bríanslækr*, men vi ved intet om navnets tilblivelse eller alder. *Dufgúsdalr* er omtrent midt på Snæfellsnæs: formodentlig har dalen navn efter en irsk træl (frigiven), som ikke ellers er kendt. Han kunde sættes i forbindelse med Vale d. stærkes sønner (se ovf. s. 40). — *Kaðalstaðir*: mandsnavnet *Kaðall* anses for at være irsk *Cathál*. *Kaðall* findes 2 gange i Ldn. og bægge gange ret nøje knyttet til Aud- og Helge magre-slægten. Gården ligger i Myrasysse, men det vides ikke, hvor gammel gården er (nævnes ikke i Ldn.): kunde være knyttet til den ene af de nævnte *Kadal'er*. — *Kylansvatn* antydes i *Gullþórisssaga* og må sættes i forbindelse med den dér nævnte *Holmgöngu-Kylan*, der ellers er ukendt. Han kan intet have at gøre med den ovf. nævnte *Kylan*, hvad Bugge uden tvivl antager. Stednavnet er uden betydning.

Kolkumýrar (i Hunavatssysse) skal være opkaldt efter þorbjörn kolka; tilnavnet skrives *kolkan* (Hauksb.) eller *kolkr*

(Sturlub.), men *Kolku*- forudsætter nom. *kolka*. Bugge mener, at tilnavnet er irsk: Colcu, gen. Colcan (el. Colgan). Her er der altså en vanskelighed tilstede, ti man ventede nom.- og ikke gen.-formen. At tilnavnet er irsk, er imidlertid langtfra sikkert. Jeg minder om, at i norsk findes verb. *kolka* 'kludre, arbejde dårligt' med subst. *kolk* og *kolking*. Hermed kunde navnet stå i forbindelse; jfr. min afhdl. Tilnavne s. 335. — *Kofri*, navn på et fjæld ved Alftafjord (Isafjordsyssel), = 'hue af en vis form'. Hvor gammelt navnet er, vides ikke; at det skulde være keltisk påstås ikke, men romansk; det er da noget andet, og falder udenfor den øvrige række — kommer for så vidt slet ikke i betragtning. — *Trostansfjörðr*: navnet på denne lille fjord findes i Ldn. og *Trostan* er ifg. Bugge det piktiske *Drostan*. Når A. Bugge (Vesterl. indfl. s. 385) siger, at dette navn er givet fjorden af en Geirtjov Valtjovsson, er dette ganske uhjemlet. Fjorden er i umiddelbar nærhed af Dufansdal (se ovf. s. 40) og hænger vist sammen dermed, (*Trostan* en træl eller frigiven). Noget egenlig nyt bringer således dette navn heller ikke.

Så er der endelig *Dímun*, der findes flere steder på Island (også på Færøerne). Navnet er utvivlsomt keltisk og betyder »Tvetop«. På Island findes det ved indløbet til Hvammsfjorden, det hører åbenbart her sammen med Auds ankomst og sejlas, samt som et andet navn på Rauðuskriður (stóra Dímun); det hører her sammen med Nials-slægten (dette Dímun omtaler Bugge mærkeligt nok ikke). Fremdeles findes navnet 3 andre steder (se Kål. I 157. 199. 628). Dette navn er således brugt på forskellige steder på Island, og synes altså at være gået ind i den sproglige bevidsthed. Det bør da snarest være at regne til de få ligefremme låneord, vi senere skal komme til.

Af disse 8 navne er der i det mindste ét, der helt udgår, 2—3 er dels meget tvivlsomme, dels uden selvstændig betydning (Kylansvatn). Af nogen betydning er der således kun 3 foruden Dímun. Man må indrømme, at af de oprindelige 40 navne er denne rest af en ret beskeden art. Men så er der endnu følgende 3 navne: *Kristnes*, *Krossavík* (2), *Krossáss*. Ser man nærmere til, hører *Kristnes* til den første gruppe; det vidner aldeles ikke »om tidlig (og irsk) kristendom på Island«; det minder blot om Helge d. magres blandingstro — og intet mere. Om *Krossáss* har nogen religiøs betydning vides ikke. *Krossavík* i Reydarfjorden er vist yngre end landnamstiden; dér boede Torleif d. kristne (i den sidste del af det 10. årh.). Grunden til navnet *Krossavík* i Vapnafjorden er også ukendt. Landnamsmændene dér sættes ikke i noget forhold til kristendom. Men selv om disse navne skulde stå i forbindelse med den, bliver hele antallet af de stednavne, der har nogen betydning, i virkeligheden overordenlig ringe. Der findes flere andre navne med *Kross-*, men man ved intet om deres alder, og sandsynligvis hidrører de alle fra tiden efter 1000.

Efter at vi således har bragt stednavnene og deres betydning indenfor de rette og ret snævre grænser, er det på tide at se på Bugges behandling af landnamsmændene. Da vi allerede har gennemgået dem efter kilderne, kan dette kritiske eftersyn göres så meget kortere.

Først må der dog nedlægges en bestemt indsigelse mod A. Bugges mening om, at irske eneboere, de som Dicuil og især Are (se ovf. s. 17—18) antyder, har levet på Island samtidig med landnamsmændene (s. 366 f.). Ikke et eneste positivt bevis herfor haves, ikke så meget som skygge af et sådant gives, det hele er kun en ganske løs formodning. Ares ord om at de efterlod sig irske bøger, skal kunne

forudsætte, at landnamsmændene kunde læse irsk. Dette gör de nu ikke, og Bugge tør heller ikke fastholde det. Men viden om bøgernes irske indhold skulde dog hidrøre fra »papernes« egne meddelelser! Naturligvis er det ikke andet end en — efter forholdene — selvfølgelig, ja eneste mulige slutning, at de fundne bøger og deres bortflygtede ejere var keltiske. Andet kunde de nemlig slet ikke være. Ares ord — den ældste kilde — går netop ud på, at »paperne« flygtede ved Nordmændenes ankomst. At de steder, hvor minderne om »paperne« fandtes, opkaldtes efter dem, var da også naturligt nok. I samme forbindelse tør Bugge nævne Hafgerðingadrápa af en syderøing, der var på et skib, som sejlede til Grönland o. 983; denne mand skulde have været fra selve klostret på Iona. Selv om så havde været — hvad der dog kun er en ganske ubegrundet gisning —, kan det ikke indses, hvad denne sag har at gøre med landnamstidens »paper« og det her behandlede spørgsmål.

Bugge nævner først de kristne (eller halvkristne) landnamsmænd rigtigt nok. Men når han til dem föjer mænd som Bersi og Hallr — bægge med tilnavnet 'gudløs' — og Asgeir kneif, som »af egen drift holdt op med at blote«, er dette kun den rene vilkårlighed. Iøvrigt antager Bugge ikke, at tilegnelsen af kristendommen har været så dyb eller inderlig (se især s. 376), hvad der uden tvivl er rigtigt. At mindet om denne gamle »kristendom« i året 1000 kan have gjort sit under striden om kristendommens indførelse, er vel muligt. Det kan man ikke have noget egenligt at indvende imod. Kendskab til andre religioner og gudsdyrkelsesforhold har i så henseende ikke været uden virkning. Det er forlængst erkendt.

Så gennemgår Bugge alle de landnamsmænd, han mener bør sættes i forbindelse med Vesterlandene, og han får så

på sin måde ud et antal, der omtrent er det dobbelte af det ovf. antagne. Men når man undersøger den lange række, opdages det hurtigt, at en meget stor del kun er kommen med i den ved rene formodninger, dristige kombinationer og sammenstillinger eller urigtige forklaringer. Ingolf sættes »visselig« i forbindelse med Vesten uden nogen hjemmel, Oleifr hjalte göres til en Shetlænder (men hjalti kan lige-såvel være og er uden tvivl dannet af *hjalt*; ingen kilde sætter ham i forbindelse med Vesten), Torolf mostrarskæg nævnes uden al hjemmel, ja tværtimod kilderne. En Fridmund bærer et navn, der ikke skal være nordisk (det er dog oldsvensk). Men det er da i hvert fald ikke keltisk. Ketilbjörn den gamle må have været i Vesten, fordi han besad så meget sølv (!), og med ham kom andre (3, som også nævnes); Eilífr örn »må have stået i forbindelse« med Vesten, fordi han havde en søn Koðrán, men er dette navn da keltisk eller angelsaksisk? Þorsteinn trumbubein hører også hertil på grund af tilnavnet, der er rent nordisk. Og således videre. Det er for besværligt at gennemgå hver enkelt, og heller ikke nødvendigt. Selv om der kunde være tale om at knytte nogle få til Vesten udover de ovf. nævnte, som f. eks. den Eystein, der var søn af Hrane parrak (snarere faderens end bedstefaderens tilnavn, hvorom senere), så forrykker det ikke det ovenfor indtagne synspunkt i nogen som helst nævneværdig grad.

A. Bugge udtaler (s. 394), at »tallene siger i sig selv lidet. Vi må ikke se bare på kvantiteten, men også på kvaliteten«; hvad den sidste angår, mener Bugge, at de, der kom fra Vesten, var i en særlig grad fremragende, og her kan han henvise til en udtalelse i Ldn. Dette er naturligvis rigtigt, men dog kun til en vis grad rigtigt. Ti det er ligeså ubestrideligt, at der direkte fra Norge kom en

mængde højættede (»hersbårne« f. eks.) mænd. Det vil blive meget vanskeligt at gøre op imellem disse to slags landnamsmænd. »Stormændene«, der havde været vesterpå, hedder det, »havde sét og hørt om irsk kristendom«; dette kan ikke bestrides, men så er det næste punktum mere end tvivlsomt, der lyder: »og mangan en af dem havde lyttet til irske skaldekvad«, — og havde de så forstået dem? Utvivlsomt livlig overdreven er endelig en sætning som: »Irsk kultur har lige fra den første landnamstid sat sit præg på Islands åndelige og materielle kultur«. Derimod har dr. Craigie udtalt efter min mening det fuldkomne rigtige om sagen i »The Gaels in Iceland« s. 260 f.

I det følgende vil vi komme nærmere ind på det åndelige liv.

III. Sproglige forbindelser.

Med hensyn til forbindelser mellem to folk er sproget jo af en særlig betydning, en særlig vigtig faktor. Indenfor det nordiske område kunde en nordbo allevegne bevæge sig med fuld gensidig forståelse i hele den tid, der her er tale om og længe efter. Hvorledes det er gået med forståelsen mellem Nordboer og Angelsakser, ved vi ikke bestemt. Men uligheden var vist så stor, at de ikke uden videre kunde forstå hinanden, selv om der var en mængde ord, der var umiddelbart forståelige. Men det er på den anden side lige så indlysende, at de havde forholdsvis let ved at lære at forstå hinanden til husbehov. Gensidig optagen af ord, gensidige lån, kan dog i de tider først forudsættes ved langvarigt samkvem, længere ophold eller bosættelse i det fremmede land. I dette tilfælde er der altså kun tale om Nordboernes ophold i England og faste bosættelse der, samt Nordmændenes bosættelse på de vestlige øer, i Nordskotland, Man og Irland. Allerede ved og efter midten af 9. årh.

skete dette, at Nordboerne satte sig fast allevegne og grundlagde de senere nordiske riger, i Northumberland, Dublin, Man osv. Fra den tid af var således alle betingelser tilstede for gensidig påvirkning, der naturligvis, for Englands vedkommende, måtte nå sit højdepunkt i Knud d. stores tid.

Vi skal nu, så godt det lader sig gøre, søge at påvise, hvorledes det forholdt sig med de sproglige berøringer med de vestrøne folkeslag og begynder da med det keltiske.

Her må der naturligvis skælnes imellem norsk-islandsk i Norge og på Island og det norsk, som taltes blandt den faste norske befolkning i Vesten¹. At den så at sige daglige omgang med Kelter år ud og år ind, århundrede efter århundrede, måtte have sine sproglige følger, er indlysende. Men vi er ude af stand til at påvise dette nærmere, da det sprogmateriale, vi har, er så uendelig ringe. Spørgsmålet er naturligvis også underordnet for bedømmelsen af islandsk-norsk, selv om man ikke tør nægte, men endog finde det sandsynligt, at Nordmænd og Islændere, der besøgte deres fastboende stammefrænder og opholdt sig hos dem i længere eller kortere tid, kunde blive påvirkede af deres sprog. Vi har med hensyn til dette spørgsmål så godt som kun de manske runestene at holde os til; de er alle ret unge, fra tiden omkring og efter 1000. Om dette æmne kan der henvises til S. Bugges afhdl. i Aarbøger f. nord. oldkh. 1899, s. 229 ff., der begynder med disse ord: »I intet land udenfor det nuværende Norden er der så mange synlige minder om de gamle Nordboer som på den lille ø Man«. Indskriftene på de nævnte runestene er nu ret ejendommelige. Medens der på dem findes mange keltiske navne (som Melbrigði, Apakan, Fiak, Murkial = Myrgjol, Mallumkun

¹ Det er dette, som også Craigie har gjort i afhdl. i Arkiv X, jfr. dermed afh. sst. XIX, hvor han giver sin opfattelse et nærmere udtryk.

Malmura, Tufkal ofl., ja endogså en hybrid sammensætning som Þurfiak), der jo vidner om den naturlige blodblanding, der må have fundet sted, er sproget i øvrigt, som S. Bugge selv udtrykker det, »ægte uforvansket nordisk« (s. 245) — naturligvis når der ses bort fra et ord som *kross*, der atter og atter forekommer, og dog er disse indskrifter næppe ældre end fra tiden ved og efter midten af det 11. årh. Naturligvis afgiver dette stof vistnok ikke tilstrækkeligt grundlag for bedømmelsen af, hvorledes de sproglige forhold har været, men det indeholder dog vidnesbyrd, som egenlig ikke er til særlig gunst for en sproglig eller åndelig promiskuitet. At de fastboende Nordmænd og deres efterkommere blev kristne, siger sig af sig selv. Heldigvis har nu dette spørgsmål om, hvor meget eller hvor lidt keltiserede disse Nordmænd var, kun ringe betydning, da det ikke just er dem, det hovedsagelig drejer sig om, men om dem, som var hjemme, dem i Norge og først og fremmest dem på Island. Jeg har intet at indvende imod A. Bugges tankegang i afhdl. »Nordisk sprog og nordisk nationalitet i Irland« (Aarbøger 1900), når man tilbørlig betoner de sidste ord. Det er fortjenstfuldt ud fra kilderne at granske og påvise forholdet mellem de faste nordiske kolonier i Vesten, først og fremmest i Irland, men dette er en sag for sig. Derfra at slutte til en »stærk og varig påvirkning« på Nordmænd i Norge og på Island, går derimod ikke sådan uden videre an. Og her kan jeg minde om Vilh. Thomsens ord (got. sprogkl. indfl. s. 39): »Overalt hvor et sprog har modtaget påvirkning udenfra, plejer en strømning i modsat retning at være indskrænket indenfor meget snævre grænser, og således kunne også tydelige spor af finsk indflydelse næsten kun påvises i de nærmest tilgrænsende svenske og tildels norske sprogarter«. Dette vil også her vise sig på

en slående måde. A. Bugge vender sig imod miss Faraday¹, der har hævdet lignende mening som Craigie². Selv påviser Bugge (s. 301), hvor ringe forbindelsen var med Norge efter Clontarfslaget 1014. Kun nogle isolerede krigstog. Dette er rigtigt, men tillige af en betydning, som ikke kan undervurderes.

Spørger vi så om berøringer mellem det keltiske sprog og norsk-islandsk, har sagen to sider: det keltiske sprogs indflydelse på norsk-islandsk og dettes indflydelse på keltisk; heraf har den første for os den langt overvejende interesse. Vi vil tage den side først.

Her er det da rent påfaldende, hvor uendelig ringe det sprogstof er, der kan regnes til keltiske låneord i vestnordisk. I sin bog, *Vesterl. indfl.*, har A. Bugge behandlet spørgsmålet flere steder, men ikke skælnet strængt nok mellem keltiske og engelske låneord. Jeg benytter her imidlertid Frank Fischers bog: *Die lehnwörter des altwestnordischen*, der er udkommen efter Bugges bog, 1909. I kap. 2 anføres de irske låneord. De er ialt — siger og skriver — 20. Og endda må der her sikkert trækkes endel fra. Disse ord er: *bagall, bjának, dálkr, des, díar, ergin, gaflak, (at) gjalti, járn, kapall, kartr, kesja, kross, laustik, minþak, papar, poki, trúðr, þúst (súst), ørkn(selr)*.

Heraf bortfalder straks ord som *bjának, ergin, laustik, minþak*. Om det sidste er der för talt, det har aldrig trængt ind i sproget; det samme gælder *bjának*, der kun én eneste gang findes, hos Snorre; det er rent mystisk, hvorledes det hænger sammen med dette ord, hvorfra Snorre har fået det; egentligt låneord har det aldrig været. I endnu højere grad gælder dette om *laustik*, der kun findes i Strengeligen af

¹ On the question of Irish influence osv. i *Memoirs of the Manchester Liter. and Philos. Soc.* 1899—1900 — en ret interessant afhdl.

² Jeg henviser til hans afhdl. *Notes on the norske-irish question* i *Arkiv* XIX.

samme navn, først kendt i Norge i 13. årh., da »strengelene« oversattes. *Ergin* findes udelukkende nævnet i Orkneyingasaga (s. 315) brugt om en forladt sæter, *Asgrims ergin* i Skotland. Der er intet unaturligt i at finde dette navn her; på Island og i Norge har ordet altid været ganske ukendt¹. Kirkelige ord er *bagall*, *kross* og *papar*; hvor gamle de er, vides ikke; det sidste findes hos Are og det er endda tvivlsomt, hvorvidt det er fra keltisk; *kross* findes på de manske runestene; ved siden deraf findes også i isl. *krúz* (måske direkte fra latin), men *kross* kan også stamme fra oldengelsk. Her er der altså to ord, der vistnok må betragtes som keltiske låneord. Hertil slutter sig *díar*, hos Kormákr². Almindeligt blev dette ord aldrig som låneord. — *gaflak* og *kesja* (hvilket sidste også findes i dansk: Harald kesja) findes først sent, det sidste hos Þjóðolfr Arnórsson. Efter Marstrander (s. 62) er *kesja* netop lånt til keltisk og ikke omvendt. — *Kartr* findes i Rígsþ., og har vel næppe været almindeligt i brug; men på grund af lydforholdene er det dog rimeligere, at ordet er indkommet fra oldeng. (cart, cræt) end fra irsk (cret), jfr. Bugge selv s. 258 (og Fr. Fischer). — *poki* er vist ikke kommet fra keltisk, snarere fra lavtysk poke (jfr. 'sæk'); ordet findes også i jysk (poge), jfr. Fejlberg og Torp Nyn. et. ordb. u. poka. — *járn*, der er fælles for hele Norden, er sikkert ikke et låneord indkommet i 9. og 10. årh., men hidrører fra langt ældre tider og fra Kelter på fastlandet (jfr. Falk-Torp, Et. ordb.) og må helt udelades i denne sammenhæng, idet jeg henviser til Marstrander s. 123—24 mod dr. M. Kristensen Nord. stud. s. 23. Jfr. også A. Torp i Arkiv XXIV, 91. *Trúðr* er i hvert

¹ Forholdet er fuldstændig rigtig bedømt af E. Ekwall i *Scandinavians and Celts* (1918).

² Ved en beklagelig hændelse er ordet udfaldet i min nyudgave af *Lex. poet.*

fald ikke direkte kommet fra kelt. *druth*, men fra oldeng. *trúd* (sål. Bugge selv). Hører således ikke herhen. Da ordet iøvrigt findes brugt om fremmede göglere, der åbenbart stammer fra Tyskland, kan der endda være tvivl om oprindelsen. Hvorvidt *púst* (fem.) eller *pústr* (masc.) = prygl (stok) overhovedet er låneord, forekommer mig meget tvivlsomt; det skal hidrøre fra kelt. *súist* (der igen stammer fra lat. *fustis*); men hvorledes forklare lydovergangen? Ikke mindre usikkert er det, hvorvidt *dálkr* og *des* overhovedet er låneord; det første skal atter hidrøre over oldeng. fra irsk dele; det er altså derefter ikke et keltisk låneord. Falk-Torp antager kun oprindeligt slægtskab, og Marstrander betegner sammenstillingen med delg som »uholdbar« (Bidrag s. 122). Falk-Torp antager *des* for ikke-lånt ord, hvad der i og for sig er langt det sandsynligste netop om et ord fra det område, hvortil det hører, således også Marstrander (se f. eks. Bidrag s. 154). — Sikre låneord er derimod *kapall* (der nu på Island bruges om en hoppe), *gjalti* (både i isl. og no., jfr. Kongespejlets omtale af de irske gelt = 'gale'); dette er sikkert et af de ældste låneord af denne art); *orkn* 'sæl' måske også både i isl. og no.; iøvrigt kunde ordet også stamme fra oldeng. *orc*. Torp sætter dog et spørgsmålstegn ved »lån fra kelt.« overhovedet (Ficks ordb.) og der er virkelig noget, der taler for, at det ikke er det.

Af de 20 ord er der således i det højeste kun 8 eller 9, d. v. s. knap halvdelen, der kan siges at være egenlige låneord fra keltisk.

Men foruden de hernævnte er der endnu nogle, som utvivlsomt må hidrøre fra keltisk; således *tarfr* 'ungtyr', (kelt. *tarb*). Så er der ordet *parrak* (i Ldn. som tilnavn), med verb. *parraka*, *slafak* og *kraðak*, der findes i nutidsproget på Island samt *skjaðak* i Oldsproget 'ukrudt; svingel'

(*Lolium* i norsk, se Aasen: Skjak). — *Parrak* bet. 'bånd til at binde om benene på kvæg'; (*parraka inni* 'holde [börn] inde i huset, ikke tillade dem at være ude', 'holde får tæt sammen'); *slafak* gengiver Bj. Hald. ved 'fænum mollissimum ex prato pinguissimo', mig forklaret som 'grovt græs, blandet med ukrudt, der slås omkring selve gårdsbygningen', *kraðak* ved 'turba, multitudo' (∅: en uordnet hob, tæt hob, f. eks. af börn). De keltiske tilsvarende ord er: barrach 'fint reb' (A. Bugge), *slafak* af slabhagan 'en slags spiselig tang' (Vesterl. indfl. s. 359).

Endnu nogle ord skal her omtales:

Kró 'lammefold' opfatter A. Bugge (s. 255) som låneord fra irsk *cró*; ordet findes i norsk (kraa og kro, og kru); apriori måtte dette betragtes som meget usandsynligt, og da Marstrander regner det til de ord, hvor sammenstillingen med irsk betegnes som »uholdbar«, må sagen derved være afgjort. — *Kláfr* 'etslags tremme-kurv til byrder på hesteryg', har sikkert intet at gøre med kelt. *cliab* (s. 258); lydforholdene er forskellige. Derimod er *korki* 'etslags kornsort (havre?), farvemos', og *sonn* 'maltovn' låneord; men det sidste er kun kendt fra norske nutidsdialekter; det første kun i den gamle navneremse, og er, som Bugge rigtig bemærker, sikkert aldrig trængt ind i det almindelige talesprog. — Endnu et ord, *gagarr*, har man ment var et irsk *gadhar*; men nu antager Marstrander (Bidrag 158), at ordet, hvis ældste irske form skal være *gagar*, netop er lån fra nordisk, og han sætter det i etymologisk forbindelse med roden i *gaga* og *gagl*; jeg kunde tænke mig, at ordet stod i forbindelse med halens stejle krumning, som på de islandske hunde. — Så er der ordet *lung* 'skib', fra kelt. *lunga*; ordet findes sikkert først hos Hallfred¹, og er kun

¹ I et vers af Brage foreligger der vist et helt andet ord.

poetisk. — Om *lind* 'kilde' er keltisk, finder jeg meget tvivlsomt. Det samme gör åbenbart Torp (Fick), der stiller det — aflydende — sammen med mht. *lünde* 'bølge'. Ordet er egentlig mest bekendt fra senisl. I oldlitteraturen findes det kun i Reginsmál og der står i hdss. *linar*, *lionar*. — *bjöð* anses af S. Bugge (Studier I 6) for mulig at være irsk bioth (bith), men ordet findes så tidlig som i Egils Höfuðlausn, ligeså i Völuspá og hos Kormákr (senere hos Víga-Glúmr), hvad der gör et lån fra irsk meget tvivlsomt.

Ser vi nu på de 15—16 låneord, der kunde komme i betragtning, hører de 3 (*bagall*, *kross*, *papar*(?)) til kirkesproget, og de er alle tvivlsomme; af navne på dyr er der 3 (*kapall*, *tarfr* og *orkn*, hvis dette er låneord), på våben, skib og redskaber 3 (*gaflak*, *lung*, *kartr*, [*sonn*]), hvortil *korki* slutter sig; så er der *gjalti* og de 4 ord på *-ak*. Det er vanskeligt at finde noget system i dette; det synes at bero på rene tilfældigheder, hvilke ord er blevet optagne og almindelige. Men ét kan man blive enige om, at dette forsvindende ringe antal af irske ord i norsk-islandsk ikke egner sig til at vække store forestillinger om en gensidig sproglig forståelse mellem Kelterne og dem, der ikke var faste beboere i de vestlige egne; uimodsigelig viser de, hvor ringe forbindelsen har været mellem landnamsmændene og Kelterne. De bekræfter tilfulde, hvad man på andre måder kommer til. Det har omkr. 900 næppe været anderledes i så henseende end ved 1100, fra hvilken tid vi har den lille morsomme og særdeles oplysende anekdote i biskop Jóns saga. Skjalden Gísl Illugason tog med kong Magnus barfod på hans Vesterhavstog; Gísl var da »formand for de gidsler, som kong Magnus sendte til kong Myrkjartan i Connaught; der var blandt dem en norrön mand [det siges ikke, om han var fra Norge eller fra norske kolonier i Vesten], der

erklærede, at han kunde godt irsk og tilbød [ɔ: på de andres vegne] at hilse på kongen, og det tillod Gisl ham. Så sagde han til kongen: *male diarik*, men det er på vort sprog »forbandet være du konge«; da svarede en af kongens mænd: herre, denne mand må være alle Nordmænds træl. Kongen svarede: *olgeira ragall*; det er på vort sprog »ukendt er mørk vej«. (Biskupas. I 227). Ifølge Marstrander (Bidrag s. 69 anm.) er disse ord virkelig godt keltisk; *malediarik* = *mallacht duit a rí*; de er ganske rigtig gengivne i sagaen, men det er tillige klart, at den »sprogkyndige« nordmand ikke har haft begreb om, hvad han sagde, han har opsnappet disse ord uden at vide, hvad de betød. Kongens svar skal være = *olc aera(dh) ra gall* og betyde: »ilde er det at forbandes af en nordbo«; disse ord er altså slet ikke forståede af sagaens hjemmelsmand eller dem, der har fortalt anekdoten. Der har vi forståelsen af irsk ved 1100; havde vi en lignende sprogrøve fra 900, vilde resultatet rimeligvis ikke have været ret meget anderledes.

Den fuldstændige mangel på indbyrdes forståelse viser fortællingen i *Three fragments* (s. 133). För et slag holder Cearbhall en tale til sine irske krigere, hvoriblandt der også var Daner (det var i året 852); bl. a. sagde han (efter den engelske oversættelse): »Another reason, for which it is right for us to fight bravely is, that the Danes, who are along with us, may not perceive cowardice or want of heroism in us, for it may happen that, though they are on our side this day, they may hereafter be against us«. Taleren må forudsætte, at de tilstedeværende Daner ikke forstod et ord af, hvad han sagde. Ved 1014 synes forståelsen ikke at have været meget bedre. Det fortælles (för *Brianslaget*), at en nordisk mand (sikkert en i Vesten fastboende) ved navn Plat el. Plait gik frem og

spurgte: *hvar es Domnall* (gengivet i den irske kilde ved »Faras D.«); han spørger altså på rent norsk, men kan ikke så meget irsk, at han kan spørge om så lidt i dette sprog. Domnall synes at have kunnet lidt nordisk (dog kan han have gættet sig til meningen, blot ved at høre sit navn), idet han svarer: *sund a sniding*, bruger altså det nordiske skældsord (*níðingr*); som erfaringen för og senere viser, er det skældsordene, der læres nemmest og hurtigst. At Domnalls sprogkundskaber har været særlig dybtgående, kan man ikke slutte heraf.

I Norsk sagafortælling (v. 60 ff) har S. Bugge behandlet et sted i Þorsteins saga Síðuhallssonar, hvor slaget ved Clontarf berettes. Det hedder her: »Og lidt efter hørte de sagt oppe i luften: hvis Sigurd jarl vil få sejr, da søge han op på Dumazbakke med sit mandskab«. Jarlen faldt, som bekendt, i slaget. Bugge forklarer dette på en ejendommeligt måde. Henvisende til Craigies forklaring af irsk *duma* (*dumha*) = gravhøj tolker han Dumazbakke som »en bakke, hvor der er eller opkastes en gravhøj«; »at søge op på Dumazbakke« skal så her være billedligt udtryk for »at falde«. Dette skulde forudsætte fuld forståelse af irsk. Uheldigvis glipper denne forståelse ganske, således som A. Bugge senere har oplyst i »Irsk påvirkning på den isl. saga« i Festskr. til G. Gran, 1916, s. 25. Dumazbakke er irsk *Magduma* nær Dublin, nuvær. Phibsborough, og han udtaler: »Vi kan derfor ikke av navnet Dumazbakki slutte noget om Islændingers eller Nordmænds kendskab til irsk«.

Dette er vist omtrent alt, hvad der i kilderne findes til oplysning om den gensidige forståelse. Man må indrømme, at det peger ikke på, at den var overvættens stor. Jeg erindr om, at der ikke er tale om de fastbosiddende Nordmænd i Irland eller f. eks. Man.

Medens der, som anført, findes et så ringe antal irske låneord i islandsk-norsk, er der til gengæld en stor mængde nordiske låneord i keltisk. Dette forstås let, når man tænker på de bosiddende Nordmænd; det er ganske sikkert hovedsagelig fra disse, at låneordene er optagne i irsk (snarest og mest i 10.—11. årh.) både i Irland og Skotland. Jeg kan her henvide til W. A. Craigie: Oldnordiske ord i de gælske sprog i Arkiv X (jfr. afhdl. sst. XIX), — samme: Gaelic words and names in the icelandic sagas i Zs. f. celtische philol. 1897, Zimmers forskellige afhandlinger, især i Zs. f. deut alt. 32, 33, 35¹, A. Bugge: Norse loanwords in Irish i festskrift til K. Meyer 1911, Henderson: The Norse influence on Celtic Scotland 1910, — men fremfor alt til C. J. S. Marstrandens grundlæggende og omfattende bog: Bidrag til det norske sprogs historie i Irland (Vidensk. Selsk. skr. 1915). Dette sidste værk er meget oplysende om låneordene i irsk og formentlig også — bortset fra enkelte tvivl — om den form, som de nordiske ord havde i det 9. og 10. årh. Vi skal ikke komme nærmere ind på denne sag her, men vil udførlig senere behandle den i et andet afsnit. Kun skal her bemærkes, at Marstrander ikke antager nogen låneord ældre end fra 9. årh. Et enkelt tilfælde kunde synes at stride herimod, det er ordet *lunnta* (s. 15), der bruges om årehåndtaget; det skal være = *hlunnr* men forudsætter en uassimileret form *hlunþá-*, hvilket strider

¹ Som bekendt har Zimmer søgt at påvise nogle låneord i norsk-islandsk; heraf har jeg forlængst antaget at nogle (f. eks. *diberg* = Týverk) var uantagelige (se Arkiv XXI, 399 o. a. st.). Nu har også K. Meyer (Berl. Akad. Sitz.ber. 1918, XLV) påvist forskellige fejlagtigheder hos Zimmer (deribl. netop dette *diberg*). Ligeledes mener han, at det er en misforståelse, at Ierner overhovedet har kendt Niflungesagnet. Alt, hvad Zimmer har udviklet derom, falder således helt bort, og da også det, at Nordmændene skulde have fået sagnene fra Irland; jfr. min afhdl. i Aarbøger 1895.

imod alt, hvad der hidtil er antaget angående denne og lign. assimilationers ælde. Der er herved også den indvending at gøre, at *lunnta* slet ikke i betydning svarer til *hlunnr* 'rullestok'; 'årehåndtag' hedder *hlunnr*, og disse ord sammenblandes aldrig. Endelig bemærkes, at Torp ansætter for *hlunnr* en grundform *hlunna* (ikke *hlunþa*), hvad enten dette er rigtigt eller ej. Dette *lunnta* trænger således vistnok til en anden forklaring.

I denne forbindelse skal påpeges, at det lapp. *skidnē* (= *skinn*) forudsætter en form med *nn* så at assimilationen *np-nn* »schon in das ende der urnord. zeit zu verlegen ist« (WIKLUND, Finn.-Ugr. Forsch. XII). Dette mener jeg er rigtigt.

Vi skal så i al korthed se på de old-engelske (angelsaksiske) låneord.

Meget tidlig vandt Nordboer (Daner og Nordmænd) fodfæste i England, især i Northumberland. Allerede i 2. fjærdedel af 10. århundrede fandtes her en hel besætning af Nordmænd under Erik blodøkse (fra o. 936), men Nordboer, især Daner, havde hæret på Englands østlige dele og opholdt sig dér i længere tider lige fra midten af det 9. årh., men især efter 865 og 878, oprindelsen til Danelagen. Der begynder et tidsrum med fast bosættelse og livligt samkvem med Angelsakser, følgelig med rig mulighed for gensidig påvirkning, der heller ikke er udebleven, ganske som tilfældet var med de fast bosiddende Nordmænd indenfor keltisk område. Men der var her den umådelig store forskel tilstede (jfr. ovf.), at angelsaksisk og nordisk var nær beslægtede sprog; der skulde ikke så langvarigt samkvem eller samliv til, at bægge parter kunde lære så nogenlunde at forstå hinanden, selv om hver talte sit sprog, og her var en ganske anderledes lejlighed til at

låne hos hinanden. Herved forklares, at der i nordisk findes, når man tager hensyn til det hele, langt flere angelsaksiske end keltiske låneord. Da vi nu finder ikke så få af disse i de ældste digte, er det klart, at det ikke blot var Daner, men også Nordmænd, der opholdt sig i England i det her pågældende tidsrum. Fra og med dem er låneordene komne til Norge (og Island) og har fundet vej til digtene. Som bekendt har G. Vigfússon og — efter ham, men i en mindre målestok — S. Bugge villet, at disse digte (eddadigtene især er der tale om) er forfattede i England, eller Northumberland snarest, men låneordene er ingenlunde tilstrækkelig grund til denne antagelse, der også af andre grunde er uholdbar. Vi vil senere vende tilbage til den, men her lade den foreløbig ude af betragtning.

Gennemgår man nu Fr. Fischers (og andres, især A. Bugges) lister over låneord fra angelsaksisk, vil man finde et ret stort antal, mellem 80 og 90. Grænsen er ofte meget vanskelig, især gælder det grænsen mellem disse låneord og de »forhistoriske«. Hvad de angels. låneord angår, er Fr. Fischer dog utvivlsomt gået altfor vidt, og det bliver nødvendigt her at gennemgå materialet. Jeg holder mig hovedsagelig til hans lister alene, da Bugges lister kun indeholder lidet udover hvad der findes i dem.

Det vil da hurtigt vise sig, at omtr. halvdelen må bortfalde, dels på grund af usikkerhed, dels fordi de slet ikke er eller med nogen sandsynlighed kan antages at være låneord.

Mod *bátr* som låneord overhovedet har Marstrander (Bidrag s. 70) bestemt udtalt sig, og jeg tror han har ret. Således også O. Jespersen (Growth and Structure³ s. 71). To andre ord, man ofte ser opførte som låneord, er *vákr* og *gát*, der skulde være = *veikr* og *geit* (mod det første

har Marstrander l. c. ligeledes udtalt sig). Bægge disse tilfælde beror på en ren misforståelse. *Vákr* eksisterer overhovedet ikke; det i Flat. I 235 (det eneste eksempel) forekommende *vakr* er et adj., der er dannet af *vök* 'en våge'; det hedder: »da de kom til Gaul, var isen *vakr*', o: fuld af våger«; i parallelteksten i Fms. står der *vökótr*, der jo er afgørende; et mindre almindeligt ord er her ombyttet med et mere kendt. — *Gát* forholder det sig med på følgende måde. I Physiologus har skriveren skrevet *at es kycquende er gricker kalla dorcas en a latino capra* o. s. v. Håndskriftet er illumineret, og som sædvanlig er illuminatoren sikkert forskellig fra skriveren, og, som det så ofte ellers sker, har han her skrevet et galt begyndelsesbogstav G for det af skriveren tilsigtede og forudsatte P; han vilde skrive *pat es kycquende* = Der er det dyr o. s. v.; hertil svarer straks efter *Annat kycquende pat*. Illuminatoren forstod, at der her var tale om en ged (*geit*; *dorcas*, *capra*), har læst *at* flygtigt og skriver G. I formen er dette G helt forskelligt fra et kort foran illumineret G, men derpå kan vist ingen vægt lægges¹. *Vákr* og *gát* må simpelthen udgå af grammatikker og leksika. — *háss* kan jeg ligesålidt som Marstrander (l. c.) betragte som låneord overhovedet; ordets etymologi er ikke sikker, eller dets forhold til *heiser* (jfr. Torp: Nyno. et. ordb.). — Derimod er vel *tákn* et lån fra angels., men ordet optræder også tidligst i 11. årh., falder således udenfor det tidsrum, hvorpå der her tages sigte².

¹ I denne forbindelse skal jeg nævne *lámadr*; dette betragter jeg som utvivlsomt låneord, men det findes også først ved 1100; er her uden al betydning.

² Uagtet det ikke har noget med låneord at gøre skal jeg her benytte lejligheden til at omtale det *hataz*, der i cod. Frís. og 39 optræder som variant til *heitz*, Hkr. I 195; det er af G. Morgenstern, A. Kock (Arkiv IX, 166) og Noreen betragtet som *hátaz*, en biform til *heitz*. Dette er efter min mening ganske urigtigt. Ordet er åbenbart en variant

Ord som *akkeri*, *kista*, *örk*, *tafl* (*tafla*) må sikkert henregnes til forhistoriske sydfra komne låneord, og kommer her ikke i betragtning. Vist også *sekk*, *serkr*, *dúkr*; *skyrta* anser Torp ikke for låneord overhovedet. *Sokkr* kan også henføres til denne række af ord, der fra latin over Tyskland er indkommet før vikingetiden. Hertil henfører jeg også *signa* (jfr. Fischer s. 74). Hvorvidt *kanna* og især *skutill* overhovedet er låneord, er mere end tvivlsomt. Er de det, må de også høre til de forhistoriske lån. Som utvivlsomt ægte nordiske betragter jeg ord som *móða* 'elv' (af *móðr*; bruges især om brede elve, hvori der er ringe mærkbar strøm; ordet findes i Fáfñ.; angels. *múða* 'munding' ligger i betydning for fjærnt; afgørende er, at *móða* findes i no. stednavne (som *Módheimr*, Modum) jfr. No. Gårdsn. I 270, *ræsir* 'fyrste' (nom. ag. til *ræsa*; ikke ags. *ræsva*) og *ræsimaðr* (»vielleicht: *ræswa*, *ræsbora* Fischer) jfr. *ræsinaðr* (Fischer skylder os beviset for, at *røseleg* i nynno. er *hræsi*-; s. 21). M. h. t. *flæma*, *flærð* og *læknir* henvises til Fischers bemærkning s. 22. — *Bolli* kunde, hvis det var låneord (hvad Torp Nyno. ikke antager), ligeså godt være fra tysk; findes i alle nord. sprog. Det samme gælder *posi* (se Torp sst.). Også *skilligr*, der allerede findes i got. (og findes både i oht. og osaks.) må her lades ganske ude af betragtning som angels. låneord. — *Kápa* findes i alle nord. sprog og er kommet (fra lat. *capa*), til Norden, sikkert over Tyskland; et angels. ord, der kunde ligge til grund, findes ikke (dog menes eng. *cope* at forudsætte et angels. *cāpa*). Det kan bemærkes, at ordet findes i dansk

og et helt andet ord, nemlig det velkendte *hatask*, underforstået (iøvrigt også til *heitask*) er *við*; sætningen lyder: *at konungi myni ekki þat duga at heitask* (v. l. *hataz*) *eða herja á innanlandz fólk*, ɔ: at udstøde trusler mod eller hærge på o. s. v., eller: at stille sig fjendsk imod eller o. s. v.

som tilnavn i sidste del af 10. årh. I norsk-isl. findes det først i 12. årh. og falder således udenfor det tidsrum, det her drejer sig om.

For utvivlsomt hjemlige ord anser jeg *ægis-hjalmr*, *ørlygi*, *smokkr*, *æti*, *digull*, *hlúki*, *kellir*, *láð* og *sólborð*. — Vokalen i *ægis-* er utvivlsomt *æ* (jfr. biformen *ýgs-*) og kan således ikke komme af angels. *éges-* som S. Bugge vil (Stud. 389). — *ørlygi* findes hos Brage, og er et gammelt fællesgermansk ord. — *smokkr* hører til roden i *smjúga* (af smugna-; jfr. Falk-Torp *smokk*). — Hvorfor *æti* skal være låneord, og ikke nordisk, dannet af *át-* (*eta*), er ikke til at udgrunde.

De ord, der endnu er tilbage, er *gim(r)*, *gammr*, *herbergi*, *sumbl*, *tjösull*, *á lesti*, *tjúgari*. Hvorledes *tjúgari* her kan komme i betragtning, forstår jeg ikke; Fischer synes heller ikke (s. 4) at ville have det regnet til låneord. Ang. *sumbl* kan jeg henvise til mine udtalelser i Aarbb. 1895, s. 315, hvor det eftervises, at ordet lige så godt kan være tysk låneord som angels., og bemærkes at det også godt kan være hjemligt under henvisning til Noreens Abriss der urg. lautl. Dette har Fischer ikke afkræftet. — *Tjösull* er et ord, hvis betydning er usikker og hvis etymologi er dunkel; det er ganske usikkert, om det har noget med angels. *teosu* at gøre, og må lades ude af betragtning. *Gim(r)* findes kun i formen *gim* ntr. og i betydningen 'ild'; det kan intet have med *gim-* i *gimsteinn* at gøre; dette optræder ret sent (tidligst i 12.—13. årh.) og går utvivlsomt tilbage til *gemma* gennem angels. Også *gim* i Völkv. er = 'ild'. — Ang. *gammr* kan henvises til Torp Nyno. (*gamber*). Fischer selv anfører det blandt låneord »ubekanter herkunft«. — *Herbergi* regner Fischer til lavtyske låneord; det samme gör Torp, og det er utvivlsomt rigtigt. M. h. t. dette ord må

det iøvrigt bemærkes, at det hos Egill beror på rettelse og er forsåvidt for en så gammel tid overhovedet usikkert. — Tilbage står *á (at) lesti* = 'tilsidst'. Det optræder tidligst hos Steinarr Sjónason (10. årh.), Hallfreðr, Sigvatr og i Atlamál (digtet i Grönland). Dette, især det første eks., gør det meget tvivlsomt, om der foreligger lån. Fischer anfører det (s. 35, 192) blandt lavtyske låneord (at laztan). Umuligt er det ikke, at det er det, men det er næsten ubegribeligt, hvorledes netop et sådant ord skulde være indkommet og være blevet så udbredt. Formentlig er det et fællesgermansk udtryk.

Efter nu at have gennemgået disse, omtr. halvdelen af de 80—90 ord, der fra den ene eller den anden side er bleven fremstillede som angels. låneord, er det formentlig klart, at de må bortfalde som sådanne, enten fordi de er altfor usikre, eller fordi de bevislig ikke er det. Ikke blot A. Bugge, men også Fr. Fischer, har været altfor lidet kritiske; de har bægge taget altfor mekanisk og udvortes på disse ord. Der er både tidshensyn at tage og ikke mindre hensyn til ordenes art, samt den måde, hvorpå de forekommer i litteraturen (digtene). M. h. t. andre låneord, som f. eks. S. Bugge har antaget i sine Bidrag til den ældste skaldedigtningens historie, kan jeg henvise til mine modbemærkninger i den kort foran nævnte afhandling.

Vi kommer nu til de ord, der må regnes at være utvivlsomme låneord eller som dog med noget større sandsynlighed kunde være det, hvoraf nogle dog, som det vil vise sig, må bortfalde som sådanne. De er omtr. 40. Jeg udskiller ganske alle de kirkelige låneord, der fra England bevislig er indkommet med kristendommen, nogle formentlig allerede i Olaf Tryggvasons tid, men hovedsagelig vistnok i Olaf d. helliges tid; han medbragte engelske

gejstlige som det udtrykkelig fortælles¹. Også ord, der kun findes i den prosaiske litteratur og utvivlsomt er af ret sen oprindelse, er udelukkede. Der medtages altså kun de ord, der findes i de ældre kvad (eddadigte og skjaldekvad) til noget ind i 11. årh.

Navne på redskaber, våben og lign.: *targa* 'skjold' (Kormákr, Holmgöngu-Bersi), angels. *targe*; i oht. har ordet en anden betydning. [*taparøx*, der alternativt betragtes som slavisk låneord, findes ikke i ældre digte]. — *kálkr* er et ord, der findes i flere eddadigte (Hymiskv., Rígsþ., Akv., Sigsks., med sammensætningen *hrímkálkr*), og må således være indkommet ret tidligt, senest ved 900; angels. *calic*. Jeg betragter det dog ikke som nogen umulighed, snarere sandsynligst, at det er indkommet langt tidligere sydfra (fra oldsaks.) — sammen med ord som *vín* og lign. — [*kanna* er næppe noget låneord overhovedet, jfr. bemærkn. hos Fischer s. 47]. — *bytta* (*butta*; hos Þórhallr veiðimaðr ved år 1000) 'øsekar' henføres til angels. *bytt*, men dette ord har en helt anden betydning: 'bælg'; efter Falk-Torp er ordet helt germansk-hjemligt, hvad der også er rimeligt på grund af dets udbredelse i Norden, findes overalt også i svensk. Torp i Nyno. udtaler dog, at ordet »vistnok er låneord« (?: oprindelig?) fra romansk, men betegnes dog som »usikkert«. — *flæmingr* (Yngl. tal) 'sværd'; herom kan jeg henvise til mine bemærkninger i afhdl. mod S. Bugge, Aarbb. 1895, s. 343 (jfr. A. Bugge: Indfl. s. 196); selv om ordet betød 'flamsk sværd', er det dog ikke et låneord, men et ægte hjemligt ord, der helt må bortfalde i denne sammenhæng; det har i hvert fald intet med England at gøre. Noget lignende gælder også *peita* 'sværd, egl. fra Poitou, Gallien' (Einarr þveræingr); det kan snarest

¹ Jfr. Taranger: Den angels. kirkes indflydelse, s. 406 ff.

tænkes at hidrøre fra Loire-Normannernes tider; til England kan ordet ikke knyttes, — samt *frakki* (i *hræfrakki* Gísli og *ryðfrakki* el. *-frakka*, dette kun i sene sagatekster) = 'frankeren'. — *pundari* 'bismer'; det ligger nærmest at antage, at dette og *pund* er indkommet sydfra sammen med andre handels- og vare-ord. *Pundari* optræder først hos Egill (*ljóðp.*); det tør dog ikke afvises, at det er ham, der har lært det at kende i England og senere ført det til Island, jfr. nedenfor (*harrí*). Det kan dog i det 10. årh. ad andre veje være blevet almindeligt (gennem handelsforbindelser), og det findes i svensk. — Derimod tør jeg ikke antage, at *penningr* er kommet på samme måde, da det allerede findes hos Brage (*salp.*), senere i Lokas. Efter formen kan det ligeså godt være kommet sydfra (oldfris. *panning*, oht. *pfenning*). Den etymol. betydning er, som bekendt, usikker). I forbindelse hermed skal nævnes *manga* 'have elskovshandel' (Kormákr); mærk her denne udvidede betydning; dette henføres til og sammenstilles med angels. *mangian*, der dog vel skulde give et *menja*. Da imidlertid oldsaks. har *mangon*, ligger det fuldt så nær at antage lån derfra; ligesom det i det hele synes at være tilfældet, at låneord vedrørende varer og handel er kommet sydfra. I svensk findes *ut manga* (Söderw.). Det er en fejltagelse, når A. Bugge (Indfl. s. 196) siger, at *mangari* findes hos Kormak; det findes først i kilder fra 13. årh. og er uden tvivl indkommet fra tysk.

Navne på klæder, prydsager. *Kyrtill* 'kjortel' (Rígsþ.) er mulig angels. *cyrtel*. Falk-Torp afleder det af *curt*, der findes i oldsaks. og oldfris., og som atter stammer fra lat. *curtus*; i Etymol. wört. fremstilles åbenbart en tvivl herom. *Kyrtill* kunde således i Norden være dannet af dette sydfra komne adj., og Fischer gör opmærksom på, at adj. ikke

findes i engelsk (s. 48). — *jarknasteinn* 'etslags ædelsten' (Völundkv., Guðr. I og III) er utvivlsomt lånt fra angels. *eorcnanstan*. — Ligeledes *sigli* 'ring-prydelse' (?) (Lok., Korm.) = angels. *sigle* (fra lat. sigillum). — *Skript* 'broderet el. mønstret dug, tæppe' (Guðr. I i plur.) er tvivlsomt m. h. t. sin oprindelse, i angels. kendes ikke denne betydning af ordet (den findes i svensk, se Söderw.). Snarest er ord og brug kommet sydfra (jfr. Fischers udtalelse s. 50—51). A. Bugge har vaklet mellem angels. og oldfransk oprindelse. — *Belli* findes sikkert først hos Sneglu-Halli (o. 1050); teksten i Audun illskældas vers er for usikker; findes *belli* virkelig dér, er ordet i hvert fald ikke angels. *belt* (der stammer fra balteus); Fischer gör opmærksom på (s. 47), at Kluge afleder ordet direkte fra *balteum* (Grundr.² I 334); rimeligvis er ordet kommet sydfra og dannet af oht. *balz* (fra latin); jfr. at *baldrekr* 'bælte' (hos Einarr Skúl.) åbenbart beror på oht. *balderich*.

Dyrenavne. *Dreki* 'drage' (i Vspá og ofte hos skjalde i 11. årh. o. s. v.); dette skulde stamme fra angels. *draca* (el. irsk *drac* A. Bugge). A. Bugge mener, eller rettere sagt formoder, at Nordmændene har kaldt skibe for 'drage' efter angelsaksisk eller irsk forbillede. Jeg forstår sammenhængen ganske anderledes. *Dreki* findes jo i Vspá om en flyvende 'orm' (slange). Nu byggedes skibe, der fik navnet *Ormr* (*hinn langi, hinn skammí*) naturligvis på grund af stævnets (stævnernes) form; ad synonym-skaldisk vej blev *dreki* så brugt enstydigt med *ormr* (jfr. et vers af Þjóðolfr, hvor *dreki* og *ormr* bruges i et og samme vers og jfr. brugen af *naðr*), og dette passer udmærket kronologisk; det samme gælder om *dreki* i en kenning for spyd. Men mere end tvivlsomt er det, hvorfra *dreki* i sin egenlige betydning overhovedet er lånt; det har den normale omlyd

(ved $k + i$) og slutter sig til ord som *lengi* o. s. v.; dette tyder på langt højere alder end vikingetiden og taler bestemt for, at det er kommet sydfra; slutter sig formelt til *belti*. — Jeg tilføjer *hind* 'hind', som Fischer, på grund af dets forekomst (i visse sagaer!), vil betragte som et lavtysk låneord, men antager dog som muligt, at ordet er et angels. låneord (s. 199). Ordet findes hos Eyvindr skáldaspillir. Den tanke, at der her overhovedet foreligger et låneord, må ligefrem afvises; hjorte og andre lignende dyr eksisterede fra urtiden af i Norge, og et navn på hunddyret har dog sikkert eksisteret. Falk-Torpo o. s. v. mener da også, at ordet er oprindeligt fællesgermansk. Ordet findes jo også i alle nordiske sprog.

Andre ord. Substantiver. *Fox*, i et vers af Skallagrímr, hvis ægthed har været — men næppe med tilstrækkelig grund — betvivlet; ordet betyder 'svig' og er naturligvis det samme som oht. *fuhs*, oldsaks. *vohs*, angels. *fox* 'ræv'; ordet bruges i verset i overført betydning ('svig'). Det skulde være lånt fra angels. Jeg mener, at det er lige så god grund til at antage ordet for fællesgermansk. Fischer henviser til Björkman (i Nord. studier 1904) s. 168 f., der antager lån fra angels. og henviser til at *fox ok flærð* i Gulatingsloven har sit forbillede i *fox and flerd* (middeleng. Bestiar); det kunde have sin rigtighed med dette sidste, selv om *fox* også var oprindeligt i nordisk; det findes da også i svensk. — *harri* 'fyrste' = angels. *hearra* (der skal bero på osaks. *hërro*). Det er ret sandsynligt, at ordet er lånt. Det findes første gang hos Egill og netop i hans drøje om kong Adelsten; det er fristende at antage, at det er ham, der indfører ordet i det poetiske sprog. — *ljóði* 'fyrste' (Völ. kv., *alfa ljóði* om Völund); dette ord betragter jeg som meget gammelt ægte nordisk ord, dannet af *ljóð-* i *ljóðr* (jfr. *ljónar* f. *ljóðnar*, S. Bugge, Arkiv II,

218) og anser det for at være af samme art som *sessi*, *máli*, *ríni* og betyde 'som hører til samme folk'; i reglen opfattes det som 'fyrste' og som lån fra angels. *léod* 'fyrste', hvortil det formelt ikke helt passer. Kronologiske grunde taler også ret bestemt mod lån (Völ. kv. er et digt, der netop af S. Bugge henføres til Norge, og det er uomtvistelig et af de ældste eddadigte). — *stræti* 'stræde, vej' er utvivlsomt lån fra angels. *stræt* (jfr. Fischer s. 51). Ordets forekomst taler ikke herimod. Vel siges det at findes i Hamðismál, men det findes her i et afsnit, der åbenbart hører til et yngre kvad i fornryðislag. — *mengi* 'mængde', der allerede findes hos Torf-Einarr og i Atlakv., samt i Brot og Eíríksmál o. s. v., skal være angels. *mengeo*. Herimed taler dog kronologiske grunde. Ordet kan være urgammelt nordisk, svarende til got. *managei*, oht. *mēnigi* o. s. v., det kunde også tænkes som låneord derfra. Under sådanne omstændigheder er ordets herkomst fra angels. ganske usikker. Torp (Falk-T.) opfatter ordet ikke som låneord. — *dugga* 'fej person', hos Kormákr, skulde være angels. *dogga* 'hund' (A. Bugge; sål. også Falk-Torp). Hvorfor hedder det da ikke *dogga*? Det vilde ikke være rimeligt, at et sådant låneord pludselig fandt på at følge ægte gamle nordiske lydlove (*u* foran *gg*). Fischer antyder en anden herkomst fra mht. *tocke*. Jeg tror bestemt det er hjemlig-nordisk¹. Det findes da også i svensk (*dugge*; Söderw.). — *Pretr* og *hirð* er utvivlsomme låneord fra angels., men de optræder også først ved 1000 eller slutn. af det 10. årh.

Adjektiver. Her er det kun *prúðr*, der kommer i be-

¹ Når A. Bugge også anser *kaufi* 'fej person' for lån fra *cauda* gennem angels. (*coward*), må dette afvises som ganske løst indfald. Jfr. også Fischer s. 201. Heller ikke *hroðinn* i *gollthroðinn* er låneord overhovedet.

tragtning; det findes allerede i Glymdrápa af Þorbjörn hornklofi (*lundprúðr*; *eljanprúðr*, men her findes v. l. *eljanfróðr*, der er nok så godt afhjemlet). Senere bliver ordet meget yndet. Utvivlsomt er dette ord et af de ældste låneord og det må være kommet vest fra, om fra angels. *prut* eller oldfransk *prud* (fra lat. *providus*) er dog ikke sikkert; men det gör rigtignok stor forskel. Så vidt ses, hælder Falk-Torp til det sidste, hvad der også er rimeligst, da angels. *prut* også betegnes som sen-angels., jfr. Torp, Nyno. ordb.

Jeg har i det foregående så at sige helt set bort fra endel låneord, der findes i Sigvats vers (*portgreifi*, *mútari*, *klúss*, *sinjór* el. *synjór*, hvoraf ialfald de tre sidste ikke er angels.¹; *mont* kan næppe betragtes som låneord. Jeg antager, at det er ham selv, der på sine rejser har lært disse ord at kende; jfr. hvad ovf. er bemærket om Egill. Hos hans nevø, Óttarr svartí, findes *kastali*, der både kan afledes af oht. oldsaks. *kastel* og angels. *castel*. — *Jartegn* (hos Þorm. Tref. og i Fjölsvinnsmál) er ganske usikkert m. h. t. sin oprindelse, jfr. Fischer s. 32.

Foruden de hernævnte 'låneord' er der fremdeles en del andre ord, der utvivlsomt er lånte, men de optræder i så nye kilder (sagaer), at man ikke kan sige, hvor gamle de er; de fleste er vist yngre end o. 1000 og har derfor i denne sammenhæng mindre interesse. Enkelte kender man fra gamle tilnavne som *pái* (Óláfr), angels. *pawa* — *flaska* (*flöskuskegg*, *flöskubak*, bægge fra 10. årh.) fra oht. *flasca* snarest (angels. *flasce*), — *taska* (*töskubak* 10. årh.), fra oht. *tasca* (intet tilsvarende angels.). Andre ord er: *kufi*, *bóla*, *diskr* (Markús), *port*, skibsnavne som *búza*, *kuggr* o. s. v.

Når der i det foregående er antaget, at romansk-oldfranske låneord kan antages (*prúðr*), kan man dertil föje

¹ *mútari* sikkert fra oht. se Kluge Grundr. I, 341.

et ord som *arsalr* (el. *ár-*) i Guðrkv. II; dets oprindelse er dunkel (jfr. A. Bugge, Indfl. s. 156—57, Hj. Falk, Maal og Minne 1916, 22 ff.), men det er meget der taler for en frankisk oprindelse; *hjúpr* er derimod næppe et låneord overhovedet, — *rósta* heller ikke — *olpa* meget tvivlsomt (se ovf.).

Efter at vi har gennemløbet det materiale, der er blevet samlet og sammenstillet fra forskellige sider, bliver resultatet noget andet end det, A. Bugge især har gjort sig til talsmand for. Af de o. 80—90 formentlige låneord fragår for det første omtrent halvdelen, der ikke med nogen grad af sandsynlighed kan henregnes til låneord; de er følgende, idet jeg dog sætter et spørgsmålstejn ved nogle få, hvorom der dog muligvis kan tvivles: *skyrta*, *smokkr*, *hjúpr*, *kellir*, *ægishjalmr*; *kanna*, *skutill*(?); *ræsir*, *ljóði*, *hlúki*, *dugga*; *mengi*; *digull*; *ræsinaðr*, *sólborð*; *flæmingr*, *peita*, *frakki*; *skillingr*; *låd*, *móða*; *gim*; *rósta*, *ørlygi*; *hind*; *æti*; *tjósull*; *á lesti*(?); *flæma*. *Vákr*, *gát* eksisterer ikke.

Af sydrön (tysk) oprindelse er efter al sandsynlighed *kista*, *örk*, *sekk*, *bolli*(?); *serkr*, *sokkr*, *kápa*, *belti*; *tafl*, *sumbl*(?); *penníng*(?); *dreki*, *mútari*; *herbergi*; *akkeri*; *signa*, *manga*.

Af tvivlsom art er følgende: *bátr*; *kálkr*; *olpa*; *jartegn*; *fox*, *flærð*; *háss*; *kastali*; *gammr*. — Frankiske (romanske) må følgende anses at være: *bytta*; *skript*, *arsali*; *prúðr*, samt de hos Sigvatr forekommende *klúss* og *sinjór*.

Endelig er der så følgende, der utvivlsomt må anses for at være af angelsaksisk oprindelse: *hirð*, *harri*, *portgreifi* (Sigvatr); *targa*, *sigli*, *jarknasteinn* (*gimsteinn* er så ung, at det kommer ikke her i betragtning); (*pundari*); *stræti*; *tákn*; *pretr*, hvortil mulig *taparøx* og *kyrtill* slutter sig. De er altså højst 12 (hvortil mulig et par af de tvivlsomme kommer). Man må indrømme, at antallet ikke er stort og svarer ret nøje til det billede, som de keltiske låneord giver. At de

angelsaksiske låneord ikke er flere — selv om nogle af de andre, der ikke findes i digtene fra 9.—10. og første halvdel af 11. årh., skulde være fra dette tidsrum —, bliver fuldt forståeligt ud fra de historiske forhold, og står, efter min opfattelse, i skønneste samklang med disse.

Jeg har i det foregående ikke kunnet tage noget hensyn til S. Bugges vidtgående antagelse af angelsaksiske — til dels forvanskede eller på misopfattelse beroende — ord især i Sigurðarkv. hin sk. (se Beiträge XXII.), hvor f. eks. *oort* skal være opstået af **ábert* = ags. *ábære* 'manifestus', *árar* (antageligvis skrivefejl for *afar*) = ags. *áror* 'för', *beggja* = ags. *béga* (béaga; for *bauga*), *lengi* = ags. *leng* 'tilhørende', *ara* (åbenbart fejlskr. for *aura* = ags. *géara* 'fordums', o. s. v., o. s. v.; det samme gælder skrivefejlen *at iorðan* (f. *jordú*), der skal bero på ags. *eorðan*, o. s. v. Alt dette er så subjektivt og usandsynligt, at det ikke behøver nogen gendrivelse¹. Jeg har heller ikke taget hensyn til et ord som *hawkstaldr*, der åbenbart er en meget gammel folkelig (etymologisk) ændring af det formentlig til grund liggende oldtyske ord; jfr. Fischer s. 186.

M. h. t. låneord i eddadigtene kan der henvises til Symons' Einleitung til hans udgave s. CLXXXVIII f. (jfr. CCLXXXV f.); jeg er dog ikke enig med ham i alle henseender; han antager *bátr* for angels., ligeledes *gim*, vel at mærke i bet. 'ædelsten', som han med urette antager i Völkv.; fremdeles *darröð* (sål. f. *darraðr*), sikkert ikke lånt fra *daröð*. Iøvrigt henviser han til S. Bugges antagelse af låneord, der sikkert ikke er sådanne (*ræsir*, *fljóð* og vistnok *sumbl*). Symons anser det for tvivlsomt, hvorvidt *kálkr* er angels., direkte fra latin mener han at *dreki*, *kista*, *signa*,

¹ Jfr. hermed Symons' træffende bemærkninger i Einleitung s. CCLXXXVI f.

skript, og — fra ældre tid — *ketill*, *tafl* (*tafla*) hidrører. Det er dog sandsynligst, at disse ord (bortset fra *ketill*, der næppe er lånt) er gået gennem Tyskland til Norden. *Hirð* anser han, mærkeligt nok, for »ægte nordisk«.

Af alt det foranstående forekommer det mig uimodsigteligt, at medens der fra syd gennem Tyskland (og Danmark) er indkommet et ret stort antal låneord (kulturord) og det før den historiske tid i Norden (o. 800), er der forholdsvis få i det hele, der kan siges at være keltiske eller angelsaksiske, og af de sidste hører de allerfleste til en sen tid, den sidste halvdel af 10. årh., at dømme efter ordenes forekomst. Nu kunde man sige, at ikke alle låneord findes i de os bevarede digte; disse er dog af en så betydelig udstrækning, at man er fuldt berettiget til at antage, at digtene giver et billede, som svarer til de virkelige forhold.

Når Fr. Fischer (s. 186) udtaler den mening eller formodning, at ord i eddadigte og dermed beslægtede (yngre) kvad, der tilsyneladende ser ganske nordiske ud (som *berfjall*, *drekka ok dæma* [dette efter S. Bugge = angels. *drincan and dreman*], *mjöðrann*, *sigrþjóð* o. fl.), beror på gamle lån eller efterligning og at det oftere (»vielfach«) ser ud, som der forelå efterligning af »vestgermanske digte«, er det vanskeligt at få øje på, hvad der egentlig ligger til grund for sådan en formodning, medmindre det skulde være den ovf. nævnte antagelse af S. Bugge om så mange angels. ord f. eks. i Sigkv. sk. De anførte ord er jo fuldstændig nordiske og i samklang med den nordiske poetiske udtryksmåde. At der findes paralleller dertil i angels. digtning (kenninger), er vitterligt, men det boror på urslægtsskab, ikke på lån.

Som bekendt er der en mængde nordiske ord indkomne i engelsk (angelsaksisk), ganske som tilfældet var med kel-

tisk. Men det er ikke opgaven at komme ind herpå i denne sammenhæng.

Jeg henviser til de forskellige afhandlinger, hvori æmnet behandles, først og fremmest til E. Björkmans fortræffelige afhdl.: *Scandinavian loanwords in middle English 1900*, og *Nord. personennamen in England 1910*; jfr. også O. Jespersen: *Growth and Structure*³ kap. IV. (1919).

IV. Mytologi og sagnhistorie.

De æmner, der her kommer i betragtning, er overmåde vanskelige at behandle. Om nogensteds, er det netop her, at den frie fantasi har en bane, hvor den kan tumle sig så at sige uden skranker. Således har det da også været og det endogså fra forskeres side, der dog ikke har ladet hånt om videnskabelige krav til kritik og kritisk behandling af et æmne, være sig fra mytologi eller sagnhistorie. Atter her møder os da først og fremmest navnet S. Bugge og hans værker, især de bekendte »Studier over de nordiske gude- og heltesagns oprindelse« (I 1881—89; II 1896), hvoraf 1. bind handler hovedsagelig om Balder og Odin i galgen og Yggdrasils ask, 2. bind om Helgedigtene.

Da disse Studier, især 1. bind, udkom, vakte de, som bekendt, en overordenlig opsigt, og de var for mange så bestikkende ved den berömte forskers skarpsindighed og lærdom i fremstillingen, at de til at begynde med vandt en ikke ringe tilslutning. Denne tilslutning er ganske vist senere stærkt formindsket, men Bugges opfattelse har dog haft og har endnu den betydning, at forskere vender blikket mod vest og der søger kilden til forskellige træk og enkeltheder i gamle nordiske myter og sagn. Alene de historiske forbindelser med Vesten i vikingetiden vilde have kunnet afgive grundlaget for sådanne meninger, og det er vel da

også disse i det hele, mere end Bugges teorier, der i nutiden bevirker, at man i Vesten søger paralleller eller ophav til myter og sagn. Men uden betydning har disse Studier naturligvis ikke været.

Jeg skal ikke her komme ind på en detalj-kritik, selv om det kunde være fristende nok; Bugges navnetydninger, der jo indtager en meget betydelig bestanddel af hans udviklinger, er det, som har vakt mest mistillid til det hele og fået mindst tilslutning. Der er ingen grund til nu at gøre dem til genstand for kritisk behandling.

Forudsætningerne for Bugges teorier er kort udtrykt følgende (jfr. hans »almindelige antydninger« i bogens begyndelse): 1, at hedenske eller halvhedenske Nordboer har hørt af kristne mænd i Vesten en mængde kristne sagn og legender og en hel mængde latinsk-græsk mytelærdom; — 2, at Nordboerne ofte kun halvt har forstået, delvis også misforstået hvad de hørte; også det hørte kunde selv være forvansket. Med selvstændig skaberkraft har de så været i stand til at danne »et gennemført system af en stor harmonisk helhed«, og i omdannelsen af disse fremmede æmner »godtgjort en rigere fantasi og kraftigere selvstændighed end, såvidt jeg kan se, noget andet folk med undtagelse af Hellenerne«¹. — 3, Denne optagelse af det fremmede stof må allerede tildels være foregået i den første halvdel af 9. årh. (se f. eks. s. 150, 158) og den derpå beroende mytiske digtning fuldbragt og almindelig kendt i hele Norden ved år 900. — 4, Intet oldnordisk (oldnorsk)

¹ Jfr. følgende udtalelse (s. 15): »På grundlag af tørre prosaiske registre har dannet sig sagn, besungne af nordiske skalde i sange, fulde af liv og friskhed: man kommer til at tænke på Shakespeares forhold til hans kilder. Virkningsfulde digtninger synes stundom skabte af æmner, der næsten helt igennem grunder sig på misforståelser af fremmede fortællinger«.

digt kan være ældre end o. 900. — 5, Endelig og ikke mindst kendskabet til og tilværelsen af alle de mange klassiske og andre kildeskrifter, som, middelbart eller umiddelbart, ligger til grund. Forholdet mellem disse kilder og Nordboerne og deres hjemmelmænd omtales i det hele meget svævende og uklart.

Mod disse punkter kan der nu anføres følgende. Det er ganske usandsynligt, for ikke at sige umuligt, at en sådan virksomhed, som under pkt. 1 forudsat, kan have fundet sted i så tidlig en tid som under pkt. 3 antaget. Først når Nordboerne (Nordmændene) havde fået fast bopættelse med så at sige dagligt samkvem med Kelterne eller Angelsakserne, kan der være tale om en så inderlig og udstrakt meddelelse og modtagelse af et åndeligt indhold. Det har således først kunnet foregå i løbet af det 10. årh., men da var myter og sagn, netop de, som Bugge behandler og afleder af vestrøne kilder af ovennævnte art, allerede fuldt udviklede, således som de hjemlige kilder, digtene, uimodsigelig viser. Hvad pkt. 2 angår, er der naturligvis intet at indvende imod den dér fremsatte tanke, angående mulige misforståelser, eller mangel på forståelse, i og for sig; men det er tillige klart, at det kan ikke give nogen som helst tryk grund at bygge på; her er der ingen grænser for vilkårlighed og subjektive formodninger, med andre ord: ingen pålidelig eller sund videnskab; og Bugges udviklinger er netop hovedsagelig byggede over et så upålideligt grundlag. Fuldstændig stridende mod alt hvad vi ellers ved om vore forfædre er den antagelse, at de skulde stilles ved siden af Hellenerne (jfr. bemærkningen om Shakespeares forhold til hans kilder) m. h. t. fantasi og fantasifuld digtning, nej, ved siden af Romerne kunde de stilles både som digtere og jurister. Intet er mindre fantasifuldt end den

norsk-islandske skjaldedigtning, intet mindre modtageligt for udvikling i den forstand. Her og andre steder fremtræder den nordiske ånds egenskaber så nøgterne som muligt. Det vilde være højst mærkeligt, om eddadigtenes forfattere i den grad udskilte sig fra skjaldene og alle andre. Det gör de heller ikke. Hermed skal ikke være sagt, at ikke en enkelt digter eller et enkelt digt kan være mere fantasifuld(t) end den anden (det andet). En ret simpel og fornuftig tænkning er netop det, vi allevegne træffer, også i selve mytologien; den udvikling og sammenhæng, vi her finder, er ikke en frodig fantasifuld digtning, men et nøgternt, kløgtigt system, der oprindeligt naturligvis går tilbage til barnlig fantasi-anskuelse og den derpå hvilende umiddelbare digtning århundreder tilbage. Hvad S. Bugges metode i det hele angår, kan den ikke erkendes at være rigtig eller sund. Der virkes dels ved allevegne fra og fra de mest brogede kilder hæntede enkeltheder, mytestumper og brokker, kilder om hvis eksistens i Irland der tilmed meget ofte er tvivl (jfr. pkt. 5); de »formodes« at have været kendte dér o. s. v. Det påvises, at de og de håndskrifter findes f. eks. i St. Gallen, hvor Ierne i sin tid stiftede et berömt kloster, men det vides ikke, når håndskrifterne er havnede der. Der henvises til håndskrifter, skrevne af Irlændere 2—3 hundredår senere end den tid, der her er tale om. Dares Phrygius var f. eks. kendt i Irland, ti Josef af Exeter benyttede ham i sit digt i slutningen af 12. årh. o. s. v. Hvad de græske skrifter angår, vil Bugge »søge at vise, at heller ikke dette [tilstedeværelsen af dem] strider mod historiske kendsgerninger eller indeholder noget urimeligt«. Så usikkert er grundlaget. Hvortil kommer naturligvis det højst usandsynlige i, at Kelter og de ganske udannede vikinger overhovedet har ført samtaler om de æmner, som Bugges teorier for-

udsætter. Det var vist ganske andre ting, de talte med hinanden om — såsnart de overhovedet kom såvidt, at de kunde tale med hinanden, — hvorledes det var bevendt hermed, har vi tidligere set. Også ellers er der meget væsenlige ting at indvende imod Bugges metode, f. eks. den måde, hvorpå han søger at få ligheder og identiteter frem; det sker hyppig ved at lægge til og trække fra, ofte på den voldsomste måde; der skydes da ofte skylden på »misopfattelse«, »mangel på forståelse«, »selvstændig tildigtning« o. s. v.¹ Tit og mange gange bliver ligheden rent uvirkelig. I metodisk henseende er det også ret misligt at fremsætte flere eller færre muligheder og så ved addition at erklære dem for et positivt bevis. På den anden side er der aldrig tale om at spørge eller undersøge, om ikke det eller det træk, den eller den myte kunde forklares som fuldtud hjemlig, beroende på fuldt forståelige hjemlige natur- eller kulturforhold. Der er således overmåde meget, der lader sig indvende imod Bugges videnskabelige metode i hans Studier.

Følgen af Bugges teorier er den, at han må erklære, at intet norsk (islandsk) digt kan være ældre end o. 900 (pkt. 4), ti ellers vilde de ældste digte gøre dem umulige, hvis de var ældre (f. eks. fra første halvdel af 9. årh.). Ti netop de

¹ Enkelte gange lægges der noget til eller læmpes der noget for at få det frem, der helst skulde bevises. Et betegnende eksempel herpå er følgende. I afsnittet i Hávam. om, hvorledes Odin kom i besiddelse af runerne hedder det: »jeg spejdede nedad, tog runer op, skrigende tog jeg dem, og faldt tilbage derfra«; dette gengiver Bugge således, at Odin »faldt fra træet og i dybet udviklede sig til fuld kraft« (s. 323 jfr. 355) og taler om »den fra dybet tilbagevendte og opstandne Odin« (s. 376); det er den til helvede nedstegne og derfra opstandne Kristus, Odin her skal identificeres med; det her væsenlige ord »i dybet« er imidlertid Bugges egen tilsætning; originalen antyder intet sådant, men derved falder identificeringen bort af sig selv.

indeholder alt det væsenligste af den mytologi, som Bugge har søgt at forklare på sin vis. Herom kan jeg henvise til min afhandling i Arkiv f. nord. fil. (Mytiske forestillinger), 9. bind, hvor der i enkeltheder eftervises, hvad der i så henseende findes i de ældste skjaldekvad; det er de Brage tillagte vers (Ragnarsdrápa), samt Harald hårfagres skjalde, Torbjörn hornkloves og Tjodolf fra Hvinis digte. De sidste er forfattede i slutningen af det 9. årh., Brages vers må, hvis de er ægte, henføres til første halvdel af 9. årh. eller tiden før o. 850. S. Bugge indrømmede, at hvis disse digte var så gamle, vilde hans mytologiske teorier ikke kunne hævdes. Derfor søgte han i et særskilt skrift: Bidrag til den ældste skaldedigtningens historie (1894) at godtgøre, at alle disse digte var uægte, ♂: langt yngre end de udgives for at være, nemlig fra slutningen af 10. årh. Herimod offentliggjorde jeg en afhandling i Aarbøger f. nord. oldkh. (1895), der gik ud på at modbevise disse Bugges antagelser. Jeg kan selvfølgelig ikke her gentage, hvad der dér er udviklet, men må henvise til disse to afhandlinger. Jeg tror det nu kan hævdes, at vistnok alle uden undtagelse antager ægtheden af de kvad, der tillægges Haralds skjalde (»Haraldskvæði«, Glymdrápa; Ynglingatal, Haustlöng). Fremdeles hævder jeg på det bestemteste også ægtheden af Brages vers. Brage er en historisk person (således opfattede S. Bugge ham også). Jeg må henvise til, hvad jeg har sammenstillet om ham i Arkiv f. nord. fil. VI, 141 ff. Her har jeg også — ligesom tillige i afhandlingen i Aarbøger — anført alt, hvad der m. h. t. indhold og form taler til gunst for versenes ægthed, for ikke at sige beviser. Digtet er forfattet om billederne på et skjold, som Brage fik som gave (af en Ragnarr Sigurðarson). Disse billeder er scener fra mytologi og sagn. Den slags kvad tilhører åbenbart det ældste tids-

rum i digtningens historie; udløbere herfra er Egils (2) skjoldkvad (som vi desværre iøvrigt så godt som intet kender til) og Ulfr Uggasons Húsdrápa (fra o. 985) om de billedlige fremstillinger i Olaf pås hal. Endnu kraftigere tale fører dog formen i Brages drotkvædede vers. Der findes her ufuldkommenheder, der absolut tyder på et ældre trin i udviklingen end f. eks. det, hvorpå versemålet står i Harald hårfagres skjaldes vers. Det er rimenes store regel-løshed, det er hovedstavens stilling (ikke i linjens allerførste stavelse), der først og fremmest her kommer i betragtning. Noget lignende kendes ikke senere, undtagen rent undtagelsesvis, samt i den lærde tids bevidste efterligninger (i nogle af de uhistoriske sagaers vers og digte). Der er, såvidt jeg kan se, ingen positiv mulighed for at erklære eller antage Brages vers for uægte. Den blotte antagelse eller gisning, at de er det, er uden værdi eller interesse. Hvad sproget angår, vil det blive behandlet i en anden samlet sammenhæng.

Hvad den anden række af Bugges Studier angår, da kunde man på forhånd indrømme, at hvor det drejer sig om eddadigte, der bevislig ikke er eller kan være ældre end fra 10. årh., kunde der tænkes at være påvirkning tilstede. Det antager Bugge også er tilfældet efter en ret udstrakt målestok og det både med hensyn til indhold og form (sprog). Der er altså her tale om sagn (sagnhistorie). Det er særlig kap. 4—6, 9 og 13, hvor dette søges påvist m. h. t. det første Helgekvad. Men også ang. kvadet om Helge Hjörvardsson søges lejlighedsvis lignende kilder. Og ligesom i de mytiske studier er der her tale om både keltiske og angelsaksiske kilder. Men da metoden helt igennem er den samme, resultaterne af samme skrøbelige art som i de mytiske studier, må dommen blive den selvsamme.

Jeg har i det foregående berørt S. Bugges antagelse af engelske ord i Sigkv. sk. Her kommer noget lignende frem m. h. t. sproget. Således antages straks (s. 23 f.) at *lác* (i *itrlác*), der naturligvis altid er blevet opfattet som *lauk* (af *laukr*), er et angels. *lȝc* af *lāc* 'gave' (ntr.). Alene ud fra dette grundlag sluttet straks, at »den nordiske digter, som har brugt dette ord, har færdes blandt Englændere i Britannien; at han har levet i landskaber, hvor man talte både engelsk og nordisk sprog, hvor man hørte både engelske og nordiske digte«; der tilføjes dog: »at gøre en så vidtrækkende slutning på grund af et eneste [og, kunde man tilføje, et så usikkert] ord, kan synes voveligt«. Men Bugge vil påvise »tilsvarende forhold ved flere ord«, og så følger nogle ligeså usikre, ja, ligeså usandsynlige. Hvis nu det her udelukkende gjaldt angels. ord, der således skulde være bleven benyttede, var der måske metode i det hele; men nej, også keltiske forbilleder skal der være; f. eks. har *almr* i en formodet betydning 'mand' sit tilsvarende i »irsk digtning«. Nordmanden fra England (vel Northumberland) er altså også vel bevandret i irsk digtning og dens udtryksmåder.

I kap. 5 behandles forholdet mellem Helgekvadet og den irske fortælling om slaget ved Ross na rí. Herom skal der gøres nogle bemærkninger.

Da Helge skal til at kæmpe for Sigrún og befri hende for det hende forhadte ægteskab med Hödbrod, vil Helge samle hær og sender bud til höydinge for at få deres hjælp, også ved at tilbyde dem guld; så sejler flåden ud og de får stærk storm — »således var det at høre, da Kolgas søster (bølgen) og de lange køle mødtes, som om det var klipper eller brænding, der brødes«, men Helge byder sine mænd ikke desto mindre, som den uforfædede

helt han var, at hejse sejlene endnu højere, og mændene var ikke sene til at »mødes med bølgerne« (binde an med styrtesøerne). Ser man på dette indhold og spørger: er det nordisk?, kan det forklares og begrundes ved nordiske forhold, nordisk liv?, så må svaret øjeblikkelig blive: ja, selvfølgelig, intet var mere dagligdags, så at sige, for Nordboen i det 10. årh., end søtog og sejlas, samme slags oplevelse med storm og stærk søgang — samt, når det gieldt kampe, at samle mandskab til toget. Dette sidste kender vi fra historiske beretninger, f. eks. fra den om kong Sigtryg silkeskæg för Clontarfslaget. Det samme siges f. eks. Harald hårfagre at have gjort under sine erobringskampe. At de, som opfordredes til hærfølge, skulde have lön (andel i byttet) derfor, følger af sig selv. Er der nogen som helst skellig eller fornuftig grund til at søge fremmede forbilleder her, hvor det daglige hjemlige liv afgav forbilleder og grundlag nok? Man skulde ikke synes så. Skjaldedigte er fulde op af beskrivelser af sejlas og storm og bølgegang. Alt det lærte skjaldene grundig at kende bare på deres rejse fra Island til Norge. Til trods for alt dette skal nu denne kvadets skildring bero på fortællingen om et slag ved Ross na rí, der findes i Leinsterbogen (fra o. 1160). »Druiden Cathbad kommer til Ulsterkongen Conchobar, som er syg af kummer, fordi hans land er bleven hærget af Ailills og Medbs hær fra Connaught«. Hertil findes intet tilsvarende i Helgekvadet, grundlaget er således ganske forskelligt. Personnavne og stednavne er helt forskellige. Dog er der »berøringspunkter«. Druiden råder kong Conchobar at sende bud til en irsk navngiven helt og andre venner blandt Nordboerne. Dette skete, og man viste sig villig til at efterkomme hans opfordring, og så fortælles der, hvorledes disse mænd, kong Conchobars venner, sejler til

køngens hjem. Så sejler de alle samlet afsted, men undervejs »hævede der sig imod dem en grøn stormsø af det vældige hav«. Ti naturligvis kunde det blæse der som alle andre steder. Flåden splittedes i 3 afdelinger — hvortil Helgedigtet intet tilsvarende har. »Conchobar kom til stranden, og da ser han en stor flåde komme sejlene udefra, og tror først det er hans fjender, men så var det hans venner fra det fjærne«. Han modtager dem på det prægtigste. Helge kommer, som bekendt, lige til det fjendtlige land og lægger sine skibe i havn — hvorefter slaget står; også slag udkæmpes af Conchobar. Til mødet med vennerne findes i Helgedigtet intet tilsvarende. Der er m. a. o. slet ingen lighed tilstede undtagen samling af folk, noget der fra verdens skabelse har været nødvendigt hos alle folkeslag og til alle tider, når et krigstog til lands eller til søs skulde foretages, — og stormen under sejlasen har ligeså til alle tider været der, ialfald under enhver længere sejlas, og den kunde i digtningen forudsættes som noget selvfølgeligt. Og så skal Helgekvadets skildring af disse 2 punkter netop skyldes lån fra og efterligning af en enkelt lignende skildring, der findes i en irsk bog fra o. 1160.

S. Bugge anfører hovedforskellen (flåden lander det ene sted i fjenders, det andet i venners land), men, siger han, »overensstemmelsen mellem de to fremstillinger vil lettere falde i øjnene, når man på den anden side ser Helgekvadet i modsætning til digtene om Gjukungerne, hvor handlingen fører enkelte personligheder, ikke hære, frem, i regelen til lands, ikke til søs«. Dette sidste bortfalder nu ganske, når man tager i betragtning, at Sigurd fáfnisbane netop foretager en sørejse, hvor det også går på livet løs på grund af storm (Reginsmál; blot er samlingen af hæren her borte, men må selvfølgelig forudsættes). Og når Bugge tilføjer, at

det kun er i Helgekvadet og den irske fortælling, at man møder disse store flåder, »som sejle strålende frem for os«, så kan man minde om, at kong Harald hårfagre foretog ét Vesterhavstog sikkert med en stor og prægtig flåde. Vi har i Þorbjörns Haraldskv. en ret livlig skildring af skibe og sejlas til kamppladsen. Vi har — senere — i Sigvats digt om Knud d. store en ligeså livlig skildring af flåden (Knútsdr., jfr. skildringen i *Encomium Emmæ*). Der er fra dette synspunkt ingen som helst tvingende grund til at gå til Ross na ríg. Dernæst skal der være »en række udtryk«, der skal bevise en »historisk sammenhæng«, »ikke ved enkelthederne tage for sig«, men »ved rækken af berøringspunkter« (additionsmetoden); dog kan udtrykkene også være påvirkede »fra andre sider«. Så anføres lighederne. F. eks.: »der sendtes derpå tidender og bud fra ham« (irsk) jfr. digtets: »Kongen sendte derpå ærindsvende [sendebud, *áru*]«. Hvorledes kunde det, at der sendes bud ud, overhovedet udtrykkes anderledes?; skulde ikke et lignende udtryk findes hvorsomhelst i alle litteraturer? »Irsk: De kom til det sted, hvor Conall var« svarer til (digtets): »der [eller snarere: derpå] væntede kongen, indtil de kom did«. Her er dog udtrykkene ret ulige. »Irsk: Således brød nu den store, mægtige havflåde op .. under Lochlanns ædlinger«; hertil skal svare: »under ædlingerne [ɔ: fyrsterne] fjærnedede kongens flåde sig fra land«. Den irske tekst har her et udtryk, der kan gengives med »ædlinger« (egl. 'de gode'), men dette er ganske andet end *öðlingar* i den nordiske tekst; man får det indtryk, at dette udtryk her er valgt »for tilfældets skyld« for at få en lighed frem, der ikke er der. Bugges gengivelse af digtets ord er ikke nøjagtig; rigtig lyder de således: »rasende (*eisandi*) gik under fyrsterne kongens flåde, fjærnt fra lande«, ɔ: langt ude på det dybe hav. Der er her ikke

tale om sejlasen bort fra hjemmet, men sejlasen langt ude, så og så lang tid efter afrejsen. Parallellen forsvinder her helt. Så kommer stormen. Her er, i Bugges citater, ingen verbale overensstemmelser. Som i anden irsk digtning findes her de vældigste overdrivelser — »grøn stormsø« (kan dog tåles) med »havets sæler og hvalrosse, uhyrer med tranehoveder(?) og med hvide hoveder(?) og det kæmpemæssige havs mange bølger«. Hertil svarer i digtet blot dette velgørende nøgterne og simple: »Så var det at høre, da Kolgas søster (bølgen) og de lange køle stødte sammen, som klipper skulde knuses mod brændingen (sål. Bugge; den nøjagtige oversættelse se ovf.). Ikke udeblev sømændene fra mødet med bølgerne, da Ægirs datter (bølgen) vilde få de heste, der styres med stag (skibene), til at falde« [∩: styrte forover]. Nu er »Ægirs døtre« så at sige de nordiske digteres yndlingsudtryk — hvori består så ligheden her? Jo, det er »havets rædsler«, personificerede i mytiske væsener.« Er da sæler og hvalrosse »mytiske væsner«?; hvad disse uhyrer med tran- eller hvide hoveder, bægge dele med spørgetegn, er, ved jeg ikke. Jeg tror de snarere må kaldes fantasiuhyrer end mytiske. Som det ses, er her ingen hverken direkte eller indirekte lighed tilstede — undtagen stormen, og den er altid ens.

Jeg stanser her, efter denne prøve; således — *mutatis mutandis* — er hele fortsættelsen¹.

¹ Et lille træk skal dog for yderligere belvsnings skyld tilføjes. Det hedder i digtet, at kongen sendte bud »of lopt ok um lög« 'gennem luft og over hav'; dette *lopt* har man fundet umuligt og rettet det til — det eneste rigtige — *lād* 'land' —, men her skal hds. respekteres (jfr. respekten for *lác* ovf.) I den irske fortælling drager sendebudene »over overfladen(?) af søen og af det store hav« — ∩: ikke et ord om en »luftfart«. Dette »vanskelige udtryk« kan digteren have misforstået og derefter »dannet sit besynderlige »gennem luft og over hav««. Derfor skal dette »besynderlige« (heri ligger dog en skæbnsvanger indrømmelse skulde man tro) *lopt* stå uforandret.

Af en lignende art er også S. Bugges afhdl. om Völundarkv. Arkiv 26.

Af alt dette slutter Bugge dristigt, at kvadets forfatter har levet blandt Irer, kunnet irsk og »lært den irske fortælling at kende ved at høre den oplæst på irsk« (s. 53). Min mening om det hele bliver ganske den samme som om de mytiske studier, og den behøver ikke her atter at formuleres.

Det 6. kapitel handler om Helgekvadet og den irske fortælling om Trojas ødelæggelse. Hvad der her fremstilles er, om muligt, endnu mere i slægt med de mytiske studier; også navne-afledningerne spiller her en rolle (*Sogn* ≠ portus Sygei; *Sparinsheiðr* ≠ Sparta; *Sólheimar* ≠ Salamina o. s. v.).

Prof. A. Olrik har etsteds i sin Danmarks Heltedigtning (I 307 ff.) udtalt sig om en fortjænt filologs sammenstilling af Beówulf og Frode (Saxo); i den anledning taler Olrik om »et typisk udtryk for den almindelige 'filologiske' metode; den beskæftiger sig mindre med hovedformationer, men den vil føre sit bevis ved hjælp af 'lighed i enkelthederne', om muligt ved at påpege 'ordrette overensstemmelser'«, og så gennemgås de opstillede ligheder mellem Beówulf og Frode, for at afvises. Den her anførte udtalelse rammer S. Bugges udviklinger måske endnu stærkere end dem, i anledning af hvilke den er fremsat. Hermed skal dog ikke være indrømmet, at folkemindeforskerens metode er fejlfri eller fuldt ud sikker at bygge på, hvad vi senere skal se rige eksempler på.

Endnu skal tilføjes, at A. BUGGE i Edda I har offentliggjort en afhandling om det første Helgedigt med det formål at godtgøre, at det er digtet af Arnórr jarlaskáld; bevisførelsen er nu efter min mening forfejlet, og antagelsen meget usandsynlig (digtet skulde være forfattet til ære for og om Magnus d. gode). Men det, som her er vel værd at lægge mærke til, er, at S. Bugges meninger træder så stærkt

i baggrunden, at man næsten kunde sige, at de helt var forsvundne, hvis der ikke et enkelt sted (s. 369) henvistes til dem; »om dette er så, er kanske ikke helt visst«, hedder det om sammenstillingerne med Ross na ríg. Og hermed vil vi tage afsked med S. Bugges Studier.

Andre forskere har imidlertid søgt at knytte enkelte myter eller mytetræk til keltiske sagn og forestillinger, især prof. A. OLRÍK og dr. V. SYDOW.

A. Olrik er i sin første afhandling om Ragnarok (Aar-bøger 1902) bl. a. kommet ind på spørgsmålet om, hvorvidt keltisk mytologi eller sagn kan have bidraget til udformningen af de nordiske myter om ragnarök, særlig som de skulde fremtræde i Völuspá og Vafþrúðnismál, og kommer til det resultat, at der i Vafþr. er et modsætningsforhold betegnet ved ordene *fimbulvetr með firum* v. 44 og *es sloknar Surtalogi* (v. 50), således at det første skulde betegne menneskenes undergang (ved frost og kulde), det sidste gudernes tilintetgørelse (ved ild). Men digtet selv modsiges denne opfattelse, ti guderne forestilles ifg. v. 15—16 at bo på jorden. I v. 50 er udtrykket »når Surts lue slukes« kun en tidsbestemmelse. Vafþr. lærer, at der kommer en fimbulvinter, så at menneskene dør, alle med undtagelse af et ægtepar, der overlever den og »Surtslue«, ti »fra dem kommer der nye slægter«. Snorre har uden tvivl ret i sin opfattelse. Vafþr. forudsætter ikke, at jorden synker i havet, for så at dukke op igen nyfødt; om dette træk er en enkeltmands (Völuspá-digterens) digtning eller ej, er det ikke muligt at afgøre. Völuspá dvæler udførlig ved kampen mellem guderne og deres fjender og meddeler hovedgudernes skæbne. Og så følger opbrændingen af jorden(s overflade), hvoraf følgen er, at solen formørkes, stjærnerne forsvinder fra himlen, og jorden synker i havet. En fimbulvinter om-

tales ikke direkte i digtet, men når det hedder (i v. 41), at »solskinnet fordunkles i påfølgende somre, og alle vinde er farlige« — er det så ikke en ret tydelig antydning af en lang vinter (»uden somre imellem«, som Snorre siger)? Mig forekommer dette utvivlsomt (modsat Olrik s. 168). I Vsp. tilintetgøres altså jorden hovedsagelig ved ild (ikke egentlig ved vand) med forudgående fimbulvinter, i Vafþr. ved ild og forudgående fimbulvinter. Modsætningen er der ikke (når ses bort fra jordens dukken under i havet).

Olrik ytrer (s. 171) om fimbulvinteren: »Vi står overfor en tankegang, som er født under barske nordlige himmelstrøg, som kun bevares, hvor naturen byder samme baggrund (Vafþr.s sceneri) og som står alene, afsluttet i sig selv, uden at blandes med naturforestillinger eller mytetræk, der hører andetsteds hen«. I denne udtalelse er jeg fuldstændig enig. Men når en sådan forestilling er født under de barske nordlige himmelstrøg og kun bevaret dér, hvor der er den samme baggrund (d. v. s., bevaret gennem tiderne, hvor den er født) er der så nogensomhelst grund til at søge dens kilde andre, og fjærne, steder? Man skulde tro, at svaret blev absolut benægtende. Men det lyder, mærkeligt nok, tværtimod således: »Denne naturbundethed betegner den dog ingenlunde (udh. her) som skabt i Norden«, og så henvises der til — Perserne. Hos dem er der — naturligvis på grund af klimaets art — også tale om »en frygtelig vinter« som ødelæggende, men fortsættelsen er ganske vist helt forskellig; efter gudernes råd bygges en »vara« for mennesker og kvægflokkene og »sæd« af mennesker og allehånde dyr. Dette sidste skal svare til »Liv og Livtrase, der skjule sig i Hoddmimers holt«, hvor »et guddommeligt væsen holder dem skjult for vintrens dødskulde«. Mod hele denne sammenstilling kan anvendes de samme

ord som Olrik anvendte mod »filologens« sammenstilling (øvf. s. 92). Men her fremtræder tillige et eksempel på folkloristens hang til at læmpe sammenstillingerne. Bemærkningen om »det guddommelige væsen«, der beskytter de to mennesker, er Olikriks egen helt og holdent; i kilden (Vaf-prúðnismál) findes der ikke den ringeste hjemmel for den, men dermed forsvinder også ligheden med den sidste del af det persiske sagn. Her er et eksempel på folkloristens fremgangsmåde. Den er ikke bedre, om ikke værre, end »filologens«.

S. 183 ff. anføres vidnesbyrd om, at Kelterne skulde have haft forestillinger om verdens undergang, beslægtede med de nordiske. Disse vidnesbyrd hentes for det første fra Strabo. Denne meddeler, at Ptolemæus Lagi har skrevet, at Alexander d. store havde spurgt keltiske sendemænd, hvem de frygtede mest; de svarede at »de intet frygtede, uden at himlen skulde styrte ned«. Dette svar har imidlertid intet med verdens undergang at gøre. Det er simpelthen blot et andet og pralende udtryk for, at de intet frygtede (betragtede det som en umulighed, at himlen faldt ned). Dette »vidnesbyrd« falder således helt bort. Ifølge en anden beretning (hos Strabo) skulde spåmændene tro på verdens uforgængelighed, »dog at ilden og vandet engang skulde tage overmagten«. Endelig omtales et vidnesbyrd fra en irsk spådomsbog bl. a. om, hvad der engang skal hænde Irland; spådommen skulde stamme fra vikingetiden. Bl. a. hedder det: »og endelig vil, syv år för dommedag, havet opsluge hele Erin«, — her er der altså ingen ild-ødelæggelse, der jo i de nordiske fremstillinger er en hovedsag fremfor alt andet. Her skal der altså, sluttes der, være en sådan lighed tilstede, at den ikke skal kunne være tilfældig. Der dekretes: »det ene [nabofolk!] må have lånt fra det

andet«. Det er det sædvanlige formular. »Det er i højeste grad sandsynligt, at læren om en verdensundergang er nåt fra Kelterne til Norden, ikke omvendt« — der fandtes dog her en »underbygning af naturindtryk og anelser om havets ødelæggelser«, men det følger naturligvis af sig selv, at så tænkende var vore forfædre ikke, at disse »naturindtryk« kunde skabe forestillinger om en verdensundergang. Nej, der skulde et ord fra Kelterne derom.

Hertil er der kun at sige, at det næsten bliver en tros-sag, hvorvidt man antager en sådan genetisk sammenhæng. Jeg tror ikke derpå, fordi jeg ikke ser nogen tvingende grund til at antage en sammenhæng overhovedet. Jeg har højere meninger om vore forfædres ævne til at tænke og drage slutninger og konsekvenser af bestemte forudsætninger; ligesom jeg hævder det som en grundregel, at hvor forestillinger let og utvungent kan udledes af landets (Nordens) egne natur- og kultur-forhold, bør man ikke gå over bækken — her: Atlanterhavet — for at hænte vand. De nævnte — fra vikingetiden stammende — spådommes betydning kan også fra kronologisk side være omtvistelig.

Ragnaröks-ødelæggelsen ved vand kan ganske ligefrem bero på nordiske forhold og iagttagelser (jfr. Olriks egne bemærkninger s. 176—83), fimbulvinteren er ægte nordisk forestilling; ødelæggelsen ved ild beror på den konsekvente mytiske tænkning.¹ Gudernes fjender var bl. a. den sydlige

¹ Jeg benytter lejligheden til at rette et par misforståelser hos Olrik s. 198. Han ytrer, at Surt kun afbrænder gudernes boliger, men dette står der ingen steder. I Vafþr. v. 50 spørges, »hvilke guder vil råde for asernes ejendomme, når Surts lue slukkes«; dette sidste er blot ensbetydende med »efter ragnarök«; deri ligger aldeles ikke en antydning af, at det kun er gudernes boliger, Surts lue har ødelagt. Svaret lyder: »Vidar og Vále vil bebo (*byggva*) gudernes vi (plur.), når Surts lue slukkes«; dette *byggva* opfatter Olrik som »bygge op på ny«; det er urigtig oversættelse. Men det skal indrømmes, at den er her af underordnet betydning alligevel.

ildverdens (modsætningen til den nordlige Hel-kulde-verden) hersker; det var en ganske logisk-naturlig tanke, at denne fjende brugte ilden som våben, hvad man jo i Norden atter og atter i historisk tid gjorde overfor fjender og fjendeland, og hvad man i forhistoriske tider atter og atter har gjort.¹ Det er alle disse hjemlige forhold — natur-, kultur- og tækningsforhold — der har skabt de forestillinger om ragnarök, vi finder i kilderne. Hermed skal ikke være sagt, at de allevegne har været ens eller samtidige.

I kap. 9 handles der om »den nordiske gudekamp«. Hertil har jeg intet væsenligt at bemærke, men så meget mere til det følgende kapitel (10): »Den keltiske gudekamp«.

Irske kilder indeholder en ret vidtløftig beretning om en oldtidskamp mellem guder og jætter på Tured-sletten »eller rettere slagene på T.; ti overleveringen nævner to slag, et hvor guderne sejrer, og et senere, hvor både jætternes konger og de ypperste af guderne falder«. Guderne opfattes her som et historisk folk, »der fordriver et ældre folk, Firbolgerne, strider med jætterne (Fomorerne, egl. »dem hinsides havet«) om herredømmet«. Her skal der findes »mange gamle mytiske træk«. Jeg kan ikke her give indholdet af overleveringen, men må henvise til Olriks fremstilling (s. 213 ff.). Kun skal bemærkes, at det er guderne der sejrer (ialfald i det første slag, og, som det synes, ikke lider et afgjort nederlag i det andet), men deres konge Nuadu får sin hånd afhugget. Så kan han ikke mere være konge; der vælges en anden i hans sted, hvorefter der kommer forsoning i stand med jætterne. Men den nye konge

¹ Olrik henviser til, at verdensbranden findes hos en mængde folkeslag, Kelter, Hinduer, Perser, Jøder og Kristne (s. 196 f.). Jeg skal aldeles ikke nægte, at sådanne forestillinger kan, engang i fortiden, f. ex. i folkevandringstiden, være nået til Norden. Men de har da intet med Vesten at gøre.

viser sig ond og fordrives, hvorpå Nuadu atter bliver konge og har imidlertid fået en hånd af sølv, »Nuadu med sølvhånden«. I den 2. kamp falder Nuadu for jættekongen Balor, »der dræbte alt med sit øjekast«. Ikke desto mindre »bliver sejren gudfolkets« (s. 216).

Når man læser denne skildring i sammenhæng, mindes man i virkeligheden kun lidt eller slet ikke om den nordiske ragnarök-kamp — udover de træk, som alle kampskildringer har eller kan have tilfælles. Så at sige alt, småt og stort, er forskelligt. Og hvad der er det vigtigste, denne kamp er aldeles ikke nogen verdensende-kamp eller gude-tilintetgørelse i det hele; det er en fortidskamp som den kildemæssigt fremtræder. For nu at få paralleller til den nordiske ragnarök-kamp frem må der foretages en hel del ændringer og læmpelser i overleveringen. Jeg skal her anføre ordret, hvad folkloristen i så henseende mener der bör göres (s. 217—18): »At de hedenske Ier skulde betragte disse guddomme, endogså den af deres nærmeste naboer dyrkede Nuadu, som afdøde, er vist utænkeligt [men hvad gjorde de hedenske Nordboer med Balder?]. Når keltiske mytologer vil overføre hele sagaen om Tured-slaget til den hedenske mytologi, kan dette ikke være rigtigt (udh. her); der må være (udh. her) sket en forvanskning af myten ved dens overlevering hos kristne sagafortællere. Enten er disse guder ikke faldne i slaget, eller slagets situation er galt opfattet. Ja, lad os stanse ved den første tanke. Vi skal da udslette (udh. her) Ogmés, 'den stærke svends', fald; ligeså (udh. her) Nuadus, gudekongens død. Lugs vovestykke, da han styrter sig i kampen og hævner den faldne hersker på den sejrige jætte, må dannes om (udh. her), så at det ikke bliver en hævn (udh. her), og heller ikke nogen redning fra den allerede nære øde-

læggelse. Men hvad bliver der da af alt det, der gav kampen dens præg? [Ja, det er der nok god grund til at spørge om]. Var det hele et slagteri af jætter, uden at det kostede gudeverdenen noget stort offer? Over Ogmés kæmpedød og Lugs hævn er kampskildringen bygget; uden dem er slaget en tom formel, et intet. Da må vi gå en anden vej (udh. her); vi må søge fejlen (udh. her) ikke i slagskildringen, men i den historiserende (udh. her) forbindelse, hvori den kristne forfatter sætter dem; vi må løsrive (udh. her) gudelaget fra dets forbindelse med indvandringen til Irland o. desl. og alene opfatte det som den store kamp (udh. her), hvor alle jættemagterne samles til den afgørende strid med gudefolket: den strid, hvor gudkongen og gudernes ypperste kæmper falder sammen med de frygteligste jætter. Men for de slægter, der selv tilbød Nuadu og Ogme, kan denne store strid ikke have foregået i fortiden, den må være udsendt til fremtiden. Den må være et keltisk ragnarok.« Og så har vi, hvad der skulde frem, en parallel til det nordiske!

Således ser det altså ud, når en beretning, en begivenhed, skal gøres til det stik modsatte af, hvad den er i overleveringen. Så skal der sådanne ræsonnementer og tankebud til, som at det og det »er vist utænkeligt«, »der må være sket«, »vi skal da«, det og det »må dannes om« o. s. v. På denne måde, med denne alt overende kastende metode, med disse ganske vilkårlige påbud, er det nu den letteste sag af verden at få »hvadsomhelst ud af hvadsomhelst«. Med parallellerne mellem Tured-slaget (slagene) og ragnarök stiller det sig ikke bedre; de generaliseres på følgende måde: 1) gudefolket står som samlet uhyre hær overfor jættefolkets endnu større masser, 2) bestemt slette som kampfald, 3) visse af de betydeligste guders fald. De to

første punkter er nu fælles for alle større slag; så og så store hærmasser står altid overfor hinanden; der vælges altid en slette til kampen (Marathon, de katalauniske marker o. s. v. o. s. v. i en uendelighed). Det 3. punkt har selvfølgelig mange paralleller (hövdingers fald). Og naturligvis har ragnarök-kampen det fælles — med alle andre —, at der er masser, der kæmper med hinanden på en slette — hvilket vil sige, at disse sammenligningspunkter er ganske ligegyldige, fordi de er så selvfølgelige, indeholder intet som helst, der særpræger. Olrik er ikke blind for den forskel, der er (udyrene Fenrir og Midgårdsormen har intet tilsvarende i den irske fremstilling). »Men dette hindrer ikke, at hele den episke bygning (udh. her) af slaget er fælles«, og så antydes der, at disse uhyrers deltagelse i kampen skyldes »stofpåvirkning andetstedsfra« — de udskydes let af den »episke bygning«. Så får man et indblik i enkeltheders parallellisme. Her sammenstilles Nuadu »med sølvhånden« — der mister sin hånd ved sværdhug — med gudekongen Tyr, hvis hånd rigtignok blev bidt af af Fenrisulven, og som »har fået en jærnhånd i dens sted«. Jeg ved ikke, hvor Olrik har fået denne sidste interessante parallel fra; i de kendte kilder findes ikke et ord om nogen jærnhånd, Tyr skulde have fået; tværtimod, det fremhæves altid at han var »enhændet« (hvad naturligvis ikke udelukker, at han kunde have haft en kunstig hånd, men denne eksisterer simpelthen ikke i de gamle kilder). Måden, hvorpå hånden mistes, er jo grundforskellig for de to, og tiden, i hvilken det skete, ikke mindre. Selv fremdrager Olrik ulighederne, f. eks. mellem Vidar og Lug, gudehævnerne, og »det er vanskeligt at identificere jætterne i den keltiske og den nordiske mytekres«. Til slutning er Olrik dristig nok til at udtale, at der til syvende og sidst egentlig er tale om

sejr i den nordiske mytologis fremstilling af ragnarök; »man kunde med de nordiske kvads kres af episke motiver langt lettere fremstille gudernes sejr«; dette er jo ret overraskende, men der henvises til Vidar som ulvens overvinder og til at Midgårdssormen dræbes af Tor — som om ikke det, at Odin bliver slugt af ulven, og Tor dør af ormens gift straks efter var hovedmomenter i den nordiske gudekamp, og som om ikke selve navnet ragnarök viste tilfulde den gamle nordiske opfattelse af forholdet. Man kommer ikke udenom gudernes undergang som et hovedæmne og -bestanddel af den sidste kamp. Det er vold på overleveringen at forudsætte nogetsomhelst andet, — men deri ligger netop det gabende svælg mellem det nordiske ragnarök og den keltiske gudekamp, som ingen undergangskamp er og rimeligvis aldrig har været det.¹ Olrik udtaler sig ikke i dette kapitel bestemt om forholdet mellem den keltiske beretning og den nordiske, men det må åbenbart være meningen, at denne må være afledet af hin, jfr. slutningen s. 290—91. S. 232—33 udtaler han sig noget bestemtere om Surt som identisk »med en oldkeltisk underjordsgud«, men beviset »kan efter tingenes natur kun blive af en noget flygtigere art«. Dette mener jeg derfor man kan lade ligge.

Forestillingerne om det »bundne uhyre« (Fenrisulven) behandler Olrik i kap. 12 og senere i en særskilt stor afhandling (Ragnarok II, Danske Studier 1913). I denne søger han disse forestillingers ophav i Kaukasus-egnene. Det vedkommer os ikke her.

¹ Prof. R. Much har i en anm. i *Zt. f. deut. alt.* XLIX givet Olriks opfattelse en vis tilslutning, jfr. hans afhandl. *Der himmelsgott.* Men Much antager rigtignok en påvirkning »i urgermansk tid« syd for Nordsoen, og det vilde være noget andet alligevel.

Jeg skal i øvrigt ikke her komme nærmere ind på spørgsmålet om ragnarök og gudernes modstandere. At myten herom er et resultat af en lang udvikling gennem århundreder, forekommer mig at være utvivlsomt; at der under denne udvikling er kommet mytetræk ind andetstedsfra og forbundet dermed, er vel muligt; i så fald må det hævdes, at de er kommet ad den samme vej, som f. eks. Odinstroen er kommet, eller ordet Muspilli eller de mange forhistoriske låneord, nemlig sydfra, fra Tyskland eller sydligere egne. Hvorvidt de da atter skal eller kan henføres til germanske eller keltiske eller endnu andre stammer, måtte bero på omstændighederne. Men først og fremmest må det undersøges og det spørgsmål opkastes, om ikke den eller den myte, det eller det mytetræk, kan forklares af hjemlige forhold, natur- eller kulturforhold, således som disse kendes eller kan og må forudsættes. Men dette spørgsmål forsømmes som oftest til ubodelig skade for den rationelle behandling af æmnet. Istedetfor at stille det spørger man straks uden videre: hvorfra er det eller det lånt?

Et andet forhold må også tages i betragtning, den nordiske kildes art og alder. Der er naturligvis en meget stor forskel på, om en myte (mytetræk) findes i de gamle digte fra 10. årh. eller f. eks. i Snorres Edda alene. I de to århundreder og navnlig i det 11. kunde endel overleveringsstof finde vej til Island, som ikke før var nået derop. Islænderne havde jo en forbindelse med Orknøerne og det er navnlig disse, man i denne tid, især i 11. årh., må tænke på som formidlende led. Derimod er der ingen nævneværdig forbindelse med de sydligere øer og Irland. I det 12. årh. bliver rejser fra Island sjældnere og Islændernes egne skibe stadig færre. Og i det hele og store er det forbindelsen med Norge, der er det overvejende. Man kan så-

ledes ikke tillægge disse forbindelser nogen synderlig betydning i retning af kulturindførsel fra Vesten. I denne sammenhæng må naturligvis ikke glemmes, at der blandt de indvandrede landnamsmænd var nogle indfødte Kelter, mænd og kvinder, der medførte eller kan forudsættes at have medført sagn og myter, som kan være gået over i den islandske tradition og fundet vej til litterære sagn og myter fra omkr. 1200 og derefter. Selv skal jeg påpege et, såvidt jeg ved hidtil upåagtet, lille træk, der kan bestyrke dette.

I Ldn. (s. 93—94) fortælles om Auðun stoti, som var gift med Myrún, datter af Irekongen Madad, at han en gang et efterår så en abildgrå hest komme løbende fra søen Hjarðarvatn til hans stodheste, den angreb hingsten og slængte den til jorden. Auðun gik så hen og fangede hesten og spændte den foran en to oksers slæde og kørte dermed hele sit tunhø sammen. Ved middagstid var hesten god at behandle, ud på dagen trådte den i jorden til hovskægget, men efter solnedgang sprængte den linerne, løb til indsøen og sås aldrig senere. Det er en eventyrets 'vandhest' (nøk), der her er tale om. I Irland har troen på den slags 'vandheste' været almindelig til de seneste tider. D. Hyde meddeler dette i sin litteraturhistorie (*A literary history of Ireland* s. 350—51) i anledning af et referat af et sagn om Cuchulinn; hans »ene hest knækker åget og styrter afsted og stanser ikke før den styrtede sig i søen, hvorfra Cuchulinn havde taget den i det fjærne Munster«. Her er ligheden iøjnefaldende, der er jo næsten identitet, hvor man uden nogen folkloristisk tagen-fra eller læggen-til kan konstatere ligheden. Der er her vel tale om et — fra Myrun stammende — folkesagn, der under traditionen er bleven anvendt som det fremgår af Ldn. og med

utrolig eller, måske snarere, sædvanlig troskab bevaret ned i gennem tiderne¹. Med henblik hertil vilde det ikke være noget påfaldende, at der andre steder, f. eks. hos Snorre, fandtes noget lignende, når det kunde forklares på naturlig måde.

Docent, dr. C. W. v. SYDOW har i Danske studier 1910 offentliggjort en afhandling: Tors færd till Utgård². Her gennemgår forf. de norsk-islandske kilder for beretningerne om eller hentydninger til denne færd og søger at påvise enkeltheder deri, der m. h. t. deres oprindelse skulde pege mod Irland. Hovedkilden her er Snorres uovertræffelige skildring af færdens.

Som bekendt består myten i denne fremstilling af følgende hovedmomenter: 1. Tor og Loke tager afsted. 2. De tager ind hos en bonde (Egill i Hymiskv.). 3. De spiser Tors bukke. 4. Bondens søn flækker — trods forbud — et af bukkens lårben, for at få marven. 5. Bukken, gjort levende, bliver halt. 6. Tor tager bondens børn til sine tjenere. De rejser og 7. træffer den vældige jætte Skrymer, der behandler dem overlegent og hånligt på alle måder; Tor forsøger at slå ham ihjæl, men alt mislykkes ved forgørelse (öjenforblindelse). Skrymer binder al deres mad i én pakke, med »grés«- eller »gress«-jærn (tråd), så at de ikke kan løse den op. 8. De kommer så til Udgårdsløke, hvor de på forskellig vis må prøve deres kræfter: Loke

¹ Disse sagn om 'vandhesten' har dog vist aldrig været synderlig udbredte på Island, hvad der er forklarligt nok. I J. Árnasons þjóðs. og ævint. I 135—38 findes kun lidet derom. En ganske lignende fortælling meddeles her fra Barð i Fljot, og her er der tilknytning til Vesten (se ovf. 39). Disse sagn kan dog i senere tider have bredt sig over det hele land.

² Der kan også henvises til Bugge: Norsk sagafortælling s. 184 ff.; jeg holder mig her kun til v. Sydows afhdl.

ved kapæderi, Þjalve ved kapløb, Tor ved at drikke, ved at løfte en kat, brydes med en gammel kone (Ælde).

Det er nu sandsynligt nok, at der her i og for sig er en sammenkobling af forskellige myter. Men således som det hele foreligger, danner det et udmærket hele. Þjalve er ellers velkendt som Tors ledsager (jfr. A. Orlriks afhdl. Da. stud. 1905), Röskva, hans søster, spiller naturligvis, som det kvindelige væsen hun var, kun en ringe rolle. Hun kendes dog fra nogle gamle kilder, nemlig Þórsdrápa af Eilífr (*vreiðr stóð Vrösku bróðir*, mærk her v i forlyd, *vá gagn* er fortsættelsen). Þjalve findes, foruden i samme digt som Tors ledsager, også i Hárbarðsljóð som sådan. Af enkeltheder, som afgjort er ægte nordiske, kan fremhæves benflækkeriet (for at få marven); sikkert nordisk er også forestillingen om bukkene¹ som føde for Tor og hans ævne ved hammertegn at gøre dem levende igen. Kraftprøverne hos Udgårdsloke er også ægte nordiske nok. Loke var sulten — han havde jo ingen mad fået hele dagen —; det har uden tvivl været almindelig morskab — ligesom så ofte ned til vore dage — at spise omkap med hinanden. Det samme gælder kapløb og kraftprøver som Tors. Hvad disse angår, svarer den første til Lokes, Tor er törstig og kan drikke så meget det skal være. De andre lege er kraftprøver, der i og for sig er fuldt forståelige ud fra rent nordiske forhold (løfte, bære et dyr, jfr. Grettir der bar oxen; brydekampe). Der er således ikke ret meget i og for sig, som man ikke kan forklare ud fra rent nor-

¹ Jeg må på det bestemteste hævde, at *hafra* (i Hárbarðsljóð, i forbindelse: *sildir ok hafra*) betegner bukkenes kød, og ikke havregrød (jfr. Maal og Minne 1917 s. 79 f., hvor Nordgård har den rigtige opfattelse). H. Koht har sst. 163 f. gjort nogle modbemærkninger, som dog hverken beviser noget eller overbeviser. Jfr. Nordgård sst. 1918.

diske kulturforhold i fortid og senere tider helt ned til nutiden.

En fremstilling af en episode heraf findes i Hymiskvadet. Her er det Tor og Tyr, der drager fra Asgård (for at få Hymirs store bryggekedel); de kommer til Egill (en jætte; jfr. digtets *hraunbúi*); han tager bukkene i sin varetægt, medens Tor og Tyr besøger Hymir. På tilbagevejen kommer de så igen til Egill, men de havde ikke kørt længe, før den ene buk lå halvdød foran vognen; dens halthed (fordi lårbenet var brækket? det siges ikke udtrykkelig) antydes (*skakkr* = halt, en betydning, der endnu kendes på Island), »og det voldte den listfulde Loke«, om hvorledes, siges der ikke et ord. Er han imidlertid kommen til Egill og har været årsag til, at Tjalve flækkede knoglen? Eller på anden måde? Har Tor slagtet bukkene og spist, inden han drog videre til Hymir, og gjort dem levende ved sin tilbagekomst? Alt dette kan forudsættes. Men digteren kan også have kendt myten i en anden form. Digtet siger, at jætten måtte give Tor bægge sine børn til bod. I hvert fald har digteren kendt denne myte i en anden sammenhæng end Snorre, måske som en selvstændig myte for sig.

Dr. v. Sydow har, som anført, behandlet denne myte, og især den enkelthed, der består i, at dyr kan blive levende igen og uskadede, når alle deres knogler, skelettet, er tilstede. Troen på, at sådant lod sig gøre, var i oldtiden ganske almindelig overalt, hvad v. Sydow nærmere efterviser. Der er som oftest tale om hellige mænd, der vækker døde dyr til live. v. Sydow påviser, at kun i Irland findes legender, i hvilke den hellige mand vækker sit eget dyr tillive, hvis knogler er bleven lagt samlede på dets hud, og så viser det sig, at det er halt på grund af et brækket ben. Han mener, at dette moment er kommet til Island

(Norge) og dér anvendt i myten om Tors buk, eller, med andre ord, denne beror på irsk oprindelse. Der göres opmærksom på, at i disse legender forekommer altid det brækkede ben i forbindelse med bygmestersagn, hvad der i vor myte slet ikke er tilfældet.

For den, der tror på et sådant enkelt mytetræks vandring eller lån og indføjelse i en anden sammenhæng, er det hele vist ret sandsynligt, måske endda ligefrem; og fandtes dette træk kun i Snorres fremstilling, vilde man måske ikke indvende noget derimod. Anderledes stiller sagen sig, når der tænkes på episoden i Hymiskvadet, hvor det vistnok må eller kan antages eller forudsættes, at Tor selv har slagtet sine bukke — uagtet dette ikke står der ligefrem. — Her må der da göres de samme kritiske bemærkninger eller indvendinger som i flere andre tilfælde. Kronologiske grunde taler virkelig imod, at dette er sket her, selv om Hymiskvadet tilhører slutningen af 10. årh. Hertil kommer, at alle de irske kilder for disse legender er meget sene, de fleste er optegnelser fra de sidste tider. Man kommer uvilkårlig til at spørge: Kan disse forestillinger ikke ligeså godt være kommet til Irlænderne fra de Nordboer, som nedsatte sig iblandt dem og levede slægtled efter slægtled sammen med dem? Med andre ord: er de ikke netop nordiske forestillinger fra begyndelsen af? Mig forekommer det at være lige så sandsynligt som det modsatte¹. Denne nærliggende mulighed har v. Sydow slet ikke kunnet tænke sig — jfr. den hos Bugge herskende forestilling, at intet kan være oprindeligt eller selvstændigt i

¹ V. der Leyen har i en afhdl. i Beiträge 33 netop for Udgårdsfærdens vedkommende antaget lån fra nordisk eller påvirkning derfra, ikke just m. h. t. netop dette punkt, men m. h. t. legene hos Udgårdsloke, og det gör langt mere indtryk af at være rimeligt.

Norden, hvortil det blot er muligt at påpege en om end nok så svag parallel på fremmed grund. Bevislig har Nordboerne bragt deres myter til Vesten, og ikke blot mundtlig meddelt dem, men også billedlig fremstillet dem på ufor-gængelige stenkors, hvor de står den dag i dag som talende vidnesbyrd om disse meddelelser. Dr. v. Sydow nægter, at myten kan udledes af nogen af de nu kendte legender, men får oprindelsen frem ved en ret kunstig kombination af to forskellige typer (s. 105); den umiddelbare irske kilde (legende), der snarest må forudsættes, er da gået tabt. Vi ender altså dog med en ubekendt. Og det er egentlig ikke betryggende.

I en anden afdeling af denne afhandling behandler v. Sydow »Skryme-episoden«. Dens indhold meddeles og der henvises til, at hentydninger til den findes, som bekendt, både i Hárbarðsljóð og Lokasenna. I det første digt hedder det, at Tor »blev stoppet i en hanske på grund af frygt og fejhed; på grund af frygt turde du hverken fise eller nyse, så at Fjalar hørte det«, og i Lokasenna siger Loke: »hårde fandt du Skrymirs remme, og du kunde ikke få fat i maden« [»og du var ved at dø af sult, skönt du ellers var rask« — senere tillæg]. Her er der ingen uoverensstemmelse med Snorres fremstilling; jætten hedder i Lokas. Skrymir, som hos Snorre; når han kaldes Fjalar i Hárþ., er det intet andet end et jættenavn brugt synonymt med hint (lydrimets skyld). Der er ingen grund til her at fastslå nogen modsigelse. Vi har således det samme tilfælde her som før, at vi allerede i 10. årh. finder myten i Norden, efter min opfattelse i Norge. Her gör altså på forhånd de kronologiske forhold meget store vanskeligheder.

v. Sydow har ret, når han i denne overordenlig mor-

somme beretning ikke finder nogen religiøs tanke og i den forbindelse taler om den digtende fantasi (s. 147). Han henviser til S. Bugges udtalelser i Nordboerne i Irland (Foredrag udg. 1907 s. 92, jfr. Irlands gamle åndskultur, foredrag, s. 20) om, at beretningen må bero på keltiske sagn, ti der bruges ordet *grés-járn* om det jærn, Skrímyr havde bundet om madpakken; Tor kunde ikke finde sammenføjningerne (knuderne) og løse dem. Ligeledes peges der på, at det danske ord *hanski* bruges her; hvad det skal sige, er dog ikke let at se. Ordet *grés-* kunde synes at have større betydning. I hdss. skrives det *grés-*, *gress-*. Det findes også et andet sted, i Göngu-Hrólfs. (Fas. III 240, anm.): *þat var gert af gresjárni*¹; *þat fellr í firði þeim er Grer*² *heitir*. Der tilføjes: *þat kann eigi ryðga né stökkva*. Der synes ikke at være nogen indre sammenhæng mellem dette sted og Snorre. Indirekte kan ordet naturligvis dog gå tilbage til Snorre. Dette har Bugge erklæret for irsk *grés*, der »på irsk betegner kunst«, brugt særlig om den kunst at »gøre jærnet blankt, hvast og hårdt«³. Unægtelig synes dette at passe godt. Nogen nordisk forbindelse for ordet er ukendt; ganske vist findes et *grér*, der især findes brugt i rimerne i omskrivninger for mænd (*geira grér* o. s. v.), og det findes som dværgenavn i *Sörlapátr*. Det er muligvis det samme ord⁴. Her er en tilknytning lettere; 'dværge-jærn' kunde let antages at være bleven til om en særlig art af jærn med de og de mærkelige egenskaber, i henhold til en eller anden myte. Nægtes kan det på den anden side ikke, at et sådant ord som det irske kunde

¹ Udgavens *ger-* er ganske urigtigt; alle hdss. har *gres-*.

² Her står *ger* i ét, men *grer* i de andre hdss.

³ Jfr. Norsk sagafortælling, s. 189 f.

⁴ Bugge har dog afvist sammenstillingen med dette.

være kommet til Island og være blevet brugt ligesom *parrak* f. eks. (se ovf. 59—60), men deraf følger ingenlunde, at hele den beretning, hvor ordet findes, skulde være irsk, ligesålidt som det vilde være muligt at antage, at fortællingerne om Odin hos Snorri (Yngl.) var keltiske, fordi der dér findes ordet *bjának* (Hkr. I, 11).

v. Sydow udtaler da også en tvivl om, hvorvidt det er berettiget på grund af et enkelt (eller et par enkelte) ord at drage den slutning, som Bugge gör, men han mener, at Bugge dog har set ret ialfald m. h. t. »knudeepisoden«. Ti hos Ierne findes en »knudemagi«, hvorpå der anføres eksempler. Iøvrigt skulde denne »knudemagi« være ukendt. Altså må den være kommet til Nordmændene fra Kelterne. Det er samme måde at ræsonnere på som tidligere.

v. Sydow anfører et sagn om Finn og hans mænd, der jagede en dag på White Glen. Læser man dette sagn, opdages det straks, at sågodt som alle enkeltheder er forskellige fra Torsmytens. Den eneste lighed eller parallel, der her findes, er, at der til Finn kommer en »stor mand«, der viser sig at være i besiddelse af uhyre kræfter og hurtighed; han tilbyder Finn sin tjeneste. Der er hos ham ingen underfundighed, end mindre fjendskab eller hånende overlegenhed og drilleri, der netop er det hovedsagelige i Skrýmers væsen. Der er således en fuldstændig modsætning tilstede her. Alt er uligt. »Den store« mand forlader ikke Finn som Skrýmer Tor; der er ikke om aftenen tale om nogen kraftprøver, ingen öjenforblindelser — kort sagt intet af alt det, der er det karakteristiske ved episoden hos Udgårdsloke; hele tendensen og sammenhængen er helt forskellig. Der er ganske vist tale om kraftprøver i den irske beretning, men det er jætten (»den store mand«), der selv skal udføre dem, og de göres for at blive

ham kvit. Om nogen uløselige magiske knuder er der her heller ikke tale¹. I den irske beretning er der endnu mere af æventyr, »som dock i detta sammanhang ej intresserar oss«. I nogle versioner skal der antydes, at Finn selv skal udføre et eller andet vanskeligt, så at A. Nutt deraf har sluttet, at jætten var udsendt af en fjende (jætten kommer fra »Lochlann«), men selv om så var, er uligheden lige stor for det. Det er i virkeligheden ufatteligt, at disse beretninger overhovedet parallelliseres på et så tyndt grundlag. Selv indrømmer v. Sydow, at ved flygtig [det behøver den tilvisse ikke at være] granskning synes ulighederne at være ganske store, men »abstraherar [udh. her] man från de övriga motiv [ja, her er de nu ikke så få], som å båda sidor tillkommit är likheten, såsom af följande jämförelse framgår, omïsskännlig«, og så stilles en generaliserende parallellisering op i ganske almindelige ordelag; det er den sædvanlige folkloristiske metode, der i mine øjne er, videnskabeligt set, lidet forsvarlig. Så søges afvigelserne forklarede, og da falder alt som fod i hose, så kommer facitet med lethed frem. Motivet med hansken jævnføres med lignende æventyrmotiver, men oprindelsen dertil lader sig ikke nærmere påvise. Det samme gælder Skrymirs snorken og »løvbladets« fald på Skrymirs hoved«², samt »dalene« i klippen (hammermærkerne). Af hele dette afsnit er det altså ene og alene »knudemotivet«, som bliver keltisk, og det skal være indarbejdet i hele det øvrige, der

¹ Ti noget ganske andet er, at Conan bliver af jætten bunden med sådanne knuder, at når én løses (de kan altså løses) kommer der 7 istedet, og ingen kunde befri ham for båndene undt. jætten selv eller smeden i White Glen. Her er ingen paralleller, undt. den, at der nævnes ordet »knuder«.

² Jeg anfører her for kuriosums skyld den vigtige indrømmelse, at »motivet er af den art, at det godt kan være opfundet mere end en gang«. Dette skulde betænkes lidt oftere, end tilfældet er.

er nordisk, med bevidst hu. Men når man nu husker, at det for Skrýmer var om at gøre at pine og plage Tor så meget som muligt, var det en selvfølge, at han måtte hindres i at få føden; og dette kunde jo ikke ske på anden måde end ved at binde maden således i en pakke, at remenderne (knuderne) ikke kunde løses. Det er simpelthen en logisk tankeudvikling. Det synes mig tvivlsomt, om der overhovedet her kan tales om nogen »knudemagi«. Det hele var jo — som det siges senere i myten — en øjenforblindelse, hvori netop ligger, forekommer det mig, at knuderne kunde i og for sig, omend vanskelig, løses. Det er tænkeligt at ordet *gres-* er af keltisk oprindelse og er — på Island — blevet benyttet om højelig og smidig jærntråd (jfr. *teint járn* og *járnvafiðr*) i almindelighed, men deraf følger som sagt ikke, at myten er keltisk.

Endelig er der det 3. afsnit, »besøget i Utgård«. Her er jo alt overmåde naturligt-logisk-nordisk; jfr. ovf. Her er Snorre den eneste kilde, undt. for så vidt som Elli i Kvel-dulfs vers kaldes 'Tors brydekamp-veninde'; verset er ial-fald langt ældre end Snorre.

Tjalves løben omkap med Huge, der er den personificerede 'hu', beror på den opfattelse, at sjælen er det hurtigste af alt, visselig en tanke, som kunde opstå af sig selv allevegne, — Tor drikker, fordi han er vældig tørstig (ligesom Loke sulten); man har sat i forbindelse hermed den omstændighed, at der altid, også ved flodtid er en smallere eller bredere strimmel sand og sten, der ikke overskylles, før det mulddækkede og græsbevoksede jordlag begynder. Dette søgte man forklaring på — og grunden var denne, at Tor ved en lejlighed havde drukket så meget af havet, at dette fænomen fremkom. Skulde Tor brydes med noget, han ikke kunde magte, måtte det — ved en

forskende eftertanke — kun være alderdommen, som han ikke kunde overvinde (han kunde ikke falde for alderdommen — han skulde jo falde for midgårdormen!); denne personificeredes ligesom huen. Det er mytedigtningens skæmt, at lade Tor komme i kast med midgårdormen — her i en vældig kats skikkelse —; kattens smidige ryg, der kunde skydes himmelhøjt i vejret, svarer til slangens krop. Alt dette forstås umådelig let som en original nordisk tankebygning, uden at man på noget som helst punkt behøver at spørge om fremmede forbilleder.

v. Sydow anfører nu 3 gæliske sagn, hvori der skal findes endel parallelisme. Men det er egentlig nok at anføre hans egne ord herom: »De tre meddelte gæliske sagn afviger ganske stærkt (udh. her) fra hinanden og endnu mere (ligel.) fra Udgårdsepisoden. Men, tilføjes der, overensstemmelserne er dog af den art, at man måtte antage en virkelig samhørighed mellem dem indbyrdes og med Snorres beretning«. Det første er os uvedkommende; hvad det sidste angår, synes det umuligt at fatte den tvingende grund til samhørigheden. Ingen, som læser sagnene og bedømmer dem med uhildet blik, vil lettelig kunne indrømme denne. Mig er det umuligt. v. Sydows følgende forsøg på at få parallelismer og lån frem viser bedst ved de — netop her så — vage udtryk og nødvendige indviklede kombinationer, på hvor svage fødder det hele står. Efter min opfattelse er hele myten om Tors færd til Udgårdsløke både som helhed og i enkeltheder fuldstændig nordisk digtning. Det eneste, der måske ikke er det, er stavelsen *grés* (*gress*). Hvor meget man nu kan bygge derpå, forekommer det mig let at svare på (jfr. ovf.).

Dr. v. Sydow har i slutningen af sin afhdl. om Hymer og hans bøger (Danske st. 1915) gjort en del ret træffende

og forstandige bemærkninger om nødvendigheden af — for mytologen og religionshistorikeren — at studere folkeminderne. Uden om dem kan man selvfølgelig ikke komme. Men her må fremfor alt anvendes stræng kritik og sund videnskabelig metode, den samme som er fælles for alle videnskaber. Jeg kan umulig godkende rigtigheden af en metode, ifg. hvilken man begynder en undersøgelse f. eks. på følgende måde: »Mere tydeligt forvansket er selve bægerbrydningen; et bæger er gjort til at drikke af, ikke til at slå i stykker, og allermindst, når det er et kostbart klenodie. En kraftprøve, som skal udføres med et bæger, burde¹ derfor snarere være sat i forbindelse med drikning end med slåen-itu. . . Nogen god motivering for at bægeret skal slås i stykker istedetfor at tømmes tilbunds, findes ikke i digtet, men må (»hör«) oprindeligt have været der. Hvad man skulde vente er enten, at kraftprøven fra begyndelsen af har været en anden, f. eks. drikkeprøve, eller også at formålet med bægerbrydningen har været et andet, men er bleven ændret til at være en kraftprøve ved påvirkning fra de mange andre kraftprøver i digtet og har således fået sin nuværende form. Også den omstændighed, at bægeret skal kastes mod jættens pande, synes at være utilstrækkelig motiveret i digtet. Det siges ganske vist, [NB] at det er hårdere, men dette synes at være en opfindelse på anden hånd. Når et bæger kastes mod panden på en person, plejer dette at betyde, at man vil skade pågældende person, ikke at knække bægeret. I det oprindelige sagn har man derfor ret til at vente en sådan motivering af kastet«. (D. stud. 1915 s. 122—23).

Når man begynder med at ræsonnere på denne måde og giver sig på forhånd således alt, hvad der burde have

¹ Alle udhævelser her af mig.

stået der, alt hvad man kunde vænte havde stået der o. s. v., ja, så er det jo ikke så underligt, at man kan komme til mærkelige resultater. Iøvrigt vedkommer den afhandling, fra hvilken citatet hidrører, ikke det æmne, der her behandles.

Som bekendt har den tyske lærde H. ZIMMER i sine undersøgelser i *Keltische beiträge* (I. III i *Zeits. f. deut. alt.* 33 og 35) søgt at godtgøre, at der hos Iernerne fandtes åbenbare lån fra tyske heltesagn om Sigurd og Niflungerne, men disse lån skulde ikke være komne direkte fra Tyskland, men fra Nordboer i Irland. Jeg lader mig her nøje med at hidsætte, hvad jeg derom har skrevet i min afhandling mod S. Bugge (*Aarbb.* 1895, s. 276 f.). Efter at have påvist Zimmers misforståelse af *Dicuilis* ord (jfr. ovf. s. 6) og urigtigheden af at antage ældre forbindelser mellem Norden og Irland udtaler jeg: »Zimmer har bl. a. påvist, at der i de irske *Cuchulinn*sagn findes for det første sådanne træk som antydninger af usynlighedskappen (*Sigfrids tarnkappe*, s. 317—18); der findes for det andet bestemte hentydninger til *Sigurds hornhud*; for det tredje findes der antydning af 4 brødre (»blutbrüder«) 3: *Hagen*, *Gunther*, *Gernôt* og *Giselher* (s. 312); af disse kaldes den sidste *Fer Balth*, d. v. s. den enfoldige; i tyske sagn kaldes *Giselher* »der tumbe man«. Intet af disse sagntræk findes så meget som løselig antydet i de nordiske eddadigte; her findes ingen *tarnkappe*, ingen *hornhud*, ingen *Giselher*, hverken klog eller dum. Nordmændenes (og Islændernes) ældste sagnform indeholder intet som helst minde om disse særlig karakteristiske sagnbestanddele.

Heraf er der fornuftigvis kun én slutning at drage, nemlig den, at fra nordiske vikinger har Kelterne ikke fået dem — og da naturligvis heller ikke de øvrige sagndeale, der her er tale om. Og selv om man ikke vil drage denne slutning i hele dens strænghed, er det, efter hvad der foreligger (eddadigtenes beskaffenhed), naturligst og sandsynligst at søge forklaringen af de irske sagnlån på en anden måde, end Zimmer har gjort. Naturligst og sandsynligst er det da at antage, at alt hvad der af lån fra tyske sagn om Nibelunger og Sigurd fafnirsbane er kommet til Irerne, er indkommet direkte fra Tyskland og ikke ad den Zimmerske omvej. Forklaringen af en sådan overførelse ligger lige for hånden. Fra ældgammel tid havde der, som bekendt, været den livligste forbindelse mellem Irer og Tysker eller mellem Irland og fastlandet. Irske munke oversvømmede Tyskland og stiftede der berømte klostre; der var tyske lærde, som studerede i Irland o. s. v. Det følger af sig selv, at der var den livligste forbindelse mellem disse munke og deres hjemstavn. Det er disse forbindelser, der har ført de gamle tyske sagn til Irland, og ikke de nordiske vikinger. På den anden side må det fremhæves, hvilket også stiller sagen i den rette belysning, at der blandt de nævnte sagnlån ikke findes et, der i særlig forstand er nordisk«. Således måtte jeg dengang skrive; var forudsætningen rigtig, vilde det være klart, at disse irske sagnmomenter umulig kunde tages til indtægt for en livlig udveksling af åndsindhold mellem Kelter og Nordboer, og S. Bugges henvisning til Zimmers påvisninger som gunstige for hans egne mytologiske og sagnhistoriske teorier måtte ganske bortfalde. Nu må det hele falde bort, da netop forudsætningen, tilstedeværelsen af disse tyske sagn i irsk overlevering, overhovedet beror på

illusion, hvad K. Meyer har bevist i den foran (s. 64) anførte afhandling.

V. Den islandske sagaskrivning.

Jeg har i min litteraturhistorie fremsat de anskuelser, jeg ved mine undersøgelser af kilderne og overvejelse af de i betragtning kommende omstændigheder har ment at måtte gøre gældende. Jeg kunde i grunden lade mig nøje med at henvise til, hvad jeg således har fremsat. Men der er senere fremkommet skrifter og afhandlinger, hvis forfattere søger at godtgøre og hævde meninger, der er vidt forskellige fra mine og som jeg, efter også at have gransket dem, ikke på nogen måde kan gå ind på. Det bliver derfor nødvendigt her at komme nærmere ind på hele denne sag, eftersom oprindelsen til sagaskrivningen efter disse meninger skal søges i Vesten blandt Kelterne. Atter her er det de to navne S. og A. BUGGE, der møder os.

Förend jeg går ind herpå, vil jeg i korte træk skildre sagaens oprindelse og udvikling, som jeg mener den ikke blot kan, men også må forklares, og det på den naturligste måde¹.

Så langt vi kan komme tilbage i tiden, mærker vi og får vi positive beviser for Nordboernes, særlig Nordmændenes, historiske interesser, d. v. s, interesse for fortids begivenheder, hvad enten de nu, efter vor opfattelse, tilhører virkelig historie eller til sagnområdet. Formentlig har Nordboerne i det 9. årh. aldeles ikke kunnet skælne mellem disse to. For dem var uden tvivl alt historie. Den nævnte interesse er ikke noget særlig nordisk; det er den samme

¹ Længe efter at dette afsnit var skrevet fremkom prof. E. Olsons afhdl.: Den isl. sagans oprindelse, Lett. tidsskr. 1918 s. 411 ff., hvori lignende opfattelse og betragtninger göres gældende som de her forfægtede.

vi møder alle vegne, både hos Grækere og Romere, Germaner og Kelter o. s. v. Hvor den nu træffes mindre udpræget, beror det på det ringere kildemateriale. For Nordmændenes vedkommende mangler dette ikke. De ældste kilder, skjaldekvadene, giver os adskillige tildels udmærkede vidnesbyrd i så henseende. Eddadigtene også.

At der blandt Nordmændene, der boede i indbyrdes ret skarpt afgrænsede dale og fjorde, og som kun nogle få gange havde lejlighed til at mødes til talrigere forsamlinger, måtte ved hver lejlighed vise sig trang til at spørge, til at erfare om hinanden, hvad der var sket hos nærmere eller fjærnere boende stammer, der alle forbandtes ved hovedsagelig fælles skikke og kultur og fremfor alt ved det fælles sprog, er en selvfølgelig sag, som ingen benægter. Heraf at slutte, at der allerede da var opstået en fortællekunst, vilde naturligvis være forhastet. Men en ubevidst kærnefuld fortælle måde er noget, det ikke er for dristigt at forudsætte. Foruden det her antydede stof har der dengang eksisteret sagn og fortællinger om ældre personer og begivenheder; vi skimter dem i de bedre og mere aldersagtige fornaldarsagaer, som dem om Hrafnistamændene, som dem om Half og hans kæmper og flere andre. Der er meget gammelt norsk sagnstof her, der er forplantet ned igennem tiderne og allerede med landnamsmændene er kommet til Island, hvor det har levet flere hundredår i den mundtlige fortælling indtil det — vistnok i en noget (eller meget) ændret og afbleget form — blev optegnet og samlet. Der er ingen grund til at antage, at de ikke også i Norge har levet på folkets læber, til en vis grad ialfald. Allerede i det 9. årh. må dette stof have fået en fast fortælleform, og der er intet, der hindrer os i at antage, at det blot var ganske enkelte løsrevne episoder eller begivenheder

der da fortæltes; der kan godt have været grupper af sådanne samlede og knyttede til hinanden. Ja, der har allerede dengang måske været *fróðir menn*, der ligefrem samlede på den slags kundskaber, ialfald har vi en tradition om en *Dagr fróði* (Fagrsk. 382—83; kun i A-bearbejdelsen; denne kilde er dog ikke fuldt pålidelig) i det 9. årh. At der også har været en levende interesse for slægten og dens medlemmer, følgelig genealogiske kundskaber, er ligefrem bevisligt (jfr. f. eks. Hyndluljóð). Her har bl. a. den gamle odelsret stærkt medvirket og meget andet. I hver eneste fjord, i hver eneste dal (bygd) har der været sådanne interesser og kundskaber.

Og der var ikke blot hjemlige historiske (dette i den tids betydning) kundskaber tilstede, men også indførte, sydfra bragte, sagn om Jörmunrekk, Atle, Sigurd o. s. v. Disse var allerede indkomne inden 800.

Positive beviser har vi for alt dette. Jeg nævner naturligvis først Ragnarsdrápa af Bragi. Her har vi bl. a. to afdelinger (stevbolker), hvoraf den ene handler om hjemlige sagnpersoner (Hedinn — Högne — Hilde), den anden om kong Jörmunrekk. Bægge handler ganske vist om en enkelt episode, men det kommer simpelthen af, at digtet er forfattet om de enkelte billeder på det givne skjold: Jörmunrekks død (drab) og Hjadningekampen. Men det følger af sig selv, at Brage og hans samtid har kendt mere til sagnene end netop disse episoder. Dette fremgår også direkte af enkelte udtryk i digtet; således kaldes Jörmunrekk »Randves (sönnens) hovedætling« (ǫ: fader); deraf følger, at digteren også har kendt sagnet om Jörmunrekk-Randver; Brage ved — hvad der naturligvis ikke kunde stå på skjoldet —, at »Erpsbrødre« (ǫ: Sörle og Hamdir, der udtrykkelig nævnes) »hævnedede deres sorger« ved at dræbe Jörmun-

rekk, at der hermed sigtes til Svanhild, og behandlingen af hende fremgår af et andet sted (hvor hun nævnes *Foglhildr*, *fogl* = *svan*-); de nævnte brødre kaldes »Gjukes ætlinge« og tillige »Jonakrs sönnar«. Med andre ord: vi ser her tydeligt kendskab til både Jörmunrekk- og Gjukungsagnet, dette endogså i dets mest fremskredne — ellers kendte — form. Alt dette forudsætter en sammenhængende fortælling og det af ingen ringe udstrækning. Der vilde ikke være noget urigtigt i, efter nordisk sprogbrug, at tale her om en — mundtlig fortalt — saga. Ganske det samme forudsætter Hjadningesagnet i den anden afdeling. Selv kalder Bragi det således; (»Ragnar gav mig et skjold og mange *sögur*; *fjöld sagna* står der; dette kan komme både af *saga* og *sögn*, men bægge ord er ensbetydende).

På lignende måde forudsætter Tjodolfs *Haustlöng* en række samlede fortællinger om guderne (myte). Ikke mindre grund er der til at nævne samme digters *Ynglingatal* med alle dets sagn (som vi kalder det; *sögur* som han selv kaldte det). Tjodolf nævner netop her 'sagakyndige' mænd (*fróðir menn*), hvem han har udspurgt og som altså må forudsættes at have siddet inde med mange kundskaber og da i mere eller mindre sammenhængende form, i større eller mindre udstrækning, jfr. *Hymiskv.*s omtale af 'mytologer' (*goðmálugir*). Tjodolf siger også, at det (en nærmere betegnet begivenhed) 'blev til fortælling' (genstand for en sådan). *Haraldskvæði* af *Torbjörn hornklove* forudsætter ældre digte. Fortællinger ('sagaer') forudsættes hyppig i de gamle heltedigte. Eksempler herpå er: »Du husker kun lidt af gamle fortællinger (*fátt fornra spjalla*, *Hh.* I 36, modsat *ný spjöll* 'nye tidender, fortællinger om sådanne', *HHjörv.* 31). I *Guðrkv.* II nævnes *sögur*, der fremstilles i brodering (og der nævnes eksempel herpå); »jeg hørte sige i (blandt) gamle

sagaer (*í sögum fornum*; Oddrgr. 1.), 'lyt til min fortælling' (*saga* Hyndl.). 'At lytte til gamle fortællinger' Grótt. 18. Der hentydes til, at 'man har hørt' 3: fortællinger om noget (*frétt hefr öld Am 1; þá frák sennu Ghv. 1*) o. s. v. Hvad er draperne, der direkte behandler en fyrstes bedrifter, andet end en historisk fortælling (på vers; jfr. Snorres udtryk *söguljóð*)?

Det forekommer mig, at det anførte er ret kraftig talende vidnesbyrd om sans for fortælling, om virkelig udstrakt fortælling om personer og begivenheder, som ikke stammer udefra, men som er medfødt Nordboerne fra arilds tid af lige så vel som ethvert andet oldtids folkeslag.

Efter at Island så var opdaget og befolket, fandtes selvfølgelig her den samme sans for fortælling, samme videbegærlighed, blot med den vigtige forskel, at på Island måtte denne blive så meget større og stærkere, som afstanden mellem det og Norge, mellem Islænderne og stammefrænderne dér, var større. Interessen for forhold og personer i Norge og lysten til at høre nyt derfra måtte, ikke mindst i begyndelsen, være meget stærk og omfattende. Jeg har i min litteraturhistorie (II 187 ff.) udførlig søgt at påvise den islandske sagas forudsætninger. Jeg vil ikke gentage alt det her. Kun skal bemærkes, at jeg der peger på den overordenlig betydelige og selvfølgelig interesse for slægten, herkomsten, der alle vegne kommer til syne, og som måtte vise sig med usvækket kraft; det gjaldt for de indvandrede stormænd at hævde sig, ikke mindst overfor hinanden. Al tale om, at disse genealogiske interesser skulde stamme fra Irland, hvor clan-væsenet var så udviklet og selvfølgelig krævede indgående kendskab til de enkelte slægter og familjer, er ganske hen i vejret og ubegrundet, eftersom urgamle lignende forhold eksisterede i Norden. Det

fremgår af Hyndluljóð med al ønskelig klarhed, hvor almindelige sådanne kundskaber var, og hvilken betydning man tillagde slægten. Det samme viser også det langt ældre Ynglingatal. Jeg har henvist til de ættesagn, der må have dannet sig, om de af slægtens medlemmer, der havde udmærket sig ved tapre gærninger (kampbedrifter el. lign.). I familien fortaltes disse sagn til minde — vel også som forbillede for de yngre. Bautastenenene, som »søn rejste efter fader«, er tavse vidnesbyrd herom, og dog, sammen med de fra Hávamál hæntede ord, talende nok.

Jeg har søgt at vise, hvorledes en sagnskat indenfor familjer eller grupper af sådanne meget tidlig måtte samles og dannes. Jeg har vist, hvor mangfoldigt og broget et kamp- og ufredsliv der førtes på Island mellem de enkelte hövdinger (og slægter), hvorom der kunde fortælles, og hvorom der blev fortalt. Da dannedes, skabtes, grundlaget for de isl. slægtsagaer, der jo næsten alle foregår i 10. årh. (og beg. af 11.). Fremdeles har jeg vist, hvor store interesser der knyttede sig til Norge og norske begivenheder (kongeskifte) for Islænderne; for dem var det en livsbetingelse i flere henseender at stå sig godt med den norske befolkning, fremfor alt med kongerne; derfor var det disse, som hovedinteressen knyttede sig til. Derfor tyede hövdingerne til dem, derfor søgte skjaldene, der efter midten af 10. årh. udelukkende er Islændere, dem. På lignende måde om end i en mindre udstrakt grad bredte sig interessen for de øvrige nordiske lande og nybygder (i Vesten). Der var stadig begivenheder nok at fortælle om for de hjemvendte, lysten til at høre nyt var overalt lige stærk.

Efter o. 1030 begynder et nyt tidsafsnit i Islands historie, et overvejende fredeligt tidsrum, der varer i et helt århundrede omtrent. Vi har herfra så godt som ingen sagaer;

der skete ikke noget, der kunde göres til genstand for indgående fortælling, der forefaldt ingen bygdekampe. Det er karakteristisk, at den eneste saga, der haves (fra midten af det 11. årh.) handler — ikke om våbenbedrifter, kamp og drab, men — om tingstridigheder. Grundene hertil skal ikke her nærmere undersøges; man har bl. a. peget på Skapte Toroddssons virksomhed (jfr. Ares ord i Islb. kap. 8); biskop Isleifs nidkærhed kan også have virket i den retning. Men et er sikkert, at der nu herskede en tid og sådanne forhold, der var så gunstige som vel muligt for en forplantning af forfædrenes livsvirken og handlinger ved og i en mundtlig fortælling. På Island var der fuldt så meget som andre steder trang til underholdning i ledige stunder især i vintertiden, da hele gårdens befolkning var så at sige samlet i ét rum ved hjemmearbejdet. Hvad kunde der være til at forkorte tiden andet end sagn, æventyr og historiske fortællinger, samt fremsigelse af ældre historiske digte og vers?

Endelig har jeg gjort opmærksom på, at den mundtlige tradition ikke blot har levet hos dem, der på grund af særlige, personlige (slægts-)interesser var kaldede til at pleje den og opbevare den, men at der også var sådanne mænd i forskellige bygdela, der af ren og skær historisk interesse samlede de enkelte familjers traditioner og sikkert var virksomme ved disses ordning og sammenknytning. Det er de 'frode' mænd, som vi finder ved tiden omkr. 1100, — netop ved den tid, da sådanne efter udviklingens gang måtte være tilstede. Som eksempel på den mundtlig fortalte saga(-afsnit) har man henvist til den uden tvivl fuldstændig historiske beretning om den unge Islænder hos Harald hårdråde, en beretning, der tillige viser, hvilken overordenlig betydning det islandske alting har haft for

sagafortællingen (jfr. beretningen fra langt ældre tid om Egill Skallagrímsson på altinget).

Ved 1100 var alt således forberedt til det næste skridt i udviklingen, nemlig nedskrivningen, optegnelsen af det samlede stof, sagaskrivningen, der ialfald var i fuld gang ved og efter midten af det 12. årh. Her vil vi stanse noget. Det er af det foran skitserede let at se, at udviklingen fra handlingernes tid gennem den naturlige deraf flydende og følgende mundtlige fortælling i virkeligheden er så selvfølgelig, at den kunde ligefrem forudsættes som sådan, selv om der ikke var direkte vidnesbyrd eller antydninger derom. Den mundtlige beretning i det 11. årh. er intet andet end en direkte fortsættelse af den tidligere ældste (norske) fortælling (myter, sagn, æventyr, lokalsagn om helte og konger o. s. v.), som skjaldekvad og eddadigte m. m. bevidner. Og nu spørger man — som oftere ellers —: er der nogen særlig grund til at søge fortællingens eller sagaens udspring andre steder end indenfor det pågældende nordiske område selv? Mit svar er i det foregående givet. Prof. S. BUGGE og især A. BUGGE mener imidlertid, at svaret må blive et andet, og de retter, som ellers, blikket mod vest og søger kilden eller vækkelsen dér. Jeg henviser særlig til den førstes Norsk sagafortælling og sagaskrivning i Irland (1901, 1908) og den sidstes afhandling Den isl. sagas oprindelse og troværdighed, (foredrag i Nord. tidskr. (Litterst.) 1909; også i så godt som samme form på tysk i Zeits. f. deut. altert. 1909). Disse skrifter må vi nu se noget nærmere på.

»Norsk sagafortælling« udkom i to hæfter, det sidste efter S. Bugges død og egenlig ufuldendt. Dets indhold betegnes ved følgende kapiteloverskrifter: 1. Clontarfslaget og slaget ved Ross na ríog. 2. Vikinger som kommer til Irland

efter Ottar jarl. 3. Rodla, den røde mø og Rusla. 4. Den islandske Brianssaga. Som tillæg hertil findes: Misforståelser i gamle skrifter, navnlig af fremmede navne. 5. Bråvallaslaget og Brianslaget. 6. Den norske i Dublin forfattede Brians saga. 7. Norske mytiske og sagnhistoriske fortællinger på de britiske øer, — hvortil slutter sig »Tillæg og efterskrift«, der består af fragmentariske mindre stykker, der skulde være bleven videre udført som fortsættelse af det hele.

S. Bugge oplyser om sit udgangspunkt, at det har været den iagttagelse af sønnen, at der i skriftet »Irnernes kamp med de fremmede« (Cogad Gaedhel re Gallaib) findes en passus, hvori det hedder: »hans fiender efter ham, nemlig de fremmedes (d. e. Nordboernes) og Leinstermændenes historikere bevidner o. s. v.«; over det sidste ord er der i det ene hds. skrevet »eller: fortæller (dette er blot et glossem)«. Ud fra dette har A. Bugge turdet formode eksistensen af »en på norsk forfattet og nedskreven fortælling eller saga om Brian-slaget«, og denne skulde den irske krönikeskriver have kendt. Det er åbenbart denne mærkelige opdagelse, der har affødt A. Bugges ligeså mærkelige opfattelse af den isl. sagas oprindelse.

I 1. kap. af S. Bugges skrift omtales nu en irsk fortællings opregning af hjælpetropper, der samles allevegne fra, deriblandt også fra det nordiske område, for at deltage i slaget ved Ross na ríog. Den nævnte antagelse af et nordisk kildeskrift skulde nu støttes eller fremgå af »flere navne«, vel at mærke navne, som skulde tilhøre ikke de fjærne tider, slaget ved Ross na ríog tilhører, men Clontarfslagets tid (1014). Der sendes bud til »Siugraid soega, konge af Súdiam, til Sortabud sort, konge af Orknørne«. Det første navn skulde være nordisk *Sigrøðr sugga*, der

skal være identisk med den bekendte Orknø-jarl Sigurd Hlödvevsson den digre (*sugga* = so, ɔ: den tykke). »Sortabud sort« skal være nord. *Svarthöfuð svartr*, en ellers ganske ukendt person. Dette skal altså bero på en nordisk, endogså skreven kilde tæt opad eller efter begivenheden (1014). Hertil er der meget at sige. Bægge kaldes de to nævnte hövdinger for »konger«, istedenfor »jarler«; det skyldes, hedder det, den irske forfatter. Dette er nu i virkeligheden ret slemt, men værre endnu er, at Sigurd henføres til Syderørerne, men den ukendte Sorthoved anbringes på Orknørerne; man skulde tro, at der her var sket en forveksling, ti vi kender så udmærket godt hele den orknøske jarlefamilje. Så er der formen »Sudiam«, der naturligvis er det nord. *Suðreyjum* (dativ). Hvad der her skulde vise benyttelse af et nordisk skrift er i virkeligheden altfor svagt til at kaldes blot et sandsynlighedsbevis. At disse navne kan skyldes og formentlig også skyldes mundtlig meddelelse er klart, netop dativen kan så udmærket forklares derved. Dette gælder også Bugges udvikling om *Inscoa* som navn, samt hans bemærkning om varianten *Olaib*; denne form viser netop en sen tid fra o. 1100 og fører bort fra en saga fra omtr. 1020 (jfr. også Marstrander s. 66). Bugges bemærkninger om *piscarcarla*, der skulde være = *fiskikarla* eller *fiskarkarla* bortfalder også. Som Marstrander (s. 81) viser, kan dette ikke være så; ordet kan »kun forklares som en omformning af *fiski-*, *fiskiar-karl* efter *fiskari*«. »Disse omformninger går følgelig tilbage til det 12. årh.« Det er heraf klart, at ordet, så langt fra at være bevis, netop bliver modbevis mod Bugges teori, ganske som formen *Olaib*. Havde der for den nordisk sprog forstående og læsende Irer foreligget en skreven kilde, skulde man virkelig have ventet en nøjagtigere og bedre

gengivelse. Dette må derfor bestemt udgå som bevis. Ligeså usandsynligt vilde det være i en så tidlig fremstilling at finde »en mere folkelig sagnhistorisk karakter«, hvad der skulde fremgå af navne som »Broder rød« og »Broder hvid«. Dette er højst usandsynligt for ikke at sige umuligt.

Når S. Bugge siger, at disse »norske ord og navne lyder til os som en vemodig genklang af en hilsen fra landsmænd«, kan det være rigtigt nok, men ikke just på den måde, som han antager. Men der er snese (eller hundreder) af andre ord og navne, som gör akkurat det samme; der er intet særlig mærkeligt ved netop disse.

I kap. 2 søger B. at bevise, at flere navne på nordiske høvdinger og mænd, der henføres til 915, i virkeligheden hører sammen med Brianslaget 1014. Til grund for disse navne skulde ligge nordiske navne fra et prosaskrift. Bugge holder sig især til irske former på *-in* (*Suainin* og lign.), som han opfatter som den nord. artikel. Dette er vist urigtigt og højst usandsynligt allerede af den grund, at den tilføjede artikel endnu var meget sjælden; i Norge-Island var den ukendt i personnavne. Marstrander opfatter da også dette *-in* som det nord. *-ingr* (s. 151). Det hele bliver altså betydningsløst.

Kap. 3 kan vi her lade ganske ude af betragtning. Kap. 4 handler om den isl. Brians saga således som den findes brudstykkevis i Njálss. og Þorsteins saga Síðuhalls-sonar. Om denne kan jeg henvise til min behandling deraf i min afhdl. om Njála (i Aarbb. 1904, s. 158 ff.), Njálas fremstilling er i flere henseender mærkelig rigtig, men den indeholder også fejl, og det i enkeltheder af en sådan art, at de umulig kan hidrøre fra øjenvidner til slaget eller bero på en gammel kort efter slaget skrevet skildring deraf. Disse fejl kan kun forklares ved, at den oprindelige be-

retning, der sandsynligvis kom til Island med et par Islændere, der deltog i slaget, under den mundtlige overlevering er bleven ændret og forvansket, hvad man har så meget lettere ved at forstå, som det her drejer sig om begivenheder så fjernt fra Island¹. Den påberåbte »Brians saga« skal, ifg. Bugge, også have været islandsk. En skreven 'saga' fra kort tid efter slaget er simpelt hen utænkelig som grundlag for Njálas fremstilling. En sådan vilde være bleven benyttet ganske anderledes grundig end tilfældet måtte have været. Spørgsmålet bliver så, om man alligevel — af andre grunde — kan eller bør antage en sådan oprindelig i Vesten skreven norsk saga om slaget. Det er det, S. og A. Bugge bægge hævder. Men én ting må slås fast, og det er, at fremstillingen i Njála og Þorst.s ikke på nogen måde forudsætter en sådan, tværtimod².

Vi skal nu kortelig gennemgå det vigtigste af, hvad S. Bugge fremfører til begrundelse af, at en oprindelig, norsk »ikke meget senere« (o: end Brianslaget) skreven saga er benyttet.

S. Bugge gennemgår først de uoverensstemmelser, der findes mellem Nj. og irske kilders fremstilling af slaget. Hertil har jeg intet at bemærke (jfr. min afhdl.). Bemærkningerne (s. 59—60) om de i de nu eksisterende håndskr. af Nj. fejlskrevne (el. urigtige) navne (som *Kerþjálfaðr* for *Ter-*, *Kantaraborg* f, *Kankara-*) skal jeg ikke heller komme ind på, da Bugge selv indrømmer, at de ikke behøver at forudsætte en »oprindelig ikke-islandsk . . . originalberetning«. Så meget større vægt lægges der på et sted i Þorst.s., hvor-

¹ Þorsteins saga er et uddrag enten af Njála selv (måske i en noget ældre skikkelse) eller den til grund liggende Briansaga, der ligefrem nævnes i Njála.

² S. Bugge indrømmer (s. 56), at Njálas fremstilling beror »tildels« på de isl. deltageres beretninger.

til der i Nj. intet tilsvarende findes. Det er beretningen om, at Sigurd jarl hører fra luften en stemme, der siger: »hvis Sigurd vil have sejr, da søge han med sine mænd op på Dumazbakke«. Han faldt i slaget, og man kommer til at tænke, at det skete, fordi han ikke fulgte rådet, at »Dumazbakke« virkelig er eller var navnet på en høj i nærheden af valpladsen. Dette vilde være den umiddelbart naturlige forståelse. Bugge forstår ordene symbolsk; *dumaz* er irsk *duma* (*dumha*) 'gravhøj'; ordene skulde altså i virkeligheden betyde, at »Sigurd med sine mænd må falde« (egl. »han skal søge op på den bakke, hvor hans lig skal lægges i gravhøj«). Dette »sagn« må være opstået blandt nordmænd, som forstod irsk. Hvis det hele var rigtig forstået, vilde den sidste slutning være rigtig nok. Udtalen *dum* (med *m* og ikke *v*-) må bero på en nordmands »i Dublin nedskrevet skrift«¹. En sådan slutning er i og for sig ganske unødvendig. I og for sig kunde ordet være bragt til Island i den form, det udtaltes o. 1000, og så naturligvis der være bevaret i den form. Men Bugges hele opfattelse er ganske overflødig — hvad også A. Bugge senere har set og indrømmet —. »Dumazbakke« var som A. Bugge senere har vist (jfr. ovf. s. 63) et virkeligt stedsnavn på egnen (ved valpladsen). Det er altså højst tale om et råd om netop at trække sig op på denne bakke for bedre forsvars skyld. Et symbolsk udtryk er der ikke tale om.

Derefter skriver Bugge om navnet *Taðkr* (*Taðr*, *Tannr*;

¹ S. 181 ytrer Bugge: »Forskellig fra den saga, som efter min grundelse blev nedskreven i Dublin ca. 1020, var vistnok den sandsynlig i Nordskotland eller på Orknøerne opståede fortælling om Brian og Brianslaget, som kan spores i Torsteins saga og i Njaals saga«. Udtrykkene om denne saga er, som man ser, noget svævende og ikke lette at forlige indbyrdes.

irsk *Tadg*) i *Njála*. *Taðkr* er det rigtigste, der ligesom *Dum* har fulgt med i beretningen, men er — på Island — blevet forvansket eller omdannet, hvad der jo kunde ske på letteste måde. Hvad B. kan få ud af et sådant navn, svarer ganske til hans navnetydninger i hans Studier, og er ligeså værdiløst. Hvorledes dette navn overhovedet kan anføres som et bevis for den skrevne saga, som B. har antaget, er virkelig en gåde; man læse udviklingen s. 64—65. Ind på de følgende sider (s. 66—77) skal jeg slet ikke komme; de er et rent Buggesk forsøg på at forklare et »hidtil uforklaret« stykke i Nj., det om Kylfir og Brian.

Kap. 5 om »Brávallaslaget og Briansslaget« mener jeg helt at kunne se bort fra og blot bemærke, at hvad Bugge her fremfører ligesålidt som det øvrige beviser tilstedeværelsen af en skreven Brianssaga. Er der nogen sammenhæng her, kan den ligeså godt tænkes på en anden og naturligere måde.

Kap. 6 må vi derimod se lidt nærmere på (»Den norske i Dublin forfattede Brianssaga«). Heri vender Bugge tilbage til udtrykket i Cogad Gaedhel o. s. v.: »hans fjender efter ham, nemlig de fremmede (d. e. Nordboernes) og Leinstermændenes historikere, bevidner (eller: fortæller), at der o. s. v.« (jfr. foran s. 125).

Todd har (s. 188) forstået dette, som der sigtedes til irske »historikere«, *senchaidi* (egl. 'antikvarer, de som kender gamle tider, gamle fortællinger', Bugge) blandt Brians fjender. Disse »historikere« var især fortællere, men kunde også være forfattere. Jfr. glossemet »fortæller« som kun er en forklaring af »bevidner«. Det ligger således i og for sig fuldt så nær her at tænke på fortællere. I det mindste er det givet, at udtrykket ikke mere peger på en skreven saga end en mundtlig beretning. Ordene kan lige så

godt sigte til mundtlige hjemmelmænd, og hvis der er tale om nordmænd som sådanne, ja, så er der overvejende sandsynlighed for, at det er mundtlig beretning, der sigtes til. Jeg må give Bugge ret i — imod Todd —, at det ligger nærmere at forstå ordene som sigtende til fortællere blandt nordboerne (»de fremmede«) selv. Det vilde forudsætte gensidig forståelse, hvorledes man end vil tænke sig denne; men deri er intet unaturligt eller umuligt ved omkring år 1020. Der er rigtignok her den slemme omstændighed, at hvad disse »berettere« skal være hjemmelmænd for, »ikke kan være overensstemmende med virkeligheden« (Bugge). Dette afsvækker, forekommer det mig, ret betydelig beviskraften. Er denne passus om »historikerne« i det hele andet end en frase, for at gøre det utrolige ligesom mere troligt? Skriftet roses ganske vist meget for sin velunderrettethed i det hele; men derfor kunde forfatteren måske nok have tilladt sig denne påberåbelse. Hvad Bugge ellers fremfører til støtte for sin antagelse er ikke beviser, men kun muligheder, og det endda ret svage.

Bugge fremdrager et andet sted, hvor det hedder, at de »fremmede (o: Nordboerne) og fremmede (d. e. nordiske) kvinder, som fulgte slaget fra Dublins volde, bevidnede, at o. s. v.« Den naturligste opfattelse af dette sted er, forekommer det mig, ubestridelig den, at det er forfatteren selv, der her beråber sig på de »fremmede« mænd og kvinder; han bruger her det samme udtryk som hint første sted (»bevidner«). Her kan der, under denne forudsætning, kun være tale om mundtlig meddelelse. Bugge går nu den omvej, at antage, at dette er hæntet fra det »norske« skrift, hvor påberåbelsen oprindeligt skulde have stået. Atter en mulighed, men heller ikke mere, og det ingeniunde en, der utvungent frembyder sig. Bugge anfører også det be-

rømte replikskifte mellem Sigtrygg og hans (irske) hustru, der fandt sted under og efter kampen. Bugges slutning her er analog med de andre. Men ligger det ikke langt nærmere at antage, at det er Sigtryggs hustru, der her selv er den middel- el. umiddelbare hjemmelsmand? Forf. til Cogad var jo hendes samtidige.

Når vi nu ser tilbage på de argumenter, som Bugge fremfører for en tilstedeværelse af en norsk skreven saga fra o. 1020, er de altså i hovedsagen følgende: 1. Dumazbakke-episoden. 2. Navnet Taðkr. 3. Stedet i Cogad Gaedhel o. s. v. [Jeg overspringer ganske det argument, der hentes fra Brávallakvadet]. Heraf bortfalder helt nr. 1. Nr. 2 er uden al betydning for en skriftlig beretning, og nr. 3 er ialfald kun en svag mulighed; sandsynligheden taler for, at der sigtes til en mundtlig meddelelse. Egenlig bortfalder 1 og 2 af sig selv i henhold til den ovenfor (s. 129) i noten anførte udtalelse af Bugge selv, hvorefter Njálas (og Torsteinssagas) beretning slet ikke skulde hidrøre fra denne skrevne saga, men — som det nu pludselig her hedder, — fra en »sandsynligvis i Nordskotland eller på Orknøerne opstået fortælling«. Der kan efter dette ikke være tvivl om, hvor tvivlsom denne »saga« må siges at være. Mig forekommer det umuligt på dette grundlag at antage en sådan¹. Der kan ikke henvises til Bugges øvrige kombinationer, som i det foregående ikke er fremhævede; de er alle kun meget løse gisninger, egenlig på grundlag af de anførte hovedpunkter.

I og for sig kunde det ifølge Bugges udvikling være ret ligegyldigt for den islandske litteraturhistorie (sagaskrivningen), om der havde eksisteret et sådant skrift, da det

¹ Også A. Heusler finder Bugges antagelse af en skreven saga ubegrundet (Die anfänge der isl. saga s. 15 not. jfr. s. 50).

altså dog kun middelbart og uegenligt skulde have været en kilde for den Briansaga, der snart antoges »skrevet i Nordskotland eller Orknøerne« (s. 181), snart kaldes »islandsk« (s. 52 og oftere; for der må menes den samme) og som »spores« i Njálss. (og Þorsteinss.). Men en ganske anden og større betydning tillægger A. Bugge denne vistnok helt igennem på indbildning beroende saga samt andre »sagaer« af lignende art. Vi kommer da til A. Bugges ovf. nævnte afhandling.

A. Bugge udvikler da, hvorledes noget, der kaldes »vikingsagaer«, har dannet sig i de vestlige nybygder. Det hedder (s. 412): »Endnu tidligere end på Island og i Norge har sagafortællingen udviklet sig i vikingnybygderne på de britiske øer«. I og for sig er dette en dristig påstand overfor alle de positive vidnesbyrd om fortælling hjemme i Norge (og på Island) fra arilds tid af¹. Endnu dristigere bliver dette, når vi læser om grundlaget for denne antagelse. Der skal i England have eksisteret en »saga« om kong Olaf Tryggvason straks i de første 10—20 år af det 11. årh. Det hedder: »Odd munk fortæller om en Olafs-saga, som ved midten af det 11. årh. blev fortalt i England. Hans hjemmelsmand var, kan vi se, en mand fra Orknøerne« (s. 412)². Med den første sætning her sigtes vist til, hvad der findes i slutningen af Stockh. håndskriftet af Odds Olafssaga (udg. s. 70—71, jfr. A.M.310, Groths udg. kap. 78). Det sidste kapitel her indeholder en fuldstændig legendarisk sagnhistorisk fortælling (efter en ganske ukendt »Soti skald«) om Astrids og Olafs rejse til syden (efter Svolderslaget), til Rom, derfra til Garderige og endelig til

¹ Og, kunde man tilføje, til de sidste tider, jfr. f. eks. forholdene i Sætedal som J. Skar har skildret (jfr. Heusler: Die anfänge s. 38 f.).

² Jfr. Heusler: Die anfänge s. 34 f. og Bugge i Aarbb. 1908, s. 262 f.

Jerusalem; hvorefter det hedder: »da kom der nordmænd til byen og kongen (∴ Olaf) traf dem, og gav dem den bog, hvori denne »saga« var skreven og bad dem bringe den til kong Adelsråd i England, og han havde siden denne fortælling til tidender (∴ til genfortælling, snarest)«. Kapitellet slutter med, at »denne saga forfattede og satte Odd munk« o. s. v. uden at der antydes den ringeste forbindelse mellem Odds og den »engelske«. I 310 findes noget tilsvarende, dog ikke det samme; her hedder det blot, at kong Jatvard i England mindedes ofte det venskab, Olaf Tr. havde vist hans fader Adelsråd, og at han plejede hver påske at fortælle sine riddere om kong Olaf, og engang fortalte han, at han af nogle mænd, der var komne fra Syrien, havde erfaret, at kong Olaf var død. Her er der ikke et ord om nogen »saga«. Sammenlignes disse to fremstillinger (om samme sag), er det klart, at den i 310 er mere oprindelig, den er simple og, om jeg så må sige, i al sin utroværdighed dog mere menneskelig. Men hvad der er af en særlig betydning er, at dette overhovedet slet ikke findes i Odds bog. I det foranstående kapitel i 310 hedder det udtrykkelig: »her slutter sagaen om Ol. Tr. . . og således skrev Odd munk på Tingøre«. Altså er dette kapitel om kong Jatvard — ligesom de andre følgende — et senere tillæg, som intet har med Oddr at gøre; i Stockh.-hds. er ordene om »Odd munk« åbenbart med vilje og vilkårlig flyttede til allersidst. Denne beretning er ikke blot i den sammenhæng, den findes, men også i sig selv ganske uhistorisk og det rene munkedigt. Der har aldrig eksisteret en sådan »saga«, som det ene håndskrift antyder. Og det er kun mærkeligt, at en moderne historiker kan opfatte denne fortælling som historie og

derpå bygge vidtgående slutninger. Denne »saga« om Olaf er ligeså uvirkelig som den om Brian.

Den sidste del af den ovf. anførte udtalelse (om »hjemmelsmanden fra Orknøerne«) hidrører fra et stykke i Olafss. i Flatøbogen; manden hedder her Ormr Þorljótsson, men han tilhørte rigtignok 12. og ikke 11. årh.¹

En anden (eller 3.) saga, »om Ragnar lodbrog og hans sønner«, siges at have været fortalt »i Island og vel også i England, ialfald på Orknøerne« (s. 414). Dette begrundes ikke nærmere, og jeg ved heller ikke rigtig, hvortil der sigtes; jeg kan til nød gætte mig til den fjer, der her ligger til grund. Og så tilføjes (som den 3. eller 4. saga): »Axel Olrik har påvist, at der i Northumberland har været fortalt en saga om jarlen Sivard digre«.² Dette kan være meget rigtigt. Det er kun, hvad man ventede, at der i de norrøne bygder i Vesten fortaltes på lignende måde som hjemme i Norge, at den samme skik, at fortælle om tidligere helte og begivenheder, som fra arilds tid var kendt i Norge, medbragtes til de vestlige bygder, Orknøerne osv., samt endvidere, at denne fortælling (hvis navn »viking-saga« dog både er for højtravende og omfattende) »må have haft mange af den islandske sagas kendemærker« (sst.). Det er en selvfølge. Men dette berettiger ingen som helst antagelse af skrevne sagaer i de vestlige bygder, og endnu mindre begrunder det en antagelse af, at »den islandske saga er opstået under indflydelse af vikingsagaen³ og derigennem også blevet påvirket af den keltiske prosafortælling«. Det er vanskeligt at få øje på, hvad denne viking-saga egentlig skulde have indeholdt af stimulanser, som

¹ Se herom A. Bugge i Aarbb. 1908 s. 263.

² Herom se Heusler: Die anfänge der isl. saga s. 32 f.

³ Jfr. Heusler: Die anfänge s. 36.

ikke tillige fandtes i forvejen hos Islændere (og Nordmænd) selv. I det foregående har der ikke været tale om den keltiske indflydelse på vikingsagaen; den dukker nu pludselig op her. Næste side hedder det også: »Vanskeligere er det at påvise den irske indflydelse på vikingsagaen og derigennem på den islandske saga«. I mellemtiden har forf. omtalt og beskrevet det irske sagn og den isl. fortælling i vel poetiske udtryk, fremhævet ulighed og lighed mellem dem. Så hedder det — uden det ringeste bevis —, at den irske saga har åbnet Nordboernes øjne, har så at sige frigjort sagaen«, samt at »vikingsagaen« har lært meget af den irske teknik. Først burde det nu være blevet bevist eller dog forsøgt gjort sandsynligt, at Nordboerne har læst eller kunnet læse de irske »sagaer«¹.

I denne forbindelse peges der på, at sagaerne er ret fattige på kvinder (kvindelige hovedpersoner), medens den irske »saga« »ejer et mærkelig rigt kvindegalleri« — en ikke uvæsenlig forskel. »Hallgerd i Njals saga og Gudrun i Laxdæla« er i slægt med eddadigtenes Brynhild, »men egentlig stammer de fra den irske dronning Gormflaith« (?: Kormlöð). Alt dette kan siges, men beviset derfor mangler rigtignok. Hvorfor Gudrun f. eks. mere skal være en åndelig efterkommer af Gormflaith end af den gamle gode nordiske Brynhild, hvem hun ellers tit og ofte har været sammenlignet med², er det umuligt at se³.

Når det så fremdeles (416—17) dristigt hedder, at »styrken (udh. her) af den irske indflydelse« ses bare ved at undersøge et enkelt optrin af den art, som f. eks.

¹ Udtrykket er nu yderst uheldigt og burde helst forsvinde.

² Jfr. A. Olrik: Nord. åndsl. s. 87.

³ Jfr. Heusler: Die anfänge s. 48, not. 2, der henviser til en udtalelse af Meissner.

det, at Olaf Tryggvason kommer til sin dronning Tyre med en kvanstok, han har købt på torvet, men som hun hånende afslår at modtage, og benytter lejligheden til at bebrejde Olaf, at han ikke tør gøre krav på hendes ejendele i Venden. Dette skal være en parallel til eller bero på sagnet om Gormflaith og hendes broder Maelmordha¹; denne beder hende om at sy en sølvknap i hans kappe, men hun kaster den på ilden og bebrejder ham, at han vil udrede en skat, som hverken hans fader eller bedstefader har givet. Dette fører til Clontarfslaget — som hin tildragelse førte til slaget ved Svolder!

Her er der i virkeligheden intet lighedspunkt, kun grundtanken kan man måske nok sige er fælles. Men netop denne grundtanke er almenmenneskelig og almengyldig, og den eller lignende situationer, som her findes anførte, har vist fundet sted adskillige gange i menneskeslægtens historie.

Den ældgamle mandjævning skal være kommen fra Irland (s. 416)². Der gives intet bevis herfor af forf., det står blot, ligesom det øvrige, som et rent og skært postulat. Mandjævning kan følges langt tilbage, både i prosa og poesi. Den findes i Helgekvadet (I) — Sinfjötle, Gudmund —, der dog er fra 11. årh., men ialfald ældre end den vistnok ret kraftig overdrevne på Orknøerne »blomstrende digtning og saga« (!) i 12. årh. (der nævnes skjaldene Rögvald og Bjarne og én til — andre kendes jo ikke!). Men vi har ældre beviser. Vafþrúðnismál er i virkeligheden en mandjævning, og fremfor alt Hárbarðsljóð. Heraf ses, at netop

¹ Jfr. Aarbb. 1908, s. 264-65.

² Den fra Heimskringla bekendte mandjævning mellem Sigurd og Eystein »er ikke historie, men digtning; og træk deri er kommen fra Island foruden hovedmotivet. Herfor leveres der ikke skygge af bevis.

dette var en gammel, yndet åndelig »sport« i Norden og har intet med Vesten at gøre. Om der dér findes paralleller dertil, er en anden sag.

Det er således klart, at A. Bugge ikke har fremført et eneste dueligt bevis, ikke så meget som et sandsynlighedsbevis for sin opfattelse; den er fuldstændig overflødig, da den islandske sagaskrivning helt igennem kan forklares — og det utvungent — ud fra fuldtud hjemlige forudsætninger. Atter det samme kan her siges: det er overflødigt at gå over bækken for at hænte vand, når bækken er der, endogså med rigeligt vand i.

Anm. 1. Förend jeg forlader denne afhandling, vil jeg dog gøre en bemærkning om forf.s udtalelse om »døde afsnit [i sagaerne], f. eks. de lange ættetavler« (s. 408)¹. Det er en besynderlig vildfarelse, der her — og iøvrigt ofte ellers — kommer tilsyne. I sagaerne findes der overhovedet netop ikke »lange ættetavler« (eller slægtregistre). I deres begyndelse göres der i det hele ret kort rede for hovedpersonens herkomst ved at nævne et eller to led (fader eller bedstefader), undtagelsesvis nogle flere; ligeledes, når der indføres nye hovedpersoner, kan noget lignende finde sted, og dette er da hyppig eller oftest nødvendigt for læserens skyld. Det er i virkeligheden kun én eneste saga, som i sin nuværende form har mange »ættetavler«, det er Njála², og da denne er vel den mest læste og kendte, overfører man dens egenskaber på de andre, og glemmer, at de er helt anderledes.

Anm. 2. En anden bemærkning vil jeg gøre mod forf.s antagelse af »sagaens moder«; han bestrider, at sagnet er moderen, men hævder, at det er æventyret, der er det³. Den slags antagelser og filiationer af de enkelte fortællings-arter forekommer mig at være rent teoretiske og ganske ørkesløse. Jeg mener, at her ikke er tale om nogen »herkomst« for disse 3 fra den ene til den anden; de er alle sammen grene på samme træ, søskende om man vil. Og nærbeslægtede som søskende. Det er hele hemmeligheden.

Anm. 3. En ting bör i denne sammenhæng ikke glemmes, og det er den væsentlige forskel på de irske historiske værker og de islandske, den, at de første gennemgående er i annalform. Ganske vist bliver fremstillingen ofte (for det eller det år) meget udvidet, så at den bliver til en sammenhængende skildring. Men annalformen er og bliver dog

¹ Jfr. ogsaa Heusler: Die anfänge s. 27, der dog vurderer sagen rigtig.

² Af samme art er den unge Flóamannasaga, der udskriver Ldn.

³ Jfr. Heuslers indsigelse herimod: Die anfänge s. 41.

hovedsagen. På Island findes virkelige annaler, som bekendt, først i den sidste halvdel af 13. årh. I enkelte ældre sagaværker findes ganske vist synkronistiske data sammenstillede, men de beror ikke, som N. BECKMAN har søgt at godtgøre, på en islandsk »urannal« fra 12. årh. En sådan har ikke eksisteret. Denne omstændighed, der står som stærk modsætning til forholdene som de f. eks. var i Danmark, taler et ret kraftigt sprog imod kendskab til de irske annaler og deres form. Der findes også irske skrifter om enkelte begivenheder naturligvis, hvor den annalistiske form af sig selv var udelukket. Netop det her påpegede forhold — de isl. annalers sene fremkomst — viser, hvor liden tilknytning til evropæiske forhold der i virkeligheden var på Island. Det må anses for sikkert, at et fremmed (latinsk) annalværk først er kommet til Island og kendt der ved eller efter midten af det 13. årh. Da først begynder en islandsk annalvirksomhed. For dem, der har så mange ord om de livlige forbindelser med udlandet, må dette være højst mærkeligt forhold. Jeg skal senere vende tilbage til Islændernes kendskab til fremmed litteratur.

En afhandling af en ganske anden lødighed og retning er den — i det foregående ofte citerede A. HEUSLERS »Die anfänge der isländischen saga« (1914). I denne søger forf. bl. a., at fastslå sagaskrivningens udvikling, forholdet mellem den mundtlige fortælling, dens form og indhold »den mundtlige saga«, og den skrevne saga (det gælder især slægtsagaen). Jeg er i det hele ganske enig med forf. i hans syn og opfattelse; der er kun på enkelte punkter små afvigelser i opfattelsen, som det på et sådant område naturligvis altid må være. Desmere har det forbavset mig, hvor polemisk forf. har stillet sig overfor de af mig gjorte udtalelser og opfattelse. Han synes ganske at have misforstået det af mig brugte ord »tradition (traditioner)«; han tilføjer etsteds »upersonlige« (traditioner); et sådant udtryk har jeg aldrig brugt og ikke kunnet bruge. Jeg har med dette udtryk: tradition(-er) ment nøjagtig det samme som Heusler selv mener med sine »mundtlige fortællinger, sagaer« gennem generationer, hvad enten disse har været længere eller kortere. Man kan altid strides om, hvorvidt de sagaer — som det her drejer sig om (Heusler undtager selv Njála

og flere) — har været nøjagtig tilstede i den form og udstrækning, som de findes i den skrevne form. Heusler selv er ikke tilbøjelig til at antage, at også nedskriveren, som fortæller, selv¹ kan have lagt noget af sit eget ind i sin optegnelse. Jeg har altid antaget, at disse optegnere (jeg har brugt ordet »forfattere«, men det må gerne modificeres lidt) har selv været folkelige, og det hvad enten de var gejstlige eller ej; at de var det, synes Heusler at give mig ret i², og jeg har ikke antaget, at det var klostermunke, selv om jeg har søgt at sætte optegnelsen i forbindelse med tilværelsen af klostre på Island. Jeg har aldrig sagt, at de alle var skrevne i klostre, selv om jeg kunde tænke mig det i enkelte tilfælde. Ikke alle klosterlærde var af Odd-Gunnlaugtypen. Med »tradition« mener jeg således den mundtlige fortælling, således som den formedes slægtled efter slægtled, mand efter mand, den bestemte mand (eller kvinde) efter den bestemte mand, og der kan ikke findes en udtalelse af mig, der går ud på andet end dette, blot når de af mig benyttede udtryk forstås således, som jeg i hvert fald har villet, at de skulde forstås, og jeg forstår ikke, at de har kunnet misforstås. Når Heusler lidt ironisk bebrejder mig udtrykket »historiske« (traditioner), var der heller ikke grund hertil; med dette mener jeg ikke andet end at sagaernes beretninger (»den mundtlige sagas« — jeg kan godt bruge dette udtryk) hviler på et virkeligt grundlag, at de deri indeholdte

¹ Jeg benytter lejligheden til at bemærke, at jeg med vilje aldrig bruger ordet *sagna maðr*, som så ofte bruges og misbruges. Det findes kun et steds i sagalitteraturen og betyder kun »en mand der kan mange fortællinger«; det er intet teknisk udtryk og har aldrig været det.

² Meissner har — i sin fortræffelige afhandling i »Strengleikar« — også misforstået mig på dette punkt. Jeg er gået ud fra, at de gejstlige optegnere i 12. årh. selv i allerhøjeste grad var folkelige mænd, der skrev ligeså folkeligt som en ikke-lærd vilde have gjort det.

begivenheder i alt væsenligt er rigtig opbevarede. Såvidt jeg kan se, mener Heusler det samme om sagaernes troværdighed (jeg minder bl. a. om hans udmærkede værk: *Das strafrecht der Isländersagas*). Sagaernes historiske troværdighed — hvor »stolt« dette end lyder — vil jeg hævde og forsvare, til jeg tvinges til at nedlægge min pen. Jeg kan efter dette være enig med Heusler i de 4 punkter, han s. 80 opfører, dog med den nuance (jfr. pkt. 4), at jeg meget godt kan tænke mig, at allerede skrevne sagaer er benyttede i de yngre foruden den »dikterende« fortæller. Selv har jeg også parallelliseret sagaernes anonymitet med eddaskvadernes og antaget, at denne berode på, at nedskriverne modtog det hele — eller sågodtsom det hele — fra den mundtlige fortælling. Det er derfor ganske uberettiget at beskyldte mig for antagelsen af en »buchmässig« tilblivelse af den islandske saga i almindelighed. Vel mener jeg, at sagaer som *Njála* (for ikke at tale om *Gretla*), *Eyrbyggja*, *Laxdæla*, aldrig i den mundtlige fortælling har eksisteret i den form, vi har den — og det mener Heusler heller ikke, såvidt jeg kan se —, men jeg har derfor ikke antaget en oprindelse af den »bogmæssige« art, som Heusler med rette så skarpt kritiserer og angriber f. eks. B. M. Ólsens opfattelse af *Gunnlaugssaga* for (jfr. min fortale til den nye udg.). Iøvrigt henviser jeg til det ovf. sagte. Blot tilføjer jeg — for sikkerheds skyld —, at jeg kan erklære mig enig med Heusler i hans udtalelser s. 63 (pkt. 1—2), samt i det hele med hvad han udvikler i § 32 (se især s. 69), og ligeledes § 33. I det her udviklede ligger der intet tilbageset fra tidligere udtalte meninger¹, kun en nærmere præcisering på grund af forf.s mærkelige misforståelse af mine udtryk.

¹ Jeg henviser til min mindre litt. hist. s. 219 ff., særlig 220—21 og 223. Hvor jeg mulig har ændret eller modificeret udtryk her, beror det på, at Meissners afhdl. i mellemtiden var udkommet, og jeg måtte tage hensyn til, at også han noget havde misforstået mit synspunkt.

I den første del af afhdl. beskæftiger Heusler sig med A. Bugges teorier, som han kalder »hypotese«, »der ikke forklarer, hvad der skulde forklares«. Han anfører (s. 6) 3 ting imod den: 1, at der kun på Island og ingen andre steder i den germanske verden har uddannet sig en original sagalitteratur, hverken i Norge eller Danmark, — 2, at den rige irske og den rige islandske sagalitteratur ikke på noget punkt (»in keiner ihrer nummern«) dækker hinanden, med andre ord, at ingen irsk saga er bleven overført til Island, — 3, at det er slægtsagaerne og kongesagaerne, der er det primære i forhold til fornaldarsagaen. Alt dette påvises så nærmere straks i det følgende. De her fremførte indvendinger er ubetinget rigtige og uimodsigelige. M. h. t. fornaldarsagaerne skal jeg bemærke, at jeg aldrig har været i tvivl om, at de som skrevne sagaer er sekundære, yngre end bægge de andre saga-arter. Men en god del af deres stof havde langt tidligere været genstand for fortælling, hvorom der haves litterære meddelelser, som naturligtvis kendes og anføres af Heusler. Atter her göres kritiske bemærkninger til min fremstilling, som jeg ikke ser at der var nogen begrundet anledning til. Jeg har udtrykt mig klart nok i min store litteraturhistorie (min mindre er i overensstemmelse dermed)¹. I § 13 behandler Heusler de tidligere nævnte eksempler på de såkaldte veströne »vikingsagaer« (1—8), der snarest måtte stilles ved siden af fornaldarsagaen. — Heusler benægter, med gode grunde, at der fra dem kan sluttes, at der har eksisteret virkelige sagaer, han mener, at der kun kan være tale om sagn (»sage«) eller forløberen (»die vorstufe«) for en »saga«. Heri er jeg også enig. Jeg henviser til Heuslers udvikling og nærmere påvisning heraf.

¹ I modsætning til Heusler mener jeg, at omtalen af en fornaldarsaga ved 1119 beror på tilfældet (jfv. hans afhdl. § 12).

Men så hører min enighed med prof. Heusler op, når han kommer ind på forholdet til den irske »saga«. Han mener, at det, at den mundtlige fortælling på Island ikke blev 'folklore', men kunst, behøver en nærmere forklaring (§ 20). Den overgang forstår sig ikke af sig selv. Her er det så, at »den irske saga« efter hans mening har grebet ind (§ 21, jfr. s. 4), — dette antages, tiltrods for at forf. på de følgende sider påviser, at den islandske saga ikke er en efterligning af den »irske« (s. 43), heller ikke har noget stof tilfælles (∴ ingen lån derfra sst.) med den og tiltrods for de mange uligheder, der er tilstede, og som opregnes under ikke mindre end 14 punkter (s. 43—47), og begrundes. Herunder omtales f. eks. strofe-anførsel i begge folks »sagaer« (pkt. 3), og det påvises klart og træffende, at netop dette, der tidligere er blevet opfattet som et særlig godt lighedspunkt, i virkeligheden viser en afgjort karakterisk uoverensstemmelse, ganske som jeg selv tidligere engang har udtalt og hævdet. Heusler henviser til en udtalelse af Zimmer, der lyder: »de lyriske og dramatiske elementer i et sagn (sage) bliver ofte digterisk bearbejdede; monologe og dialoge er affattede på vers«; hertil bemærkes så: »man ser, hvor lidet dette passer på den islandske saga (slægt- og kongesagaer). Her har stroferne en ganske anden (udh. her) oprindelse og mål. Versene i Islendinga sögur hører i de allerfleste tilfælde til det givne virkelighedsstof, til historien (die geschichte) selv, forsåvidt som de blev udtalt af sagaens personer i den skildrede situation; i nogle få tilfælde er det vers af en, der ikke deltager i handlingen, vers som er tilføjede til fuldstændiggørelse eller for at gøre det fortalte troværdigt. I kongesagaerne er det denne sidste art af versanvendelse, den dokumentariske, der er den hyppigste. En prydelse fra fortællerens

hånd er versene ikke«. Dette er fuldkommen rigtigt og uimodsigeligt. Det fremgår således heraf, at ligheden mellem den islandske saga og den irske fortælling begrænser sig til den blotte ydre form, at der findes vers indfattede i prosa, og selv i den ydre form (måde at citere på) er der forskel. Man behøver kun at sammenligne versene og den måde, hvorpå de findes i et værk som *Caithreim Caisil* (udg. og oversat af A. Bugge; 1915), med en islandsk saga for at fastslå forskellen.

Når Heusler siger, at fornaldarsagaernes vers mere kan sammenstilles med »den irske sagas«, er dette til en vis grad rigtigt. Men ligheden er kun tilsyneladende. Fornaldarsagaerne er på dette punkt intet andet end en efterligning af den primære slægtsaga (og kongesaga). Det er den simpleste og eneste rigtige forklaring heraf.

Nu spørger man efter alt dette: men hvad bliver der så af den irske påvirkning? Hvad svaret angår, forekommer det mig, at Heusler bygger på et egenmægtig givet udgangspunkt. »Der må være en sammenhæng« siger han, — men det begrundes egentlig slet ikke, hvorfor en sådan må være tilstede (det hedder blot: »den med sandsynlighed erkendte indflydelse« — men hvor er »sandsynligheden?«). Herefter følger så lutter betragtninger. Den irske påvirkning »må have været et mere udvendigt stød (»äusserlicher anstoss«)«. Islandske gæster skal ved småhofferne i Irland have været vidne til optræden af sagakyndige mænd, der underholdt med lange fortællinger for bifald og løn — derfor faldt det dem ind, at man også (foruden ved digte) kunde underholde ved at fortælle (som om ikke netop dette havde været en fællesgermansk og urgammel nordisk skik, for der skal vel ikke lægges så megen vægt på ordet »lön«?). De lagde mærke til den ydre

form, at prosaen blev iblandet med vers! Og dette skal snarest være sket allerede i 10. årh.!

At noget sådant kan være sket, kan naturligvis ikke nægtes. Men hvorledes det er muligt, at antage dette tankeeksperiment som andet og mere end hvad det er, synes mig ufatteligt. A. Heusler falder her, så vidt jeg kan skønne, ganske ud af den besindige forskerrolle, som han ellers i denne og andre fortræffelige afhandlinger udfører. Hypotesen er ganske overflødig¹ — da fortælling og glæde ved at høre fortælle var som ofte sagt en gammel god norsk skik. Heusler selv antager den på Grönland som overført derhen fra Island (s. 51—52) — kan det kronologisk ret forliges med hypotesen?

Når man ikke behøver at søge stødet til den norsk-islandske fortælling udefra, er der mere grund til at søge stødet til sagaskrivningen udenfor landet. Spørsmålet vedkommer strængt taget ikke det her behandlede æmne. Ganske kort udtrykt mener jeg, at det var den latinske litteratur, som bragtes til Island i det 11. årh. af udenlandske² og indenlandske gejstlige og disses kendskab til denne, der indgav tanken at forfatte eller nedskrive historiske beretninger.

Kendskabet til latinske skrifter (bøger) har bevirket, at de islandske love nedskreves, at Sæmund og Are skrev deres værker, og dermed var isen brudt. Det lå da snublende nær at optegne andre ting og da først og fremmest de gamle mundtlige historiske traditioner (*sit venia verbo*) (☉: fortællinger). Den mundtlige fortælling forsvandt ikke

¹ A. Olrik har i Nord. åndsl. ikke haft brug for nogen irsk oprindelse for sagaen.

² Jfr. f. eks. Are kap. 8.

dermed, men fortsattes ned igennem tiderne (hvad jeg også tidligere har antaget), og deri er jeg enig med Heusler¹.

I »Nordisk åndsliv« er A. OLRÍK kommen ind på forholdet mellem Norden og Irland; som så ofte hos denne forfatter findes et ejendommeligt, men ikke altid lige tiltalende mellemstandpunkt. Uagtet han hovedsagelig hævder den nordiske originalitet, antager han påvirkninger (som vi ovenfor har set eksempel på, Nuadu og kampen på Tured-sletten s. 98 f.). Her antager han, at Rígsþula, »der er ret spækket med irske gloser«, der findes ikke én, undtagen ordet »Rígr« — hvis det da er irsk, hvad det meget godt kan være, men deraf følger ikke, at digtet er forfattet i Vesten, jfr. min afhdl. i Arkiv XXXIII, er digtet i Vesten. Der dekretes: digtets »Rig er Iernes Lug eller Ríg-Mór« (storkongen — hvilket slet ikke passer til fremstillingen i digtet). Straks efter hedder det: »På den anden side er folkestoffet i Rígsþ. så forbavsende rent nordisk« (udh. her) — hvilket nærmere påvises. Der findes deri »Nordens

¹ I anledning af Heuslers afhandling skrev A. Bugge som svar »Irsk påvirkning på den islandske saga« (Festskr. til G. Gran 1916). Denne afhandling behøver jeg ikke nærmere at komme ind på, da den i alt væsentligt kun er en gentagelse af tidligere påstande og opfattelse (f. eks. om »Brianssagaen«). Han giver dog A. Heusler »ret i meget af disse [de af Heusler fremførte] indvendinger« og henviser til, at han i »Norges historie« har »udtrykt sig forsigtigere« (med citat derfra). Når han her dog siger: »Mødet med Ierne udløste så at sige sagaen«, kan jeg heller ikke gå ind på denne betragtning eller denne formulering. Det er i denne afhdl., at A. Bugge giver den utvivlsomt rette forklaring af »Dumasbakke«. Når Bugge vil, at fortællingen om Knud d. store og Ulf jarl i Roskilde har sin rod i fortællingen om Maelmordha og hans sølvknap, behøver jeg ikke at komme nærmere ind derpå; det er i og for sig noget andet. Når Bugge siger, at »enhver kan se, at dette er samme fortælling som den om kong Knut og Ulv jarl ved tavlbordet«, vil jeg blot sige, at umiddelbart indlysende er dette egentlig ikke; de to fortællinger kan parallelliseres, men det er ikke det samme som at identificere dem eller sætte dem i tilblivelsesforhold til hinanden.

eget blik på kongelige ævner og kongeligt mål« osv. Hvad er så naturligere at slutte af alt dette, end at så er digtet norsk, eftersom det jo bevislig har norske forhold for øje (jfr. min citerede afhdl.)? Dristigheden i påstande når vel sit højdepunkt, når Erna Hersis datter skal være Erin = Irland! Af samme art er de følgende bemærkninger om digtningen — Helgekvadene —, der skulde (»der er næppe heller tvivl om«) »stå i gæld til Ierne«, og så tilføjes som et bevis(?) herpå: »Vi møder f. eks. rejseæventyr med det samme karakteristiske mål som hos Ierne: »Udødelighedslandet« (i nordisk oversættelse: Ódáinsakr) og dets befolkning af jomfruer«. Det er umuligt at se, hvad dette har med Helgedigtene at gøre; Ódáinsakr optræder først meget sent i religiøst-farvede æventyr (Erik vidförle-æventyret i Flatøbogen). Derefter følger nogle bemærkninger om gensidig påvirkning uden spor af bevis, der ser ud som blot et uddrag af, hvad S. og A. Bugge mente at have påvist, men ikke har påvist. Skjaldedigtningen »synes« (udh. her) ikke at være undgået irsk indflydelse«, — rimslyngningerne minder (udh. her) .. om irske digte«, og så kommer, hvad der nærmest skal se ud som et sandsynlighedsbevis: »den første kendte skjald — der levede samtidig med den første store bosættelse i Irland [her synes det anerkendt, at Brage levede i den 1. halvdel af 9. årh., hvad der er fortræffeligt] — Brage Boddesön, havde en irsk hustru, og mindst én irsk glose forekommer i hans Ragnarsdrápa«. Dette er et besynderligt eksempel og besynderlige påstande. Rimslyngning allerede i første halvdel af 9. årh. som påvirkning fra irsk vilde i og for sig næsten være et jærtegn, men kunde måske blive sandsynligt, hvis Brage bevislig havde haft irske forbindelser, f. eks. havde været gift med »en irsk hustru«. Men hvorfra denne påstand stam-

mer, véd jeg ikke. Ifg. Ldn. (s. 66) var Brage gift med Lophæna, en datter af skjalden Erpr lútandi, der er knyttet til Trondhjems-egnene. Ingen af disse personer har, såvidt ses kan, den ringeste forbindelse med Irland. Brages »irske hustru« må stamme fra samme kilde som Tys »jærnhånd« (ovf. s. 100). Det er ikke så mærkeligt, at disse og lignende påstande kan påvirke dem, der selv er ude af stand til at kontrollere dem¹. Den »éne irske glose« — der sigtes vist til *lung* i en visefjærdedel, hvor ordet snarest synes at være = hest — er, som jeg forlængst (i min afhdl. mod Bugge s. 314—15) har udtalt, altfor usikker til, at man kan tage hensyn dertil; det er ganske uvist, at der her foreligger *lung* = skib. Brage må fuldstændig forsvinde af al forbindelse med Irland — og dermed også hans »rim-slyngninger«. M. h. t. disse skal dog følgende kort bemærkes. Som venteligt var, findes der hos Brage en uregelmæssig anbringelse af rimene (indrimene, der i den næste generation af skjalde bliver normeret, som den altid senere var, halvrim i de ulige, helrim i de lige linjer). Hos ham findes halvrim omtrent lige så ofte i de lige som i de ulige linjer, helrim derimod kun 2 gange i ulige linjer; en mængde linjer er uden rim (jfr. Arkiv VI, s. 149 og Aarbb. 1895, s. 290). Selve rimene anbringes temlig frit, det gælder især det sidste i linjen. Egenlige rimslyngninger er der overhovedet ikke tale om; der findes én gang to linjer, der rimer med hinanden (runhent), og nogle få gange findes halvrim og helrim, følgende på hinanden, med vokal +

¹ Det er dog vistnok fra Bugges: Bidrag til den ældste skaldedigtningens hist. s. 94—95, at Olrik har sin bemærkning. Men Bugge siger: »Men de givne navneforklaringer (o: af Boddi, Brages fader, = irsk *bodach*, Lophæna = *Lupaténe) er dog så usikre, at jeg kun nævner dette som en mulighed«. Når B. selv betegner dette således, burde det have afholdt andre fra at udgive det som historisk vished!

samme konsonant(er), men om dette er tilsigtet eller tilfældigt, er ikke godt at sige; snarest er det det sidste, da det findes så sjældent; det findes eller kunde findes hos alle skjalde. I irsk digtning findes en regelmæssig assonans (rimslyngninger) mellem ord i forskellige (på hinanden følgende) linjer¹, hvortil intet svarer hos Brage eller overhovedet i nordisk digtning. Forskellen taler ikke for »forbillede og efterligning«.

B. Forbindelse med Syden.

Jeg har i det foregående søgt at påvise, at den forbindelse med Vesten, Norge og især Island havde i det (9. og) 10. årh., ikke har haft eller kunnet have alle de følger, som navnlig S. og A. Bugge har ment at kunne antage. At der har gjort sig indflydelse gældende, kan selvfølgelig ikke nægtes, men kan kun eller hovedsagelig have angået det ydre, den ydre kultur, klædedragt og våben, medens f. eks. nogen påvirkning med hensyn til boliger og deres indretning ikke kan spores. Når min fremstilling hidtil har været kritiserende-negativ, kommer jeg i det følgende til at påvise positiv indflydelse og påvirkning fra en anden kant, nemlig sydfra. Noget nyt vil det ikke være muligt at fremdrage, men jeg vil give en samlet oversigt over, hvad der må siges at være kendsgerninger. Da det meste heraf er i forvejen kendte ting, vil det ikke være nødvendigt at gå altfor stærkt i detaljer. Det vil vise sig, hvor righoldige og sikre de her fremdragne ting er i sammenligning med det, der tidligere er blevet behandlet.

For det første kan der da erindres om runerne. Disses virkelige oprindelse er i denne sammenhæng ret ligegyldig. En kendsgerning er, at de sydfra er kommen til Danmark

¹ Se f. eks. D. Hyde: Lit. hist. of Ireland s. 273—74.

allerede fire hundrede år efter Kristi fødsel, eller mulig lidt før. Jeg er mest tilbøjelig til at følge Wimmers tidsbestemmelser. Disse afviger da i det hele og store ikke så meget fra andres, f. eks. Noreens i *Altisl. grt.*³ eller S. Bugges i *Norg. indskr.* De allerældste nordiske indskrifter er fra Danmark, men de er indristede i træ og løse genstande. Indskrifter i sten findes først i Sverrig og Norge. Det er her, enten det ene eller det andet sted, at man har fundet på at anvende dem til at hugge i sten. Wimmer har, såvidt jeg kan se, ikke udtalt sig om prioriteten. Noreen sætter Einang-st. og Tune-st. til o. 400 eller det 5. årh., Stenstad-st. til o. 500, medens ingen svensk stenindskrift henføres til så gammel tid. Hvis dette var rigtigt, vilde man deraf vistnok føle sig foranlediget til at slutte, at det var Norge, hvor skikken var opfundet, og at den herfra var vandret til Sverrig. Jeg finder ikke dette naturligt i og for sig. Og hvis de nævnte indskrifter antagne alder er hovedgrundlaget for denne mening, så må dette siges at være meget skrøbeligt. Der er i virkeligheden ikke grund til at tildele de nævnte indskrifter en så meget højere alder end de andre. Sprogformerne er i enhver henseende lig dem, der findes på de stene, alle er enige om at sætte til 6. årh. For mig står det som den naturligste antagelse, at det er i Götland, man først har begyndt på at riste indskrifter i sten; herfra har vi Kinneved, Fyrunga (Noleby) og Vånga, fra Øster-Götland Skärkind; fra det tilstødende landskab Bohuslän Tanum. Herfra har skikken udbredt sig mod nordøst (Södermanland: Berga, Skåäng; Svealand-Uppland: Krogstad, Möjebro) og til Värmland (Varnum), samt mod nord, til Norge, og først til de sydøstlige egne, hvorfra den spredtes til landets andre dele, især vestkysten.

Jeg kan således umulig antage nogen forbindelse mellem disse runestene og de irske ogham-stene (jfr. ovf.).

Vi er i den store folkevandrings tid, hvor der fra Norden ikke blot udgik skarer mod syd, men i hvilken der også mange vendte tilbage til Norden. Det følger af sig selv, at disse medbragte mange kulturelementer og mange fremmede og fremmedartede genstande; sproglige berøringer kunde de ikke undgå. Især har man fæstet blikket på Erulerne, der i det 3. årh. vandrede sydpå og færdedes allevegne, for så delvis at vandre hjem igen til Norden (omkr. 500), hvor de siges at have nedsat sig ved siden af Göterne (se f. eks. Danm. Rig. Hist. I 80 f.). Som bekendt har S. Bugge tillagt Erulerne en meget stor — vistnok noget overdreven — betydning (Norg. Indskr., Indledn. Kap. VII—VIII). Men det må vist betragtes som sikkert, at de i en betydelig grad har været kultur-formidlere mellem Nord og Syd; tidsforholdene passer i så henseende udmærket.

Men ikke blot den slags forbindelser var der, også freldeligt handelssamkvem af den største betydning havde der været århundreder igennem mellem Norden og de sydfor liggende lande. Herom kan henvises til arkæologiske fremstillinger af velkendte kendsgærninger.

Det er disse forbindelser — både af den ene og den anden art — der har beriget de germanske, og da også nordiske, sprog med ikke få låneord. Angående disse kan henvises til FR. KLUGES fortræffelige afhandling i Grundriss² I: Vorgeschichte der altgerm. dialekte, især kap. 3—4. Ser man på den store mængde latinske låneord i tysk og sammenligner man dermed det langt ringere antal, der er trængt frem til Norden, vil man deri kunne finde en målestok for afstandene. Jo fjærner man er fra den egenlige kulturforbindelse, desto mindre virker den naturligvis.

Der er i det foregående talt nogenlunde tilstrækkelig om disse låneord fra tiden før vikingetiden (jfr. Fr. Fischers bog, 1. kap.). Det er for det første navne på handelsvarer og dermed sammenhængende ord (som *vín*, *bikarr*, [*silki*], *pund*, *eyrir*, *pungr*, *sekk*, *belti*, *kaupa*(?), *manga*; *diskr*, *örk*, *kista*, *skutill*(?); *flaska*, *míla*); fremdeles ord som: *akkeri*, *dreki*, *ulfaldi*; *falki*, *mútari*, *tjaldari*(?); *stofa*; *möttull*(?) osv. De er ikke så mange, men de taler et tydeligt sprog.

Et endnu tydeligere sprog taler mytologi og især sagnhistorie.

Nu synes alle uden undtagelse at være enige om, at Odinsdyrkelsen er kommet til Norden sydfra i det 6. årh. eller så omtrent. Vi ved, at Odin var i almindelighed dyrket af tyske stammer. Således hos Langobarderne, hvad Paulus diaconus (8. årh., d. 795) bevidner ved sin bekendte fortælling om Odins og hans hustrus strid og Langobardernavnets oprindelse. Men langt ældre vidnesbyrd findes, såfremt Odin, hvad der vist er ganske utvivlsomt, skjules under det latinske navn Mercurius hos Tacitus (Germ. IX). Iøvrigt må henvises til de mytologiske fremstillinger (Golther, Mogk, Herrmann), hvor materialet findes samlet, samt til Chadwick: *The cult of Othin* (1899), især kap. 3. Her antages, at Odinsdyrkelsen var kendt i Norden allerede i begyndelsen af 6. årh. (s. 56) eller ved 500. Det får nu være med tidsbestemmelsen, som det være vil, ét må betragtes som sikkert, at dyrkelsen af Odin er først kommen til Danmark; Langobarderne var jo så godt som de Danskes naboer. Iøvrigt kunde man tænke på Erulerne som formidlere(?). Det hører ikke ind under vort formål her at undersøge, i hvilken form Odinsdyrkelsen er nået Norden, men det må ialfald have været som krigsgud, Odin så at sige er indvandret. I Norden er han vistnok ved selvstæn-

dig sammenknytning bleven til runernes — om ikke opfinder så dog — erhverver og meddeleer. Det samme gælder svinfylkingen, der netop også er kommen sydfra (fra Romerne, *cuneus, caput porcinum*; *svínfylkja* = *fylkja hamalt*); denne kunstige og virkningsfulde hæropstilling måtte hidrøre fra selve krigsguden — mente Nordboerne.

Hvorvidt der ellers findes træk og enkeltheder i den nordiske mytologi, der er kommet sydfra, er ganske usikkert og vil vel aldrig med det forhåndenværende materiale kunne eftervises med sikkerhed. Der er dog en enkelthed, der med fuld vished er indkommet sydfra: *múspell(r)*. Det er rigtignok ganske dunkelt, hvad ordet egentlig betyder. Det sidste og bedste, der er skrevet derom, er Braunes afhandling i Paul-Braunes Beiträge XL. I de nordiske kilder står ordet ret isoleret. I de ældste digte findes det kun to steder i forbindelsen: *Múspells synir* (Lokas.), *Múspells lýðir* (Völuspá). Her synes *Múspell* at måtte være en person, ialfald i det første eksempel, og vel også i det sidste, da de to digte er omtr. samtidige, og man skulde tro, at der var den samme opfattelse tilstede i bægge digte. Følgen måtte så være, at *Múspell* opfattes som jætte, hvilket må være en nordisk (vilkårlig, men i og for sig følgerigtig) opfattelse; det tyske ord: *muspille, mûdspille (mût.)* må betyde 'verdens undergang'. Snorre taler ikke blot om *Múspellssynir* (-megir) men også om *Múspellsheimr* (∅: den sydlige ildverden); men han taler også om en verden *Múspell*, vel som neutrumsord (derfor opføres allevegne denne form som nominativ-form, og ikke *múspellr*¹, som Braune vil indføre). Rimeligvis er ordet ret sent indkommet til Norden; og det

¹ *Þat á Múspell* hedder det (SnE. I 138), *Þat er á M.* står der i reg., *Þat eiga Múspellsmegir* har Ups. Mærk atter nom. -pell her; T er her = reg.; W. udelader sætningen. — Om spørsmålet jfr. Olriks Ragnarok 1902.

er aldrig blevet en levende, indgroet del af det mytologiske afsnit, hvortil det er knyttet; det er et ret løst påhæng (det kan nævnes som et, ret kraftig advarende, eksempel på manglen eller begrænsningen af den ævne hos Nordboerne, som S. Bugge priser dem i så høje toner for, når det gælder de af ham antagne mytelån fra Ierne i vikingetiden).

Heller ikke er det tvivlsomt, at hvis den oldhöjtske Wessobrunn-bön havde været irsk, vilde den være bleven stærkt fremdragen som en umiddelbar kilde for begyndelsen af Völuspá. Ti her er der ikke blot tale om ligheder i almindelighed, men verbale overensstemmelser af en ret forbløffende art, som følgende sammenstilling viser:

vasa sandr né sær	ero ni uuas
né svalar unnir	no ufhimil
v.3 jörð fansk æva	noh paum noh pereg ni uuas
né upphiminn	[. .noh sunna ni scein
gap vas ginnunga	noh mâno ni liuh ¹]
en gras hvergi	noh der mâreo sêo

Wessobrunn-bönnen er iøvrigt et rent kristeligt digt. Fra den hidrører Vspás ord sikkert ikke, hvis dens indhold overhovedet er lånt sydfra, hvad der er meget tvivlsomt. Man kunde tænke sig en fælles-indoeuropæisk opfattelse af tilstanden før jordens tilblivelse, der måtte udtrykkes på en lignende måde hos alle, der havde den forestilling, at der i begyndelsen »intet var«. Men udelukket er det ikke, at forestillingen er rent nordisk, medens den tyske böns indhold kan bero på begyndelsen af Genesis. Middelbart kunde den

¹ Med disse linjer kunde v. 4 l., 5—6 sammenlignes.

nordiske tænkes at bero derpå og da ved en kulturformidling. Den er da, som vænteligt var, kommen sydfra¹.

Ganske anderledes rig indførsel af sagn er der foregået fra Tyskland, allerede længe før den historiske tids begyndelse. Man vilde måske ikke overdrive ved at sige, at der foregik en sådan indførsel uafbrudt hele tiden igennem, selv om der kan være tider, i hvilke vi ikke kan påvise den nærmere. Vi finder en sådan i Norge i 12—13. årh. (stoffet i Didrikssaga), og vi finder den i Danmark i samme tidsrum på mange måder (folkeviser m. m.). Dette har bevirket, at man har skelnet mellem et ældre og et yngre tidsrum for denne indførsel. Kun den første interesserer os her.

Hvad der her da først og fremmest kommer i betragtning er: Jörmunrekksagnet, Gjukungesagnet og Sigurdsagnet, Hunnersagnet, Brynhild- og Grimhildsagnene, Völundsagnet og vist endnu flere, der kun kendes af navn (Valtharisagnet) eller brudstykkevis sammenvævet med andre (som Heidrekssagnet).

Til grund for de fleste af disse ligger oprindelig historiske personer og begivenheder. Således beretningen om kong Jörmunrek, den historiske Østgoterkonge Ermanarik, der tog sig selv af dage år 375, da Hunnerne faldt ind i hans rige.

Burgunderne med deres konge, Gundicarius (Gunnarr) søn af Gibeca (Gjúki), blev tilintetgjorte af Hunnerne i et slag 437. Hunnernes konge Attila (Atle) døde pludselig 453. Disse to begivenheder lå hinanden så nær i tid, at de måtte af sig selv knyttes til hinanden, følges ad i den mundtlige beretning.

¹ Betegnende er det, at S. Bugge (i *Home of the Edd. poems* s. XXXIII) ikke har et ord om ligheden med Wessobr.-bönnen, men anfører et par intetsigende 'paralleller' fra angels.

Sigurd 'fáfnisbani' er utvivlsomt en historisk person, der er knyttet til Rineggen, Frankerne, men han kan vanskeligt tidfæstes¹; tidlig har han fået en særlig mytisk karakter (Niflungesagnet).

Völundsagnet er i sin grund også utvivlsomt tysk, men uden historisk grundlag.

Omkring og efter 500 er alle disse sagn komne til Norden. Undervejs eller i Norden er de efterhånden bleven omdannede og sammenkædede, således som vi finder dem i de ældste kvad. De kunde i længden ikke holdes ude fra hverandre; tidsregningen var det umuligt at have som rettesnor. Også gamle, hjemlige heltesagn og (forhistoriske) personer blev knyttede til de tyske (Gudrun-sagnet, Helgesagnet). Det hele blev så gennemsyret af og omformet efter nordisk ånd og kultur. Jeg kan i det hele ganske underskrive Symons' udtalelser i hans Germ. heldensage s. 27 (632). Men ikke blot denne hovedindførsel fra tiden før 800 har man at gøre med. Man antager også med en høj grad af sandsynlighed en »fornyset indførsel« i 9. og 10. årh. (jfr. Symons sst.). Men der er ingen grund til her nærmere at komme ind på enkeltheder. Det er nok at henvise til specialfremstillingerne, som fremfor alt Symons' (i Grundriss, der ovf. er citeret) og O. Jiriczeks (Deutsche Heldensagen I) osv.

Hvad der her er et hovedspørgsmål er, ad hvilken vej denne indførsel er gået for sig. Symons, der i sin fremstilling ikke drøfter spørgsmålet (jfr. noten s. 28/633), synes at forudsætte en direkte indførsel sydfra og da over Danmark. Det har også de fleste af dem, der har behandlet spørgsmålet, ment, undt. Golther og S. Bugge, der har trådt i skranken for en vestlig vej over England og Irland. Golthers mening er den, at det frankiske Niflungesagn

¹ Jvf. G. Schüttes afhandling i Arkiv XXIV.

er kommet til Island over Irland fra danske og norske vikinger, der havde hørt det i Frankerlandet. Hvor usandsynligt eller umuligt dette er, er indlysende, allerede de kronologiske forhold taler afgørende derimod. S. Bugges mening står og falder med hans øvrige vestrøne teorier. De går, hvad Irland angår, stik modsat Zimmers mening (jfr. ovf.). E. Mogk mener (Die älteste wanderung der deutschen heldensage nach dem Norden i festskrift til R. Hildebrand, 1894), at den første indførsel skyldes de hjemvendte Eruler, allerede i 6. årh. — en tanke, der i og for sig er tiltalende nok, men Symons har afvist den. Mogk antager således en direkte indførsel, uden tanke på de britiske øer og Irland som mellemed.

A priori og for en uhildet betragtning måtte det være den naturligste forklaring, og den, der umiddelbart frembød sig, at alle disse sagn er komne direkte — over Danmark — til Norden. Og absolut vished opstår der ved den kendsgerning, at de må være indkomne før 800, da disse sagn forudsættes i en udstrakt grad af de ældste skjaldekvad (jfr. min afhandling i Arkiv IX, s. 10 og ovf. 85). Hos Brage finder vi et helt afsnit om Jörmunrekk og hans død, forårsaget ved Gudruns sønner, Sörle og Hamðir, Jonakrs sønner, der kaldes Gjúkes efterkommere (altså Guðrún som en datter af Gjúki). Drabet er hævn for Svanhilds død; altså forudsættes Gudruns og Sigurds giftermål og denne deres datter, samt Jörmunrekks søn Randvér. Kendskab til Völsungesagnet forudsættes ved kenningen »Völsunge-drik« = gift. I det 9. årh. har sagnet ellers været velkendt. Tjodolf fra Hvinir nævner *Jónakrs bura* (∴ Sörle og Hamders) *harmr* (∴ mén) = stenene.

Uden tvivl er sagnene også komne tidlig til Sverrig og har vundet udbredelse dér, selv om man ikke har så gamle

beviser derfra som fra Norge. Herom kan henvises til H. Schüek i hans fremstilling i *Illustr. svensk litteratur I*; her samler han alle de beviser, særlig runeindskrifter, der findes, f. eks. Ramsundsbergs-indskriften, men disse indskrifter er ikke så gamle. Derimod er Rökstenen betydelig ældre med sit vers om Tjodrek, hvilket selvsagt forudsætter indvandring af sagnet om den beröimte konge; dette spores, om end kun svagt, i eddadigte.

Uden gengæld har denne indførsel af tyske sagn ikke været. Fra Norden, specielt Danmark, er der til Tyskland gået en strøm, der medførte sagn af nordisk, særlig dansk, oprindelse. Dette interessante spørgsmål er egenlig aldrig blevet tilbørlig undersøgt. Og jeg kan heller ikke her optage det til en fuldstændig og alsidig behandling. Jeg minder i særdeleshed om det store epos Kudrun. Et af dets hovedafsnit er sagnet om kampen mellem Hedin og Högne, Hjadningekampen; det er nøje knyttet til nordiske stammer ved Østersøen og er tidlig vandret til England (antydtes i *Wiðsið*), se herom Symons' udg.² af digtet s. XXXIV ff. Fra Anglerne mener han sagnet er vandret til Danerne og fra dem til Nordmændene, »måske først i vikingetiden« (s. XL). Denne sidste bemærkning kan jeg ikke godkende, da sagnet jo kendes alt fra Brages *Ragnarsdrápa*. Jeg indser heller ikke, hvorfor sagnet ikke lige så godt kan være kommet til Anglerne fra Danerne (jfr. Symons' udtalelse i germ. heldens. s. 109 (714)). Heller ikke er jeg enig med Symons (s. XLV) i, at sagnet skulde være kommet til Nederlandene først i 9. årh. med danske vikinger. Det må være sket tidligere, jfr. hans egne følgende bemærkninger. At hovedpersonen i digtet: Kudrun er identisk med heltedigtenes Guðrún, og at denne er en oprindelig nordisk person, nærer jeg ingen tvivl om, men vi kender intet til det virkelige gamle nordiske

sagn om hende, undtagen hvad der måske kan skjule sig under enkeltheder i digtene, f. eks. beretningen om hendes landflygtighedsophold hos Tora Håkonsdatter i Danmark (det 2. Gudrunskvad; der er også peget på Herborgs fortælling om sig selv og sine lidelser i det 1. Gudrunskvad, der jo oprindeligt kunde have gældt Gudrun selv). Af det oprindelige Gudrunssagn kan man heller ikke vente at finde meget i Kudrun, et så ungt epos. Dettes forhold til Danmark betegnes også ved, at »Frode fra Danmark« spiller en så stor rolle i digtet. Her er utvivlsomt gamle sagnminder tilstede, der er ældre end 12. (eller 13.) årh. Men alt dette er tilstrækkeligt til at vise den forbindelse mellem Norden (Danmark) og Tyskland, der medførte gensidig overføring af sagnstof i gammel tid.

C. Norsk kultur i 9—10. årh., især som den fremtræder i eddadigtene.

I indledningen til sit Corpus poet. bor. § 8 har dr. Guðbrandur Vigfússon behandlet »place and date of Eddic songs«. Han undersøger sagen, idet han tager hensyn til de antydninger, digtene byder, vedrørende familjeliv, love, sprog, geografiske forhold, naturforhold, historie, og han kommer til det resultat, at der her består et modsætningsforhold til sagaerne og deres skildringer. Han mener, at hvad han fremfører, modbeviser, at digtene kan være islandske, og heri er jeg i det hele og store enig, uagtet jeg ikke godkender beviskraften af alle enkeltheder. Havde G. Vigfússon indskrænket sig hertil, havde jeg ikke kunnet eller behøvet at tage udgangspunkt i hans fremstilling. Men han vil samtidig hævde, at de af ham fremførte forhold heller ikke peger i retning af Norge og norsk oprindelse, men mod Vesten og dets kultur. Der vil derfor her være

grund til nærmere at undersøge sagen og ransage, hvorvidt dette virkelig er tilfældet. Vi må derfor tage det hele op til belysning, så godt det lader sig gøre af en, der ikke er specialist på de her gældende områder. Det vil ske i en positiv fremstilling uden særlig sigte på G. Vigfússons udtalelser punkt for punkt (enkelte gange vil der dog findes henvisninger dertil).

Vi begynder da med det, der måtte synes at være det uomtvisteligste af alt: naturforhold, dyreriget indbefattet.

Der er nu næppe nogen, der ikke erkender, at de naturhentydninger, der findes, peger mod et fjældland med fjordindskæringer, fjælde med is og sne og kulde. Sv. Grundtvig har i sin »Nordens gamle litteratur« (1867) s. 74 ff. anført, hvad digtene i så henseende indeholder, men nutidens slutninger deraf er andre end hans; jfr. også min litt. hist. I 60. Det behøver ikke alt at gentages her. Der tales om høje fjælde, rimbedækte fjælde, våde fjælde, fjældskrænter, klippekløfter, beduggede dale, rejser på fjæld eller fjord, »sne og snare vinde«, örne fanger laks på fjældet, geder flygter for ulve nedad fjældet, rensdyr forfølges i tøfjæld. Kan man ikke nægte, at omtalen af »fjælde«, »rimbedækte fjælde« også kunde pege på Skotland f. eks., så må det til gengæld stærkt hævdes, at der tages sigte på særlig norske forhold, netop ved de sidst anførte eksempler, og de første kan ikke løsrives fra disse. I henved 20 af digtene findes disse hentydninger på en afgørende måde, hvortil så kommer stednavnene (selv om de er mytiske, fingerede), sådanne som de mange navne på *-fjall* (*fjöll*), *-berg*, *-björg*, *-kleifar*, *-dalir*, *-fors*, ialt henved 20; hertil kommer endel navne på *-vang(e)*, lund og *völlr*, *vellir* (o. 15), hvilket alt sammen særdeles godt passer på Norge (selvom nogle, især disse sidste, naturligvis også passer andre steder).

Det er ikke nok at tage disse navne nøgne, men de må også ses i forbindelse med sammenhængen, hele det natursceneri, der frembydes, og så bliver indtrykket endnu stærkere. Jeg anfører ét eksempel på en samlet beskrivelse af en rejse, som på det livagtigste må minde om en rejse i gamle dage i Norge (der i dette tilfælde dog også kunde gælde Island); det er Helg. Hjörv. 5: »Vi har haft möje uden ærinde (resultat), vore heste udmattedes på fjældvidden; siden måtte vi vade igennem (elven) Sæmorn« osv. Et andet eksempel kan hentes fra Helg. hund. II 22: »För vil du Gudmund geder vogte og stejle klippekløfter ved klatring bestige, i hånden holdende hasselkøllen« — her er det samlede billede af landskab og virksomhed i forening så godt norsk som ønskeligt (om geder se nedenfor).

J. G. H. KINBERG har i sin bog: Eddas naturhistoria (1880) samlet alt, hvad der findes af hentydninger til fauna og flora i eddadigtene. Under floraen hører: tidsel, mistelten, ask, lind, lin, abild (æble), tjörn, lyng, alm, eg (agern), barlind (dette i egennavn), hassel, asp, pil(?), birk (næver), gran, fyrr, lön, græsløg (spydløg), løg, hvede, (halm), byg, havre, rör, foruden at der nævnes skov (mörkskov), lund, busk, krat, græs; i tilslutning hertil nævnes også agerdyrkning, og hvad der laves af planter, såsom brød, øl, mjød; dette trænger her ikke til nogen nærmere gennemgang. Alt hvad der her er nævnt, hørende under floraen, er og har ubestridelig været norsk fra arilds tid af (hvorimod f. eks. tidslen ikke var islandsk).

Kommer vi til faunaen, findes følgende dyr nævnede: kat, ulv, hund, björn (isbjörn), egern, hjort, ren, okse (ko), ged, svin, hest; hval, (hvidfisk?), høg, örn, ugle, gøg, ravn, krage, mejse (∴ gråmejse), hane, trane(?), hejre, svane, gås; laks, sild, hugorm (jeg udelader samlingens fabeldyr og

lignende, drage osv.)¹; bier forudsættes ved omtalen af honning og antydning af voks (verbet *væxa*).

Alle de her nævnte dyr er og har uden undtagelse levet i Norge fra oldtiden af og til nutiden. Der skal knyttes bemærkninger til enkelte navne. »Katten« findes kun i forbindelse: »jeg har kaldt Hödbrodd en kats søn«; det er rimeligst, at »kat« her betyder 'jætte', men det er et fuldgældigt bevis for ordets og dyrets eksistens, jfr. f. eks. *köttr* som tilnavn o. 1000 på Island. »Ulven« findes f. eks. i forbindelse med gederne: »som for ulven flygtede geder angstfulde ned ad fjældet« — et så ægte norsk billede som ønskeligt; i det hele spiller 'geden' en stor rolle i digtene, hvad den aldrig gjorde på Island (modsatningen til 'får' ses her tydelig, hvad G. Vigfússon også har fremhævet; får nævnes aldrig, medmindre det usikre *hvítíngar* skulde hentyde til dem). »Björnen« er et velkendt norsk dyr (ukendt på Island; isbjörn må forudsættes i det grønlandske *Atlamál*). Sammenligningen med den brummende björn i *Hamðismál* er talende nok. I de isl. sagaer findes björnen i Norge oftere omtalt, f. eks. i *Grettiss.* »Hjorten«, som G. Vigfússon lægger særlig vægt på, men ganske urigtig tillægger en betydning, som forekomsten af dyret ikke kan have, har været almindelig i Norge, især det vestenfjældske, og findes der endnu². Yderligere kan mindes om den — temmelig afgørende — omstændighed, at ordet findes både som navn og tilnavn fra de ældste tider af; Hjört, Gunnars broder, i det 10. årh. på Island, hvor der aldrig har levet hjorte) forudsætter navnets brug i endnu tidligere tider. Som tilnavn forekom-

¹ »Abe« (*apí*) kan man ikke regne med, da ordet kun findes i betydningen 'tåbe', 'fjantet person'.

² Om hjorten i Norge kan henvises til R. Colletts afhdl. i *Bergens mus.* årb. 1909.

mer det allerede i 9. årh.; Sigurðr hjörtr, konge i Ringes-
 rike, var Harald hårfagres morbroder. »Renen« i tøjældet
 er talende nok og behøver ingen nærmere omtale. »Okse«
 og »køer« nævnes flere gange. Særlig skal her fremhæves
 nævnelser af »guldhornede« køer (Þry., HHjörv.). Ordet
 betyder naturligvis hverken »hvis horn er af guld(!)« eller
 »med guldfarve«; hvad der menes oplyses udmærket ved
 den beskrivelse, der findes i den af gamle, gode sagnmin-
 der fulde Gautrekssaga (Fas. I 30; Ranischs udg. 27); her
 tales om en okse i Rennesø (vestl. Norge), hvis horn var
 prægtige og i hvilke der var lavede spiraldannede indsnit,
 hvori der var smættet guld og sølv. Uden et virkeligt grund-
 lag i gamle dage vilde man vist aldrig have fundet på at
 lave et sådant udtryk. Om hesten, der så ofte nævnes som
 ridedyr, behøves ingen nærmere påvisning. Der er eksemp-
 ler nok. Det betegnende: »som om man kørte på glat is
 med en ubroddet hest« skal lige nævnes; dette betragter jeg
 som særlig norsk; i den rige isl. litteratur findes aldrig
 kørsel med hest nævnet; der kunde kun være tale derom,
 hvor der var store bygdesøer som f. eks. ved Lagarfljót (østl.
 Isl.), men her nævnes kørsel i slæde med okseforspand
 (Dropls.).

Hvad fuglene angår, er høgen velkendt fra oldtiden af,
 jfr. mandnavnet Haukr (f. eks. H. hábrók — hvilket til-
 navn også netop var navnet på en høg — ved år 900); som
 tilnavn findes det ikke, fordi det allerede var et egennavn;
 derimod findes *hauknefr* i 9. årh. I Guðrkv. II hentydes
 der til jagt med høge. Fra historiske kilder kendes en så-
 dan fra Sverrig (Olaf d. svenske); i et vers af Egill (utvi-
 velt ægte) kaldes armen 'høge-betrådt', 'høge-styrer' kaldes
 fyrsten hos Hallfred, armen kaldes hos flere skjalde i 10.
 årh. 'høgens land'. Dette er et tilstrækkeligt bevis.

Om örnen behøves der ingen ord; billedet af den sultne, på bytte væntende havörn (Háv.) er ægte norsk (kunde også være islandsk). At örnen elsker at sætte sig i de højeste træer som asken, er ligeledes grebet ud af naturen.

Til ravn og krage har der uden tvivl fra urtiden af været knyttet visse forestillinger, især om klogskab; derfra hidrører opfattelsen af ravne som Odins særlige fugle med de betegnende, symbolske navne Huginn og Muninn (tankeævnen, hukommelsen); derfor var ravne også varsel-fugle (jfr. fortællingen om Hakon jarls færd i Götland med verset i Vellekla). Ravne-Floke tog varsel af ravne (Ldn.). Her kunde man også henvise til ravnene i den islandske folketro. Det er således betegnende nok, at ravnene kaldes »kloge« (*horskir*, Fjs., jfr. *ek veit nökkut* Hhund, I; og Brot 6.13). Det samme gælder kragen; den optræder på samme måde som ravnene (forudvidende og rådende) i Rígsþ. Hermed kan sammenlignes fortællingen om kragerne og bonden i Olaf kyrres saga, der er en udmærket illustration til stedet i Rþ., skönt først fra tiden ved 1080; men troen på kragens ævner er naturligvis meget ældre. Jfr. kragen i dansk folketro (Fejlbergs ordb.).

Hvad 'igden' angår, har man i no. *igda* og *hampigda* samt *egda*, hvoraf det første betegner 'vipstjært' (motacilla), det andet 'etslags mejse' og det sidste 'gråmejsen' (*parus palustris*). Fr. Grundtvig har overbevisende hævdet, at det måtte være denne, der mentes¹.

Tranen forekommer kun éngang i et vistnok forvansket og utolket sted. Det er tilstrækkeligt her at minde om skibet Tranen (Svolderslaget) masc.², samt om tilnavnet *trani* (Torkel o. 1000). Også 'hejren', der kun findes i forbin-

¹ Løsningsstenen s. 119 f.

² Der findes iøvrigt både *Trani* og *Trana*.

delsen 'glemsels-hejre' (Hávam.), er norsk. Folketroen må have knyttet visse forestillinger til hejrens væsen, hvorved den symbolske benævnelse og anvendelse er opstået. Men jeg har ikke kunnet finde oplysninger herom i litteraturen. Ross anfører: »hegre, person med lang hals, vid mund og opspilede øjne; en hensynsløs og larmende person«, men dette fører ikke til 'glemsels-hejren'.

Svanen nævnes engang; Gudrun fremstillede i broderi 'danske svaner'.

Endelig nævnes 'gåsen' på en ejendommelig måde. I Guðr. I nævnes gæs som 'de herlige fugle, kvinden (∴ Gudrun) ejed'; jfr. Sigsk. Hvad der her sigtes til oplyses på en fortræffelig og fyldestgørende måde ved et sted i Frostatingsloven (IX, 9; NgL. I 211), hvor det hedder: »men datteren får 5 får og alt lin og garn og ulden af 5 får og gæs«. Heraf ses, at gæs knyttet særlig til datteren (kvinden) som arv, opfattes særlig som kvindens ejendom, hvilket netop passer til kvadets ord. Denne lovbestemmelse er uden tvivl gammel og nedarvet.

Laks og sild behøver ingen omtale. Når der i Hárbarðsljóð i forbindelse med sild (som Tors mad) nævnes *hafrar*, må jeg antage, at der hermed menes bukkekød og ikke havre til trods for de indvendinger, der er gjort herimod.

Når vi nu ser tilbage på, hvad der her er sagt og fremført, må det være klart, at der ikke på noget som helst punkt er grund til — endsige nødvendigt — at gå udenfor Norge og søge efter forbilleder eller til grund liggende forhold andre steder. Alt uden undtagelse passer på Norge, flere ting endogså særlig på Norge. Herom kan der i virkeligheden ikke råde den ringeste tvivl. Om nogle forhold i Vesten (Skotland f. eks.) også kan passe, er ganske ligegyldigt og intetsigende. Paralleller vil kunne hentes til

meget mange andre steder fra, uden at der kan være tale om indre forbindelse.

Andre forhold, vi nu skal behandle, vil, som det vil vise sig, pege i selvsamme retning som naturforholdene og hvad dermed hænger sammen; disse sidste må dog siges at have en hovedbetydning.

Bygningsforhold. Det almindeligste navn på en nordisk gård, *bær*, findes (i Brot); omkring husene findes *tún* (*teftðu í túni* Vsp.; *hér í túni* Guðr. II). Dette er både norsk og islandsk. Foran husene er der et *tá*; (Reg., Guðrhv., Hamð.); dette ord findes ikke i islandsk (det er erstattet af *hlað*), men i no. i formen *taag* (taaje, Aasen) i en afledet bet. 'en kvægfold, et smalt omgærdet rum for kreature på marken', også — og her er vi nærmere ved det oprindelige — 'en omgærdet teig i en eng', Ross har bl. a.: »det græsløse parti af gårdspladsen nærmest fæhuset«; det findes både i svensk (dial.): *tå* 'indgærdet vej eller jordstykke' (Rietz), og ældre dansk: *fortå* 'jordstrimmel langs en bygning' (nu: *fortov*), jfr. Falk-Torp. Ordet findes således overalt undt. på Island. De enkelte dele kaldes *hús* (Rþ.); til gården hører *hlöður* (sst.) — og alt er opført af tømmer (jfr. ord som *timbra* Rþ., og *hátimbra* Vsp.). Omkring det hele er der gærde (Fjs.), og her kan hunde være bundne til vagt (Fjs. Skí, jfr. Akv.), jfr. Garmr ved Gniphulen, indgangen til Hel. Den *búrhundur*, som Hallfredr nævner og omtaler så hånlig, er uden tvivl en hund til vagt; ja, Grågåsen forudsætter direkte, at »hunde kunde være bundne foran et bur eller bod eller fold til bevogtning« (se Fritzner). Også Saxo (IX. bog) omtaler hunde som (bundne) vogtere; Odins ulve er stedfortrædere for hunde. De enkelte huse var tækkede med næver (ganske som tilfældet endnu kan være i Norge; Hávam.); hytter med tove (Hávam.). Der er

ild på gulvet (arnen; Rp.), bænken og gulvet er bestrøet med halm (Lok.), hvad der findes flere gange omtalt. Lys- og luftåbningen, lyren, nævnes (Vsp.). Alt dette er fuldkommen nordisk (norsk). Endnu skal nævnes, at der også omtales 'borg af brædder' (Vsp., Oddrgr.), Ƿ: det samme som der ellers kaldes *skíðgarðr*, men dette er særlig norsk (ikke isl.). Et par ord trænger til særlig omtale, fordi de er bleven benyttede som modbevis; det er *salr* og *búr*. Det første findes ikke i isl. prosa, det sidste ikke i den betydning, det har i et eddadigt. *Salr* er et ord af meget omfattende betydning. Det brugtes (og bruges for så vidt endnu på Island) om ét stort rum. Det bruges hyppig — også i sammensætninger — omtr. i samme bet. som *höll* 'hal', men findes i 9—10. årh. ikke blot brugt om 'hallen' eller kongers og stormænds boliger, men om hvilken som helst bolig; således bruger Kormak det om en isl. bondegård eller et rum i denne; i Völ. kan der jo heller ikke være tale om at Völund og hans brøders bolig er storladne bygninger; jfr. netop *taugreptr salr* om den usle hytte (Hávam.). Ordet findes også brugt i kenninger, for bryst f. eks. Flere beviser behøves der ikke for, at *salr* kunde bruges snart sagt om en hvilken som helst bygning. Ordet, der jo er fælles germansk (se Falk-Torp f. eks.), beviser kun, at ordet var et godt fælles-vestnordisk ord og har i denne forbindelse kun ringe betydning. — *Búr* kunde, som det forekommer, synes at have en større betydning; det findes brugt om fruerstuen *björt í búri* (Guðr. II; Oddrgr.). Således findes ordet ellers ikke brugt; men i det oldsaks. Hildebrandslied findes sammenstillingen *brūd in bûre* (se Hj. Falk, Maal og minne 1910 s. 60). Fra angels. kendes *brýðbûr* og *bûr*, der betyder det s. s. 'hal', og bruges om fyrstens, mændenes, hal. Sagen er, at ordet, der er fællesgermansk, står i etymologisk forbindelse med roden *bú* (*búa* osv.), og har haft

en ret vid betydning, ligesom *salr*. På Island har bet. meget tidlig indsnævret sig til 'forråds-kamret'¹. Med hensyn til eddastederne kan der mindes om da. 'jomfrubur' (jfr. også Feilbergs ordbog og Söderwalls ordb. *bur*). Et minde om dette 'kvinde-bur' foreligger dog sikkert i ordet *skemmubúr*, der findes brugt ensbetydende med *skemma*², der så ofte findes i fornaldarsagaerne om de unge fyrstedøtres opholdsrum. Der er således intet som helst mærkeligt i at finde ordet *búr* i mere end én betydning, og da netop i den betydning som eddadigtene har det. — Der er endelig et ord, der findes i en ejendommelig betydning: *borg*; foruden at betyde 'borg' ∴ befæstet kongeborg eller vold, bruges det også om den brændestabel, hvorpå lig skal brændes (Sig. sk.; jfr. Húsdrápa, om Balders bål, hvoraf ses, at ordet også på Island var kendt i den betydning). Dette må bero på en særudvikling; i andre germ. sprog er den betydning ukendt. Den må vel være afledet af grundbetydningen i *borg* ∴ en fritstående (rundagtig) klippe, med en sådan er da en brændestabel til ligbrænding bleven sammenstillet; deraf navnet. Jeg mener, at det er en sådan 'borg', som araberens Ibn Fadhlán antyder i sin interessante beskrivelse af den nordiske ligbrænding; den foregik i det beskrevne tilfælde i et skib, men under skibet var der et brædestillas eller lignende³. Kan man jævnføre hermed no. *borg* i bet. 'mur under en træbygning = svillemur' (Aasen)?

Mad og drikke og dermed sammenhængende redskaber. Af fødevarer nævnes tyk lev (brød) opfyldt af avner; (Rp.) dette er norsk (jfr. ordet *sáða hleifr*, der rigtignok findes i Karlam.), og kendes fra Kongespejlet som noget

¹ Ordet findes i alle andre nordiske sprog om forskellige rum, jfr. V. Guðmundsson, *Privatbol.* s. 227.

² Fas. III 531; Egilss. s. 265 bruges ordet om en familjes soverum.

³ Se herom V. Thomsen: *Ryska rikets grundl.* s. 41. 44.

der kunde forekomme på grund af uår. — 'Sild' (Hárbl.) er för nævnt. — Björnekød nævnes i Völ.; derom behøves der ingen udredning; det er så norsk, som det kan være. — Når der (i Rþ.) nævnes 'skinnende skinker' (flæskestykker) og stegte fugle, er det formentlig noget, der kunde passe i ethvert land. — 'Hvede' (Rþ.) er bevislig dyrket i Norden fra urgamle tider af (således i Danmark, jfr. Vor oldtid s. 410), og selv om hvede ikke er bleven dyrket i Norge — hvad der dog vel kan betragtes som sikkert —, kan der være tale om fra udlandet tilført hvede (jfr. fortællingen i Egilss. s. 49, hvad der dog ikke tör betragtes som bindende). Ordet *hveiti* findes hos Þórðr Kolb. (beg. af 11. årh.).

Af drikke nævnes vin, mjöd og öl (*öl, bjórr*); herom er intet at bemærke. Drikkekar, *ker*, også forgyldte, nævnes, eller guldskále (*gollskálar* jfr. *ölskálar* hos Bragi), jfr. de drikkekar, som lavedes af *skálar und skörum* (hjærneskaller), der blev forsynede med sølvindfatning. De samme kar benævnes også *kálkar*, der er opstillede i rummets hjørne (*i vrá*) og *hrímkálkr*. Om ordet *kálkr*, der jo er låneord, se ovenfor s. 71. Endelig skal der, i tilslutning til foranstående, udpeges det rent norske udtryk: *at senda ór öndugi* (Akv.) om de madgaver, som fyrsten under måltidet sendte til den, han særlig vilde udmærke (jfr. subst. *sending*). Fremdeles det udtryk, Tor bruger i Hárblj. 3: *meis hefk á baki*, for derved at antyde, hvad slags mad han har med sig, nemlig sild (samme vers); at der her er tale om noget særlig norsk, er i og for sig klart, men oplyses tillige ved det norske *meisasild*, 'sild, som sælges i mejser eller kurve'. Det samme gælder udtrykket *sáld* (*mjaðar*, Þry.).

Arbejder på (i, ved) gården. Om mænds arbejde høres der ikke synderlig meget, og det er da trælles arbejde; heraf giver Rþ. det fyldigste billede: »de lagde gær-

der, gødede agre, passede svin, vogtede geder, gravede tǫrv«, jfr. digtets basthyrder. Alt dette er eller kan være utvivlsomt norsk. Kun om det sidste skal der gøres en bemærkning. Vi har o. 900 en mand med tilnavnet *torf-* 'tǫrv-', den bekendte Orknø-jarl, Torf-Einarr. Om ham hedder det, (Hkr. I 138), at han fik sit tilnavn deraf, at han lærte folk på Orknøerne at skære tǫrv til brændsel, ti der var ingen skov på Orknøerne. At dette eller noget lignende må ligge til grund, er sandsynligt. Men forudsætningen for dette råd af Einarr mener jeg er, at han fra sin hjemstavn (Norge) kendte denne anvendelse af tǫrv, medens de på Orknøerne, hvor der dengang vistnok levede det andet eller tredje slægtled af Nordmænd, ikke kendte denne brug. — Bondens virksomhed skildres i samme digt: han tæmmer okser, forfærdiger plov (*arðr*) og driver den (*plógr*), optømmer huse, bygger lader og vogne (*kartr*). Alt dette er norsk; om *arðr* og *plógr* her er synonyme eller ej, er ligegyldigt; udtrykket *at kenna at eiga auðan plóg* kendes fra midten af 11. årh. (Þjóðolfr). *Plógr* betegnes som 'et ord af ukendt herkomst', og findes i alle nordiske (og germanske) sprog. *Kartr* er et låneord (se ovf. s. 58); sml. nedenfor om vogn. 'Usåede agre' nævnes i Vsp., jfr. Háv. — I Lok. nævnes *deigja*, et ægte norsk navn (endnu i brug). Trælkvinder ved kværnen (Grott. og Hhund. I—II) er velkendte fra sagaerne. — På et højere trin beskæftiger manden (Rp.s *Faðir*) sig med at sno buestrænge og skæfte pile og lign. — Der hentydes (i Vsp.) til smede-håndværket (*leggja afta, tangir, tól* — alt velkendt til alle tider), for ikke at tale om Völund og hans smedje. Af mændenes tidsfordriv hører vi om en sådan beskæftigelse som at manden (fyrsten) siddende ude på en høj fletter guldbånd til sine hunde (Þry.). Alt det prægtigste skulde jo være af guld (jfr. »de guldhornede køer«). Disse bånd

har næppe været til pryd alene, men til brug, når hundene skulde bindes; på den måde bliver det forståeligt. I Grågåas tales der et par gange om bundne hunde (jfr. ovf.), ikke blot ved 'bur' og bod, men også ved eller i vandhuset. Iøvrigt kendes ikke fra litteraturen oplysende steder. — Brætspil antydes i Vsp., jfr. et udtryk som *leikborð* (Gróg.); rester af bræt og brikker fra vikingetiden er fundne både i Norge og på Island¹. Om harpespil (Vsp., Oddrgr., Akv.) kan jeg henvise til min afhdl. i Sammelbände der internationalen musikges. IX. Mændene går på jagt, og af det, de da jager, nævnes 'bjørne' og 'rensdyr' i tøjfæld — noget så norsk som vel muligt. Jfr. Rp.s fremstilling af Konr den unges jagt (fugle i skoven — i anledning af hvilken en krage giver ham råd).

Mere får man egenlig om kvindernes beskæftigelse. »Den varme fruerstue« *dyngja* (dette ord findes ikke i eddadigtene) kendes fra Torbjörn hornkloves digt om Harald hårfagre. Det var her kvinderne udførte deres husflidsarbejder. Vi kender disse ret godt fra senere tider i Norge og på Island; de går langt tilbage i tiden. Her møder vi især omtalen af vævede, mønstrede tæpper og bånd. Herhen hørende udtryk er *bók* (Hamð., Ghv.), *borði*, *dúkr*, *spjöld* med verberne *gollbóka* (Guðr. II), *byrða á* (*borða*), *hafa á skriptum*, *rekja* (*borða*), *hlaða* (*spjöldum*); der nævnes *merkðir dúkar* og *bækr*, *bláhvítar*. *Bók* (*bækr*) findes brugt om prægtige tæpper (sængetæppe snarest i Hamð = Ghv., hvor de kaldes *bláhvítar* 'sort-hvide' ∴ hvide med sorte striber, og de kaldes 'vævede af kunstnere', hvis teksten er rigtig); i Sig. sk. sidestilles *bók* med *blæja* og disse kaldes *bjartar váðir* (hvis dette er appos., hvad der er sand-

¹ Aarbb. 1910 s. 86, 96; J. Petersen: Oldtiden IV (Bretspil i forhistorisk tid).

synligst). Der er vel tale om tæpper, der er 'vævede' ved hjælp af små firkantede træstykker (af bøgetræ, deraf navnet¹), og måske det samme som *spjöld* (senere udtryk: *spjaldvefnaðr*, hvorom se M. Lehmann-Filhés, Eimreiðin IV s. 135 ff., Zs. des vereins f. volksk. 1899 s. 24 ff.), herom udtrykket *hlaða spjöldum*; dette *hlaða* opfatter jeg som det bekendte stærke verbum, hvoraf dativen styres; det betyder da under arbejdet at stille de firkantede 'spjæld' på kant ved siden af hinanden; derom kunde *hlaða* utvivlsomt bruges². Verbet *gollbóka* betyder da at væve ved hjælp af disse, således at der fremkommer et stykke tøj med guld-islet eller lignende, hvorved figurerne fremhævedes (i Gudrunskvadet, II, er figurerne 'sydrøne sale og svaner danske, mændenes leg og krigere prægtig rustede'). Det er dog muligt, at *bók* og *spjöld* i betydning har fjærnet sig fra hinanden, så at det første brugtes om tæpper, det sidste om bånd (strimler). *Borði* betød også 'vævet bånd med indvævede eller påsyede figurer', der både kunde være bredere og smallere³; i reglen rimeligvis det sidste; heraf er verb. *byrða* afledet, der betyder at frembringe billeder i det vævede, indvæve eller indsy figurer. Om alt dette gælder, at der ikke er tale om vævning i den almindelige væv, hvor den vævende altid stod oprejst, men om et slags vævning, der udførtes af en siddende; *rekja borða* hentyder netop til den langstrakte form (den gradvise til-vævning⁴). At alt dette er nordisk (norsk-islandsk), er aldeles utvivlsomt; 'spjældvævning' er f. eks. kendt til de seneste tider på Island (jfr. den ovf. anf. afhdl.). Ordet *bók* i denne betydning findes kun i Norden (norsk-isl.), det er ukendt i angel-

¹ Anderledes Falk, Maal og Minne 1916 s. 29.

² Jfr. iøvrigt Hj. Falk, Maal og Minne 1916 s. 25.

³ Ordet kunde sikkert være brugt f. eks. om Bayeux-tapetet.

⁴ Noget anderledes Falk, Maal og Minne 1916 s. 28.

saksisk, men findes i oldsaks.¹ Ordet *borði* er måske mere tvivlsomt. Jeg antager, at det er afledet af *borð*, i tilslutning til den beskrivelse, som f. eks. findes i frk. Lehmann-Filhés' afhdl.; der brugtes et underlag af et langt bræt eller fjæl (*borð*); ordet er altså helt nordisk og har således ingen direkte sammenhæng med 'bort' og hvad dermed hænger sammen². *Merkðr dúkr* bet. uden tvivl 'mønstret (bord)dug', dug med indsyede figurer (se herom min afhdl. Rígsþula i Arkiv XXXIII, s. 166). Endelig er der *skript* i bet. 'figurlig fremstilling, billede, det fremstillede'; det er utvivlsomt et låneord indirekte fra latin; fra angels. kan det ikke være kommet, da betydningen der er ukendt.

Allerede af det her sagte fremgår det, at det er overvejende sandsynligt, tildels bevisligt (*spjöld*), at der er tale om virkelig nordisk, hjemligt husflidsarbejde. Mindst af alt peges der mod Vesten, hvor de herhenhørende betegnelser og udtryk er ukendte. Derimod er der åbenbart tilknytninger mod syd (*skript*, også *dúkr* betragtes som tysk låneord, og da forhistorisk, fra oldsaks.).

Det er et smukt billede, vi igennem disse antydninger får af oldtidens kvindelige hjemmearbejde. Ad en lidt anden vej får vi oplysning om, i hvilken anseelse det stod, gennem den smukke og betegnende karakteristisk af den hadelandske dame, som Dynnastenen henrykt beskriver som den 'kunstfærdigste i Hadeland' (*sú vas mær hannarst á Haðalandi*). Hvorvidt den i eddadigtene betegnede husflid er autokton eller helt eller delvis beroede på kulturformidling — og da afgjort sydfra — vil kunne være tvivlsomt, eftersom man i Norden har beviser for en overor-

¹ *Ibocade* og *gibokod*, mulig er ordet indkommet derfra.

² Jeg henviser til fru Ros. Bröndals afhdl. i Nord. tidsskr. f. fil. IV r. 5 bd.

denlig udviklet husflid netop med hensyn til at væve og flette ligefra bronzealderen af. Det viser de rester af tøj, bånd og kvaster, der er fundne i gravene¹. Fra folkevandringsalderen findes kjortel med ærmer af mønstret stof, hvis kantninger »dannes af smukke og kunstfærdig vævede eller udsyede borter« (ganske sikkert kan der her tales om *borði*; Vor oldtid s. 543 jfr. 544). Osebergskibet vil afgive beviser for det samme fra vikingetiden på den mest slående måde.

Af rustningsdele og klædningsstykker nævner digtene adskilligt². 'Forgyldte hjelme' (Akv.) belyses ved Hakon d. godes 'guldhjælm' i Stordslaget, der nævnes af Eyvind selv i Hákonarmál (v. 4). Hvad *steypðir* om hjelmene betyder (Guðr. II), er ikke helt sikkert; 'støbte' passer ikke godt; snarere 'nedhængende', sigtende til det stykke, der falder ned for ansigtet (jfr. *steypa hetti*)³. Der forekommer mig ikke at kunne være tvivl om, at den hjælm, som Vendelfundet har frembragt, kan kaldes *steyptr*; det samme gælder hjelme på mønter, som f. eks. dem, der findes i H. Schücks Sveriges historia I 240 eller på gudebilledet sst. 264; jfr. de bekendte billeder sst. 145, 146. I Guðr. II nævnes også 'korte brynjer'; i Völ. 'naglede brynjer', 'brynjer med nagler', hermed må vel menes brynjer sammensatte af sammennittede plader (*spangabrynja*, der nævnes i Laxdæla), næppe ringe (sål. Falk, Waffenkunde 176). — *Lind* 'skjold' (Vsp.) er ægte nordisk (norsk) jfr. *lind* i skjalde-

¹ Se S. Müller: Vor oldtid 242 ff.: Th. Thomsen i Aarb. 1900 s. 257 ff. især 261 ff. En bort — mønstret — nævnes s. 262, 264, 266, 277.

² Jfr. hermed A. Bugge i Sagabook 1912, hvor dog den bekendte tendens overalt viser sig; dog indrømmer forf. i slutningen, at både han og S. Bugge har overdrevet Vestens indflydelse — en indrømmelse, der ikke kan skattes højt nok.

³ Anderledes Falk, Waffenk. 162, der henviser til ags. *heaðosteáp* 'højt ragende i kampen', men en sådan betydning synes umulig i oldno.-isl.

sproget (hyppig) og prosaspr. *lindiskjöldr* (*lugu þá lindi-skildirnir at þeim* i Sverriss.). Når der i Oddr. gr. nævnes 'vælske sværd', betyder dette ikke mere end de 'vælske sværd', Torbjörn hornklove nævner ombord på de østfra (ø: fra Vikens egne) kommende knarrer. Der er altså tale om sværd af vælsk oprindelse, tagne på vikingetog, men hjemme i Norge. — *Lóði*, = *feldr* (Grí, Guðr. II, Hamð.), ligeledes ægte nordisk; det samme gælder om *húðskór* (Hárð.), findes endnu i no. dialekter (jfr. også Söderwalls ordb.). — *Lín*, *brúðarlín*, *lína* (Þry., Völ., Rþ., Guðr. III); *lín* findes også hos nordmanden Gisli Súrsson, *lína* i et vers af Olaf d. hellige. Forekomsten og dyrkningen af hör (*hörr*, *lín*) bevises ved stednavne ikke blot i Norge, men også på Island; jfr. tilnavnet (Þórir) *lína* (9—10. årh.). I Rþ. nævnes hovedpynt for kvinder: *sveigr á höfði* (jfr. *typpa hagliga of höfuð* Þry.), *keisa fald*. Hvad der hermed menes, har man kendt på Island næsten helt til vore dage. En udmærket illustration vil man finde i Eggert-Bjarnes Reise igennem Island s. 24 (tav. IV—V), 27 (tav. VI); *keisa* er et ord, der fuldtud belyses af nyno. Hvad der ellers i Rþ. nævnes af enkeltheder med hensyn til dragten, er enten indlysende af sig selv eller ukendt (*dvergar á öxlum*). Af prydggenstande nævnes *brjóstringla* (Völ.), *kinga* (Rþ.). Bægge dele betyder vist det samme: runde metalplader ('skjolde') til at fæste foran på brystet. I bronzealdergrave er sådanne fundne. Et mere træffende ord end det første kunde ikke gives; det sidste er dannet af *kengr* eller snarere et *kingr* (jfr. nyno.), og betegner 'en metalplade med øsken i' (sådanne som f. eks. Vadstenabakteaten). — *Berfjall* til at sidde på (Völ.) eller et udtryk som *sofa á dúni* (Grott.) eller *silfrgyld söðulkæði* (Akv.) kan nævnes, men behøver ingen omtale. — *goðvefr* forekommer hyppig, findes også i skjaldedigte (þor. máhlið.

10. årh.) og forudsættes som almindeligt. Ordet er vistnok lånt i forhistorisk tid og da sikkert sydfra, jfr. oldsaks. *godowebbi*; findes også i angels. *god(e)web*.

Til det foranstående kan føjes, at *kumbl* (*konunga*) (Ghv.) synes at betyde 'hjelme' (jfr. *herkuml*), de opbevares i *ker* 'kar' ☉; kister. På angels. findes *eoforcumbol* 'hjelme'; en påvirkning herfra var naturligvis mulig. Når Vsp. taler om *horn á lopti* (hvori der blæses til kamp), står dette udtryk i bedste samklang f. eks. med den måde, hvorpå de gamle hornformede lurer blev holdt.

Når der i Guðr. II omtales vogne som særlige rejsemidler for kvinder, *hvélvagnar* 'hjulvogne' i Akv. som transportmidler, oplyses dette på den mest anskuelige måde ved Osebergfundet, hvor vogne fandtes i skibet med tilhørende heste(skeletter). Disse høje vogne forklarer også udtrykket *hafið í vagna*, kvinderne måtte netop løftes op i dem.

Alt eller så godt som alt, hvad der her er nævnt, må således efter det fremførte betegnes som afgjort nordisk (norsk)-hjemligt.

Vi går nu over til de ejendele, der nævnes, hvoraf en del för er anført eller antydet. Der nævnes af husdyr 'geder' først og fremmest (2 geder som et mindstemål), jfr. ovf. 162, samt 'kør' og 'okser', også jfr. ovf.; kvindernes særlige ejendom 'gæssene' er også nævnt för (165); 'heste' som en værdifuld ejendom betegnes ved udtrykket *hrossaþjófar* 'hestetyve'; disse var særlig foragtede og straffedes både efter norsk og islandsk lov. — Jordejendom kaldes med det fuldstændig norske navn *óðalvellir* (Rp.), og det med *óðal* nærbeslægtede *øðli*, *eðli* (Lok., Hhund. II, *eðli attar*, hvis *eðli* ikke er for *óðli*). — Ejendom, varer (betalingsmidler) betegnes ved det rav-norsk-islandske *öln* 'alen' (☉: *vaðmáls* underforstået, Lok.), samt ved ordene *penningr* (Lok.)

og *skillingr* (pry.); oprindelsen til disse ord er usikker og omtvistet, men de er fællesnordiske (og fællesgermanske), *Salpenningr* findes hos Brage. — Altså heller ikke her findes noget som helst, der peger udover eller bort fra Norge (-Island).

Søtog og flåde (skibe) hører man endel om i digtene. Især er det den prægtige skildring i det første Helgedigt, der er af betydning. Vi ser her for det første ledingssamlingen, erhvævelsen af flåden, der ligesom giver os et billede af, hvorledes de store flåder samledes i vikingetiden, selv om anledningen ikke altid var den samme. Vi ser de »langhovedede skibe« sejle af sted og over søen. Udtrykket tager sigte på de høje dragehoveder i stavnen, der kendes så godt, f. eks. fra hvad der meddeles om Ulfljotsloven (930); »ingen måtte have skibe med hoveder, men hvis de havde sådanne, skulde de, før de fik land i sigte, nedtage hovederne, og ikke sejle tæt til land med gabende hoveder eller opspilede kæber, så at landvætterne blev bange derfor«; jfr. navnene »Ormen« osv. Allerede hos Torbjörn findes omskrivninger på skibe efter »orm« (*ræsinaðr*), og han taler om skibenes 'gabende hoveder' (*með gínöndum höfðum* og der tilføjes: *ok gröfnum tīnglum*¹; der er tale om norske skibe: *knerrir kómu austan*). Hermed stemmer nøjagtig beskrivelsen i Guðr. II af Sigmunds skibe: »förgyldte hoveder (*grímur*), udskårne stavne« (*grafnir stafnar*). Beskrivelsen af sejlasken i Hhund. I er ægte nordisk (norsk): »der blev åre-larm, og jærnkliirren (jærn = sværd), det ene skjold stødte bragende mod det andet, — vikingerne roede«; med skjoldene menes de på rælingen opstillede skjolde i række; man behøver blot at henvise til afbildningen på Högbrostenen eller på Stenkyrkastenen. Når der et sted hentydes

¹ *tīngl* = *ennisþænir*.

til 'jærnborge' om fyrstens flåde (HHjörv.), kan der henvises til Erik jarls 'jærnbarde' i Svolderslaget¹. Når der derimod tales om skibe, der ligger *i grindum*, er der for det første ikke aldeles sikkert, hvad der menes; formodenlig må der sigtes til en havn med omgærdende pæle eller en del af havnen som et sådant indelukke; dernæst kendes ellers ikke, såvidt vides, nogen antydning til et sådant skibs-leje. Jeg kender rigtignok heller ikke noget fremmed forbillede derfor.

At beskrivelsen af roning for at fiske og af hvalfangsten (Hym.) beror på ægte nordiske (norske) forhold, behøver ingen omtale.

Sæder og skikke og hvad dermed hænger sammen. Digtene har mange hentydninger til trolddom og trolddomudøvende personer. Vølver og hekse, sejd og sejdmænd nævnes atter og atter; jeg minder om völven i Vsp. og Balders drømme osv.; jfr. advarslen mod at have med troldkyndige kvinder at gøre (*fjölknunig kona, fordæða*² Háv., Sigdr.); der tales om *viltki* (troldmand, Lok.), om at *vitta ganda* (jfr. *gandreid* og stedet i Fóstbr. *víða hefi ek göndum* — ǫ: siddende på disse — *rent í nótt*); *trollkundra* bruger Tjodolf (Ytal) om en *vitta vétr*. Herom er det tilstrækkeligt at henvise til de historiske beretninger om sejdmænd i Norge i Harald hårfagres og Erik blodøkses tid (Hkr. I 149—50), samt Adam af Bremens bekendte skildring af forholdene i Norge, jfr. min Litt. hist. I 30—1. I Háv. nævnes og anføres *ljóð ǫ*: tryllesange (magiske formularer, i

¹ Når G. Vigfússon C. p. bor. I, lxi, taler om noget, han kalder *vígning*, og gengiver det ved 'wicker shield' og siger, at dette ikke er norsk, men irsk, beror dette på en besynderlig fejl. Noget *vígning* eksisterer nemlig slet ikke; til grund ligger åbenbart *vefnisting*, og det betyder 'sejl'.

² *Fordæða* bruges af Kormákr om en spåkvinde.

versform? jfr. Sigrdr., *galdr* (*galdrar*) nævnes flere steder (også i sammensætninger, jfr. Lex. poet.), jfr. verb. *síða* (Lok.). Trolddomsredskaber er *gambanteinn* (Skí, Hárb.), et redskab, hvis brug er ukendt; S. Bugges forsøg på at udlede *gamban-* af et i angels. ikke-forekommende (men ad hoc konstrueret) *gomban-lán* af et *gomban* 'skat' (betydningen passer så dårlig som muligt) er forfejlet (Home xix). Et andet er *tams-vöndr* 'tæmmende vånd', 'vånd til at påvirke og kue' (Skí.); en parallel til denne vånd findes i Vatsdæla (s. 74): *Högnuðr* eller rettere *Hegnuðr* (Melabók af Ldn.); et slag af den på kinden bevirkede tab af hukommelse; navnet betyder vel 'hæmmeren' d. v. s. = *tams-vöndr*.

Runer findes hyppig omtalte (Háv., Skí, Sigrdr. osv.), de behøver ingen nærmere omtale, jfr. min afhdl. i Aarb. 1910.

Forskellige skikke. *Sitja á haugi* (Vsp., Skí, þry.) var sikkert en ældgammel nordisk (norsk) skik; vi finder, at både hövdinge og hyrder sad på høje — rimeligvis de store gravhøje i nærheden af hövdingegårdene, hvoraf der findes endel endnu —, dels for at more sig — man havde da et eller andet håndarbejde eller lign. tidsfordriv — dels for at sidde der som et slags udkigsmænd (jfr. min Litt. hist. I, 11 og A. Olrik i Da. stud. 1909; her anføres eksempler fra litteraturen, også Saxo, på, at konger kunde sidde på en høj og foretage retslige handlinger).

Bautastenene, *bautasteinar*, der nævnes i Háv., stående ved vejen til minde om en afdød, er så norsk som noget kan være. De ses på sine steder endnu den dag i dag.

Ligbrænding omtales flere steder (Háv., Sigsk., Ghv.), jfr. hvad der ovf. er sagt om *borg*, og passer ganske til forholdene i Norge i vikingetiden, som de ialtfald delvis var; ellers vilde eller kunde denne skik simpelthen ikke

være omtalt, hvis den ikke havde eksisteret. Om begravelseskikke giver Sigsk. meget værdifulde oplysninger. Ikke blot er dér tale om ligbrænding i almindelighed, men også om dertil knyttede skikke, især den, at hövdingens eller hövdingefruens tjænere eller tærner skulde dø med ham eller hende (digtet nævner 5 tærner og 8 tjænere), hvortil kommer fugle (yndlingsdyr, in casu: høge, jagthøgene?). Dette kendes ikke andensteds fra (bortset fra, hvad der i en fornaldarsaga meddeles om en fostbroderpligt eller i en saga meddeles om hustruens pligt til at lade sig begrave med sin mand), men er i højeste grad sandsynligt; fra grave kendes jo heste og hunde (dette også fra Island); i Gokstadskibet fandtes en påfugl. Men en påfaldende lighed med hvad digtet fortæller findes i Ibn Fadhlans beskrivelse af en begravelse hos Nordboer i Rusland (se V. Thomsen, Ryska rikets grundl. s. 40 f.)¹. Jeg anfører et par karakteristiske træk: »Når en hövding iblandt dem dør, spørger hans familie hans kvinder og tjænere: hvem af eder vil dø med ham (også af kvadet fremgår det, at der er tale om en ialtfald halvt frivillig sag). Når en af dem så svarer: jeg, er han (hun) bunden ved sit ord . . . Men oftest er det kvinderne, der gør det« osv.; så beskrives nærmere og udførlig, hvorledes det hele gik for sig; en hund dræbtes og fulgte med, foruden 2 okser, 2 heste, en hane og en höne; det endte med ligbrænding. En smukkere bekræftelse på digtets antydninger kunde ikke fås; Ibn Fadhlans beskrivelse virker som en klar illustration¹. Tiden er o. 920—25.

Der nævnes 'brudegaver' ɔ: gaver, som bruden skulde give sin mands nære slægtninge (for at opnå deres velvilje; þry.); sådanne gaver kendes iøvrigt ikke fra den islandske litteratur; men vi får vist en udmærket bekræftelse

¹ Jfr. også anm. 24 i V. Thomsens bog. Jfr. Saml. afh. I, 277 ff.

på denne skik fra en helt anden kant, nemlig fra den danske folkevise: Blak og Ravn hin brune (Hildebrandsvisen DgF. II 199), hvor bruden opregner alle de kostbarheder, hun har medbragt og foræret til sin brudgoms slægtninge (fader, moder, broder og søster) samt til hofmændene. Her finder vi ialtfald en parallel.

Antydningen til fostbroderskabet, som vi kender fra sagaerne (særlig Fóstbr.), findes i Brot: »du husker, Gunnar, det ikke godt, at I lod eders blod flyde sammen i sporet (eders spor)«. Den her antydede måde at indgå fostbroderskabet på forekommer ellers ikke i den isl. litteratur, men Saxo kender den, når han (s. 40) siger: »siquidem icturi fedus veteres vestigia sua mutui sanguinis aspersione perfundere consueverant, amicitiarum pignus alterni cruoris commercio firmaturi«¹.

»At udæske en til kamp og bestemme kamppladsen« udtrykkes (i HHjörv.) ved *at stefna til eyrar*; det som her er fundet (af G. Vigfússon) påfaldende, er udtrykket *eyrar* om kamppladsen; ellers er *holmr* det sædvanlige udtryk. Jeg ved ikke, hvorledes udtrykket er at forklare anderledes end som en variant, mulig af en lignende art som når det om solen hedder, at den snart 'synker i havet', snart 'bjærger sig i skoven'. Enestående er udtrykket langtfra (hvad G. Vigfússon synes at forudsætte); det findes hos Kormákr (lv. 47: *á eyri = á holmi*) og hos Gunnlaugr (lv. 11: *Nú em ek út á eyri alvangs búinn ganga*, hvor der er tale om holmen i Øxará).

Bavnen, *viti*, der betegnes som *vígspjöll* (Grott.), kendes fra fortællingen om Hakon d. gode, om hvis historiske betydning der næppe er grund til at tvivle; *bóg-viti* (*viti* = ild) findes i Höfuðlausn.

¹ Jfr. Notæ uber. s. 57 f.

Ordet *eikja* 'egetræsbåd, færge', en vejlængdebetegnelse som *til stokks (til steins)*, bægge i Hárb., er ægte norske.

Hørende ind under gudedyrkelse og ofring findes ord som *kjósa hlautvið* (Vsp.), *hrista teina* (Hym.), der formentlig er identiske. Vi finder *hlautteinn* i et, sikkert ægte, vers af Þorvaldr viðförli, det ligesom forbinder bægge de nævnte udtryk; *hlaut* 'offerblod' kender vi så udmærket andre steder fra; i Torvalds vers kaldes en mand *hlautteins hreytir*, der jo minder livagtig om *hrista (teina)*. Udtrykkene fører til den antagelse, at man dyppede 'tenen' ned i offerdyrets blod og rystede den så over et bord f. eks., af de på må og få således spredte dråber tog man varsler og viden (?). — Okser som offerdyr (Hyndl.) kendes også fra Egilss., der bruger sammensætn. *blótnaut* (*blótneyti* kendes endnu i isl.).

Overtro knyttet til 'ravn' og 'krage' er ovenfor omtalt.

Endelig er der visse hentydninger til ret og retslige udtryk¹. *Jafnendr* 'udjævnere ꝛ; voldgiftsmænd eller dommere' (*j. þeirs okr vilja sætta*; Hárb.); hvorvidt dette har været et almindeligt, teknisk udtryk, er uvist; *at jafna* synes ikke at findes i den gamle litteratur i den her forudsatte betydning, men i nyisl. kendes et udtryk som *að jafna á milli manna* (*með mönnum, með sjer* = indbyrdes) særdeles godt. Aasen har »jamna udjævne, ordne, fordele jævnt eller ligeligt«. *jafnyndir menn* i NgL. synes ikke direkte at kunne sættes i forbindelse hermed. — Eder på ringe (jfr. *baugeiðr* Háv.) er så velkendte, at deraf behøves ingen særskilt omtale.

De eder, som nævnes i Völ. 33: ved skibets planke, ved skjoldets rand, ved hestens bov og sværdets æg, er så nordiske som tænkes kan; ederne skal aflægges netop ved de ting, som nordboen kunde have den største nytte

¹ Jfr. hermed G. Vigfússon i Grimm Centenary 1886, § 7.

af, hvortil han i sit daglige liv allermest og hyppigst trængte. Disse her nævnte eder er naturligvis fakultative, der benyttedes ved enkelte bestemte lejligheder — særlig er eder på sværd jo velkendte (jfr. Sv. Grundtvig: Våbeneden 1871) I Völsungakv. forn. (Hhund. II) v. 31 antydes eder »ved Leiptrs lyse vand og bølgens fugtig-svale sten«. Disse eder står åbenbart i forbindelse med det religiøse; Leiptr er vel den elv, der i Grimn. 28 nævnes sammen med Gjöll som strømmende i nærheden af menneskene; dette minder om Grækernes eder ved Styx og lign. I Guðr. III nævnes ed »ved den hvide hellige sten«; her sigtes der vistnok, som tidligere set, til de mærkelige hvide sten, der i Norge — og andre steder — er fundne og som antages at stå i forbindelse med en dyrkelse af en frugtbarhedsguddom, herom henvises der til Th. Petersens afhdl. i Trondhjems Vidensk. selsk. skr. 1905, samt H. Gjessings: Et gammelt kultsted (i Maal og Minne 1915). Hovedmængden af disse hvide falloslignende stene hidrører fra Vest-Norge. Endelig findes der i Atlakv. 30 eder af lignende religiøs art som i Völs.: »ved den sydhældende sol og ved Sigtys (Odins) klippe, ved sængestedet og Ulls ring«. Om disse eder er der ellers intet nærmere bekendt; to af dem er knyttede til to nordiske guder; jfr. edsringen på altrene i hovene (*baug eiðr*). Bøder omtales (*bólr*, det almindelige, velkendte udtryk) og *nefgjöld* 'bøder for en (dræbt) slægtning' Hhund. I; dette er ensbetydende med de norske loves *nefgildi* (Hertzberg vil aflede *nef-* af *nef*, næppe med rette, men det er i denne forbindelse ligegyldigt); måske står *-gjöld* (ikke *-gildi*) her af metriske grunde. En anden betegnelse for bøder er (*munda*) *baugr* (Hárþ., Lok.; *bæta baugi* findes også Kormákr lv. 55), hvad der heller ikke trænger til nogen videre omtale (jfr. Grågåsens Baugatal). Til skovgangsmanden findes hentydning

i *vargr á viðum* (Hhund. II), jfr. Víga-Glúms: *vel hafa víðir skógar vargi opt of borgit*. — Straffe antydes i Guðr. III: den kvinde, som er overbevist om at have aflagt falsk vidnesbyrd, sænkes (druknes) i en rådden sump. Hermed kan sammenstilles, hvad der i den meget gammelagtige Hálfss. siges om Æsa: »landsfolket dömte hende til at blive druknet i en sump«, — uden tvivl en meget gammel nordisk straf. I samme digt nævnes ordaleet *ketiltak* (*taka í ketil*); K. Maurer har vist (Zs. f. deut. Phil. II), at dette ordale vistnok er indført i Norge under Olaf d. hellige og at det er kommet syd fra; derfor spiller også »Saksernes konge« en særlig rolle ved denne kedelprøve.

Endelig findes udtrykket *fara í fulla dóma* (Sigdrif.), hvor *fullr* bet. 'fuldtalig'¹; ordet er teknisk i isl., findes ikke i de norske love. — Hertil skal endelig føjes udtrykket *fjarrafleinn* (Alv.), der dog sikkert er identisk med det norske *firrafleinn*, hvorom der kan henvises til Hertzbergs glossar (ordet findes endnu i nyno., jfr. sst.).

Af alt dette ovenstående fremgår det med al ønskelig klarhed, at vi i digtene færdes på nordisk, særlig norsk grund så at sige i stort som småt. De enkelte, uomtvistelige låneord (jfr. ovf.), der i løbet af (9. og) 10. årh. er indkomne i sproget vest fra, kan intet gyldigt bevis afgive herimod. Tværtimod. Alt samles for at vise, at disse låneord har fundet vejen helt frem til Norge (Island) og er her bleven optagne af digtenes forfattere. Det har også vist sig her, at hvad der kan påvises af fremmede elementer hovedsagelig er kommet syd fra. Og vi kommer da netop til »Sakserne« som de formidlende, ganske som tilfældet må have været med de latinske kulturord, der er indkomne gennem dem. Det var jo også dem, der var de Danskes

¹ Jfr. V. Finsen: Frist. Inst. s. 23 anm. 1.

og Nordens nærmeste naboer. Mindst af alt viser denne gennemgang af digtenes kultur hentydninger til Vesten og påvirkning derfra¹.

Det forekommer mig, at følgen nødvendigvis må blive, at man herefter må vende sig mod syd, når det gælder at påvise fremmed indflydelse, der kan spores i 9. årh. og den nærmest følgende tid. Derhen fører alle spor. På den anden side må den keltiske (irske) indflydelse begrænses ganske betydelig både for Norges og Islands vedkommende i forhold til det omfang, den har antaget især hos S. og A. Bugge. Den må da, efter det foran udviklede og påviste, begrænses til det ydre. Vikingerne har naturligvis set meget i de vestlige lande — både de angelsaksiske og keltiske —, som de ikke havde set før — klæde- dragt, rustning, bygninger, kostbarheder osv.; de har erobret meget af alle slags løse genstande (Leif siges der f. eks. at have erobret et udmærket sværd, hvorefter han kaldtes Hjör-leifr, Ldn. 33), og bragt dem hjem med sig til Norge, som f. eks. de kar, Undset omtaler i sin afhdl. i Aarbb. 1889, eller det mærkelige relikvieskrin, der er fundet i en gravhøj ved Melhus (se Th. Petersen: A celtic reliquary, Kgl. norske Vidensk. selsk. skr. i Trondhjem 1907)² osv. At disse genstande er bleven efterlignede af norske kunstnere eller motiver hentede fra deres ornamenteringer, er højst rimeligt. Men herpå kan jeg ikke nærmere komme

¹ Når der tales om *valaript* 'vælsk tøj', *valamalnr* 'vælsk malm', *völsk sverð*, betyder dette 'vælsk = frankisk' (gallisk), i hvert fald ikke keltisk (irsk), hvis det ikke betyder 'fremmed' = sydrön i al almindelighed, hvad der er ret stor sandsynlighed for; ialfald bruges *valneskr* om kvinder, hørende til Gudruns følge (Gudr. II).

² Som forf. udtaler, må dette skrin være røvet af fjender, altså i vikingetiden, men efter alt at dømme er det selv fra tiden o. 650; heraf ses, at man ikke fra en genstands høje alder kan slutte noget om dets tidlige forekomst i Norge; jfr. ovf.

ind. Derimod er der, som ovf. udviklet, ingen grund til herfra at slutte noget m. h. t. åndeligt indhold eller litterær-videnskabelig indflydelse.

D. Islændernes kendskab til fremmed litteratur i den ældre tid.

Det er måske ikke helt afvejen her at tilføje en kort oversigt over, hvilken fremmed litteratur, Islænderne kan antages at have kendt, særlig i de første århundreder efter kristendommens indførelse.

För år 1000 har der jo så at sige ikke eksisteret en bog på Island — bortset fra de (få) irske, som Are siger at de irske »paper« efterlod og som ingen forstod —; og dog møder vi allerede i landnamstiden omtalen af en bog, som blev bragt til Island, nemlig et plenarium; »biskop Patrick« skal have medgivet sin fostersøn Ørlyg (s. foran s. 36—7) tømmer til en kirke, en jærnklokke og et plenarium, samt »viet jord« for at lægge under de 4 hjørnestave (Ldn. 42); denne bog (egl. fuldstændig samling af kirkelige tekster, tidebog) har uden tvivl været på latin og er rimeligvis gået til grunde i løbet af århundredet. De første islandske missionærer har naturligvis haft nogle bøger med sig, men om dem høres der intet. Kort efter kristendommens indførelse nævnes en del udenlandske gejstlige, der i længere eller kortere tid opholdt sig på Island. De nævnes af Are i kap. 8:

Bjarnharðr hinn bókvísi (den boglærde) — 5 år,
Kólr — nogle få år,
Hrodolf — 19 år,
Jóan den irske — få år,
Bjarnharðr — 19 år,
Heinrek — 2 år,

foruden nogle andre, der efter Ares ord var lidt fordægtige, og som vi næppe behøver at tage noget hensyn til. Det er dem, hvortil der sigtes i Hungrvaka kap. 2. Desværre bestemmer Are ikke nærmere disse mænds opholdstid. Men det er klart, at de må alle henføres til den første halvdel af 11. årh., hovedsagelig til tiden inden Isleif blev biskop. Dette fremgår af Kristnisaga kap. 14, og endnu tydeligere af Hungrvaka kap. 3. Her nævnes først Joan den irske, der senere skulde være rejst til Vendland og der have lidt martyrdøden. Denne mand, der ifg. Are kun var nogle »få år« på Island, har næppe haft nogen nævneværdig betydning hverken på den ene eller anden måde. Den gensidige forståelse har vel været meget ringe — ialfald i begyndelsen. Det samme gælder Heinrek, der åbenbart var en tysker (også Hungrv. tillægger ham 2 års ophold). Kolr var vistnok en nordmand, og vel identisk med den, der var på Island kort efter 1000 (Víga-Glúmss., slutn.) og døde dér og blev begravet i Skalholt (Hungrv.). Större betydning må der tillægges Bjarnhard »den bogvise«. Hungrv. nævner ham Bjarnvard »Vilradsson« (det er tysk Bernhardt), men tilføjer, at »nogle mænd siger«, at han havde fulgt Olaf d. hellige fra England og var af denne sendt til Island; der sigtes her måske til Adam af Bremen, der netop nævner en Bernard blandt de gejstlige, der fra England fulgte med kong Olaf¹. Man lægge her mærke til tilnavnet »den bogvise«; det viser, at »bøger« dengang var så enestående på Island, at han, der har haft nogle sådanne, kunde få sit tilnavn deraf. Vi skal senere se, hvad *bók* betyder. Iøvrigt vides desværre intet om denne mands færd eller undervisning; da han dog var 5 år på Island, har han vel haft nogen fremgang. Langt större betydning må der til-

¹ Jfr. Hist. Norw. slutn.

lægges de 2 sidste, Hrodolf og Bjarnhard d. anden, der hver for sig opholdt sig hele 19 år i landet. Desværre haves ingen nærmere efterretninger om disse mænds virken, der dog sikkert har været ret betydelig. Dog meddeler Hungrv., at biskop Hrodolf bode på Bær i Borgfjorden; hans virksomhed er således knyttet til sydvestlandet. Bjarnhard, hvem Hungrv. kalder Bjarnvard, kaldes her »den saksiske« og siges at have været hos Magnus d. gode, før han drog til Island. Her boede han i Vatsdalen, — altså knyttet til nordlandet. »Han viede mange ting, kirker og klokker, broer og brönde, vade og vande (elve), bjærge (ø: klipper) og hjælder« (man mærke her det retoriske bogstavrim, hvilket tyder på almindelige fraser, der berøver beretningen noget af det historiske; de beror ganske vist ikke, som Kahle mener, på oprindeligt vers). Denne mand er den yngste af disse biskopper, ti han siges (sst.) at have opholdt sig på Island medens Harald hårdråde regerede, rejste så (ø: efter 1066) udenlands og endte som biskop i Selja og Bergen og døde dér. Der er ingen tvivl om; at disse to sidste var tyskere, uagtet det om den første hedder, at også han kom med Olaf d. hellige fra England; hans navn er talende nok; (den fortolkning, som Hungrv. antyder, at han egl. hed Ulfr, men kaldtes Rúðulfr fordi han var fra Rouen, Rúða, er det 12. årh.s urigtige opfattelse, efter norsk udtale(?); Are kalder ham Hróð-; mulig havde Olaf taget ham til sig under sit ophold i Rouen).

Disse biskopper har selvfølgelig haft bøger med sig, rimeligvis plenarier, homilier, bønner osv. De har undervist unge Islændere og uddannet præster, lært dem latin og hvad sådanne ellers skulde lære. Der er dog næppe grund til at antage, at elevernes antal har været særlig stort,

og de har næppe været mange fra de fjærnere egne. Det er fra disse mænds tider, at ordet *bók* fik sin betydning 'latinsk bog'; jfr. tilnavnet 'den bogvise' og et ord som *bókmál* = latin (jfr. alle de eksempler, som Fritzner anfører: *bók* 4) og flere andre sammensætninger med *bók*.

Nødvendigheden af gejstlig uddannelse stod allerede klar for kristendommens forkæmpere i år 1000. Gissur hvide, den ypperste af dem, sendte sin egen søn Isleif til Tyskland, hvor han blev uddannet i Herford i Westphalen (Kristnis., Hungrv.) og blev en udmærket lærd, senere den første biskop i Skalholt; som sådan holdt han skole (Are, og de andre kilder). Det samme gjorde de følgende biskopper. Også Isleif sendte sin søn og eftermand til Tyskland. Andre gik også til Paris, som Sæmund frode, og atter andre til England (til Lincoln), men disse studierejser til England synes først at have fundet sted i 12. årh. (biskop Torlak, d. 1193, i Lincoln omtr. 1160, biskop Páll, d. 1211), og så er vi temmelig langt nede i tiden¹. For det 11. årh. er det klart, at det er Tyskland, hvorfra den gejstlige uddannelse hovedsagelig stammede.

Hvad der lærtes, var naturligvis først og fremmest latin, og hvad der ellers hørte til den gejstlige uddannelse (teologi). Allerede i det 11. årh. har der været ikke helt få Islændere, der forstod latin og kunde oversætte latinske tekster til modersmålet, selv om dette endnu ikke er sket efter nogen større målestok og overhovedet kun mundtlig.

De Islændere, der rejste og opholdt sig udenlands, havde adgang til at skaffe sig bøger — disse kunde vel også erhverves i Norge —, og vi hører tidlig om enkelte sådanne; det er naturligvis kun tilfældigt, hvad vi hører derom, men dette er betegnende nok. Vi ved, at Are hen-

¹ Jfr. Maurer Island 247 ff.

viser til »Eadmund d. helliges saga« (kap. 1); hermed menes den på latin skrevne *Passio seti Edmundi* af Abbo Floriacensis (fra o. 980). Forskellige skrifter af Beda må tidlig have fundet vej til Island (De ratione temporum citeres i begyndelsen af *Ldn.*, hvilket dog næppe hidrører fra 12. årh.). Andre bøger, der nævnes, er *Cura pastoralis* af pave Gregor (Hungrv. kap. 12), i beg. af 12. årh. Samtidig nævnes *Cantilena Lamberti* og begyndelsen anføres (*Sic animam osv.; sst.*). Men ikke blot teologiske bøger nævnes, også verdslige anføres, ja endogså *Ovidius De arte amandi* nævnes allerede i begyndelsen af 12. årh.

Dernæst vidner den overordenlig store mængde af oversættelser af helgenlegender, homilier, apostelsagaer, lærebøger (*Elucidarius*) m. m. om tilstedeværelsen af originaler, men disse var alle uden undtagelse latinske. Mange af disse oversættelser hører åbenbart til de ældste sproglige mindesmærker, der findes (*Stockholm-homiliebogen f. eks.*), men de er langt fra alle islandske; måske er de fleste norske. Om disse tidlige frembringelser får vi desuden et direkte vidnesbyrd i den første grammatiske afhandling fra o. 1140, hvor slægtregistre, Ares skrifter og »hellige tydninger« forudsættes som den eneste kendte litteratur i skreven form. Altså kan disse oversættelser trygt forudsættes allerede ved år 1100; de er netop forudsætningen for lovenes første optegnelse i 1117—18. Originalerne må således snarest antages at hidrøre fra de ovennævnte tyske biskopper og deres elever, samt fra de Islændere, der studerede i Tyskland og Paris, forsåvidt som de (eller oversættelserne) ikke er komne fra Norge¹. Desværre får vi så godt som

¹ Her hører vi tale om den »herlige bog«, det plenarium, som Sigurd jorsalafar bragte hjem som gave fra patriarken, skrevet med guld Hkr. III 313.

ingen efterretninger om de norske gejstlige i 11. og 12. årh. Men formodningen må være, at de har fået deres uddannelse på samme eller lignende måde som de islandske, med andre ord, at de islandske unge, vordende gejstlige har efterlignet, hvad der var skik i Norge.

Overfor alle disse latinske bøger og oversættelser af dem er det nu ret karakteristisk, at der aldrig i den ældre tid findes den ringeste antydning af engelske bøger eller overhovedet bøger i andet sprog og af anden art. Kun en eneste undtagelse findes. I Ldn. indledningens slutning (s. 24) findes, efter et uddrag af Ares bog (om de irske munke), en sålydende sætning: »og det bemærkes i engelske bøger, at man i den tid rejste (sejlede) mellem landene« (∴ »Bretland« og Island). Hvilke bøger der her menes er ganske uvist; det er heller ikke sikkert, hvad der menes med »engelsk« her, om det er latinske bøger, hidrørende fra (∴: forfattede i) England, eller på engelsk (∴: angelsaksisk) skrevne bøger. Ialfald er denne sætning fra det 13. årh. og ikke fra det 12., og har således her i denne forbindelse en underordnet betydning; der kan være tale om bøger, der er indkomne med de mænd, der i det 12. årh. eller i tiden ved 1200 havde studeret i England (jfr. ovf.).

Resultatet af alt dette bliver, at den ældste fremmede litteratur, der kan konstateres på Island, har intet at gøre med England — med mindre nogle af de ældste latinske homilie-håndskrifter og lign. kunde være bragte derfra til Norge og så til Island —; absolut ingen som helst forbindelse spores med Irland eller keltiske bygder. Fra England må man snarest tænke sig, at det — latinske — håndskrift af *Historia Britonum* af Galfrid (Geoffrey) af Monmouth er kommet, hvorefter Gunnlaugr munk oversatte sin Mer-

linusspå, og hvorefter Bretasögur blev oversatte. Men dette håndskrift er vel kommet med dem, der studerede i Lincoln i det 12. årh.

E. Sproglige forhold i Norge og Island i 9—10. årh.

En undersøgelse og betragtning af de sproglige forhold i Norge og, så snart det for tidens skyld kan lade sig gøre, på Island i den ældste tid, d. e. 9. og 10. årh., kunde synes at stå i et fjærnere forhold til de i det foregående drøftede spørgsmål. Dog er forbindelsen der, hvilket med al klarhed fremgår af en bog som prof. C. MARSTRANDERS, der ganske vist mest handler om den indflydelse, det nordiske sprog har haft på irsk. De resultater, som forfatteren kommer til, er i flere henseender meget vigtige og oplysende. På enkelte punkter er de dog af den art, at de strider ret stærkt imod, hvad man tidligere har anset for rigtigt efter den formentlige udvikling, som sproget har haft i Norden. I denne forbindelse kan der også erindres om de meninger, prof. S. Bugge har gjort gældende angående enkelte lyd- og böjningsforhold i sine Bidrag til den ældste skaldedigtningens historie. Jeg vil i det følgende søge at bestemme den norsk(-islandske) sprogform for den ældste historiske tid med så stor en nøjagtighed, som det med de forhåndenværende midler er muligt. Det følger af sig selv, at skjaldekvadene og de hedenske eddadigte til ned omkring 1000 er her af en overvejende betydning. Men da man netop her har gjort gældende, at de ældste af de førstnævnte ikke er ægte, er det hensigtsmæssigst at begynde med de ældste sproglige mindesmærker af utvivlsom art, der findes; jeg sigter hermed til de norske runedindskrifter. Nu er det ganske vist så, at disse hidrører mest fra 10. årh. (og derefter), men alligevel må de danne

grundlaget for undersøgelsen, og det bliver da en selvfølge, at de ældste danske og svenske indskrifter med de yngre runer føres frem til belysning af det norske materiale; om islandsk runemateriale i denne tid er der, som bekendt, ikke tale.

Inden jeg går over til de norske runeindskrifter skal jeg under ét samle de vigtigste resultater, som Marstrander og Bugge har ment at kunne fastslå.

1) I-omlyden af a: »Det af on. ai foran konsonantgrupper opståede æ var følgelig ved begyndelsen af det 10. årh. endnu en tydelig a-lyd, — af samme art som det tidligere omtalte a i Caithil. Udviklingen af dette a . . . til æ falder mellem 922 [ti i dette år findes skrivemåden Elgi f. ældre Ailge = Helgi] og de første decennier af det 11. årh. [edda 1014]« (s. 63). Henvisningen til »Caithil« gælder dette ords forekomst ved år 856 og det »viser at i-omlyden ved ord af denne type endnu ikke var trængt igennem ved midten af det 9. årh.« (s. 62). Jfr. 3.

2) S. 73 konstateres, at der »iallefald så sent som i det 10. årh. må have været en tydelig forskel i udtalen af det on. i-omlydte ũ, iú og det u-omlydte ĩ«. I en note anføres formentlige eksempler på denne forskel i den gamle skjaldedigtning, men nogle af eksemplerne er urigtige, deriblandt især det umulige *lykur : slykur* Grámagaflim (her er rimordene *glíkr : slíkr*).

3) u-omlyd af a: »Gengivelsen af on. au med ir. ó forudsætter som det synes en on. udtale öu iallefald for det 10. årh. (i det 9. årh. har AU kun au). a-farven synes derimod at have holdt sig længere i det i-omlydte ay (ey), som senere blev ir. ī. Heraf tør man måske slutte, at overgangen af au til ay ved i-omlyd ligger forud for assimilationen af au > öu« (s. 155).

4) Brydning: I irsk forekommer elta som plur. tantum. Dertil skulde »højest sandsynlig« svare »de on. pluralisformer, som i det 9. årh. endnu lød n. a. heltu, g. heltā, d. heltum«. I forbindelse hermed henvises til den måde, hvorpå ordet *jarl* optræder i irsk, nemlig som *erell* (ubrudt) 847, men *ierll* 892 (s. 77).

5) Udtalen af ai: »I visse norske målfører må derfor [på grund af lige før omtalte forhold, á i irsk vekslende med ái, skrivemåde staic, staci] steik og stein i vikingetiden have været udtalt stä'k', stā'n' (med stærkt palatalt k, n). Udtalen stä'k' behøver ikke at have været enerådende i nogen enkelt dialekt; ā-formen har snarere gået side om side med ei-formen og var — det skønner man — sammenlignet med denne en sjældnere form. Den tjente vel oprindelig som kompositionsform«. En støtte herfor skulde en form som *Stáni* f. *Steini* fra 14—15. årh. være (s. 69, jfr. 155, hvor der under forbehold henvises til runeindskrifter med skrivemåden a f. ei i ord som *aki*, *raspi*, *stan*).

6) »Forkortelsen af ai til i og ä (af ā) går således tilbage til første halvdel af det 9. årh. Den forkortede form synes i alle tilfælde den lydrette (on. Kolbinn); ei-formen skyldes restitution efter simplex«. Dette i anledning af, at ai (ei) findes i irsk gengivet ved i (Oistin) og ä (Tomrair) (s. 89). — »Videre må forkortelsen af ú, ó i sammensatte Torsnavne som Þorgestr, Þorkell, Þorsteinn iallefald gå tilbage til første halvdel af det 9. årh.« I denne forbindelse kan anføres, at forf. udtaler, at det østnord. *þúr-* »har været i brug også i Norge, hvor det vekslede med *þór-*« (s. 65), samt, at forskellige irske skrivemåder viser, at disse med *þór-* sammensatte navne »i vikingetiden snart betonedes første, snart andet led« (s. 99).

7) R:r: »Oldnorsk udtale må have skelnet skarpt mel-

lem oprindeligt r og r af z. Dette sidste var ved år 800 et tydeligt palatalt r (som ir. r i gen. fir). og holdt sig som sådant i de tidsrum, de irske kilder spænder over (800—1200). Endnu i senoldnorsk tid har de to lyd været forskellige, som bortfaldet af r af z i bøjningsendelser og ubetonte stavelser (Taarje, Jæderen = Þorgeirr) synes at vise« (s. 116). Hvad assimilation af -r i mindre stærkt betonet stavelse angår, udtales (s. 115, 159), at »erell« viser, at en sådan var foregået før 848. Det samme gælder nn af nr (s. 119).

8) Nasalitet: herom udtales (s. 155): »Nasalklangen i de on. nasalvokaler kan i det 10. årh. ikke have været særlig fremtrædende. AU skriver Torulb år 932; man venter Tomrulb som Tomrair 847, Tomralt FM 923. Amlaib AU 853 ff. Imar 857 ff. . . . For urigtig holder jeg Björkmans opfatning (Personnavn s. 6) at n endnu i det 10. årh. var bevaret i Óláfr« (jfr. s. 61—62). Den irske gengivelse af Áleifr Amlaib viser ikke langt (nasaleret) a; derimod findes langt unasaleret a i Álaib, hvilken form viser, at »nasaleringen i dette ord var opgivet eller iallefall stærkt reduceret ved midten af det 12. årh.« (s. 61 f.), og der henvises til Ólaib s. 66.

9) Assimilation (jfr. 7 slutn.): Der findes i irske sideformer lunn og lunnta (årehåndtag), hvoraf den sidste skulde vise hen til en ældre tid og en uassimileret form hlunpa-, der altså skulde have eksisteret i det 9. årh. (s. 15; jfr. iøvrigt ovf. 64—5).

10) vr-: »[v] bortfaldt foran r som vanlig i norsk: rang, on. rōng. Da skulde ir. rang ikke være ældre end 11. årh., da v i denne stilling — som gamle allittererende versemål viser — endnu ikke var bortfaldet i det 10. årh.« (s. 108).

11) Forskellige enkeltheder: a) Der udtales den mulig-

hed — »hvad der slettes ikke er udelukket« — »at selv endnu i første halvdel af 9. årh. iallefald dialektisk havde bevaret sit gamle h (sel^ah = ir. selach; sml. falah Björketorp = fal; s. 49)«. — b) Der antages bortfald af l foran labiale konsonanter, tildels i henhold til runeindskrifter (hvorom senere), i anledning af den ret indviklede forklaring af biafal ir. birbell (s. 31—32). — c) Der antages i tilslutning til Noreen (Arkiv VI 304) en sammentrækning af Stór-olf- til Stolf- (i hds. står der rigtignok Scolph) og þór-olf til þolf allerede ved år 800 (side 54, 147). — d) beri: björn: »Navnet (ɔ: aufer) synes at vise at det masc. bere . . . ved 900 endnu ikke var afløst af biörn« (s. 48). Da forf. imidlertid (s. 144) identificerer Aufer med Eyfari (ikke som l. c. med et Auðberi), ved jeg ikke, om den dertil knyttede, før anførte sætning skal gælde. — e) Formen kuenu (= konu) antages at have eksisteret i henhold til irsk form: cuiníu (Cormac; s. 59, 93, 107).

Jeg skal ikke allerede nu komme ind på nogen drøftelse eller kritik af de her anførte antagelser, men henviser til hele den følgende redegørelse til sammenligning med det her fremførte. Kun skal jeg bemærke, at forf. i det hele går ud fra, at de nordiske lyd er nøjagtig opfattede af Ierne og konsekvent fonetisk rigtig gengivne. Undtagelser herfra gives der dog, som f. eks. når det (s. 65) hedder, at »udviklingen af ó til ua er ikke lydret, men skyldes tilknytning af (H)róð- til ir. ruadh, rød.« Jeg udtaler den formodning, at dette — en sådan »tilknytning« — mulig kunde gøres gældende i en noget større udstrækning end sket er, ligesom jeg mener, at man har ret til at stille sig lidt skeptisk overfor antagelsen af, at den irske gengivelse af nordiske ord eller lyd gennemgående var nøjagtig fonetisk.

Hvad BUGGES udtalelser angående norske sprogformer

i det 9. årh. i hans Bidrag osv. angår, skal jeg her nøjes med at henvise dertil, samt til mine modbemærkninger i afhandlingen i Aarbøger 1895. Iøvrigt vil jeg i det følgende på dertil egnede steder komme tilbage dertil.

Efter disse bemærkninger skal jeg gå over til at undersøge det ældste norske sprog i historisk tid, *o*: efter 800. Det materiale, vi her har, er de norske runeindskrifter fra 9. og 10. årh. Da den eksakte tid for hver indskrift er usikker, tager jeg også sådanne med, der antages at tilhøre det 11. årh.s første halvdel eller o. 1050. Et sammenligningsmateriale indeholder de samtidige danske og svenske indskrifter; blandt disse sidste vil et mindre udvalg være fyldestgørende. Men også her er tidsbestemmelserne ofte noget vage. Af Rök-indskr. benytter jeg kun den første del eller a—c efter Rök III s. 149 (1910) samt enkelte, andre sikre ord.

De her benyttede norske indskrifter falder vistnok i to rækker, en ældre og yngre, hvoraf den første selvfølgelig er den vigtigste. Både ordformer og runetegn viser forskellen. Til den ældre gruppe regner jeg:

Alstad (Toten)	
Valby (Tjølling)	
Oseberg (skibet)	
Skollevold (Lister-Mandal)	
Orrestad (Stavanger amt)	
Stavanger by	
Njæreim	} (Jæderen)
Tu	
Klepp	
Stangeland	
Reliquieskrin (Jæderen?)	
Karlevi-verset	

Ældste indskr. i Urnes kirke.

Til den yngre gruppe regner jeg:

Dynna	}	(Hadeland)
Granevold		

Vang (Valdres)

Oddernes (Lister-Mandal)

Galteland (Nedenes)

Helleland, Vestre og Østre (Jæderen)

samt Faaberg, der dog er så ung, at den næppe kan komme i betragtning.

Siden foranstående blev skrevet, er der fremkommet prof. M. OLSENS redegørelse for den i 1917 fundne Eggjumsten med runeindskrift fra o. 700. Denne indskrift kaster på mange punkter et klart lys over den sproglige udvikling så tidlig som ved nævnte år. Den viser i det hele og store, at de historiske former, vi kender fra 9. og 10. årh. dengang var fuldt udviklede; udlydende vokaler synkope-rede, assimilation af r med foregående n efter lang vokal, assimilation af h med følgende t osv. (jfr. M. Olsens redegørelse s. 109 ff.). Hermed er grunden under prof. S. Bugges sproglige indvendinger mod de ældste digtes ægthed i virkeligheden fjærnet.

Ikke destomindre vil det være hensigtsmæssigt her at give en oversigt over de sprogformer, disse indskrifter frembyder.

Mask. a-stammer. Nom. ender altid på r (R): *auarþr* (Valby) jfr. *fiskr* Eggjum, *Knutr* (Galteland), *skokr* (Skolle-vold), *Ulfrikr* (Njæreim), *traukr* (Karlevi) osv.; i *raipuiþur* (Karlevi) er r som sædvanlig skrevet enkelt. Assimileret findes det i *katil* (Stavanger) = *katill*, *arnstin* (Galteland) = *-stinn*, (*ruar* Faaberg) jfr. *stain* Eggjum. — Acc. *stain*, (Tu osv.), *stan* (Njæreim), *stin* (Vang, Helleland V, Ö) osv., *bior*

{Galteland), *uar* (Skollevoid), *kunar* (Vang), *akmunt* (Skollevoid), *stainar* (Njæreim). — Dat.: *huki* (= *haugi*, Karlevi) jfr. *huni* Eggjum. — Gen.: *Kunars* (Klepp), *þririks* (Dyonna), *Olafs* (Oddernes), *upurm*(s? Stavanger; her foreligger der måske navnet *upyrmis?*), *untils* (= *Vandils*, Karlevi). — Acc. pl.: *kaiba* Eggjum. Hertil føjes, at nom. *kup* findes, vistnok masc. (Granevoid).

Masc. ia-st.: Nom *þurir* (Klepp); acc. *þuri* (? Stangeland), *autauni* (? Alstad); dat. *Klabi* (Klepp); gen. *hrabi*(*sun* = *hrabis-sun*, Skollevoid), jfr. *göpnis* (Galteland).

Neutr. a-st.: Nom. *skalt* (Stangeland); acc. *iklat* (Galteland) jfr. *land* Eggjum; dat. *lipi* (Galteland), *lantí*, *lantí* (Karlevi, Dyonna), *opali* (Oddernes) jfr. *saxi* Eggjum; gen. pl. *fulka* (Karlevi).

Fem. \bar{o} -st.: Nom. *kunuur* (Dyonna), *ranuaik*, *-uauk* (Reliqu., Skollevoid); acc. *bru* (Dyonna); dat. *tanmarku* (Stangeland, Karlevi, *solu* Eggjum; *sal* (? Granevoid); gen. *-kruntar* (Karlevi).

Fem. $i\bar{o}$ -st.: Nom. *mar* (Dyonna), *iurun* (Alstad); acc. *iuruni* (Stavanger), *askarþi* (Klepp), *asriþi* (Dyonna); gen. *þruþar* (Karlevi).

Fem. i-st.: Acc. sg. *kuan* (Klepp); nom. pl. *taipir* (Karlevi).

Masc. u-st.: Nom. *sunr* (Klepp), *kosunr* (Oddernes), acc. *sun* (Skollevoid, Stangeland osv.); nom. pl. *sunir* (Vang), gen. *harþar* (Klepp).

Konsonant-st.: Nom. *tulir* (Dyonna); acc. *bruþur* (Ty, Vang, Njæreim), *tutur* (Klepp, Stavanger, Dyonna); *man* (Helleland V.) jfr. *mar* (= *manr*), *manr* (= *mænnr*) Eggjum; gen. *bruþur* (Klepp).

Masc. an-st.: Nom. *skarþi* (Helleland V.), *hailki* (Tu),

acc. *biafa* (Helleland V.); gen. *halka* (Klepp), *kosa* (Vang), *aufa* (Granevold); gen. pl. *gotna* Eggjum.

Fem. \bar{o} n-st.: Acc. *kirkiu* (Oddernes), *kistu* (Reliqu.) *kunu* (Stavanger).

Adjektiver. Nom. masc. *tupr* (Galteland), *rukstarkr* (Karlevi), *litiluis* (? Oseberg), *flaistr* (Karlevi), *fulkin* (sst.), *urkrantari* (sst.); nom. fem. *hanarst* (Dyonna); acc. masc. sg. *kupan* (Helleland V.), *nakðan* Eggjum; gen. sg. masc. *hala* (forklaret som *halga* = helga; Oddernes); nom. pl. masc. *snarir*, *wiltir* Eggjum; nom. fem. pl. *maistar* (Karlevi). Svag form *bormoða* Eggjum.

Pronominer. 1 pers. pron. dat. sg. *mir* (Urnes); 3. pers. fem. sg. acc. *hana* (Alstad); pron. poss. *sinn*: acc. masc. sg. *sin* (Tu og passim), fem. *sina* (Klepp, Dyonna, Stavanger), dat. ntr. sg. *sinu* (Oddernes); demonstr. *hinn*: nom. masc. *hin* Eggjum, (sammen med 's) *hins* (Karlevi); gen. masc. *hins* (Oddernes); *sá*: nom. masc. *sa* Galteland, fem. *su* (Dyonna) acc. masc. *þan* (Tu), ntr. *þat* (Karlevi); *þessi* (*sási*): acc. masc. *þansi* (Vang), *þana* (Njæreim, Helleland V., Ö), *þina* (Klepp, Alstad, Galteland, Stavanger), fem. *þasa* (Reliqu.); dat. masc. sg. *þaim* Eggjum, *þaimsi* (Karlevi); acc. ntr. plur. *þusi* (Alstad); pron. relat. *is* (Stangeland, Alstad), -s (i *hins*, Karlevi). — Spörg. pron. *hwær* Eggjum.

Verber. Stærke: præ. ind. 3. pers. sg. *likr* (Karlevi), præ. inf. *raða* (sst.); præ. *is* Eggjum; præ. ind. 3. pers. sg. *uarp* Eggjum, *uas* (Dyonna), *uar* (Galteland), *fil* (? Stangeland); præ. conj. 3. pers. sg. *hialbi* (Granevold); — svage: præ. ind. 3. pers. sg. *a* (Reliqu.), *mun-* (*munat*, Karlevi); 3. pers. pl. *munu* (Orrestad); præ. inf. *lifa* (Orrestad); præ. ind. 3. pers. sg. *raisti* (Tu, og passim), *risti* (Galteland, Helleland V., Ö), *máde* Eggjum, *karði* (Oddernes), *kirði* (Dyonna), *faði* (Valby), *ahli* (Alstad), *soti* (Galteland), *furði*

(Alstad), *uisi* (Karlevi); 3. pers. pl. *ristu* (Vang), *risþtu* (Granevold), *fulkþu* (Karlevi); part. præs. *suemande*, *galandi* Eggjum, part. præt. ntr. *sot* Eggjum. — Særskilt mærkes *wiju* som 1. pers. sg. præs. (Urnes).

Præpositioner, Konjunktioner, Adverbier. *a* (Eggjum, Klepp, Oddernes, Stangeland), *a* (Dylnna), *af* (Alstad), *aft* (Tu, Klepp, Njæreim, Stangeland, Helleland Ö), *aftir* (Alstad, Vang, Skollevoid), *haftir* (Stavanger), *iftir* (Dylnna, Galteland, Helleland V.), *i* (Eggjum, Galteland, Karlevi bis); *ur* (? , Alstad); — *auk* (Alstad bis), *uk* (= *ok*) Eggjum, *in* (Njæreim); *þa is* (Galteland); — *utan* (Alstad), *harþa* (Helleland V.). *laki* (∅: lengi; Orrestad); — *if* Eggjum, *ne sst.*

Denne oversigt viser, at sprogformerne — såvidt de når, og det er en selvfølge, at man kan slutte sig til mange andre, hvorpå der ikke findes eksempler — i det tidsrum, indskrifterne tilhører (og her tænkes særlig på de ældste), temlig nøjagtig svarer til dem, vi kender fra det 12. årh.s litteratursprog. Kun følgende undtagelser findes, pronomiale former som *þansi*, *þaimsi* og *þusi*, og mulig verbalformen *ahli*, men her er h ikke fuldt sikkert. samt subst. *taipir*. En absolut særstilling indtager Urnesindskriften med sine to ord *wiju mir*, hvoraf ialtfald det første vilde være meget påfaldende; man ventede ifølge de almindelige forestillinger ikke den form i 9. årh. S. Bugge, der har behandlet indskriften (i Aarsberetn. for Foren. t. norske fortidsm. bevaring 1907 s. 157 ff.), synes også at mene dette, idet han udtrykkelig udtaler, at det kun er i denne forbindelse (med *mir*) at den er bevaret (deraf udvikledes sådanne velkendte former som *komunk*). Jeg for min del er dog ikke sikker på, om ikke indskriften er betydelig ældre. Endelig må det bemærkes, at tolkningen er ikke helt sikker. Men selv om den var det og Bugges forklaring

var rigtig, vilde den ikke kunne afgive bevis for, at 1. pers. sg. i almindelighed endte på *u* i det 9. årh.

Hvad man i lydlig henseende kan slutte af disse indskrifter er i al korthed følgende.

Vokalbetegnelsen er, som altid i indskrifter med de yngre runer, meget ufuldstændig; især gælder dette omlydene; *a*, *i*, *u* og *au* bruges naturligvis for dem selv; derfor behøves ingen eksempler. Men *i* bruges også for *e* i *is* (= *es*, *er*) og *in* (= *en*), altså vel for en meget lukket *e*-lyd, rimeligvis også i *-rikr* (*ulf-*, *pri-*). Når der skrives *a* i *uar* (= *ver*), viser det, at oprl. *e* her er bleven åbnet (*æ*) mellem *v*, *r*. *a* findes i *starkr*, hvilken form også kendes fra skjaldevers i 10. årh. (Kormákr osv.), samt i *Olafs* (Oddernes, meget sent). Rimeligvis betegner *u* sig selv i *kup*, *sunr* og *kunu*, skönt dette ikke er sikkert. — *o* både langt og kort betegnes i de ældste indskr. med *u*: *þurmuþr*, *fulka*, *brupír* (-*ur*), *tutir* (-*ur*), *ruk-*, *kupan*, *fulkin*, *þrunt* (jeg antager bestemt, at dette betegner *þrónd*, jfr. *þrōwend-*), *iurun*, *þurir*. Derimod findes *o* i de yngre: *kopnis*, *kosa*, *soti*, *bior*, *opali*, *olafs* samt i *skokr* (Skollevold; vel det ældste tilfælde).

Omlydene: *u*-omlyd af *a* findes tydelig kun i *kunuur* (= *Gunnvör*; navnet er ikke sjældent, se Lind); ellers findes *a*: *akmunt*, *iarmun-*, *tanmarku*, *hanarst*; de 3 sidste former vilde svare til de bekendte senere norske former fra de nord-østlandske dialekter; hvis *a* i *akmunt* er = *ö*, er det vel et bevis på, at omlyden endnu (ordet findes Skollevold) ikke fjærned sig meget fra grundlyden. — *i*-omlyd af *ä* betegnes ved ¹*a*: *katil*, *klabi*, *askarþi*, *aftir* (*h*), *karþi*, *laki*, og vel også i *þana*, *þasa*, som alle findes i den ældre række undt. *karþi* (Oddernes; *þana* findes også Helleland (her må udtalen *þæna* sikkert antages), — ²ved

ai: *kaitil*; det er værd at lægge mærke til, at netop denne skrivemåde findes på Tu, og viser utvivlsomt den åbne udtale, rimeligvis liggende meget nær ved a; den samme udtale betegnes vel ved ai i *hailki*, *flaistr*, *maistar*; man kunde mulig tænke sig, at her forelå diftongen ei (æi), men det er dog næppe tilfældet, eftersom også skrivemåden *halka* foreligger. At der i alle disse tilfælde foreligger en virkelig omlyd (ikke f. eks. a i den første gruppe), må betragtes som utvivlsomt. — Endelig skrives i i *pina*, *kirpi*, *iftir*, de to sidste i yngre indskrifter; denne skrivemåde kunde tyde på, at æ nu havde nærmet sig noget e. — i-omlyd af á betegnes ved a i *mar*, ved ai i *taiþir* (= *dáðir*); lyden har været nærved á. — i-omlyd af ú (ó) betegnes ved u og findes kun i *furpi* = *fórði*; — i-omlyd af u, y, betegnes også ved u i *sunir*, *fulkþu*. — R-omlyd af u, (ø), betegnes vist også ved u i *ur-* (= *ør*, Karlevi).

Tvelyden au betegnes ved ¹au (*kautr*, *aufa*, *þausi*, *auk*, jfr. *autauni*?), ved ²u (*tupr*, *huki*), der næppe kan antages at betyde forkortelse (monoftongisering). Omlyden heraf findes kun i *ayintr*. I (*ran*)*uauk* er au vel kun en skrivefejl. — Tvelyden æi, omlyden af ai, findes skreven ¹ai: *stain* (pass.), *þaimsi*, *raisti* (pass.), *ranuaik*, men a i *stan* (Njæreim), der sikkert blot er unøjagtigt for ai; — ²i: *stin*, *arnstin*, *ristu*, altsammen i den yngre gruppe; her gælder det samme som för; man kunde tænke sig monoftongisering, især i sidste sammensætningsled; dog vilde jeg snarere i denne skrivemåde se en større lukkethed i e (i)¹.

Brydning. Jeg vil her under ét omtale forholdene samlet i dansk, svensk og norsk. I norsk findes desværre kun

¹ *hala* (Oddernes) har jeg ladet helt ude af betragtning, da det kan betyde så mange ting (*hala*, *hála*, *halla*); jeg er langt fra overbevist om, at det betyder *helga*.

få eksempler og alle fra de yngste af de her benyttede indskrifter, nemlig: *biafa* (af *bialfi*: Hellestad V.), *hialbi* (Granevold), og *iarmun-* (Karlevi); denne sidste form er mærkelig; til grund ligger vel *erman*, der blev til *iarman-*, og derefter til *iarmun-* (med omlyd *iörmun-*?); vi kan altså her ikke komme længere tilbage end til o. 950. Noget lignende er tilfældet med de danske, *asbiarnar* (Tågerup), *raupum-skiatta* (Rönninge), *biarki* (Hällestad I—II), *hialb-* (passim), *miuk* (Store Rygbjærg ofl.), *q̄sbiurn* (Hällestad III). Vi kommer dog herved tilbage til den første del af 10. årh., og vi ser ved former som *biarki* tilbage på en længere udvikling, hvorved vi uden tvivl føres tilbage til det 9. årh. Endnu klarere er forholdene i svensk; her finder vi *fial* (Kälfvesten), *biari* og *skialti* (Rök); vi finder *kiali*, *hialmr*, *hjali* (alt Härened), *sialbr* (Kärnbo), *iak* (sst.), foruden *hiaku* (Härened), *kiarpu*, *hiar* (Kolunda I), samt *miuk* (Täng). De ældste af disse eksempler er af en særlig interesse, især analogi-formen *skialti* (f. *skildi*), der må forudsætte en lang tid for et *skioldr*, gen. *skjaldar*, og her må det erindres, at denne form findes i fornyrdislagsverset om Þjórekr. Vi kommer derved uden tvivl tilbage til den 1. halvdel af det 9. årh. Men materialet tillader desværre ikke en eksakt bestemmelse af udviklingen.

Nasalering af vokaler betegnes yderst sjælden, nemlig i *q̄sripi*, hvilket er så meget betydningsfuldere, som det findes på Dynna; at det skulde være en tilfældig benyttelse af *q*-runen her, er neppe troligt, såmeget mindre som det sst. findes i *q* (= *á*), bægge steder altså rigtigt; derimod findes *a* i *sina*, *hanarst*, *lanti*; hvad man kan slutte heraf, skal jeg ikke her komme nærmere ind på. Når der skrives *as-* Klepp, skulde man snarest tro, at næselyden blot ikke var betegnet; og det samme gælder andre steder,

hvor man ventede nasalitet. Meget muligt er det, at nasaliteten allerede har været stærkt svækket i den tid, der her er tale om; det vilde da stemme godt med Marstrandens resultat, se ovf. pkt. 8, samt med forholdene i dansk, hvorom nedenfor.

Assimilation. Af det ovf. anførte fremgår, at nom.-R er gennemgående assimileret (med l, n, r), som det kendes fra litteratursproget. Der findes *ahti* (= *átti*) ifg. Bugges læsning, men denne form er, som bemærket, ikke helt sikker, og endnu usikrere bliver den ved *sot* på Eggjum. På Oddernesstenen findes *kosunr* = *gossunr* af *goðsunr*; hvilket mulig tyder på, at indskriften er endnu yngre end tidligere antaget.

Sammentrækning findes i *hins* = *hinn es* (enklisis); det er af stor betydning at finde en sådan skrivemåde. Derimod ikke i *opali*, men dette findes i en af de yngste indskrifter (Oddernes).

Konsonanter. Bortset fra, at k og t bruges for g og d (som altid i det yngre alfabet; b = b og p), er der i det hele ikke meget her at bemærke. Der skrives altid enkelt konsonant for dobbelt. For ð skrives altid þ. — f skrives altid i *aft(ir)*; det udelades i *asriþi*. — h udelades foran r i *ruar* (Faabjerg, meget ung indskrift, stemmer vist med det tidlige bortfald af h i norsk), men findes i *hrika-(riki)*. — l udelades i *biafa* (jfr. Marstrander pkt. 11 b), men findes i *hialbi*. — n, der så ofte udelades foran dental og guttural, udelades i *-lat(iklat)* og *ik(lat)* og *laki, hrika-*, men findes i *ayintr, akmunt, hapalanti*. — s findes i *is* (relat. og verb.), *uas* Dynna, men *uar* Galteland, der sikkert altså er yngre end hin. Overgangen for Norges vedkommende kan af andre grunde ikke sættes senere end o. 1100. — v skrives altid u, men synes udeladt i *ayintr* ved en unøjagtig lydopfat-

telse eller kortfattet skrivemåde. — þ findes, som vænteligt var, i *fulkþu*; i præt. af *reisa* (*raisa*) skrives aldrig þ, men altid t; kun et sted findes en mærkelig skrivemåde: *risþtu* (Granevold); enten foreligger der her simpelthen en skrivefejl, eller også et minde om den etymologiske skrivemåde, jfr. den almindelige danske skrivemåde *raisþ*. — Man skulde tro, at overgangen þ—t efter s var foregået før i Norge end i Danmark. — Endelig bemærkes, at r kun findes en eneste gang (i *auarþr*, Valby, jeg ser her bort fra *mir* Urnes). Ellers findes kun -r, ligegyldigt af hvad art den foranstående konsonant er. Dette vilde være uforklarligt, hvis lyden havde været meget forskellig fra r. I disse indskrifteres tid må det da antages, at r og r er faldet sammen i lyd, allerede i 10. årh.; her får vi da atter en ret stærk modsætning til svensk og dansk, hvor r holdt sig hele det 10. årh. (undt. efter dentaler) og, i svensk, endnu længere; herom kan henvises til Noreen, Altschwed. grammatik § 283; ifølge Noreen holdt r sig efter dentaler (interdentaler) og alveolarer til o. 950, efter andre konsonanter til henimod 1050, og i visse egne endnu længere; på Gotland holdt det sig helt ned til 1200 eller til Åkirkeby-fontens tid. Efter vokaler holdt r sig i almindelighed helt ned til 12. årh.

De ældste danske indskrifter med de yngre runer — og det er dem, der i en særlig grad interesserer — er: Örja, Kallerup, Snoldelev, Helnæs, Flemløse, Voldtofte, Nörrenærå, Glavendrup, Tryggevælde (alle fra 800—900 efter Wimmers datering, det er nr. 99, 74—81 i håndudg.). Undersøger vi disse (se Wimmers redegørelse i Die Runenschr. 295 ff. og 314 ff., jfr. oversigten i håndudgaven af De danske runem. 24 ff.), vil man overhovedet finde den stærkeste overensstemmelse med de norske, der dog gen-

nemgående er yngre. Hvad konsonanterne angår, er der i det hele en fuldstændig overensstemmelse. Der skrives f. eks. f foran t (*aft*) osv. En afvigelse fra de norske viser brugen af þ i præf. af *ræisa*; dette, der ikke findes i de ældste nævnte indskrifter, men i de yngre (fra 10. årh.), skrives udelukkende med þ (Gunderup, Rimsø, Tågerup, Skivum); heraf fremgår sikkert, at þ i norsk er gået over til t förend i dansk efter s. Större interesse knytter der sig til vokalerne, især omlydene.

i findes, ganske som i no., i *is*, *in* og i *hiþan*. Oprindeligt e betegnes ved a mellem u (= w) og r som i *uar*, *uarþi*, *-uarþa*, jfr. *-uiarþan*, hvoraf det er klart, at e i dette tilfælde har åbnet sig. Af navne på *-rikr* findes kun acc. *erik* fra slutn. af 10. årh. — Både u og o betegnes altid med u, ligesom i no.

Omlydene. u-omlyd af a betegnes ved a, ą *faþur*; *satu*, *truknaþu*, *klámulan*, yngre: *sbarlu*, *tanmarku* (Skivum; det kan dog være tvivlsomt, hvorvidt der her er tale om omlyd), ved au (*saulua*), hvor den (NB. v-omlyd) er sikker. Som man ser, er forholdene omtrent som i norsk. — i-omlyd af ǣ betegnes ved a (*batri*, *karþi*; jeg ser bort fra *sati*) eller ą (*stątr*), — ved ai (*nairbis*, *ailli*, *hairulfr*, jfr. yngre: *baistr*); alt dette svarer til norsk, hvor man ikke finder en betegnelse som ia (i *þiakn*, hvor e er bleven åbnet til æ); først i yngre indskrifter findes det skrevet i, *hribna* = *hræfna*, *ift* = *æft*. ganske som i de no.); — i-omlyd af á findes ikke i den ældre indskrift-række (derimod i en yngre indskrift og da betegnet ved a: *bapi*). — i-omlyd af ú (ó) betegnes ved u (*futir*); — det samme gælder i-omlyd af u, ú (*sunir*), *sustir*, senere: *knubli* = *Gnýpli*, *furstr*. — Tvelyden au betegnes ved au (*hauk*); omlyden heraf ved au i yngre indskrr. Hvorvidt u f. eks. i *þusi* betegner

au eller forkortelsen deraf (ø) kan være tvivlsomt. — Tve-lyden æi findes, ligesom i no., skreven ai (*raist, stain, skaiþ, haiþ-*), ved ai (*þai-* Tryggev.); senere findes skrivemåden i (f. eks. *trik-* = *dræng-*), jfr. no.

Nasalitet af vokaler betegnes, i modsætning til no., meget hyppig, dog langtfra altid, hvor man efter oprindelsen skulde vente den, således ikke i ubetonede (slutnings)vokaler og langtfra altid i umiddelbar nærhed af en nasalkonsonant. I det 9. årh. findes følgende a: *ɑ* (præp.), *ɑuair, ɑsu, hɑns, ɑnɑn, þɑnsi, klɑmulan, stɑtr*; i yngre indskrifter findes det i *ɑsfriþr* (Vedelsp.), *hɑn* (Skivum), *lɑntmɑna* (sst.), *lɑki*, samt i *niɑut* (Nørre-Nærå, hvor forklaringen kan være tvivlsom). Ang. denne nasalitet, der jo ses at være stærkt begrænset, og hvortil den norske synes at svare særdeles godt, kan henvises til den korte sammenfatning i håndudgaven s. 35. Herefter skulde nasaliteten være tabt før 9. årh. efter en nasal og i ubetonet stavelse og i betonet stavelse i sidste halvdel af 9. årh.; det sidste gælder også for en nasalitet i ubetonet stavelse og foran en oprindelig nasal; endvidere er den tabt foran en bevaret nasal i ubetonet stavelse i beg. af 10. årh., i betonet ved midten af dette. »Længst er nasaliteten bevaret i trykstærk stavelse, hvor en urnordisk vokal er bortkastet efter vokalen med forlængelse af denne«.

Assimilation af r med foregående konsonant er ganske som i no. (*þur* Glavendrup, *stain*; yngre *fulin* Bække).

r findes iøvrigt gennemgående (*rhuulfr, ruulfr, ɑuair, runar, sunar, sunir, fair, fulir, þurmutr, statr*; yngre: *þriř, þair, tanmarkar. þuruiar* — og analogisk i *sustir* (senere lignende brug). Inde i ordet findes r i *nura* (Helnæs, Flemløse). Dette r går i dansk først over til r efter tandlyd

ved år 900, og synes overhovedet ikke at have holdt sig efter det 10. årh. Jfr. herom Die runenschr. s. 295 ff.

Hvad enkelte former angår, er der — overfor de norske indskrifter — ikke synderlig meget at bemærke. Vi finder en form som *kupumut* (Helnæs = *Goð(u)mund*), hvor Wimmer antager, at -u (i *kupu-*) er en svækkelse af det udlydende stamme-a. Fuldt så rimeligt forekommer det mig dog at være, at det er en indskudslid mellem de to sammenstødende konsonanter¹. Der findes acc. sg. *sunu* (Helnæs og vistnok Örja), men *sun* (Tryggevælde); dette viser, at u har holdt sig efter kort rodvokal i dansk ind i det 9. årh. Deraf følger ikke, at det samme har været tilfældet i Norge. Vi finder former som *muprkin* (Skivum, i 10. årh.) og *drængjar* (Hedeby) og *raispi* (ikke *raisti*); usammentrukket findes *klamulan* (Tryggevælde, jfr. *heimill*). Om *satu* (Flemløse) er at læse *sattu* (eller *söttu*) er tvivlsomt (næppe *sættu*), og vi har da her en form, der afviger fra litteratursprogets (*settu*)². Af en særlig betydning er -si-former af pronomenet *sasi* : *sasi*, *þansi*, *þaasi*, *þausi* (*þusi*) — hele det 10. årh. igennem. Endelig kan *aft* nævnes.

Hvad svenske indskrifter angår, har jeg gennemgået de ældste af dem, der findes i Norens Altschwedische grammatik, nemlig: Gursten, Ingelstad, Kälvesten, Rök (dog kun begyndelsen til og med verset), Bjälbo, Härened, Kolunda I, Kärnbo, Täng (selvfølgelig har jeg læst og undersøgt en mængde andre indskrifter, men de fleste er yngre).

Bortset fra brugen af r, hvorm ovenfor, (der dog i meget svarer til det danske i 9. og 10. årh.) er der så godt som fuldstændig identitet med de danske former og lyd

¹ Således også A. Kock i Umlaut u. brechung s. 291.

² Om denne form se Noreen i språkvvet. Sällsk. förh. 1916—18 s. 92—3.

tilstede; det er derfor ikke nødvendigt, at komme ind på alle enkeltheder. Kun nogle vigtige skal her anføres.

wj-omlyd af a findes betegnet ved au i *kaurua* (Härened); w-omlyd af i er ikke fuldbyrdet *siktriku* (Vedelspang I); — i-omlyd af au betegnes ved au i *auiu* (Rök), jfr. *auint* (Kälfvesten), sml. den norske skrivemåde *ayint* (ovf. 203); — i-omlyd af a betegnes ved a (*karpi* Ingelstad, Kälfvesten), men ikke sjældnen ved i: *trikiar* Bjälbo, *kuin* = *kvæn* Härened, *situ* = *sættu* Kolunda, *hifir* Härened), — ligeledes af a i ai (æi; *stin* Bjälbo, Härened, *rist* Bjälbo, *rispi*, -u Högby, Bjälbo), Jeg skulde tro, at der hermed betegnes en udtale, som ligger nærmere ved e end æ; dette vilde da betyde, at tilnærmelsen til e er ældre end i Danmark. Derimod findes skrivemåden ai i *faikian* (Rök), *aiku* (Kärnbo); måske også i *raip* (Rök) = *ræið*. Ligeledes findes i skrevet i *pikn* og *uir* (Härened), samt i *pita* (Ingelstad), *pinsi* (Bjälbo, men *pānsi*, *pānsi* (Härened, Högby), *pisi* (acc. pl. fem., Bjälbo). w findes bevaret i *siktriku* (Vedelspang I), *stikur* (Kälfvesten) jfr. *karur* (Rök); udtalen i disse tilfælde er omtvistet. Stammeudlydende -u findes i *sunu* (Kälfvesten, Rök, Bjälbo). Omtvistet er en form som *silir* (Rök); den er enestående. — Et ret fremskredent standpunkt (jfr. ovf. 204) viser formen *skialti* (Rök). — Overensstemmende med dansk findes þ i *rispi*, -u, men det udelades i *piaurikr* (Rök).

Af former skal anføres: *trikiar* (Bjälbo; = dansk); *sun* som nom. efter fadernavnet (Gursten); *maþr* (med overgang nn—þ; Rök); *lakmuþrku* (acc. pl., med bevaret r; Kärnbo); *bunta* (sammentrukket; Bjälbo); *umisum* (usammentrukket; Rök); *qart* (med r, Rök; af pronominalformer (demonstr.) findes — foruden *pair* (Kolunda I) —, *pau* (Kälfvesten), *pita* (Ingelstad), *pinsi* (Bjälbo), *pānsi* (pānsi, Härened, Högby) og *pisi* (acc. pl. fem., Bjälbo; denne form

er ganske mærkelig; er Bjälboindskriften i det hele så gammel?); verbalformer: *fial* (Kälfvesten), *kaurua* (Härened), *hifir* (sst.) foruden de anførte. Af biord skal anføres *miuk* (Täng). På Kärnbo anses et *nus* = *nú es* at foreligge, hvad der synes mig mere end tvivlsomt. — Der findes former som *aft* (Rök, Kälfvesten, Bjälbo), *ift*, *iftir* (Härened) og den mærkelig form *afatar* (Gursten).

Når man nu ser tilbage på disse redegørelser, er det for det første klart, at sprogform og lydbetegnelser er hinanden overmåde lig i alle 3 nordiske lande, samt at udviklingen følges godt ad i dem alle. Dernæst er det tydeligt, som det er udtalt, f. eks. af Wimmer, at det sprog, som disse ældre indskrifter med de yngre runer frembyder, i alt væsenligt er det samme som det ældste islandske litteratursprog, uagtet der er 1—2 århundreder imellem. Efter det synes vi at have et temmelig langt tidsrum, i hvilket der ikke er sket så store ændringer i det norsk-islandske sprog. Vi skal nu underkaste det ældste norsk-islandske sprog, som dette fremtræder i de ældre skjaldekvad og eddadigte, en grundig undersøgelse. De førstnævnte er her af størst betydning ved deres stringente metriske form og fremfor alt ved deres rim; eddadigtene er i så henseende af langt ringere betydning, men de vil dog give en mangesidig bekræftelse på, hvad skjaldekvadene yder.

Inden vi dog går over til dette, der bliver hovedemnet i den følgende del, er det nødvendigt at kaste et blik på nogle sproglige nordiske mindesmærker, nemlig nogle ikke-nordiske optegnelser af navnene på de 16 nordiske runer (den yngre fuþark). Disse navne er bleven omtalte og benyttede af S. Bugge i hans Bidrag til den ældste skalde-digtningens historie 1894 (s. 17 ff.), særlig er de behandlede af v. Grienberger i Arkiv XIV (s. 101 ff.).

Der er for det første en angelsaksisk optegnelse, der åbenbart er temmelig ung, og som sikkert beror på en østnordisk (dansk) meddelelse (jfr. en form som *mander*); navnene er her tillige i høj grad påvirkede af angelsaksiske ordformer (se herom v. Grienberger s. 106—7). Denne optegnelse er i denne sammenhæng uden al interesse.

Dernæst er der et par optegnelser i irske håndskrifter, som bægge beror på en fælles kilde og oprindelig på en mundtlig meddelelse af en nordmand; således Bugge s. 19, der henfører originalen til sidste halvdel af 10. årh.). Her findes former som *eir* (= *ér*; senere *ýr*-runen), *ar* (= *ár*), *durs* (= *purs*), *os* (fejlskr. *or* = *óss*), *caun* (= *kaun*), *raid* (= *ræið*), *naun* (forskrevet f. *naud*, dittografi, = *nauð*), *is* (= *íss*), *sol* (= *sól*), *hagal* (= *hagall*); alt dette er i fuld overensstemmelse med, hvad vi ellers kender i almindelighed. *Týr*-runen) skrives *diur*; Marstrander siger, at *iu* her er netop hvad man ventede som betegnelse for *v*-omlyden af *i* (s. 136; *d* er fejl f. *t*); *mann* er enten accusativ (sål. Marstrander l. c.) eller nominativ (f. *mannr*); *lagor*, hvilket Bugge tillagde en så stor betydning, fordi han mente, at *o* her beroede på det oprindelige stammeudlydende *u*, hævdede jeg (i min afhdl. i Aarbøger 1895), var det nordiske *lögr* (*o* blot en svarabhakti-vokal). Det har glædet mig at læse, at Marstrander gör selvsamme opfattelse gældende; efter at have refereret Bugges udtalelse ytrer han: »Dette er sikkert urigtig. Et usynkoperet lagur lader sig ikke forene med de synkoperede former *raid*, *sól* i samme liste [se ovf.]; det viser fremfor alt den betydelig ældre Leidener række med sit laucr, reidu og solu. Forklaringen er den, at det ir. *lagor* har svarabhaktisk *o*; en irer kan ligesålidt udtale *-gr*, *-gr* som *rg*, og både *-ʒr* (*ghr*) og *-gr* er helt fremmed for irsk skrift« (l. c.). *Fea* antages at være fejl for *feu*. Jeg tror

ikke, at dette er den rette forklaring; det her skrevne a kan ligeså godt opfattes som påvirket af, en dittografi af det a, som straks følger efter (ar, der ganske vist atter er en fejl for *ur!*, = nordisk *úr*(*R*)). Det ene er lige så sandsynligt som det andet. Tilbage står *bergann*; her er *rg* netop en lydret gengivelse af *rk* (Marstrander l. c.); at brydningen *e-ja* i nordisk er ældre end disse optegnelser, er hævet over enhver tvivl, irsk *e* må her være en gengivelse af brydningsvokalen. Fra 892 hidrører — i irsk — formen *irell* (Marstrander s. 77; år 917 og derefter findes *iarla*, sst. s. 78); der kan også henvises til ligninger som no. *Kjarfal-*: ir. *Cerball* (sst.). Efter dette viser disse irsk skrevne runenavne ingen afvigelser fra det sprog, vi ellers kender dels fra de norske indskrifter, dels fra senere tid.

Abecedarium Nordmannicum er, som bekendt, en optegnelse på oldhøjtysk af runetegnene med deres navne, i et St. Gallen-håndskrift, der henføres til det 9. årh. (»ikke för 870« ifg. Bugge, der henfører den til en dansk mand som hjemmelsmand). Også her findes enkelte navne læmpede efter tyske ordformer og ortografi, som *rat* (angående dette se særlig s. 107—8), *chaon* (= *kaun*), *naut*, jfr. Grienberger (s. 107; han regner også *thuris* hertil); han siger også, at *man*, *brica* (således og ikke *brita*) og *lagu* »sind deutsche beziehungsweise sächsische wörter« (*brica* forudsætter et *birica*, med tonen på *ri*-); *man* og *lagu* kunde dog (som accusativer) være nordiske, specielt danske; *man* kunde være *mannR* med svundet eller assimileret *R*. Uden betydning er *ur* (= *úr*), *os* (undt. for såvidt som dette viser assimilation af *R* og bortfald af *u*, *ansu-*), *hagal*, *is* (jfr. *ös*) *ar*, *sol*; dette sidste må der lægges mærke til, det udlydende -*u* er her bortfaldet, *ɔ*: altså naturligvis betydelig för o. 870. Navnet på *t* er nu ulæseligt; Grienberger mener, ret sand-

synligt, at der har stået (*t*)*iu*, altså »oversat« på tysk. Tilbage står *feu*, som man her ikke kommer udenom; men i oht. hedder ordet jo netop *fihu*, *fehu*, så at vi også her, ligesom i de andre tilfælde ovf., med fuld ret kunde forudsætte en »fortyskning« af ordet; det giver således ingen somhelst sikkerhed for, at (den danske) hjemmelsmands udtale var *feu* (i to stavelser).

Resultatet af denne gennemgang bliver således omtrent det samme som for de andres vedkommende.

Tilbage står Leiden-optegnelsen. Den synes at være ret nøjagtig, bruger slutnings-r rigtigt (også efter dentaler; derimod findes der altfor rigelig brug af **ʀ** = *q* (f. eks. i *hąqal* osv.); runen **†** (af Grienberger gengivet ved æ) gengiver jeg med a. Navne som her er uden betydning er: *biarkan* (optegnelsen begynder med 3. æt, Ty-ætten), *mąnr*, *ir* (ikke *ir*), *urr*, *þhurs* (om skrivemåden þh se Grienberger s. 102—3), *kąun*, *hąqal*, *nąupr*, *is*, *qr*; hertil slutter sig *tiur*, hvor *iu* åbenbart er forsøg på at gengive *y*-lyden; *qus* og *ląukr*, hvor *au* ligeledes er forsøg på at vise u-omlyden (*ó*). Her er det således interessant at se, at *ö* og *ó* udtrykkes, og på samme måde. Vi ser ligeledes, at *r* er assimileret i *qus*, ligesom det samme er tilfældet i *hąqal*; og *urr*, da dette betyder *úrr*; det bør bemærkes, at i den med latinske bogstaver skrevne gengivelse bruges altid *r* for *r*¹, dette viser bestemt sammenfald af bægge lyd, hvilket er vigtigt.

Så er der endnu *fiu*, *raipu*, *sulu*, — former, som Bugge tillagde en stor betydning. Når Bugge har sat grundoptegnelsen til den 2. fjærdedel af det 9. årh., er dette ganske vilkårligt; den behøver ikke at være ældre end Abeced. Nordm.; i så henseende må der mindes om den yngre brug af runen ***** = *h* (i *þhurs*); den har endnu betydning

¹ Det mangler i *iu* ∴ *tiu(r)* og er fejlskrevet i *ar* (*ae*).

af a i de ældste danske indskrifter med de yngre runer (800—825), se Die Runenschr. s. 207. Der er, forekommer det mig, ingen tvivl om, at Leiden-optegnelsen og Abeced. Nordm. omtrent er samtidige, ialfald ikke meget fjærnet fra hinanden i tid, men i det sidste hedder runerne *rat* (∴ *raid*) og *sol*; her er et modsætningsforhold tilstede, der enten er at forklare så, at u i *raipu* og *sulu* beror på fejl, eller at de repræsenterer en dialekt, der længere har fastholdt det udlydende u i sådanne former end andre. Følgen deraf bliver, at vi ikke kan lægge denne optegnelse til grund for bedømmelsen af sprogforholdene i Norden i det hele, specielt Norge. Jeg kan henvise til min udtalelse i Aarb. 1895 (s. 307), hvor jeg også henviser til Björketorpstenens *uþarfaspá* (*uþarabasba*); jeg mener, at man ikke kan forklare bortfaldet af u her ved svækket betoning af *sba* som den anden del af et sammensat ord; i en sådan sammensætning — hvis der overhovedet er tale om en sådan — kunde *sba* ikke miste sin betoning, og har ikke — i islandsk udtale — mistet den den dag i dag. Marstrander udtaler (s. 74), at »i *höll*, *mörk* og *röng* var u-omlyden i allefald trængt igennem för 900«; u-omlyden var betinget af u-ets bortfald; altså må dette være bortfaldet ialfald i det 9. årh. Eggjum-indskr. lærer os nu ved sit *nakðan* (∴ *nökðan*), at bortfaldet er meget ældre, følgelig også den deraf betingede omlyd.

Da der særlig — af S. Bugge — er søgt hævdet, at de ældste skjaldekvad, særlig de vers, der tillægges Brage d. gamle¹, er uægte af flere forskellige, særlig sproglige, grunde, kan det være hensigtsmæssigt at undersøge sprogformerne og lydforholdene i Brages vers, selv om dette måske måtte synes overflødigt. Desværre er disse vers ikke affattede i

¹ Om dem må jeg henvise til min afhdl. i Aarbøger 1895 i det hele.

det stringente drotkvædede versemål; rimene hjælper os her desværre kun lidet.

Vi skal først gennemgå ordformerne.

Masc. a-stammer. Nom. sg. *-rekkr* (i *Jörmunrekkr*) 1, 3; *álfr* 1, 11, *vaðr* 1, 16, *gandr* (i *Jörmungandr*) 1, 16, *hringr* (v. l. *þvengr*) 1, 17; *áll* (i *hrökkviáll*) 1, 18, *kljúfr* (i *sundrkljúfr*) 2, 1; *ketill* (i *Hrafnk.*) 1, 1; [*reginn* 1, 10 skal vist læses *regin*], *Ragnarr* 1, 7 (rim på *sagna*; jfr. *raknhiltr* Glavendrup og Tryggevælde ved 900) jfr. st. *öndur-* 1, 20. — Acc. sg. *draum* 1, 3, *brunn* 1, 4, *sá* (af *sár*; grundform er *saiha-*), 1, 5, *baug* 1, 8, *reist* 1, 14, *eld* 2, 3; *þengil* 1, 1, *tygíl* 1, 19, *Heðin* 1, 10, *röðul* 1, 13 (men mulig skal her stå *röðuls*). — Dativ sg. *steini* 1, 1, *flaumi* 1, 3, *draugi* 1, 8, *sandi* 1, 10, 16, *botni* 1, 7, *holmi* 1, 11, [*mari* 1, 11 er rettelse af *mar*], *Þóri* 1, 19, *penningi* 1, 12, *hamri* 1, 15, *öndri* 1, 16, *jöfri* 2, 3, *öngli* 1, 18 — alt i overensstemmelse med hvad man ventede; særlig er dog her formen *Þóri* (f. *þunrē*) at lægge mærke til, senere bortfalder dat.-endelsen her (hvor tidlig, kan vi dog ikke bestemme). — Gen. sg. *þjófs* 1, 1, *Erps* 1, 3, *alfs* 1, 4, *saums* 1, 5, *gauts* 1, 5, *flaums* 1, 6, *Ræs* 1, 7, *Jónakrs* 1, 6, *hals* 1, 8 (her kunde der dog være tale om stammen: *hals-*), *ulfs* 1, 9, *seiðs* 1, 15, *vágs* 1, 19, *Randvés* 1, 3 (sikkert den rigtige form og ikke *-vers* som ét hds. har), *föðrs* 1, 14. — Nom. pl. findes ikke. — Acc. pl. *hringa* 1, 8, 10. — Dat. pl. *jöfrum* 1, 9, *mýlum* 1, 5; dette af *mýll* (jfr. Noreen³ 74, 6; grundf. *mīwilar*, der skulde blive *míwill*; hos Kormákr Lv. 55 findes *mýils*). — Gen. pl. *harma* 1, 3, *malma* 1, 8, *vinda* 1, 20, *drösla* 1, 8, *ölna* 2, 3, *Völsunga* 1, 18.

Ja-stammer. Nom. sg. *herr* 1, 11. — Gen. sg. *byrjar* 1, 8; — *serkjar* 1, 6; *bekks* 2, 3. — Acc. pl. *niðja* 1, 6. — Dat. pl. *eykjum* 2, 1. — Gen. pl. *höfuðniðja* 1, 3 (her

står pl. for sg.). — Vi har her i gen. sg. både -s og -ar; her lader runeindskrr. os i stikken, men sml. *beðjar* hos Kormákr og Skj. spr. 31 ff.

Ia-stammer. Nom. sg. *stökkvir* 1, 6, *stillir* 1, 10. 23, *ægir* 1, 15, *sendir* 1, 19, *Hamðir* 1, 5; denne form forudsættes (ikke -ðér). Dette navn var så tidlig, sammen med sagnet (vel i det 6. årh.), kommet til Norden, at det bliver vel forståeligt, at -ðér (af *þewar*) kunde have fået den aflebne form -ðir o. 800. — Acc. sg. *sprengi* 1, 17. — Dat. sg. *hilmi* 1, 9, *ægi* 1, 19, *simbli*(?) 2, 1. — Gen. sg. *hölkvis* 1, 5, *fylkis* 1, 5, *þerris* 1, 8, *Viðris* 1, 11. 16, *Reifnis* 1, 11, *Svölnis* 1, 12, *Eynefis* el. -*næfis* 1, 16, *Hrungnis* 1, 17, *Gungnis* 2, 2, *Fjölnis* 2, 3.

Va-stammer: Kun gen. pl. *máva* 1, 19.

Neutrale a-stammer. Acc. sg.; *blað* 1, 1, *set* 1, 4, *fall* 1, 7, *veðr* 1, 8, *lung*(?) 2, 2. — Dat. sg. *ranni* 1, 3, *golfti* 1, 4, *blóði* 1, 4, *laufi* 1, 4, *höfði* 1, 4, *móti* 1, 9, *skeiði* 1, 11, *úri* 1, 14. — Gen. sg. *hjóls* 1, 2, *segls* 1, 5, *afls* 1, 14, *sumbls* 2, 1. — Nom. pl. *regin* 1, 10. — Acc. pl. *gjöld* 1, 2, *sjöt* 1, 20, (snarest at opfatte så), *tungr* 1, 13, *haufuð* 1, 13. — Dat. pl. *rauenum* 1, 13. — Gen. pl. *sverða* 1, 3, *stála* 1, 6, *landa* 1, 4. 10. 15. *fljóða* 1, 11, *höfða* 2, 1, *fjalla* 2, 3. —

Va-stammer: Nom. sg. (pl.?) *högg* 1, 6. — Dat. sg. *fjörvi* 1, 6. — Gen. sg. *böls* 1, 8. — Gen. pl. *hræva* 1, 4.

Ja-stammer: Acc. sg. *men* 1, 9. —

Ia-stammer: Gen. sg. *birkis* 1, 6, *algifris* 1, 9, *ørlygis* 1, 8.

Fem. \bar{o} -stammer: Nom. sg. *Rón* 1, 8, *heipt* 1, 10, *Geffun* 1, 13. — Acc. sg. *fjölð* 1, 7, *laug* 1, 20, *sókn* 1, 12 (sikkert oprl. \bar{o} -st.), *-rauf* 1, 13. — Dat. sg. *rödd* 2, 4, *höð* 1, 10. — Gen. sg. *sóknar* 1, 4, *randar* 1, 7, *reiðar* 1, 7, *jarðar* 1, 14, *bráutar* 1, 17, *Danmarkar* 1, 13. — Gen. pl.

-skála 1, 4 (sikkert den rigtige læsemåde), *alda-* 1, 14, *æða* 1, 8, *sagna* 1, 7. —

V̄o-stammer: Acc. sg. *dögg* 1, 4.

J̄o-stammer: Nom. sg. *Sif* 1, 8. — Gen. sg. *meyjar* 1, 2, *eyjar* 1, 13, *eggjar* 1, 6. — Gen. pl. *ilja* 1, 1, *benja* 1, 9, *þremja* 1, 10.

Īo-stammer: Nom. sg. *Þrúðr* 1, 9. — Dat. sg. *fylli* 2, 3. — Gen. sg. *hildar* 1, 6, 10, *mærar* 1, 19, *dísar* 1, 20, *þrúðar* 1, 1.

Masc. I-stammer: Acc. sg. *mun* 1, 16, 10, *vin* 2, 4. — Gen. sg. *Lítar* 1, 18. — Gen. pl. *lýða* 1, 10.

Fem. i-stammer: Acc. pl. *dróttir* 1, 3, *hurðir* 1, 11. Bægge er oprl. i-st.

U-stammer: Nom. sg. *sonr* (*sunr*) 1, 4, *mögr* 1, 2. — Gen. sg. *Sigurðar* 1, 2; dette ord er sammensat af *sig-* og *vörðr*. Hvorvidt vi har at ansætte *Sigurðar* for Brages tid eller (snarere) *Sigorðar*, i henhold til *Sigorðar* kom *norðan þjóðólfr* Arn. 3, 29, er måske usikkert. Om dette navn se iøvrigt senere; *váfaðar* 2, 2, kan medtages her. — Dat. pl. *sunum* 1, 6.

Konsonantstammer, Enstavede, masc.: Dat. sg. *feðr* 1, 8. — Gen. sg. *föður* 1, 20. — Nom. pl. *fætr* 1, 4. — Gen. pl. *manna* 1, 20. — Fem.: Acc. sg. *hönd* 1, 11, 15. — Nom. pl. *hendr* 1, 4.

Masc. An-stammer: Nom. sg. *Sörlí* 1, 5. — Acc. sg. *mána* 1, 7, *auka* 1, 13, *sveita* 1, 4. — Dat. sg. *Gylfa* 1, 12, *Högna* 1, 10. — Gen. sg. *Högna* 1, 7, *Leifa* 1, 4, *Naglfara* 1, 5, *Gjúka* 1, 6, *boga* 1, 8, *glamma* 1, 10, *svíra* 1, 10, *Hjar-randa* 1, 11, *arfa* 1, 16, *barða* 1, 17, [-*barða* 1, 15 er vist fejl for *-börðu*], *fangboða* 1, 18, *þrivalda* 2, 1, *Ala* 2, 4. — Nom. pl. *barmar* 1, 3, *lofðar* 2, 2, *yxn* 1, 13. — Gen. pl. *flotna* 1, 7, 18, og vistnok *fárhuga* 1, 8.

Neutr. an-stammer: Dat. pl. *augum* 1, 20.

Fem. $\bar{o}n$ -stammer: Nom. sg. *rósta* 1, 3, *fordæða* 1, 11. — Acc. sg. *götu* 1, 6, *lifru* 1, 9. — Dat. sg. *drykkju* 2, 3, *kúlu* 2, 4. — Gen. sg. *vinu* 1, 5, *orrostu* 1, 9, *hveðru* 1, 11, *brynju* 1, 11, *drekku* 1, 18 og vist *-börðu* 1, 15. — Acc. pl. *siglur* 1, 5.

In-stammer: Gen. sg. *bleyði* 1, 9.

Adjektiver og participier: masc. nom. sg. *vanr* 1, 10, *allr* 1, 11, *reiðr* 1, 11, *slakr* 1, 16, *harðgeðr* 1, 17, *hrokkinn* 1, 18. — Acc. sg. *illan* 1, 3, *óniðraðan* 2, 4; — superl. *verstan*, *baztan* 2, 4; *blandinn* 1, 4, *gyrðan* 1, 5, *þæfðan* 1, 14. — Dat. sg. *fögrum* 1, 7, *mætum* 1, 9, *bráðum* 1, 11, *vröngum* 1, 19, *mærum* 2, 1. — Gen. sg. *forns* 1, 18, *borðróins* 1, 17. — Nom. pl. *-bláir* 1, 3, *allir* 1, 6, *barðir* 1, 5. — Dat. pl. *hörðum* 1, 5. — Gen. pl. *margra* 1, 20.

Neutrum: Nom.-acc. sg. *hreiingróit* 1, 1, *fátt* 1, 4, *sýnt* 1, 14, *haldit* 2, 1. — Gen. sg. *baugnafaðs* 1, 2. — Nom. pl. *þróttig* 1, 10 (hvis teksten er rigtig). — Acc. pl. *góð* 1, 2. — Gen. pl. *allra* 1, 15.

Femin.: Nom. sg. *glöð* 1, 13. — Acc. sg. *víða* 1, 20. — Dat. sg. *víðri* 1, 13. — Nom. pl. *andvanar* 1, 5, *höggnar* 1, 4. — Acc. pl. *dreyrfáar* 1, 3. — Gen. pl. *dreyrugra* 1, 9.

Med artiklen: Nom. sg. masc. *hinn mæri* 1, 2, *hinn ljóti* 1, 17. — Gen. sg. ntr. *ens gjalla* 1, 2. — Nom. sg. fem. *en fylða* 1, 8. — Acc. sg. fem. *hægri* 1, 15. — Nom. pl. masc. *samráða* 1, 5.

Stammen *mjó-* findes i *mjótygíl* 1, 19.

Stedord. 1. pers. nom. sg. *ek* 1, 1. 7; 2, 4; dat. *mér* 2, 3. 4. — Poss. dat. sg. *sínum* 1, 8. — Dat. pl. *yðrum* 2, 1. — Demonstr. masc. acc. sg. *þann* 2, 4; nom. pl. *þeir* 1, 5. 10; acc. pl. *þá* 1, 6. — Ntr. nom.-acc. *þat* 1, 4. 7. 8. 14; 2, 2. — Fem. nom. *sú* 1, 9; acc. *þá* 1, 12. —

Nom. sg. masc. *hinn* 1, 19. 20. — Som artikkel: Nom. sg. masc. *hinn* 1, 2. 17; gen. sg. ntr. *hins* 1, 2. — Nom. sg. fem. *hin* 1, 8. — Relat. *er* 1, 6. 19. 20.

Talord: *fjögur* 1, 13, *átta* 1, 13, *njú* 2, 1; *þriðja* (acc. sg. masc.) 2, 4.

Verber. Stærke. Præs. [*segek* 1, 7 (= *segi ek* eller = *sé ek*)], pl. *líta* 2, 2. — Præt. sg. *þák* 2, 3; 3. pers. *varð* 1, 3, *bar* 1, 8, *ball* 1, 6, *svall* 1, 19, *nam* 1, 11, *skar* 1, 19, *varp* 1, 20; *flaut* 1, 4, *bauða* 1, 9, *rauk* 1, 13; *gaf* 2, 3, *lá* 1, 16; *fell* 1, 4, *lét* 1, 6. 9, *gekk* 1, 11, *hekk* 1, 18; *dró* 1, 13, *fórsk* 1, 15. — Plur. *urðu* 1, 5; *báru* 1, 13; *finngu* 1, 10, *gengu* 1, 13. Infin. *standa* 1, 5, *ráða* 1, 11, *at sinna* 1, 9.

Særlige former: *erum(k)* 1, 14, *gáfumk* 1, 7. 12.

Svage. Præt. *skal(ek)* 1, 1; *letrat* 1, 10, *má* 1, 12, *hafð* 2, 1, *vilið* 1, 1. — Præt. sg. *átta (ek)* 2, 4; *vildi* 1, 2. 14. 19; *knátti* 1, 3; *hugði* 1, 8, *sótti* 1, 10; *kendi* 1, 15, *rakðisk* 1, 16, *starði* 1, 17; plur. *vildu* 1, 6, *hefndu* 1, 3, *kendusk* 1, 4, *gerðu* 1, 5; præt. conj. *etti*, *letti* 1, 9. — Infin. *heyra* 1, 1, *leyfa* 1, 1, *stýðja* 1, 6, *næma* 1, 6, *launa* 1, 6, *færa* 1, 8, *kenna* 1, 12; *at vakna* 1, 3, *stöðva* 1, 10, *freista* 1, 14, *ofra* 1, 19. — Part. præs. *eyðandi* 1, 11.

Præpositioner. *tíl* 1, 8(bis). 9; *frá* 1, 13; *á* 1, 4(bis). 7. 10. 12. 16. 17. 18. 20; *af* 1, 11. 13; 2, 3; *fyr(ir)* 1, 11. 13. 19, enstavelsesformen er metrisk krævet; *við* 1, 3. 4. 14; 2, 3; ordet er allevegne præpositivt og uden betoning og indsættelsen af formen *viðr* vilde gøre udtrykket (linjen) ilde-lydende; *með* 1, 3. 9; 2, 3; *und* 1, 11 (énstavet) men *undir* som første sammensætningsled; *yfir* 1, 20, men formen *of* er uden tvivl her den oprindelige, ligesom denne form står 1, 4 og 2, 1 (i en uklar sammenhæng); *í* 1, 3(bis). 5. 10. 11. 15; *at* 1, 4. 8. 9. 11. 16.

Konjunktioner: *en* 2, 4; *ok* 1, 1. 5. 6(bis). 7. 8. 11. 13.

17; dette ord står ubetonet 1, 1. 5. 6 (det ene sted), 7. 13; derimod står det betonet og i linjens spids 1, 8. 11. 17 og vistnok også 6 (det andet sted); rimeligvis har formen her allevegne været *auk*, herom senere; *at* 1, 14; *svá at* 1, 2. 5. 13; *svá* 1, 9; *þótt* 1, 9; *þá* 1, 10 (senere følger er); *þá er* 1, 3. 8. 15. 18 (allevegne vist at læse *þás*); *þar* 1, 5; *þar er* 1, 13 (vist at læse *þars*), *þars er* 2, 2; *er* (temporalt) 1, 10 (her visende tilbage til *þá*), 16; *heldr en* 1, 10; *hvé* 1, 1; *sem* 1, 4. 9 (her visende tilbage til *svá*).

Adverbier og småord. *Neðan* 1, 17; *fram* 1, 11 (skal vist læses *framm*), *aptr* 2, 1; *vel* 2, 1; *mjök* 1, 6; *snemst* 1, 5; *nema* 1, 2; *eðr* (= *enn*) 1, 3; *at* (foran infin.) 1, 3. 9; *ey* 1, 9; *of* (udfyldende), foran subst. 1, 3, foran verbum 1, 4(bis), 8. 10. 14. 15. 18; 2, 3. Negationer: *ó-* 2, 4; *-at* (*a*) 1, 9. 10, *-t* (*vildit*) 1, 19, *-gi* (*vilgi*) 1, 16.

Omlyd. Ifølge den nu almindelige lære anses omlydene i det hele taget at være ældre end o. 800, vel at mærke når omlydvolderen bortfalder¹. Ifølge Noreen³ skulde i-omlyd i dette tilfælde være ældre end o. 700; derimod skulde omlyd, bevirket af bevaret i, være trængt ind o. 850 og derefter; dog indrømmes, at den i vestnordisk mulig er ældre. Hvad u-omlyd angår, skulde den være noget yngre; u-omlyd ved bortfald af u skulde være ældre end 900, især i langstavede stavelser. Tiden for den almindelige u-synkope sættes til 900—950 især hvad kort stavelse angår. Det hedder: »Denne omlyd var i almindelighed endnu ikke tilstede ved 900« (d. v. s. ikke former som *lög* eller som *Sköglar*). Hovedbeviset herfor er det irske *lagor* og *lagur* i Abeced. Nordm. Vi har set, at disse former absolut ingen beviser indeholder; de kan ikke med nogen ret gøres til grundlag for en datering af udviklingen. Vi har tidligere

¹ S. Bugge udtaler NI I 107, at i-omlyden findes i norsk allerede ved år 500.

omtalt forholdet mellem det nævnte Abeced. og Leiden-optegnelsen. Men hvad der har større beviskraft end alt andet, er de virkelig forekommende former fra tiden før o. 800. De er ganske vist ikke mange, men dog betydningsfulde. Vi har Sölvesborgstenens uomtvistelige *asmut*, hvor ikke blot det udlydende u (i *a[n]su-*) er bortfaldet i sammensætningsledet, men også det udlydende -u i *-mu[n]t*; det er vanskeligt at tænke sig, at u i langstavede \bar{o} -femininer ikke også skulde være bortfaldet samtidig hermed. Efter kort vokal holdt u sig, som ovf. anført, længere, uden at det dog kan bevises, at det har været tilfældet i hele sprogområdet. Jeg mener derfor, at der ikke foreligger noget bevis for, at ikke det udlydende u var bortfaldet i norsk overhovedet ved år 800. Jeg mener, at der er god grund til at antage ikke blot former som *rödd* og lign., men også former som *lög*, *Sköglar* gældende for norsk hele 9. årh. igennem. Langt uvissere er forholdet, når det drejer sig om omlyd ved bevaret u; her er det muligt, ja rimeligt, at denne endnu ikke er indtrådt i det nævnte tidsrum. Vi kan da ikke undres over hos Bragi at finde i-omlyden gennemført i tilfælde som *leyfa*, *næma*, *færa*, *eyða*, *heldr*, *gerða*, *kenda*, *hægri*, *mærar*, *fylli* og lignende, eller i former som *meyjar*, *eggjar*, *feðr*, *yxn* osv. jfr. *gestumR* på Stentofte. Men jeg mener også, at i-omlyd tilhører det 9. årh.s sprog helt igennem, således i *herr*, *byrr*, *men*, *Geffun*, *þremjar*, *letrat*, *styðja* osv. Det samme gælder også R-omlyden. Også hvor i er bevaret, i tilfælde som *ketill*, *þengill*, *tygill*, hører omlyden det 9. årh. til, men lyden har ligget meget nær ved grundlydene. Jfr. ovf. Iøvrigt vilde der ikke være noget i vejen for, af metriske eller tekniske hensyn, at indsætte de uomlydte former hos Brage. I overensstemmelse med hvad vi ventede, finder vi for-

mer som *mun*, for ikke at tale om *rakðísk*, *ragn-*, *batstan* (sål. hds.). Derimod står vi overfor former som *dróttir*, *hurðir* (og *þrúðr*) uden at kunne afgøre, om Brage mulig har sagt *drættir*, *hyrðir*, jfr. *dæðir* på Karlevi.

Det udlydende u er forsvundet hos Brage ikke blot i ord som *Rán*, *hönd*, *rödd*, *gjöld* — hvor omlyden må forudsættes — eller i ord som *drösla*, *öndri*, [*jöfri*], samt *ölna*, *höfði*, *Sörli*, *Högni* (den udfaldne vokal var her uden tvivl u jfr. Noreen³ § 77), *Svölnir* — hvor det samme er tilfældet —, men også i *glöð*, *höð*, *mögr*, *sjöt*, *mjök*; af metriske grunde turde det vel ikke være umuligt at læse *glaðu*, *haðu*, *magur*, *siotu*, *mioku* (eller *setu*, *meku*), men det er sikkert ikke det oprindelige. Bugges eneste bevis for at læse således (det irske *lagor*) er bortfaldet, og *laucr* i Leiden-hds. er i så henseende ret talende. Bugge mener også, at former som *Högn-*, *Sörl-*, *Svöln-* ikke tilhører det 9. årh. på grund af den irske form *Hiruaith* (angels. *Hæreda-*), der skulde bevise, at man i første halvdel af 9. årh. havde sagt *Haruðar* (ikke *Hörðar*). Marstrander (s. 56) antyder muligheden af, at dette »gådefulde navn« mulig oprindelig har været et »hjemligt navn for et irsk sagnland, som først i vikingetiden blev associeret med Norge«. Men han udtaler (s. 57), at »Hiruaith forudsætter et norsk *Haruða-* med usynkoperet u«; straks efter udtales: »Ja selv i begyndelsen af det 9. årh. har vel den usynkoperede flertalsform *Haruðar* været i brug ved siden af *Ha^arðar*« (∅: *Hörðar*). Dette mener jeg ikke kan være rigtigt. Spørgsmålet om bortfald af u i den nævnte stilling er engang for alle afgjort ved Eggjum-stenens *nakðan*. — Hvorledes forholdene har været, hvor u er omlydsvolder og bevaret, er det umuligt at sige, i tilfælde som *hölkvir*, *stöðva* eller *hrökkvi-*, *stökkvir*, samt *yðrum*, (den her foreliggende omlyd vil vi senere komme

tilbage til). Det samme gælder former, hvor u er bevaret: *völsunga*, *öndur*-, *röðul*, *höfuð*, *hörðum*, *föður*, *fögrum*, (*v*)-*röngum*, *götu*.

Den gamle a-omlyd af i og u findes hos Brage gennemført, for så vidt det kan ses. Jfr. Eggjum-st. Foran f findes jú i *kljúfr*, medens der skrives *þjófs*; hvorledes det hænger sammen med ó her, er ganske uvist, og måske har Brage sagt *þjúfs*; der findes *úri* (dat. af *úr* ntr.) og *kúlu*, de senere almindelige former, hvoraf den sidste er lydret. — Den gamle i-omlyd af e er gennemført (*hilmir*, *stillir*, *Viðrir*, *birki*, *siglur*, *vin*-, *Sif*). Det er sikkert det 9. årh.s sprog.

Brydning. To ubrudte former: *geldu* og *ebure* er umulige, hvor disse ord findes (1, 2, og 2, 3), af metriske grunde. Der kræves henholdsvis enstavelses og tostavelsesord. Flere linjer vilde blive stive og lidet rytmiske, hvis man vilde indsætte lignende former, selv om de ikke vilde være helt umulige. Med andre ord: Bragis vers forudsætter brydning samtidig med bortfald af visse vokaler (i udlyd eller indlyd). Der må altså indsættes u-brydningsformer som *giold*¹, *fiold*, *iofri*, *iofrum*, *fiolnis*, *fiorvi*; *siot*, *miok*; *iormun*- (her findes, mærkeligt nok, varianten *ermen* i ét hds., men den beror vist på kendskab til Didrikssagaens form af navnet), *fiogur*; — a-brydning (ingen steder metrisk krævet) findes: *jarðar*, *gjalla*, *Hjarranda*. Mærkeligt nok findes ingen brydning i *Erps* (= nord. *jarpr*); hænger det sammen med kronologiske forhold? Ordet er jo lån. A. Kock har (i Umlaut u. Brechung s. 294) kronologisk bestemt den ældre a-brydning i langstavede ord til 8. årh., i kortstavede til 9. årh., — den ældre u-brydning i langstavede ord til 9. årh., i kortstavede til o. 900. Selvfølgelig

¹ Jeg skriver her io af teoretiske hensyn.

må brydningen (den ældre), der betingedes af bortfaldet a og u, være samtidig med disses bortfald. Jeg tror, Kock gör u-brydningen for ung; den må høre til det 8. årh., i hvilket vi så, at u faldt bort (var faldet bort) i ord som *asmut* (*ásmund*, Sölvesborg). I denne forbindelse har også det overleverede *bjarkan* (runenavn, i Leiden-hds.) stor betydning, og ligeledes det i Rök fundne *skialti*, der jo forudsætter *skjalda-* (∴ gen. *skjaldaR*) (ialfald de oblikve kasus); men dette forudsætter atter en betydelig ældre tid for brydningen både i lang- og kortstavede ord, også foran bevaret a. Jeg tager ikke i betænkning at antage, at brydningen i alle tilfælde er indtrådt för 800 — altså at alle Brages brudte former fuldtud er historiske. Det kan således ikke forholde sig så som Marstrander vil (se ovf. pkt. 4), at man f. eks. har sagt *heltu*, *heltum*, *helta* i det 9. årh.; men dette kommer jeg senere tilbage til.

Nasalitet mærkes overhovedet ikke hos Brage, men den findes heller ikke hos nogen andre skjalde hele tiden igennem; dog ved vi, at den fandtes i sproget, og den har uden tvivl eksisteret i Brages udtale; men *þóri* med nasaleret ó f. eks. kunde ikke gengives i skrift. Som ovf. bemærket har Marstrander (pkt. 8) ment at kunne antage, at nasaliteten meget tidlig var svækket i norsk, såvidt det kan sluttet af irske gengivelser. Dog er at mærke, at nasalitet ikke sjælden er betegnet i de manske indskrifter, der dog er ret unge, sål. i *frā* (nr. 1) *ḡulaibr* (nr. 9), *frāka* (nr. 16), *as-* (nr. 34), *þanā*, *sinā* (nr. 75) og oftere (se S. Bugges afhdl. i Aarbb. 1899).

Assimilation må forudsættes hos Brage i alle de tilfælde, hvor den findes i de ældste runeindskrifter, som i *stain*, *katil* osv. Jfr. nu Eggjum-indskr. I irsk gengivelse findes det samme; *erell* (848) »gødtgör at assimilationen af

-lr > -ll i ubetonet stavelse ligger forud for år 850« (Marstr. s. 115); det samme er tilfældet med -nn af -nr sst. 118, hvor det kan konstateres, at irsk har nn efter kort, n efter lang vokal, hvilket skal genspejle forholdet i norsk, som det måtte have været ved år 900. I former som *-gróit* må assimilation også antages at have eksisteret, allerede i 9. årh.; rimeligvis med forkortet konsonant. Vi finder hos Brage *knátti, drótt, sótti* (: *þrótt-*, hvis *helrim*); assimilationen ht-tt eksisterede i det 9. årh. (jfr. Eggjum-st. *sot*), hvad irsk gengivelse viser som *Ottir* (= nord. *ótt-*, jfr. Marstr. s. 98, jfr. *trutin* Glavendrup); derfor kan et *ahti* næppe være rigtig læsning på Alstad-stenen. — Assimilationen nþ—nn (*sinna*) er uden tvivl at sætte til tiden for 9. årh., det antager også Marstrander (s. 15; jfr. hvad der ovf. er bemærket m. h. t. *hlunnr* : *lunnta*, irsk har også *lonn*); et bevis herfor afgiver navnet *Finnr*, hvis dette, hvad nogle mener, er af samme stamme som *finna* af *finþan*, *Finn* findes i irsk ved 830 (Marstr. 51). Assimilationen nk—kk (*bekkr, hrökkva* og lign.) kan ikke bevises af irsk undt. ved ordet *accaire* = *akkeri*, men hvor gammelt dette er, ved jeg ikke; mp er blevet til pp i *Klabi* (= *Kleppi*) Klep-indskr. Alt taler for — og intet imod — at alle disse assimilationer er fuldbyrdede ved 800 senest.

v foran r i forlyd. Som bekendt findes v i forlyd foran r i eddadigtene kun i visse stereotype forbindelser og ganske enkelte ord (se *rangr, reka, reiði, reiðr* i Lex. poet.); i skjaldekvadene findes de yderst sjældent i det 10. årh., se herom nedenfor. I Brages vers findes v i *vröngum* (i *Vildit vröngum ofra vágs*), derimod findes *reiðr* uden v i *reiðr at Reifnis skeiði|rað-*. Herefter skal der vel også læses *reist* (ikke *vreist*). Nedenfor kommer jeg tilbage til vr i eddadigte og skjaldekvad.

Enkelte ordformer.

Jörmunrekkur: skrives i hds. R, W således, men med ét k i T og U; dette betyder nu ikke meget; meget tidlig er ordets sidste del identificeret med *rekkur* 'helt' (jfr. Lex. poet.); men om Bragi har gjort det, er naturligvis ikke sikkert; dog er jeg tilbøjelig til at tro det.

aldaföðrs: sål. R (dog uden r), T, W, *födurs* 757, men *alfavþrs* U; den sidste er metrisk for kort, med mindre man skal læse *-födur*, men det er ikke sandsynligt; *födurs* betyder intet i et så ungt hds.; *aldaföðrs* er sikkert det oprindelige (jfr. *Sigföðr*, *Valföðr*); om dette ord se iøvrigt senere.

Sigurðar: dette navn er rigtig opfattet som sammensat med *vörðr* (*varður*); som sidste led med svækket betoning måtte dette blive *-orðr* el. *-urðr* (jfr. Noreen³ 51, 2a, 79, 8. 141), gen. *Sigorðar* (der jo findes, se ovf.; *-urðar*). Det er jo dette navn, som i kilderne udelukkende bruges om dragedræberen. Af metriske grunde er det ikke nødvendigt — som Symons har gjort — at indsætte former som *Sigvörðr*, *Sigverði*, *Sigvarðar*; formen $\times \cup | _ _ \times \dots$ er ellers velkendt; findes også et andet steds hos Brage: *fyr vineyjar* . . ., hvor et *vinjeyyjar* el. *vini-eyjar* næppe er at indsætte. Navnet findes på talrige steder i heltekvadene, i Reg., Fáfñ., Sigrdr., Brot, Guðr. I, Sigsk., Helr., Guðr. II, Oddrgr., Atlam., Ghv., og Hamð., Hyndl. (Jeg ser ganske bort fra det unge Grípisspá). Formen *Sigurðr*, $\cup _ (\cup \times)$, er krævet eller tilladt af metrum på følgende steder: *Sigurðar mági* Hyndl. 25 (her heller ikke ændret af Symons), *hér ro vér Sigurðr* (Ak., Reg. 17), *þar sitr Sigurðr* (Ak.; Fáfñ 32), *Bitt þú S.* (sst. 40), *þá munt þú S.* (sst. 41; således måske snarere end *munt S.*), *soltinn varð S.* (Brot 5), *hvar es nú S.* (sst. 6), *sundr höfum Sigurð* (sst. 7), *einn myndi S.* (sst. 8), *gölvað*

Sigurðar (sst. 11), *svá vas (þá es) minn S.* (Guðr. I 18, 22), *es þú Sigurði* (sst. 21), *svát þeim S.* (Sigsk. 3), *S. hinn suðræni* (sst. 4), *hafa skalk Sigurð* (sst. 6), *ok hana* (eller *hána*) *S.* (sst. 8), *nema þú Sigurð* (sst. 11), *en þá S.* (Guðr. II 4), *lít(tu) þar Sigurð* (sst. 8), *Sigurðr ok Sigmundr* (sst. 28), *fylgðum Sigurði* (Am. 98), *þás Sigurð vökðu* (Ghv. 4, her lyder et *þás Sig-vörð vökðu* meget ilde), *einn vas mér S.* (sst. 10), *beit þú S.* (sst. 18), *minnsk þú* (sst. 19), *es [þeir] Sigurð vökðu* (Hamð. 6, men her er teksten ikke sikker), *svalt þá S.* (sst. 7), — ialt på o. 28 steder¹, og jeg vil særlig gøre opmærksom på, at sådanne steder findes i Hyndl. (det eneste sted), Fáfn. (alle 3 steder), i Brot (5 af 6 steder), Ghv. (4 af 5 steder), Hamð. (bægge steder, hvoraf dog det ene, som sagt, er usikkert). I modsætning hertil findes ikke få steder, hvor den metriske form er $\times \smile | _ \times$, men det er jo uimodsigeligt, at denne form var tilladt og findes udenfor eddadigtene (jfr. Sievers, Metrik s. 60—61, hvor også linjen *ok hjörunduð Sig. sk. 48* kunde have været anført); disse linjer er: *of (yfir, af, á) Sigurði* (Guðr. I 1. 13. 27, Guðr. II 11. 12), *hjá Sigurði* (Sig. sk. 24), *ok Sigurðar* (sst. 63), *með Sigurði* (sst. 65), *frá Sigurðar* (Guðr. II 7), *síz Sigurðar* (sst. 29), *at Sigurði* (Oddr. 19), *at ek Sigurði* (Helr. 13), *es (þeir) Sigurð minn* (Ghv. 17). Det samme gælder D-formen: $_ | \smile \times \times$; den findes: *hjörri Sigurðar* (Sigurði; Sigrdr. 1, Sig. sk. 21), *ælt Sigurðar* (Sig. sk. 64), *gaf Sigurði* (Guðr. II 1). Alt dette må betragtes som metrisk tilladt. Tilbage bliver nogle få linjer, 7 ialt, hvor forholdet er noget andet. *Mér hefr S.* (Brot 2), men her er der al rimelighed for, at det er *hefr*, der skal betones, så at formen bliver $\times _ | \smile \times$, atter en tilladt form; betoningen vilde svare til Gunnars oprørte sind. *Ár vas þats S.* (Sig.

¹ Jeg vil naturligvis ikke nægte, at *Sigvörðr* ikke også kunde gå an på de fleste steder.

sk. 1) kan betragtes som Ak. *Sigurðr ungi* (sst. 2), *S. saman* (Helr. 14), er abnorme, kun 3-stavelleslinjer, men sådanne findes jo ikke sjældent; dette kan også gøres gældende m. h. t. linjer som: *svá vas S.* (Guðr. II 1), *áðr þeir Sigurð* (sst. 3). Endelig er der linjen *ok at Sigurð* (Sig. sk. 13), der i mere end én henseende kunde synes abnorm; bedre bliver den ved at læse *auk at S.* — en 3-stavelleslinje som de sidst omtalte, men denne linje beror sikkert på interpolation og kan ikke få nogen betydning for spørgsmålet. Metriske grunde kræver sikkert ikke indsættelsen af en form som *Sigvörðr*, så meget mindre som en skjald som Þjóðolfr kan bruge en linje som *Sigorðar kom norðan*. Om nogen anden form her er der ikke tale, ti et *Síg-*, med langt *í*, har aldrig eksisteret. Heller ikke kan det nytte at henvise til den latiniserede form *Sigwardus*, der findes adskillige gange (hos Theodricus, i Hist. Norw. osv.), ti denne form gengiver et oprindeligt, ikke-nordisk *Sigwarth* (jfr. Linds rigtige bemærkning sp. 899). I skjaldekvad finder vi tilsvarende brug af navnet som *hjarls Sigurði jarli* (Kormákr), *bræðr Sigurðar æðri* (þórðr Kolb.) osv. Når Marstrander (s. 67) mener, at den i kilderne meget sent optrædende form *Sjugurðr* »går altså i allefald tilbage til slutten af det 10. årh.«, på grund af den irske gengivelse Siuchraid, Siugraid osv., må jeg meget betvivle rigtigheden eller muligheden heraf; der findes *Sitriuc* (896—951, Marstr. 73); her findes altså *Si- ɔ: Sig-*; der findes også *Sichfrít* osv. (sst. 91). *Sicurt* findes på Sigurd jarls mønter (sst. 157). Iøvrigt har formen *Sjug-* ingen betydning i metrisk henseende for det her behandlede spørgsmål.

höfuðniðja: i linjen *Randvés höfuðniðja* (den foranstående linje: *rósta varð í ranni*); det er usikkert, hvorvidt der forligger et svagt *niði* i sing. gen. eller *niðr* i gen.

pl. Det første vilde vel være tænkeligt som sammensætningsled, men i 2 andre sammensætninger findes kun *-niðr* (*átt-*, *ætt-*). Jeg antager, at der her er tale om gen. pl., hvad enten skjalden dermed sigter til Randves forfædre (som hallens herrer) eller til Jörmunrek alene; pl. bruges ikke sjældnen således; et af de klassiske eksempler er *eigendr* om Sigurd Guðr. II 5.

Et andet spørgsmål knytter sig hertil, nemlig angående formen *höfuð*; læses der *Randvés*, må der læses *höfuð-*, læses der *Randves* (∴ *Randvis*, men da væntede man *Röndvis* ligesom *Ölvir*), må der læses *haufuð-*. Denne form for ordet som simplex findes jo i v. 13. Jeg tror dog, at der må læses *Randvér* og *höfuð-*. Vi finder da de bekendte to former ved siden af hinanden: *haufuð* og *hafuð* (jfr. Noreen³ 44, 1); den første af disse vidner om høj alder.

dreyrfáar: her mærkes den af metrum krævede usammentrukne form, der er i samklang med sproget, som vi finder det i eddadigte og skjaldekvad til ind i det 11. årh. Den første sammentrukne form, vi kender, er *hám* hos Eilífr og *fám* hos Arnórr 3, 8 (*sveið ófám at Jómí*).

þróttigr: i linjen *þrottig hepins sotti* (*sottu*), som den lyder i hdss., er *-ig* under alle omstændigheder stærkt betonet, hvilket kommer af, at vokalen oprindelig er lang (got. *-eigs*); om den i Brages mund har været lang, er umuligt at konstatere; usandsynligt er det ingenlunde; jfr. min afhdl. om aksentforhold (i Arkiv XXIII, særlig s. 45 f.).

Af lydret udviklede oprindelige former, som her er grund til at nævne, er: *finqu* (bevaret fordi det danner helrim med *hring-*), men så må der naturligvis skrives *gingu* (v. 13), — og *bazlan* (også bevaret ved assonansen med *vast-*).

Den mediale form findes i *fórsk* = *fór sér* (*í hönd* = tog i sin hånd). Naturligvis er det muligt, at denne form ikke

er den oprindelige hos Brage, men blot *fórs* (af *fór-s(e)_R*). Vi savner midler til at afgøre det. Men vi har også to andre medialt udseende former, nemlig *göfumk* og *erumk* (var. *erom* U, *erum* 757); i bægge tilfælde betyder *mk mér* (dativ). Var. *erum* er formentlig her den oprindelige form (jfr. Noreen³ § 532) og rimeligvis har Brage også sagt *göfum*. Der er altså her i disse 3 tilfælde egl. ikke tale om mediale former, men blot om en sammentrækning af verbum og pronomenet, en netop meget primitivt sprogfænomen, svarende til sammentrækningen af *ek* med verbet eller *es* med et foranstående ord; i overleveringen findes her *þák* (2, 3) og *þars* (2, 2). Der kan ikke være tvivl om, at vi skal læse *skalk* (1, 1), *áttak* (2, 4), *þás* (f. *þá er*), *þats* (f. *þat es*), *þars* (f. *þar er* v. 13), *hinns* (19, jfr. Karlevi), derimod ikke i v. 20, *svát* (f. *svá at*). Uagtet sammentrækningen — som det vil vise sig — er det almindelige, findes dog afvigelser derfra.

en: i *heldr en* bör sikkert læses *an* (af ældre *þan*, der findes i en mansk runeindskr. nr. 73), da denne form findes i de ældste skrevne kilder.

eðr: f. *ennr*, (der blev *enn*, af et *anþiz* vel egl. komparativ), findes kun her og 2 gange i Þjóðolfs *Haustlög* (14 og 19, *Eðr of sér*, *þar svát eðr*), samt i en lausavísa af Þormóðr (*þér munk eðr unz öðrum*); er vel identisk med *endr*. Jfr. former som *seðr* og *senn*. Formen er her et godt alderdomsmærke.

ok: som ovf. anført findes ordet både betonet og ubetonet, men det er allevegne forkortet (i R) undt. v. 11: *Oc*. Den ældre form var *auk*. Det vilde ikke være mærkeligt, om denne form helt var forsvunden af den skrevne litteratur; dog findes den på følgende (optegnede) steder: Ytal 12 (i J 2: *Auc varð hinn*), Vellekla 26 (*Hitt vas auk* ..), Sigvatr

12, 14 (*ávc at járna leiki*), sst. 18 (*Björn frá ávc*), samt Óláfsdr. (anon. fra 12. årh.: *auc und jöfri fræknum*); så godt som alle steder findes v. l. *ok*. Navnlig af det sidste sted er det klart, at den gamle form længe har holdt sig i betonet stilling. I cod. reg. findes *ávc* (*ávc nær apni*) 10₂₀. I de ældste hdss. findes intet *auk* (se Larssons Ordförrådet). Rimeligvis bör *auk* indsættes allevegne, hvor det er betonet; stederne i skjaldedigtene er opregnede hos K. Gíslason, Njála II 951 u. t. Tvivlsommere er det, hvorvidt det bör göres, hvor det er ubetonet. Dette bestyrkes ved formen *uk* på Eggjum-st. fra o. 700. *Auk* har dog været ret almindeligt langt ned i tiden, og her synes runeindskrifterne at vise vej; *auk* skrives (i ubetonet stilling) Alstad, Glavendrup, Tryggevælde, Gunderup, Skivum osv. (overhovedet i danske indskrifter, *uk* findes på Skærn o. 1000 og nogle fra den tid og senere). I Sverrig synes (ubetonet) *auk* at have holdt sig længere, helt ind i det 12. årh.; i de af Noreen i Altschw. grt. optagne indskrifter findes *auk* i alle ældre end o. 1200, undt. i Sjustad (Ardre III har *ac*); jfr. også A. Kock: Ljudlära II 64. 258 f. Jfr. S. Bugge: Norges Indskr. med de yngre runer 1. h. s. 6, hvor omtrent samme resultat fremstilles som ovenfor. I de manske indskrr. findes *auk* én gang (nr. 72), hvilket viser, at denne form i ubetonet stilling på Man holdt sig ret længe. Der kan have være dialektforskelligheder.

snimma: dette ord findes med i i rim, : *grimm* (Kveldulfr, Hallfreðr), : *fimm* (Kormákr), : *fimr* (Háttalykill, Óláfsdr., bægge fra 12. årh.); derimod findes *snemma* (Jómsvík.dr. og i et uægte vers i Grettiss. tillagt Önundr); efter dette skulde man tro at måtte antage *snimma* for Brages form; det er det rimeligvis også; jfr. gml. dansk *snimen*, gml. nederlandsk *snimo* (Torp, Nyno. etymol. ordb.); Larsson Ordf. har

både *sninna* og *semma*. Går man udfra, at der i positiv skulde stå et e (ved a-omlyd?), måtte man i komp. og superl. have i, der så kunde (og måtte) være trængt ind i positiven.

of: det udfyldende *of* findes ikke sjælden hos Bragi; foran participium: *of höggna*r (her v. l. *þar er*, der måske er det rigtige), *of fylða*, *of hrokkinn*; foran verbum: *of kendusk*, *of fingi*, *of freista* (inf.), *of þák*; foran subst. *of barmar*. Bruges hos andre skjalde i 9. og 10. årh. ned til Kormákr og Gisli Súrsson: Auðun: *of þegja*; — Ölvir: *of lagða*; — Þjóðolfr ór Hvini i Ytal 14 gange foran infin., 13 gg foran partic. og 2 gg foran præt. (*of vá*, *of dó*); i Haustl. 3 gg foran præt. og præs., 4 gg foran part. og 4 gg foran subst. (*of rúni* bis, *of barmi*, *of farðir*); — Þórbjörn; 1 gg foran part. (*of lystir*); — Egill: i Höfuðl. 10 gg foran præt. og præs., 2 gg foran subst. (*of far* bis), i Sonat. 2 gg foran infin., 6 gg foran præt. og præs., 1 gg foran part., i Arb. 3 gg foran infin., 3 gg foran præt. og præs., 3 gg foran part., og 2 gg foran subst. (*of æði*, *of dolgr*), i Berudr., 1 gg foran infin., i Lausav. o. 8 gg foran verbale former, 6 gg foran part.; — Jórunn 1 gg foran præt.; — Goþþormr ligel.; — Eyvindr, i Hák., 1 gg foran infin., 5 gg foran part. og 1 gg foran subst. (*of bauga*), hvis teksten er rigtig; i Hál. 1 gg foran part., i Lausav. 1 gg foran infin. og 2 gg foran part.; — Glúmr: 2 gg foran præt., 2 gg foran part.; — Kormákr: 6 gg foran infin. præt., 1 gg foran præs., 9 foran part.; — Hólmgöngu-Bersi: 1 gg foran infin., 1 gg foran part.; — Hrómundr: 2 gg foran part.; — Gisli Súrsson: 2 gg foran præs. og præt., 4 gg foran part.; — hertil kan føjes, at det findes foran subst. i eddadigtene højst 6 gg (*of æðis*, *of mál*, *of þörf*, alt i Hávm., *of ráð* Alvm., *of sköp* Sig. sk., Oddrgr), men foran præs. og præt.

op i mod 200 gg, foran part. og adj. (et par gg) op i mod 100 gg (alt efter Gerings Wörterbuch, hvor der dog er anført for mange eksempler under pkt. 4).

Af ovenstående redegørelse er det klart, at brugen af dette *of* uvilkårlig retter sig efter versemålets art; i digte i de korte versemål (kviðuháttir og eddakvadsversemålene) forekommer det langt hyppigere end i de drotkvædede vers; der var åbenbart en stærkere trang til det især i enkelte metriske former (f. eks. i linjer som *of víða skyldi*, *Fenrisulf of fara*). Dernæst er det klart, at det hovedsagelig — hvad der var at vente — findes foran verbalformer, participier iberegnete. Derimod findes det yderst sjældent foran rene adjektiver, og i forhold til det øvrige kun nogle få gange foran substantiver. Dette findes atter kun hos de ældste skjalde og digte: Brage, Þjóðólfr, Egill, Eyvindr (hvoraf de 3 er norske), samt i Hávamál og Alvíssmál og de noget yngre Sigsk. og Oddrgr. (iøvrigt kunde *of* i dette digt være præp.). Denne omstændighed kan ikke være at betragte anderledes end som et kriterium for digtenes ælde og ægthed (f. eks. Brages).

viðr, við: af dette ord er *viðr* den oprindelige form (af *vi* og komparativendelsen; jfr. Falk-Torp, etymol. ordb.); ældre dansk *wipær*, got. *wipra*; ags. *wip* og *wiper-*, oht. *widar*, osaks. *wilhar* og *with*; det er klart, at -ar (r) er meget tidlig faldet bort, fakultativt, på grund af ubetonethed. Hos Brage findes ordet 3 gg. *v. illan draum*, *v. sveita*, *v. drykkju*. Har han sagt *viðr* eller *við*? Ordet findes alle steder som præp. foran det styrede ord og på et i verslinjen svagt betonet sted. Læser man den første linje *Knátti eðr viðr illan*, opstår der en kakofoni (*eðr viðr*), som naturligvis ikke er afgørende, men jeg tror dog, at den indeholder et fingerpeg til gunst for formen *við*. Læses *viðr*, kan det ikke

göres, uden at ordet udtales ret kraftigt og, netop derved, unaturligt; dette gælder også de 2 andre steder. Jeg har gennemgået alle de steder, hvor det findes i kvadene til 1000, og med samme resultat helt igennem. Enten den nævnte kakofoni (f. eks. i *þá varð fastr við fóstura* (Haustl.), *óðr við æskimeiða* (Gldr.), *viðr ofrhuga ærinn* (Egill) osv. osv.) eller den unaturlige betoning (f. eks. *við jöfri gein* (Ytal), *ilt es við ulf at ulfask* (Hildir.), *orð mart við Steingerði* (Kormákr) osv. osv.) taler afgjort for, at det er formen *við*, der er den rette. Undtagelsesvis er ordet som præp. brugt betonet og bærende rimbogstav (hovedstaven), og da har det — i håndskriftet — formen *viðr* (Tindr Lv. 1), *viðr halfan tög þriðja*, den metriske form $\text{—|—} \sim \sim$; det samme er tilfældet hos Sigvatr (Bers. 13): *viðr þeims nú ferr hiðra*, men her følger et pronomen efter, hvis betoning er svagere end et substantivums; (alle hdss., undt. to unge, har her den fulde form); Arnórr (Hrynh. 15) siger: *viðr Helganes blóðugt fiðri*, (*viðr* i alle hdss. undt. ét); den metriske form af første del er $\text{—|—} \sim \sim$, og er ikke på nogen måde kakofon. Det er således klart, at *viðr* også brugtes som præposition og foran ord, der begynder med h (2 tilf.) eller ord, som er lidet betonede selv. Dette er forståeligt og naturligt. At *viðr* som adverbium, og da betonet, har sin fulde form, er kun hvad man ventede, således findes: *svá brá viðr at síjjar* (Eysteinn Valdason), sål. hdss.; sikkert også i Óttars (Knútsdr. 5) *beldu viðr þeirs vildu*.

I codex regius (eddad.) findes *viðr*, bægge gange som adverb., *ef ek viðr of kæmumk* (25²⁶), *orð viðr of kvað* (70²⁹); iøvrigt giver eddadigtene ganske det samme indtryk som skjaldekvadene. Der skal her allevegne skrives *viðr* som biord.

Ordet findes overhovedet ikke i danske indskrifter,

heller ikke i norske; *uiþ* findes éngang i Runverser, åbenbart som præp. Ákirkeby-fonten har *viþr* som præp. (*tok han uiþr ofri, uiþr tri*).

Skjaldekvad og eddadigte.

Her kommer skjaldekvadene i første række som betydningsfulde ved deres stringente form, især er helrimene her af overvejende vigtighed.

Vi vil her først beskæftige os med omlydene.

I-omlyd af a, som jeg vil betegne med æ; den form, som forfatteren af den 1. grt. afhdl. benyttede, var ę. Det gælder da her hovedsagelig den korte lyd æ.

I de digte, der her kommer i betragtning, findes rim med æ utallige gange; at opregne dem vilde være urimeligt. Jeg nøjes med at give en oversigt over dem.

I almindelighed må det da siges at der gennemgående kun rimer æ : æ, d. v. s. omlyd med omlyd som *hændr : ænda*, *drængi : længi*, *hærr : þværri*, *sægja : þægja* osv. (ialt op imod 150 ekspl.)¹.

På den anden side rimer e : e i sådanne tilfælde som *fet : get* (Hfl. 3), *ver* (af *verr*) : *ber* (Hfl. 1), *setrs : vetra* (Hfr. 2, 1), *freki : breki* (Hfl. 3), *regn- : þegn-* (Eg. Lv. 4, Eyv. Lv. 2, Þmáhl. 12, Vell. 11, Húsd. 12), *regn- : fregna* (Korm. 38, 46, Gisli 37, Þmáhl. 14), *sex : vexli* (Eg. Lv. 39), *nestr : bresta* (Sindr. 6), *hest- : vestan* (Gunnh.), *vestr : hesta* (Þorv. Hjalt. 1), *etr : getnum* (Þorl., Hák. 1), *ek : drekka* (Bbreiðv. 1), *gellr : fellr* (VGl. 4), *þegna : fregnum* (Gráf. 1), *verðung : sverðum* (Gráf. 7, Hfr. 3, 14), *sverð- : verða* (Korm. Lv. 62, Eyj. Valg., Tindr Lv. 2, Hfr. 3, 11, 17, VGl. 6), *verð : sverðum* (Eskál. Lv. 1), *vers : ferri* (Korm. Lv. 53), *ferri : verri* (Eskál. Lv. 1, Hfr. 3, 23), *bergs : dverga* (Vell. 2, Anon. (X) III A. 1). Jeg har

¹ Jfr. B. Kahle: Die sprache der skalden, rimarium s. 209 ff.

måttet anføre alt dette for det følgende skyld og som baggrund derfor.

Der findes nu »urigtige« rim, d. v. s. hvor *æ* rimer med *e*, og det er, såvidt jeg har noteret, følgende: *sverð* : *færðar*, *færðir* (Gldr. 7, Gráf. 3), *sverð* : *gærðu* (Korm. Lv. 50, Hfr. Lv. 11, Þórsdr. 11), *sverðs* : *hærði* (Gísli 37), — *verð*- (verb.) : *Gærð*- (kvindenavn, af *garð*-; Eyv. Lv. 13, Þmáhl. 12, Korm. Lv. 1, 42. 64), : *skærð*- (Steinarr 2, Þmáhl. 9), : *kær* (Gísli 26), : *hærð*- (Styrr, Eskál. Lv. 2) : *-verð*- (adj.) : *-gærðr*- (Korm. 51); — *verk*- : *mærki* (Hást. 4, Bbreiðv. 6), : *særki* (Hást. 5), — *verðr* (subst.) : *færðar* (Tind. Hák. 4), — *verri* : *þværröndum* (Gísli 15), — — *veðr* : *kvæðja* (Skall. 2), — *vetr* : *bætra* (Holmg. B. 9, Gísli 14), *veg* : *sægja* (Eyv. Lv. 1), *vest*-, *vestra* : *fæstisk* (Þorl., jarlsn.), *svelli* : *fælli* (Hfl. 8), *svells* : *fællak* (Kom. Lv. 59), *svefn*- : *Gæfn*¹ (Korm. Lv. 43, Gísli 4), : *æfni* (Gísli 17).

Hvis alt dette er rigtige helrim, må oprindeligt *e* være bleven åbnet i udtalen, være blevet *æ*; i alle disse tilfælde ses, at *e* står imellem *v* og *r* eller efter *v* i lukket stavelse, altså netop dér, hvor det blev *æ* ifølge Noreen³ § 104 o. år 1200. Da nu aldeles tilsvarende overgang ses at være foregået i dansk langt tidligere, allerede i 10. årh., må det betragtes som sikkert, at dette også er foregået i norsk (-isl.) så tidlig.

Vi går over til andre ord.

refill (forudsat at det oprl. har *e*) : *græfill* (Hfl. 8), — *-rekr* (*Eirekr*) : *snækkjum* (Sindr. 1); — *rekk*- (af *rink*-) : *bækk* (Holmg. B. 3, Þdr. 19, Hfr. 3, 11), : *hnækkir* (Hfr. 3, 2), — *regn* : *þvægnar* (Gísli 28), — *drekk* : *þækkja* (Þork. klyppr), — *brekka* (af *brink*-) : *þækki*- (V. Gl. 10); *bresta* : *mæst* (Hfr. 3, 29).

Her findes *e* efter *r* i lukket stavelse. Noreen (l. c.) har antaget, at — ialtfald dialektisk — gik *e* over til *æ* i lukket

¹ Jeg går ud fra, at *e* i *gefn* er *æ*.

stavelse efter r (samt efter b og l); ganske vist skulde det være sket langt senere; jeg tror, at dateringen må ændres i henhold til ovenstående.

Da vi har set, at *e* i *regn* rimer på *æ*, må nødvendigvis sluttes, at *e* i *þegn* er *æ*, da vi har rim som *regn* : *þegn*- (se ovf.) og dette stemmer atter fortrinlig med dansk (*þiakn*, *þaikn*, se ovf.). Da også *fregnum* findes i rim på *þegn*- (Gráf. 1), må vi antage *æ* også her, netop efter r.

Til det foranstående slutter sig rim som *svællendr* : *fællu* (Obreiðf. 2), *þværri* : *ferra* (Hfr. 3, 27). Her går jo en labial foran *e* ligesom i ordene med *v*. Det samme gælder også *beðs* : *steðja* (Anon. (X) III B 5).

Jeg går ud fra, at vokalen i *Ella* er *æ*, så at *fællr* : *Ellu* (Eg. Ad. 1), *Ellu* : *bælla* (Þdr. 20) er helrim. Samme er tilfældet med *engi* (: *drængr*, Þvíðf.), *errótr* (: *þværra*, verb. transit., Korm. Lv. 51), *lesti* (etymologisk usikkert) : *Bæstlu* (Steinarr 2), *gletta* (af et *glantiō*-?) : *sætt* (Tjörvi), *merluð* : *færli* (Anon. (X) III C 3, — samt i *nestu* : *mæst* (Þdr. 18, af et *nastiō*), *ekkjur* : *hrækk-* (Þdr. 9).

Tilbage står endnu nogle eksempler, der kan være af tvivlsom art. De er:

gelk : *bætra* (Eg. Lv. 34),

gellanda : *bælla* (Gísli 30),

nekkvat : *sækr* (Gísli 32) : *bækkjar* (Hfr. Lv. 21),

nest : *flæstum* (Þmáhl. 10),

seti : *flæli* (af *flötr*, Hfl. 18),

sex : *væxli* (verb.) Njáll,

altså i 2 tilfælde efter g, i 2 efter n og i 2 efter s. I overensstemmelse med det sidste findes rim som *setr-* : *bætri* (Þjóð. A. 1, 19, Sigv. 6). Der kan ingen tvivl være om, at i ordet *set*, *setr* har vokalen været åben. I *nekkvat* er vokalen sikkert også *æ*, det kan være en sidevirkning fra vokalen

i *nakkvat*, en form, der er meget gammel (se Skj. spr. 83). Vanskeligere er det at bedømme *nest*. Endelig er der de 2 ord på g. Hvis der ikke her foreligger unøjagtige rim — og det skulde helst undgås —, er der ingen anden udvej end at antage en lydåbning også i disse tilfælde. Og når man nu sammenligner de ovf. anførte rigtige e-rim med alle de eksempler, hvor *e* er blevet *æ*, kommer man til det resultat, at dette rimeligvis er sket i en langt større udstrækning — og ikke blot langt tidligere — end man hidtil har været tilbøjelig til at antage.

Man kunde nu rigtignok spørge, om det ikke er *æ*, der har nærmet sig *e*, men dette strider bestemt imod de resultater, som indskrifterne giver. Men hermed er ikke sagt, at lyden *æ* ikke i tidens løb — efter o. 1000 — er bleven mere lukket end den åbenbart har været i 9. og 10. årh. Dette antager jeg er tilfældet. I islandsk har bevægelsen været den, at efter i 9. og 10. årh. at have været åben, uden at have fjærnet sig langt fra grundlyden, er lyden *æ* i 11. og 12. årh. bleven noget mindre åben, samtidig med at *e* er blevet mere åben i det hele, hvoraf resultatet var, at bægge lyd overalt faldt sammen. Dette kan følges i rimene fra 11. og 12. årh. I norsk er lydene hele tiden igennem som bekendt til en vis grad holdt ude fra hinanden, hvad norske håndskrifter viser.

Det forekommer mig, at det her vundne resultat stemmer særdeles vel med Marstrandens påvisning af nordiske ords gengivelse i keltisk (ovf. pkt. 1). Kun kan jeg ikke indrømme, at en irsk skrivemåde som *Caithil* viser, at omlyden endnu ikke fandtes, kun at den endnu ikke havde fjærnet sig så langt fra grundlyden, som det senere (efter år 1000 med et rundt tal) skete. Denne skrivemåde, de ældste norske indskrifter (*o*: med yngre runealfabet)

betegnelse, samt skjaldेरimerne er, efter min opfattelse, identiske, alle sammen visende udtalen i det første, som man kunde kalde det, omlydstidsrum (ikke at forveksle med Kocks perioder).

Jeg behøver ikke nærmere at udvikle, hvilken hovedbetydning dette forhold har for bedømmelsen af skjaldedkvadernes ægthed.

M. h. t. rimene *á*: *æ* kan kort bemærkes, at disse helt igennem er ganske normale, d. v. s. langt *æ* rimer altid på langt *á*: kun én undtagelse findes herfra *sætt*: *létt* (Obreiðf. 1); hvis teksten er uforvansket — hvad den måske ikke er —, foreligger der her vist simpelthen et halvrim eller unøjagtigt rim¹.

v-omlyd af i. Marstrander har søgt at påvise, at denne omlyd må have været forskellig fra y (i-omlyd af u). Det er derfor af interesse at se, hvorledes denne omlyd optræder i skjaldedkvadene. Forudskikkes skal den bemærkning, at to y, bægge i-omlyd af u, rimer utallige gange med hinanden, men aldrig rimer f. eks. y med u; disse to lyd har altså så tidlig, som vi kan konstatere det, været bestemt adskilte fra hinanden, i modsætning til *a-ö*, som vi senere skal komme til.

Materialet er, som vænteligt var, ikke synderlig rigt. Vi finder, at i denne tid rimer to y (opståede ved v-oml.) med forkærlighed indbyrdes: således *byggv*-: *hryggv*- (Haustl. 10, Vell. 16), *byggv*-: *dyggv*- (Eyv. Lv. 5), *byggv*: *tygg*- (Hfr. 2, 9; dette *tyggi*, fyrste, er ganske vist ikke helt klart, hvad etymon angår, men det må erindres, at dette ord i hdss. så godt som altid skrives med i og det rimer altid i den ældre tid med ord, der har y af i, jfr. hermed vekslingen: *Yng(v)*-: *Ing(v)*-), *dyggv*-: *Tryggv*- (Hfr. 3, 12), *hryggr*: *tryggir* (Holmg. B. 7), *Tryggv*-: *styggv*- (Hfr. 2, 6,

¹ Om overgang *é-æ* se Kock, Arkiv XI, 140 f.

jfr. 3, 19. 22. 25), jfr. *byggva* : *tyggi* (Arn. 3, 17; 6, 1). Heraf kan man således ikke slutte noget med hensyn til udtalen. Men på den anden side findes mærkelige eksempler på, at dette y kan danne helrim med (oprindeligt) i; vi finder: *byggvi* : *liggja* (Vell. 37), *trygg-* : *priggja* (Haustl. 1), *þings* : *syngva* (Þmáhl. 7), *þing-* : *yngva* (Eg. Lv. 42), *Yngvi-* : *þing-* (Haustl. 20), : *hingat* (Skall. 3); og — senere — *hringi* : *lyngva* (þorf. munnr Lv. 1); hertil kunde måske føjes: *þyklingr* : *mikla* (Húsd. 3). Disse eksempler synes jo bestemt at tyde på, at denne omlyd var så svagt udviklet, i den ældste tid ialfald, at den kunde rime med sin grundlyd, altså et analogon til u-omlyden af a. Dette stemmer atter særdeles godt til Marstrandens opfattelse (s. 73). Jfr. også forholdet i dansk (*siktriku* f. eks.). Der kunde altså for så vidt ikke være noget imod at læse: *svik* : *kykvan* (Eg. Lv. 42), *bliks* : *kykvan* (Hfr. 3, 20) eller *sveyk* : *leikum* (Haustl. 12). — Hvad langt i og dets omlyd angår, er der kun et par eksempler, nemlig: *glýj-* : *þýja* (Eyv. Lv. 8), *ý* : *bý* ('bier' af *bīw-*, Hfl. 15), hvilket altså kun vil sige, at ensartede *y*'er her rimer med hinanden (*glý* beror også på *glīw-*).

Undtagelser fra de her anførte rim er følgende: *yðr* (af *iðw*, f. *irw-*) : *hnyðja* (af *hnuðiön-*, Korm. Lv. 20), *Yggs* (af *uggja-*) : *byggva* (Tindr Hák. 8) og *styr* : *kyrran* (af *kverru-*, Rauðskeggr). Bortset fra det sidste eksempel, hvis alder kan være tvivlsom, skulde vi altså hos Kormákr og Tindr — altså i den sidste halvdel af 10. årh. — finde det første sammenfald af de to *y*'er; at de senere ialfald er bleven identiske, er utvivlsomt.

u-omlyd af a. Som bekendt er det Kocks lære, at der m. h. t. denne omlyd må skælnes — som ellers — mellem 3 tidsrum, omlyd af langt a eller a i lang stavelse betinget af at u bortfaldt, dernæst omlyd af kort a betinget

af, at u bortfaldt, og endelig omlyd overhovedet, uden at u bortfaldt (dette skete dog ikke over hele sprogområdet — således ikke i nord- og østnorsk). Eksakte tidsgrænser er her meget vanskelige at bestemme. De danske og norske indskrifter lader os temmelig i stikken, hvad dette punkt angår. Men ovf. er det blevet gjort sandsynligt, at den ældste u-omlydsperiode ikke kan være yngre end første halvdel af 9. årh. Rimeligvis er den noget ældre, da u ialfald efter lang vokal bortfaldt allerede i 8. årh., og yngre kan omlyden følgelig ikke være. Jeg henviser til mine ovf. fremførte bemærkninger i anledning af Brages digte. Da rimene hos ham jo ikke er bevisende, kan det være hensigtsmæssigt at se på rimene hos de skjalde, der anvender normale helrim.

Det følger af sig selv, at rimstavelser, der er ganske ensartede, *ɔ*: med a foran u-endelse i bægge stavelser, er her ganske betydningsløse. Vi kan heller ikke bygge noget på sådanne rim, hvor et uomlydt a findes i den ene, a foran u-endelse i den anden, altså sådanne rim som *glammi*: *skammu* (*skömm*-, Haustl. 2), *ár*: *báru* (*bóru* sst.), *landalfr*: *sjalfum* (*sjölf*- Eg. Lv. 20), *fjarðölna*: *skarðum* (*skörð*;- sst. 21). Vi grupperer de rim, der kommer i betragtning, på følgende måde:

a) stavelser med a, á, hvor det omlydende u er bortfaldet: *lóg*: *mági* (Haustl. 15), *bönd*: *randa* (ss. 17), *ó*: *pá*, *spó*: *lá* (Hfl. 4), *þótt*: *áttar* (Eg. Lv. 24), *völl*: *skalla* (sst. 31), *þöll*: *vallar* (Korm. 10), *höll*: *alla* (sst. 15), *vöndr*: *randir* (sst. 28), *skölm*: *falma* (sst. 53), *söng*: *vanga* (sst. 63), *dóð*: *ráðinn* (G. Súrs 21, forudsat at vi her har u-omlyd i en i-st.), *Hlökk*: *blakki* (sst. 22), *hönd*: *bandi* (sst. 27), *Vór*: *fári* (sst. 33), *ór*: *sára* (Þmáhl 6), *sögn*: *magnar* (Vell. 2), *lönd*: *banda* (sst. 9. 15), *rögnir*: *gagni* (sst. 32), *rögn*: *magna* (sst.), *bönd*:

strandar (Steinunn 2), *knörr* : *varrar* (sst.), *röng* : *gangi* (Ulfr Lv.), *köld* : *gjalda* (Þorl. Lv. 5), *lönd* : *brandi* (Tindr Hák. 6), *bönd* : *landi* (sst. 8), *grön* : *kvánar* (Þdr. 13), *öld* : *valdit* (Hfr. 3, 27), *bönd* : *landi* (Anon (X) B 10), *pröng* : *ranga* (Anon (IX) II B. 9).

Dette er et ret anseligt antal eksempler; hvorledes kan de være at opfatte anderledes, end man har gjort, nemlig således, at omlyden endnu har så lidet fjærnet sig fra grundlyden, at ö : a føltes som omtrent identiske; at der har været nogen forskel, er givet, da omlyden jo ellers aldrig vilde være indtrådt. Ved at forfølge bevægelsen i de følgende århundreder vil man finde, at rimene bliver stadig »rigtigere«, d. v. s. at de her nævnte rim efterhånden bliver færre og færre, indtil de ikke findes mere.

Jeg skal i denne forbindelse gøre en bemærkning om forbindelsen jö (io), idet jeg iøvrigt henviser til min udførlige afhandling herom i Arkiv XXI, 244 ff. Jeg anfører her en række af tilfælde, hvor ö rimer på oprindelig brydningsvokal io, — 8 eksempler fra 9.—10. årh. (det er ord som *björn*, *jöfurr* (*jöfra*), *hjör* (*hjörva*), *fjörðr* (*fjörðu*), *sjölfum* (af *sjalfr*), *jörð(u)*, samt *mjök*, dette sidste er af en særlig betydning, det findes dog først hos Hallfr.). Dernæst findes der — fra samme tidsrum — 9 eks. på rimet a : io (f. eks. *aldr* : *skjöldu*). Alle disse rim, ikke mindst de sidste, vilde være umulige som helrim, hvis io her skulde læses som io, de bliver rigtige ved at læse jö, og således hævder jeg, at der skal læses; io er ialfald i 10. årh., og rimeligvis allerede i 9., gået over til iö, hvorledes man så end vil betragte overgangen; i ord som *skjöldr* og lign. er forklaringen let nok ved analogi, i ord som *mjök* er den vanskeligere. Jeg kommer tilbage til dette spørgsmål under »brydning«. Men jeg undlader ikke at påpege, at udtalen *skjöldu*, *jöfra* findes hos Egill (: *höfuð* eller *hafuð*?), *hjörva*

ligeledes (: ör-), *sjölfum* hos Kormákr (: *hölfu* eller *halfu*?), *sköldum* (: *aldri*) hos Eyvindr, *jörðu* (: *vörðr* eller *harðr*, conject.) hos Þorbjörn hornklofi. Da man nu sikkert ikke har med rent a at gøre i disse ord (udelukket i ord som *hjörva*), kan man deraf drage den vigtige slutning, at omlyd så tidlig, d. v. s. i slutningen af 9. årh., også har eksisteret foran bevaret u. Denne omlyd må da efter al sandsynlighed henføres til 1. halvdel af 9. årh., om ikke før, for de egnes vedkommende, hvor den overhovedet fandtes og findes i de — senere — litterære mindesmærker. Hvorvidt man hos de enkelte skjalde skal indføre u-omlyd foran bevaret u, beror da på, fra hvilken egn i Norge de var; dette vides nu ikke om dem alle, f. eks. Þorbjörn. Da Eyvindr var fra det nordlige Norge (Hálogaland), har han måske kun kendt de uomlydte former og sagt *vöndr*: *handum* (Lv. 5), *granduðr*: *brandi* (sst.); men dette bliver dog tvivlsomt ved et rim som *fiorð*: *hiórðu* (Sv. 14), hvor *fiorð* vistnok må være en senere (af de isl. afskriver indsat) form for *fjarð*-, da vi her har sammensætningen: *fjarð-hjörð* (jeg har i Lex. poet.² opført *fjörðhjörð*); hvis *fjorð*- er her oprindeligt, falder dette eksempel ganske bort i denne sammenhæng.

Det falder af sig selv, at vi også har omlyd, hvor et u i en mellemstavelse er bortfaldet (synkoperet): *gögl*: *Sköglar* (Gldr. 5), *bönd*: *Göndlar* (Eg. Lv. 28), *brögð*: *lögðis* (Jórunn 2), *vörðr*: *Hörða* (Eyv. Lv. 6) [jfr. *hörga*: *mörgum* (Gráf. 3)], *öðlings*: *röðla* (Þorl. 2), *þögn*: *rögni* (Gíslí 5), *Rögnis*: *Högna* (Vell. 5), *Sörla*: *jarli* (Tindr Háak. 3), *sagna*: *rögnir* (Þdr. 3), *Hörða*: *görðum* (Hfr. 2, 1), *hörg*: *mörgum* (Hfr. 2, 3) [jfr. *Sköfnungi*: *drafnar* (Korm. 27)]. Her findes også omlyd i det gamle Tröndermål (Hægstad Gam. Tr. s. 50).

M. h. t. navnet *Hörðar* kan jeg henvise til Marstrander

(s. 56 f.); identificeringen med ir. Hiruath volder ikke ringe vanskeligheder, hvad man der kan læse. Marstrander udtaler, at et *Harðr* (af **haru-par*) har eksisteret »langt ind i vikingetiden« og der henvises til *Haruþs* på Rök. Dette, der skulde i det litterære sprog hedde *Höruðs*, identificeres med det velkendte *Hörðr*, gen. *Harðar*, der er en ren u-st. (dat. *Herði*); formelt identiske er ordene altså ikke; identiteten forudsat, måtte der da have fundet meget stærke omformninger¹ sted og det temmelig sent; et ord som f. eks. *hörgr* (af et *harugar*) er ikke blevet omformet i analogi dermed. Ordene *Haruðr* og *Hörðr* må vist skilles ad og opfattes som forskellige. Det må i denne forbindelse erindres, at vi her har med et monument fra Øster-Götland at gøre. Iøvrigt udtaler Marstrander (s. 57): »Ja, selv i begyndelsen af det 9. årh. har vel den usynkoperte flertalsform *Haruðar* været i brug ved siden af *Ha^urðar*« (∅: *Hörð-*), hvilket jeg ikke finder meget rimeligt.

Jeg skal hertil føje en kort omtale af, hvorledes det forholder sig med va-stammer. Vi har da tildels et par rim: a: ö, *rak: nökkva* (Gldr. 2), *lang: þrönqvar* (Þdr. 17); der er vist ikke flere. Iøvrigt findes der fulde rim her: *ör: hjörva* (Eg. Lv. 33), *ör: görvan* (Jórunn 4), *dögg: höggvi* (Gísli 36), *dögg: löggvar* (Auðun 1), *dögg: höggvit* (Hást. 3), *öl: fölvan* (Eg. Lv. 4), *böl: fölvan* (Hallbj.), *bögg: höggvi* (VGl. 9), — foruden *hjör: fjörvi* (Hfr. 2, 4), *fjör: hjörva* (sst. Lv. 12), *örvar: görva* (sst. 3, 4), *döggvar: höggum* (Eg. Lv. 31). Hvis man tør slutte noget heraf — og der er ikke så få eksempler —, skulde det være, at v-omlyd af a (ved v bevaret) havde været mere udtalt end u-omlyd (ved u bevaret). I denne sammenhæng kan bemærkes, at i Gammelt Tröndermål (hvor bevaret u ikke volder omlyd) findes omlyd ved bevaret v (se Hægstad, Gam. Tr. § 74 s. 50).

Jeg henviser til foranstående bemærkninger angående

¹ Jfr. S. Bugge, Rök² s. 80.

brydningens historie ifg. A. Kock; jeg erindrer om, at jeg der antog, at Kock gjorde den yngre brydning for ung.

Som ovf. påvist, findes brydningen på 2. trin utvivlsomt ved år 900; yngre kan den ikke være, jfr. Marstrander (s. 77—78), der dog mener, at irsk gengivelse *erell* i 847 og *ierll* i 892 viser udviklingens gang. Men såvidt jeg forstår, kan disse former ikke vise andet eller mere, end at endnu ved 847 hed pågældende ord i nom. *erell*, ϱ : den af *erilar* lydret udviklede og væntede form; samtidig dermed kunde nom. plur. meget godt have lydt *iarlar* (af *erilōr* — *er(i)lar*); ved hjælp af ordets forekomst i irsk kan der således højst kun vises, at analogi-formen *iarl* er yngre end 847, men intet om brydningen som sådan i det hele. Jeg nærer dog en stille tvivl om dette *erells* beviskraft overhovedet.

Af større betydning kunde det være — og det er da også, f. eks. af S. Bugge, blevet gjort gældende —, at der skrives *bergann* (= *biarkan*) i den irske optegnelse af runealfabetet, og at *hjalt* findes i irsk i formen *elta* (plur.). Marstrander går ud fra, at det endnu i 9. årh. hed (ubruds og med bevaret udlyd) *heltu* i nom. pl., hvilket jo ganske strider imod, hvad der ellers vides om det udlydende u (jfr. ovf.). Når det irske e i visse tilfælde i oldnordisk kunde gengives ved ia (f. eks. *Cerball-Kjarvalr*, *Cellach-Kjallakr*), kunde der omvendt et nordisk ia, der mulig endnu var i^a (e^a) — jfr. de ovf. omtalte omlyd i deres begyndelsesstadium — af Ierne gengives ved e. Den forekommende form *elta* er jo gen. pl. Ovf. er forholdet mellem de 2 optegnelser af runealfabetet blevet belyst; i (grafisk) modsætning til den irske har den tyske *biarkan*, altså med tydelig brudt vokal. Der er således al sandsynlighed for, at brydningens 2. trin må henlægges senest til det 9. årh.s første halvdel, og rime­ligvis er det endnu ældre.

Jeg anser det ikke for nødvendigt herefter at komme ind på en detaljeret angivelse af brudte former i skjaldedigtningen i det 10. årh., da der jo er fuldstændig enighed om deres tilstedeværelse i dette tidsrum. Kun skal jeg anføre den tungtvejende omstændighed, at i *Haustlöng* findes i et og samme vers både den brudte og ubrudte form af *bjarg*: *hrístusk berg ok brustu . . björg*. Her har vi altså i slutn. af 9. årh. sikkert ordet i 2 selvstændige sideløbende former, den ene brudt, den anden ubrudt, og uden tvivl også i lidt forskellige betydninger, ellers kunde skjalden jo ikke have brugt disse former side om side (i senere islandsk er der udtalt betydningsforskel i disse 2 ord). Men dette forhold kræver en forhistorie, d. v. s. en — ikke altfor kort — udvikling m. h. t. bægge dele, form og betydning¹.

De ovf. omtalte rim peger i samme retning. Når vi i *Glymdrápa* af Þorbjörn finder rim som *geðharðr* (eller *geðvörðr*) *und sik jorðu*, så har vi her ikke blot brydning (io), men også analogiovergangen io—iö, jfr. *okbjörn fōður Mörnar* (eller *Marnar*; sikkert ikke *Mornar*) *þjóðolfr* (*Haustl.*). Dette kan kun være et bestemt fingerpeg i retning af den høje alder for brydningen,

I sammensætninger findes i overleveringen i reglen ja- (eller jö-), *djarfhöttr* (*Egill*), *jastrín* (*Korm.*), *jarðhljótr* (samme), jfr. *mjöðgjarn* (*Harhárf.*), *mjöðdrykkja* (*Þorbj.*), *fjörspillir* (*Haustl.*), *fjörn-harðr* (*Gráf.*)². I henhold hertil skulde det hos *Egill* hedde *jarðgróinn* (og således har overleveringen det), men forudsat, at der i verset er tilsigtet regelrette rim, må der læses *erð-gróinn* (: *verða*). Dette ord er nu rigtignok

¹ Jfr. også *Blakks vers* (*Lv. 2*; *Skj.digtn. I 519*): *Nú kná bergs í björgum . . annan veg þjóta*, hvor *bergs* styres af *björgum*. Mulig er *berg* her = *Túnsberg*.

² Jfr. *E. Olsons recension af Kocks Uml. u. Brech. i Gött. gel. anz. 1918 s. 221.*

hap. leg. og måske tvivlsomt m. h. t. betydning. Ialfald må man her regne med formen *erð-*, hvorledes den end skal forklares (svækket betoning, jfr. følg.).

ai-ei. Marstrander har villet påvise en udtale \bar{a}^i i visse tilfælde i visse dialekter, på grund af nogle irske gengivelser, medens der dog også findes gengivelse, der viser diftongisk udtale; spørgsmålet er derfor ret underordnet. Det forekommer, som om omlyden æi må ses i belysning af omlyden æ; har denne været nærvæd a i 9. årh., må æi også have ligget nær ved ai og mulig derfor kunnet gengives med a. Men der findes jo også i nordisk \bar{a} i visse tilfælde for (ai-) æi, hvilket forklares ved svækket betoning i et sammensætningsled; vi har *árhjalmr* f. *eirhjalmr* (jfr. Kock Acc. s. 209, Noreen³ § 54, 3 a). Det er vel også hertil, at Marstrander sigter ved sin bemærkning (sst. »Den — denne sjældnere form — tjænte vel oprindelig som kompositionsform«). Det er altså kun undtagelsesvis, at man kan vente at finde den slags former i de gamle digte, hvad jo *árhjalmr* netop er.

aiw. Udviklingen af denne lydforbindelse hører til de mest omstridte spørgsmål. Det skal ikke her drøftes, hvorledes den har været; jeg slutter mig snarest til A. Kocks opfattelse, da den synes mig bedst at klare vanskelighederne. Den lyder i korthed således: I hele det nordiske sprogområde er aiw normalt blevet til $i\bar{o}$, når det var tautosyllabisk (*snaiwr* — *snæiwr* — *snjór*, jfr. lignelsen got. *spaiw*: *spjó*). I urnordisk forsvandt w foran u, så at f. eks. *aiwu* (plur.) blev *aiu*, hvilket atter blev *æiu* og tilsidst *ey* (der, svagt betonet, blev *ei*). Foran andre vokaler blev det stående. Når w blev heterosyllabisk, gik ai over til \bar{a} (*vaiwa*—*vá*), dette \bar{a} blev omlydt foran i, f. eks. i *ævi*, *ævin-*. I et tidsrum, da man endnu sagde *snæwr*, trængte æ ind i dat. (*snæwe* f. *snāwe*), og senere derfra ind i andre former. Foran a i

endelsen (-ar i gen.) gik iō over til iā (*snjávar*), hvorfra iā så kunde trænge ind i andre former.

Jeg skal nu undersøge, hvorledes de pågældende ord findes i digtene, og jeg udvider i dette tilfælde tidsgrænsen; af særlig vægt er naturligvis her som ellers hvad rimene viser.

De ord, som her særlig kommer i betragtning, er *sær*, *snær*, *slær*, *mær* (= *mjór*).

sær. Nom. *sær* findes rimbestemt Jómsv. 16 (*sær* : *bárur*; her skal der være halvrim; hds. har urigtig: *siar*; der kunde læses *sjór*). Acc. *sæ* Skallagr. 1, Hfl. 12 = 15 (*sæ* : *hræ*), Krák. 3 (*sæ* : *ævi*). Dat. *sævi* Þþyn (: *hræs*), *sæ* Björn Grám. 3 (: *hræ*). Gen. *sævar* Eyv. Lv. 14 (*við mæ örur sævar*, sål. alle), Ein. þver (: *Mævils*), Ólhelg. 7 (: *æva*), Sveinn 4 (*lævi*), Tindr 1, 13 (: *hrá*), Þjóð A 3, 30 (: *hræ*), E. Skúl 12, 17 (: *glæva*), Snorri Ht. 17 (: *læ*), Anon (XIII) B 13 (: *hræ*), Grettiss 6 (: *ræfr*).

M. h. t. andre tilfælde, hvor ordet findes uden at være rimbestemt, må man jo vente at finde andre former og forskellige former, da håndskrifterne er så forskellige og fra forskellige tider. Således er det også. Det kunde måske derfor synes at være liden nytte til overhovedet at anføre dem; men det vil, som det vil ses, have sin interesse. — Nom. *siar* Þjóð. A. 1, 16 (v. l. *sior*), St. 6 (i ét ungt hds.); — acc.: *sæ* Eyv. Lv. 6 (sål. Fsk.; *sjá* v. l.), *sjá* Þjóð. Lv. 2, [*sjá* Mhkv. 13 (her rimbestemt: *prá*)], Steinunn 1 (*sio* v. l. *sia*), *sjó* Óttarr 1, 5 (sål. alle; det andet rim er *mjó*; der kunde således læses *sæ* : *mæ*); — dat.: Vell. 31 (*sjá*, *sjó*), Sigv. 1, 14 (ligel.), Þórarinn (*sia*, kun Flat.), Ivarr 15 (*sæ*, *sia*), 37 (*sia*, kun ét hds.), Hald. ókr. 1 (*sæ*, v. l. *sjá*), 7 (*sjá*, *sjó*), Ragnarss. II 5 (*sjá*); — gen.: VGl. 5 (*sævar*), Glúmr Gráf. 9 (*sævar*, alle undt. K.; *siavar*), Edáð. 3 (*sævar*, *siavar* v. l.), 7 (ligel.), E. Skúl. 11 (*sævar* U, *siavar* de andre), Þorbj. 2, 20 (*sævar*),

Ytal. 4 (*sævar*, *siavar* v. l.), Eyv. Hál. 4 (*sævar* alle), Húsd. 12 (*sævar*, *siofar* to hds.), Hfr. Lv. 21 (*sævar*, *siovar* Flat.), Hókr. 5 (*sævar*, alle — ét urigt. *sifiar*), Hrafn. Ön. Lv. 2 (*sævar*), Þorm. 1, 6 (*sævar*).

Heraf ses, at i gen. er *sævar* overvejende, og også i de andre kasus findes *sæ-*, undt. i nom., der kun findes én gang. I Edd. (cod. reg.) findes så godt som udelukkende *sæ-: sær* (Vsp. 3, v. l. *sior* Hb.), Alv. 24, HHjörv. 38; [Vafpr. 21 *sior*, Grí. 21 v. l. *siar*, *sior*]; *sæ* (acc.) Hávm. 154, Am. 3 (men *sio* Hávm. 82), (dat.) Guðr. II 21 (jfr. Hyndl. 38), gen. (*sævar*) Hávm. 62, Völ. 1 (jfr. Sn. E. I 94), gen. pl. (*sæva*) Hávm. 53.

Går vi til sammensætninger, finder vi så godt som udelukkende *sæ-*, først og fremmest i personnavne; her kan henvises til Lind, hvor der kun findes én undtagelse: *Sjáreks* (Þórðr Sjáreksson); hertil regner jeg også *Sjolfr* som sammensat af *Sæ-olfr* (og ikke *Sjó-olfr*); også *Sævill* står vel i forbindelse med *sær*. I andre sammensætninger findes så godt som udelukkende *sæ-*: *sædauðr*, *sætré*, *sæfarinn* (dette i rim, ganske vist i en meget ung vísa), *sædrif* (v. l. *sia*, to hds. mod 4), *sædýr*, *sæfang* (v. l. *sia-*), *sæfuni*, *sæföör*, *sækonungr*, *sæmeiðr* (v. l. *sia-*, *sio-* i et par hds.), *særoka* (*sio* 1 hds. af 7), *sæskið*, *sæþráðr*. I et par ord findes kun *sia-*, *sio-* (*sjódrifinn* i Gísl. Illugasons digt ved 1100), *sjágnípa* (Refr 4, 3), *sjálútr* (v. l. *sio*).

I norsk findes formerne *sio* (*siø*), i navne *sjá-* og *sæ-*.

I Eggjum-indskr. skal der forekomme et *násæ*, der skal være dativ, skrevet *naseu*, men ordet er ikke helt sikkert m. h. t. opfattelsen af vokalen; i hvert fald måtte endelsen være bortfalden, hvad der vilde være meget vigtigt.

Snær. Nom. rimbestemt *snær* E. Skúl 11, 7, acc. ikke rimbestemt smst. 11, 8 (v. l. *snio*); dat. findes Eg. Lv. 41: *snjávi* el. *snjóvi*, da det andet rim *há-* snarest bör læses

hó, er det vel den sidste form, der her foreligger; denne form er enestående, men naturligvis vigtig; samme form findes i Bdr. 5 (i 748), og nom. pl. *snjóvar* Hyndl. 42 (Flat.).

I sammensætninger findes hyppigst *snæ-* (se Lind), til *Snæfríðr* findes v. l. *Snjó-*, til *Snælaug Snjá-* og *Snjó-*. Hertil hører vel også et navn som *Snævarr*. I stednavne findes *Snægrund* (= Island), men *Snjó-* i 13. eller 14. årh. *Snæfjöll* (Hhund. I 18); i andre sammensætninger *snæ-*: *snæfugl*, *snæhvítr* (Am. 70) ved siden af *snjó* (meget sent). Norsk har *snjo* og *snø*.

slær. Nom. masc. rimbestemt findes Þ. Sjár 3, — acc. ntr. *slætt* Anon. (XI) Lv. 16, Korm. Lv. 50 og, ikke i rim men alle hds., Sigv. 12, 16, *óslætt* Arn. 6, 17 (v. l. *-sljótt*), nom. pl. ntr. *slæ* (ikke i rim) Ótt 3, 10; dat. sg. ntr. *slævu* (sål.) Fáf. 30, og dat. pl. kompar. *slævurum* Lok. 22. 23; verb. *slævask* findes Sigv. 2, 8. Derimod *raunsljóvir* Anon. (XII) 22 (1197), her rimbestemt. Der findes adv. *slæliga* Nj. (XII) 10.

mær. Her findes kun et meget ringe materiale. *m^s ɔ:* *mær* foreligger Vsp. 32, men *mjór* sst. 31; hertil slutter sig *mæ-fingr* (skr. me-) Hamð. 22; *mævar* (fem. pl.) rimbestemt Þ. Kolb. 3, 4, jfr. *mæ-* (mæv-): *sævar* Eyv. Lv. 14. Andre steder er formen skrevet med *jó* (eller engang som v. l. *já*): Bbreiðv. 3 (*mjóva*), Ótt. 1, 5 (*mjó*: *sjó* se ovf.), Lv. 1 (*mjór*), Þ. Kolb. Lv. 2 (*mjórar*), G. Súrs 25 (*mjó*), Skí 23. 25 (*mjóvan*); rimbestemt findes *mjó-*i 12. årh.: *mjó* (: *hó*) Hl. 35 a, *mjós* (: *ljós*) Geisli 3. Kompar. findes i formen *miavara* (v. l. *mjóv-*) Ytal 16. I sammensætninger *mjófingraðr* Rþ. 39, *mjótygil* Rdr. 19 og *fingrmjór* E. Skúl. 13, 1. Uvist er, om personnavne som *Mævi* og *Mævill* hører herhen. Derimod er et stednavn som *Mæveið* sikkert nok.

Der er altså faktisk flest eksempler på *jó* i dette ord,

men der mangler på den anden side heller ikke vigtige eksempler på tilfælde med æ.

Som ovf. bemærket findes der kun former som *hræ*, og dertil slutter sig *læ*, *fræ* (Eyv. Lv. 8); i litteraturen findes *frjó* flere gange.

Af alt dette må der, som det synes, sluttes, at former med æ har været meget almindelige i den ældre tid og så godt som udelukkende i visse tilfælde, nemlig gen. sg. og i sammensætninger. Enerådende kan de på den anden side ikke have været, da der jo senere findes former med *jó* og disse bliver netop de almindelige former, dog bortset fra sammensætningsled og ord som *hræ*, *læ*, hvor æ hele tiden er eneherkende. Hos Marstrander finder jeg kun ét ord, der her kommer i betragtning, nemlig *Sniaub* i mansk, hvilket skal være = *Snjáffall*.

vá-ó. Lydforbindelsen vá skulde foran u i endelsen blive til ó (gennem *vó*). Hvorledes optræder herhenhørende former i den ældre tid? Af alle de ord og ordformer, der her kan komme i betragtning, er der forholdsvis få, der virkelig forekommer.

Der er subst. *vón*, der skulde blive *ón*; denne sidste form findes Skí. 2, Am. 71 og dat. *ónu* Lok. 36, hvor den alle steder er rimbestemt og håndskriftlig overleveret. Derimod findes *vón* rimkrævet følgende steder: (*víglið*..) *vón erum rómu* Hhund. I 25, *vón kvað mundu (veðrs*..) sst. 12, *varða vón lygi (vér)* Am. 93, *lífs telk vón enga* Am. 90 (her kan ikke læses *ón*). Dette er allerede lærerigt; bægge former står samtidig ved siden af hinanden (bægge i det samme digt Am., dog fra 11. årh.). I skjaldekvad findes *vón* rimbestemt Eg. Lv. 29 (et vers, der måske er uægte), E. Valg, Þmáhl. 4 (læses her *ón*, vilde man få 3 rimstave), 11, Eirm. 5, vistnok også G. Súrs. 21 (der kunde læses her

færi-ón ór spónum, men det er dog vist ikke rigtigt). Det er klart heraf, at i det 10. årh. har formen *vón* været almindelig ved siden af *ón*, og vist mere almindelig end denne. At *v* i lighed med *j* har kunnet rime med vokaler *må*, trods de få eksempler der haves, anses for muligt. Men rim med *ó* viser sikkert, hvor vi ikke har eller kan have *ó*-.

Af *vá* og *vápn* og flere andre findes i overlevering kun *v*-former. Ligeledes af *Vör* (gudindenavn), og her findes rim på *fár*, *sár* — *bóru* (Haustl. 5, G. Súrs. 33, Korm. Lv. 19).

Af verbet *vesa* findes i overleveringen formen *óru* (*verar né óru* Hrafnsm. 2; her er der rigtignok at mærke, at hvis *v* rimer på *ó* — eller vokal —, findes der her en slem rimfejl; stedet taler for, at *v* og *ó* ikke helt var identiske som rimlyd; — *oru blóðs vanar* Höfuðl. 11; her findes *oru* f. *órut* med varr. *uorot*, *uaru*, hvilke former jo godt kan stå dér). Denne form findes også i litteraturen (3 gg. i Sth. Hom. se Ordf. s. 360, hvortil ialfald 1 expl. kan føjes fra cod. reg. Edd. HHjörv. 6. prosast.); derimod findes *vóru*- i rim med *á*, *ö* følgende steder: Holmg. B. 6 (: *ár*), Hróm. 1 (: *nárungar*), G. Súrs 35 (: *sór*; her infin.), E. Skál. Lv. 3 (: *sár*), Hfr. 3, 9 (: *nárungum*). Ordet findes flere andre steder, hvor der kunde læses *ór*-, når man — på nogle af disse — går ud fra, at *v* rimer på vokal.

Jeg skal hertil knytte en omtale af pronomenet *várr*. K. Gíslason har behandlet dette ord i Aarbøger 1889. Han mener at kunne skælne mellem 3 tidsrum i dets udvikling. Til det første (til beg. af 13. årh.) henhører han en bøjning med *vá* i forlyd i nom. acc. sg. ntr., gen. sg. og pl., samt i dat. sg. fem., *ó* i alle øvrige former. I det 2. tidsrum (til omtr. 1370) findes *vá* i alle former, i det 3. (til omtr. 1600) *vó* i alle (hvortil så kommer det 4. — nyisl. — tidsrum

med vo). Kun de to første tidsrum vedkommer os her. I det hele og store har K. G. ret. Men her må det ikke overses, at det her forekommende ó har en helt anden oprindelse (end at være opstået af vá), og det har uden tvivl været nasalt (jfr. den 1. grt. afhandl.). Men heraf følger ikke, at der ikke kunde have eksisteret former med *vór-*, dannede analogt, noget K. G. ikke synes at have villet anerkende. Der findes nu også, så vidt man kan se, kun ét eks., der strider mod K. G.s opstilling, nemlig *vór* i linjen: *spurðusk vór und vörðum|verk* (Bbreiðv. 6); men, hvis v kan rime vokalsk, kunde der jo her læses *ór*; jeg tror dog mere på formen *vór* her uden at kunne erklære verset for uægte. Et andet sted (se KG.s afhdl. s. 359) er Lok. 52: *telja vömm in vór* (hds. *vár*). Herom gælder det samme, men verslinjen er som bekendt noget tvivlsom.

Andre verber end *vesa* er *kveða*, *koma*, *sofa*, hvoraf der findes herhen hørende former *kvómu*—*kómu* osv. De findes i det hele ikke mange gange. *kvóðu* (ikke: *kóðu*) findes Hfr. 3, 2 (: *dáð-*), og 3, 15 (*láðs*); andre steder som i Ytal kan formen strængt taget ikke kontrolleres: *kvómu* (ikke *kómu*) inf. findes Tindr 1, 2 (: *nám*) — *kómu* findes i Stj. Oddadr. II 7 (: *rómu*) —. *Svófu* (ikke *sófu*) findes E. Skál. Lv. 1 (: *váf-*), Þdr. 6 (: *háf*).

Af andre ord er der kun *hvárr*, der kommer i betragtning; *hvóru* (ikke *hóru*) findes Hfr. 3, 20 (: *sár*), jfr. Þdr. 14 (hvor *stjór-*: *hvór-* danner halvrim; der kunde dog læses *stjór-*: *hór-*).

Det er alle de eksempler, der vistnok findes¹. De viser, at former med *vó* var ret almindelige i 10. årh., for ikke at bruge et stærkere udtryk. De er rimeligvis at betragte

¹ Der findes andre ord som *sváru*, *Sváfu*, altid skrevne med *vá*. *kóðu* skrives i Edd. cod. reg. 30₂₆ og 89₁₈.

som analogiformer, men da viser de, hvor gamle den slags former kan være og i virkeligheden var.

Forkortelse af vokaler. Marstrander har villet påvise forkortelse af (ai-) æi til i og ā til a, ó til o (f. eks. i et *Kolbinn*, *Oistin*, *Tomrair* = *þórrarr*, *þorkell* og lign.) alt på grund af betoningforhold; og denne forkortelse skulde være foregået allerede i første halvdel af 9. årh. Det er muligt, at dette er rigtigt, og det er i ingen henseende unaturligt. Som bekendt viser den senisl. udtale i navne på *þór*- tilbage på en forkortelse af vokalen (*þorsteinn*, *þorleifur*, *þuríður* men *þórhallur*, *þórdís*). Prof. Konráð Gíslason har i sin afhdl.: Forandringer af Quantitet i oldnordisk-islandsk (Aarbb. 1866) påvist en mængde eksempler på forkortelse af vokal foran to eller flere konsonanter; de under pkt. XV (jfr. XVII) anførte kommer her særlig i betragtning (*arna*, *att-*, *bals*, [*brjost*, *sent*], *brynn*, *dyrð*, *dyrka*, *dyrr*, *fjorði* osv.). K. Gíslason synes at betragte alt dette som sekundære, fakultative forkortelser. Det er nu alligevel spørgsmål, om de er eller behøver at være det. Nogle af de pågældende forkortelser findes kun en enkelt gang, medens f. eks. eksempler på *dyrr*, *dyrð*, *dyrka*, *fjorði*, *haski* er ret talrige. Andre findes så sent — i det 14. årh. —, at de må betragtes som sekundære (og beroende på rimnød). Således f. eks. *stors*: *Snorra* (Ól. Brynj). Den almindelige teoretiske lære er jo den, at foran konsonantflerhed skulde en vokal overhovedet forkortes; når den ikke findes således i litteratursproget eller senere udtale, skulde det være på grund af analogi-restitution, jfr. Noreen³ § 122, hvor det dog udtales, at forkortelsen »i visse dialekter« »i visse forbindelser« aldrig er indtrådt. Det hele er meget vagt. Heusler har (Altisl. elem. § 86—87) udtalt, at denne vokalforkortelse egentlig skulde gælde foran lang (dobbel) konso-

nant, samt foran oprindelig konsonantforbindelse (som i *mestr*), og hvor en vokal var synkoperet (som i *eldr*); han hævder, at de ovenomtalte rim (som *dyrðar: yrði*) kun er poetiske licenser. Forholdet i irsk er heller ikke så omfattende, at det kan give os en almen regel, og egentlig ikke andet, end at forkortelsen var fakultativ. At en forkortelse i sidste led (ord som *Kolbeinn*, *Eysteinn*) har været almindelig allerede så tidlig, er noget, man a priori ikke skulde være tilbøjelig til at tro, selvom man ikke vilde kunne benægte det helt. Det skulde da være forstadiet til den almindelige forkortelse i østnordisk (dansk) o. år 1000. Skjalderim og versene i det hele er ikke gunstige for antagelsen. Vi finder således i rim *-leifr þorleif* i Haustl., *-leikr* (*þorleikr* Þorgils Höll.), *-steinn*, *Aðalsteinn Egíll*, *Hallsteinn Hallst.*, *Eysteinn Korm.*, *Vésteinn Gísli*, (*þorsteinn* 3 gange), Hofgarðar-Refr. I alle disse tilfælde findes *-steinn* fuldt betonet og uforkortet. Det samme gælder f. eks. *Eysteinn* i en 3-stavelser kviðuháttslinje (Yngl. tal). I nutidsisl. er vokalen fuld tvelyd.

Hvad forkortelse ellers angår, kan der henvises til K. Gíslasons ovennævnte afhandling; den kunde suppleres ved ord som *afkart* (: *hjarta*, *fjarri*), *vart: bjartan* (Óláfsdr., sen). I *fjandi* er forkortelsen almindelig. Hvad særlig forkortelsen af *ó* i *þór-* angår, som Marstrander hævder for en så tidlig tid som den første halvdel af 9. årh., giver skjaldekvadene ingen vejledning. Alle de af Marstrander (s. 64) anførte mandnavne med *þór-* (*þorfinnr*, *þorgeirr*, *þorkell*, *þorgisl(-gils)* *þorvarðr*)¹ udtales nu på Island med på kort o beroende lyd. Denne forkortelse synes altså at være så gammel i virkeligheden. Den findes også i *þorðr* (af *þórðr*), *þorrøðr* (*þorðr: forðum* Bj. hitd., *þorðr: skorðu*

¹ *þormundr* findes næppe i nutidsisl.

sm., *þorðr* : *borða* Ingjaldr 13. årh., *þorrøðr* : *forðum* Sigvatr Lv. 21, men *þórrøðr* : *óra* Holmg. B. 8; her foreligger der måske en vilkårlig forkortelse hos Sigv.). I senisl. hedder det altid *þórð-*. Når Marstrander (s. 65 anm.) udtaler tvivl om, hvorvidt o i de anførte navne nogensinde har været langt, forekommer det mig utvivlsomt; skulde man da ikke vente *þor-* allevegne? Som ovf. bemærket hedder det nu altid foran vokal og h *þór-* (*þórey*, *þórunn*, *þórhildir*), ja foran d (*þórdís*), og at dette ikke er en sen udtale, derfor borger et sted som *þórodds aðalbjóra*, (Bj. breiðv. 3) og *þóralfr Hnikars bjalfa* (Islendingadr. 13), jfr. Eg. Lv. 10, hvor metrum kræver *þór-*. Der må da foreligge en virkelig lang lyd, som jo også må forudsættes ved bortfaldet af nasalen i *þór-* (f. *þonr-* el. *þunr-*). Vokalen er også lang i *þór-ness* (: *stórum*, Oddr breiðf.). I þórsdr. af Eilífr forudsættes en tostavet form af *þórr* (jfr. Hym. 23: *dáðrakkr þonarr?*), men hvorledes denne har lydt, er usikkert (*þonarr?*); dette må vel være en — iøvrigt meget interessant — arkaisme, da Steinunn, Eilífs samtidige, siger *þórr* (: *dýri*).

Aksentflytning og deraf følgende stavelsesammen-
trækning. Herom udtaler Sievers (Altg. metrik § 36, 1), at
sammentrukne former overhovedet ikke findes i de ældre
digte, og at yngre skjalde følger de ældres udtale (altså
mod deres egen?). Dette er nu i det hele og store så
uomtvisteligt, at nogen nærmere påvisning er ganske over-
flødig¹. Dog er det måske ikke afvejen, her at omtale en-
kelte tilfælde. Her er da først ordene *fiandi* og *fríandi* at
nævne. Den usammentrukne form findes i linjer som²:
vínheims fiandr sína (Vell. 12), *Dags fríendr* (Ytal 11), *Saur-*

¹ Jfr. K. Gislason, *Njála* II, 235 f.

² Der kan også henvises til S. Bugge og E. Sievers i *Beiträge zur gesch. d. deut. spr. u. litt.* XV, 394 ff.

bæ fríendr auri (Holmg. B. 6). Disse er de mest sikre eksempler; enkelte steder kunde nok de usammentrukne former uden skade for metrum — uden dog at være krævede af dette — indsættes, f. eks. i en linje som (*frænda* —) *fríanda hrørs* (Sonat. 4), men der findes på den anden side så mange utvetydige eksempler på de sammentrukne former, at de er uomtvistelige, f. eks. i linjer som: *mér hafa frændr at fundi* (Holmg. B. 7), *frændr ofstopa vændir* (Hásteinn 2, jfr. Þorm. þorg. dr. 13 og Lv. 3) og mange eksempler fra senere tider; *vissak fjandr at fundi* (G. Súrs. 29), *reyndak fyrr á fjándum* (sm. 2), jfr. *vísa fjandr* (Sonat. 24) og mange fra senere tider. Forekomsten af ordene i eddadigte og andre kvad i eddaversemål synes at tale for sammentrækning i det hele; vel kan de usammentrukne former metrisk tillades nogle steder, men de fleste steder bliver rytmen bedre ved de sammentrukne, f. eks. en *þínir fjandr flugu* (Hákm. 12), *fjandr sína alla ok frændr þeira* (Hhund. II 37), *deyja frændr* (Hávm. 76) osv. Det bliver derfor i høj grad tvivlsomt, hvorvidt det overhovedet er berettiget her at indsætte de ældre former. I hvert fald har de usammentrukne former dog endnu været kendt og anvendt i 10. årh. I dansk findes *frinta* (o: *frænda*) på Egå-st. (beg. af 11. årh.) og *franti* på Tirsted-st. (omtr. samme tid); lignende findes i svenske indskrifter, se Runverser 62, 239 (*fiandi* findes ikke her). Russ. *Friant* findes 1024, hvad dette egl. repræsenterer, ved jeg ikke¹. Det synes heraf med sikkerhed at fremgå, at disse to ord er de ældste, hvor sammentrækning har fundet sted. I modsætning hertil findes kun *fía* (*sús goð fía* Hym. 22), *fría* (*sá fær es fríar*, utvivlsomt således, Hávm. 92, jfr. *kván fría sína* Sigsk. 8); der skal sikkert også læses *þik skal Freyr fiask* (Skí. 33) og

¹ Jfr. V. THOMSEN: Saml. afhandl. I, 396.

þanns mangi fjar (Lok. 35) osv.; først i Málsh. kan formen *frjá* konstateres. — *Séa* 'at se' findes sikkert i linjer som *dagverks séa merki* (Hást. 4), *áttstórr séa knátti* (Þ. Kolb. 3, 9), henved 8 gange; deraf følger, at således må der læses Hák. 13: *á hann sjalfan séa*, samt i *fljóð séa reykhvar ríðum* (Sigv. 3, 12); *es séa kunnu* (Reginism. 23) og flere steder i eddadigtene, hvor den enstavede form også kunde stå; af metrum kræves den i *göngum baug séa* (Völ. 23), *knátt mögr séa* (Fáfn. 44). Af *vesa* findes *at gjarn séak* (Sonat. 23), *nema dauðr séak* (Hhund. I 20), sikkert også Hárþ. 12: *nema ek feigr séa*, jfr. *þótt ek sekr séa* (sst. 9). *Téa* findes *Blóðøxar téa beiðask* (Eyv. Lv. 1), *mál téa mín at deilask* (þorm. 1, 15), *téa buðlungi* (HHjörv. 40), hvor enstavelsesformen jo kunde gå an. *Léa* findes i *fjaðrhams léa* (Þry. 3, metrisk krævet). *Kléaðr* findes Darr. 2. Gen. af *fé* hedder *féar* i *rán míns féar hánum* (Eg. Lv. 19, og da sikkert i *at féar aflí* Arb. 17, *es féar beiðir* Sonat. 16), *þjóf míns féar* (Anon. XI Lv. 13), ja så sent som i *Ævidr*. Örvar-Odds 67 må formen antages: *en vér auð féar*; *gefk þér míns féar* (Lok. 12), *mun míns féar* (Reg. 12), *auðins féar* (Sigsk. 36), *fljóld alls féar* (Guðr. II 25, jfr. Atlam. 94). Denne form synes enerådende, også dér hvor en stavet form kunde stå; i norsk synes den enstavede form overhovedet ikke at have eksisteret, selv om former som sjaa senere findes. Af *kné* og *tré* findes ikke gen. pl. i skjaldekvad; derimod findes *til knia* (vel at læse: *knéa*) *þinna* (Akv. 37). Af *léi* findes acc. sg. i *ljósan lia* (snarere *léa*, Fjöls. 30).

Hvad lydforbindelse *éu* (*éó*) angår, er den vanskeligere at kontrollere, også fordi former af den art overhovedet findes ret sjældent; hvor de findes, viser metrum som oftest ikke med sikkerhed, om der foreligger den ene eller den anden form, f. eks. *meir sjámk* (f. *séumk*) *hitt an hæru*

(Gunnl. Lv. 6), *þó sjámk* (f. *séumk*) *hitt at hlæðir* (Sigg. 3, 6); jfr. *siam* (f. *séum*) *þá roðru* (Atlam. 20), *þat séum reið at ráði* (Korm. Lv. 40), *es eigi sjámk* (f. *séumk*? Hhund. II 18), *þó sjámk* (f. *séumk*) *meir of Munin* (Grí. 20); or *knjám* (f. *knéum*) *hrundit* (Hym. 32). Kun ét sted lader tostavelserformen sig konstatere, og det er meget vigtigt, nemlig i *fyr vífs knéum* (Guðr. I 13).

Resultatet af alt dette er, at der er en overvejende sandsynlighed for, at en aksentflytning af den her behandlede art endnu ikke har fundet sted i det 10. årh. undt. i de først nævnte ord (participier af *fía* og *fría*).

Sammentrækning af *é* + *i*. I det yngre sprog findes her gennemgående sammentrækning allevegne (eller, om man vil, bortfald af *i*). Ikke således i den ældre og ældste tid. Da var det modsatte tilfældet, dog ikke helt uden undtagelser, som vi straks skal se.

Der er her for det første konjunktiviske former i nutid af *séa* og *vesa*. Af det første kender jeg kun formen *séi* så sent som i Háttat. 55 (*Hverr séi jöfra ægi*, sål. hds.). I eddadigte findes linjer som: *þótt fagnar sér* (Sigrdr. 28), her kan både læses *sér* og *séir*, rytmen taler snarest for det første; *þaus allir menn síðan of sé* (sål. hds., Hárb. 19), *síðan æva sé* (Skí. 26; her synes formen *séi* at være mulig), *at við illu sér* (*sjáir* pap. hds., Sigrdr. 37; her gælder det samme).

M. h. t. præes. conj. af *vesa*: *séir*, *séi* osv., kunde der henvises til Skj. spr. s. 94. Der findes afgjort, hvad man også væntede, usammentrukne former, endogså langt ned i tiden, således i Merl. I 8, 37 (ved lærd efterligning?, ti her findes også *sé* i linjens slutning: *hvé at spjöllum sé* II 95, jfr. Gríp. 3); men sammentrukne former findes utvivlsomt også, især kan sådanne konstateres i linjens slutning som: *ef Eiríkr*

sé (Eirm. 5¹), *þótt ljótt of sé* (sål. hds.. Eg. Lv. 25), *es öðrum sé* (Sonat. 17) osv. Men også i linjer som *reið sé rögn ok Óðinn* (Eg. Lv. 19), *mein þótt smátt sé und einum* (Hfr. 3, 27), *hver sé if nema jöfra* (Vell. 32) osv., *at hér úti sé* (Skí. 16) *hygg at þitt Atli sé* (HHjörv. 20), *heill á sinnum sér* (Vafpr. 4) osv. (se f. eks. Gering: Wörterb. sp. 1121) synes sammentrækningen sikker. På den anden side findes også usammentrukne former som f. eks. *þótt frægr séir* (HHjörv. 10), *þótt fród séir* (Guðr. I 12), *hygg at feig séir* (Sigsk. 31), *þótt mér leiðr séir* (Guðr. II 39), *sem lauf séi* (Guðr. I 19), *jafnrúmt séi* (Sigsk. 65), *nema á njósn séir* (Háv. 112), *ef vreiðr séir* (Lok. 15). Af *léa* findes *léi* i *léi þér æ friðrjúgrar farar* (Gróg. 11), hvor *léi* er metrisk tilladt. Heraf synes at fremgå, at i 10. årh. stod bægge former ved siden af hinanden. Derimod er en form som *féi* (af *fé*; herom kan henvises til Skj. spr. 27), *knéi* (kun én gang, *ok á knéi kalinn*, Háv. 3, hvor formen synes sikker) enerådende i tiden før 1100.

Sammentrækning af (á—) ó—u finder overhovedet ikke sted. Før 1100 findes kun 2 eksempler på denne, hvoraf måske det ældste endda ikke er fuldt sikkert. Det er *hóm* (eller *hóm* af *hó-um*?) i *ok hóm loga himni* (Pdr. 14). Det andet eksempel er: *sveið ófóm at Jómi* (Arn. 3, 8), og her er formen vist sikker nok. Er denne sammentrækning begyndt i sådanne dativer?

r. Vi skal nu se, hvorledes skjaldekvadenes behandling af denne lyd er. De forudsætter for det første assimilation af denne lyd med foranstående lyd (l, n, r, s) i den udstrækning, vi kender det fra litteratursproget, og hermed stemmer fuldstændig forholdet i de ældste indskrifter² samt i irsk, hvor der findes *erell* (848), *Badbarr*, *Agonn* osv.

¹ I min skjaldekv. udg. er her og andre steder trykt *séi*, næppe rigtigt.

² Når jeg her taler om »de ældste indskrifter«, menes naturligvis de ældste i det yngre alfabet.

Denne assimilation er således ikke yngre end fra o. 800, men meget ældre, hvad Eggjum-indskriften klart viser.

Vi har ovf. set, hvorledes det forholder sig med *r* i svensk og dansk, nemlig at lyden langt ned i tiden ikke er falden sammen med *r* (det er vel sket til forskellig tid i de forskellige egne); vi har tidligere set, at de norske indskrifter frembyder et andet billede, idet *r*-lyden dér kun i forsvindende grad er betegnet. Deraf skulde man slutte, at *r* og *r* var falden sammen i lyd ialfald ikke senere end ved midten af 10. årh. Herimod strider naturligvis ikke, at Marstrander kan have ret i (s. 116), at bægge lyd ved 800 endnu har været skarpt adskilte, hvad han mener fremgår af den irske gengivelse, men når han tilføjer, at *r* »holdt sig som sådant (o: som et tydelig palatalt *r*) i de tidsrum de irske kilder spænder over (800—1200)«, da må dette betegnes som et stort spørgsmål, såfremt disse ord skal gælde for det norsk-islandske sprog, som det taltes. De irske kilders betegnelse — er den da andet end en konservativ, konstant skrivemåde, hidrørende fra de ældste kilder?

Vi skal nu i al korthed se, hvorledes skjaldेरimene stiller sig til spørgsmålet.

Der findes da en mængde »rigtige« rim, vokal + *r* rimmet på vokal + *r*; dette hænger sammen med, at der ikke er så få ord (og former), der har (især) *ei* + *r* i roden (*fleir*-, *meir*-, *geir*-, *þeir*-). Således findes f. eks. *meir*: *geira* (Eg. Lv. 12. 32), *fleiri*: *þeira* (Höfl. 7), *Freyr*: *dreyra* (Korm. Lv. 30. 31), *væri*: *hæra* (sst. 34), *tveir*: *þeira* (sst. 36), *tvær*: *næri* (sst. 49), *reyr*: *dreyra* (Jórunn 3) osv. osv. Men der findes også på den anden side ikke få »urigtige« rim fra den samme tid og de samme skjalde: *heyri*: *Sýrar* (Korm. Sig. 1), *þeir*: *fári* (Korm. Lv. 1), *Eir*: *skærunur* (sst. 5), *mær*: *bæri* (Korm. 47), *Týr*: *taura* (sst.), *skúrar*: *þeira* (sst. 53), *vér*: *fórum* (sst.

59), *dreyrugt* : *eyri* (sst. 64), *bárum* : *hæra* (Hólmg. B. 1), *fúrs* : *fleiri* (Hást. 2. 3), *örr* : *heyri* (G. Súrs. 15), *Eir* : *aura* (sm. 19), *úr* : *væra* (sm. 29), *atgeira* : *úrar* (Eg. Lv. 4), *-geiri* : *færi* (sst. 28), *mar* : *báru* (Haustl. 3), *Eiríks* : *geira* (Eyv. Lv. 6), *skúrar* : *nærir* (Gráf. 6), *stóran* : *heyra* (Vell. 1) osv. Man kunde mulig sige, at i halvrimslinjerne forelå der intet rim overhovedet, men de helrimslinjer, der findes, gör sagen utvivlsom. I slutningen af 9. og i det 10. årh. må lydene r og r have ligget så nærvæd hinanden, at de betragtedes som identiske. M. a. o. skjaldekvadene viser ganske det samme som de norske indskrifter. Det forekommer mig således, at Marstrander ikke kan have ret, når han (l. c.) hævder, at den nynorske form Taarje (= *Dorgeirr*) og lign. viser, at lydene »i senoldnorsk tid« har været forskellige; det synes mig utænkeligt. Der må være andre grunde til bortfaldet.

Nasalitet. Om denne kan man kun være kortfattet. Skjalderimene viser overhovedet, ligesålidt som Brages vers, ikke spor af nogen nasal udtale, ganske sikkert ikke fordi nasalitet ikke fandtes i sproget — det fremgår af den 1. grammatiske afhdl., at den fandtes —, men fordi der var uoverstigelige vanskeligheder ved rigtige rim på dette område. Skjaldene har ment at måtte se bort fra den lydnuance. Vi finder rim som *stól* : *Ála* (Eg. Lv. 26), *fælinn* : *Ála* (Eyv. Lv. 5), *stórr* : *órar* (Hólmg. B. 13), *vér* : *póri* (Tjörvi) osv.

Assimilation. Også herom kan vi være kortfattede, idet der kan henvises til, hvad der ovf. er udviklet under behandlingen af Brages sprog. Der findes, som ovf. blev bemærket, intet spor til, at ht ikke skulde være assimileret til tt (f. eks. findes *fljótt* : *dróttinn* Haustl. 15 osv.), jfr. nu Eggjum-st. Jeg anser det unødvendigt, at gennemgå assimilationerne systematisk. Kun skal bemærkes, at der fin-

des assimilation af nk til kk i *akkeri* (dog først ved år 995), jfr. irsk *accaire*, og i *Frakkar* (Vell.). M. h. t. assimilationen nþ—nn (jfr. ovf. 226) kan henvises til sådanne rim som *annarr : manna* (Glymdr. 9), *runnr : kunni* (Haustl. 9) osv. Kun hvor en vokal er synkoperet, findes assimilation meget sent, f. eks. i dat.: *miðli, miðlum*; disse former findes helt ned i 13. årh., medens *mill-* først findes hos Þjóðolfr Arnórsson (*illa : milli; Frilleifr : snilli* findes i Háttal.).

v. r. Marstrander går, mærkeligt nok, ud fra (s. 108), at v i forlyd endnu ikke var bortfaldet »i det 10. årh.«. Dette spørgsmål er, især hvad eddadigtene angår, tidligere blevet grundig behandlet, særlig under polemikken om eddadigtene's alder i forrige århundrede. Der blev da fremdraget alle eller de fleste eksempler, hvor v findes bevaret. De er følgende (jeg udelader usikre eksempler, især sådanne, hvor v af udgivere tilføjes uden at det er nødvendigt): verb. *reka : en at virði vrekask* (Hávm. 32), *þess mun Víðarr vreka* (Vafþr. 53); adj. *reiðr : vega gakk | ef vreiðr sér* (Lok. 15), *vilkat at it vreiðir vegisk* (sst. 18), *ok væri þá at þér vreiðum vegit* (sst. 27), *sæi maðr þik vreiðan vega* (Fáfn. 7), *hvars skulu vreiðir vega* (Fáfn. 17. 30, Sigrdr. 27); subst. *reiði : vín í Valhöllu | vreiði sáusk Húna* (Akv. 2). Det ses heraf, at det er for det første meget få ord, hvor forlyds-v kan konstateres, og dernæst, at *vreiðr* kun forekommer i stereotype forbindelser (sammen med *vega*); så er der kun *vreka* (to steder i det meget gamle Hávm.) og *vreiði* (1 gang i det gamle Akv.). Jfr. hermed hvad der nedenfor anføres af former uden v.

Vender vi os til skjaldekvadene, findes følgende eksempler: *vildit vröngum ofra* (Ragnarsdr. 19), *vröngu varrar gungnis* (Eg. Lv. 47), men ordet er ikke ganske sikkert, der findes v. l. *vrungu*, men *vröngu* er vel det rigtige, = *vröngu*,

jfr. Bragi), *vreiðr stóð Vrösku bróðir | vá . .* (Þdr. 21), og måske et usikkert eksempel til, *reiðr mælti svá leiðar* (Haustl. 11), hvor man har villet rette *veiðr* til *vreiðr*. Det er altså højst to ord *vrangr* og *vreiðr*, der her er tale om, og så stedet fra Eilifr, hvor vi atter netop møder *vreiðr* (jfr. eddadigtene) og så det nye *Vröskva*; det er för bemærket, at Eilifr bevidst arkaiserer. Hans ordformer bliver derfor langt fra vidnegyldige i almindelighed. At disse former, med *vr*, ikke var gået ud af bevidstheden, ialfald ikke den lærde, i 13. årh., derom vidner Óláfr hvítaskálds bemærkning i hans Mál-skrúðsfræði (Isl. grt. II 86), hvor han kalder dette for »den gamle *v*-anvendelse« (vindandin forna, vindandi af venð, det angels. navn på *v*).

Men hvorledes forholder det sig nu med andre ord, hvor sproget har haft *v* i forlyd? Det skal vi nu se. Vi finder i eddadigtene alliterationer som *ró:reiði* (altså *reiði* uden *v*, Atlam. 78), *röskr, ræða:reiðr* (sst. 54), *rúnar, rísta:rengði* (ikke *vr-*, sst. 4); dette digt er dog ikke ældre end fra 11. årh., — *rík-:róg* (ikke *vr-*, Hhund. II 29, HHjörv. 6), *römm:róg* (Sigdr. 37), *Rín, ráða:róg* Atlakv. 27), *rægja:ráða, ró* (Lok. 55), — *reini* (f. *vreini*):*reini:rödd* og *reyna* (HHjörv. 20. 21), — *rata* (f. *vrata*): Háv. 5. 18, Alvíssm. 6, på grund af alliterationen her (*v:v*) kan *rata*, der er udenfor den, ikke begynde med *v*; Hhund. II, Hávm. og Atlakv. hører til de ældste digte. I skjaldekvadene findes følgende (hvis jeg intet har oversat): *reiðr:reiðr af Reifnis skeiði* (Rdr. 11); dette er meget vigtigt; *gerðum reiðir róstu* (Eg. Lv. 7), *reið:rík* (Korm. Lv. 40), *reið:rögn* (Eg. Lv. 19), *reiðask:rád* (Hólm. B. 8); *reiði* (subst.):*rík* (Arbj. 3), *reifðir:róg* (Harkv. 16); — *róg:rógs:ræsis* (Eg. Lv. 15, Sindri 8; Glúmr 1, 2, Vell. 7, Karlevi), *rógs:randar* (Korm. Lv. 59), *rógs:rekka* (Hfr. 2, 7); — *rist* (f. *vríst*):*réttumk:risti* (Korm.

Lv. 1); — *Rindr* (anses for at have *v* i forlyd): *réð*, *reiði*: *Rindr* (Korm. Lv. 62); — *röng* (subst., for *vr-*): *roðnum*: *röngum* (Harkv. 5); — *reka*: *rekit*: *Rögnvalds* (TorfrE. 2), *rausnar*: *rak* (Gldr. 2), *rekr*: *Rakna* (Eyv. Lv. 2, Þmáhl. 8); — *røskvask* (hvis f. *vr-*) *rand-*: *røskvask* (Sonat. 11). Om *ríða* (f. *vr-*), *róta* (f. *vr-*) har haft *v* i forlyd, hvor disse ord findes, kan hverken ses af alliteration eller andet. — [Af *v* foran *l* er ethvert spor forsvundet].

Af alt dette, forekommer det mig, er der kun én slutning at drage, nemlig den, at allerede i den første halvdel af 9. årh. er *v* foran *r* i uddøen (man lægge mærke til, at Bragi har *reiðr* ved siden af *vrangr*) og dør ud i løbet af århundredet, dog således at det bevares i enkelte konstante (stereotype) sammenstillinger og vendinger og i ganske enkelte tilfælde, der blot beviser, at bevidstheden om disse former ikke helt var uddød, samt hos en enkelt arkaiserende skjald (Eilífr). Denne bevidsthed kunde så meget mere holde sig, som *v* i enkelte norske dialekter holdt sig og har holdt sig lige til nutiden. I henhold hertil må Marstrandens ovenanførte udtalelse korrigeres.

Vi skal nu gå over til forskellige andre enkeltheder.

Enklitiske ord med vokalbortfald. Det drejer sig her om pronominalformer som *ek*, *es* — dette også som verbum —, *mik*, *mér*, *sik*.

ek—'k. At dette ord er blevet brugt enklitisk *o*: trukket sammen med verbet (1. pers.) — men ikke andre ord — i en meget stor udstrækning og i selve det almindelige talesprog, det er der flere ting der viser. For det første det, at det så hyppig findes således i de ældste skrifter og håndskrifter. Vi finder det hos Are (*iocc*, skr. *ioce*, Islb. prologen, *sýndac*, sst., *vasc* kap. 9, *heitec*, skr. *heiter*, slutn. af slægtreg.), i de i Ordförrådet benyttede tekster findes det henved 45 gange

(o. 28 gange i Stockh. Hom., 14 gg i 645; et sted i Plac. dr.). Og senere findes det sporadisk i håndskrifter (jfr. K. Gislason Frump. s. 228 f., hvor cod. reg. af eddadigtene er excerperet; at det her findes så ofte, viser, hvor velkendt det var). En anden omstændighed er *Víga-Glúms* ed — hvorom sagaen fortæller kap. 25 —: . . . *ek vark at þar ok vák at þar ok rauðk at þar odd ok egg* (dette kan også læses: *vark-at, vák-at, rauðk-at*; efter som man udtaler *at* mere eller mindre fast knyttet til foranstående ord, bliver sætningen henholdsvis nægtende eller bekræftende; dette viser tillige, hvor let og almindelig brugt nægtelsen dengang, ved år 1000, var). Jfr. også forholdet i de urnordiske runeindskrifter. Hertil svarer nu former i digtene. Der er ofv. henvist til eksempler fra eddadigtene (i Frump.), og der kunde anføres en mængde eksempler fra skjaldekvadene. Hvor det nægtende *-at (-a)* føjes til, er 'k altid indsat mellem dette og verbet (*emka, berka* osv.). Også dette har sin betydning, da subjektet (*þú; hann, hún, þat*) ikke indskydes i 2. og 3. person i samme tilfælde; heraf kan kun sluttes, at 'k var eller følte som en integrerende del af verbet. Det følger af sig selv, at skjaldekvadene ikke giver et stort antal af eksempler på verbum + 'k i rim, da 1. person findes ifølge sagens natur forholdsvis sjælden, og dette antal indskrænkes yderligere ved, at verbum + 'k i rim kun kan findes i enstavelsesformer. Vi finder *sék: búki* (Kerling Eyrb.), *hykk* (f. *hygg(e)k*): *stökkvi* (Ein. skál. Lv. 1), og efter 1000 *vask: haska* (Sigv. 13, 25, Arnórr 5, 12), *hykk: flokki* (Þjóð. A. 1, 7), *hykk: rekkar* (sm. 3, 24, jfr. 20), *sék: leika* (Sneglu-H. 1) og flere senere (især *hykk*). Af alt dette mener jeg, at man er fuldtud berettiget til at antage, at man overhovedet har sagt og benyttet — i daglig tale — den enklitiske form, og at denne derfor med rette kan og bør indsættes

i skjaldekvad (og eddadigte), hvor ikke metrum kræver det modsatte. Det forekommer mig også, at rytmen i det hele vinder ved sammentrækningen, Jeg anfører et eksempel af Eyvindr (Lv. 10):

*Einn dróttinn hefe ec (læs: hefki) áttan
jǫfurr dyrr an þik fyrra
bellir bragningr elli
bið ek eigi (læs: biðkat) mér ens þriðja;
trúr var ek (læs: vask) tyggja dýrum
tveim skjöldum lék ek aldri
fylli ek (læs: fyllik) flokk þinn stillir
fellr á hönd mér elli.*

I 6. linje er *lék ek* ligefrem metrisk urigtigt, der må enten læses *lékk* eller blot *lék* med udeladt (underforstået) *ek*, snarest det første. Lige så sikkert som dette forekommer mig at være, lige så vist er det, at der kan findes usammentrukne former — og ikke blot i det selvfølgelige tilfælde, hvor *ek* var betonet —, men de er i forhold til det store antal tilfælde, hvor *ek* kan eller bør sammentrækkes med verbet, ret få, og da kan det endda undertiden være tvivlsomt, om ikke skjalden selv har udeladt *ek*. De eksempler, jeg har optegnet, er følgende: *mest selda ek mínar* (Eyv. Lv. 14, og her kan endda *ek* være betonet, og er det vel snarest), *en ek Viðris ber* (Hfl. 1, men her kan *ek* udelades jfr. 25), *hvé ek yrkja fat* (sst. 19, ligeledes), *þanns ek veit* (el. *þann es veitk?*, St. 20), *rauðmeldrs kná ek reiða* (Eg. Lv. 12), *leik ek við hal bleikan* (sst. 29), *váfallr em ek skalla* (Eg. Lv. 44; her er *ek* næppe stærkt betonet), *snimr trúða ek brúði* (Korm. Lv. 23), *heldr vilda ek hölfu* (Korm. Lv. 24), *Digla bauð ek dregla* (sst. 44), *geng ek geira þingi* (Holmg. B. 2), *Fell eigi ek fullum* (G. Súrs. 7), *skilit frá ek fyr skylja* (Hfr. 3, 11, men her synes *ek* stærkt betonet), *skiliðr em ek*

við skylja (sst. 27; ligeledes), *gunnmás sem ek kunna* (sm. Lv. 12), *Lítt hirði ek lautar* (sst. 19), *síð fregn at ek kvíða* (Jökull 1; betonet), *mjök em ek vátr af nökkvi* (Hfr. Lv. 26), *mislöng sem ek vissa* (Þ. Kolb. 3, 9), [*hrings fekk ek brand á þingi Þormóðr* Lv. 8, her bör *ek* helt udgå], [*hræðumk ek við Óðins* Sigv. 3, 5 og *Mista ek fyr austan* sst. 8, her er *ek* betonet bægge steder, uagtet man ikke egenlig væntede det, ialfald ikke sidste sted], *Görbænn mun ek Gunnar* (Sigv. 13, 4), *hlíti ek fyr hvítan* (sst. 12, men her er dog *ek* betonet), *minnumk ek hvar manna* (sst. 24, her er det samme vistnok tilfældet). Det er, som man ser, et meget ringe antal tilfælde, især når man ser bort fra de betonedede *ek* (hvor man ikke ser den egenlige grund til betoning)¹. Angående *ek* i cod. reg. (Edd.) kan henvises til min afhdl. i Arkiv XXVII s. 367 f. (Stedord i vers); her hedder det: »Hvad *ek* angår, skrives det . . meget hyppig sammen med verbet, dels således, at der foran verbet står *ek* (stedordet altså 2 gange), ialt omtrent 77 gange . . dels bagefter former med tilföjet nægtelse (som *fanka ek*) omtrent 34 gange . . Uden foregående *ek* föjes *-k* til verbet omtrent 50 gange. Det er således et ganske anseligt antal eksempler på sammentrækningen, og de fører, forekommer det mig, et ret veltalende sprog« (jfr. også H. Gerings Wörterbuch for eddadigtenes vedk.). Dertil er föjet den bemærkning, at de overflødige *ek* føles som ganske overflødige.

es—'s. Også her findes enkelte sammentrækninger, bevislige ved rim: *þás með fylki Frísa* (Fr. f. hds.; Vell. 28), *þars íþróttar hersar* (Þdr. 13), *Sás með Sygna ræsi* (Hfr. Lv. 10), *Nús of verk þaus vísi* (Þjóð. A. 3, 18), *Svás ef Rauma ræsir* (E. Skúl. 5), *Nús oss þaus vann vísi* (sm. 6, 57, hvis

¹ Især efter former på *-umk* (*börðumk*) findes *ek* tilföjet; her kunde det jo ikke föjes enklitisk til.

Nús er her den ene rimstavelse), *hvés ef hleypt at krúsi* (Bjúgar v.); i alle disse tilfælde er 's verbum. I denne forbindelse må der mindes om det vigtige *hins* = *hinn es* på Karlevi. Som et kuriosum kan også erindres om den — sikkert ved misforståelse — bevarede form *hvats* (dette er blevet opfattet som gen. af *hvatr*, hørende til det følgende: *miðjungs*), *Haustl.* 8, det er = *hvat's* ('s relat.). M. h. t. sammentrækningen gælder væsenlig det samme som om *ek*. I hundreder af eksempler vil rytmen vinde ved sammentrækning; i sammenligning med mængden af disse steder er de steder meget få, hvor sammentrækning ikke finder sted.

a) relativum: *Hinn es varp á víða* (Rdr. 20), *þann es áðr frá Írum* (Sindri 5), *nú fank þann es ennis* (Eg. Lv. 13), *þær es lungs fyr löngu* (Snæbjörn 1), *þann metk hadd es hodda* (Korm. Lv. 7), *Veit hinn es tin tannar* (sm. 39), [*þær es jarl und órum* (Þ. Kolb. 3, 4)], *slíkt rán es getk hánum* (Eg. Lv. 17), *esat þeir tolf es skelfi* (sst. 39), *þeim es austr* (Hál. 15), *þróttar orð es þorði* (Gráf. 7), *þeim es stýrðu Beima* (sst. 12), *hundmargs es rann undan* (Þ. Hjalt. 2), *þær es vaxnar váru* (Anon. (X) B. 7).

b) partikel: *vilgi slakr es rakðisk* (Rdr. 16), *Eðr of sér es jötna* (Haustl. 14), *börð es gramr hefr Fjörðu* (Gunnh.), *landvörðr es brast Hörða* (Eyv. Lv. 7), *morðvöndr es hjók randir* (Korm. Lv. 28), *sára þorns es mornar* (Hróm. 1, og her et eks. til), *hræs es kómr at sævi* (Þ. Pyn), samt 4 exx. til.

c) verbum: *heldr es vant en vildak* (Eyv. Lv. 1), *fox es ilt í øxi* (Skallagr. 3), *niðrbjúgt es nef* (Stefnir 1), *eiðsært es þat greiða* (Eg. Lv. 16), *ár sagt es þat várum* (Holmg. B. 6), — samt i en 26 exx. til, alle af samme art. Heraf er det klart, at det er verbet, der forekommer hyppigst usammentrukket, noget som er let at forstå.

Hertil skal føjes, at es ofte findes i en linjes begyndelse,

begyndende en ny sætning, hvor det ikke uden skade for formen kan sammentrækkes med et foranstående ord¹.

For eddadigtenes vedkommende kan der henvises til H. Gerings Vollst. Wörterb. Her er forholdet, så vidt jeg kan skønne, analogt med det, skjaldekvadene frembyder. I det overvejende antal af tilfælde kan 's (relat., part.) sammentrækkes med foranstående ord, men der findes eksempler, hvor det ikke lader sig gøre, linjer som: *þeir es sóttu*, (verb.), *mál es dverga*. — I cod. reg. skrives 's (ikke som verbum) ikke sjældent sammen med foranstående ord: *þats* (z, tz), *þannz*, *þeims*, *þeirs*, *þærs*, *hvars*, *þars*, *þegars*, *síðans*, *sems*, — ialt over 40 gange (jfr. Skj. spr. s. 82 og Wörterb.).

I henhold til alt dette må det antages at være rigtigt at skrive 's som enklitisk i de flest mulige tilfælde.

m k, m(ᵛ). Den sidste af disse former, ʊ: m (af *m(e)R*, dativ) antages at foreligge enkelte steder. Disse steder er: *erum* (v. l. Rdr. 14, to hdss.; Hhund. I 25, Sonat. 1, Egill Lv. 35 v. l., 44 v. l., Kveldulfr, Korm. Lv. 15, Hallfr. Lv. 9 v. l. kun i Flatøb., 13, Jökull 1 v. l. i flere hds., Sigvatr 2, 4 ligeledes, — for ikke at gå længere ned); — *varum* (Sonat. 6 v. l., Gísl. Súrs. 13 v. l., Þloft. 2, 3 v. l.), — *stöndum* (skr. *stundum*, Korm. Lv. 39), *tjáðum* (Egill Lv. 26, sål. to hdss., det 3. -*uuzt*), — *snertum* (Korm. Lv. 62). Dette antal er, i betragtning af de vanskeligheder, der var for sådanne formers bevarelse, ikke så ringe. Og man kunde være fristet til eller mene sig berettiget til at antage, at den slags former burde antages og opføres langt hyppigere, hvor hds.

¹ Dette er et af de mange beviser for, at et vers i virkeligheden består af 8 linjer (og ikke 4 »langlinjer«). Jeg henviser til linjer som *ok varð hinn | es Alfr of vá* (Ytal 12), *né þann enn | es öðrum sé* (St. 17), *þekkir hinni framsóttu | es fugls rödd kunn* (Harkv. 2, jfr. 9), *þat verðr mörgum manni | es osv.* (Eg. Lv. 38, jfr. 42) osv. osv.

har -umk (-umz), f. eks. i *gáfumk* (Rdr. 7. 12, jfr. Sonat. 24), *létumk* (Kveldú.), *buðumk* (Hfl. 2), *urðumk* (Eg. Lv. 27), *hétumk* (Eg. Lv. 43), *réttumk* (Korm. Lv. 1), *fellumk* (Gráf. 11), *hnekðumk* (Sigu. 3, 4) osv. Ligeledes i alle *þykkjumk*, *þóttumk*, og i det hele i de tilfælde, hvor verbet styrer dativ, eller hvor den til verbet föjede dativ styres af en præposition som i *brinumk felldr fyrir* (Grí. 1). Når nægtelsen föjes til, hedder det rigtignok altid f. eks. *erumka*, men der er intet til hinder for at antage, at k her er tilföjet analogisk, og at formen oprindelig har været *eruma*. Endnu tilföjes blot den velkendte kendsgærning, at verbet har »flertals«-formen, der jo i præsens er den oprindelige -u-form, men som i præteritalformer af stærke verber beror på analogi, og disse sidste former går helt tilbage til Brage (*gáfum(k)*). Ang. 3. person (former som *verpumk*) henvises til E. Wessén: Tvenne bidrag 1917 og A. Kock (imod Wessén) i Arkiv XXXV.

mk föjedes oprindeligt til verber, der styrede acc., og først og fremmest til 1. pers.; mk blev da det enklitisk tilföjede objekt, f. eks. *eggjumk* 'jeg ægger mig', *minnumk* 'jeg minder mig', *gerðumk* 'jeg gjorde mig' osv.; når der så föjedes et prædikativt ord til, skulde det sættes i acc., men dette følte ikke som naturligt, da *ek* (underforstået eller ej) blev det dominerende, medens det enklitiske mk opslugtes af verbet; derefter blev f. eks. (*ek*) *gerðumk reiðan* til (*ek*) *gerðumk reiðr*; dette sidste er det, der udelukkende findes, så langt vi kan komme tilbage. Men også i 3. pers. findes det samme at være tilfældet (hvor da prædikatsordet naturligvis står i acc. eller ntr. som i prosa: *höfumk* (hds. *hofum*) *orkn of skemðan* (P. Kolb. Lv. 5), *slíkr höfumk* (hds. *hofum*) *synðar auki | sótt* (Harms. 17¹).

¹ En lærd, men ulogisk form anvendes som det synes sst. 47: *sár sótt aukumk* (= *eyksk?*) *mér í slíku*.

sk, s(r). Man væntede fuldstændig tilsvarende forhold ved sk og sr (af *sik* og *sér*). Men her findes i den skrevne litteratur kun former med sk (eller den lyd, der træder i stedet for denne: z, tz, zt, st osv.). Man væntede former på s (eller ss), således som sådanne formenes at findes i svenske runeindskrifter som *aitapis*, *entapus* — hvor man dog væntede -sk-?; der kan henvises til Noreen: Altschv. grt. § 570, og 238, 5 (hvor *bepass* anføres fra lovhd.), og Runverser s. 117. Der kan næppe være tvivl om, at man i de ældste digte vilde være berettiget til at indsætte former på -s; at der dog ret tidlig er sket sammenfald med -sk, eller, at det er dette der har opslugt -s, synes at fremgå af håndskrifternes skrivemåde (i 13. årh. findes et rim som *lask : háski*, hvor *lask* = *lá sér*). Også her findes der eksempler på -s(r), der egentlig styres af en præpos., som *hefs(k) lind fyrir* (Vspá 50) = *hefr lind fyr sér*. Den dativiske funktion er også tydelig i eks. som *fás(k) at virði vel* (Háv. 116, hvor -s dog er = *pér*), *hófs(k) af herðum* (Hym. 37, = *hóf sér*), *hafas(k) und linda drepit* (Harkv. 23), *hamri fórsk í hægri hönd* (Rdr. 15; = *fór sér*) og mange andre. Rimeligvis har man også følt den dativiske funktion i sætninger som *þik skal Freyr fias(k)* (= *fiá sér*, Skí. 33), i verber som *leidas(k)*, *þykkjas(k)* og flere lign., samt, reciprokt, i *erus(k)* (er for (mod) hinanden).

sk er oprindeligt i 3. pers. sing. og plur. og kun dér, og først og fremmest i sådanne verber, hvor der virkelig er tale om en handling, subjektet udøver mod sig selv, f. eks. *hann lætsk* (*læzk*), *þeir látask* 'han, de, siger sig (om sig)'. Herfra er det også ført over til andre verber, uagtet der ikke var tale om nogen selv-handling, f. eks. *reksk*, *rekask*; formidlingen skete måske ved sk = 'hinanden', der findes i de ældste digte som *verðask* 'blive [til bane] for

hinanden', *drepassk* 'dræbe hinanden', *berjask* 'slå hinanden', *finnask* 'finde hinanden', *kveðjask* osv. Så opstår efterhånden den medio-passive form og bliver almindelig. Efterhånden har så denne form (sk) trængt sig ind i 1. og 2. pers. sing. og plur., *ek býsk* (ved siden af *ek bjóðumk*), *þú býsk* (= *býðr þik*), *vér bjóðumsk* (men her virkede den gamle singularform således, at det fakultativt blev til *vér bjóðumk*), *þér bjóðizk* (= *bjóðid yðr*). Denne udvikling ligger helt og holdent forud for den historiske tid; det er dog ikke udelukket, at den tildels kan være foregået i det 9. årh. Desværre lader runeindskrifterne os her i stikken. I dansk findes dog *barþusk* (Århus II), og nogle få former i svensk (se Noreen: Altschw. grt. § 570 anm. 2). [I en sen dansk indskr., Slesvigst., fra o. 1066, findes *huilis*, hvor man væntede *huilisk*; er dette ikke et fingerpeg i retning af et tidligt bortfald af k i disse former i østnordisk?].

sk kommer også til at fungere som genitiv, f. eks. i en sætning som *bórusk róg milli* = *bóru róg í milli sín* (Am. 97).

Undersøger vi de ældste digte, vil vi netop finde, at det oprindelige forhold, ɔ: verbet + et virkeligt *sik*, gennemgående er gennemsigtigt. Vi finder da *æstisk* (= *æsti sik*, om midgårdsormen, Ölvir 1, Harkv. 11), *settisk* (= *setti sik*, Haustl. 2), *lét sígask* (= *lét sik síga*, sst. 4), *hristusk* (= *hristu sik*, sst. 16), *endisk* (= *endi sik*, om kampen, Gldr. 4), *hafask* (= *hafa sik*, Harkv. 18, Fáfn. 31), *felask* (= *fela sik*, Harkv. 21, Hhund. II 29), *stózk* (= *stóð sik*, Hfl. 18), *þróask* (= *þróa sik*, sst. 19), *røskvask* (= *røskva sik*, Sonat. 11), *leysask* (= *leysa sik*, *ór garði*, Eg. Lv. 5), *óask* (= *óa sik*, sst. 10), *venjask* (= *venja sik*, sst. 21), *hræðask* (= *hræða sik*, sst. 31), *villask* (= *villa sik* 'tage fejl', sst. 38), *bindask* (= *binda sik*, sst. 43, jfr. *láta bindask* Þry. 17), *búask* (= *búa sik*, der jo også er almindeligt, Jórunn 3. 5), *styðjask* (= *styðja sik*,

ligeledes, Hák. 10), *kynnask* (= *kynna sik*, sst. 18), *gervask* (= *gerva sik* 'blive', Eyv. Lv. 1), *bugusk* (= *bugu sik*, sst. 7), *heitask* (= *heita sik*, Korm. Lv. 42), *reiðask* (= *reiða sik*, Holmg. B. 8), *létu sæfask* (= *létu sik sæfa*, Hást. 1), *stofnask* (= *stofna sik*, G. Súrs. 2), *skiljask* (= *skilja sik*, sst. 20), *heffjask* (= *hefja sik*, Þorl. Hák. 1), *rekask* (= *reka sig*, sm. Lv. 6), *festask* (= *festa sik*, sm. Jarlsn.), *hvílask* (= *hvíla sik*, Þorl. Lv. 6), *fýsask* (= *fýsa sik*, Þdr. 2), *venjask* (= *venja sik*, Hfr. 2, 4), *tegask* (= *tega sik*, Hfr. Lv. 22), *andask* (= *anda sik*, sst. 28), Nogle af de anførte ord findes flere steder end det anførte (ældste). På den anden side kan det ikke nægtes, at i flere af disse eksempler er formen meget nærved at være eller er medio-passiv.

Ved siden heraf er der nogle få ord, hvor man kan antage en ligefrem medio-passiv betydning, eller i hvert fald en betydning på vej til en sådan, således: *kendusk* (Bragi Rdr. 4), *barsk* i *þar svát barsk at borði* (∴ kongen), 'bar sig' ∴: førtes ombord (Gldr. 4), *þreifsk* (∴ orrosta) 'trivedes, blev stærk' (sst. 7), *sæfask* (*láta búka s.* = blive dræbte, dø, Eg. Lv. 7), *fæðask* ('fødes', Eg. Lv. 34), *færask* (Korm. Lv. 42), *treðjask* (i *tröddusk törgur* 'blev trådt' ∴: under fødder, Hák. 6), *eyðisk* (*land ok láð*, 'ødelægges', sst. 15), *spyrjask* (i *spurðusk vár verk*, 'spurgtes, erfaredes', Bbreiðv. 6), *troða* (i *tróðusk þær* 'blev trængte', Þdr. 14), *lúkask* (i *lukusk ráð*, 'sluttedes', Hfr. 1, 5), *rjóðask* (i *verða fót rjóðask*, sst. 1, 9), *glepjask* (i *allr friðr glepsk* 'forstyrres', sst. 3, 19). Der er herefter næppe nogen tvivl om, at denne brug af formen først er begyndt i løbet (den sidste del) af det 9. årh. for så at blive mere og mere almindelig i løbet af det 10. årh., for ikke at tale om tiden derefter.

I eddadigtene er forholdene fuldstændig analoge, såvidt man kan se. Men de fleste af digtene er jo noget yngre end

de ældste skjaldekvad. I sætninger som *sögur of fallask*, er *fallask* ikke medio-passivt, da her ikke er tale om et *falla sik* men et *falla sér*. I *ráðask* er vist det samme tilfældet (*ráðask mjök geyja, rézk at sofna*); i *illa rézk Atla* er *ráðask* snarest medio-passivt, men dette findes i *Atlamál*. I *Hávam.* v. 1 bruges *skygnask* og *skoðask* medio-passivisk (til trods for E. Olsons bemærkninger i festskr. til E. Tegnér).

Det er således af alt dette klart, at de ældste digte står i denne henseende i det hele på et meget gammelt standpunkt.

Forkortelse af konsonant. Som bekendt har J. Hoffory i sin afhandling (i *Arkiv II*, *Consonantstudier*) fremsat den mening, at en lang konsonant (kk, pp, dd, ss, tt) er blevet kort i bestemte tilfælde (foran r og s, ð, ofl. i böjningen, altså f. eks. *rétr, rétrar, réts, kipða*, men *réttan* og lign.). Denne forkortelse er uden tvivl teoretisk rigtig, og også i en stor udstrækning påviselig, ikke mindst i præteritum af pågældende verber. Konstant er den også, hvor et til stammen hørende r følger efter: *apr, vetr, dætr, hlátr, látr* osv., og desuden i *nætr*, hvilket er ret mærkeligt, da der i alle andre kasus findes tt. Ligeså sikkert er det på den anden side, at denne regel er meget tidlig brudt. Forf. til den 1. grt. afhandling synes ikke at kende den i dens fulde udstrækning, da han gör forskel på *sekr* ('skyldig') og *sekk* ('sæk'); det sidste skulde ifg. reglen lyde ganske som det første. Skjalderimene kan ikke her give fuld oplysning, da jo én konsonant er tilstrækkelig i den ene stavelse mod to i den anden; således er f. eks. *máttut: drótnar* en ligeså god kending som *máttut: dróttnar, áttu: slétri* ligeså god som *áttu: slétri, rétr: dróttinn* som *rétr: dróttinn* osv. På den anden side har *rétr: drótt-* vel lydt fyldigere end *rétr: drótt-*, men selv om den slags rim fin-

des hyppig, kan man ikke deraf drage sikre slutninger. Udtalen *réttr* (efter de andre former, hvor tt står foran vokal) er sikkert betydelig ældre end 1100 og går rimeligvis helt tilbage til vikingetiden. Jeg gør opmærksom på rim som *hræd(d)r : raddar* (Sindri 8), *glad(d)r : saddir* (G. Súrs. 2) *-þek(k)r : søkkvask* (Korm. Lv. 42), *sól(t)r : dóttur* (sst. 46), hvor rimenes fylde vilde blive større ved at læse dd, kk, tt.

I nogen forbindelse med det her omtalte står spørgsmålet om, hvorvidt stemthed i visse forbindelser — det drejer sig særlig om genitivformer — går tabt foran stemmeløs konsonant. Hoffory har i sin afhdl. gjort opmærksom på rim som *mæts : hræzlu* ($z = ts$), *skauzt : frizta*; i begge disse tilfælde er det oprindelige *ðs* (her gået over til $ts = z$) tautosyllabisk og i selve ordets stamme (s ikke hørende til endelse). I den slags tilfælde som disse er der ingen tvivl om, at denne overgang var almindelig for hele oldtidens vedkommende. I senere islandsk indtræder der i flere tilfælde en ændring, idet den stemte konsonant indsættes, under påvirkning af beslægtede ord, f. eks. netop i ordet *hræzla*, der nu hedder *hræðsla*, så og *greiðsla*; derimod er t (foran s + konsonant) ellers bortfaldet, f. eks. i *gæzka*, nu *gæska*, *reizla*, nu *reisla* (forbindelsen med *reiða* var bleven dunkel). Men hvorledes forholder det sig, når s føjes til i genitiv af ord på en dental? Efter håndskrifterne at dømme skulde man tro, at også her var *ð*, d gået over til t; der skrives jo overvejende *garðz* (*garz*), *landz* (*lanz*), jfr. *mannz* osv. I det senere sprog er her ikke tale om nogen t-lyd; enten udtales den i stammen stående konsonant eller den falder bort på grund af konsonantophobning. Skjaldenes rim er, så langt man kan komme tilbage, ikke gunstige for denne overgangs tilstedeværelse. Vi finder

rim som *nadds : raddar* (Sindri 6); efter teorien skulde man her have *nats : raddar*, d. v. s. mangel på rim; der må læses *nads* — og rimeligvis *nadds*. Vi finder *garðs : fjarðar* (Gráf. 9), *barðs : starði* (Korm. Lv. 4), *lands : grandar* (sst. 8), *sunds : grundar* (sst.), *lands : randir* (Eyv. Lv. 3); jfr. *hlunns : brunni* (G. Súrs. 27), *linns : rinna* (Korm. Lv. 18) osv. I alle disse og lignende tilfælde (f. eks. *ld., elds : felda* Eg. Lv. 18) synes der at foreligge fuldttonende rim (rð- : rð, nd- : nd, nn- : nn), og her synes der ikke godt at kunne være tale om dialekt-udtale, men en almindelig. Er da skrivemåden i håndskrifterne vidnesbyrd om en yngre overgang — eller blot en analogi, beroende på, at der så ofte ellers skreves *z* i slutningen af ord og ofte inde i ord, hvor overgangen var virkelig og gammel? Man kunde være tilbøjelig til at tro, at det sidste vare tilfældet.

Ligeså lidt vil man finde en overgang fra stemthed til ustemthed i andre forbindelser som *fs, gs, ft, gt*, hvor *s* og *t* er endelser; vi finder *hofs : höfð* (Vell. 25), *rógs : veig-* (Eg. Lv. 15), *hreggs : sleggjur* (Skallagr. 2), *langs : fengit* (Eg. Lv. 38), *þings : stinga* (Eg. Lv. 1) osv. osv. Hvor derimod lydforbindelserne er tautosyllabiske og hørende til ordstammen selv, der har ustemtheden vist overalt gjort sig gældende.

J. Hoffory har i sine Consonantstudier også fastslået, hvorledes *f, g, ð* (*þ*) optræder som stemt eller ustemt efter nabolydene. Hvad han der har skrevet står utvivlsomt fast for *f* og *g*'s vedkommende, derimod ikke helt for *ð*'s. Der er ingen tvivl om, at *þ* også har været stemt spirant *ɔ*: *ð*, i det 9.—10. årh., hvor den er det senere og nu, altså netop i indlyd — i visse forbindelser ialfald — og udlyd. Skrivemåden i de ældste isl. håndskrifter viser intet. En skrivemåde som *Ð* i forlyd er kun en grafisk betegnelse for *Þ* som initial (dette er de eneste eksempler på brug af *ð* for

þ, som Hoffory kan anføre s. 25—26; her er ikke tale om en brug af ð og þ i flæng). Ligeså urigtig er den af K. Gíslason (Nj. II 364) udtalte mening, at g og d har kunnet være spirantiske (g, ð) i forlyd — ialfald fakultativt synes meningen at være; der anføres som bevis herfor linjer som *svá gól fyrr þás feigir*, hvor *svá* + *g*- skal danne halvrím med *feigir*, og *vasat mér í dag dauði*, hvor *í* + *d* (o: ð) skal danne rím med *dauð*- (hvor *d* også skal have lydt som ð!). Virkeligheden er den, at i bægge de anførte linjer mangler der rím. K. Gíslason synes her at have draget slutninger fra de virkelige tilfælde, hvor þ — ikke *d* — i forlyd kan blive til ð, men det er kun i pronomenformer efter præp. *í* og *á*, der da er stærkere betonet (*í ðað*, *á ðeim*, ganske ligesom tilfældet har været i andre nordiske sprog; det er jo netop ð, der er gået over til *d* i dette tilfælde).

I got. finder vi *f* og *b* i indlyd, hvor der i vestnordisk i reglen skrives *f*, ligeledes *þ* og *d*, hvor vestn. har ð. Skrivemåden kunde jo dække over dobbelt udtale. M. h. t. got. *f* og *b* kan der henvises til fru dr. Lis Jacobsens udtalelser (Studier til det danske rigssprogs hist. § 115)¹, hvor hun påviser tilstedeværelsen af stemthed og ustemthed i olddansk; hun formulerer sit resultat således: »den stemte spirant (*b*) er blevet ustemt i udlyd [f. eks. i *gaf*] og foran konsonant [især foran *s* og *t*], den ustemte spirant er blevet stemt i indlyd foran vokal«. Det vilde ikke være urimeligt, om noget lignende genfandtes i vestnordisk, hvor lignende skrivemåder (v f. eks. mellem vokaler) kan påpeges. Dette bekræftes tilfulde og for meget gammel tid ved den måde, hvorpå lydene gengives i irsk; dette har Marstrander vist i sin bog. Her findes *f* i forlyd (d. v. s. det ustemte) gen-

¹ Jfr. Kock Arkiv IX, 164.

givet ved irsk *f*, i 2. led (altså i indlyd) ved *v* (eller tegn der er ækvivalente med dette; som i *Torbend* = *þorfinnr*, udt. *þorvinnr*, jfr. *þorvastr* f. *þorfastr*). Ligeledes gengives *f* i ord som *-olfr*, *-leifr*, *klofi*, *skarfr* på samme måde, hvoraf det er klart, at *f* i disse tilfælde har været stemt og dette allerede i 9. årh. (s. 106). Dette er meget vigtigt. På lignende måde forholder det sig med *þ—ð*; *þ* gengives i irsk ved *th* (*t*), men *ð* ved irsk *ð*, skrevet *d*, *dh*, *gh*. Dette er jo, såvidt det rækker, afgørende. Dette viser bedst, hvor urigtig Hofforys antagelse var.

Vi skal nu se, hvorledes skjaldekvadene stiller sig m. h. t. udtalen ved sine rim — for så vidt dette ikke allerede er sket ovf.¹

Hvad *g* angår, er der derom intet at bemærke. Det er overhovedet helt igennem spirantisk. Også foran *s* i gen. (jfr. ovf.), jfr. rim som *logs* : *lögðu* (Vell. 29); at vi her har *-ða* (ikke *-þa*) i præet., derfor borger urnordisk *-ðō* (*faihiðo*, *tawiðō* osv.), *g* i *lagða* er sikkert spirantisk; en form som *lachþa* har aldrig eksisteret, — *baugs* : *væggjask* (Hfr. 3, 13, *g(j)* spirantisk), *folginn* : *fylgðu* (Karlevi) osv.

f i vestnordisk skrift svarer både til urgerm. (got.) *f* og *b* (*þ*); i urnordisk findes *þ* i *leubar*, *liubu*, *gibu*, *ubar*, *-h(a)laiban*, *h(a)rab(a)n-*, *arb-*, *þar(a)ba-*, men *f* i *wol(a)fr*, *wol(a)fa* (*wul-*), *wulfs*, *after*, *gaf*, — altså i de 3 sidste tilfælde foran ustemt konsonant og i udlyd. Fordelingen af *þ* og *f* er her også etymologisk.

Noreen har (grt. § 232, 1) udtalt, at *f* efter vokaler og *l*, *r* bliver stemt, når ikke *s*, *t*, *þ* følger, mod slutningen af vikingetiden (altså vel mod slutn. af 10. årh.). Grunden til denne sidste bestemmelse er (jfr. sst. § 242) den, at ri-

¹ I Die sprache der skalden har Kahle behandlet spørgsmålet s. 24 ff., men ikke fuldt ud tilstrækkeligt.

met *Sví-vör*: *lífi* findes hos Þorbjörn dírsarskáld (der efter alt at dømme må henføres til den sidste halvdel af 10. årh.)¹; hvis der her foreligger rim, og det gör der ganske sikkert, må *lífi* udtales *lívi*, m. a. o. f er blot tegn for spiranten. Det ligger da nær at antage denne udtale for intervokalsk f, *b*, overhovedet, men så er denne udtale også betydelig ældre end netop det nævnte tidsrum. Vi finder rim — der jo for så vidt intet siger — som *leyfi*: *vífa* (Hfr. Lv. 15), *hafa*: *sæfask* (Hást. 1), *laufa*: *lífi* (Vell. 11), *váfaðar*: *sváfu* (Eskál. Lv. 1), *reifum*: *Áleifi* (Húsdr. 1). Går vi ud fra, at f her er spirant, må det også være det i rimord som følgende: *laufi*: *höfði* (st. *habuð*-; Rdr. 4), *höfuð*: *jöfri* (st. *ebur*-, Eg. Að. 1); fremdeles i sådanne tilfælde, hvor det andet rim er vokal + f, eller vokal + f + konsonant (jfr. ovf.), som *rauf*: *haufuð* (Rdr. 13), *kleif*: *leifi* (Haustl. 14. 20), *æfr*: *hlífar* (Gldr. 5), *vífs*: *drífu* (Sindr. 1, Vell. 8, Bbreiðv. 5), *dríf*:- *vífi* (Korm. 44), *hæfr*: *drífu* (Holmg. B. 6), *líf*: *laufa* (sm. 11), *rúf*: *húfu* (G. Súrs. 28), *líf*: *drífu* (Vell. 11), *hóf*: *kneyfi* (sst. 20), *dreif*: *húfa* (Níall), *gífrs*: *hreifum* (Þorl. Lv. 3), *líf*: *hlífa* (Hfr. 3, 8), *kneif*: *Áleifi* (sm. 17), *höfnum*: *reifir* (sm. Lv. 8), altså i forbindelser som fn, fr, fs og i udlyd. Hertil slutter sig så *kljúfr*: *höfða* (Bragi 2, 1), *haf*-(st. i *hefja*, got. *hafjan*): *hafrar* (Haustl. 15), *vafs*: *höfðum* (Sindr. 6), *hafs*: *höfðum* (Vell. 25), *líf*: *leyfðan* (Pmáhl. 3), *stafr* (jfr. got. *stab*-): *hafði* (Vell. 13), *if*: *jöfra* (Vell. 32), *hafra*: *höfgum* (Húsdr. 3), *gljúfr*: *rjúfa* (Ggnæv. 1), ja *hefk*: *jöfri* (Hfr. 3, 28, hvis der da ikke her er rimmangel), *ofvæg*:- *jöfri* (Gráf. 6), for ikke at nævne rim som: *fjalfrs*: *gjalfra* (Haustl. 18), *Óláfr*: *jöfri* (Eg. Lv. 9), *stafr*: *jöfra* (Gráf. 13), *afrenda* (got. *abrs*): *jöfra* (Eskál. 1), *Dofra*: *jöfra* (Vell.

¹ I en linje som: *ofrak svá til sævar* (Húsdr. 12) er rimene ikke *ofr*:- *sæv*-, men *svá*: *sæ-var*.

26). I forbindelserne lf og rf må f også være spirantisk: *Alf-* (af *albī-*): *halfa* (got. *halb-*; Eg. Lv. 9), *alfr*: *sjölfum* (got. *silba*; sm. 20), *skelfir*: *sjalfan* (sm. 24), *gjalfr*: *þjalfa* (jfr. gutn. *Thielvar*, Korm. Lv. 27), *sjölfum*: *hölfu* (Korm. 56), *tolf* (got. *tvalibim*): *gylfa* (Hást. 1), *bjalfi*: *ulfi* (her oprl. f. Þveil.); *þörf* (*þarba-*, Björk.): *Narfi* (Korm. Lv. 12), *starf*: *arfi* (*arb-*, Tune; Vgl. 1), *þarfir*: *hverfa* (Vell. 16), *Narfi*: *hverfa* (sst. 24), *horfinnar*: *erfi* (Bbreiðv. 1), *Hvarf*: *djarfi* (*derb-*; Þorl. Lv. 6), *torf(-Einarr)*; af *torb-*): *skurfu* (Anon. X B 2). Heller ikke kan der være tvivl om forbindelsen fn (jfr. *harabannar*, Varnum), der findes kun i samrim: *Sköfnungi*: *drafnar* (Korm. Lv. 40), *hrafni*: *stafna* (sm. 41), *Gefn*: *svefna* (sm. 43), *hrafn*: *Gefnar* (Þmáhl. 6), *Gefnar*: *hefna* (Vgl. 11), *Lofn*: *sofna* (G. Súrs. 32), *Lofn*: *stofni* (Hallbj.), *stofn*: *klofna* (G. Súrs. 34), *Sjöfn*: *svefni* (sm. 35), *hrafn*: *efni* (Þmáhl. 15), *klofnar*: *rofna* (Vigf. 1), *stafn*: *jafnan* (Brúsi).

Da konsonanten i impf.-endelsen sikkert var ð — ligeledes i part. præt. —, er der ingen grund til at antage, at den skulde være ustemt i tilfælde som *afls*: *þafðan* (altså f i *afls* stemt, Rdr. 14), *höfðu*: *lofðar* (Hást. 5), *bifðisk*: *höfði* (Þdr. 18), *húfs*: *þæfðar* (Hfr. 3, 9), *klifs*: *lifði* (sm. 3, 21), jfr. af *þvíat*: *deyfði* (Eg. Lv. 33; her tæller *þ(ví-)* enten ikke med, eller også må det her udtales som ð på grund af ubetonetheden, og det er vist — netop et interessant — eksempel på denne).

I alle de her nævnte forbindelser mener jeg, at ð er en stemt lyd; vil man ikke indrømme, at det er dette foran lyd som s (i gen.), måtte der foreligge et unøjagtigt rim, eller så ringe en forskel i udtalen, at skjaldene har følt rim som *vifs*: *drífu* (o: *drívu*) som fuldtonende rim. Dette finder jeg dog ikke rimeligt.

ð — þ. I got. skælnes der bestemt mellem þ og d (ð),

ligeså i de urnord. indskrifter. I disse findes *lapu* (Darum osv.), *keþan* (Belland), *iupingar* (Reistad), *haukøpur* (Vånga), *leþrō* (Strårup), *wapi* (Sölvesb.), *wolpu-* (Thorsbjærg), *wiþr* (Valby), *hapu-* (én gang *haðu-*, hvorledes det så end hænger sammen dermed), jfr. *ssigaður*, Svarteborg — i fuld overensstemmelse med gotisk, såvidt der findes paralleller. På den anden side findes: *haið-*, *heðerag-* (Björket.), *hnabðas* (Bø), *-raðar*, *-raðas* (Möjebro, Saude), *helðar* (Tjurkō), *wōðuride* (Tune), *ðaliðun* (sst.), *gōðagas* (Valsfj.). Herom gælder det samme.

Noreen har udtalt (§ 215), at þ bliver stemt mellem vokaler og efter r (samt i svagtbetonet stavelses forlyd), men uden at bestemme denne overgangs ælde; i anm. 2 peges der dog på, at i Björketorp findes *-ðauðe* (:got. *daupus*), hvorved overgangen skulde markeres; dette er højst sandsynligt. Når der (se sst.) modsat findes *wapi* (:ags. *Wada*), skulde dette være tegn på overgangen (og deraf følgende vaklen i skrivemåden).

Det kan nu opstilles som en selvfølgelig sag, at ord med oprl. ð rimer på hinanden, og at der her ikke kan være tale om overgang til ustemthed, når der ingen særlig grund er dertil som f. eks. i: *-dæða* (jfr. got. *dēds*) : *ráða* (got. *rēdan*; Rdr. 11), *ráð* : *þjóðar* (got. *þiuda*; Eyv. Lv. 9), *orð* (got. *waurd*) : *borða* (got. *baurd*; Korm. Lv. 56) osv. Vi lægger her særlig mærke til, at *ráð* udtales med stemt spirant (ð), såfremt der skal foreligge et fuldtonende, korrekt rim. Men der findes en mængde andre rim, hvor oprl. þ rimer på oprl. ð, som i: *móðr* (got. *mōd-*) : *bróður* (got. *brōþar*; Haustl. 14), *óðr* (got. *wōds*) : *meiða* (af *maipā-*, Gldr. 1), *réd* : *heiði* (got. *haiþi*; Gldr. 1), *rauð* (got. *raud-*) : *blóði* (got. *blōþ*; Gldr. 5), *yðr* (sikkert ð, ikke þ, af r) : *æðri* (got. *wopēis*; Gldr. 9), *ræðr* : *bræðir* (jfr. ags. *bræþ*, Eg. Lv. 12), *morðs* (got.

maurþr): *þorðu* (Jórunn 3), *hróðr* (got. *hrōþ-*): *stríðis* (sm. 5), *blóð*: *beiða* (got. *baidjan*, Eyv. Lv. 1), *móðr*: *blóði* (sst. 6), *gerðr* (jfr. got. *gard-*): *verði* (got. *wairþan*, Eyv. Lv. 13), *gjörð* (got. *gairda*): *jarðar* (got. *airþa*; Ölvir 1), *borð*: *norðan* (ags. *norþ-*; Gldr. 4), *auðván* (got. *aud-*): *dauði* (got. *daupus*; Gráf. 11), *níð* (got. *neip*): *neyða* (hvis af *naudjan*; Korm. Lv. 46), *auðar*: *brúði* (got. *brūpi-*; Tjörvi), *hljóð* (got. *hliup*): *rjóða* (E.Valg.), *þjóð*: *hljóðast* (G. Súrs. 7), *brúðr*: *beiði* (G. Súrs. 22), *sneið* (got. *sneipan*): *ráði* (sm. 31), *naðrs* (got. *nadrs*): *þaðra* (got. *þaprō*; Þmáhl. 1), *skóðs* (jfr. got. *skapjan*): *móða* (sm. 8), *eið-* (af *aip-*): *breiðan* (got. *braids*; Vell. 7), *niðr* (got. *nipjis*): *biðja* (Vell. 20), *niðr*: *miðjan* (got. *midjis*; Þdr. 18), *fróðs*: *hlóðu* (got. *hlaþan*; Húsd. 10), *öðlinga* (jfr. *apal-*): *Óðni* (*wōðan-*; Þorl. Hásk. 1), *viðr*: *þriðja* (Tindr Lv. 1), *skriðr* (ags. *skriþan*): *ljóða* (af *leudi-*; Hfr. 3, 13), *beðs* (got. *badi*): *smiðju* (got. *smiþōn*; Digt om Gudleif osv. Hertil kan føjes et eks. som *bauda* (got. *biudan*): *bleyði* (got. *blauþjan*; Rdr. 9), *biðka*: *þriðja* (Eyv. Lv. 11) osv.

Heraf — og der kunde anføres langt flere eksempler — fremgår, at, såfremt rimene er nøjagtige, er oprl. þ gået over til ð i indlyd og udlyd, mellem vokaler, og i forbindelser som rþ, samt, at oprl. ð i hvert fald ikke altid er blevet ustemt foran ustemt konsonant (*biðk-*). Eller: man kan trygt formulere sætningen således, at þ er i det hele taget blevet stemt i ind- og udlyd, og vi tager sikkert ikke fejl, når vi antager, at således har det været hele det 9. årh., at altså overgangen er ældre end o. 800. Dette stemmer i det hele særdeles godt med Marstrandens påvisninger. Der er således heller intet påfaldende i, at nord. *Hlöðvir* bliver gengivet med *Loduir* (s. 111). Jeg gør også opmærksom på irske skrivemåder som *Rodolb*, (*s*)*niding*, *garda*.

Der er efter dette næppe nogen grund til at gennemgå

alle de mange andre eksempler på δ -rim, der findes. I udlyd rimer δ (β) med andre δ allevegne. I halvrिम som *rauðk á brynju beiði* (Hólmg. B. 13) eller *rauðk á randa gæði* (Þorl. Lv. 2) kunde man ganske vist sige, at udtalen af δ er ustemt (på grund af det følgende *k*), altså at der her overhovedet ikke forelå noget rim, men jeg finder det ikke sandsynligt. Ganske vist er der al rimelighed for, at δ foran *k* blev stemmeløst (altså *bliþka*), og således udtales det nu på Island — vist i store dele af landet —, men udtalen *blið-ka* findes også¹. Om forbindelsen δ s se ovf. At δ har været stemmeløst i forbindelsen $p\delta$ (ɔ : $p\beta$) og $k\delta$ (ɔ : $k\beta$) i præterita er hævet over enhver tvivl, da δ (β) her senere er blevet *t*, men dette kan rimene ikke med sikkerhed vise, da en enkelt konsonant er tilstrækkelig for rimet.

nnr- δ r. Som bekendt går *nn* over til δ foran *r* i ordet *annarr* : *aðr*-, *öðr*- (se herom Noreen³ § 252). Overgangen er her konstant, så at der ikke findes noget *annr*-, *önnr*-. Et andet tilfælde af samme art er *iðr* (af *enter*-), og her findes heller intet **innr*. Heusler har i sin »Elementarbuch« (§ 156) antaget, at δ her er sekundært, idet oprindeligt $n\beta$ er gået over til *nn*, inden dette igen — foran *r*, *R* — gik over til δ . Dette antager jeg også er tilfældet. Men så skulde der i virkeligheden være tale om et sammenstød af *nnr* (ikke *nnr*), undtagen netop i *annar*- og *iðr*. Den slutning heraf, der synes mig at være nødvendig, er den, at *R* meget tidlig må være falden sammen med *r* og at det altså i alle tilfælde er *nnr*, der er gået over til *ðr*, og dette stemmer jo netop fortræffeligt med forholdet i de norske runeindskrifter. At *n* i forbindelsen $n\beta$ skulde være faldet bort og da uden

¹ Når der findes rim som af *þvi* : *lofða*, bør β her i det ubetonede pron. læses δ , hvis det overhovedet skal regnes med i rimet, hvad jeg anser for sandsynligt (jfr. ovf.).

— en forvæntet — erstatningsforlængelse, som Verner antog¹, er højst usandsynligt og har heller ikke vundet nogen tilslutning. Udfra dette synspunkt forstås, at der i så godt som alle andre tilfælde — end de ovf. nævnte — findes dobbeltformer (*kuðr—kunnr*, *guðr—gunnr*, *saðr—sannr*, *sviðr—svinnr*, *fiðr—finnr*, *stiðr—stinnr*, *teðr—tennr*, *eðr—enn*, *seðr—senn*, *meðr—menn*, *iðri—innri* osv.), d. v. s. lydforbindelsen *nnr* (ɔ: nnr) er fakultativt gået over til ðr.

Dette fænomen går langt tilbage; vi finder *eðr* (af *anþiz*) hos Brage og Tjodolf, *seðr* hos Tjodolf (af *sanniz* eller *sanþis?*); *maðr* findes først hos Hallfred (sikkert tilfældigt), *meðr* hos Óttarr, *mannr* hos Kormákr, *menn(r)* hos Hák. góð. og Gísli Súrs., *ruðr* hos G. Súrs. og Eilífr Goðr., *runnr* hos Kormákr². Der kan ikke ved hjælp af vort materiale konstateres nogen aldersforskel på *nnr*, -ðr af oprl. nþr og oprl. nnr.

Nogle eksempler: *guðr* (findes dog ikke i rim, men i hds. Þorbj. Hrafnsm. 8, Hfl. 4, VGl. 2): *gunnr* (i rim, Korm. Sig. 4, Vell. 25, Hfr. 3, 15, Oddr. kík. 1), *maðr* : *mannr* se Skj. spr. s. 63, *ruðr* (G. Súrs. 20, Eil. Þdr. 15, Grett. Lv. 10, Háttal. 10a) : *runnr* (Sindri 2, Jórunn 5, G. Súrs. 7, 14, 15, Bjhitk. 19 og mange flere), *kuðr* (Arn. 2, 5 hds., Sigv. 1, 4 i rim osv.): *kunnr* (Hfr. 3, 4, Arn. 2, 13, Nid om Har. blåt.), *seðr* (Haustl. 15) : *senn* (Vell. 15). Vi finder former som *stiðr* Háttal. 25 b, *kiðr*, Líkn. 18 (hds.), *breðr* Anon. (XII) 15, *teðr* Isldr. 7, *iðri* Markús Eir. 28 osv. Analogiformer med ð uden r kan ikke konstateres, ti *viða* er sikkert ikke en sådan. Snarere kunde *liðs* (af *liðr* = *linnr*), Hfr. Lv. 2 være en sådan, men det er da den eneste påviselige.

¹ Se hans Afhdl. og breve s. 349 ff.; Löffler tænkte sig muligheden af, at vokalen var bleven forlænget og så igen forkortet (Nord. tidsskr. 2. række, IV 288), men det er ikke meget rimeligt.

² Disse dobbeltformer med ðr og nnr findes langt ned i tiden.

Irsk giver her, såvidt jeg har kunnet se, ingen oplysninger, og kunde heller ikke godt gøre det, da nom. så yderst sjælden findes.

Aksentforhold. Ganske kort skal herom bemærkes, at sproget i det hele er således, at hovedaksenten falder på 1. stavelse af ordet. I sammensatte ord kommer der en — forholdsvis stærk — bitone på det andet led, ofte fakultativt — hos skjaldene i hvert fald — så stærk, at den bliver næsten så stærk som hovedtonen. Det hænder meget ofte, at dette 2. led indeholder rimstavelsen, medens det første bærer rimstaven (bistav eller hovedstav). I sådanne tilfælde er bægge stavelser omtrent ligevægtige (f. eks. *log-brjótanda í móti* Eg. Lv. 32)¹. Dette gælder ikke blot sådanne sammensætninger, men også en mængde andre led, afledningsendelser (som *-arn*, *-igr*, *-ligr*, *-ing*, *-ung*, *-arr* og flere andre, også sådanne led, som oplr. er selvstændige ord som *-þér*, *-vér* osv.). Herom kan der henvises til min afhdl. i Arkiv f. nord. fil. 23. bd. Af alt dette må sluttes, at sproget har været meget fast, næsten højtideligt og meget melodisk.

Efter hidtil at have gennemgået visse sprog- og lydforhold af fælles art vil vi nu gå over til at behandle enkelte ord fra det her behandlede tidsrum.

Substantiver.

Aðils. Dette navn bæres af en af Sverigs navnkundigste sagnkonger. Om dets forekomst henvises iøvrigt til Lind. Her vil det ses, at der også findes formen *-isl* (Saxo: Athilus), hvad man a priori kunde vente, da *-ils* utvivlsomt her som andre steder er svækket (og omsat) af *gísl* (g spirantisk). Den almindelige antagelse (se f. eks. Noreen § 223) har været, at *Að-* er = *Auð-*, der jo flere gange findes i

¹ Det er en misforståelse at antage, at i dette tilfælde har *brjóta* overvægt over *log-*, og at rimstaven (hovedstaven) kunde stå i en stavelse, der ikke havde fuld hovedbetoning.

navne (se Lind), bl. a. også i *Auðgísl* (10. årh.). Hvorledes oprindeligt *auð-* kunde være gået over til *að-*, er uforklaret og uforklarligt. Man har villet identificere det med ags. *Eað-* og betragte det som lån derfra; dette kunde man antage for den persons vedkommende, der nævnes i Egilss. (*Aðils* [of] *bláum naðri* Eg. Lv. 11), men hvorledes det kan forklares i den gamle, forhistoriske Upsalakonges navn (Ytal 21, Anon (X) II B 1, Bjark. 1), er en gåde, ti så gammelt lån vil dog vel ingen for alvor forfægte¹. *Að-* må sikkert forklares på en helt anden måde. Det er identisk med det *ad-*, *ap-*, der f. eks. findes i østgot. Aderith, Ademund (samt i Ad-olf, Athaulfus Jordanes, *ada-* i græsk gengivelse) osv., og som antages at være roden i *aðal-*, se f. eks. Wrede Spr. der Ostgoten s. 114 og Naumann: Altn. namenstudien s. 24—25, hvor beslægtede ord anføres og det rigtige findes. *Aðils* (∴ *Aðjils*? på grund af metrum) hos Egill om den brittiske jarl er da snarest at forklare ud fra påvirkning af det gamle nordiske *Aðisl*.

Navne på -föðr (jfr. ovf. s. 227). K. Gíslason har behandlet disse navne i Njála II 246 ff. Han antager en böjning: nom. *faðir*, acc. — dat. — gen. *föðr*, men som gen. skulde formen ikke være ældre end fra 13. årh. En böjning *föðr*, gen. *föðrs* mener han ikke er så gammel som de ældste oldnordiske digte. Forekomsten i litteraturen er følgende. Det drejer sig om 5 navne på Odin med forleddet: *Al-*, *Alda-*, *Her-* eller *Herja-*, *Sig-*, *Val-*. Disse navne fordeler sig efter det sidste led: *faðir* eller *föðr*. Nom. *faðir* — og altså den normale böjning — forudsættes Arnórr 5, 4 (*þýtr Allföður* — gen. — *ýtum*), Hhund. I 38 (*at Alföður*), Vsp. 55 (*mögr Sigföður*, gen.), Lok. 58 (*ok svelgr hann allan Sigföður*, sál. hds.); disse former findes således kun i acc.

¹ I historisk tid bliver ags. *Eað-* til *Jáð-* (*Ját-*), ikke til *Að-*.

og — hyppigst i — gen., hvad der naturligvis kan være tilfældigt.

Den kortere form findes og forudsættes (metrisk) Grí. 48 (*Alföðr, Valföðr*), Þul. IVjj 2 (*Fráriðr, Alföðr*); — Vafþr. 4 (*hvars skalt Aldaföðr*, sål. hds.), sst. 53 (acc. *mun Aldaföðr*), Þul. IVjj 1 (*ok Aldaföðr*), Rdr. 14 (gen. *sonr Aldaföðrs vildi*, sål. alle hds.); Vsp. 29 (*Valði henni Herföðr*, sål. hds.); Grí. 19 (*hróðigr Herjaföðr*, sål. hds.), Þul. IVjj 5 (*ok Herjaföðr*), acc. Vafþr. 2 (*mundak Herjaföðr*), Hyndl. 2 (*biðjum Herjaföðr*), gen. Vsp. 43 (*at Herjaföðrs*, sål. hds.), [Grí. 25—26]; Grí. 48 (*Sigföðr, Hnikuðr*), Þul. IVjj 4 (*Sigföðr, Þrasarr*); — Vsp. 1 (*vildu at ek Valföðrs*, men her skal vel læses nom.), Grí. 48 (se *Alföðr*), Þul. IVjj 5 (*Váfuðr, Valföðr*), Vsp. 28 (*af veði Valföðrs*, sål. hds.).

Denne oversigt viser, at formen er ret almindelig, og da disse navne i 12. og 13. årh. kun kendtes i og fra de gamle digte (var ude af brug i daglig tale), er det usandsynligt — for ikke at sige utænkeligt —, at de skulde være bleven til så sent, som K. Gíslason antog. Det rimeligste er, at de er nedarvede fra tilblivelsestiden af og fastholdte i overleveringen. Det ældste eksempel findes hos Brage; så gamle skulde altså disse former være; selv om man hos ham kan indsætte formen *Alföður*, mener jeg, at det ikke er berettiget, eller i hvert fald for dristigt og vilkårligt. En anden sag er, hvorledes disse former er opståede. Nogen simpel og indlysende forklaring er endnu ikke givet. I Gesch. d. nord. spr.³ § 198 henviser Noreen til gr. *πάτριος* (i mandsnavne); det er dog vist for langt af led; jfr. A. Heuslers bemærkning (herimod) Altisl. elemb. § 240 a. 2 (formen kunde kun føre til et *föðurr*); han mener selv, at den mulig kunde bero på en urgerm. acc.-form **faðrum* = lat. *patrem*; den skulde så være trængt ind i de andre kasus. Dette er måske muligt. Snarest foreligger der en

blanding af *föd-* (i *föður*, acc.-gen.) og *feðr* (dat.). At dativ ingen endelse har kunde komme af, at dat. af simplex hedder *feðr*. Det er betydningsfuldt at finde en sådan udvikling så tidlig.

-ríkr i mandsnavne og andre ord. Det er ikke få navne og ord, der her kommer i betragtning; se Lind. Nogle må dog lægges til side, nemlig de, der er sent indkomne (lån, for det meste fra tysk; navne som *Friðrekr* eller *Frírekr*, *Heinrekr*, *Orðrekr*, *Meistríkr*, *Óðalríkr*, *Kynríkr* samt et par til). Nogles forekomst er noget usikker, idet de er uddragne af stednavne, selv om der i disse kan findes *-ríks-*, kan man ikke tillægge denne form nogen betydning. De lægges også her til side. Men alligevel bliver hovedmængden tilbage, og den går meget langt tilbage i tiden, delvis til forhistorisk tid. Et af dem må straks omtales og udskilles, *Jörmunrekr*; så langt man kan komme tilbage, er *-rekr* her ved folkeetymologi blevet opfattet som enstydende med *rekk*; derfor en dativ som *Jörmunrekk*, der er metrisk sikret (Hyndl. 25, Ghv. 5, Hamð. 19); dermed er det naturligvis ikke afgjort, hvorledes Brage — hvor nom. findes — har opfattet det. Men det er dog vigtigt, at kun formen *-rekr* findes og forudsættes, altså før 800. Og denne samme form er det, der i alle de øvrige navne findes, undt. i ét: *Eiríkr*. Jeg henviser til navne som *Alrekr* (mærkeligt nok findes her *Alric-* i Hist. Norw.; nogen betydning har denne form dog næppe, men er vist blot den sædvanlige latinisering af navne på *-rekr*, oht. *rīhh*), *Bárekr*, *Gautrekr*, *Goðrekr*, *Hórekr*, *Heiðrekr*, *Hjálprekr*, *Hrærekr*, *Jórekr*, *Kórekr*, *Sjárekr*, *Þjó(ð)-rekr* og et par til. Hvad *Eiríkr* angår, er denne den almindeligste form i håndskrifterne, og det er den, der nu bruges. At formen *Eirekr* også har eksisteret er sikkert; den findes i rim (: *snekkj-*) Sindri Hákr. 7. At den 2. del

af ordet har været stærkt betonet fremgår af flere steder, linjer som *Eiríks bráa* (Arbj. 5), *Eiríkr bláar fleiri* (Gunnl. Lv. 5) og fl. a. Desuden findes *aurrekr*, *folkrekr*, *moldrekr* og (svagt) *landreki*, samt, hvis det da hører herhen, *gandrekr*. *-rekr* er nu uden tvivl identisk med got. *reiks*, *ríkr*; svækkelsen af *í* til *e* beror på den mindre stærke betoning af ordet som sidste sammensætningsled. Men hvorledes forholder det sig da med denne ene undtagelse *Eiríkr*? Ser vi på de andre navne, lægger vi mærke til, at første led er et substantiv eller adjektiv, altså ord, der var vægtige, og vægtige nok til at kræve hovedbetoning. Men dette var ikke tilfældet med *Eiríkr*, ialfald ikke i samme grad. Selv om det første led i sin grund er et subst. (*aiwa-*, pl. *aiwu*), så blev det deraf resulterende *ey* svækket til *ei* netop på grund af svagt tryk, medens hovedtonen hvilede på *-ríkr*, der derfor fortrinsvis beholdt sin vokal usvækket. At tonen fakultativt også kunde komme til at hvile på *Ei-* viser formen *-rekr*. Det hele er et afgjort bevis for, at det første led er *ey* (*ei*) og ikke *ein-* (jfr. Noreen § 289, 3), der også ellers vilde være ret uforklarligt. I irsk findes formen *Eric* i overensstemmelse hermed (Marstrander 68, 83).

Áleifr. Dette navn findes, som man kan tænke sig, hyppig i skjaldekvad især om Olaf Tryggvason og Olaf d. hellige, eller i vers, der på en eller anden måde er knyttede til dem. Meget hyppig findes det i rim, og det bægge dele af ordet. \acute{A}^{-1} (eller rettere $\acute{A} + l$) findes i rim med *stál-* (Eg. Lv. 11, 3: Skottekongen »Olaf d. røde«, Hfr. 3, 22, Þ. Sjár. 3, Geisli 54), *mál-* (*mól-*) Sigv. 1, 7; 3, 17. 20; 5, 4; 7, 5; 9, 1; 18, 7. 13; Bjgullbrá. 7; Arnórr 2, 14; Anon. (XI) Lv. 11, her om Olaf kyrre), *fál(usk)* (Sigv. 1, 2), *hála* (Sigv.

¹ At \acute{A} har været nasaleret og lyden været \acute{q} er givet (jfr. rimene *a: q*), se Hesselmanns afhdl. i Minnesskrift 1920. [Anm. ved korr. læsn.].

12, 3, Þjóð. A. 3, 9; St. Herd. 3, 10, her om Olaf d. hellige), *dála* (Rekst. 8); *-leifr* findes: *reif-*, Húsd. 1, her om Olaf på; Hfr. 3, 10. 29; Hókr. 6, Þ. Kolb 2, her om en Islending, Þorm. Lv. 19. 21. 22, Sigv. 2, 5; 5, 7; 12, 13, Bj. Hallbj.), *kleif-* (Jökull 1), *greif-* (Sigv. 1, 8), *dreif* (sst. 9). *þreif-* (Sigv. 12, 7). Det er heraf klart, at formen i 10. årh. gennemgående har lydt *Á-leifr* (— — eller — —). At denne form dog ikke har været eneherkende, men at der i det sidste led også fandtes *-láfr*, en form, der er betinget af svækket tryk, viser formen *Áláfar* (: *gáfu*, Sigv. 11, 5). Ó- i dette ord findes først brugt om Olaf kyrre, St. Herd, samt i 12. årh. om Olaf d. hellige, f. eks. Geisli 1 o. fl. st.; når der så sent også findes *Á-*, er det åbenbart en arkaisme. Det her påpegede forhold stemmer udmærket med formens optræden i irsk; her findes *Amlaib* (*ph, m*). Marstrander påpeger, at den irske skrivemåde (for årene 857—938) viser, at a var kort, m. a. o. at n (i *anu-*) endnu ikke var faldet bort og altså erstatningsforlængelse endnu ikke indtrådt; skönt dette ikke helt er sandsynligt, kan dette ikke helt modbevise, da de ældste skjaldsteder for ordet hidrører fra Egill o. 930 og Húsd. omkr. 985. Det første stemmer ikke med irsk forekomst; at verset er ægte, mener jeg er sikkert. Ó- findes også i irsk, men først i slutningen af 12. årh.

há-, *hó-* i sammensætninger. I håndskrifter findes her gennemgående *há-*, og dette er udelukkende den senere isl. form; *hó-* findes dog ikke sjælden, og hyppig i de isl. hdss., f. eks. Homiliebogen (se Ordf.). Egenlig måtte det jo også være denne form, man ventede netop i sammensætninger (af *hauha-*). Men *á* hidrører her fra de former af *hór-*, hvor *á* kom ind; forholdet er meget indviklet; men kendsgærning er, at dette *hór* får *á* og bliver tillige

¹ Ang. spørgsmålet kan særlig henvises til Löffler, Arkiv I 266 f.

— sekundært — en *va*-st.¹ Former som *Hálfr*, *Hárr*, der ifg. metrum er tostavede¹, forudsætter *Há*- (*Há-alf*, *Há-arr*). I rim findes denne stavelse meget sjældent, som hos Egill Lv. 41, hvor det naturligvis ikke er helt sikkert, om der skal læses *há*- eller *hó*- (: *snjávi* eller *snjóvi*), snarest måske det sidste (se ovf. 250—51); *há* findes i *hála* (: *Áleifs*, Þjóð. A. 3, 9, (: *málari*) sst. Lv. 12, (: *málum*) Mberf. 5 (derimod kunde der læses *Óláfr:hóla* hos St. Herd. 3, 10), i *háligt* (: *máli*) Sigv. 11, 18; 13, 18), i *hár* : *hátt* (hvor man ventede *hótt*, af *hauhat*-; : *áttu*) Sigv. 1, 8, (: *knáttu*) sst. 2, 7, *hár* (: *báru*) G. Súrs. 30, Anon. (XII) C 25. Navnet *Hárekr* findes i linjen *Háreks liðar váru Þóralfr* (11. årh.), hvor man kunde læse *Hó*- : *óru*, men jeg tror ikke, det er tilfældet. Altså: alle de steder, hvor det kan kontrolleres, findes *há*-². Dette stemmer udmærket til forekomsten i irsk, hvor man har *Amond* (af Marstrander identificeret med *Hámundr* s. 45. 48, vistnok rigtigt; det gamle *Ámundi*, der går ret langt tilbage, er sikkert ikke opstået af *Ag*-; *Á* er her identisk med *Á* i *Áleifr*) og, hvad der er nok så vigtigt: *Acuind* (-*cond*, -*gonn*; sst. 53, 99), *Aric* (sst. 48). Jeg er her gået ud fra at *Hárekr* er sammensat med *há*-, (*hó*-). Det kunde tænkes, at det første led var *hað*-, der var blevet til *há*- ligesom *Frið(rekr)* til *Frí*- og *Bað*(*Böð*)-*rekr* til *Bárekr*, *Bað*(*Böð*)-*röðr* til *Báröðr*, og så hører det ikke hid³.

At dette *Bá*- beror på *baðv*- (*böðv*-), har S. Bugge udtalt⁴, og det antages i det hele at være rigtigt. De to navne, der her kommer i betragtning, er *Bárekr* og *Báröðr*. Det første findes ikke i vers, men i slægtregistre (Landn.;

¹ Jfr. K. Gísl. Nj. II 275—82.

² Dog med én undtagelse fra 12. årh. *hó*: *mjó* (vistnok at læse således Rögnv.-Halls Háttal. 35 a. — Jfr. Löffler l. c. 276.

³ Jfr. herom S. Bugge Arkiv II 246 anm.

⁴ Arkiv II 244 f.

se Lind) og er temmelig sjældent (i et par norske stednavne). *Báruðr* findes 3 gange i vers: Eg. Lv. 2: *Báruðr* (sål. hdss.) *hugar fári*; samme 3, men her står der i alle hdss: *öl þat er Bárðr of (um) signdi*; det er dog rimeligst at antage, at *Bárðr of* er blevet indsat i stedet for ældre *Báruðr* som i det første vers; endelig findes det i *Bárðardrápa* fra 10. årh.): *Báruðr* (således det eneste hds.) *of rístr báru*. Det er heraf klart, at dette *Báruðr* (-uðr) er blevet betragtet som identisk med det — senere velkendte — *Bárðr*, og det er utvivlsomt det eneste rigtige¹. Det oprindelige -røðr (af frøðr) er her gået over til -ruðr, det hele er så sammentrukket til *Bárð-* (vistnok først i dat. og gen.). På samme måde er det gået med *þórrøðr*—*þórðr*, hvorom i det følgende. Jeg kan ikke med Noreen (§ 222) opfatte *Bárðr* som *Bórðr* (af *Böð-vorðr*), eller *þórðr* som *þórwordr* (§ 226). Dette har fundet bekræftelse efter Marstrander s. 90—91 ved irsk *Barith* (-id, -aid). I dette tilfælde »var f bortfaldt allerede ved midten af det 9. årh.« (s. 106), og da var tillige ð (i det oprl. böð-) faldet bort. Dette er meget vigtigt. Det samme bortfald af ð foran r kender man også i *Górøðr* (: *stóran*) i Þjóðólfs lausavisa (her skal der rimeligvis læses således), i *þjórekr* (: *stórar*) i et vers af Hávarðr ísf. (7). Derimod findes *Godrekr* i et vers af Egill, men her om en angelsakser.

-frøðr, -røðr. Af de navne, der her kommer i betragtning (se Lind), udgår et par, der findes meget sent: *Bjarnrøðr*, *Kristrøðr* og *Sundrøðr*; det må selvfølgelig forudsættes, at der i sen tid dannes nye navne ved analogi efter de gamle (hvad jo et navn som *Kristrøðr* positivt beviser). Navnene fordeler sig således: a) på -frøðr: *Ey-*, *Jó-*, *Kné-*, *Vé-*; *Hall-*, *Ragn-*, *Guð-*, *Sig-*; — b) på røðr: *Ás-*, *Ís-*; *Arn-*, *Hún-*,

¹ Jfr. A. Koek, Arkiv IX, 154.

Stein-, Gunn-; Her-, Geir-; Guð-, Sig-. De to sidste er således fælles.

Vi ser da, at *f* beholdes efter vokal, efter *ll* og *gn*, fakultativt efter *Guð-* og *Sig-*. Derved er dog det at bemærke, at *Guðfrøðr* findes kun som navn på en dansk vikingehövding¹ (også latiniseret Godefridus); vi kan altså i vestnordisk udelukkende regne med formen *-røðr* i dette navn. Der bliver altså kun *Sigfrøðr*—*Sigrøðr* tilbage som dobbeltform. Af fonetiske hensyn kunde man netop vente bortfald af *f*. Lind oplyser, at *Sigfrøðr* kun findes som navn på en eneste norsk person, en søn af Harald hårfagre; iøvrigt er det dansk; men i Hkr. skrives navnet oftest *-røðr*.

-fríðr, -ríðr. De med dette sammensatte kvindenavne er parallelle med foregående mandnavne. Også her findes der dobbeltformer. Af de her i betragtning kommende navne udskiller jeg åbenbart meget unge (sene) navne (*Ein-, Jón-, Orm-, Sand-, Stein-; Al-, Mild-, Málm-*). De andre er: a) på *-fríðr*: *Jó-, Snæ-, Vé-; Hall-, Ragn-; Gunn-, Arn-, Holm-, Odd-*; — b) på *-ríðr*: *Ás(t)-, Ís-, Gý-, Þu- (Þur-), Arn-, Geir-, Her-; Guð-, Sig-; Eld-; Hildi-, Ingi-, Ketil-*. Lignende gör sig gældende her som ved mandnavnene; dog ikke fuldt så udpræget. *Ástriðr* står som bekendt, for *Ás-ríðr* (*Ás-fríðr*), *Gýríðr* for *Goð-fríðr* (med en ret usædvanlig omlyd), *Þuríðr* står for *Þór-(f)ríðr* (om noget *Þú(r)ríðr* kan konstateres er tvivlsomt; nu hedder det altid *Þuríður*). Enkelte er mærkelige f. eks *Hólmfríðr*, der aldrig har mistet sit *f* (men kan vel miste sit *m* i udtalen nutildags).

Jeg har taget dette med, ikke fordi skjaldedigtene her giver synderlige oplysninger. Der findes *Ragnfrøðr* (Erik blodøkses søn), *Knéfrøðr, Geirrøðr*. I irsk findes i overens-

¹ Her findes var. på *-roðr*, hvad der jo er uden betydning.

stemmelse med det anførte *Iufraid* (Marstrander 52), ganske som det kunde ventes. Der findes *Gothbrith*, *Gofraid* fra og med ved år 917; mulig er disse navneformer danske og ikke norske (jfr. sst. 135); til disse vilde svare *Gothraid*, der findes ved 1004 (sst. 92). Så er der endelig *Sig(f)rød*-navnet. Dette findes hyppigst i irsk skrevet med f; *Sichraid* »en søn af Magnus« nævnes ved 1103. Marstrander udtaler, at »tabet af f i alle fald er så gammel som år 1000«. Jeg vil sætte det endnu tidligere i vestnordisk; i dansk har det vel holdt sig længere; og snarest er navnene med f navne på danske.

-þér, -vér. Disse to sammensætningsled er oprindelig to selvstændige ord (run. *bewar*, **wihar*). De findes i nogle mandsnavne, *Ham-þér*, *Egg-þér*, *Sig-þér* og *Hjalmþér*; (*Guð-vér*, findes kun i stednavne i formen *Guðis*; sv. *kupuir*), *Hlöd-vér*, *Rand-vér*, *Öl-vér*. Af disse navne er egentlig kun det sidste et almindeligt mandsnavn, medens de andre kun er navne på mytiske eller sagnhistoriske enkeltpersoner, der forekommer enkeltvis, *Hlöd-vér* dog også som et — omend sparsomt benyttet — mandsnavn. En almindelig bemærkning kan her som ellers gøres gældende, nemlig, at afslibningen af ord og ordled beror i høj grad på, hvor almindelige de er i daglig tale. Ensartede ord (ordled) behøver ikke at have en ensartet udvikling.

Eggþér, *Sigþér* findes kun én gang hvert. Det første i Vsp. 42 og har, som det synes, her sin fulde form (R har *egþær*, men H *egðir*); *Sigþér*, Odinsnavn, findes kun i Þulur, og her i formen *sigþær*, *sigdir*; hvis man her tør stole på metrum, fordrer dette formen *sigðir*, der altså er bleven afsleben, ligesom *Egðir* i H.

Ham-þér var et fra sagnet velkendt navn, og sagnet har

været fortalt slægt efter slægt. Navnet er også blevet til *Hamðir* allerede hos Bragi; når det her hedder: *samráða þeir Hamðir*, er det klart, at *-þér* er umuligt i linjens slutning. Hertil svarer *Hamði* i rim mod *lamði* (Þórðr Sjár. Lv.). I eddadigtene kræves den samme form, f. eks. Hamð. 21: *Hamði ok Sörla*, eller 27: *Hug hefðir Hamðir*, 31: *en Hamðir hné*. Endelig er der den sagnhistoriske *Hjálmþér*, hvorom den sene *Hjálmþérssaga*, med en hel del vers; her skrives navnet fuldt ud og synes krævet af rimet (I 2, IV 9, jfr. VI, 1); i Flat. skrives navnet *-þier*. I øvrigt er navnet senere blevet til *-tér* og *-týr*.

Af navnene på *-vér* var kun *Ölvér* almindeligt, særlig i Norge (se Lind). Følgelig finder vi her det samme, tidlig afslibning til *Ölvir*; det ses af Eg. Lv. 4: *öl ber mér þvít Ölvi*, jfr. — senere — Sigv. 3, 7 (*út hverr's Ölvir heitir*). De to andre navne, der her kommer i betragtning, blev aldrig almindelige og spiller en, så vidt man kan se, ringe sagnhistorisk rolle. *Hlöð-vér* er oprindeligt et frankisk navn, der i Norden kun findes i Orknøjarlernes slægt; at det her afslebtes til *Hlöðvir*, var da rimeligt, ikke mindst i forbindelse med *son*, da *-vér-* blev en mellemstavelse og måtte svækkes m. h. t. sin vokal (*Sigurðr jarl Hlöðvisson* er jo velkendt). Derimod kunde man vente den uafslebne form i Norge, og således synes forholdet at have været. *Hlöðvér* kræves af metrum i Guðr. II 25: *Hlöðvés sali*; derimod *Hlöðvir* hos Arnórr 5, 10: *hendi Hlöðvis frændi*, men dette er den orknøske form; den samme form forudsættes også i Völkv. 10. 15, men her drejer det sig om senere, uægte vers — både denne form og andre kriterier, sammenhængen — viser dette —. Derimod synes *Hlöðvér* krævet i Örv., O. IV β 2. Forskellige skrivemåder i hdss. (*-vér*, *vers*) tyder på vokalens eller ialfald stavelens længde (jfr. Lind).

Den orknøske form forudsættes i irsk, se Marstrander s. 108. 117¹.

Endelig er der *Randvér* (jfr. ovf. 230); dette sjældne navn har kunnet holde sig; det findes hos Bragi (*Randvés höfuðniðja*), i Darraðarlj. 1 (skr. *ves*, *verks*), Hyndl. 28 (*Randvers*); i det 13. årh. findes det hos Sturla 4, 38 (skr. *-vers*, *-veðrs*), samt i Þulur III, 1 (*-vár*; *-or*) og IV a 4 (*-ver*). Hvis de anførte varianter betyder noget, skulde man tro, at *vér* i dette ord var gået over til *-ver*, og at dette — vel gennem genit. *vers* — blev identificeret med *verr*; nom. skrives oftere *-verr*.

Også her har da *-vér* og *-vir* bestået ved siden af hinanden.

-undr. Denne endelse findes i et par navne (*Höfundr* og *Völundr* må holdes ude fra disse), nemlig *Jörundr* og *Önundr*, og mulig *Sæundr*; dette sidste findes kun i Örv. O. (VII, 19; IX 50) og kan være gammelt, men det kan også være en analogidannelse. De to navne findes: *Jörundr* Ytal 14, *Önundr* Ytal 26 Eg. Lv. 16 samt i sammensætn. *Berg-Önundr* Eg. Lv. 21, og Sigv. 10, 4. De linjer, hvori navnene findes, lyder: *Varð Jörundr*, — ◡ | —, *Varð Önundr*, d. s., *sín-girnd Önundr mína*, ◡ ◡ | ◡ — | ◡ ◡, *áðr Berg-önund benjum*, — ◡ | ◡ — | ◡ ◡, *Önundr Dönum* ◡ ◡ | ◡ ◡. Fra metrikkens side er der ingen grund til at mistænkeliggøre noget, af disse steder. I dróttkvæðr háttr er Eg. Lv. 16 netop, som den skal være, en ændring af *Önundr* vilde gøre metrum galt, Egils 2. linje er ligeledes ret almindelig C-form, jfr. Egilss; 1886—88 s. 442. I de to eksempler fra

¹ Hvad den første vokal angår, antages den i almindelighed at have været *ö*; der er også skrivemåder i hdss., der tyder på dette (*á*, *au*); men da navnet utvivlsomt er identisk med Chlodowech, væntede man *o*, og det er dette som irsk *Lodver* forudsætter. Rimeligvis er *Hlöð-* om-dannet efter andre ord på *hlað-*, *hlöð* (*Hlöðvarðr*).

Ytal er første stavelse forkortet (i ulige linje); er nu denne forkortelse så usædvanlig i kviðuhátr, at der skulde være grund til at nære mistillid til den? Den linjeform, der forudsættes, er tilvisse ikke almindelig; fulde paralleller til den er måske ikke linjer som *víls borinn*, *reyks rösuðr*, da den første stavelse her er stærkt betonet. Men *varð* er dog en lang stavelse, og intet er til hinder for, at den her i spidsen af linjen har en temmelig stærk tone, og ordet kan godt være medrimende. Men der findes også Ytal 30 en linje som *ok* (eller *auk*) *Skereid*; i andre digte findes *áðr vinan* Sonat. 22, en *Hróalds* Arb. 18 (næppe *Hróð-* eller *Hróðv-alds*), *ok Sigurð* Hál. 11. I betragtning heraf finder jeg det mere end dristigt i Ytal at ville indsætte former som *Jörvöndr*, *Önvöndr* (og i en linje som *ok sá frömuðr* — som ikke er medtaget i det foregående — at indsætte en så formelt umulig ordform som *fremjóðr*), se herom Ynglingatal I—IV av A. Grape och B. Nerman 1914 s. 121, Noreen: Namn o. Bygd 1913. Hvad linjen hos Sigvatr angår, kan der henvises til andre linjer i samme digt som *Haralds í her* (3), *Silunds kilir* (4), *hafanda staf* (10). Det *vöndr*, der skulde være det sidste sammensætningsled, er ellers ganske ukendt i nordisk navnegivning, hvilket ikke taler for rigtigheden deraf. Hos Naumann: Altn. namenstudien findes intet *-vöndr*; denne forf. antager selv (s. 70), at *Jörundr*, *Önundr* beror på *Jórvindr*? (sic), *Önvindr*, ligesom der jo haves *Eyvindr*; dette kunde lade sig høre, og fuldformen *Eyvindr* kunde bero på forleddets ubetonethed (ligesom i *Eiríkr*). Vi vilde da her få en smuk parallel til dem på *-ríkr*; hvad så end *Ön-* (sikkert ikke *Aun-* som Naumann s. 22 vil) betyder, er der næppe tvivl om, at vi deri må se et subst., ligesom subst. *jara* vel er forleddet i *Jörundr*.

hróð- som første led i navne. Dette led måtte omdan-

nes efter og i forhold til de følgende lyd. Bortfald af δ finder vi foran m (*Hrómundr*), r (*Hrærekr*, her har ó fået omlyd), assimilation af δ foran k (*Hrokkell*), l (*Hrolleifr*, *Hrollaugr*), her sammen med forkortelse af ó; men disse ændringer er forholdsvis sene, og næppe ældre end fra det 10. årh.s senere del eller endnu senere. Således har Torf-Einarr ved 900 vistnok sagt *Hróðlaugi*; i irsk findes *Ruadhmand* (968; Marstr. 65. 112) og *Rua-*, *Rodlaib* (863; sst. 65); det hedder også i overleveringen *Hróðmarr* (HHjörv. 11). [*Hróðbjartr* — senere på Island *Hró-*, — *Hróðbjörn*, *Hróðgerðr* er vel alt temmelig sene, analogidannede navne; *Hróðný* er ældre]. Tilbage er: *Hrólfr* af *Hróð-wolf-*, *Hróaldr* af *Hróð-wald-*, *Hróarr* af *Hróð-geir-*. I disse navne er δw , δg bægge faldne bort i hvert fald i løbet af 9. årh., *Hrólfr* findes hos Torf-Einarr (v. 1: *sékat Hrólf's ór hendi*, jfr. *Hrólfr skjótandi* Bjark. 3, *Hrólfr hinn gamli* Hyndl. 25); *Rodolb* findes i irsk ved år 852 (Marstr. 54), men dette forklares som *Rauðolfr*, da »*rhoaltr* findes på Vatn-st.« fra 8. årh., derimod findes *Roailbh* = *Hrólfr* (sst. 153). På Helnæs-st. findes *rhuulfr*, Flemløse: *ruulf*, altså vel der endnu usammentrukket. *Hróaldr* er jo i overensstemmelse med den nævnte Vatn-st., med Snoldelev-st. *ruhalls*, med irsk *Roalt*, *Rolt* (Marstr. 65). *Hróarr* — der ikke findes i de gamle digte — genfindes i irsk *Rofir* (Marstr. 52. 152). Ved siden af *Hróarr* findes nydannet *Hróðgeirr*.

Gamle ordformer. I skjaldekvad og eddadigte findes ikke sjælden hidtil ikke omtalte ordformer, der åbenbart er meget gamle og som i de sene håndskrifter ofte er udviskede (ændrede). Vi skal anføre sådanne i et såvidt muligt fuldstændigt antal.

Vi finder i sammensætninger former som *alin-*, *firin-*, *heyryn-*. *alin-* er st. i det ellers almindelige *öln*, *alnar*; den

oprindelige form var vist **elin* (jfr. got. *aleina*), hvoraf gen. blev *alnar*; det gamle **elin*- findes kun som *alin*- (med a fra *alnar*) i sammensætninger som *alin-munnr* (Þdr. 16), *alin-leygr* (Refr 1, 1), og senere — måske ved efterligning deraf — *alindript* (Rögnv. 17) og *alin-velði* (Ht. 43). *firin*-, ellers *firn*, pl. *firnar*, findes i *firin-mikill* (Húsdr. 3), *firinillr* (Skí. 33) og *firinverk* (Hhund. 1, 41). — *heyryn*- findes kun i *heyrinkunnr* (kun i Mhkv. 9. 29) af *heyryn*, gen. *heyrnar* (got. *hauseins*); dette har holdt sig længst og bruges endnu; i udtalen er det blevet til *heyrumkunnur*.

sumarr. Dette ord er jo mask. i andre germanske sprog; i vestnord. er det gennemgående ntr. (i nynö. er det både fælles- og intetkö, det sidste især i Råbyggelagen og Telemarken). Et minde om det oprindelige er linjen: *sumar hvern frekum erni*, citeret af Oláfr hvítaskáld under kategorien stafaskipti; linjen tillægges Arnórr (6, 6); desværre haves ikke mere af verset; vi må stole på Olafs angivelse. Altså skulde ordet endnu ved midten af det 11. årh. — ialfald fakultativt — have været mask. Hermed stemmer, at *Sumarr* (personificeret) må vel antages at være mask. i en forbindelse som Vafþr. 27. At ville indsætte *sumar* som mask. i al ældre digtning vilde dog vist være for dristigt (jfr. Wimmer: Oldn. læseb. XXXI).

Þórr. Dette navn har uomtvistelig oprindelig et n i roden. Hj. Lindroth har villet gøre det sandsynligt, at grundformen er *þunrar*, ikke som man tidligere mente: *þunarar*. Dette kunde kun føre til et *þórr*. Men nu synes der i virkeligheden et par steder at findes, hvor en tostavelsesform er metrisk krævet, altså et *þonarr*: *dáðrakk þórr* (Hym. 23); i dette regelmæssige digt findes ellers aldrig 3 stavelser i de lige linjer. Samme form må forudsættes i Þdr. 2: *gambleið þór* (∅: *þonar*) *skömmu*; i dette digt

kunde der foreligge bevidst arkaiseren som i flere andre tilfælde; sst. (10. 21) findes: *skalfa (skelfrat) þórs né Þjálfá*, hvor formen *þórs* unægtelig synes den oprindelige. Hvor ordet i øvrigt forekommer — det er i det hele ikke så ofte —, synes enstavelsesformen at passe bedst, selv om det ikke kan nægtes, at den tostavede kunde nogle steder ialfald indsættes; Vsp. 26: *þórr einn þar vá* (kunde stå *þonarr*), Grí 4: *skal þ. vesa*, 29: *þær skal þ. vaða* (verset uægte her), Lok. 58: *hví þrasir þú svá þ.*, Þry 15: *bindum vér þór þá* (kunde læses: *bindum þonar þá*), 17: *þá kvað þat þ.* (kunde læses: *þonarr*. På bægge disse steder kunde det være særlig fristende at indsætte disse former; derimod den sammentrukne form *þóri*: *mætti þóri* v. 9, ligesom i Rdr. 19: *mærar skar fyr þóri*, jfr. Symons Einl. CLXXV—VI og XIV), Hyndl. 4: *þór mun hon blóta*. [Hárþ. forbigår jeg]; Korm. 1, 5: *heið. Sítr þórr í reiðu* (her synes énstavelsesformen sikret), Steinunn 1: *þórr brá þvinnils dýri* (her sikret ved rimet), Hallfr. Lv. 9: *gramr ok þór hinn ramma*. Gen. forekommer kun i formen *þórs*, Haustl. 8: *þá varð þórs ofrúni* (*þá varð þonars* r. vilde næppe være rigtigt). Kveld.: *þórs fangvina at ganga* — for ikke at tale om former fra 11. årh. (Þjóð. A. 4, 14, Skraut-Oddi 2). Efter alt at dømme har den tostavede form været ved at dø ud i 10. årh. eller endnu snarere allerede i det 9., dog således, at den gamle form var kendt helt ned til o. 1000 og kunde lejlighedsvis bruges; derfor kunde både forf. til Hym. og Eilífr bruge formen, hvis vi f. eks. i det første v. 28 skal læse: *við þór senti*, men her kunde der læses *þonar*. Om *ving-þórr* kan jeg henvise til Symons' bemærkning. Det her givne resultat svarer godt til hvad der oplyses fra irsk, se Marstrander s. 78. 118 (selve gudenavnet synes ganske vist ikke at forekomme der), for ikke at tale om forholdet

i dansk, hvor *þur* findes på Glavendrup (o. 900; 50—80 år senere på Virringe og Sønder Kirkeby) og i sammensætn. *þurmutk* Nörre-Nærå (850—75); flere navne kunde nævnes fra 10. årh.

Agða. Ligesom man har *Roga-* og *Pela-* som gamle genitivformer — men vel at mærke kun bevarede i sammensætn. *Rogaland* og *Belamörk* (Noreen § 382) — således findes også *Agða* af *Egðir* f. det yngre *Egða* (der findes her som v. l. i et af 3 hdss.) G. Súrs. 14; Gisle var en indfødt Nordmand. Formen er meget interessant.

beðja. Som bekendt er flere kortstavede ja-stammer gået over til i-st. (altså f. eks. *beðir*, *beði*). I dansk findes *drængjar* (Hedeby), og det er rimeligt, at i norsk-isl. har den slags former levet og været i brug ned til i det 11. årh. Et vidnesbyrd derom findes i acc. pl. *beðja*, metrisk sikret, Valg. 11 (midten af 11. årh.), hvad K. Gíslason har konstateret (Aarb. 1879 s. 194).

verðr. Af dette, der er u-st., skulde dat. sg. hedde lydret udviklet *virði*, af *verðiu*, og denne form findes, som man forlængst delvis har erkendt, et par gange, Hávm. 32: *en et virði vrekask*, sst. 116: *fásk at virði vel*, og Þorm. tref. 3: *á ulfs virði* (: *firði*). Desværre findes intet steds et afgørende bevis for, at ordet er mask., og man kunde henviser til, at der hos Tindr findes en linje som: *varð auðfundit virði* (*vargi*), hvor *virði* synes ntr., men teksten i halvverset kan ikke siges at være sikker. Det rimeligste er, at *virði* de 3 steder er mask., men mulig er der — måske ved misforståelse af denne gamle form — opstået et ntr. *virði*.

Gen. pl. af svage mask. Forlængst er ordformer som *skatnar*, *gumnar* og lign. rigtig forklarede som beroende på de oprindelige gen.-former *skatna*, *gumna* osv.

Men iøvrigt er *n* i gen. bortfaldet. Et par gamle rester haves dog, nemlig i *ána-* (bevaret i *ánasótt*), af *ái*, hvis dette ord er rigtig forklaret af Löffler (Arkiv III 188 f.), hvad jeg tror har størst sandsynlighed for sig (anderledes og mindre sandsynligt S. Bugge Aarbb. 1905 s. 286), samt *bogna*, af *bogi*, Vell. 8; denne form er sikret ved metrum, findes også i de fleste håndskrifter; også kenningens art, *bogna haql* (pilene), taler bestemt herfor, og mod med Sv. Eg. og Wisén (Carm. Norr. II 31) at opfatte *bogna* som gen. pl. af *bognir* 'skjold', for det første fordi kenningen langt fra bliver så god, og dernæst fordi man da havde ventet sing. *bognis*.

randar. De fem. *ō*-stammer er, som bekendt, for en stor del gået over til *i*-st., ikke blot de kortstavede (*för, sök*), men også mange af de langstavede, uden at det er muligt at øjne nogen lovbundethed for overgangen. Denne er sket efterhånden og i mange tilfælde ret sent; således findes *farar* og lign. ned i det 13. årh. (ord med *au* i roden synes undtagne: *laug, flaug, taug* hedder *laugar, taugar* den dag i dag; således også *ólar, árar*, men *skálir* osv.). *Rönd* hedder *randir*; men i Höfuðl. 7 findes *randar* (: *brandar*), hvilket rimeligvis viser, at den slags form har været mere almindelige endnu i 10. årh., end vi kan vide. Og det er rimeligt, at man har ret til at indsætte den slags former.

Fem. *i*-stammer. I den overleverede litteratur findes her i nom.-acc. pl. kun former med uomlydt vokal (jeg ser bort fra gennemgående dobbelformer som *sjón — sýn, bón — bæn* osv.). Men på Karlevi findes den interessante form *taipir* = *dáðir* (∴ *dáðir*) af et **dáð*, gen. *dáðar*. Her står vi overfor et meget vanskeligt problem, nemlig det, i hvilken grad *i*-stammernes oprindelige böjning er bleven ændret allerede i 10. årh. eller før. Nom. -*r* er jo i reglen

bortfaldet, undt. i de velkendte ord (se Noreen § 380, 1). I vestnordisk findes *yrðr* som v. l. til *urðr* (Ytal 28), men her brugt som mask.; dette kunde bero på senere tiders forvanskning (i Þorbj. skakk. 3: *urð dró* osv. kan man strængt taget ikke se ordets kön). Men i hvert fald er formen *yrðr* bemærkelsesværdig. — I Höfuðl. 7 hedder det: *æstusk undir | við jöfurs fundi*. Således har Egill ikke rimet; det er givet. K. Gíslason rettede teksten til: *æxtu undir jöfurs of fundir*; jeg har i virkeligheden aldrig fundet denne rettelse så tiltalende. En anden og lettere udvej vilde det være, simpelthen at skrive *fundir* af et fem. *fund* (ældre **fynd*), sv. *fynd* (gutn. *fyndr* m.). Men rimet viser i alt fald, at omlyden her er gået tabt. Mindre vægt tør jeg tillægge Óláfr hvítaskálds form *byrðum* (2, 12): *fyrða*, uagtet jeg betragter det som rimeligt, at vi her har et ord, der har beholdt sin omlyd — ved siden af mask. *burðr*.

I denne sammenhæng kan formen *farðir* Haustl. 20 (: *garði*) nævnes. Hvis der foreligger en \bar{o} -st., (altså af en grundform *faripō* — *farþu* — **förð*), måtte *farðir* her stå for *farðar*; jfr. *vörð* 'kvinde', flt. *varðir*. Ordet findes kun på dette sted.

Dativ af fem. \bar{o} -stammer. I en mængde tilfælde findes endelsen -u, hvorledes den så end er at forklare. Den findes i alle slags ord: *hlíðu* Grí. 35; *föru* Þork. ham. 1, 2 (sent); *eggju* St. Sjón. 2, *eyju* Kveld, Eyv. Hák. 6, *helju* Þjóð. A. Lv. 25, Edd. passim, *meyju* Hhund. I 19, Oddrgr. 12, *þýju* Hhund. II 2 (men *mey* f. eks. Hávm.), *Siggju* Þ. Sjár. 4, 1, *Fjörgynju* Oddrgr. 11; *döggju* Bdr. 5, Hhund. II 38; navnlig hyppigt er dette i tungstavede ord og ord på -ing, -ung, ord som *borg*, *braut*, *fold*, *gípt*, *grund*, *höll*, *jörð*, *leið*, *mjöll*, *mold*, *mörk*, *reið*, *rein*, *rönd*, *rödd*, *sól*, *snót*, *strönd*, *stöng*, *vist*, *ván* (*ón*), *þjóð*, *öld*, *önd*; *lypting*, *sæing*, *fylking*, *gisling*,

píning, reidning, skæting, verðung; og endelig i kvindenavne, se Skj. spr. 42. 44. På Rök findes svarende hertil *ströndu*. Det er klart, at dette -u ikke er noget helt sent fænomen, men findes hyppig allerede i 10. årh. eller hos de ældste skjalde og i de ældste digte; ved siden deraf findes også u-løse former. Noreens fremstilling i Die gesch. d. nord. spr. § 192, 3 er ikke fuldt i overenstemmelse med kendsgærningerne. Formen findes langt hyppigere og tidligere, end man skulde formode efter det dér fremstillede.

systir. Gen. sg, hedder i reglen *systur*, således ikke blot i prosa i almlh., men også i de ældste tider, sål. i Ghv. 5 (*systur hefna*), Eg. Lv. 43: *mér brásk minnar systur*; og denne form anses for at være den lydret udviklede (jfr. de andre beslægtede ord). Symons har — tildels følgende Sievers — imidlertid også antaget en form *systri* i dat., mulig i Lok. 36 (hvor der dog sikkert ikke er grund til at antage en sådan form), men navnlig i linjer som *ok systur sinnar* (Goðr. I 20), samt i acc.: *senduð systur helju* (Atlam. 56). Hvad den første linje angår, er teksten der ikke helt sikker; der er udfaldet et ord foran: [*valda megir Gjúka*] *mínu ok systur sinnar*; et *ok* er her egenlig overflødigt og ulogisk. Desuden findes der i dette digt metriske uregelmæssigheder. Med den nævnte linje (med *ok*) stemmer 8₁: *Sjalf skyldak götva*, ialfald hvad stavelseantal angår. I Atlam. kan der også findes linjer, der er metrisk for lange efter skemaet, f. eks. *ganga mun ykr andæris* (v. 14), *blæju hugðak þína* (v. 15), *löttu ávalt ljósar* (v. 31), der jo ganske kan sidestilles med den nævnte linje. Under disse omstændigheder kan jeg ikke erkende tilstedeværelsen af en form som *systri* i gen., og heller ikke i acc. eller dat.

halr — höldr. Disse former menes at bero henholdsvis på *halip-* og *halup-*. Af *halr* findes i de gamle digte

alle former undt. gen. sg., dat. og gen. pl.; men dette må sikkert bero på en tilfældighed. I eddadigtene findes plur. *höldar* osv. helt igennem, samt nom. sg. som egennavn i Rígsþ., men dette forudsætter naturligvis tilstedeværelsen af *höldr* i tidligere tider. Dette kan suppleres med dat. *höldi* Sigv. 5, 2 og gen. *hölds* Korm. Lv. 23. Uden tvivl har bægge former stået ved siden af hinanden lige fra den historiske tids begyndelse eller endnu tidligere. Jeg skulde tro, at man allerede i urnordisk kunde forudsætte former som *halupar* og *halir*; jfr. forholdet med *öl* (der jo allerede i de ældste digte er så vidt fremskredet, at det er blevet va-st.) og *öldr*. Der kan dog også være spørgsmål, om *halr* har noget som helst med *höldr* at gøre, og om ikke ordet er navn på beboerne af *Halland*; jfr. *ýtar* (= *Jótar*), *virðar* og lign.

Der er endnu flere gammeldags ordformer, der kunde nævnes, som *ísarn*, *mél-* (se M. Kristensen Arkiv XXIII, 240), *yr-* i *yrþjóð* (eller også *ur-*?), der spredt forekommer. Jeg skal hertil føje, at Marstrander har ment i irsk at kunne påvise formen *kvena* ∅: *cuiniu* = **kvenu* (s. 93 og især 107)¹. Dette er meget interessant, og herefter vil man kunne forklare *kuinu* i en mansk indskr. (jeg er enig med Marstrander i, at der her ikke kan være tale om et *kvinna*). Denne form skulde da vel også være at finde i Lilj. 242 (Bugges afhdl. s. 234; jfr. Noreen, Altschw. grtik. § 166). I og for sig er der intet i vejen for at antage tilstedeværelsen af en sådan form, selv om den ikke lader sig påvise i de gamle digte. Jeg vilde dog nære store betæneligheder ved at indsætte den. Til syvende og sidst er det dog vel næppe sikkert, at dette *cuiniu* er nordisk og ikke angelsaksisk.

Endelig skal jeg omtale ordet *már* (*mór*). Grundform

¹ *Portchuine* vil jeg se ganske bort fra; det må være fra angels.

er *maihwar* eller *mai(g)war*; den sidste form skulde blive til et *māwar* og dette til *māur—mór* (*mór*) (E. Olson, Urg. hw i nord. språk, Arkiv XXXI s. 15—16, Kock Ljudl. I 329, jfr. også Noreen § 74, 2). Man finder nu ganske vist et par gange skrivemåden *mo-* (f. eks. *mostallz* Steinunn 2, de fleste hdss. har dog her *ma-*, *mogrennir* VGl. 9), men *má—mó* er dog den form, som i det hele forudsættes af digtene; jfr. *már : báru* (Haustl. 3, Þ. þyn., Hallfr. Lv. 16), *: sárum* (Arn. 5, 8), jfr. *más : krás* (Háttal. 25 b). Intet *mór* kan således konstateres ved hjælp af rim.

Ang. *nátt* (*nótt*) — *nótt* henvises til Skj. spr. s. 65, hvoraf det fremgår, at *nótt* optræder først temmelig sent, hvorimod kun *nátt* (*nótt*) kan konstateres i ældre tider.

Der kunde endnu anføres enkeltheder fra navneordene, hvoraf det ses, at gamle former længe kunde holde sig (som f. eks. *Starkeði* dat., *Vetrliði*, jfr. ord som *Nóregr* — af *Norðvegr* —, *Selund*, *óf* og fl., hvorom der kan henvises til Lex. poet.).

Adjektiver.

u-stammer. Oprindelige sådanne er *døkk*, *gløgg*, *kyrr*, *sterkr*, *þykk* (jfr. Noreen § 414, anm. 2). I alle andre tilfælde mærkes kun a-stamformer (f. eks. i *harðr* osv). I *døkk* findes, såvidt rimene når, overvejende ø: *døkk- : kløkkva* (af *klekk-*), *: søkk* (Arn. 5, 21, 24), *: støkkva* (Þjóð. A. 3, 15), *: hrøkkvi* (Geisli 16); derimod *døkk- : nøkkva* (Anon. (X) I B 10 a); dette *nøkkvi* har vokalen ö (Gldr. 2). Her kunde der måske være tale om unøjagtigt rim. — *Gløgg* findes kun i dat. sg. *gleggum* rimet på *egg-* (Þorm. Lv. 9); det var jo tænkeligt, at der forelå rim ø:e, jfr. ovf. om rim i:y (af i); i hvert fald er et sådant rim tegn på gammel tid. — *kyrr* findes kun med y og rimer: *kyrra : hyrr* (Arn. 6, 8), *kyrru : fyrr* (Þjóð. A. 1, 21). Hfr. Lv. 2₁ lyder:

kvánar hyrr af kyrr; her kunde det være fristende at indsætte *kvirri*, men helrimet er ikke grund nok. I prosa findes eksempler på *kvirr*, se Fritzner. — *Sterkr*. Denne form er bleven den enerådende. På Karlevi findes *rógstarkr*, og hertil findes sidestykker: *hugstarkr* hos Korm. Lv. 8 (: *markar*), *ógnstarkr* (: *mörku* hos Þorl. fagr. 10, men *rádsterkr* (: *merkjum*) Goþþ. sindr. 8, *sterkan* (: *merkr*) Hólmg. B 1, (: *verki*) Bjhit. 2, 15 osv. Her har således bægge former været brugte side om side i 10. årh. — *Þykk*: vi finder *þjokkum* (den form vi, bortset fra o, væntede i dat.) i hds. hos Grani 1 (11. årh.), og i sammensætn. *þjokkvaxinn* Húsdr. 3 (jfr. verb. *þjokkva* : *flokk-* Sigv. 11, 2); *þykk* findes sjælden, se Lex. poet. — Endelig hører mulig hertil *twistr*, hvor vi finder *tyst* (fem. Sigv. 11, 9, men *twista* gen.: *mist* Korm. Lv. 21). — Derimod er *-lundr* : *-lyndr* af anden art,

va-stammer. *kløkk*, rimer på *døkk-* (se ovf.), på *nøkkvat* (Bj. hit. Lv. 2), på *støkkva* (Þmáhl. 10). — *kvíkr*: dette findes flere steder, *kvíkvan* : *svík* (Eg. Lv. 42), : *blik* (Hfr. 3, 20), men *kykvan* : *-strykvins* (Þ. Brún. 2). I Sigv. 12, 23 må der enten læses *kykvir*, som gode håndskrifter har, eller *kvíkvir* (v. l. *kvíkir* er yngre og metrisk urigtigt)

Andre adjektiv-former.

Superl. til (*góðr-*) *betri* lyder *beztr* i reglen i prosa, men former med a findes dog. Som bekendt skulde ordet i nom. osv. hedde *betistr*, men i de sammentukne former skulde vi have *bazt-*; her måtte der komme udjævning, den kom også og til bægge sider; således er **betistr* afløst af *beztr* (jfr. forholdet med participier af kortstavede ja-verb); i det hele er der her foregået en fuldstændig sammentrækning. Vi finder da *baztan* (: *vast*) Bragi 2, 4 (her har alle hdss. a undt. U), *bazti* (: *last*) Sigv. 3, 7 (med e mange hdss.),

baztan (: *vasta*) Markús 3, 2; i hdss. skrives det flere steder, f. eks. Ytal 37 (*bázt* i J.), og i cod. reg. (Edd.): *bazt(r)* 5³⁰, 6²², 7³⁰, 9²⁰ (alt i Hávm.), 47³, 88¹³, *bözt* 59³ (*beztr* findes 3 gange).

yfrinn-ærinn. Noreen synes (§ 227, Arkiv VI, 312 f.) at betragte disse 2 ord som i grunden identiske. *Yfrinn* findes kun i de usammentrukne former og allerede hos Egill; *ærinn* synes at være ligeså gammelt for tilsvarende formers vedkommende; *yfrinn* skulde da være den oprl. form, og det er ikke vanskeligt at aflede det. Hvis *ærinn* er opstået af *yfrn-* (i de sammentrukne former), er *æ* vanskeligt at forklare (alternativ forklaring findes hos Noreen, Ark. VI, 313 anm.). K. Gíslason tænkte på en afledning af *ór* (*óR*), hvilket vilde være tiltalende (*ærinn* 'ud over måde', meget stor). Men et er sikkert, at bægge former er historisk jævnaldrende, og er de identiske, må den differentierende proces være foregået i forhistorisk tid.

ýmiss. Grundformen er (*ý*)-*missar*, altså med langt s i roden; denne form findes i de ældste digte: *ór ýmissum áttum* (TorfE. 4), *ték ýmissar Ekkils* (Sigv. 3, 10), *ok þó ýmissir* (Sigsk. 42), *né ýmissum* (sst. 40), *Ullr ýmissum* Þul. II 4, jfr. Skj. spr. 71. Det var ikke at vente, at denne form kunde hævde sig; som sidste led måtte *miss* svækkes i betoning og derved blive til *mis* (hvortil også ntr. *ýmist* kan have bidraget), og efter at dette var sket, måtte ordet underkaste sig den sædvanlige sammentrækningslov: *ýms-*, hvor vokalen også kortedes: *yms-*; disse former findes tidligst hos Gunnl. (Lv. 7) og Stúfr (3), altså temmelig tidlig¹),

æri. Denne form i komparativ er jo den, man ventede (af *joⁿhír-*), — den yngre er *yngr* —. Den gamle form findes hos Holmg. B. 6 (*þóttu ek þás æri*), Óttarr 3, 1 (*fórat*

¹ Jfr. K. Gíslason: Aarbb. 1866 s. 294 f.

fylkir æri), Arnórr 2, 8 (*Mæra gramr til landa æri*), 5, 5 (*æri Einars hlýgra*); i Edd. findes formen Akv. 6. 12. Denne form har holdt sig langt ned i tiden; forf. til den 1. grt. afhdl. bruger den i et af sine eksempler; i 1812 (ældste del) findes den nogle gange (se Ordf.). Den yngre form, analogiformen *yngrí*, er dog ikke så helt ung heller; den findes tidligst hos Gunnl. Lv. 7 (*lyngs : yngrí*) og i Sigsk. 20, og der er ingen grund til ikke at antage, at den kan være så gammel. Superl. *yngrstr* findes i Rigsp. 41; et *æstr* synes ikke at foreligge.

víss. Ved siden af *víss* har Symons antaget et *viss*, der dog kun skulde findes i ntr. (se artiklen i Gerings Wörtb., samt *óviss*, hvor det samme er tilfældet). Forudsat at bægge adjektiver havde eksisteret, vilde det i og for sig være vanskeligt at skælné mellem dem i håndskrifterne (medmindre ss var skrevet fuldt ud; en sådan skrivemåde findes vist aldrig), og da navnlig når det gælder ntr., hvor et enkelt s under alle omstændigheder måtte skrives. Det er derfor ikke helt let at se, efter hvilke kriterier Symons skriver *vist*; det måtte være efter betydningen, idet han og Gering så skarpt skælnér mellem bet. 'sikker, bestemt' og 'vís, klog'. Dette er nu efter min mening urigtigt. Der foreligger allevegne et og samme adj., *víss*, i to betydninger, der er let forståelige på grund af deres inderlige slægtskab. Nu til dags hedder det altid (*ó*)*víst* = 'bestemt, ubestemt' ikke *vist*; *viss* kendes kun som et åbenbart ungt låneord fra dansk i bet. 'viss, forskellig', og dette beror på sin side på tysk (*ge*)*wiss*. Et *viss* kan overhovedet ikke antages hverken for oldsproget eller middelislandsk. Jeg henviser til ekss. i Lex. poet. Hvor der findes *vist* i rim, som hos Sigv. 3, 18 (og et par steder i Harmsól, 2. 35) er dette at betragte som en fakultativ forkortelse af lang vokal lige-

som i så mange andre tilfælde (se K. Gíslasons afhdl. Quantitet 1866).

Adjektiva på *-ugr (-igr)*. Disse trækkes som bekendt sammen foran vokalendelser. Ved 1300 findes *auðigir* (og senere lignende former i nyisl.). I den ældre tid findes ét eks. på det samme: *verk dreyruga serki* (Hást. 5). Denne ganske enestående form er ret mistænkelig — verset selv er det ikke —, og det er ikke for dristigt at antage en forvanskning af verset, der kun findes i ét hds.; det er deri, at det uforståelige *auðimenn* findes. Man kunde tænke sig, at det oprl. f. eks. var *dreyrfáa* eller linjen har lydt *verk . . dreyrgrá s.*, en stavelse mangler.

Pronominer. Det er især i denne ordklasse, at vi i de gamle runeindskrifter fra 9. og 10. årh. finder afvigelser fra det (senere) litteratursprog, og da blandt demonstrativerne. Vi finder i Norge formerne *þansi* (Vang), *þaimsi* (Karlevi), *þusi* (Alstad), men intet *sasi* eller *susi* (derimod *sa* Galteland, *su* Dynna, bægge fra 11. årh.). Fra Danmark har vi *sasi* (Flemløse, Egtved), *þansi* (passim), *þaasi* (Tryggeve.), *þasi* (acc. pl. fem.; Glavendrup, Læborg), *þausi*, *þusi* (passim; *þusi* Jællinge), altså flere former på *-si*. Fra Sverrig haves i de tidligere anførte indskrifter: *þansi*, *þinsi* (Härened, Högby, Bjälbo), *þisi* (acc. pl. fem., Bjälbo), svarer nærmest til de norske former; endel flere findes fra senere tid, *þesi* (acc. sg. fem., Bro), *þensa* (acc. sg. masc., Gripsholm I og a. st.), *þausi* (Tystberga). I litteratursproget findes, dog sjældnen, formen *þvísá* (Are; yngre vers); en anden form er *þeima*, der er ret almindelig, findes hos Eg. Lv. 21, VGl. 4, Korm. Lv. 47, Gunnl. Lv. 5, Sigv. 2, 10 osv.; *þvísá* findes hos Eyv. Lv. 11, G. Súr. 24, Sigv. 7. 15 osv. Ellers ingen *si*-former. Det er nu meget muligt, at endel af sådanne former er efterhånden gledet ud af be-

vidstheden og erstattede af andre nyere. Let kunde de andre former indsættes, og fristende vilde det være i en linje som Egils: *ljósheims of bör þeima* at rette det til *þeimsi*; men formen *þeima* tør man dog ikke røre ved, da dens eksistens göres utvivlsom ved dens forekomst hos senere skjalde (i det 12. årh. og senere, hvor den vel bruges som en arkaistisk form). Udviklingen af de (yngre) litteratur-former går da også ret langt tilbage i tiden. Acc. sg. masc. *þenna* findes hos Háak. góð. 1. (*menn : þenna*), Eg. Lv. 20 (: *hennar*) og fl.; denne form bruges udelukkende på de manske runestene, hvis *þana* er = *þænna* (én gang skr. *þena*). — Dat. sg. masc. *þessum*: Gísli þorg. (beg. af 11. årh.; : *hress*), og vistnok Hólmg. B, 7 (*fersk ván gleði þessum*), jfr. G. Súrs. 5 (*hnetr less en þreyr þessa*); acc. sg. fem. *þessa*: G. Súrs. 6 (*kominn es þyss í þessa*), Gunnl. Lv. 6 (: *ness*); dat. sg. fem. *þessi*: Jökull 2 (*byss mér blóð ór þessi*), — for ikke at tale om andre kasus. Der findes dog enkelte former, der ikke tilhører litteratursproget, og synes sikre, således *þanna* (blanding af *þannsi* og *þeima*?) Hólmg. B. 3 (: *mann*; rimene er ellers regelrette), Þjóð. A. Lv. 8 (: *annars*; ligeledes), *þissa* Korm. Lv. 48 (: *miss*-; rimene ellers ligeledes); denne form kunde slutte sig til former som *þina* Klepp osv., modsat *þana*. Videre kommer man vist ikke med de forhåndenværende midler.

hvaðarr. Således skulde det pron. lyde, der svarer til gr. *πότερος*, got. *hwaþar*. I de sammentrukne former måtte *hvaðr*- blive *hvár*- (i visse casus *hvór*-), og da disse var så mange, trængte denne form sig ind i de usammentrukne. Af de oprindelige findes dog enkelte få rester, således hos Korm. Lv. 55 *hvaðart tveggja* (*hvaðartv.*): *brúnleggs hvaðartveggja* (ϔ: *halsfang*), hos Glúmr, Gráf. 11: *hvaðarr tveggja*: *brúnleggs hvaðarr tveggja* (ϔ: *bróðir*). Det er

muligt, at sådanne former burde indsættes, hvor metrum tillader det; Symons har indsat *hvaðarr* i Vafþr. 9; den kunde også tåles i Lok. 33 (*vers hóss eða hvaðars*).

hverr. Dette pron. er en ja-st.; altså skulde acc. sg. masc. lyde *hverjan*; i litteratursproget findes udelukkende *hvern*, der er dannet efter de andre pronominal-akkusativer (*minn* osv.). Formen *hverjan* findes dog ikke sjældnen, både i eddadigte og skjaldekvad. I Edd. findes formen i Vspá, Vafþr., Grí., Skírn., Hym., Guðr. I, Sigsk., ialt o. 16 gange; hos skjaldene findes den hos VGl. 3 (*halfs eyris metk hverjan*), »Finngálm« (Skjalded. I 176: *hildr stendr hverjan morgin*), og engang ved lærd efterligning. På den anden side findes *hvern* meget ofte lige fra og med Kormákr, G. Súrs. osv. Ubetinget må formen betegnes som tilhørende det 10. årh. (og vel også den 1. del af det 11.), men da som værende ifærd med at uddø.

ér. 'I' er kort og godt eneherkende i digtningen inden 1100.

engi. Dette pron. har en rig udvikling og ender, som bekendt, med at blive en va-stamme med omlyd af e til ø. Denne udvikling begynder, såvidt man kan se, ved midten af 10. årh. med, at nom. sg. masc. får den sædvanlige endelse -r, *enr* (hvortil fem. *eng*); derefter var der kun et kort skridt til former som *engan*, *engum* osv.; dog holdt *engi* sig meget længe i acc., medens adjektiviske endelser satte sig — og det måske endnu tidligere — fast i de andre casus (i fem. og plur.); ntr. *ekki* og gen. sg. masc.-ntr. holdt sig dog. Formen *engi*, nom. acc., findes hyppig; *enr* i nomi. masc. hos Sigv. 3, 8, Óttarr 2, 18; at den ikke findes tidligere, må være tilfældigt, da nom. fem. *eng* findes hos Korm. Lv. 12. I cod. reg. findes *enr* 59^s, 16 (Reg.), og *ong* 10¹⁵ (Hávm., interp.). Om andre former kan henvises til Skj. spr. s. 83—84.

hinn (*enn*, *inn*) som artikkel. Den almindelige lære er, at der fra først af (o: så langt vi kan komme tilbage) har været to former (ord) ved siden af hinanden (*hinn* og *enn*). Ejendommeligt er det nu, at runeindskrifterne overhovedet kun har *hinn* som artikkel (nom. *hin*, Røk; acc. *hin* Skivum, Skærn I osv., gen. *hins* Sønder Vissing, Hune, Oddernes; to gange i de manske indskrifter), aldrig *enn* eller *inn*. Jeg tror derfor, at den almindelige lære om et oprindeligt *enn* som selvstændigt ord er ganske urigtig. Det er *hinn*, der efterhængt er blevet til *inn* (h måtte efter r, s og oftere falde bort i udtalen) og *enn* på grund af dets ubetonethed, og så opstod *enn* som selvstændigt ord ved at det løsnedes fra substantivet. Dette er formentlig sket i løbet af det 11. årh.; man finder dog den efterhængte art, f. eks. hos Korm. Lv. 58 (*mannsins*, *dalkinn*); hos Arnórr findes den sikkert (2, 15); man har nødig villet antage, at den fandtes i 10. årh. og det må betegnes som usikkert, tiltrods for Korm.; dog kunde også let *hinn* blive til (*inn*-)*enn* i ubetonet stilling mellem et subst. og adj. I Ordf. findes *hinn* som art. hyppig, *inn* ikke sjælden og *enn* meget ofte. Jeg tror derfor, at Torp har set ret, når han i Nyno. et. ordb. (under *hin*) siger: »dog er det mulig at *enn* bare er en tonløs form af *hinn*«. Dette havde oplr. upåtvivlelig langt í, og stilles vist af Torp rigtig i etymologisk henseende.

nøkkurr, herom kan henvises til Skj. spr. s. 83, hvoraf det fremgår, at sekundære former som *nakkvar*- optræder ret tidlig, i 10. årh. (hos Egill), og vidner således om en vidtskreden udvikling.

Talord. Om disse kan der i det hele henvises til Skj. spr. Her kan særlig fremhæves formerne *tvá* og — ved analogi — *tváa*, medens *þrír* viser et mere fremskredent standpunkt, idet der her, naturligt nok, i acc. masc. kun

findes *þría*, da en acc. på -í ikke kunde føles som sådan. Hvor langt denne form går tilbage, vides nu ikke, men uden tvivl er den ældre end 800.

Udsagnsord. Også her er der enkelte særlig gammeldags former, der kommer i betragtning. I det hele og store svarer de gamle kvads verbalformer til litteratursprogets.

I dette findes udelukkende former som *brenna*, *renna* intr., istedenfor *brinna*, *rinna* (som *finna*, *vinna* osv.); disse gamle former findes nu enkelte gange sikkert, således Haustl. 13. 15 (*sköpt ginnunga brinna*; *ginnunga vé brinna*; rimeligvis også hos Glúmr. Gráf. 5: *brinnanda sák rinna*; hos Þ. Skall. 1 kan *brenna* både være trans. og intrans.; er det det sidste, er det her det ældste eksempel på e i dette ord, der findes); *rinna* findes G. Súrs. 32 (*vílsinn ofan rinna*), Ein. þver. 1 (*þremja linns at rinna*), Korm. Lv. 9 (*minn hest und þér rinna*), 18 (*linns þjóðáar rinna*), 49 (*annat sinn of rinna*), Hfr. Lv. 2 (*Kolfinnu mér rinna*). Sikker er disse former eneherskende i 10. årh.; i det 11. årh. findes *renna* hos Þjóð. A. Lv. 6 (*Sveins menn fyrir renna*), 7 (*menn Sveins þeirs nú renna*). Altså fra og med midten af 11. årh. er de yngre former allerede i brug, hvad der måtte forekomme mærkeligt.

En form svarende til *segja* f. **saga* og lign. findes én gang af verb. *mega*, nemlig *megja* og det hos Harald hárfagres ældste hirdskjald Auðun; det er denne form der ligger til grund for *mega*, idet dette er omdannet efter *knega* og *eiga*, så at j er gået tabt.

Et verb. som *þekkja* (af *þankjan*) skulde (som f. eks. *þykkja*—*þóttá*) i præt. hedde *þátta* (af *þahta*; got. *þagkjan*—*þahta*); dette *þátta* er i litteratursproget afløst af analogiformen *þekða*; men den oprindelige form findes dog:

Haustr. 16 (*vátt sinn bana þátti*), Ólhelg. Lv. 2 (*þóttut mér es þáttak*), og — måske ved lærd efterligning — Geisli 48 (*þátti sinn á sléttu*), Oddrgr. 17 (*borg of þátti*); at der skal læses *þátti*, f. eks. Þry 31, er meget rimeligt.

knýja. Præt. af dette verbum hed eller skulde hedde i urnordisk *kniwiðō*, og dette skulde blive og blev *kníða* (A. Kock: Uml. u. br. s. 215), part. *kníðr*. I litteratursproget findes kun formen *knýða*, *knýðr* (*ý* fra inf.), *knúða* osv. I digtene findes nu i rim hos Ólhelg. 2 *kníða* : *hríð*, og så sent som hos Markús, Eirdr. 24, *kníða* : *síðu*. Denne form har altså holdt sig længe ned i tiden; og i overensstemmelse dermed findes formen ofte i afskrifter af digte, sål. i cod. af eddadigtene i Hym. 23, Guðr. II 35, Akv. 31, Am. 38, i skjaldedigte, her dog ofte med varianter (*knúð-*), Eyv. Hál. 14, Þ. Kolb. 3, 10, Sigv. 2, 1, Bölv. 2, Mark. 1, 12. 19, Gisl 1. 3, Ívarr 37, Rekstefja 15 (her *kníðu* i ét hds.), Máni 3, altså ned til sidste halvdel af 12. årh. (i Ordf. findes ordet sjældent, og kun *knúði*).

Af samme art skulde *gnýja* være (se Kock l. c.). Her findes dog så godt som udelukkende — verbet findes ikke så ofte — *gnúð-*. Kun et sted, rigtignok i Glðr. 5, findes var. *gníðu* i 2 hds. (Fris, 1e β.). Det er ret vanskeligt at forstå, hvorledes denne form er indkommet netop i disse to — temmelig unge — hdss. Man fristes til ikke at tillægge den en videre stor betydning; Torp antager, så vidt jeg kan se, en rod *gnú-* (ikke *gniw-*).

To participialformer skal her tilføjes med u i roden, hvor litteratursproget har o, *kumnum* (: *sumr*) Hfr. 3, 24; her er jo formen, foran u i endelsen, netop den væntede; *suknir* (: *druknuðu*) Steinn Herd. 3, 4; her er formen en analogiform istf. den væntede form *sokn-* (af *sunkan-*). Dette viser, at formen med u sikkert i tiden för 1100 må have

været ret almindelig, selv om den ikke oftere ligefrem kan konstateres.

hafa. Præs. lyder i reglen *hefr*; herom kan der henvises til Sievers Metrik § 36, pkt. 6 og de dér anførte steder. Denne form er dog sekundær, da *hefir* må være den oprindelige; rimeligvis har den hele tiden holdt sig ved siden af den anden, siden det blev den, der hyppigst findes i de gamle klassiske hdss. Sievers har anført nogle linjer, hvor *hefir* efter al sandsynlighed findes. Det ældste eks., ikke nævnt af Sievers, er vistnok G. Súrs.: *allvaldr hefir aldar*¹ (se Skj. spr. 109). På Härened findes *hifir*.

gerva, gera; herom kan henvises til Skj. spr. s. 102—03.

Jeg har tidligere omtalt 1. pers. sg. præs. med tilføjede -mk af formen *bjóðumk*, hvor *bjóðu* er den oprindelige form. Prof. M. Hægstad har (i Arkiv XX) fremdraget nogle former uden -mk, hvori han ser de oprindelige uomlydte former; det er forekomsten af former som *hallt ec* (et hds. af Gulat.-loven fra midten af 13. årh.; for *held* altså), *firir bioð ec* (et andet hds. af samme fra 14. årh.; et diplom o. 1300 og i et hds. o. 1330), *firer bidod(!) ec* (diplomtranssskr. fra 1333; *bidod* skal være fejlskrift for *biod*), *firir lát ec* (Eliss., hds. fra o. 1250), *fáek* (Þiðrekss.; v. l. *fæ*), *kioss ek* (diplom 1434), *skjót ek* (lovhds. o. 1300), *kom ec* (Barl., hds. o. 1250), *Blótka* (Sonat. 23); hertil skal også høre *bitt ec* (sst. som det første eks.), og *Ritt ek* (dipl. 1325), bægge for *bind(u)* og *rind(u)*, samt *ec upp stat* (Strengleikar) altså for *stönd*. De sidste former kan man lade ganske ude af betragtning; at *stat* ∴ *statt* skulde være analogiform efter imper. er ganske usandsynligt; hvis der ikke her foreligger en grov skrivefejl — som udg. forudsætter —,

¹ I min udg. ændret, vistnok med urette, til *of hefr*.

kunde formen mulig forklares som *stát* (af *stá*). M. h. t. de andre former kan jeg henvise til min artikel (Arkiv XXI) imod den her fremsatte opfattelse, hvor jeg søger at godtgøre usandsynligheden deraf¹. Det er forekomsten i meget sene håndskrifter, der her har sin betydning. Störst betydning har formen i Gulatingsloven (og lovene) og Sonat. Kun på disse steder kunde der være tale om at antage formen, og da især i Sonat. Men opkomsten af det svage *blóta* gör det noget usikkert, hvorvidt en form *blót* her eksisterer.

j-infix antages efter g og k i verberne *svelga*, *blíka*, *svelgja* og *blíkja*; således hedder også det første endnu, det sidste er forlængst gået ud af sproget og erstattet med det svage *blíka*. I disse verber må j dog betragtes som sent og sekundært, i *svelgja* påvirket af det svage verb. *svelgja*, *svelgða*. Den oprindelige form findes i et vers af Þorg. Hölluson (o. 1000), *svelga : Helga* (verset er runhent). *Blíkja* findes i inf. meget sjældnen, vistnok kun i Þorbjörns Haraldsk. 11, her skrives der *blíka* i K (af Hkr.) og Flat, men *blíkja* i alle øvrige; men også her var det et svagt verb. *blíkja*, *blíkði* ved siden af; herfra er vel j indkommet i ordet i disse hdss.

Biord.

enn, en. Der er her tale om 3 forskellige ord, der i form er falden sammen.

1) *en* f. ældre *an*, der hyppig findes i den ældste pros. litteratur; i digtene bör den sidste form indsættes allevegne; på grund af ordets ubetonethed kan dette ikke konstateres ved rim eller desl. Den endnu ældre form var *þan*, der ikke kan eftervises i norsk-islandsk, men da den findes på en mansk runesten (Bugge, Aarb. 1899 s. 243; *beta es...*

¹ Jeg frafalder dog nu min mening, at *fyrirbjóða* er et låneord.

pan), har formen vel også eksisteret i norsk-isl. i den ældste tid; at ordet på runestenen skulde være påvirket af angelsaks. er ikke meget rimeligt.

2) *en* = *men* (eller = *og*); den ældre form var her *enn*, samme ord som oht. *anti*, *ændi* osv., af en grundform *anþī-*. Ligesom *umb—umm* blev ubetonet til *um*, blev *enn* også til *en*, men fuldformen findes dog ikke sjældnen og da på betonet plads i verslinjen, f. eks. *enn til ökla svanna* (Korm. Lv. 2), *Enn á vit* (Ytal 3), *enn við enga svinnu* (Þorv. víðf.), *enn af breiðu bjóði* (Haustl. 5), *enn at eggja sennu* (Tindr Lv. 1), *enn af ungum svanna* (Hfr. Lv. 18), *enn þás sék á ságu* (sm. 24), *enn of íðnir manna Bj. Hall. 3* osv., *enn á hælum* (Hym. 34), *enn á brjósti* (Þry. 16), *enn af geirum* (Hhund. I 15), *enn af hesti* (sst. 17) osv. Dette ord skrives aldeles overvejende *en* i de ældste hdss. (se Ordf.). Hvorvidt der i de ældre digte altid burde skrives *enn*, kan ikke hævdes, men urimeligt er det ikke.

3) *enn* i lat. 'endnu' forudsætter grundformen *anþiz*, der findes sideformen *eðr*, af roden *an-*, den samme som i *annarr*, egl. 'anden gang, atter'. Efter Torp har dette *enn* fortrængt det gamle *in* (svækket form af *pan-*) efter komparativ (*betri en*). Foran komp. er det vel netop dette *enn* (betonet). Dette *enn* har sin fulde form, da det altid er betonet (undt. efter komparativ, hvor det jo altså skulde have en anden oprindelse). Eksempler herpå er overflødige.

en 2 er altså i denne forbindelse det vigtigste.

fram. Herom kan henvises til K. Gíslason: Udvalg, indledn. s. XVII f. Det er overhovedet rigtigst altid at skrive langt *m*; men at også *fram* har eksisteret, endogså i en meget gammel tid, fremgår af Egils Höfuðl. 4 (: *gram*) og 20 (: *nam*). I hdss. findes *fram* meget hyppig.

Ang. biord på *-a*, *-la*, *-liga* henvises til Skj. spr. s. 112—15.

Nægtelser. Ang. *-at*, *-t*, *-a* henvises til Skj. spr. 119—20. Hvad specielt *-at*, *-a* angår, er det så godt som umuligt at sige, hvorledes det forholder sig dermed, da denne stavelse altid er ubetonet. Kun i runhent versemål kan formen sikkert konstateres, men her forekommer naturligvis meget få eksempler, som *gat-a : skata* osv. (så sent som i Háttat. 90). Om oprindelsen til *-at* se A. Kock Zs. f. deut. alt. XL, 194 f.

eigi. Dette er den hyppigste pros. nægtelse, sammensat af *ei*, der er en tonesvækket form af *ey*, og *gi*; *ekki* (*etki*) er egl. ntr. til *engi*; spørgsmålet er, hvor tidlig kan overgangen af dette til ligefrem nægtelse (= *eigi*) konstateres, og lader dette sig overhovedet gøre? Spørgsmålet vanskeliggøres ved, at ordet i hdss. i reglen er forkortet, samt ved at disse er så unge, at de er fra en tid, da sammenfaldet var sket. Det er rimene, vi så har at holde os til. I de gamle digte optræder jo *-at* som efterhængt nægtelse; ved siden deraf findes *né* hyppig alene (f. eks. Arb. 7, Eg. Lv. 5. 11. 22, Eyv. Lv. 4, Eskál. 2, 2, Vell. 3 osv.). Undersøges nu forholdet med *eigi* i digtene, findes det oftere i rim: *stendr eigi þat þeygi* (G. Súrs. 17), *es óvægins eigi* (VGl. 11), *drepr eigi sá sveigir* (Eskál. Lv. 2), *oss hlægir þat eigi* (Þjarlssk. 4, 4), *þótt orfbægir eigi* (Hfr. Lv. 17), *gjalfreigs ok hefk eigi* (sm. 25), *þák eigi löð lægis* (Anon. (X) III C 2), *eigi mun sús eigum* (Þ. Brún. 1), *berr eigi sá sveigir* (Ólhelg. 5), *réd eigi goð gýggjar* (Sigv. 7, 4), *ættvígi má eigi* (sm. 7, 7), *bægisk öld svát eigi* (sm. 13, 13), *krýpk eigi svá sveigir* (Bersi 1, 3), *ófeigum varð eigi* (Þorm. 1, 10), *víksk eigi þat vága* (sm. Lv. 20), *eigi hræddusk ægi* (Ótt. 2, 14), *eigi gaztu liðskost lágan* (Arn. 2, 5), *eigi létuð jöfra bági* (sm. 2, 17), *eigi þraut við ægi* (sm. 5, 13), *valleigs brökun eigi* (Hharð. 19), *eigi es járni bjúgu* (Þjóð. A. Lv. 23), *látrs sveigjanda eigi* (St. Herd.

1, 6). Men desuden forekommer *eigi* mange andre steder, og det er da næsten konstant, at håndskrifterne har *eigi*, eller forkortelser, der må tydes således; rent undtagelsesvis findes — og da i meget unge hdss. — skrivemåden *ekki* (som Þorm. Lv. 6, Sigv. 7, 8); *ei* (Sneglu-H. 2, 2: *Hirðik ei*) er naturligvis at læse *eigi*. Jeg ser ganske bort fra tilfælde, hvor *eigi* åbenbart er indsat i st. for ældre *-at*, f. eks. *Frýr eigi oss í ári* (Sigv. 2, 3). På den anden side findes *ekki*, som ntr. af *engi*, 'intet' St. 9 (*ekki . . sakar aft*), Eg. Lv. 10 (*gekk, sás óðisk ekki*), Hólmng. B. 4 (*oss gerum at því ekki angr*), Bjark. 2 (*þeirs ekki flýja*), Þjóð. A. Lv. 8 (*ek hef ekki at drekka*). Ejendommeligt nok finder vi *ekki* og *eigi* i samme vers — og brugt ganske i overensstemmelse med det lige fremstillede (*veit ekki sú*, = intet, *trúik eigi at heldr*, Þorg. flekk, (XI) Lv. 13)¹. Hvad eddadigtene angår, giver Gerings Wörterb. al ønskelig oplysning (se art. *eigi* og *engi*); *eigi* findes i det hele ganske som i skjaldekvadene; der findes også enkelte få eksempler på, at det er indkommet for ældre *-at*. På den anden side findes *ekki* = 'intet' (f. eks. *angr ekki HHjörv.* 10). Gering har anført nogle steder, hvor *ekki* skulde være = *eigi*; det er: *æva fljóð ekki | gáði* (Akv. 39), men her står *ekki* i sin sædvanlige bet. 'intet' ɔ : i ingen henseende; *hælumk þó ekki* (Am. 84), det samme; *kveld lifir maðr ekki* (Hamð. 30), men her er *ekki* = intet og hører til *kveld*; *en at ætterni ekki spurðir* (Grott. 8), men her bet. *ekki* 'intet'; 'du spurte om intet vedrørende osv.' Tilbage er 2 steder: Am. 48: *ekki at réðusk*, her er teksten ikke helt sikker, men også her kan *ekki* opfattes i sin egenlige betydning, 'intet', o. = 'slet ikke'; — Hamð. 29: *ekki hygg ek okr vesa*

¹ Det selvsamme billede af og forskel på *eigi* og *ekki* giver skjaldekvadene fra 12. årh.

ulfa dæmi; dette er da det eneste sted, hvor *ekki* er = *eigi*, men ordet kunde også høre til *dæmi*; rimeligvis foreligger der dog her en forvanskning af den oprindelige form for linjen (*Hyggat okr vesa | ulfa dæmi?*). Vender vi os til de ældste litteraturskrifter, finder vi også der, at forholdet på det allernærmeste er det samme. Så godt som alle steder i Ordf. betyder *ekki* 'intet'; kun nogle ganske få steder og, som det synes, i et enkelt parti (s. 152 f.) i Homiliebogen findes *ekki* i bet. 'ikke' (iøvrigt skrives ordet der meget hyppigt *elki*); noget lignende gælder også 645. Hvis man kan drage en slutning heraf, måtte det være den, at o. 1200 er *ekki* på vej til at blive nægtende partikel, dog vistnok i en noget stærkere betydning end *eigi*.

Hvad endelig runeindskrifter angår, findes disse ord i det hele meget sjælden her; der findes *aigi* (Hällestad I), *aki* (Sjörup; i betragtning af alt det forud oplyste mener jeg, at man ubetinget har ret i at læse dette som *égi*; bægge steder den samme frase: *sár fló eigi*; iøvrigt kunde der naturligvis være tale her om *aki* = *ekki* i bet. 'intet'). På Sälna findes *igi* (= *eigi*; o. 1100), Härened (10. årh.) ligeledes; andre indskrifter (f. eks. dem i Runverser) giver ikke anledning til anden læsning.

náar—*nær*. K. Gíslason var allerede i sin store afhandling om *Níall* opmærksom på, at ordet *nær* i nogle verslinjer gjorde disse én stavelse for korte (Nj. II 327 f.); men den af ham foreslåede udvej til at rette, nemlig at skrive *næri*, kunde af metriske grunde ikke gå an¹. Da mente E. Sievers (Arkiv V, 133 f.) at kunne konstatere formen *náar* (*nāar*), af en grundform *nēhwōz* (oht. *nāhōr*); derimod mente S. Bugge (Aarbb. 1889, s. 87), at den rigtige form måtte være *nái* (got. *nēhwa*). Jeg nægter ikke, at

¹ Undt. vistnok i det yngste af de pågældende vers, Grettiss. 23.

Sievers' opfattelse tiltaler mig mest, ti da kan man bedre forstå, at den gamle form *náar*, sammentrukket *nár*, overalt i overleveringen er bleven afløst af *nær*, der lignede det; det er mindre let at forstå, at *nái* kunde fortrænges deraf. Også Noreen (grt.³ § 432 anm. 1) slutter sig til Sievers. At *náar* egl. er komparativ er ligegyldigt; *nær* er jo også komparativ (af *nēhwiz*).

Foruden alt hvad der i det foranstående er fremdraget, kunde der endnu nævnes enkeltheder, som tilhører det ældre sprog og som findes som lævn, ord som *múterir*, *vartarir*, *valderir* (Skj. spr. s. 36), *flæja* (jfr. subst. *lær*, *bær*: *ljýr*, *bjýr* osv.), *ferri* osv. Men det anførte er tilstrækkeligt til at vise, at selv om det sprog, der findes i eddadigte og skjaldekvad för o. 1100, på forskellig vis er eller kan være moderniseret, indeholder det dog et utal af mangfoldige enkeltheder af ægte gammel form og natur, så at det ikke kan erkendes at være i overensstemmelse hermed, når Noreen i sin *Geschichte d. nord. sprachen* (3. udg. i *Grundriss*) udtaler (s. 12): »Zwar liegen uns diese gedichte erst in altisländischen handschriften aus dem 13. und 14. jahrhundert vor, aber durch die metrische abfassung ist manche altertümlichkeit aufbewahrt worden, und die überlieferten formen lassen vielfach die sprache der vikingerzeit durchschimmern« (udh. her). Jeg finder dette udtryk for svagt. Jeg mener, at vi i alt væsentligt og i de fleste enkeltheder kan konstatere sproget, som det var i den anførte tid. Jeg mener tillige, at det er sikkert, at sproget ikke havde ændret sig i nogen synderlig grad fra det 10. årh. til o. 1100, og endda lidt til; på Island var sproget uden tvivl mere konservativt end i Norge, vistnok også mere ensartet, mindre dialekt delt. Velkomment supplement til, hvad digtene byder, er hvad der kan konstateres

ved hjælp af de nordiske lån i keltisk; dog må man her være noget varsom i bedømmelsen af forskellige enkelt-heder, forekommer det mig.

En anden vigtig ting fremgår af det mønstrede materiale med fuld vished, nemlig at udviklingen af de enkelte former (analogidannelser og lign.) allerede ved o. 900 var meget vidt fremskreden, langt mere end det ofte antages at have været. Jeg tror, at man på mange punkter må komme til at revidere de hidtil gældende tidsbestemmelser (f. eks. for omlyds- og brydningstrin), og da rykke de pågældende fænomener længere tilbage i tiden. Derfor behøver man dog næppe at skyde de ældste runeindskrifter — om hvis alder der jo er nogen strid — længere tilbage. Der er tid nok endda til hele den udvikling, der må forudsættes, i tiden 600—800 med rundt tal.

På et andet punkt må udviklingen også henføres til en så gammel tid, nemlig udviklingen af skjaldesproget i snævrere forstand. Allerede i dette findes ord, der dels viser tilbage til en længere udvikling m. h. t. betydning, dels allerede dengang var forældede i det daglige talesprog og afløste af andre. Til de første hører ord som *jöfurr* (Rdr. 1, 9, Yt. 2), der udelukkende optræder i den sekundære betydning ('fyrste') og ikke den oprindelige ('vildsvin'), *flotnar* (Rdr. 1, 7), hvis ikke ordet her står i sin oprindelige betydning: søkrigere, hvad der vistnok ikke er umuligt; der er dog noget, der taler derimod.

Til de sidste hører endel flere ord som *marr* = hest (Rdr. 11) og *marr* = hav (Gldr. 2); det første er afløst af *hestr* og det sidste af *haf* (eller *sær*), der også optræder i de ældste digte. Det samme gælder også *jór* (= *equus*), der tilfældig ikke findes i de allerældste digte, men hyppig i digte fra 10. årh. f. eks. eddadigte, *mögr* = søn (Rdr. 2) og

burr (Yt. 22), afløst af *sunr* (også i de ældste digte). Mulig er også *ægir* = hav et sådant ord (Rdr. 19) og rimeligvis flere, f. eks. nogle af dem, der nu vil blive omtalte. Der er for det første en del navne på fyrste og mænd: *þengill* (Rdr. 1), *fylikir* (sst. 5, dannet af *folk*), *hilmir* (sst. 9, Yt. 21), *vísi* (Yt. 9), *gramr* (sst.; Gldr. 5), *ræsir* (Gldr. 5), *skyli* (Harkv. 11), *ingvi* (Skall 3); *döglingr* (Yt. 12), *siklingr* (Yt. 1), *buðlungr* (sst. 34), *yngringr* (Harkv. 4); — *ljónar* (Yt. 3), *virðar* (sst. 36), *ýtar* (Vafþr. 40 osv.), *gummar* (Gldr. 6), for ikke at tale om *halir* (Harkv. 23); kvindenavn som *fljóð* (Rdr. 11, der sikkert intet har med ags. *-flæd* at gøre). Hertil kan endelig regnes ord som *barmi* = broder (Rdr. 3) og *lifra* = søster (sst. 9) og *jóð* = nyfødt barn (Yt. 15). — Der findes navne på kamp som *höð* (Rdr. 10), *ímun* (Haustl. 17), *jara* (Gldr. 2), *róma* (Harkv. 17), *róg* (sst. 16), *folk* (sst. 20), *böð* (TorfE. 3), *gunnr* (Gldr. 6), — på spyd: *vigr* (Gldr. 7), *dörr* (TorfE. 1), sværd: *lögðir* (Yt. 16, Gldr. 8), *hjörr* (sst. 18) og egennavnet *Naglfari* (Rdr. 5), — på hjælm: *ffjörnir* (Bragi 2, 3), — på hest: *drasill* (Rdr. 8, Yt. 21), *vigg* (Gldr. 1), *fákr* (Gldr. 3), *hölkvir* (vel egennavn 1; sst. 4), — på ulv: *gylðir* (Yt. 29, Haustl. 4), *glammi* (Gldr. 2), — på okse: *svígðir* (Yt. 1), *sveiðurr* (sst. 16), *hæfir* (sst. 18); — på skib: *kjóll* (Yt. 4; måske dog ikke at regne herhen), *nór* (Yt. 24), — på ild: *hyrr* (Yt. 27). Dette er jo ikke så lidt og giver et klart billede af, hvor vidt fremskredent det poetiske sprog var allerede i 9. årh., samt af den lange udvikling, der må ligge forud. Dette fremgår også af flere andre forhold. Jeg minder i så henseende om alle de mange søkongenavne — de er 75 —, der findes i navne-remsen; de er alle »forhistoriske«; det samme gælder også jätte- og jättetekvindenavnene og mange flere.

Også kenningerne forudsætter en lang udvikling; de

findes fuldt udviklede hos Brage; jeg henviser til min gennemgang af disse i afhdl. i Aarbb. 1895 s. 322 f. Jeg påpeger her, at det overvejende antal er tveleddede og ret simple, men der findes også treleddede, ja to fireleddede.

Endelig kan der gøres opmærksom på, at Skáldatal nævner nogle skjalde, der må være ældre end Brage (jeg sigter ikke til personer som Starkad eller Ragnar lodbrog, men til Erpr lútandi, der siges at have været Brages svigerfader, og Fleinn), men aldersforskellen er her ganske vist ikke stor.

Endelig kunde man henvise til ordforrådet iøvrigt, men det er allerede i det foregående en del belyst.

INDHOLDSOVERSIGT

A. I. Ældre forbindelser mellem Norden og Vesten	5—17
II. Opdagelsen af Island	17—54
Bebyggelsen	17—37
Keltiske landnamsmænd	37—42
Navnene	42—54
III. Sproglige forbindelser	54—80
Med Kelter	54—65
Med Angelsakser	65—80
IV. Mytologi og sagnhistorie	80—117
S. Bugges Studier osv.	80—92
A. Olriks Ragnarok I	93—104
v. Sydows Tors færd osv.	104—115
H. Zimmers Kelt. beiträge	115—117
V. Den islandske sagaskrivning	117—149
Indledning	117—124
S. Bugges Norsk sagafortælling	124—133
A. Bugges Den isl. sagas oprindelse	133—139
A. Heuslers Die anfänge der isl. saga	139—146
A. Olriks Nordisk åndsliv	146—149
B. Forbindelse med Syden	149—159
Runerne	149—151
Låneord	151—152
Mytologi og sagnhistorie	152—158
Lån fra Norden	158—159
C. Norsk kultur i 9.—10. årh.	159—186
G. Vigfússons opfattelse	159—160
Naturforhold	160—166
Bygningsforhold	166—168

Mad og drikke.....	168—169
Arbejder på gården.....	169—174
Rustning og klædning.....	174—176
Ejendele.....	176—177
Søtog og flåde.....	177—178
Sæder og skikke.....	178—182
Lov og ret.....	182—184
Alm. betragtninger.....	184—186
D. Islændernes kendskab til fremmed litteratur..	186—192
E. Sproglige forhold i Norge og Island.....	192—327
Marstrandens og S. Bugges opfattelse....	192—197
Norske indskrifter sprogformer osv....	197—206
Sprogformer.....	197—202
Omlyd.....	202—203
Brydning.....	203—204
Nasalering.....	204—205
Assimilation.....	205
Konsonanter.....	205—206
Danske indskrifter.....	206—209
Omlyd.....	207—208
Nasalitet.....	208
Assimilation af r.....	208—209
Ordformer.....	209
Svenske indskrifter.....	209—211
Optegnelser af runenavne.....	211—215
Brage d. gamles sprogformer.....	215—236
Ordformer.....	216—221
Omlyd.....	221—224
Brydning.....	224—225
Nasalitet.....	225
Assimilation.....	225—226
vr i forlyd.....	226
Enkelte ordformer.....	227—236
Skjaldekvad og eddadigte.....	236—324
Omlyd.....	236—246
Brydning.....	246—248
ai—ei.....	248
aiw.....	248—252
vá—ó.....	252—255
Forkortelse af vokaler.....	255—257
Aksentflytning.....	257—260
é + i, á + u.....	260—261

R	261—263
Nasalitet	263
Assimilation	263—264
vr i forlyd	264—266
Enklitiske ord: 'k, 's, mk, sk	266—276
Forkortelse af konsonant	276—277
Stemthed	277—285
nnr—ðr	285—287
Aksentforhold	287
Enkeltord	287—324
(Aðils; -föðr; -ríkr; Áleifr; há-, hó-; Bá-; -fröðr, -röðr, -friðr, -riðr, -þér, -vér; -undr; hróð-; alin-; sumarr; Þórr; Agða; beðja (acc. pl.); verðr; gen. pl. af svage mask.; randar (pl.); fem. i-st.; ö-st., dativ; systir; kvena; már; — adj. u-st., va-st.; betri; yfrinn- ærin; ýmiss; æri; víss; -ugr; þessi, sási; hvaðarr; hverr; ér; engi; hinn -enn; nøkkurr; — tveir, þrír; — brin- na, rinna; megja; þekkja; knýja, gnýja; hafa; gerva; præsens-former uden om- lyd; j-infiks; — enn, in; framm; -a, -la, -liga; nægtelser: at, eigi; naar, nær.	
Slutningsbetragtninger	324—327

Efterskr. Istedetfor tegnet \varnothing er \ddot{o} helt igennem benyttet; dette bedes undskyldt; trykkeriet fik først typen \varnothing , da en stor del af skriftet var sat. Ligeledes er \acute{a} gennemgående brugt for \acute{o} .

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 3.

SAGUNT UND DIE EBRO-GRENZE

IN DEN VERHANDLUNGEN

ZWISCHEN ROM UND KARTHAGO 220—18

VON

A. B. DRACHMANN



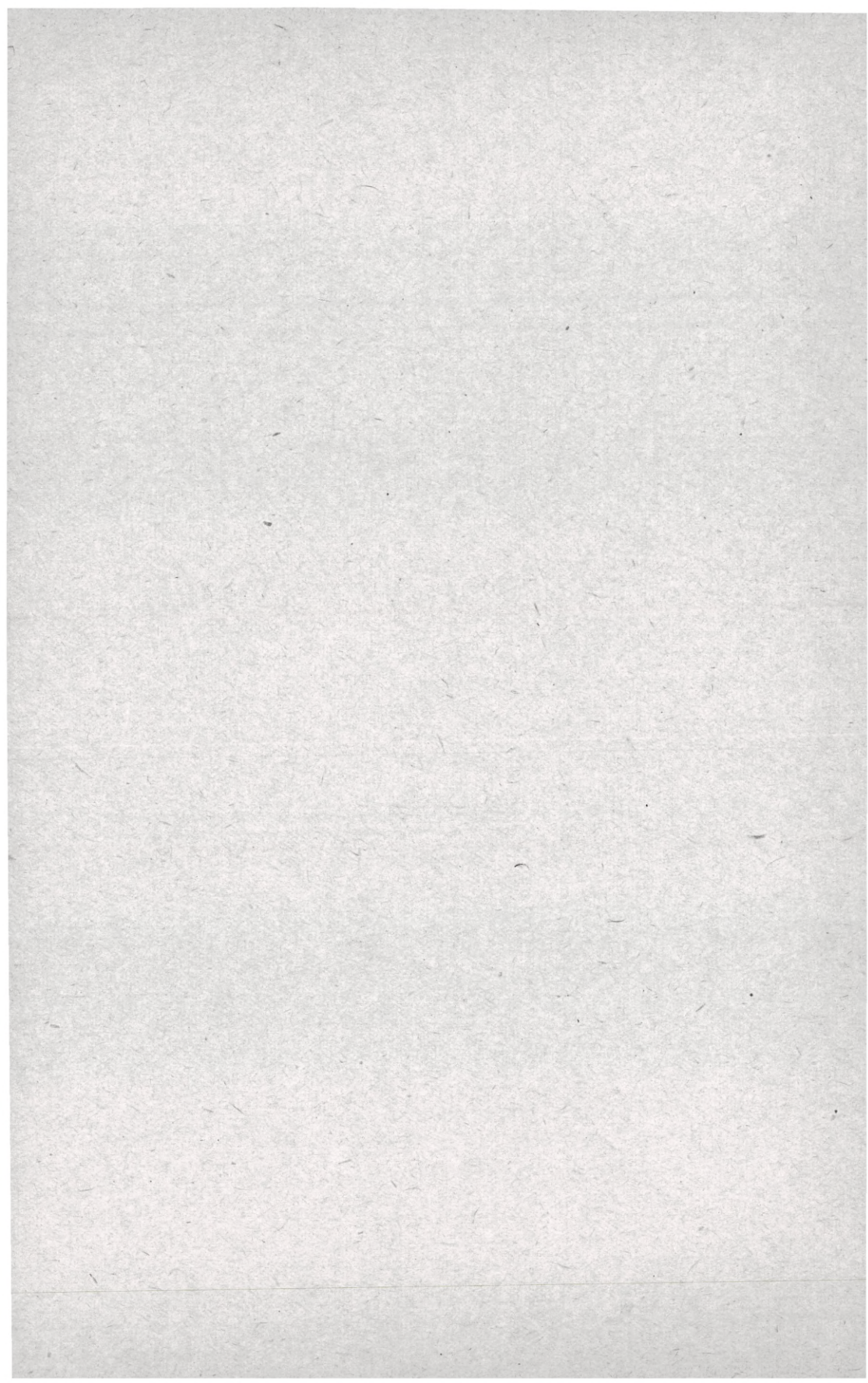
KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1920

Pris: Kr. 0,75.



Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser **III**, 3.

SAGUNT UND DIE EBRO-GRENZE

IN DEN VERHANDLUNGEN
ZWISCHEN ROM UND KARTHAGO 220—18

VON

A. B. DRACHMANN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1920

Ueber die Verhandlungen, die dem zweiten punischen Krieg vorausgingen, gibt es schon eine ganze Literatur.¹ Neuerdings ist die Frage von ED. MEYER (Berliner Sitzungsber. 1913 Nr. XXXVII) gründlich erörtert worden; seine Abhandlung in Verbindung mit einem Durchgang der betreffenden Partie des Polybius hat die folgenden Bemerkungen veranlasst.

Es ist heutzutage allgemein anerkannt, dass der Bericht des Polybius für das Verständnis der hier zu besprechenden Ereignisse massgebend ist. Zwar sind die späteren Berichte von Polybius nicht direkt und nicht allein abhängig, sondern von einer römischen Tradition, die stellenweise auf die Quellen des Polybius zurückgeht, und bieten deshalb in Einzelheiten hier und da Ergänzungen (kaum je eigentliche Berichtigungen) zu seiner Darstellung.² In diesem Sinne werden sie auch im Folgenden gelegentlich herangezogen werden; aber Ausgangspunkt und Masstab wird überall der polybianische Bericht sein.

Die Annahme, dass Polybius in seiner Darstellung des

¹ Von älteren Schriften ist wohl die gründlichste HESSELBARTH, Historisch-kritische Untersuchungen z. dritten Dekade des Livius (Halle 1889), bes. S. 83 ff. Ausserdem möchte ich nennen EGELHAAF, Analekten zur Geschichte des zweiten punischen Krieges (in Sybels Ztschr. 1885, S. 430). Egelhaaf's Auffassung berührt sich nahe mit der hier vorgetragenen; er hat aber die vollen Konsequenzen seines Standpunktes nicht gezogen. Aehnliches gilt von den Ausführungen bei MELTZER, Geschichte d. Karthager II S. 408. ff.

² Vgl. ED. MEYER, Berl. Sitzungsber. 1915 S. 937.

Krieges eine vorzügliche karthagische Quelle benutzt hat, scheint mir trotz des neuerdings erhobenen Widerspruchs¹ unerschüttert zu sein. Daraus folgt freilich weder, dass wir für die Verhandlungen, die dem Kriege vorausgingen, dieselbe Quelle voraussetzen dürfen, noch dass sie darüber ebenso gut unterrichtet war wie über die militärischen Operationen. Wir wissen aber durch Polybius eigenes Zeugnis (III 20, 1—5)², dass er für einen Punkt in diesen Verhandlungen den Sosylos eingesehen hat, und werden demnach voraussetzen dürfen, dass ihm dessen ganze Darstellung bekannt war. Und Spuren davon dass eine karthagisch orientierte Darstellung auch in dieser Partie seines Werks benutzt war, fehlen wahrhaftig nicht.

¹ DESSAU im *Hermes* LI (1916) S. 355. Dessau mag darin recht haben, dass von einer besonderen Parteilichkeit für Karthago als Hintergrund der polybianischen Darstellung wenig zu verspüren ist. Wenn er sich aber dafür auch auf das erhaltene Stück des Sosylos beruft, hat er nicht beachtet, dass ein Grieche sehr wohl die Neigung haben konnte, den Anteil einer griechischen Stadt an einem Seesieg auch über die Karthager herauszustreichen. Und dass die Quelle, der Polybius folgt, über die Verhältnisse in Hannibals Heer so gut unterrichtet war, dass nur an einen Hannibal nahestehenden Berichterstatter gedacht werden kann, scheint mir durch BÖTTCHER'S Ausführungen (*NJhbb. Suppl. N. F. V S.* 356—59) festzustehen; was Dessau dagegen anführt, sind nur Möglichkeiten von zweifelhaftem Wert.

² Man hat wegen des wegwerfenden Urteils, womit Polybius — nebenbei ganz mit Unrecht — den Bericht des Sosylos über die Senatsverhandlung nach Sagunt's Einnahme abfertigt, so ziemlich allgemein geschlossen, dass Sosylos nicht seine »karthagische« Hauptquelle gewesen sein kann, und nennt deshalb statt Sosylos gewöhnlich Silenos — den Polybius nirgends nennt und von dem wir nicht viel mehr als den Namen kennen. Dessau hat mit vollem Recht gegen diese Schlussfolgerung protestiert. Polybius hat über die Glaubwürdigkeit des Sosylos im allgemeinen kein Urteil gefällt; und es entspricht durchaus seiner Art, über einen Fachgenossen, den er sonst anerkannte und benutzte, wegen eines geringfügigen Schnitzers einen scharfen Tadel auszusprechen, zumal wenn es sich um einen Bericht eines griechischen Schriftstellers über römische Dinge handelte.

Die Darstellung des Polybius ist in Kürze folgende (III 14,10—15,13). Während seiner Feldzüge in Spanien enthielt sich Hannibal eines Angriffs auf Sagunt, um die Römer nicht zu reizen. Die Saguntiner wurden indessen ängstlich und schickten zu wiederholten Malen nach Rom. Die Römer reagierten aber auf ihre Sendungen nicht vor dem Herbst 220; dann schickten sie eine Gesandtschaft, um die Verhältnisse zu untersuchen. Die Gesandten trafen mit Hannibal in Karthago nova zusammen und stellten an ihn zwei Forderungen: dass er sich von Sagunt fernhalte, und dass er, in Uebereinstimmung mit dem mit Hasdrubal getroffenen Vertrag¹, den Ebro nicht überschreite. Hannibal entgegnete ihnen mit dem Vorwurf, dass die Römer, als sie von Sagunt zur Schlichtung eines Bürgerzwistes herbeigerufen waren, einige Saguntiner hätten hinrichten lassen; so etwas könne Karthago nicht dulden. Gleichzeitig schrieb er an die Regierung in Karthago, dass die Saguntiner karthagische Schutzbefohlene vergewaltigten, und erbat sich Instruktionen, wie er sich demgegenüber verhalten sollte. Die römischen Gesandten reisten dann nach Karthago und wiederholten dort dieselben Forderungen; von der Antwort der Karthager sagt Polybius nichts.

Polybius bezeichnet Hannibals Behauptungen über Sagunt als leere Ausflüchte (III 15,11); er hat aber später selbst hervorgehoben, dass die Römer die inneren Verhältnisse der Stadt geordnet hatten (III 30, 2). Dass es zwischen den Saguntinern und ihren Nachbarn Verwickelungen gab, ist an sich natürlich und wird von Livius (XXI 6,1) und Appian (Iber. 10. Hannib. 4) bestätigt.²

¹ Polybius bezeichnet die mit Hasdrubal getroffene Uebereinkunft bald als »Verabredung« (ὁμολογία, διομολογήσεις), bald als »Vertrag« (συνθήκαι). Die erstere Bezeichnung ist unzweifelhaft die zutreffendere; ich gebrauche aber im Folgenden der Kürze halber durchweg das Wort »Vertrag«.

² Näheres bei Ed. Meyer S. 608.

Im Frühjahr 219 griff Hannibal Sagunt an und eroberte die Stadt nach achtmonatlicher Belagerung (Polyb. III 17). Nach dem Fall der Stadt schickten die Römer Gesandte an Karthago mit einem Ultimatum: entweder sollten die Karthager Hannibal und seine Mitschuldigen¹ ausliefern, oder den Krieg mit Rom aufnehmen. Dem gegenüber versuchten die Karthager eine Rechtfertigung. Polybius nennt wieder hier zwei Punkte: den Hasdrubalvertrag und Sagunt. Was er über jenen sagt, ist verschieden gedeutet worden; ich schiebe daher die Besprechung davon einen Augenblick auf. Von Sagunt sagten sie, dass es in 241 nicht im Bunde mit Rom war und deshalb vom Lutatius-Frieden nicht berührt wurde, der den Bundesgenossen beider Staaten Sicherheit gewährte; dies ginge nämlich nur die damaligen Bundesgenossen an, nicht die später hinzugekommenen. Die Römer antworteten hierauf mit einer Ablehnung jeder Verhandlung über die Rechtsfrage und mit einer Wiederholung ihres Ultimatus; die Sitzung schloss dann mit der Kriegserklärung der Römer (III 20,6—21,8).

Was Polybius über den ersten Punkt, den Hasdrubal-Vertrag, sagt, ist folgendes (21,1): τὰς μὲν οὖν πρὸς Ἀσδρούβαν ὁμολογίας παρεσιώπων ὡς οὔτε γεγενημένας, εἴτε γεγόνασιν, οὐδὲν οὔσας πρὸς αὐτοὺς διὰ τὸ χωρὶς τῆς σφετέρως πεπράχθαι γνώμης. (2) ἐχρῶντο δ' ἐξ αὐτῶν Ῥωμαίων εἰς τοῦτο παραδείγματι τὰς γὰρ ἐπὶ Λυτατίου γενομένας συνθήκας ἐν τῷ πολέμῳ τῷ περὶ Σικελίας, ταύτας ἔφασαν ἤδη συνωμολογημένας ὑπὸ Λυτατίου μετὰ ταῦτα τὸν δῆμον τῶν Ῥωμαίων ἀκέρους ποιῆσαι διὰ τὸ χωρὶς τῆς αὐτοῦ γενέσθαι γνώμης.

¹ τὸς συνέδρους 20,8; das sind die karthagischen Senatoren bei Hannibals Heer, wie aus VII 9,1 u. 4 hervorgeht. Das war also eine feste Ordnung; sie wirft ein gewisses Licht auf das Verhältnis zwischen der karthagischen Regierung und dem barkidischen Heere.

Es ist natürlich längst bemerkt und neuerdings mit Nachdruck hervorgehoben,¹ dass diese Worte einen Widerspruch enthalten, wenn sie buchstäblich verstanden werden. Wenn die Karthager vom Hasdrubal-Vertrag vollständig schwiegen, konnten sie nicht begründen, weshalb sie ihn nicht anerkannten; und dennoch lassen sich die Worte des Polybius nicht anders verstehen als dass die Karthager ihr Nicht-Anerkennen ausdrücklich motivierten. An ein Textverderbnis ist nicht zu denken; wenn man also dem Polybius nicht einen direkten Widersinn zumuten will — und das ist nach seiner ganzen Schreibweise ausgeschlossen —, so muss man das *παρεσιώπων* in weniger strengem Sinne verstehen: sie weigerten sich, darauf einzugehen.² In dieser

¹ Laqueur Polybius S. 49 f. — Laqueur erklärt, in Uebereinstimmung mit seiner gewöhnlichen Methode, das Verhältnis durch die Annahme, dass die Stelle von Polybius selbst überarbeitet sei. Er muss deshalb nicht nur den ganzen § 2, sondern auch die Worte *οὔτε γεγενημένας εἶτε γεγόνασιν* aus § 1 als nachträglichen Zusatz streichen, um den ursprünglichen Sinn herzustellen. — Ed. Meyer (S. 696) meint, dass Polybius, unter dem Einfluss der Ueberlieferung, wonach der Hasdrubal-Vertrag in diesen Verhandlungen eine Rolle gespielt hätte, die Begründung der Karthager für ihre Verwerfung des Vertrages in einem Zusammenhang angeführt hat, in welcher sie nach seinen eigenen Worten nicht gegeben sein kann. Das liesse sich vielleicht ertragen, wenn das Verkehrte nur in der weiteren Ausführung in § 2 läge; tatsächlich liegt es aber schon in den Worten *ὡς οὔτε γεγενημένας*; denn diese Worte muss jeder Leser verstehen als etwas was die Karthager sagten, nicht bloß als etwas was sie meinten; und so widerspricht sich Polybius, wenn man sein *παρεσιώπων* strenge fasst, in demselben Satz. Das hat Laqueur richtig gesehen, und das hat ihn gezwungen die oben angeführten Worte aus § 1 zu streichen — worin ihm gewiss weder Ed. Meyer noch sonst ein besonnener Forscher folgen wird. — Weitere Einwände gegen Ed. Meyers Erklärung der Stelle werden unten zur Sprache kommen; hier nur noch die Bemerkung, dass, wenn Polybius die Gründe der Karthager von dem Vertrag zu schweigen, nicht ihre Begründung der Ablehnung ihn zu besprechen anführen wollte, so hätte er erklären müssen, warum er ihnen unbequem war, und sich nicht mit formalen Einwänden gegen seine Gültigkeit begnügen.

² So schon Hesselbarth S. 87, unter Verweis auf IV 15,10, wo *πόλεμον*

Auffassung wird man durch die Worte bestärkt, womit der folgende Gegensatz eingeleitet wird: ἐπιέζον δὲ καὶ προσ-
απηρείδοντο παρ' ὅλην τὴν δικαιολογίαν ἐπὶ τὰς τελευταίας
συνθήκας; sie passen am besten als Gegensatz zu einem
Begriff wie »beiseite schieben« oder dergl. Von dieser Auf-
fassung der Worte des Polybius werde ich im Folgenden
ausgehen.

Die Schwierigkeiten, die man sonst in der Darstellung
des Polybius gefunden hat, lassen sich im folgenden Di-
lemma zusammenfassen. Wenn der Hasdrubal-Vertrag mit
der saguntinischen Frage nichts zu tun hatte, versteht man
nicht wie er überhaupt in die Verhandlungen hineingezo-
gen wurde; Sagunt lag ja 20 Meilen südlich vom Ebro,
und niemand hatte Hannibal beschuldigt, den Ebro über-
schritten zu haben. Wenn umgekehrt der Vertrag mit der
saguntinischen Frage zu tun hatte, sollte man erwarten,
dass er von den Karthagern, nicht von den Römern gel-
tend gemacht würde. Der Vertrag besagte, dass die Kar-
thager den Ebro nicht überschreiten durften; darin lag
billiger Weise, dass sie südlich vom Ebro freie Hände
haben sollten. Nichts desto weniger wird der Vertrag bei
Polybius überall, direkt oder indirekt, als für die Römer
günstig, für die Karthager unbequem behandelt.

Bekanntlich ist man schon im Altertum auf das Pro-
blem aufmerksam gewesen und hat es nach der Weise des
Altertums zu lösen versucht. Livius (21,2,7 und 18,9) sagt
dass Sagunt im Hasdrubal-Vertrag ausdrücklich ausgenom-

ἐπήγγελλον und εἰρήνην ἐποίουν unzweifelhaft bedeuten: sagten dass
sie Krieg erklären, bzw. Frieden schliessen wollten. Wie mir mein
Kollege Prof. Heiberg bemerkt, geht diese Ausdrucksweise bei Polybius
sehr weit; sie findet sich nicht nur in der festen Formel οἶμαι δεῖν,
sondern auch bei andern Verben (ἤγγεῖτο IV 4,4; ἐνόμιζε V 67,4). — Auch
Egelhaaf S. 446 versteht unsere Stelle so; danach die Darstellung bei
Meltzer, Gesch. d. Karthager II S. 452 f.

men war. Das widerspricht dem bestimmten Zeugnis des Polybius (II 13, 7)¹ und noch mehr seiner ganzen Darstellung der Sachlage. Appian (Iber. 7 u. sonst) verlegt einfach Sagunt nördlich vom Ebro und lässt Hannibal den Fluss überschreiten um die Stadt anzugreifen.

Eigentümlich genug spielen diese beiden Lösungsversuche, wenn auch nicht in so naiver Form, auch in die moderne Behandlung des Problems hinein.² Man geht von der Tatsache aus, dass Polybius an seinem Werk lange gearbeitet und hier und da Zusätze gemacht hat. Entweder nimmt man dann an, dass auch er ursprünglich geglaubt hat, Sagunt liege nördlich vom Ebro, später aber zu einer besseren Erkenntnis gekommen ist (so Cuntz, Polybius u. sein Werk S. 63); oder dass er erst mit einer Ueberlieferung gearbeitet hat, wonach Sagunt im Hasdrubal-Vertrag ausgenommen war, sie aber später verworfen hat (so Laqueur Polybius S. 29). In beiden Fällen soll es ihm nicht gelungen sein, seine ältere Darstellung mit der späteren, besseren Erkenntnis ganz in Einklang zu bringen.

Ed. Meyer hat diese beiden Hypothesen abgewiesen — wie mir scheint mit vollem Recht. Seine eigene Erklärung geht davon aus, dass es vor Polybius eine Darstellung gegeben hat, worin teils Hannibals Angriff auf Sagunt, teils sein Uebergang über den Ebro als Ursachen des Krieges angegeben waren. Dass dem wirklich so ist, wissen wir aus

1 . . . συνθήκας, ἐν αἷς τὴν μὲν ἄλλην Ἰβηρίαν παρεσιώπων, τὸν δὲ καλούμενον Ἰβηρα ποταμὸν οὐκ ἔδει Καρχηδονίους ἐπὶ πολέμῳ διαβαίνειν. — Polybius hat den Wortlaut des Vertrags sicher nicht gekannt; es ist wohl überhaupt fraglich, ob er schriftlich fixiert war. (vgl. III 21,1 ὡς οὔτε γεγενημένος). Ich möchte also sein παρεσιώπων auch hier nicht zu sehr pressen; entscheidend ist seine ganze Behandlung der Streitfrage, worüber mehr unten.

² Aeltere Versuche, die Darstellung des Livius direkt zu verteidigen, sind bei Egelhaaf S. 434 besprochen.

Polybius selbst, der gegen eine solche Darstellung direkt polemisiert (III 6). Nun ist es nach Ed. Meyer so, dass wenn ein derartiges Motiv (der Ebro-Uebergang) einmal in die Diskussion hineingezogen ist, kann es nicht wieder daraus verschwinden, sondern macht sich geltend auch wo es nicht hingehört. In dieser Weise erklärt er, dass Polybius die Römer in der Verhandlung mit Hannibal von der Ebro-Grenze reden lässt, wo sie vernünftiger Weise nur von Sagunt haben reden können. Grössere Schwierigkeit macht ihm die Verhandlung in Karthago. Ueber seine Interpretation der Worte des Polybius ist schon oben gesprochen (S. 7 Anm. 1). Auch wenn man sie gelten lässt, bleibt noch eine Schwierigkeit. Ed. Meyer hält es zwar für möglich (wenn auch nicht für wahrscheinlich), dass die Karthager sich bei der entscheidenden Verhandlung auf den rein formalen Standpunkt beschränkt und den Hasdrubal-Vertrag einfach ignoriert haben. Er hält es aber für unmöglich, dass die Historiker, die vom karthagischen Standpunkt aus schrieben, auf ihr bestes Argument in der Rechtsfrage verzichtet hätten; und das war auch nach ihm der Hasdrubal-Vertrag. Dass sich von dieser Argumentation keine Spur bei Polybius findet, kann er nur daraus erklären, dass auch er unter dem Einfluss der römischen Tradition steht, welche die Tatsachen so stark verdreht hat, dass auch Polybius, so kritisch er ihr auch gegenübersteht, zum wirklichen Zusammenhang nicht durchdringen konnte.

Ed. Meyers Aufsatz scheint mir ohne Vergleich das Bedeutendste zu sein was über die Frage bisher geschrieben ist; sie zeugt auf jeder Seite nicht allein von der Sicherheit in der Behandlung des Quellenmaterials, wie sie nur dem geschulten Forscher eigen ist, sondern auch

von dem weiten und überlegenen Blick für den Zusammenhang der Tatsachen, der den echten Historiker auszeichnet. Trotzdem kann ich seinen Versuch, das spezielle Problem wovon es sich hier handelt zu lösen, nicht als gelungen ansehen. Er scheint mir vor allem an einem prinzipiellen Fehler zu leiden. Ed. Meyer geht davon aus, dass der Hasdrubal-Vertrag in die Verhandlungen, die dem Krieg vorangingen, fälschlich hineingetragen ist; seine Aufgabe müsste also sein, den Vertrag überall zu eliminieren, indem er erklärte, auf welche Weise er in die Ueberlieferung hineingeraten sei. Das hat er aber nicht durchgeführt und nicht durchführen können, weil er am Ende doch meint, dass der Vertrag auch für die Sagunt-Frage von Bedeutung war, und somit in den Verhandlungen über Sagunt eine Rolle hätte spielen müssen und wahrscheinlich auch gespielt hat. Aus dieser Doppelheit entspringen Schwierigkeiten, die sich vor allem um die Verhandlung in Karthago häufen. Zunächst ist klar, dass Ed. Meyer die Worte des Polybius so erklären muss wie er sie erklärt hat; bei der andern, und wie ich meine allein haltbaren Interpretation würden sie seiner Hypothese unüberwindliche Schwierigkeiten bereiten. Aber auch davon abgesehen muss er entweder annehmen, dass die Karthager die beste Karte, die sie in der Hand hatten, nicht gebraucht haben, ohne erklären zu können warum, oder dass Polybius das ganze Verhältnis geradezu auf den Kopf gestellt hat — falls nämlich die Karthager wirklich den Hasdrubal-Vertrag für sich angeführt haben. Beide Annahmen scheinen mir so schweren Bedenken zu unterliegen, dass eine Hypothese, die zu derartigen Konsequenzen führt, schwerlich wird befriedigen können, bis alle andere Auswege versucht sind.

Wenn ein Bestandteil der Ueberlieferung, der Schwierig-

keiten macht, sich nicht dadurch erklären lässt, dass man ihn eliminiert, d. h. dass man annimmt, dass er durch Missverständnis oder Fälschung entstanden ist, dann liegt es nahe den entgegengesetzten Weg einzuschlagen: zu prüfen, ob nicht der schwierige Bestandteil ein Rest alter und echter Ueberlieferung sein sollte, der durch eine jüngere und weniger wertvolle Schicht isoliert hinaufragt. Dieser Weg soll hier versucht werden. Der erste Schritt ist aber, dass man die Ueberlieferung zunächst so nimmt wie sie sich gibt, und sich über ihre Eigentümlichkeit Rechenschaft macht.

In dem oben besprochenen Dilemma hat die moderne Forschung durchgehends das zweite Alternativ gewählt: sie geht davon aus, dass zwischen der saguntinischen Frage und dem Hasdrubal-Vertrag eine Verbindung bestanden haben muss. Nimmt man indessen den Standpunkt in der antiken Ueberlieferung, muss man im Gegenteil konstatieren, dass diese — d. h. hier Polybius — von einer derartigen Verbindung eben nichts weiss (vgl. Ed. Meyer S. 710). Polybius hält durchgängig die beiden Fragen scharf auseinander und behandelt sie als ob sie miteinander nichts zu tun hätten. Nur an einer Stelle¹ hat er sich so ausgedrückt als ob die Eroberung Sagunts einem Bruch nicht nur des Lutatius-Friedens, sondern auch des Hasdrubal-Vertrages gleichkäme; dass dies aber nur auf einer Nachlässigkeit im Ausdruck, nicht auf einer veränderten Auffas-

¹ III 30,3: εἰ μὲν τις τὴν Ζακάνθης ἀπόλειαν αἰτίαν τίθησι τοῦ πολέμου, συγχωρητέον ἀδίκως ἐξενηνοχέαι τὸν πόλεμον Καρχηδονίους κατὰ τε τὰς ἐπὶ τοῦ Λυτατίου συνθήκας . . . κατὰ τε τὰς ἐπ' Ἀσδρούβου, καθ' ἃς οὐκ ἔδει διαβαίνειν τὸν Ἰβηρα ποταμὸν ἐπὶ πολέμῳ Καρχηδονίους. — Das Richtige über diese viel besprochene Stelle scheint mir NEUMANN (Litt. Centralbl. 1897 Sp. 1260) gesagt zu haben; ähnlich schon Meltzer S. 597. Eine speziellere Erklärung, wie Polybius zu seiner verkehrten Ausdrucksweise gekommen sei, wird unten versucht werden.

sung der Tatsachen beruht, hat man längst erkannt. Demgemäss wird das Problem im Folgenden so behandelt werden als ob zwischen den beiden Fragen keine Verbindung bestanden hätte.

Als Ausgangspunkt der Detailuntersuchung nehme ich Polybius Bericht über die Verhandlungen in Karthago. Ich lege hierbei die oben gegebene Interpretation seiner Worte zu Grunde und gehe ausserdem davon aus dass was er uns gibt Ueberlieferung, und zwar karthagische Ueberlieferung sei (vgl. oben S. 4). Es ergibt sich dann, dass die Karthager, weit entfernt den Hasdrubal-Vertrag als ihr bestes Argument zu benutzen, ihn nicht allein nicht benutzt, sondern ihm sogar direkt und ausdrücklich ihre Anerkennung versagt haben. Die erste Frage ist dann, wie sich diese Darstellung des karthagischen Standpunktes mit dem sonstigen Bericht des Polybius verträgt; die zweite, ob sie historisch richtig sein kann.

In dem Bericht über die Verhandlung mit Hannibal ist eine Eigentümlichkeit, deren Bedeutung bisher kaum genügend beachtet ist. Die Römer stellen zwei Forderungen: Respekt vor Sagunt, und Respekt vor der Ebro-Grenze; Hannibal antwortet nur auf die erste, von der zweiten sagt er kein Wort. Man kann das als ein Anzeichen auffassen, dass die Römer von der Ebro-Grenze nichts gesagt haben; es lässt sich aber auch anders erklären. Wenn man voraussetzt — und dazu ist man nach dem ganzen Verlauf der Ereignisse genötigt —, dass Hannibal und die karthagische Regierung in dieser kritischen Zeit in vollem Einverständnis gehandelt haben, so entspricht die Zurückhaltung Hannibals genau der ausdrücklichen Ablehnung des karthagischen Senats. Hannibal konnte den Hasdrubal-Vertrag, der von seinem unmittelbaren Vorgänger im Kom-

mando, zugleich seinem nahen Verwandten, geschlossen war, anständiger Weise nicht verleugnen; wenn sein Standpunkt ihm gegenüber mit dem des Senats zusammenfiel, hatte er alle möglichen Gründe, sich über ihn auszusprechen¹.

Wenn der karthagische Senat dem Hasdrubal-Vertrag die Anerkennung versagt hat, ist es selbstverständlich nicht allein aus formalen Gründen geschehen — über die kommt man immer mit einigem guten Willen hinweg —, sondern weil er seinen Inhalt misbilligte, d. h. weil er mit der Ebro-Grenze unzufrieden war. Und dazu hatte er, so weit ich sehe, guten Grund. Der Ebro mochte eine ganz gute Grenze sein, so lange die Herrschaft Karthagos nicht an ihn heranreichte; nachdem aber durch Hannibals Feldzüge die spanischen Völker bis dicht an den Fluss wenn auch nicht bezwungen, so doch eingeschüchtert waren, war er eine schlechte Grenze. Jenseits des Flusses sollte die römische Interessensphäre liegen; sie hatten dort schon einen Bundesgenossen, Emporiae. Der Gedanke an eine unmittelbare Nachbarschaft der beiden rivalisierenden Grossmächte mit einem Fluss als Grenze musste den Karthagern äusserst bedenklich sein; das Verhältnis musste zu Reibungen Anlass geben, die für den Frieden gefährlich werden konnten. Dagegen hatte Karthago an den Pyrenäen eine ideale Grenze

¹ Leider wissen wir nicht wie sich der karthagische Senat gegenüber der ersten römischen Gesandtschaft, die von Hannibal direkt nach Karthago weiterging, verhalten hat; Polybius (III 15,12) sagt davon kein Wort. Prof. Erslev hat in den Noten zur dänischen Polybübersetzung (Skrifter udg. af Selskabet til historiske Kildeskrieters Overs. 2 R. 15 S. 262) bemerkt, dass Polybius Ausführlichkeit im Bericht über die Verhandlungen mit Hannibal und seine Schweigsamkeit über den Erfolg in Karthago ein Anzeichen dafür ist, dass er hier einer Hannibal nahestehenden Quelle gefolgt ist. Die scharfe Kritik, die Polybius an dem Verhalten Hannibals übt (III 15, 9), ist gewiss keine Gegeninstanz, wie Beloch (Hermes L 1915, S. 359) meint.

für seine spanische Herrschaft. Jenseits derselben lag Gallien, das zum Stosskissen wie geschaffen war; und gesetzt auch, dass die Römer hier festen Fuss fassten, was zunächst nicht zu erwarten war und tatsächlich erst hundert Jahre später geschah, so war die schwer übersteigbare Bergkette eine weit effektivere Scheidewand als der Fluss, der fortwährenden Verkehr hin und wieder gestattete. Das Ziel der karthagischen Politik in Spanien mussten die Pyrenäen sein; hat niemand anders das gesehen, Hannibal hat es gewiss gesehen, das darf man ihm ruhig zutrauen.

Auf diesem Hintergrund wird die Haltung sowohl des karthagischen Senats wie Hannibals, so wie sie in dem Bericht des Polybius direkt oder indirekt zu Tage tritt, verständlich genug. Beide Parteien haben auch hier in vollem Einvernehmen miteinander gehandelt, wie sie es in der Sagunt-Frage notorisch getan haben. Hannibal ist um den Vertrag, wodurch er mehr wie jeder andere verpflichtet war, vorsichtig herumgegangen, hat aber seine Parteigenossen in Karthago angewiesen dem Vertrag die Anerkennung zu versagen, wozu die karthagische Regierung die schönsten formalen Gründe hatte.

Für das Verhalten der Karthager, wie es sich nach dem Bericht des Polybius darstellt, lässt sich also eine ausreichende Erklärung geben. Schwieriger ist es, mit der Ueberlieferung über das Verhalten der Römer ins Reine zu kommen. Wenn der karthagische Senat bei der entscheidenden Verhandlung seine Ablehnung des Hasdrubal-Vertrags ausführlich begründet hat, müssen ihm die römischen Gesandten einen Anlass dazu geboten haben;¹ nach Polybius

¹ So schon richtig Egelhaaf S. 452. Seine Rekonstruktion der römischen Erklärung kann ich freilich, wie sich aus dem Folgenden ergibt, nicht gutheissen.

stellen sie aber nur ein Ultimatum mit Bezug auf Sagunt. Um hier Klarheit zu gewinnen, müssen die Massregeln der Römer in 219—18 im Einzelnen verfolgt werden.

In den modernen Darstellungen der Vorgeschichte des Krieges hat man, wie natürlich, die Zurückhaltung der Römer in der saguntinischen Frage stärker hervorgehoben als es in der antiken Tradition geschieht. Schon Polybius bemerkt, dass die Römer die mehrfachen Warnungen und Bitten der Saguntiner in 220 eine Zeit lang nicht berücksichtigten; und schliesslich schickten sie nur Gesandte *ad res inspiciendas*. Dass sie dann während der achtmonatlichen Belagerung der Stadt keinen Finger rührten um ihr zu Hilfe zu kommen, hat nach dem Vorgang anderer Ed. Meyer scharf betont. Es lässt sich aber noch viel mehr anführen, was in derselben Richtung liegt.

Ueber die Zeit der Gesandtschaft an Karthago sagt Polybius Kap. 20, 6, sie sei sofort (*παραχρῆμα*) nach der Kunde von Sagunts Fall abgegangen. Demgegenüber steht die Nachricht bei Livius Kap. 18, 1, dass unter den Gesandten die beiden Konsuln des Jahres 219 gewesen sind. Der Fall von Sagunt lässt sich zwar nicht genau datieren, muss aber spätestens im Spätherbst 219 erfolgt sein. Die Konsuln traten am 15ten März an; eine bedeutende Verschiebung des römischen Kalenders in diesen Jahren scheint ausgeschlossen. Ed. Meyer hat indessen (S. 711) die Namenliste des Livius als Erzeugnis der späteren Annalistik verworfen, und wenn ich auch bezweifeln möchte, dass er darin recht hat,¹

¹ Die Darstellung, die Fabius von dem Kriege, den er selbst mit erlebt hatte, gegeben hat, hatte nach den Ausführungen des Polybius zu urteilen mit der sonstigen Art der alten Annalistik wenig gemeinsam. Fabius konnte die Namen der Gesandten leicht erfahren, und es scheint mir nicht ausgeschlossen, dass er sie bei der Wichtigkeit der Sache mitgeteilt hat.

so würde ich dennoch nicht wagen, allein auf das Zeugnis des Livius hin die Gesandtschaft zu datieren. Aber die chronologische Folgerung, die sich aus der livianischen Nachricht ergibt, erhält durch Polybius selbst, in Widerspruch mit seinem παραχρήμα, eine entschiedene Bestätigung. Er erzählt Kap. 34, 6, dass Hannibal bei Frühlingsanfang (ὕπὸ τὴν ἔαρινὴν ὥραν) des Jahres 218 seine Truppen aus den Winterquartieren zusammenzog, und fährt dann fort: προσπεπτωκότων δὲ προσφάτως αὐτῷ καὶ τῶν ἐκ Καρχηδόνας, . . . παρεκάλει τὰς δυνάμεις φανερώς ἤδη πρὸς τὸν κατὰ Ῥωμαίων πόλεμον, ἐμφανίζων μὲν ὄν τρόπον ἔκδοτον αὐτὸν ἐγχειρήσαιεν αἰτεῖσθαι Ῥωμαῖοι usw. Wenn die Nachricht von der Verhandlung in Karthago im Frühjahr 218 eben erst an Hannibal gelangt ist, kann die Gesandtschaft nicht gleich nach dem Fall Sagunts an Karthago abgegangen sein.¹ Es ist hier Polybius etwas Menschliches passiert: bei seiner Auffassung, dass die Römer nach der Eroberung von Sagunt zum Krieg entschlossen waren, ist ihm ein παραχρήμα entchlüpft, das zu den Tatsachen nicht stimmt. Daraus ergibt sich aber ferner, dass gerade diese Auffassung nicht richtig sein kann. Die Römer müssen tatsächlich im Winter 219—18 die Frage, ob Krieg oder Friede, sehr ernstlich erwogen haben.² Diese Debatten, von denen griechische Historiker berichteten,³ waren bekanntlich von Dio ausführlich behandelt, und auch Appian (Iber. 11) weiss von ihnen zu erzählen. Ich halte es für aussichtslos, aus diesen Berichten einen Kern der Wahrheit herauszuschälen zu wollen; von dem Ergebnis aber der rö-

¹ W. Sieglin hat in seiner Dissertation (Die Chronologie der Belagerung von Sagunt, Leipz. 1878) auf diesen Punkt hingewiesen (S. 4 u. 12), aber seine Beobachtung zu unhaltbaren Kombinationen benutzt.

² So auch Meltzer II S. 449.

³ Polyb. Kap. 20, 1—5.

mischen Erwägungen lässt sich auf einem Umweg eine Vorstellung gewinnen.

Bekanntlich polemisiert Polybius (Kap. 6) gegen eine Theorie, wonach als Ursachen des Krieges die Belagerung Sagunts und der Ebro-Uebergang Hannibals aufgeführt waren. Er verwirft sie, indem er ausführt, dass derartige Ereignisse wohl Anfänge (ἀρχαί), aber nicht Ursachen sind. Merkwürdigerweise hat er aber zu bemerken unterlassen, dass der Ebro-Uebergang schon aus dem Grunde nicht als Ursache des Krieges aufgeführt werden durfte, weil er erst nach der Kriegserklärung stattfand.¹ Tatsächlich ist die Theorie, wenn man sie neben die von Polybius gegebene Darstellung hält, einfach widersinnig. Wenn sie das nicht von Haus aus gewesen ist, setzt sie eine Auffassung voraus, wonach der Krieg nicht erklärt war, als Hannibal den Ebro überschritt. Dass eine solche Auffassung vom römischen Standpunkt aus nicht allein denkbar, sondern sogar staatsrechtlich völlig korrekt war, lässt sich, wie ich glaube, mit Sicherheit erweisen.

Man betrachtet, indem man der Darstellung des Polybius folgt, wohl allgemein die Ankündigung des Krieges, womit der Vormann der römischen Gesandtschaft die Verhandlung in Karthago abschloss, als Kriegserklärung im technischen Sinn. Dass sie von den Karthagern als solche

¹ Es erklärt sich dies daraus, dass seine Ausführungen nicht vom staatsrechtlichen Gesichtspunkte aus orientiert sind: Alexanders Uebergang nach Kleinasien geschah, während mit den Persern Kriegszustand war; Antiochus' Uebergang nach Demetrias ging der Kriegserklärung voraus. Dass die Sache nicht ganz in Ordnung war, scheint Polybius selbst später, nachdem er den ganzen Verlauf der Verhandlungen dargestellt hatte, gemerkt zu haben. Wenigstens möchte ich mir so erklären, dass er bei der Rekapitulation der von ihm verworfenen Ansicht im Kap. 30,3 nur Sagunts Fall erwähnt, während er doch nach dem Zusammenhang den Ebro-Uebergang hätte mitnehmen müssen. Vgl. oben S. 12.

mit Recht aufgefasst werden konnte, jedenfalls als solche behandelt wurde, ist offenbar. Nach römischer Auffassung aber war sie — auch abgesehen von ihrer Form, die gewiss vom Herkommen ganz abwich — das nicht, wenn nicht ein Beschluss der Comitien vorausgegangen war. Das war nun freilich nach Livius auch der Fall; in seinem Kap. 18, 4 erwähnt er, und zwar vor dem Abgang der Gesandtschaft, einen Vorschlag an die Comitien, den Krieg zu erklären. Ed. Meyer hat (S. 711) diese Nachricht mit Recht beanstandet; ein Beschluss der Comitien vor einer Gesandtschaft, die von einem verbündeten Staat Genugtuung fordern soll, ist ja ein Ding der Unmöglichkeit. Andererseits steht aber die Nachricht des Livius in einem guten annalistischen Stück, das an sich zu keinem Bedenken Anlass gibt; sie ist in ihrer Umgebung fest verklammert, zwischen dem Bericht über die Aushebung und dem über die Verteilung der Truppen; und sie wird ausserdem durch eine Notiz von einer auf Veranlassung des Krieges beschlossenen *supplicatio* gestützt, die direkt aus der Stadtchronik genommen sein wird.¹ Das Stück ist auch richtig datiert, nämlich auf den Frühling 218, nach dem Antritt der neuen Konsuln. Endlich — und das scheint mir entscheidend — entspricht das ganze Stück dem weit kürzeren Bericht des Polybius im Kap. 40, 2; was darin steht, ist aber ausdrücklich nach der Rückkehr der Gesandten aus Karthago und dem Ebro-Uebergang Hannibals datiert. Dass Polybius den Beschluss der Comitien übergangen hat, ist bei seiner Darstellung ganz natürlich; nachdem der Krieg längst erklärt war und tatsächlich angefangen hatte, war der Beschluss darüber ja

¹ Nebenbei: wenn man auch einen bedingten Beschluss der Comitien über den Krieg annehmen wollte, so passt doch die *supplicatio* vollends erst nach der endgültig erfolgten Kriegserklärung.

nur eine leere Formalität. Ich glaube also dass der Bericht des Livius unbedenklich als Supplement des Polybius verwendet werden darf, und dass Livius nur die Gesandtschaft verkehrt eingereiht hat, was bei der Verwirrung, die in seiner Chronologie der Vorgeschichte des Krieges herrscht, weiter nicht Wunder nehmen kann. Damit ist erstens die Theorie, die den Ebro-Uebergang unter den Ursachen des Krieges auführte, erklärt;¹ und zweitens fällt auf die römische Gesandtschaft nach Karthago ein eigentümliches Licht. Ihre Aufgabe kann nicht gewesen sein, nach der Verweigerung der Genugtuung den Krieg zu erklären, oder, was dasselbe ist, ein Ultimatum zu stellen; ihr ganzer Charakter muss überhaupt ein friedfertigerer gewesen sein als es nach der Tradition den Anschein hat. Somit wird der Vormann der Gesandtschaft wahrscheinlich seine Vollmacht überschritten haben, indem er den Krieg in einer Form ankündigte, die die Karthager mit Fug als Kriegserklärung auffassen konnten.

Eine Bestätigung dieser Auffassung vom Charakter der Gesandtschaft kann man in einer Nachricht des Livius finden. Er sagt (19, 6), dass die Gesandten, einem Auftrag gemäss den sie in Rom erhalten hatten, von Karthago nach Spanien und weiter nach dem südlichen Gallien reisten, um für die Sache der Römer zu wirken, und dass

¹ Schwierig bleibt die Entstehung der Theorie. Von Fabius kann sie kaum herrühren: er wird unter den ἔνιοι τῶν συγγραφέων, die Polybius Kap. 6 als Vertreter der Theorie nennt, schwerlich gewesen sein, weil Polybius im Kap. 7 ihm eine ganz andere Auffassung von den Ursachen des Krieges beilegt, und ausserdem ebenda § 8 ausdrücklich sagt, dass er den Auftrag der Gesandtschaft an Karthago als die Ueberbringung eines Ultimatus dargestellt hat. Andererseits wird man eine Theorie, die nur von den Begriffen des römischen Staatsrechts aus Sinn hat, nur als durch römische Schriftsteller vertreten annehmen. Aeltere Darstellungen als diejenige des Fabius lagen schwerlich vor; man müsste also annehmen, dass man seinen Bericht später nach der hier besprochenen Richtung hin korrigiert hat.

sie erst nach Rom kamen, als die Konsuln schon abgereist waren (das kann nach Polybius 40, 2 nicht richtig sein) und die Kunde vom Ebro-Uebergang in der Stadt schon verbreitet war. Der livianische Bericht bietet in Einzelheiten viel Anstössiges; die nackte Tatsache, dass die Gesandten über Nordspanien und Südgallien nach Hause reisten, wird man aber schwerlich bezweifeln dürfen. Polybius hat die Reise übergangen; aber nach seinen Worten 40, 2 (διακούσαντες μὲν τῶν ἐξαποσταλέντων εἰς Καρχηδόνα πρεσβευτῶν τὰ δεδογμένα καὶ τοὺς ῥηθέντας λόγους, προσπεσόντος δὲ θάττον ἢ προσεδόκων Ἀννίβαν διαβεβηκέναι τὸν Ἰβηρα ποταμόν) erhält man den Eindruck, dass der Bericht der Gesandten und die Nachricht vom Ebro-Uebergang etwa gleichzeitig waren. Nun ist es einleuchtend, dass ein Staat, der einem andern ein Ultimatum stellt, die Ueberbringer nicht instruiert, nachher eine längere Rundreise zu machen. Auch auf diesem Wege gelangt man somit zu dem Ergebnis, dass die römische Botschaft an Karthago weniger »resolut und gewaltig« gewesen ist als man nach den Berichten annehmen müsste.

Es liegt ausserhalb der Aufgabe, die ich mir hier gestellt habe, das Verhalten der Römer, wie es oben dargelegt ist, allseitig zu erklären;¹ ich begnüge mich, die Kon-

¹ Erslev (z. Polybübers. S. 253) hat darauf hingewiesen, dass die Römer mit einem Gegensatz zwischen den Barkiden und der karthagischen Regierung rechneten; das gehe aus Pol. Kap. 7 hervor, und es sei für die Erklärung der römischen Politik gleichgültig, ob der Gegensatz wirklich vorhanden war oder nicht. Ed. Meyer (S. 711) meint, dass die römische Regierung sich der Schwäche ihres Rechtsstandpunktes in der saguntinischen Frage bewusst war und deshalb zögerte, die Sache vor die Comitien zu bringen, bis ein genügender Kriegsgrund vorlag, d. h. bis Sagunt gefallen war. Ich will keineswegs bestreiten, dass derartige Erwägungen mitgespielt haben mögen: ich glaube aber nicht, dass sie hinreichen, um den Sachverhalt, wie er oben dargelegt ist, zu erklären. Mir scheint vielmehr klar, dass die Römer trotz allem was geschehen war einen Krieg im Jahre 218 fast um jeden Preis vermeiden wollten.

sequenzen für den speziellen Punkt, der hier in Frage kommt, zu ziehen. Wenn die römische Sendung nach Karthago nicht den ausgeprägten Charakter eines Ultimatums gehabt hat, den ihr die Tradition beilegt, dann hat es nichts Auffälliges, dass die Römer die Frage nach der Ebro-Grenze bei dieser Gelegenheit angeregt haben — vorausgesetzt dass sie die Frage überhaupt interessierte. Aber gerade diese Voraussetzung ist mehr als wahrscheinlich. Die Römer waren mit den Galliern in Norditalien noch lange nicht fertig; sie konnten keineswegs wünschen, die karthagische Grossmacht in unmittelbarer Nachbarschaft der Gallier in Südfrankreich zu sehen.¹ Nun stand die Ebro-Grenze zwar im Hasdrubal-Vertrag; der Vertrag war aber nicht ratifiziert. Gerade jetzt musste den Römern viel daran liegen, die Ratifikation zu erlangen.

So weit glaube ich kommen zu können, wenn ich mich auf dem Boden der Ueberlieferung halte. In welcher Form aber und mit welchen Hintergedanken die Römer den Hasdrubal-Vertrag in die Verhandlung hineingezogen haben — das sind Fragen über die man wohl etwas vermuten, schwerlich aber Sicheres sagen kann. Ich erwähne nur die nahe liegende Annahme, dass die Römer bereit sein mochten, in der saguntinischen Frage Konzessionen zu machen, wenn sie in der Ebro-Frage Entgegenkommen fanden. Die Forderung auf Genugtuung war ja nach römischem Begriff entschieden eine Androhung des Kriegs; sie mag aber als Kompensations-Objekt gestellt worden sein. Nachdem die römische Gesandtschaft weder auf dem einen noch auf dem andern Punkt das geringste Entgegenkommen gefunden hatte, musste ihr klar sein, dass der Krieg unvermeidlich war; das direkte Aussprechen dieser Erkenntnis war

¹ Vgl. Egelhaafs Ausführungen S. 448.

somit, wenn es auch nicht in der Absicht der römischen Regierung lag, für die Gesandten schwer zu vermeiden.

Wenn ich mich auf diesem Punkt nur mit grosser Zurückhaltung äussere, so liegt das an der Beschaffenheit unserer Ueberlieferung. Falls wirklich Ebro neben Sagunt in den Verhandlungen, die dem Krieg vorausgingen, eine entscheidende Rolle gespielt hat, so ist zwar nicht jede Erinnerung daran, wohl aber die klare Auffassung davon in der Zeit zwischen dem Ausbruch des Kriegs und Polybius verloren gegangen. Auf diesem Punkt muss man Ed. Meyer zugestehen, dass die römische Tradition wenigstens zum wesentlichen Teil die Schuld an der Trübung des Sachverhalts trägt. Die römische Geschichtsschreibung hat, wie es scheint nach einigem Schwanken, die Partei gewählt, sich an Sagunt als den eigentlichen Anlass zum Kriege zu halten. Man erreichte auf diesem Wege, dass die Sache sich so darstellen liess, als ob Rom den furchtbarsten Krieg, den es je bestanden hatte, aus reiner Treue gegen einen schutzbefohlenen Staat auf sich genommen hätte. Nur darf man darüber nicht vergessen, dass auch Karthago kein Interesse hatte, das wirkliche Verhältnis allzuklar hervortreten zu lassen. Die Verleugnung des Hasdrubal-Vertrages mochte formell gut begründet und aus politischen Rücksichten geboten sein; vom Standpunkt des populären Rechtsbewusstseins aus liess sie sich schwer verteidigen. Es muss bei dieser Sachlage eher Wunder nehmen, dass wir bei Polybius einen Bericht finden, wonach die karthagische Regierung im entscheidenden Moment den Vertrag reinaus verleugnet hat.

Noch bleibt ein spezieller Punkt zu besprechen, der durch die hier dargelegte Auffassung der Verhandlungen Aufklärung erhält. Es wurde oben als für die polybianische

Darstellung bezeichnend nachgewiesen, dass sie von einer organischen Verbindung zwischen dem Hasdrubal-Vertrag und der saguntinischen Frage nichts weiss. Das erklärt sich einfach daraus, dass die Römer den Vertrag mit Sagunt in keine Verbindung setzen konnten, weil er über Sagunt nichts enthielt, also eher gegen als für sie sprach, und dass die Karthager den Vertrag als Argument für ihre Sache nicht verwerten konnten, weil sie ihn nicht anerkennen wollten.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 4.

XAVĀSS-I-ĀYĀT

NOTICES ET EXTRAITS D'UN MANUSCRIT PERSAN
TRAITANT LA MAGIE DES VERSETS DU CORAN

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1920

Pris: Kr. 2,25.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs videnskabelige Meddelelser udkommer fra 1917 indtil videre i følgende Rækker:

Historisk-filologiske Meddelelser,
Filosofiske Meddelelser,
Mathematisk-fysiske Meddelelser,
Biologiske Meddelelser.

Prisen for de enkelte Hefter er 50 Øre pr. Ark med et Tillæg af 50 Øre for hver Tavle eller 75 Øre for hver Dobbelttavle.

Hele Bind sælges dog 25% billigere.

Selskabets Hovedkommissionær er *Andr. Fred. Høst & Søn*,
Kgl. Hof-Boghandel, København.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 4.

XAVĀSS-I-ĀYĀT

NOTICES ET EXTRAITS D'UN MANUSCRIT PERSAN
TRAITANT LA MAGIE DES VERSETS DU CORAN

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1920

INTRODUCTION

Lorsqu'en 1914, j'entrepris, au frais de la fondation Carlsberg, un voyage scientifique en Perse, je m'étais assumé la tâche d'acheter, pour une somme que la fondation Carlsberg avait mise à ma disposition, des manuscrits et des livres lithographiés persans et arabes destinés à la bibliothèque de l'université de Copenhague, et en même temps d'acheter, pour le compte de la bibliothèque royale de Copenhague, des manuscrits d'une valeur artistique et, si l'occasion s'en présentait, des manuscrits contenant des textes relatifs au béhaisme. Quant aux achats destinés à la bibliothèque de l'université, j'avais les mains libres, et je me proposai, d'abord, de combler, autant que possible, les lacunes existant dans la collection de textes persans classiques de la bibliothèque, puis d'acheter de préférence des manuscrits et des livres lithographiés concernant la théologie chiite et la foi et les superstitions populaires de la Perse islamique. Il me paraissait naturel que la religion nationale et les croyances populaires de la Perse moderne fussent représentées dans la mesure du possible dans une bibliothèque qui possédait déjà, par le soin de RASK et de WESTERGAARD, la meilleure collection qui existe de manuscrits concernant l'ancienne religion de la Perse.

Je n'entrerai pas pour le moment dans les détails sur les résultats de mes achats. Je me borne ici à attirer l'attention sur un manuscrit qui me paraît avoir un certain

intérêt folkloristique, et qui est du nombre de ceux achetés pour la bibliothèque de l'université, lesquels se trouvent actuellement dans les locaux de la fondation Carlsberg. Il s'agit d'un traité sur la valeur magique des sourates et des versets du Coran.

Le manuscrit, qui est de 30,5 centimètres sur 20,5, a 163 feuillets. L'écriture est un beau *nasḫī*, les titres des sourates sont à l'encre rouge. 147 des 163 feuillets sont occupés par un traité, dont le titre est, d'après une étiquette que le libraire a collée sur le dos du volume, *Xavāṣṣ-i-āyāt* («Qualités spéciales des versets du Coran»). Dans le texte même, le titre n'est pas donné, mais l'auteur, 'Abdullāh ibn Muḥammad ibn Ḥusain, explique dans sa préface, après les louanges traditionnelles à Dieu et au prophète, que les grands de la religion ayant rédigé en arabe des notices sur *ḡavāṣṣ-i-āyāt va manāfi'-i-sūr-i-nabiyyāt* («les qualités spéciales des versets du Coran et les avantages des sourates prophétiques») dont la source est l'imam Jā'far-e-Ṣādiq, lui-même a traduit, en l'an 926 de l'hégire (1520 de notre ère) ces notices de l'arabe en persan. Notre copie, qui est, d'ailleurs, pleine d'inexactitudes et de fautes d'écriture, a été terminée en 1234 de l'hégire (1818—19 de notre ère). La date est indiquée à la fin de l'ouvrage, f. 147 a. Les deux pages suivantes sont laissées en blanc. Suit un traité sans titre ni nom d'auteur, écrit de la même main, contenant un abrégé des dogmes et des devoirs religieux d'après la doctrine des chiïtes.

Je laisse de côté ce petit traité pour m'occuper seulement du livre »*Xavāṣṣ-i-āyāt*«. Je n'ai pas trouvé, dans les catalogues des manuscrits persans des grandes bibliothèques de l'Europe, d'autres copies de l'ouvrage d'Abdullāh ibn Muḥammad ibn Ḥusain, mais le manuscrit per-

san no. 304. 2 de la bibliothèque royale de Berlin, d'après la catalogue de Pertsch, renferme un ouvrage analogue sur «les qualités spéciales des sourates du Coran» (خواص سور القرآن), remaniement d'un traité arabe de Ĵa'far ibn Muḥammad eṣ-Şādiq, composé en persan par Şams-eṭ-Ṭūṭī el-Buḏārī; le texte du manuscrit s'arrête court au milieu de la sourate 34. Il existe en arabe beaucoup de livres populaires traitant les qualités magiques des sourates et des versets du Coran¹, mais aucun de ces ouvrages n'a été publié en Europe, ni traduit dans une langue européenne. M. E. DOUTTÉ en a donné, cependant, quelques extraits épars dans son livre «Magie et Religion dans l'Afrique du Nord».²

Comme nous l'avons dit, l'auteur ou le compilateur de notre texte s'appuie sur l'autorité de Ĵa'far-eṣ-Şādiq, le sixième des douze imams des chiïtes. Il ne s'ensuit pas nécessairement de là que le livre soit l'œuvre d'un chiïte, l'autorité de l'imam Ĵa'far dans des matières magiques étant reconnu aussi hors du monde chiïte, surtout dans l'Afrique du Nord qui a subi, au moyen âge, l'influence du califat fatimide de l'Égypte. Du reste, le sujet n'est pas, en général, de nature à faire ressortir les dogmes particuliers du chiïsme, et l'emploi des sourates et des versets et les rites magiques qu'indique notre texte sont tout-à-fait analogues à ceux qui sont décrits dans les traités sounnites sur la même matière, à en juger d'après les citations éparses dans le livre de M. DOUTTÉ.

Pour rendre accessible aux folkloristes cette sorte de magie coranique, je donnerai, dans les pages suivantes,

¹ Bibl. de Gotha, ms. arabe no. 771. 3; Dresde no. 336; à comparer Ḥajjī Xalifa III p. 180 no. 4814. Voir en outre TUCHMANN dans la «Mélusine» IX p. 225—226, note 3, et E. DOUTTÉ, Magie et Religion dans l'Afrique du Nord p. 218.

² Alger 1909.

une traduction des passages choisis de notre manuscrit, qui m'ont paru caractéristiques et d'une certaine valeur pour l'étude des superstitions populaires et des survivances de la foi primitive. Les éléments des procédés magiques étant assez limités, une traduction complète présenterait trop de répétitions.

Depuis quelques années, les conjurations et les formules magiques ont attiré l'attention des philologues, des folkloristes et des médecins. Des littératures populaires de cette espèce ont été mises au jour, et on a pu comparer les formules magiques des Babyloniens, des Indiens, des Grecs, des peuples scandinaves etc. Pour les peuples islamiques, et spécialement les Arabes de l'Afrique du Nord, M. DOUTTÉ, dans son livre susnommé, a rassemblé de riches matériaux. Chez les peuples chrétiens on trouve parfois l'emploi des passages de l'Écriture sainte au service de la magie. PRADEL dit, en parlant des prières grecques et sud-italiennes¹: »Nicht wenige Gebete, zum Teil sind es Biberverse, werden zur Kräftigung der Beschwörung oder sonst zur Sicherung des gewünschten Erfolges gesprochen oder vorgeschrieben.« Les psaumes ont été employés souvent de cette manière en Europe au moyen âge.² Parmi les formules magiques danoises, il y a des citations plus ou moins littérales de l'Ancien et du Nouveau Testament.³ Dans un manuscrit syrien de la bibliothèque royale de Berlin on trouve des indications sur l'emploi magique des psaumes. M. C. KAYSER

¹ F. PRADEL, Griechische u. süditalienische Gebete, Beschwörungen u. Rezepte des Mittelalters (Religionsgeschichtl. Versuche u. Vorarbeiten, herausg. v. A. Dieterich u. R. Wünsch III. 3. Giessen 1907), p. 67.

² PRADEL l. c. p. 129.

³ F. OHRT, Danmarks Trylleformularer. Copenh. 1917, p. 497 sqq.

en a donné quelques extraits¹, et M. D. SIMONSEN a communiqué que la source en est un livre hébreu, le *Sepher Schimusch Tihillim* («Livre sur l'emploi [magique] des psaumes»), qui a été souvent imprimé et traduit en des langues modernes, p. ex. par Théophraste Paracelse.² Quant aux passages de l'Avesta dont se servent les Parsis pour conjurer les maladies, ou plutôt les démons des maladies (*Yašt* 3 § 7 sqq.), le cas est différent: ce sont de vraies formules magiques qui ont trouvé place dans les textes canoniques, comme c'est le cas aussi de l'*Atharva-Veda* des Indiens.

Les musulmans considèrent tout le Coran comme un préservatif infallible des sortilèges et des maladies, car le prophète a dit: «Nous ferons du Coran une source de miséricorde et de guérison pour les croyants.» On se préserve contre tous les maux en portant sur soi, attaché au bras ou autrement, un petit Coran. Comme prophylactiques sont employées surtout les sourates 1, 6, 18, 36, 44, 48, 55, 57, 59, 67, 78, 110—114 et les versets 256 de la sourate 2 («verset du Siège»), le v. 64 du chapitre 12, le v. 12 du ch. 13, le v. 17 du ch. 15, le v. 7 du ch. 37, le v. 11 du ch. 41, les v. 20—22 du ch. 85.³

Il y a toujours une certaine connection entre la matière d'un verset et le but qu'on a en vue en s'en servant dans l'art magique. Ainsi le verset 23 de la sourate 2, où il est question des jardins du paradis et de leurs fruits, est employé pour faire porter fruits aux arbres; et le verset 57

¹ Z. D. M. G. 42, p. 456 sqq.

² Z. D. M. G. 42, p. 693.

³ Voir J. TUCHMANN dans la «Mélusine» IX p. 224—25 et note 3. Dans le choix des extraits du Xavāšš-i-āyāt que je donne ci-dessous, je ne me suis pas laissé guider par ces préférences: j'ai voulu donner seulement ce que je trouvais de plus intéressant au point de vue folkloristique.

de la même sourate, où il est raconté comment Moïse fit aillir douze sources du rocher, est bon contre la soif pendant les voyages etc.

Les versets servent à satisfaire tous les besoins de l'homme, à guérir les maladies ou à s'en préserver, à procurer bien-être, richesse, bonheur en amour ou faveur des grands, à retrouver des choses perdues ou volées et des esclaves fugitifs, à se garder contre les périls du voyage, contre les péchés, les vices et les suggestions du diable et des démons ou bien à anéantir le pouvoir des tyrans. En examinant en détail les buts des incantations d'après le Xavāṣṣ-i-āyāt, on peut dresser la liste suivante :

Accomplissement des désirs en général (sour. 1).

Réduire les génies et les hommes sous sa puissance
(s. 2, v. 28—30).

Médecine :

Maladies en général (le bismillāh; s. 1).

Mal de tête (s. 1).

Maladie des yeux (s. 1).

Maladie des oreilles (s. 1; s. 10, v. 32).

Fièvre¹ (s. 1).

Pustules (s. 1).

Enflure (s. 59, v. 21—24).

Flège dans le corps (s. 97).

Maladie du foie (s. 97).

Epilepsie (s. 2).

Paralytie	}	(s. 1).
Distorsion du visage		
Sciatique		
Douleurs du dos		

Indigestion (s. 2, v. 57).

¹ A comparer DOUTTÉ l. c. p. 232.

Hémorrhagie, ménorrhagie¹ (s. 3, v. 138).

Colique
Difficulté d'uriner } (s. 1, v. 69).

Mal à l'estomac (s. 3, v. 6).

Mal aux jointures (s. 14, v. 15).

Calvitie² (s. 2, v. 261).

Morsure d'un serpent³ (s. 1).

Mémoire affaiblie (s. 1).

Ivrogerie⁴ (s. 3, v. 200).

Guérison d'une personne frappée par un djinn (s. 14, v. 15).

Rendre l'accouchement facile⁵
Calmer les cris et l'insomnie d'un enfant } (s. 3, v. 31
Augmentation du lait d'une jeune femme } —32)
Sevrer un enfant (s. 2).

Préservation, protection contre les maux :

Préservation contre la mort par le feu et par l'eau⁶
(s. 36, v. 58).

Préservation contre l'indigence (s. 2, v. 256—259).

Préservation contre l'affaiblissement, l'apathie, les malheurs, les douleurs (s. 1).

Préservation contre la folie (s. 36, v. 58).

Chasser les serpents, les scorpions, les moustiques, les punaises, la vermine⁷ (s. 2, v. 244; s. 36, v. 58).

Préservation contre la peur (s. 1; s. 2).

Préservation contre le malaise et les dangers des voyages par mer ou à travers le désert (s. 1; s. 6, v. 63—64; les 14 lettres de lumière).

¹ A comparer DOUTTÉ p. 234. — ² DOUTTÉ p. 360. — ³ DOUTTÉ p. 237.

⁴ A comparer DOUTTÉ p. 304. — ⁵ DOUTTÉ p. 233. — ⁶ DOUTTÉ p. 236.

⁷ DOUTTÉ v. 237. Une conjuration mazdéenne analogie en langue pehlie a été communiquée par HAUG (An Old Pahlavi-Pazend Glossary p. 24 sq.)

Protection contre le mal provenant des esprits et des hommes (s. 2, v. 138).

Protection contre les voleurs et les brigands¹ (s. 9).

Envoûtement rendu inefficace (le bismillāh).

Effet d'un talisman neutralisé (s. 3, v. 138).

Protection contre le mal provenant des potentats (s. 3, v. 167—168).

Calmer le courroux d'un autre (les 14 lettres de lumière).

Faire cesser la discorde entre des époux (s. 2, v. 69).

Délivrer quelqu'un du désir sexuel et le priver de la faculté érotique² (s. 4, v. 27).

Séparer des amants adultères³ (s. 4, v. 27).

Chasser le diable (s. 2).

Préservation contre les tentations du diable et les mauvaises pensées⁴ (s. 3, v. 15—17).

Acquisitions des biens de la vie:

Gagner son pain quotidien (s. 3, v. 66).

Augmenter son revenu⁵ (s. 2, v. 256—259).

Avoir succès dans la recherche des trésors cachés et des mines⁶ (s. 34, v. 17—19).

Avoir succès à la chasse⁷ (s. 16, v. 14—16).

Remporter la victoire sur l'ennemi⁸ (s. 3, v. 107—108).

Avoir succès dans l'amitié et l'amour⁹ (s. 19, les lettres initiales).

Gagner l'amour d'une femme¹⁰ (s. 3, v. 66).

Avoir des enfants (s. 3, v. 33—35).

Gagner de la gloire ou la faveur des grands¹¹ (s. 1).

¹ DOUTTÉ p. 238. — ² DOUTTÉ p. 62; 225. — ³ DOUTTÉ p. 288. — ⁴ DOUTTÉ p. 304. — ⁵ A comparer DOUTTÉ p. 264. — ⁶ DOUTTÉ p. 266. — ⁷ DOUTTÉ p. 262. — ⁸ DOUTTÉ p. 239 sq. — ⁹ DOUTTÉ p. 252. — ¹⁰ DOUTTÉ p. 253. — ¹¹ DOUTTÉ p. 257.

Acquérir des qualités morales (le courage, la pitié)
(s. 3, v. 163—165).

Acquérir du savoir (s. 2, v. 1—4).

Acquérir la faculté de parler avec facilité (s. 3, v. 15—16).

Avoir des révélations en songe (s. 2, v. 38—39).

Trouver des choses cachées ou égarées¹ (s. 2, v. 67—68).

Faire revenir un voleur ou un esclave fugitif² (s. 9, v. 46).

Procurer du travail à un homme qui n'en a pas (les
14 lettres de lumière).

Procurer un mari à une jeune fille (les 14 lettres de
lumière).

Magie agricole³:

Faire augmenter l'eau des ruisseaux et des fontaines
(s. 2, v. 69).

Faire porter fruits aux arbres fruitiers (s. 2, v. 23).

Protéger les arbres fruitiers contre la vermine et les
animaux nuisibles (s. 7, v. 55—56).

Faire augmenter le lait des vaches et des brebis (s. 2,
v. 69).

Protéger le bétail contre le loup (s. 9, v. 129—130).

Magie malfaisante:

Nuire à un ennemi, à un tyran⁴ (s. 2, v. 18—19).

Faire affaiblir la mémoire ou l'intelligence d'un ennemi
(s. 2, v. 87).

Rendre une personne muette⁵ (s. 4, v. 148).

Semer la discorde entre deux personnes (époux)⁶ (s. 2,
v. 96).

Rendre un endroit désert (s. 3, v. 122).

¹ DOUTTÉ p. 268. — ² DOUTTÉ p. 244 sqq. — ³ A comparer DOUTTÉ p. 260 sqq. — ⁴ DOUTTÉ p. 280 sq., 301. — ⁵ A comparer DOUTTÉ p. 247. — ⁶ DOUTTÉ p. 62, 286 sq.

La magie maléficiente au moyen des versets du Coran n'est enseignée qu'avec des réserves. Un sortilège par lequel un homme est frappé de douleurs des yeux et de la tête et devient aveugle ou sourd est défendu, si l'homme contre lequel il est employé est musulman¹ (f. 17 a). Et quant au procédé magique qui a pour but de semer la discorde entre deux personnes, l'auteur ajoute: »Mais il faut craindre Dieu le Très-Haut et ne pas semer de telle façon la discorde entre deux personnes.« Pour attirer des malheurs sur un ennemi on inscrit quelques versets sur un morceau d'un vêtement qu'à porté celui-ci et enterre ce chiffon sous le seuil de la maison (f. 16 b), mais les cheikhs ont défendu d'exercer ce sortilège parce que c'est une action impie de placer des versets du Coran de telle manière qu'on passe par-dessus et les foule aux pieds.

A l'emploi magique des versets se rattachent des procédés plus ou moins compliqués dans lesquels beaucoup de vieux rites magiques se sont conservés.

Il est souvent indiqué que celui qui exécute l'acte magique doit se trouver dans l'état de pureté², qu'il doit d'abord faire ses ablutions, qu'il exécutera telle conjuration après une des cinq prières journalières ou la répétera après chacune de ces prières, qu'il exécutera la conjuration à jeun ou bien après un jeûne de trois ou cinq jours; on devra s'être abstenu, pendant un certain temps, de toute nourriture animale³, et il faut rompre le jeûne en mangeant des légumes seulement, ou des légumes, du pain et du sucre. On trouve la prescription que, pendant le temps que dure un certain régime médico-magique, le patient devra manger des figes blanches (f. 26 b).

¹ A comparer DOUTTÉ p. 281, note 3. — ² A comparer DOUTTÉ p. 67. — ³ DOUTÉ p. 65.

L'astrologie a exercé son influence sur la magie coranique: il y a des jours et des heures prescrits pour ou particulièrement favorables à telle ou telle conjuration. Si un mois est indiqué, c'est très souvent un mois de l'année syrienne: le Kānūn I, le Kānūn II, le Tišrīn II etc. Parfois le premier du mois (lunaire) est indiqué comme le temps juste pour faire quelques préparations pour une opération magique¹, et le dernier du mois pour exécuter un sortilège malfaisant: de tout temps et chez tous les peuples, la lune a joué un rôle éminent dans les conjurations.² Pour opérer la guérison d'une maladie des yeux au moyen de la Fātiḥa, il faut regarder, le premier du mois, la nouvelle lune.

Parmi les jours de la semaine, le vendredi, jour de repos des musulmans, a, comme de raison, la première place. C'est vendredi avant l'appel à la prière (f. 11 a), vendredi pendant les premières heures (f. 12 a), avant le lever du soleil (f. 26 b). à la septième heure (f. 28 b), un vendredi dans la première moitié du mois («la lune n'étant pas décroissante», f. 30 b) etc. qu'il faut procéder aux conjurations. Une opération magique doit être répétée sept vendredis consécutifs (f. 26 b). Le dimanche figure aussi dans notre texte: dimanche à la sixième heure (f. 29 b), pendant que le soleil luit (f. 31 b); puis lundi nuit (f. 18 a, 33 b), un mardi nuit qui soit le dernier du mois (f. 65 a), le premier mardi après le jour de l'an (f. 14 a) etc. Mais il semble que jeudi soit le jour qui figure le plus souvent après vendredi³: jeudi de bonne heure (f. 14 b), à l'heure

¹ A comparer DOUTTÉ p. 164. — ² A comparer DOUTTÉ p. 303.

³ Chez les peuples scandinaves, jeudi est le jour propre à exercer des sortilèges, voir REIDAR TH. CHRISTIANSEN dans le »Festskrift til H. F. Feilberg«, p. 183 sqq.

de Jupiter ou de Vénus (f. 28 b), le premier jeudi du mois de Rajab (f. 14 a), un jeudi du mois (syrien) de Kānūn I (f. 66 a). Samedi est prescrit pour un sortilège malfaisant (f. 20 a). Des constellations sont indiquées: au lever de Vénus (f. 12 a), à l'apparition du Taureau, la lune étant dans le signe de Taureau (f. 14 a), au moment où le Taureau apparaît, Vénus étant dans son apogée¹ (f. 75 b). Le *nowrūz*, le jour de l'an à l'équinoxe de printemps, qui a gardé sa place fixe dans l'année, est un temps propice²: le jour de l'an avant le lever du soleil (f. 70 b), la nuit du jour de l'an (f. 32 a).

Si une opération magique doit être répétée, le nombre des répétitions est généralement 3 ou 7.³ Une sourate doit être récitée 3 fois (f. 10 b, f. 11 b), un procédé magique répété 3 fois (f. 24 a), pendant 3 jours (f. 28 b) ou 3 nuits consécutifs (f. 68 b); une formule ou un verset est à répéter 7 jours consécutifs (f. 70 a). Mais on trouve aussi les nombres 5 (f. 10 b), 10 (f. 10 b), 30 (f. 17 b), 40 (f. 11 a), 41 (f. 11 b), 70 (f. 10 b), 132 (f. 9 b), 100 ou 1000 (f. 70 a).⁴ On prend 224 grains blancs de vesce et récite des versets sur eux (f. 76 b).

Des prescriptions sur l'endroit où il faut exécuter l'opération magique sont plus rares. Pour opérer, au moyen d'un verset, la guérison d'un homme qui a mal aux jointures

¹ Il s'agit d'avoir succès en amour; la même constellation cherchée pour le même effet, DOUTTÉ p. 254.

² A comparer DOUTTÉ p. 547.

³ Pour l'emploi de ces chiffres dans la foi populaire et la tradition populaire, voir USENER, *Dreiheit* (Rhein. Museum Bd. 58); J. MEINHOLD, *Sabbat u. Woche im A. T., Gött.* 1905, p. 13 sqq.; COX, *An Introduction to Folklore*, p. 22; PRADEL, *Griech. u. südital. Gebete* p. 66—67; DOUTTÉ l. c. p. 180.

⁴ Voir DOUTTÉ p. 188. Pour le nombre 41, comparez DOUTTÉ pp. 95 et 189.

ou aux yeux, ou qui a été frappé par un djinn, il faut le transporter à un carrefour¹ (f. 68 b).

Les versets sont récités ou écrits. On lit des versets sur un malade. Pour protéger les moutons contre le loup, on lit des versets, puis on souffle² une fois sur le troupeau (f. 62 a). On lit des versets sur un gobelet d'eau (f. 68 b) ou sur un breuvage ou une médecine composée d'ingrédients divers (f. 26 b). Parfois il est prescrit que celui qui récite les versets doit avoir le visage tourné dans la direction de la qibla (f. 17 b). Celui qui, après avoir éternué³, récite le premier chapitre du Coran (la Fātiḥa) et frappe des mains, puis lève les mains vers son visage, sera gardé contre le mal aux yeux, le mal de tête etc. (f. 11, a-b).

Mais le plus souvent on écrit les versets. C'est avant tout dans les lettres écrites que repose la vertu magique⁴. La connaissance de la valeur secrète des lettres de l'alphabet et surtout des lettres isolées qui se trouvent à l'entrée de certaines sourates du Coran s'est développée en une science, la *sīmiā* ou science des lettres et des mots, sur laquelle repose la doctrine des talismans⁵. Chez la secte des *ḥūrūfīs* et même chez les *bābīs-bahāīs* de nos jours, des spéculations de cette nature jouent un rôle important. La vertu magique des lettres est traitée f. 12 sqq. de notre texte.

Il y a des prescriptions minutieuses sur la façon dont il faut écrire les versets dans les cas différents, le fluide qu'il faut employer comme encre et la matière sur laquelle

¹ Le carrefour est considéré, dans la foi populaire des musulmans, comme un endroit hanté par les djinns (DOUTrÉ p. 64).

² A comparer DOUTrÉ p. 103.

³ Sur l'éternuement dans la foi populaire, voir par exemple — outre DOUTrÉ p. 367 — Cox, *An Introduction to Folklore* p. 7.

⁴ DOUTrÉ p. 151.

⁵ M. DOUTrÉ a donné, pp. 172 sqq. de l'ouvrage cité, un exposé bref et lucide de cette matière abstruse.

il faut écrire. Comme encre on se sert très ordinairement de musc et de safran ou d'eau de rose¹ (f. 11 b, f. 18 a et plus souvent), parfois d'huile de rose (f. 12 a). Dans quelques cas on peut employer tout simplement de l'encre noire (f. 21 b, f. 62 b). Plus rarement, c'est avec le suc de pommes et de raisins (f. 47 a) ou avec un extrait de poireaux (f. 63 a) qu'il faut écrire.

Les matières sur lesquelles on écrit sont très variées: du papier (f. 17 b et plus souvent), un morceau de soie (f. 28 b) un morceau de soie blanche (f. 20 b), un chiffon du collet d'un vêtement de toile (f. 61 a), du linge neuf pris du collet d'un vêtement (f. 21 a), un morceau du vêtement d'une femme qui n'est pas nubile (f. 18 a), de la peau de gazelle (f. 19 b et plus souvent) ou de faon (f. 28 b), une cruche de terre cuite (f. 18 b), un plat en terre cuite verte (f. 19 a), un morceau de terre cuite (f. 20 a, f. 30 b), une écuelle (f. 14 b), une écuelle en bois d'olivier (f. 47 a), une écuelle ou un verre blanc et neuf (f. 28 b), un vase d'argent (f. 63 a), d'or (f. 11 b), ou de cuivre (f. 20 a, f. 62 a), un verre à boire (f. 11 b et plus souvent), une feuille d'argent (f. 12 a) ou de fer (f. 18 a), une bague d'argent (f. 14 a), d'or (f. 30 b), de cuivre (f. 75 b) ou de fer (f. 31 b), un morceau de pâté sucré à manger (f. 20 a), la peau d'une citrouille (f. 62 b), un miroir d'acier fourbi (f. 138 a), un vieux peigne de femme (f. 74 b), un vieil os de chameau (f. 40 b, sortilège malfaisant). On écrit les versets sur les armes (f. 29 b), et entre les deux sourcils d'un malade (f. 31 a); on les écrit dans le creux de la main droite avec le sang d'une huppe (f. 33 b), ou on les écrits dans le creux de la main droite et lèche l'écriture avec la langue (f. 23 a).

Quelquefois l'association d'idées qui a amené l'emploi

¹ A comparer DOUTTÉ p. 149, 164 etc.

de telle matière pour telle incantation est assez obscure. Il n'est pas bien clair par exemple, pourquoi la peau d'une gazelle¹ ou d'un faon doit posséder une vertu magique spéciale. Dans d'autres cas, la connection entre la matière et son emploi magique est plus claire. On écrit des versets sur les armes, afin qu'elles soient victorieuses. On écrit des versets dans un vase ou un verre pour y boire et s'imbiber de la force surnaturelle des formules écrites. Qu'un vieil os peut servir à une incantation dont le but est de nuire à un ennemi, cela se comprend facilement: les cadavres, les ossements et les tombeaux jouent partout un rôle prépondérant dans la magie malfaisante.² En se servant d'un morceau du vêtement d'une personne, on exerce la »magie contagieuse.«

Quant aux métaux, ils jouent un rôle particulier dans les superstitions de tous les peuples. L'or et l'argent sont employés pour des fins magiques parce qu'ils sont des métaux nobles et précieux et sont considérés comme les représentants terrestres du soleil et de la lune respectivement.³ Dans la vertu magique du cuivre ou du bronze d'autre part, se reflète l'admiration qu'a inspiré dès le commencement l'art des forgerons. On connaît le rôle du forgeron dans les légendes anciennes des peuples⁴ (le dieu forgeron, Héphaïstos, Völund-Wieland et les nains armuriers de la légende héroïque des Germains, le forgeron Kāvāh dans la légende ancienne des Iraniens etc.) et dans les contes populaires. Dans l'antiquité les instruments employés dans la magie étaient ordinairement faits de bronze, »métal

¹ A comparer DOUTTÉ p. 100, 149, 213.

² DOUTTÉ p. 301.

³ A comparer CHARPENTIER dans le »Uppsala Universitets Årsskrift« 1911, p. 47.

⁴ A comparer DOUTTÉ p. 40 sqq.

apprécié avant tout dans l'art magique.¹ Le fer, dans la foi populaire de presque tous les peuples européens et orientaux, a la vertu de chasser les démons: celui qui porte du fer sur lui est en sûreté contre tous les esprits malins, les ogres et les lutins.²

Le miroir et le peigne sont des instruments de magie bien connus. Sur le peigne on peut consulter W. WUNDT, *Elemente der Völkerpsychologie*, p. 101.³ Quant aux miroirs magiques dans la foi populaire des peuples islamiques, nous renvoyons au livre souvent mentionné de M. DOUTTÉ, p. 289, 388 sqq. et à l'«Abrégé des Merveilles», traduit par CARRA DE VAUX (Paris 1898), p. 122, 175, 201, 234, 239, 275, 282, 288, 293. On pourra comparer la 272^e nuit des «Mille et une Nuits» (ed. du Caire). Le sceau et l'anneau jouent un rôle encore plus important dans la magie et les superstitions⁴; les fables islamiques relatives au sceau de Salomon sont bien connues.

Si l'on écrit des versets dans la main droite, c'est que la main possède une force protectrice toute particulière⁵, et le côté droit est, chez les musulmans comme ailleurs⁶, supérieur au gauche. On écrit avec du sang, parce que le sang, qui, dans la foi primitive, est le siège de l'âme, a conservé son rôle important dans la magie⁷, et si l'on prescrit pour cette opération le sang d'une huppe⁸, c'est que la huppe (hudhud) est un des oiseaux préférés de

¹ WÜNSCH, *Antikes Zaubergefäß aus Pergamon*, Jahrbuch d. Kais. Deutsch. archäol. Inst., Ergänzungsheft VI, Berlin 1905, p. 38.

² Cox, *An Introd. to Folklore* p. 15; DOUTTÉ p. 41—42, 365; ARTHUR CHRISTENSEN, *Hinsides det kaspiske Hav*, p. 110.

³ A comparer DOUTTÉ p. 233.

⁴ WUNDT, *Elemente der Völkerpsychologie* p. 89; DOUTTÉ l. c. p. 82—83.

⁵ Voir DOUTTÉ p. 325 sqq.

⁶ DOUTTÉ p. 359, note 1; Cox, *An Introd. to Folklore* p. 9.

⁷ WUNDT, l. c. p. 190; DOUTTÉ p. 85.

⁸ A comparer DOUTTÉ p. 255.

la légende islamique: Salomon a choisi la huppe pour sa compagne perpétuelle, et la huppe a donné à ce roi la nouvelle de l'existence de Balkīs, reine de Saba.¹ Qu'on lèche avec la langue la formule magique qui doit opérer la guérison d'une maladie² ou mange le papier qui la contient³, voilà un trait ordinaire de la médecine magique populaire; de nos jours encore, il arrive en orient que le patient en use ainsi de l'ordonnance écrite par un médecin européen. Si on écrit le verset sur un morceau de pâté sucré, c'est pour l'avalier après avec le pâté.⁴

Les versets écrits, auxquels s'ajoutent parfois des formules de prière ou de conjuration, des lettres détachées vides de sens ou les noms des archanges⁵ (f. 31 b), sont suspendus au cou de l'homme ou de l'animal qui est l'objet de l'opération magique ou dans l'arbre qu'on veut protéger ou auquel on veut faire porter des fruits (f. 17 b). On porte l'écriture sur soi (f. 14 a) ou on la suspend dans sa maison ou dans sa boutique (f. 23 a). Avant de la suspendre au cou, on l'enveloppe dans un tube de cuivre⁶ ou de fer (f. 28 b) ou bien dans une peau de gazelle ou de lion (f. 93 a). Il y a d'autres matières encore qui servent à envelopper l'écriture. On se sert d'un chiffon de la chemise d'un chrétien (f. 74 b). La chemise, qui est portée sur le corps même, participe particulièrement des qualités du porteur, et le chrétien, comme l'étranger et l'infidèle en général, est censé expert dans l'art magique. On s'assure le bonheur en portant l'écriture enveloppée dans un chiffon de la che-

¹ G. WEIL, *Biblische Legenden der Muselmänner*, Frankf. a. M. 1845, p. 228, 246 sqq.

² A comparer DOUTTÉ p. 62, 109.

³ A comparer DOUTTÉ p. 109, 357.

⁴ A comparer DOUTTÉ p. 109. — ⁵ DOUTTÉ p. 165.

⁶ A comparer DOUTTÉ p. 149.

mise d'un homme heureux (f. 29 a). Voilà l'élément de superstition, fondé sur la foi de la magie contagieuse, qui a donné naissance à cette fable orientale¹ qu'a emprunté M. ANATOLE FRANCE pour en faire un de ses meilleurs contes, »La Chemise«.

S'il s'agit de faire retourner un esclave fugitif, on arrête les pas du fuyard en enterrant un morceau de toile sur lequel est écrit un verset, percé au milieu par un clou. C'est la méthode qu'employaient de préférence les magiciens de l'antiquité pour nuire à une personne, la *defixio*.²

Un autre procédé est celui de laver et d'effacer l'écriture, de sorte que la vertu magique se répande dans le fluide dont on l'a lavée, puis de boire le fluide ou de s'en servir autrement pour des fins magiques. Ainsi on lave l'écriture avec de l'eau tout simplement (f. 11 b), avec de l'eau fraîche (f. 28 b), de l'eau vive (fig. 25 b), de l'eau de puits³ (f. 24 a), de l'eau de pluie (f. 12 a et plus souvent) de l'eau de pluie de printemps (f. 21 a), de l'eau de grêle (f. 18 a), de l'eau stagnante (f. 62 a, sortilège qui a pour but de trouver un voleur), de l'huile pure (f. 24 a) du miel (f. 63 a), du suc de feuilles d'olivier (f. 21 b), du suc de raisins (f. 47 a). Ayant lavé l'écriture avec de l'eau, on mêle quelquefois dans celle-ci du sucre ou du candis (f. 24 a). A l'eau de pluie de printemps dont on a lavé l'écriture on mêle de l'eau de rose et un peu de lait d'une chèvre rouge⁴ et

¹ Voir Excursus.

² Sur la *defixio* et l'emploi du clou dans la magie, voir l'article de M. KUHNERT dans la »Realencyclopädie« de Pauly-Wissowa IV, 2 p. 2373 sqq. et les références qui y sont données. Les »Defixionum tabellae« ont été publiées par M. R. WÜNSCH. A comparer DOUTTÉ p. 229.

³ Avec de l'eau d'un puits ou d'une source qui ne voit pas le soleil, DOUTTÉ p. 216.

⁴ Le lait dans la magie, voir DOUTTÉ p. 352. Le lait de femme est prescrit dans notre texte f. 138 a.

fait bouillir le mélange, qui sera bon contre la soif pendant un voyage (f. 18 b). A l'eau stagnante on mêle de la farine (f. 62 a). Parfois il est prescrit de laver l'écriture avec de l'eau puisée sous sept moulins et mêlée ensemble¹ (f. 70 b).

L'envoûtement est pratiqué sous les formes qu'on connaît de tous les peuples: tantôt on exerce le charme contre une image de la personne en question (magie »homéopathique«), tantôt on se sert d'une chose qui a appartenu à la personne, surtout d'un morceau de son vêtement (magie »contagieuse«); souvent les deux méthodes se trouvent combinées. On forme en cire (f. 19 b) ou en poix (f. 33 b) une image de la personne sur laquelle on veut jeter un sortilège.² La force du charme peut être rehaussée, si l'on pétrit dans la figure des poils d'un chien ou d'un chat (f. 20 b). Sur la figure on inscrit — avec une épingle de cuivre (f. 19 b) — le nom de la personne que représente la figure; très ordinairement on y inscrit aussi le nom de sa mère et parfois le verset qui contient le charme est également gravé dans la figure même (f. 33 b). Parfois, cependant, la défense de faire des images est rappelée (f. 20 a). On prend un morceau d'un vêtement qu'a porté l'ennemi à qui on veut nuire, et qui est imbibé de sa sueur, et on y inscrit son nom et celui de sa mère, puis on y écrit un certain verset trois fois dans trois cercles concentriques³ (p. 16 b). La magie du nom⁴ s'exerce encore d'autres manières: pour retenir une personne qui veut partir on écrit le

¹ L'eau puisée sous sept moulins, voir ARTHUR CHRISTENSEN, *Le Dialecte de Sāmnān* (D. Kgl. Danske Vid. Selsk. Skr. 7. R., hist. og fil. Afd. II. 4 p. 284—85); à comparer DOUTTÉ p. 75.

² A comparer DOUTTÉ p. 288 sqq.

³ A comparer DOUTTÉ p. 249 sqq. où il s'agit de forcer, par des conjurations, une personne à venir.

⁴ Voir surtout le mémoire de M. KR. NYROP »Navnets magt« (Opusc. philol., Copenhague 1887, p. 118 sqq.).

nom de la personne avec un certain verset sur un caillou pris dans la route par où il est arrivé ou celle par où il veut partir, et on jette le caillou dans un puits (f. 37 a).

Si l'on met un morceau de papier qui contient un certain verset et les noms de la personne à qui l'on veut nuire et celui de sa mère dans le bec d'un oiseau de l'espèce qu'on appelle *mūšgīr*, et si l'on met celui-ci en liberté après lui avoir cousu le bec, la personne deviendra muette¹ (f. 34 b).

Les cadavres et les tombeaux, en un mot tout ce qui rappelle la mort, est d'un emploi constant quand il s'agit de sortilèges malfaisants. On écrit un verset sur la peau d'un cheval mort (f. 30 b) ou sur un morceau d'un drap mortuaire (f. 16 b). On se sert de terre prise dans un vieux tombeau² (f. 17 a). On mêle sept espèces de terre, la terre des tombeaux d'un musulman, d'un juif, d'un chrétien, d'un zoroastrien et d'un tyran, la terre d'un palais ruiné et celle d'un waqf (f. 79 a). Le papier ou le chiffon contenant les noms et les versets ou la figure formée dans le but de l'envoûtement doit être enterré sous un vieux mur ou un four (f. 17 a) ou bien sous le seuil de la maison de l'ennemi en question, où il sera foulé aux pieds des passants (f. 16 b, f. 20 b). Parfois on enveloppe la figure dans un chiffon détaché du linceul d'un mort et on l'enterre dans un vieux sépulcre (f. 33 a). On répand aux côtes du palais d'un tyran la poussière d'un morceau de terre cuite broyé sur lequel un verset a été écrit (p. 65 a).

Pour avoir succès à la chasse, on dessine, sur un côté d'une coquille fourbie, les figures des animaux qu'on veut chasser, et on inscrit un certain verset sur l'autre côté³ (f. 71 a).

¹ A comparer DOUTTÉ p. 285. — ² DOUTTÉ p. 225, 289 sq., 302 sq.

³ Sur les coquillages, voir DOUTTÉ p. 82.

Le nœud est partout un élément commun des opérations magiques¹. En connection d'un procédé qui a pour but de chasser l'amour du cœur d'un homme, il est question (f. 33 a) d'un »nœud d'homme«. La magie des Arabes distingue le »nœud d'homme« du »nœud de femme«, mais je n'ai pas pu savoir en quoi consiste la différence.

Parmi les animaux qui jouent un rôle dans les opérations magiques, le coq paraît être le plus important.² S'il s'agit de trouver des choses égarées ou cachées, on emploie un coq blanc (f. 21 a) ou un coq blanc à deux crêtes (f. 19 b).

Ainsi notre livre a des remèdes contre tous les maux et des expédients dans toutes les situations de la vie. Guérisons des maladies — on trouve des spécimens intéres-

¹ Voir Cox, *An Introduction to Folklore* p. 22, 198; DOUTTÉ p. 87 sqq., 288 sqq.

² Le coq est un animal cher au sorciers (DOUTTÉ p. 52). Salomon, selon la légende islamique, a choisi le coq et la huppe comme ses compagnons habituels (WEIL, *Biblische Legenden der Muselmänner*, p. 228). — Le livre pehlvi *Bundahišn* (19. 33) raconte, sur l'autorité des livres saints, que le coq a été créé avec le chien pour combattre l'influence des démons et des sorciers. D'après MĪRḪŌND, *Gayōmard*, le premier roi légendaire des Iraniens, ayant vu une fois un coq mettre en fuite un serpent qui voulait enlever une poule, ordonna à ses fils de prendre soin du coq. On dit, ajoute l'auteur, qu'un démon ne peut pas entrer dans une maison où se trouve un coq, et si un coq vient à l'endroit où demeure un démon et y glorifie le créateur par sa voix, ce démon s'enfuira aussitôt. D'autre part, le chant d'un coq à une heure indue est d'un mauvais augure, et la raison en est qu'un coq chanta immédiatement avant la mort de *Gayōmard*. — Les étendards de la Perse ancienne ont porté souvent l'image d'un coq (voir l'article de M. SARRE sur les drapeaux de l'ancien orient, dans la revue »Klio« III (1903) p. 348 sqq. — Chez les peuples du nord de l'Europe, le coq, comme l'annonciateur de l'aurore qui chasse les démons et les mauvais esprits, a été pendant longtemps un oiseau sacré (O. SCHRADER, *Reallexikon d. indogerm. Altertumskunde*, Strassb. 1901, p. 324). Sur le coq dans la foi populaire des peuples scandinaves, voir GUDMUND SCHÜTTE, *Offerpladser i Overlevering og Stedminder* (Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning n^o 112) p. 30 sqq.

sants de médecine populaire, voir p. ex. l'emploi des versets 91—93 de la sourate 12, f. 66 a —, moyens de s'assurer le bonheur matériel et spirituel et de se venger de ses ennemis, c'est tout le domaine de la magie ancienne qui a cours de nos jours encore en Orient. Et les anciens procédés, complétés par l'emploi systématique des versets du livre saint, survivent dans les prescriptions qui se couvrent de l'autorité de l'imam Ĵa'far eṣ-Ṣādiq.

Dans ma traduction, je n'ai relevé les nombreuses fautes d'écriture du texte que dans un ou deux cas où la correction à faire était un peu plus difficile que d'ordinaire. Pour les citations du Coran, j'ai reproduit, avec très peu de modifications, les passages en question de la traduction française de Kasimirski.

XAVĀṢṢ-I-ĀYĀT

Dans les deux muqaddamas l'auteur traite de la lecture du Coran en général et des avantages qui en résultent. Il faut que celui qui récite le Coran ait exécuté l'ablution rituelle, qu'il ait le visage tourné dans la direction de la qibla, qu'il ait mis le meilleur habit de ceux qu'il est permis de porter pendant la prière et porte le turban sur sa tête, et qu'il se tienne dans une position convenable, la tête penchée, les cuisses non écartées et ne s'appuyant pas sur une chose quelconque, prenant une attitude humble et non pas fière, une attitude comme celle que prend le disciple devant son maître. Pourtant quelques-uns soutiennent qu'il est permis de s'appuyer un peu d'un côté en récitant le Coran, mais il ne faut pas étendre le pied . . . (f. 3 b). D'après la tradition, 'Alī, le commandeur des croyants, a dit que celui qui, à l'heure de la prière, récite le Coran en se tenant sur les pieds, recevra cents faveurs sur chaque lettre, mais s'il récite le Coran étant assis, il aura cinquante faveurs sur chaque lettre; s'il récite le Coran par cœur, ayant fait ses ablutions, il aura vingt-cinq faveurs sur chaque lettre, et s'il le fait n'ayant pas fait ses ablutions, deux faveurs lui seront accordées sur chaque lettre (f. 3 b—4 a).

f. 9 b—10 a l'auteur traite de la vertu magique de la formule *بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ*, «*au nom de Dieu le clément, le miséricordieux*». ¹ Il donne plusieurs figures talismaniques, dont la première se compose de la formule en question et de quelques chiffres écrits dans un carré de la manière suivante: ²

Si l'on prend cette figure devant soi et la regarde en récitant 70 à 80 fois le »bismillāh«, puis lit 132 fois la prière et ensuite prononce sa demande, alors on atteindra son but, et si un sortilège a été jeté sur vous, ce sortilège sera inefficace.

الرحيم	الرحمن	الله	10 بِسْمِ 20
699	329	22	20
25	103	288	330
104	68	327	297
338	229	115	

f. 10 a commence l'examen des chapitres et des versets du Coran.

¹ A comparer DOUTTÉ p. 211. — ² Sur les carrés magiques voir DOUTTÉ p. 191 sqq.

Fātiḥatu-l-kitāb (sourate 1).

f. 10 a. Le prophète a dit que quiconque lit la Fātiḥa a le même mérite que s'il avait lu le Pentateuque, l'évangile, les psaumes de David et le Coran entier. Le prophète a dit encore que la Fātiḥa contient la guérison de toutes les maladies

f. 10 b. Le prophète a dit que le verset le plus efficace du Coran est: *اَلْحَمْدُ لِلّٰهِ رَبِّ الْعَالَمِيْنَ* »*Louanges à Dieu, maître de l'univers*« (verset 1 de la 1^e sourate), et il a dit que si quelqu'un, ayant récité quatre fois »*Louanges à Dieu, maître de l'univers*«, récite ce verset pour la cinquième fois, l'ange que vous savez lui criera: »Dieu le Très-Haut s'est chargé de ton affaire; demande-lui tout ce que tu veux.«

Le prophète a dit que si quelqu'un a mal aux yeux ou s'il a la vue faible, il doit agir de la façon suivante: le premier du mois, quand il voit la nouvelle lune, il doit frotter ses yeux de la main droite et réciter dix fois la Fātiḥa en commençant par le bismillāh et en terminant par l'amen, puis trois fois la sourate Iḫlāṣ (sourate 112), et après cela il doit réciter sept fois les mots: *شِفَاءٌ مِنْ كُلِّ دَاءٍ بِرَحْمَتِكَ يَا اَرْحَمَ الرَّاحِمِيْنَ* (»*La guérison de toute maladie vient de ta miséricorde, ô toi le plus miséricordieux des miséricordieux*«), puis cinq fois les mots: *قَوِّ بَصْرِيْ اَللّٰهُمَّ اشْفِ اَنْتَ الشّٰفِيْ¹* (»*Fortifie ma vue, ô Dieu, guéris, toi le guérisseur, ô Dieu, suffis-[nous], toi qui suffit, ô Dieu, préserve, toi qui préserve*«), alors cette douleur et cette faiblesse seront changées en santé. Le prophète dit: Quiconque prend de l'eau de pluie et récite sur elle la Fātiḥa, le verset du Siège (sour. 2. 256), l'Iḫlāṣ et les deux chapitres préservatifs (sour. 113 et 114), soixante-dix fois chacun, et boit de cette

¹ Le manuscrit porte *اشقِ اَنْتَ الشّٰنِي* (sic!); la formule est citée correctement f. 11 b.

eau le matin, pendant sept jours consécutifs, Dieu le délivrera de chaque maladie qui est dans son corps. . . .

Le prophète a dit que quiconque récite après que l'imam f. 11 a. a fait l'appel à la prière, la Fātiḥa, l'Iḫlāṣ et les deux chapitres sauveurs, sept fois chacun, Dieu le Très-Haut prendra en sa garde et sous sa protection son bonheur spirituel et matériel, sa famille et ses enfants, jusqu'au vendredi prochain. . . . L'imam Ĵa'far-i-Şādiq dit que, si quelqu'un récite la Fātiḥa quarante fois sur une coupe remplie d'eau et répand cette eau sur le visage d'une personne qui a la fièvre, alors la fièvre cessera avec la permission de Dieu le Très-Haut. Et il existe encore une tradition de l'imam Ĵa'far-i-Şādiq, à savoir que celui qui, après avoir éternué, récite la Fātiḥa et frappe des mains, puis lève les mains vers son visage, sera gardé contre le f. 11 b. mal aux yeux, l'eczéma sur les yeux, le mal de tête, l'hématopie et les taches de rousseur. D'après une tradition de l'imam Ĵa'far-i-Şādiq, celui qui récite la Fātiḥa 41 fois entre le commencement du sommeil et la prière du matin guérira de toute maladie; et si on la récite sur une personne qui a été mordue par un serpent, et souffle sur elle, cette personne guérira. . . .

Les grands hommes de la religion ont parlé beaucoup de l'utilité et des qualités spéciales de cette sourate, et ils ont dit entre autres que chaque malade qui récite trois fois la Fātiḥa sur son corps en frottant chaque fois l'endroit [malade] et le visage et prononce ensuite ces mots-ci¹:
 اللَّهُمَّ أَشْفِ وَأَنْتَ الشَّافِي اللَّهُمَّ أَكْفِ وَأَنْتَ الْكَافِي اللَّهُمَّ عَافِ وَأَنْتَ الْمَعْفَى
 sera certainement rétabli, si son heure n'est pas arrivée. Et si l'on écrit la Fātiḥa et la porte sur soi, l'effet sera le même. Et encore : si l'on écrit la Fātiḥa sur un vase propre

¹ Voir ci-dessus p. 26. Après الكافي, le copiste a ajouté, en marge, un اللهم عارف, qui n'appartient certainement pas à la formule.

et la lave avec de l'eau, et si un malade se lave le visage avec cette eau, il guérira. Et encore: on écrira cette sourate avec du musc et du safran dans un verre à boire et la lavera avec de l'eau de rose, et si une personne souffre de pustules ou d'une mémoire affaiblie, elle boira de cette eau de rose pendant sept jours consécutifs, alors les pustules f. 12a. disparaîtront et la mémoire sera fortifiée. Et encore: si quelqu'un écrit, vendredi à la première heure, cette sourate avec du musc et du safran dans un vase d'or et la lave avec de l'eau de rose, puis verse cette eau de rose dans une bouteille et se frotte le visage chaque jour avec un peu de cette eau, l'honneur et la faveur que lui témoignent les gouverneurs et les sultans augmenteront, et il sera en sûreté contre tout ce dont il a peur. Et encore: si l'on écrit cette sourate avec du musc dans un verre à boire et la lave avec de l'eau de pluie, qui est tombée dans le mois de Kānūn-i-tānī¹, et y broie du collyre d'Ispahan, et si l'on verse ce fluide dans les yeux, la maladie des yeux cessera, la clarté de la vue augmentera, et on conservera la santé des yeux. Et encore: si l'on écrit cette sourate dans un vase propre et la lave avec de l'huile de rose et distille ce fluide dans l'oreille, le mal à l'oreille cessera. Et si on lave la sourate [écrite dans le vase] avec de l'huile du baumier pure et récite la même sourate soixante-dix fois sur cette huile, et puis frotte les membres avec l'huile, la paralysie, la distorsion du visage, la sciatique et les douleurs du dos disparaîtront. Et encore: quiconque récite cette sourate constamment, nuit et jour, Dieu le Très-Haut éloigne de lui l'apathie et l'affaiblissement et toutes sortes de chagrins et de malheurs. Le cheikh Abū-l-Abbās Būnī² communique

¹ Kānūn II, mois de l'an syrien, correspondant à janvier.

² Auteur de plusieurs livres sur la magie et les talismans, mort en 1225 de notre ère (Voir BROCHELMANN, *Gesch. d. arab. Litt.* I p. 497).

dans une lettre, que quiconque inscrit cette sourate sur une feuille au moment du lever de Vénus et la porte sur soi pendant un voyage sera garanti contre la soif et les horreurs du désert et sera toujours protégé contre les accidents.

La Vache (sourate 2).

Ibn 'Abbās¹ relate que le prophète a dit, que Satan s'enfuit d'une maison dans laquelle on récite la sourate de la Vache

Il existe une tradition remontant à l'imam Jā'far-i-Şādiq, à savoir que si l'on écrit cette sourate et la porte sur soi, toutes les douleurs disparaîtront, et si on l'attache à une personne qui a la fièvre, la fièvre cessera. Si on l'attache à un petit enfant, celui-ci sera facilement sevré. Si on l'attache à un épileptique, les attaques de la maladie ne lui causeront plus de douleur; et quand on la lave avec de l'eau de pluie et donne cette eau [à boire] à une personne qui a peur, la peur disparaîtra. Dans quelques livres il est écrit, que quiconque lit la sourate de la vache aura la même récompense divine que celui qui fait le pèlerinage à la Mecque et que celui qui combat dans la guerre sainte et tombe en martyr dans la voie de Dieu le Très-Haut.

Suivent quelques réflexions sur la valeur magique des lettres isolées qui précèdent quelques sourates du Coran², et dont la signification est d'ailleurs inconnue. Ces lettres contiennent pour ainsi dire l'essence du Coran. Quelques savants ont dit que l'alphabet arabe renferme 28 lettres f. 13 a. dont 14 »lettres de lumière« et 14 »lettres de ténèbres«, et les 14 lettres de lumière sont les suivantes: ا, ل, م, ن, هـ, ي, ك, ر, ص, و, ز, ح, ط, ع, س, dont 14 lettres de lumière sont les suivantes: ا, ل, م, ن, هـ, ي, ك, ر, ص, و, ز, ح, ط, ع, س, à savoir les lettres qui figurent isolément dans le commencement des sourates mentionnées. Il y a des savants qui établissent une relation

¹ Cousin du prophète, un des plus célèbres »compagnons« et auteur d'un grand nombre de traditions, mort en 687 de notre ère.

² Ce sont les sourates 2 3 7 10 11 12 13 14 15, 19, 20, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 36, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 50, 68.

entre les 28 lettres et les 28 stations de la lune (منازل قمر), dont 14 sont »manifestes« (ظاهر) et 14 »cachées« (مخفى); de la même manière les 14 lettres de lumière sont »manifestes« et les 14 autres sont »cachées.¹ Chacune des lettres manifestes ou lettres de lumière commence un des noms d'Allāh², et si l'on prie Dieu en l'appelant par ces noms, la prière est exaucée. L'imploration par la lettre ا est celle-ci: يا الله يا احد يا اول (»O Dieu, ô l'Unique, ô le Premier, ô le Dernier!«). Par la lettre ل on prie: يا لطيف (»O le Bienveillant!«). Par la lettre م: يا مالك يوم الدين (»O Souverain au jour de la rétribution, ô Roi, ô Souverain, ô Celui qui donnes la vie, ô Celui qui donnes la mort!«). Par la lettre ر: يا رب الارباب يا رحمن يا رحيم (»O l'Éternel!«). Par la lettre ص: يا صمد (»O Maître des maîtres, ô le Clément, ô le Miséricordieux!«) etc.

On inscrit ces lettres sur les coffres qui renferment des vêtements et des marchandises et sur les portes des maisons et des jardins, afin que Dieu prenne sous sa protection contre tous les maux ces coffres, maisons et jardins et leurs propriétaires pieux. A un certain Cheikh, qui, étant assis à bord d'un vaisseau, prononçait les 14 lettres de lumière, on demanda pourquoi il faisait ainsi. Il répondit que si l'on écrivait ou prononçait ces lettres-là, soit sur la mer, soit dans le désert, on était toujours en sûreté quant à sa vie et à ses biens.

f. 14 a. Il a été dit par le cheikh Šaraf-ed-dīn Tūnī(?) que quiconque peint ces 14 lettres de lumière en cercle sur un disque d'argent au moment où le Taureau apparaît, la lune étant dans le signe du Taureau, et le porte sur soi, sa bourse ne sera jamais sans argent. Le même cheikh a dit que quiconque peint ces lettres-là sur le chaton d'un anneau d'argent au moment où le Taureau apparaît, la

¹ Ces spéculations sur les 28 lettres de l'alphabet mises en rapport avec les mansions lunaires et sur les 14 lettres figurant au commencement de certaines sourates (voir DOUTTÉ l. c. p. 172 sqq.) se retrouvent dans la secte hérétique des Ḥurūfīs, fondé au 15^e siècle par Faḏl-ullāh Ḥurūfī, originaire d'Astérad, mais qui reproduisait des idées prises aux ismaéliens. Pour Faḏl-ullāh, la base de la théologie était l'alphabet arabe avec ces 28 lettres complété au moyen des 4 lettres complémentaires ajoutées par les Persans. L'influence des Ḥurūfīs se fait sentir encore chez les Bābīs de nos jours. Voir E. G. BROWNE, Some notes on the Literature and Doctrine of the Ḥurūfī Sect, J.R.A.S. 1898 p. 83—85, et C. HUART, Textes persans relatifs à la secte des Houroufīs (Leide 1909) p. 5—6, 284, 292.

² A comparer DOUTTÉ p. 174.

lune étant dans le signe du Taureau, et le met à son doigt, obtiendra avec la permission de Dieu ce dont il a besoin. Le même a dit que quiconque écrit ces mots¹ qui précèdent les sourates, mais sans les répéter², le premier mardi après le nowrūz, puis lave l'écriture et boit [l'eau dont il l'a lavée], sera en sûreté contre la maladie des yeux l'année durant. Ces mots sont les suivants: الم المص, الر المر, كهيعص, طه, طسم, يس, ص, حم, عسق, ق, ن

Le même a dit que quiconque peint ces mots sans les répéter sur le chaton d'un anneau d'argent le premier jeudi du mois de Raġab, s'il a peur et s'il met l'anneau à son doigt, il sera délivré de sa crainte. Et si l'on touche de cet anneau un homme en colère, sa colère cessera. Si une personne qui a soif met l'anneau dans sa bouche, il se sentira désaltéré. Si une femme non mariée le prend à son doigt, un mari se présentera. Si un homme qui est f. 14b. sans occupation le met à son doigt, il trouvera du travail. Et si on l'attache à un homme saisi d'une attaque d'épilepsie, il reprendra ses sens. Si une personne le met, le soir, dans de l'eau de pluie et, le matin, boit cette eau à jeun, sa mémoire en sera fortifiée.

(Versets 1—4.) 1. الم. Voici le livre sur lequel il n'y a point de doute; c'est la direction de ceux qui craignent le Seigneur; 2. De ceux qui croient aux choses cachées, qui observent exactement la prière, et font des largesses des biens que nous leur dispensons; 3. De ceux qui croient aux révélations envoyés d'en-haut à toi et avant toi³; de ceux qui croient avec certitude à la vie future. 4. Eux seuls seront conduits par leur Seigneur, eux seuls seront bienheureux.

¹ C'est-à-dire: lettres ou combinaisons de lettres.

² C.-à-d.: qu'on doit écrire de telle façon qu'une lettre ou combinaison de lettres qui se trouve au commencement de plusieurs sourates, ne soit écrite qu'une seule fois.

³ C.-à-d. Muġammad. C'est Dieu qui parle.

Quiconque écrit, jeudi de bonne heure, ces versets avec du musc et du safran dans un vase et puis lave celui-ci avec de l'eau fraîche, puisée dans un puits, et qui boit, la nuit, un peu de cette eau, en observant le jeûne, et qui répète ce procédé pendant trois ou cinq jours, sa mémoire en sera aiguisée et son cœur illuminé par la lumière des sciences et du savoir.

- f. 16 a. (Versets 15—19.) 15. Ce sont eux qui ont acheté l'erreur avec [la monnaie de] la vérité; mais leur marché ne leur a point profité; ils ne sont plus dirigés [dans la droite voie]. 16. Ils ressemblent à celui qui a allumé du feu: lorsque le feu a jeté sa clarté sur les objets d'alentour, et que Dieu l'a enlevée soudain, laissant les hommes dans les ténèbres, ils ne sauraient voir. 17. Sourds, muets et aveugles, ils ne peuvent plus revenir sur leurs pas. 18. [Ils ressemblent à ceux qui,] lorsqu'un nuage gros de ténèbres, de tonnerre et d'éclairs, fond du haut des cieux, se bouchent les oreilles avec leurs doigts à cause du fracas du tonnerre et par crainte de la mort, pendant que le Seigneur enveloppe de tous côtés les infidèles. 19. Peu s'en faut que l'éclair ne les prive de la vue; lorsque l'éclair brille, ils marchent à sa clarté, et lorsqu'il les plonge dans les ténèbres, ils s'arrêtent.¹

Si quelqu'un a un ennemi, et s'il réussit à s'emparer d'un morceau d'un vêtement qu'a porté cet ennemi et qui est imbibé de la sueur de celui-ci, et s'il inscrit sept fois le nom de cette personne et celui de sa mère sur le chiffon et trace autour de l'inscription un cercle, dans lequel il inscrit les versets en question, puis prononce sept fois les mots: ذلّ فلان ابن فلان («*Qu'un Tel, fils d'un Tel soit humilié!*») puis trace autour de ce cercle un autre cercle, dans lequel il inscrit les mêmes versets, et encore un autre cercle, de sorte que le nombre des cercles soit trois, puis enroule le chiffon, le met dans un pot blanc et enterre celui-ci sous le seuil de la maison de cette personne, de sorte que les gens passent par-dessus en entrant et en sortant, alors cet homme souff-

¹ La dernière moitié du verset 19 est supprimée dans notre texte.

frira beaucoup de maux et de malheurs, et sa maison sera ruinée, et [celui qui exerce le sortilège] verra bien des merveilles quand à l'état misérable de [cet ennemi]. Mais les cheikhs ont défendu ce procédé, parce qu'en ce qui concerne les versets du Corān, il est une action très impie [de les placer de telle manière] qu'on passe par-dessus.

(Versets 15—19, comme ci-devant, mais avec la phrase suivante du verset 19:) Si Dieu voulait, il leur ôterait la vue et l'ouïe, car il est tout-puissant.

On inscrit ces versets sur un morceau d'un drap mortuaire et y inscrit aussi le nom d'un ennemi, puis on verse f. 17 a. là-dessus un peu de terre prise dans un vieux tombeau et enterre le morceau sous un four ou sous un vieux mur; alors cet ennemi aura des douleurs des yeux et de la tête et sera aveugle et sourd. Mais si cette ennemi est un musulman, il ne faut pas faire cette action.

(Verset 23.) Annonce à ceux qui croient et qui pratiquent les bonnes œuvres, qu'ils auront pour demeure des jardins arrosés f. 17 b. de courants d'eau. Chaque fois qu'ils prendront quelque nourriture des fruits de ces jardins, ils s'écrieront: Voilà les fruits dont nous nous nourrissions autrefois! mais ils n'en auront que l'apparence. Là, ils trouveront des femmes exemptes de toute souillure et ils y demeureront éternellement.

Ce verset est bon pour faire porter fruits aux arbres. On jeûne le premier jeudi [du mois], puis, avant la prière du soir, on rompt le jeûne en mangeant seulement des feuilles de chicorée. Ensuite, ayant fait sa prière du soir, on inscrit ce verset sur un morceau de papier, et sans parler à personne on va se placer auprès d'un arbre qui est au milieu de l'endroit [où sont les arbres fruitiers en question] et attache le papier à cet arbre, puis on en mange des fruits, et si cet arbre ne porte pas de fruits, on mange des fruits d'un arbre voisin, et s'il n'y en a pas,

on mange une feuille d'un arbre qui est au milieu de cet endroit, et après cela on boit trois gorgées d'eau, alors [les arbres de] cet endroit porteront des fruits en abondance, et on en aura du plaisir, avec la permission de Dieu le Très-Haut.

(Verset 28—30.) 28. Lorsque Dieu dit aux anges: Je vais établir un vicaire sur la terre, les anges répondirent: Vas-tu placer sur la terre un être qui y commettra des désordres et répandra le sang, pendant que nous célébrons tes louanges et te glorifions et proclamons sans cesse ta sainteté? — Je sais, répondit le Seigneur, ce que vous ne savez pas. 29. Dieu apprit à Adam les noms de tous les êtres; puis, les amenant devant les anges, il leur dit: Nommez-les-moi, si vous êtes sincères. 30. Loué soit ton nom! répondirent les anges; nous ne possédons d'autre science que celle que tu nous as enseignée; tu es le savant, le sage.

Ces versets ont la vertu de faire apparaître les génies, les hommes et les esprits et de les réduire en obéissance. D'abord on fait l'ablution totale et on jeûne un jeudi qui doit être le premier jour du mois, puis, ayant rompu le jeûne en mangeant du pain d'orge et des légumes et du sucre, on s'endort. A minuit on se lève et fait ses ablutions et, le visage tourné dans la direction du qibla, on lit ces versets trente fois, puis on prononce ces paroles-ci:

f. 18 a. »O, esprits purs, qui procurent la sanctification, qui par ces versets sont constitués protecteurs, et qui obéissent aux puissances secrètes qui en dépendent! répondez à l'appel et répandez la lumière en vertu de ce que je prononce ce qui est caché, faites sonner la vérité dans les oreilles des infidèles, faites pencher vers moi les visages des fils d'Adam et des filles d'Ève, et remplissez leurs cœurs de respect et de crainte de moi.«

Ensuite on écrit les versets en question dans un verre à boire avec du safran, du musc et de l'eau de rose et on les efface avec de l'eau de pluie ou de grêle et on boit cette eau. Enfin on se met à dormir après avoir enlevé son vêtement(?), et alors on voit en rêve ce que l'on désire. . . .

(Versets 38—39.) 38. O enfants d'Israël! souvenez-vous des bienfaits dont je vous ai comblés: soyez fidèles à mon alliance, et je serai fidèle à la vôtre; révérez-moi, et croyez au livre que j'ai envoyé pour corroborer vos Écritures; ne soyez pas les premiers à lui refuser votre croyance; n'allez point acheter avec mes signes un objet de nulle valeur. Craignez-moi. 39. Ne revêtez pas la vérité de la robe du mensonge; ne cachez point la vérité quand vous la connaissez.

On écrit ces versets sur un morceau du vêtement d'une jeune fille qui n'a pas atteint l'âge nubile. Si, la nuit de lundi, cinq heures après le commencement de la nuit, on place ce morceau d'étoffe sur le sein d'une femme endormie, elle révélera ce qu'elle a fait.

(Verset 51.) Moïse dit à son peuple: Vous avez agi iniquement envers vous-mêmes en adorant le veau. Revenez à votre Créateur, ou bien donnez-vous la mort; ceci vous servira mieux auprès de lui. Il reviendra à vous (c.-à-d. il vous pardonnera), car il aime à revenir vers [celui qui se repent]: il est miséricordieux.

Si quelqu'un qui désire faire périr un tyran ou un malfaiteur ou lui causer des souffrances, inscrit ce verset sur une plaque mince¹ de fer en prononçant en même temps le nom de cette personne et celui de sa mère, et puis jette ce [tte plaque de] fer en disant à haute voix: »Au nom d'Un f. 18 b. Tel!« alors cette person tombera dans une maladie et dans des douleurs insupportables.

(Verset 57.) Moïse demanda à Dieu de l'eau pour desaltérer son peuple, et nous lui dîmes: Frappe le rocher de ta baguette. Tout d'un coup jaillirent douze sources, et chaque tribu connut aussitôt le lieu où elle devait se désaltérer. Nous dîmes [aux enfants d'Israël]: Mangez et buvez des biens que Dieu vous dispense, et n'agissez pas avec violence en vous livrant à toutes sortes de désordres dans ce pays.

Ce verset est bon et utile contre la soif pendant les voyages et contre la constipation.² On écrit ce verset dans

¹ Il faudra lire, probablement, صفحه, au lieu de محفه; f. 32 a on lit صفحه.

² A lire حصر au lieu de حفر.

un pot propre de grès ou de verre ou de terre cuite peinte, puis on le lave avec de l'eau de printemps et verse cette eau dans une bouteille. Trois jours après on mêle cette eau avec de l'eau de rose et y met un peu du lait d'une chèvre rouge; puis on fait bouillir le mélange, jusqu'à ce qu'il prenne une couleur sombre. Si, pendant un voyage, on prend, à la pointe du jour, la quantité de deux dirhems de cette boisson, on n'aura pas soif pendant cette journée. Et si quelqu'un est attaqué de constipation¹ et a besoin de boire beaucoup d'eau, il prendra, avant d'aller se coucher, deux dirhems de cette boisson, alors il sera guéri de la maladie.

(Versets 63—64.) 63. [Souvenez-vous du jour] où Moïse dit à son peuple: Dieu vous ordonne d'immoler une vache; les Israélites s'écrièrent: Est-ce que tu te moques de nous? — Que Dieu me préserve, dit-il, d'être du nombre des insensés! — Prie ton Seigneur, répondirent les Israélites, de nous expliquer clairement quelle doit être cette vache. — Dieu veut, dit-il, que ce ne soit ni une
f. 19 a. vache vieille ni une génisse, mais qu'elle soit d'un âge moyen. Faites donc ce qui vous est ordonné. 64. [Les Israélites ajoutèrent:] Prie ton Seigneur de nous expliquer clairement quelle doit être sa couleur. — Dieu veut, leur dit Moïse, qu'elle soit d'un jaune très-prononcé, d'une couleur qui réjouisse l'œil de quiconque la verra.

On écrit ces versets sur une plaque mince en terre cuite verte et les lave avec de l'eau de pluie. Cette eau, on la répand sur un homme ou une femme qui dort; alors cette personne racontera, pendant son sommeil, tout ce qu'elle à fait.

(Versets 67—68.) 67. Rappelez-vous ce meurtre qui a été commis sur un homme d'entre vous; ce meurtre était l'objet de vos disputes. Dieu fit voir au grand jour ce que vous cachiez. 68. Nous ordonnâmes de frapper le mort avec un des membres de la vache; c'est ainsi que Dieu ressuscite les morts et fait briller à vos yeux ses miracles; peut-être finirez-vous par comprendre.

¹ Voir note 2 de la page 35.

... Il a été dit que si l'on inscrit ces versets avec la sourate »Les Poètes«¹ sur un morceau de papier et attache f. 19 b. ce papier au cou d'un coq blanc à deux crêtes et le fait courir dans une maison où l'on soupçonne que quelque chose soit enfoui, le coq s'arrêtera à l'endroit [où la chose est cachée], et le signe de la vérité de son indication est celui, que le deuxième jour après le coq mourra.

(Verset 69.) Vos cœurs se sont endurcis depuis; ils sont comme des rochers et plus durs encore, car des rochers coulent des torrents; les rochers se fendent et font jaillir l'eau; il y en a qui s'affaissent par la crainte de Dieu, et certes Dieu n'est pas inattentif à vos actions.

... S'il y a une querelle entre une femme et son mari, on fera avec de la cire jaune une figure de chacun des deux : sur la poitrine de la figure du mari on tracera le nom de la femme avec une épingle de cuivre, et sur la poitrine de la figure de la femme on tracera de la même façon le nom du mari. Puis on écrira ce verset sur une peau de gazelle, qu'on placera entre les deux figures de telle manière que les deux figures aient le visage tourné vers le verset, et on enterrera f. 20 a. [le tout] sous un arbre fruitier; alors la querelle entre les deux personnes cessera. Mais il y a des autorités qui désapprouvent cette action, parce qu'il est défendu dans la loi sainte de faire des images, — S'il y a trop peu d'eau dans les puits, les conduites d'eau et les fontaines, on écrira ce verset sur un morceau de terre cuite propre et le jettera à l'endroit en question; alors l'eau coulera avec plus d'abondance. — Si le lait d'une vache ou d'une brebis devient rare, on écrira ce verset dans une coupe de cuivre rouge et le lavera avec de l'eau pure, puis on fera boire aux bêtes de cette eau; alors leur lait coulera avec plus d'abon-

¹ Sourate 26, contenant 228 versets.

dance. — Si, ayant lu ce verset, on souffle sur une personne qui souffre de difficulté d'uriner ou de colique, cette personne sera guérie, si Dieu le Très-Haut le veut.

(Verset 87.) Lorsque nous eûmes accepté votre alliance et élevé au-dessus de vos têtes le mont Sinaï, nous fîmes entendre ces paroles: Recevez nos lois avec une ferme résolution [de les observer], et écoutez-les. Ils répondirent: Nous avons entendu, mais nous n'obéirons pas; et leurs cœurs étaient encore abreuvés du culte du veau, ingrats qu'ils étaient. Dis-leur: Détestables suggestions que celles que vous inspire votre croyance, si vous en avez une!

Si quelqu'un a un ennemi, et qu'il désire que l'intelligence et la mémoire de celui-ci soient ruinées, il récitera, samedi, ce verset sur un morceau de pâté sucré (ḥalvā) et le lui présentera afin qu'il le mange à jeun; alors il obtiendra ce qu'il désire.

(Verset 96.) Ils suivent ce que les démons avaient imaginé sur le pouvoir de Salomon; mais ce n'est pas Salomon qui fut infidèle, ce sont les démons. Ils enseignent aux hommes la magie et la science qui était descendue d'en haut sur les deux anges de Babel, Hārūt et Mārūt. Ceux-ci n'instruisaient personne dans leur art sans dire: Nous sommes la tentation, prends garde de devenir infidèle. Les hommes apprenaient d'eux les moyens de semer la désunion entre l'homme et sa femme: mais les anges ne faisaient du mal à qui que ce soit sans la permission de Dieu; cependant les hommes apprenaient ce qui leur était nuisible, et non pas ce qui pouvait leur être utile, et ils savaient que celui qui avait acheté cet art était déshérité de toute part dans la vie future. Vil prix que celui pour lequel ils se sont livrés eux-mêmes. Ah! s'ils l'eussent su!

f. 20 b. . . . Le cheikh Abū'l-'Abbās Būnī a dit que si l'on pétrit de poix une figure [d'homme] et renferme là-dedans un peu de poil d'un chat et d'un chien, puis inscrit ce verset sur cette figure et écrit sur le dos de la figure les noms de deux personnes entre lesquelles il y a du commerce (c.-à-d. deux époux), et si l'on enfouit cette figure sous le

seuil de leur maison, alors après la prière du mercredi suivant, il y aura une dissension entre eux. Mais il faut craindre Dieu le Très-Haut et ne pas semer de telle façon la discorde entre deux personnes.

(Verset 121.) Lorsque Abraham et Ismaël eurent élevé les fondements de la maison, ils s'écrierent: Agrée-là, ô notre Seigneur, car tu entends et connais tout.

.... Si l'on écrit ce verset sur de la soie blanche en l'inscrivant dans un carré à quatre cases dans les lignes verticales et quatre dans les lignes horizontales, et attache l'écriture au cou d'un coq blanc, puis écrit le verset sur f. 21 a. un vase et le lave avec de l'eau de pluie du mois d'avril (nīsān) et ensuite répand cette eau dans une localité dans laquelle on croit que quelque chose a été enfoui et y laisse entrer le coq, alors celui-ci se placera au-dessus de la chose cachée — avec la permission de Dieu.

(Verset 143.) Chacun a une plage du ciel vers laquelle il se tourne en priant. Vous, faites le bien à l'envi les uns des autres, partout où vous êtes. Dieu vous rassemblera tous un jour, car il est tout-puissant.

On écrira ce verset sur un morceau de linge neuf qu'on a détaché du collet d'un habit, et on y écrira aussi le nom d'un voleur et celui d'un esclave fugitif, puis on attache ce morceau avec un clou¹ au mur de la maison de laquelle une chose a été volée ou d'où un esclave s'est enfui, alors f. 21 b. la chose volée sera bientôt retrouvée et le fugitif retournera.

(Verset 244.) N'as-tu pas remarqué ceux qui, au nombre de plusieurs mille, sortirent de leur pays par crainte de la mort? Dieu leur a dit: Mourez. Puis il les a rendus à la vie, car Dieu est plein de bonté pour les hommes; mais la plupart ne le remercient point de ses bienfaits.

¹ مسار, faute d'écriture pour مسمار.

On écrira ce verset sur un bassin avec [de l'encre] noire, le lavera avec du jus de feuilles d'olivier pressées et aspergera la maison avec ce fluide; alors les serpents, les scorpions, les moustiques et les punaises et toute sorte de vermine nuisible qui sont dans cette maison mourront. Si, jeudi à l'aube du jour, on écrit ce verset sur quatre feuilles d'un olivier et enterre celles-ci aux quatre piliers d'une maison, les moustiques s'enfuiront de cette maison.

- f. 22 b. (Versets 256—259. 1) 256. Dieu est le seul Dieu; il n'y a point d'autres Dieu que lui, le Vivant, l'Immuable. Ni l'assoupissement ni le sommeil n'ont de prise sur lui. Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa permission? Il connaît ce qui est devant eux et ce qui est derrière eux, et les hommes n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre. Son trône s'étend sur les cieux et sur la terre, et leur garde ne lui coûte aucune peine. Il est le Très-Haut, le Grand. 257. Point de contrainte en religion, La vraie route se distingue assez de l'erreur. Celui qui ne croira pas à Ṭāgūt et croira en Dieu aura saisi une anse solide et à l'abri de toute brisure. Dieu entend et connaît tout. 258. Dieu est le patron de ceux qui croient; il les fera passer des ténèbres à la lumière. 259. Quand aux infidèles, ils n'ont pas d'autres patrons que Ṭāgūt. Il les conduira de la lumière dans les ténèbres; ils seront voués aux flammes, où ils demeureront éternellement.

Quiconque lit ces versets après chacune des prières journalières, sera en sûreté contre les tentations et les ruses du diable et délivré de la pauvreté et de l'indigence. . . .

- f. 23 a. Celui qui les écrit et les suspend au-dessus du seuil de sa boutique ou de sa demeure, ses biens s'augmenteront, et il ne tombera jamais dans l'indigence. . . . D'après une tradition de Salmān-i-Fārsī², le prophète a dit que quiconque

¹ Le verset 256, le »verset du Siège« (āyat-u-l-kursī) a surtout une grande puissance magique (voir DOUṬṬÉ I. c. p. 213).

² Salmān-i-Fārsī, un des »compagnons« du prophète, est le premier Persan, qui s'est laissé convertir à l'islam. Chez les Nusayrīs, il est devenu l'objet d'une vénération toute spéciale (Voir E. G. BROWNE, A literary History of Persia I, p. 203).

écrit le verset du Siège dans le creux de sa main droite et la lèche avec sa langue et répète ce procédé sept fois, n'oubliera jamais [ce qu'il désire retenir dans la mémoire], et les anges lui donneront des leçons. . . . Le cheikh Abū'l- f.23b.
 'Abbās Būnī a dit que pour garder les petits enfants contre tous les malheurs on l'écrit [le verset du Siège] et le suspend à leur cou, et que pour opérer la guérison d'une personne qui est atteinte de la fièvre, on l'écrit et le lui attache, et que pour avoir accès aux sultans, aux émirs et aux tyrans on l'écrit sur un papier rouge et le porte sur soi, et que pour tenir l'ennemi éloigné d'une ville on l'écrit et l'enterre dans la route qui mène à la ville, alors personne ne pourra franchir l'endroit où l'écriture est enterrée. . . .

(Verset 261.) Ou bien n'as-tu pas entendu parler de celui qui, passant un jour près d'une ville ruinée et affaissée, s'écria: Com- f.24a.
 ment Dieu fera-t-il revivre cette ville morte? Dieu fit mourir cet homme, et il resta ainsi pendant cent ans; puis il le ressuscita, et lui demanda: Combien de temps as-tu demeuré ici? — Un jour, ou quelques heures, répondit le voyageur. — Non, reprit Dieu, tu est resté ici durant cent ans. Regarde ta nourriture et ta boisson; elles ne sont pas encore gâtées; et puis regarde ton âne. Nous avons voulu faire de lui un signe pour les hommes. Vois comment nous redressons les ossements et les couvrons ensuite de chair. A la vue de [ce prodige], cet homme s'écria: Je reconnais que Dieu est tout-puissant.

. . . Si l'on écrit ce verset dans un vase propre avec du safran et le lave avec de l'eau de pluie et répète ce procédé trois fois, puis verse cette eau sur les racines d'un arbre qui porte peu de fruits, l'arbre portera beaucoup de fruits. Si l'on écrit ce verset dans un vase propre, le lave avec de l'eau puisée dans un puits et y met un peu de sucre et de candi, et qu'on donne pendant sept jours cette eau à boire à un malade, alors le patient guérira, quelle que soit sa maladie. Si l'on écrit ce verset et le lave avec

de l'huile pure, puis va au bain vendredi et y frotte la tête et la barbe avec cette huile et répète ce procédé trois vendredis consécutifs, les cheveux tombés reparaîtront. . . .

La Famille d'Imrān (sourate 3).

f. 26 b. (Versets 5—7.) 5. C'est lui qui t'a envoyé le Livre de sa part. Il s'y trouve des versets immuables, qui sont [comme] la mère du Livre, et d'autres qui sont métaphoriques. Ceux dont le cœur dévie de la vraie route courent après les métaphores, par envie du désordre et par envie de l'interprétation; mais il n'y a que Dieu qui en connaisse l'interprétation. Les hommes d'une science solide diront: Nous croyons en ce livre, tout ce qu'il renferme vient de notre Seigneur. [Oui] il n'y a que les hommes doués d'intelligence qui réfléchissent. 6. Seigneur! ne permets point à nos cœurs de dévier de la droite voie, quand tu nous y as dirigés une fois. Accorde-nous ta miséricorde, car tu es le dispensateur suprême. 7. Seigneur! tu rassembleras le genre humain dans le jour au sujet duquel il n'y a point de doute. Certes, Dieu ne manque point à ses promesses.

Quiconque écrit, vendredi à la sixième heure, ces versets sur une coupe verte et neuve avec de l'eau de rose et du safran, lave la coupe avec de l'eau vive et boit cette eau à jeun vendredi avant le lever du soleil et, pendant cette journée, ne prend pas de nourriture animale, et répète ce procédé sept vendredis consécutifs, son intelligence et sa sagacité augmenteront, et sa mémoire sera fortifiée à tel point qu'il n'oublie rien de ce qu'il entend.

(Verset 6; voir ci-dessus.)

On lit ce verset trois fois sur une datte ou un morceau de candi blanc et donne cette datte ou ce morceau de candi à manger à une personne qui souffre de mal à l'estomac, alors cette personne guérira.

(Versets 15—17.) [Tel sera le sort . . .] 15. de ceux qui ont été patients, véridiques, soumis, charitables, et implorant le pardon de Dieu à chaque lever de l'aurore. 16. Dieu est lui-même té-

moin de ce qu'il n'y a point d'autre dieu que lui; les anges et les hommes doués de science et de droiture répètent: Il n'y a point d'autres dieu que lui, le Puissant, le Sage. 17. La religion de Dieu est l'Islam. Ceux qui suivent les Écritures ne se sont divisés entre eux que lorsqu'ils ont reçu la science, et par jalousie. Celui qui refusera de croire aux signes de Dieu éprouvera combien il est prompt à demander compte des actions humaines.

Quiconque lit ces versets sur un morceau de sucre blanc f.27 a. et dissout celui-ci dans de la rosée tombée sur la feuille d'un arbre ou sur un brin de paille et prend trois jours consécutifs un mitqāl¹ par jour de cette solution, en mangeant pendant ces jours-là [pour toute] nourriture des figues blanches, sera délivré des doutes et des tentations du diable et des mauvaises pensées, et acquerra la faculté de parler avec facilité.

(Versets 31—32.) 31. [Souviens-toi du jour] où l'épouse d'Imrān f. 28 a. adressa cette prière à Dieu: Seigneur, je t'ai consacré ce qui est dans mon sein, il t'appartiendra entièrement; agréé-le, car tu entends et connais tout. Lorsqu'elle eut enfanté, elle dit: Seigneur, j'ai mis au monde une fille (Dieu savait bien ce qu'elle avait mis au monde: le garçon n'est pas comme la fille), et je l'ai nommée Marie; je la mets sous ta protection, elle et sa postérité, afin que tu les preserves des ruses de Satan le Lapidé. 32. Le Seigneur fit le plus bel accueil [à la femme d'Imrān]; or il lui avait fait produire une belle créature. Zacharie eut soin de l'enfant; toutes les fois qu'il allait visiter Marie dans sa cellule, il trouvait de la nourriture auprès d'elle. O Marie! dit-il, d'où vous vient cette nourriture? — Elle me vient de Dieu, répondit-elle, car Dieu nourrit abondamment ceux qu'il veut, et ne leur compte pas les morceaux.

On écrit ces versets avec du safran et de l'eau de rose sur le peau d'un faon et attache l'écriture à la taille d'une f. 28 b. femme enceinte, alors elle sera en sûreté contre tous les accidents et accouchera heureusement. Et si l'on écrit les versets avec du musc et du safran et met l'écriture dans un tube de cuivre ou de fer qu'on attache au cou de l'en-

¹ 4,6 grammes.

fant, les pleurs et les cris de celui-ci diminueront, il sera délivré de l'insomnie, sa faim sera calmée avec peu de lait, le lait de sa mère augmentera, et il grandira bien.

(Versets 33—35.) 33. Et ici Zacharie se mit à prier Dieu. Seigneur, accorde-moi une postérité bénie; tu aimes à exaucer les prières des suppliants. Ses anges l'appelèrent pendant qu'il priait dans le sanctuaire. 34. Dieu t'annonce la naissance de ean (saint Jean), qui confirmera la vérité du Verbe de Dieu; il sera, Jgrand, chaste, un prophète du nombre des justes. 35. Seigneur d'où me viendra cet enfant, demanda Zacharie; la vieillesse m'a atteint, et ma femme est stérile. L'ange lui répondit: C'est ainsi que Dieu fait ce qu'il veut.

Ces versets sont bons pour un homme et une femme qui n'ont pas d'enfants. On les écrira sur deux morceaux de soie avec du musc et de l'eau de rose, vendredi à la septième heure; mais celui qui les écrit doit être dans l'état de pureté. Puis on écrit les mêmes versets dans une coupe blanche et neuve ou un verre solide et lave cette coupe ou ce verre avec de l'eau fraîche. Pendant trois jours l'homme et la femme boiront de cette eau, l'homme portant au cou un des deux morceaux de soie et la femme portant l'autre. Ensuite, allant se coucher, ils détacheront les morceaux de soie contenant les versets et feront l'acte conjugal, après quoi ils se laveront, se rhabilleront et dormiront; alors Dieu le Très-Haut les bénira d'enfants.

(Versets 66, vers la fin, et 67.) 66. ... Les faveurs sont dans les mains de Dieu; il les accorde à qui il veut. Il est immense et savant. 67. Il accordera sa miséricorde à qui il voudra. Il est maître de faveurs immenses.

On écrit ces versets, jeudi à l'heure de Jupiter ou à f. 29 a. l'heure de Vénus sur une peau de gazelle — mais il faut être dans l'état de pureté —, puis on enveloppe l'écriture dans un chiffon de la chemise d'un homme heureux et

fortuné, et à chacun qui le porte sur soi Dieu donne la grâce du repentir. Si une personne le suspend au-dessus de la porte de sa boutique ou de sa demeure, beaucoup de bonheur et de bénédictions en résultera, et la porte des besoins de chaque jour sera ouverte pour lui. Si un homme sans travail le porte sur lui, il trouvera du travail. Un homme qui est amoureux d'une femme et qui le porte sur lui, atteindra facilement son but.

(Versets 107—108.) 107. Ils ne sauraient vous causer que des f.29b. dommages insignifiants. S'ils s'avisent de vous faire la guerre, ils tourneront bientôt le dos et ne seront point secourus. 108. Partout où ils s'arrêteront, l'opprobre s'étendra comme une tente au-dessus de leurs têtes, s'ils ne cherchent pas une alliance avec Dieu ou avec les hommes. Ils s'attireront la colère de Dieu, et la misère s'étendra [encore] comme une tente au-dessus de leurs têtes. Cela aura lieu parce qu'ils ont refusé de croire aux signes de Dieu, qu'ils tuaient injustement les prophètes: ce sera le prix de leurs iniquités.

On inscrit ces versets, dimanche à la sixième heure, f.30 a. sur un sabre ou sur la pointe d'un javelot ou sur un casque qu'on porte sur la tête, ou sur un bouclier ou une autre arme de guerre — mais il faut que celui qui fait l'inscription soit en état de pureté et à jeun —, et quiconque portera cette arme remportera la victoire sur l'ennemi et le mettra en fuite et sera en sûreté contre ses ruses.

(Verset 122.) Dieu vous l'apprend comme une heureuse nou- f.30b. velle, afin que vos cœurs se rassurent; or la victoire ne vient que du Dieu puissant et sage. [Dieu vous apprend] qu'il taillera en pièces les infidèles, qu'il les culbutera, qu'ils seront renversés, [défaits] sans ressource.

Quiconque lit souvent ce verset pendant le temps où il a affaire à un ennemi, remportera la victoire sur cet ennemi et le réduira à l'obéissance. S'il peint, vendredi au moment de la prière, ce verset sur un anneau d'or, et s'il le par-

fume avec de l'aloës et de l'ambre, pendant le temps où la lune n'est pas décroissante, et porte cet anneau sur lui, il remportera la victoire sur l'ennemi.

(Verset 122, vers la fin, et 123.) 122. ... [Dieu vous apprend] qu'il taillera en pièces les infidèles, qu'il les culbutera, qu'ils seront renversés, [défaits] sans ressource. 123. Ce n'est pas toi que cela regarde, soit que Dieu leur pardonne ou qu'il les châtie; ce sont des méchants.

On écrit ces versets sur quelque pièce de terre cuite ancienne, et l'endroit où l'on jette cette pièce sera désert. Et si l'on les écrit sur la peau d'un cheval mort et jette celle-ci dans un endroit quelconque, des édifices ne s'élèveront pas de nouveau à cet endroit-là.

f. 31 a. (Verset 138, la première moitié). Muḥammad n'est qu'un envoyé. D'autres envoyés l'ont précédé. S'il mourait ou s'il était tué, retourneriez-vous en arrière?

On écrit ces paroles-ci de ce verset [avec les mots suivants]: انقلب يا آدم بالف لا حول ولا قوّة الا بالله العليّ العظيم (»Détourne-toi, ô Adam, avec ton Alif!¹ Il n'y a ni force ni puissance sinon chez Dieu le Très-Haut, le Tout-puissant!«) et on y ajoute ces lettres-ci: هـ هـ حـ حـ حـ حـ حـ حـ طاس هـ et si l'on applique cette écriture entre les deux sourcils d'une personne attaqué par l'hémorragie, le sang cessera de couler. Si l'on écrit cette partie du verset sur trois morceaux de papier et en attache un par devant et l'autre par derrière au pan de la robe d'une femme qui a ses règles et le troisième sous le nombril de cette personne, alors le sang cessera de couler, avec la permission de Dieu le Très-Haut.

Si l'on écrit tout le verset, y compris les paroles finales:

¹ L'explication de cette phrase est peut-être celle-ci — c'est la suggestion de M. J. ØSTRUP —, qu'en supprimant l'Alif du nom Adam on aura le mot dam, »sang«.¹

² Des lettres aussi dépourvues de sens que notre »Abracadabra«.

Celui qui retournerait en arrière ne saurait nuire à Dieu, et Dieu récompense ceux qui lui rendent des actions de grâces —, et ajoute aux côtés les noms des quatre archanges Ĵabra'īl, f. 31 b. Mīka'īl, Israfil et 'Azrā'īl, alors quiconque porte cette écriture sur soi sera écouté avec bienveillance et préservé contre le mal provenant des esprits et des hommes. Si l'on peint ce verset sur un anneau de fer, dimanche pendant que le soleil luit, à un temps où le soleil est haut dans le ciel et la lune ne luit pas, et qu'une personne porte cet anneau et indique du doigt un endroit où l'on croit qu'il y a un talisman, ce talisman sera inefficace et sans vertu.

(Versets 163—165.) 163. Ne croyez pas que ceux qui ont suc- f. 32 a. combé en combattant dans le sentier de Dieu soient morts: ils vivent auprès de Dieu, et reçoivent de lui leur nourriture. 164. Remplis de joie à cause des bienfaits dont Dieu les a comblés, ils se réjouissent de ce que ceux qui marchent sur leurs traces, et qui ne les ont pas encore atteints, seront à l'abri des frayeurs et des peines. 165. Ils se réjouissent à cause des bienfaits de Dieu et de sa générosité, de ce qu'il ne laisse point périr la récompense des fidèles.

On écrit, la nuit du jour de l'an, ces versets avec du safran sur une plaque mince de fer et les lave avec de l'eau de pluie, et si l'on boit de cette eau après la prière prescrite — et bien après chacune des cinq prières journalières —, on obtiendra la faculté d'apprendre la science, et on deviendra vertueux et pieux et courageux.

(Versets 167—168.) 167. Ceux qui, lorsqu'on leur annonce que les ennemis se réunissent et qu'ils sont à craindre, ne font qu'accroître leur foi et disent: Dieu vous suffit, c'est un excellent protecteur, — 168. Ceux-là retournent comblés de grâces de Dieu; aucun malheur ne les atteint; ils ont suivi la volonté de Dieu, dont la libéralité est infinie.

On écrit ces versets sur [un morceau de] peau de gazelle qu'on met sous la pierre d'un anneau à cachet. Quiconque

porte cet anneau sur soi en allant se présenter devant un roi ou un gouverneur, Dieu le Très-Haut le préservera de tout mal et le fera accueillir avec bonté et honneur.

- f. 32 b. (Verset 200.) O croyants! soyez patients; luttiez de patience les uns avec les autres; soyez fermes et craignez Dieu. Vous serez heureux.

... Le cheikh Abū'l-⁵Abbās Būnī — que Dieu soit miséricordieux envers lui! — a dit que si l'on écrit ces versets sur un vase de terre cuite blanc et les lave avec de l'eau pure, ou bien si on les écrit au bord d'un pain¹ et qu'on donne [cette eau à boire ou ce pain à manger] à un buveur de vin, celui-ci aura le vin en horreur et se repentira de ce [vice], si Dieu le veut ainsi.

Les Femmes (sourate 4).

- f. 33 a. (Verset 27.) Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos filles, vos sœurs, vos tantes paternelles et maternelles, vos nièces (filles de vos frères ou de vos sœurs), vos nourrices, vos sœurs de lait, les mères de vos femmes, les filles confiées à votre tutelle et issues de femmes avec lesquelles vous auriez cohabité. Mais, si vous n'avez pas cohabité avec elles, il n'y a aucun crime à les épouser. N'épousez pas non plus les filles de vos fils que vous avez engendrés, ni deux sœurs. Si le fait est accompli, Dieu sera indulgent et miséricordieux.

- On écrit ce verset sur un »nœud d'homme«, et on inscrit aussi le nom de la personne [en question] et celui de sa mère. Puis, ayant formé une figure [d'homme] et y ayant renfermé l'écriture, on récite ces mots-ci : يا فلان ابن فلان ذهب يا فلان ابن فلان من النساء بحق هذه الآية («O Un Tel, fils d'Un Tel, que ton amour des femmes disparaisse par la vertu de ce verset!«). Ensuite on enveloppe cette figure dans un chiffon détaché du linceul d'un mort et l'enterre dans un vieux sépulcre, alors la

¹ Le pain persan est plat et a la forme d'une grande crêpe oblongue.

personne en question n'aura plus la puissance d'aimer et de consommer l'acte conjugal, et l'amour des femmes sortira de son cœur. Beaucoup d'hommes qui ont été dominés par l'amour des femmes en ont été délivrés par ce moyen. Ce verset a aussi la vertu d'amener l'éloignement entre un homme et une femme qui ont une liaison illégitime. Le procédé est le suivant: on prend un peu de poix noire et en forme une figure d'homme, et de poix rouge on forme une figure de femme; sur chaque figure on inscrit le nom de la personne [qu'elle représente] et celui de sa mère, et dans chaque figure on renferme [l'écriture contenant le verset]; puis on enterre les figures dans l'endroit où les deux personnes se trouvent. Alors un éloignement aura lieu entre elles.

(Verset 45.) Que [feront les méchants] lorsque nous rassemblerons contre eux des témoins de toutes les nations, lorsque nous invoquerons contre eux ton propre témoignage, [ô Muhammad]! Ce jour-là les infidèles et ceux qui ont été rebelles au prophète aimeront mieux que la terre fût à leur niveau [et les déroberât à la vue de tous]. Mais ils ne sauront cacher la chose à Dieu.

On écrit se verset, la nuit du lundi, avec le sang d'une huppe, dans le creux de sa main droite, et quand, s'étant couché [à côté d'une femme], on pose la main droite sur le sein de la femme [endormie], elle racontera tout ce qu'elle a dans son cœur, en parlant comme si elle était éveillée.

(Verset 148.) Soit que vous divulguiez le bien ou que vous le f.34b. cachiez, soit que vous pardonniez le mal, Dieu est indulgent et puissant.

Ce verset est fameux pour sa vertu de lier la langue d'une personne. Le procédé est le suivant: on dessine sur une feuille de papier une figure représentant la personne en question, et on y écrit son nom et celui de sa mère,

puis on écrit ce verset au milieu de la figure. Ensuite on met le papier dans le bec d'un oiseau de l'espèce qu'on appelle *mūšgīr*¹, et on le met en liberté après lui avoir cousu le bec. Certainement cette personne ne pourra plus parler.

La Table (sourate 5).

- f. 36 b. (Verset 27.) O Moïse, dit le peuple, nous n'y pénétrerons point tant que le peuple n'en sera pas sorti. Va avec ton Dieu, et combattez tous deux. Nous demeurerons ici.

Ce verset a la vertu d'empêcher un voyageur d'aller en voyage. On prend un caillou sur la route du voyageur — soit sur la route par laquelle il est arrivé, soit sur celle qu'il veut suivre —, et ayant écrit le verset sur ce caillou avec le nom de la personne en question, on jette le caillou dans un puits. Alors cette personne ne pourra jamais aller en voyage, aussi longtemps qu'on gardera le caillou à cet endroit-là.

Le Bétail (sourate 6).

- f. 40 a. (Versets 44—45.) 44. Et lorsqu'ils eurent oublié les avertissements qu'on leur donnait, nous ouvrîmes devant eux les portes de tous les biens, jusqu'au moment où, plongés dans la joie à cause des biens qu'ils avaient reçus, nous les saisîmes tout à coup, et les voilà dans le désespoir. 45. Ce peuple méchant fut anéanti jusqu'au dernier [homme]. Gloire en soit à Dieu, maître de l'univers!

On écrit ce verset sur un vieil os de chameau et on le jette dans le palais d'un tyran, alors son palais sera désert et sa puissance tombera en décadence. Il y en a qui disent qu'il faut réduire l'os en poudre et repandre celle-ci dans la maison [du tyran].

- f. 41 a. (Versets 63—64.) 63. Dis-leur: Quel est celui qui vous délivre des ténèbres de la terre et de la mer, quand vous l'invoquez hum-

¹ »Happe-souris«, espèce d'aigle.

blement et en secret, disant: Si tu nous délivres de cette [infortune], nous te serons reconnaissants? 64. Dis: C'est Dieu qui vous délivre de cette [infortune] et de toute affliction, et néanmoins vous lui associez d'autres divinités.

Si quelqu'un s'embarque dans un vaisseau, et que la mer devient agitée, qu'il écrive ces versets sur une feuille de papier et jette celui-ci à la mer, alors la mer deviendra calme.

(Verset 122.) Celui qui était mort et à qui nous avons donné f. 44 a. la vie, à qui nous avons donné la lumière pour marcher au milieu des hommes, sera-t-il semblable à celui qui marche dans les ténèbres et qui n'en sortira point? C'est ainsi que les actions des infidèles ont été préparées d'avance.

Il y a sept lettres qui ne se trouvent pas dans la Fātiḥa, à savoir ط, ح, ج, ز, ش, ف, ظ. Ces lettres-ci sont du nombre des »lettres de ténèbres«¹, et on dit qu'une des hautes qualités de la Fātiḥa est celle, que Dieu le Très-Haut l'a protégée contre ces lettres. Toutes ces lettres se trouvent au contraire dans ce verset-ci, et c'est pour cela qu'il est propre à repousser les malfaiteurs et les imprécations dites et écrites par des ennemis.

El-A'raf (sourate 7).

(Verset 36.) Dieu leur dira: Entrez dans le feu pour rejoindre f. 46 a. les générations des hommes et des génies qui ont disparu avant vous. Toutes les fois qu'une nouvelle génération y entre, elle maudit sa sœur jusqu'au moment où elles seront toutes réunies ensemble; la dernière dira alors en montrant la première: Seigneur, voilà ceux qui nous ont égarés, inflige-leur un double châtiment du feu; et Dieu leur dira: Le double sera pour vous tous; mais vous l'ignorez.

Si quelqu'un a un ennemi qui est en prison, et qu'il désire que cet ennemi reste longtemps dans le prison, il

¹ A comparer p. 29.

écrivra ce verset sur la peau tannée d'une gazelle ou d'un chevreau rouge en y ajoutant les noms de cette personne et de sa mère de la façon suivante: مكنأ مكنأ يآ فلان بن فلانه (»*Reste; reste, ô Un Tel, fils d'Une Telle! sois humilié, sois humilié, sois dé tenu, reste continuellement!*«). Puis il enterrera cette peau avec l'écriture à l'endroit où la personne est emprisonnée. Aussi longtemps que l'écriture restera enterrée à cet endroit, la personne en question ne sera pas délivrée de sa captivité.

f.46b. (Verset 41.) Nous ôterons tout ressentiment de leurs cœurs. Les rivières couleront sous leurs pas, et ils s'écrieront: Gloire à Dieu qui nous a conduits en ces lieux! Certes, nous nous serions égarés, si Dieu ne nous avait pas conduits. Les apôtres de notre Seigneur nous avaient bien annoncé vrai. Une voix leur fera entendre ces paroles: Voici le jardin que vous avez gagné par vos œuvres.

Si l'on écrit ce verset avec une plume qui n'est pas souillée d'encre ou d'autre chose semblable, sur un pâté sucré, et partage ce pâté entre des personnes qui sont animées de sentiments ennemis l'une contre l'autre, et que ces personnes-là mangent le pâté, elles feront leur paix, et la discorde, l'envie et l'animosité qui ont existées entre elles disparaîtront.

f.47 a. (Versets 55—56.) 55. C'est lui qui envoie les vents avant-coueurs de sa grâce. Nous leur faisons porter les nuages gros de pluie, et nous les poussons vers le pays mort [de sécheresse]; nous en faisons descendre l'eau, et à l'aide de celle-ci nous faisons sortir les fruits. C'est ainsi que nous faisons sortir les morts de leurs tombeaux; peut-être y réfléchirez-vous. 56. Dans un bon pays, les plantes germent [abondamment] avec la permission de Dieu; dans un mauvais, elles viennent clairsemées. C'est ainsi que nous manions nos enseignements pour les hommes qui rendent des actions de grâces.

On écrit ces versets sur une écuelle faite de bois d'olivier,

avec du suc de pomme, du safran et du suc de raisin, puis on les lave avec du suc de raisin et verse un peu de ce suc sur les racines d'un arbre; après cela on verse un peu d'eau pure là-dessus, alors les racines de l'arbre seront protégées contre les vers, les fourmis et les¹, et les feuilles et les fruits en seront assurés contre les sauterelles, les souris et les oiseaux.

(Verset 179, le commencement.) Les plus beaux noms appartiennent à Dieu. Invoquez-le par ces noms. f. 47 b.

A propos de ce verset, l'auteur donne un long discours (f. 47 b—f. 59 a) sur les noms de Dieu, les qualités magiques qu'ils renferment, et les différentes manières de les combiner, chaque combinaison ayant sa vertu magique spéciale.² L'exposition est accompagnée de plusieurs figures talismaniques.

L'Immunité (sourate 9).

... Il a été dit par l'imam Ĵa'far-i-Sādiq, que celui qui f. 61 a. attache cette sourate sur son ṭāqīya (bonnet porté sous le turban) sera garanti contre les larrons et les voleurs de grand chemin . . .

(Verset 46.) S'ils avaient eu l'intention d'aller à la guerre, ils auraient fait des préparatifs. Mais Dieu était dégoûté de les faire partir; il les a rendus paresseux, et on leur a dit: Restez avec ceux qui restent.

Ce verset est propre aux cas où il s'agit de voleurs et d'esclaves fugitifs. On l'écrit sur un morceau du collet d'un vêtement de toile qu'on a coupé le premier du mois. Sur le tour de ce morceau de collet on écrit: »Un Tel, fils d'Un Tel«. Puis on s'en va de la maison à un endroit où

¹ عفر القوا (?).

² A comparer DOUTTÉ l. c. p. 199 sqq. — En Europe, on a employé de la même manière l'invocation d'une longue série de surnoms du Christ pour des fins magiques, voir KR. NYROP, »Navnets magt«, Opusc. philol. (1887) p. 187.

l'on n'est vu de personne, et ayant fixé un clou de fer au milieu du morceau de toile, on l'enterre. Alors le voleur ou le fugitif retournera.

- f. 61 b. Il a été dit par 'Abdullāh ibn 'Abbās que si l'on récite
f. 62 a. le verset لَقَدْ جَاءَكُمْ رَسُولٌ jusqu'à la fin de la sourate¹ et souffle une fois sur un troupeau de moutons, ceux-ci seront protégés contre le loup.

Jonas (sourate 10).

. . . . Il a été dit que si l'on veut découvrir un voleur, on écrira cette sourate sur une coupe de cuivre et la lavera avec de l'eau stagnante, puis on mêlera dans cette eau un peu de farine en prononçant les noms des personnes qu'on soupçonne, on cuira le mélange et le coupera en morceaux, qu'on donnera à manger à ces personnes. Celui d'entre elles qui est le voleur ne pourra avaler son morceau.

- f. 62 b. (**Verset 32.**) Dis-leur: Qui est-ce qui vous fournit la nourriture du ciel et de la terre? Qui est-ce qui dispose de l'ouïe et de la vue? Qui est-ce qui tire un être vivant d'un être mort, et un être mort d'un être vivant? Qui est-ce qui gouverne tout? Ils répondront: C'est Dieu. Dis-leur: Pourquoi donc ne le craignez-vous pas.

- On écrit ce verset sur la peau d'une citrouille avec de l'encre noire et on l'attache au bras d'une femme chez laquelle les douleurs de l'enfantement se sont déclarées,
f. 63 a. alors l'accouchement aura lieu avec facilité. Si l'on écrit ce verset dans une coupe d'argent avec un extrait de poireaux et l'efface avec du miel dont on a enlevé l'écume(?), qu'on

¹ Versets 129—30: 129. *Un prophète est venu vers vous, un prophète pris parmi vous. Vos iniquités lui pèsent, il désire ardemment vous voir croyants. Il est plein de bonté et de miséricorde.* 130. *S'ils se détournent [de tes enseignements], dis-leur: Dieu me suffit. Il n'y a point d'autre Dieu que lui. J'ai mis ma confiance en lui; il est le possesseur du grand trône.* — C'est le »Verset du trône«, voir DOUTTÉ l. c. p. 214.

fasse bouillir ce fluide, jusqu'à ce qu'il devienne épais, et si l'on en verse trois gouttes dans l'oreille d'une personne [qui a mal à l'oreille], le mal cessera.

Hūd (sourate 11).

(Verset 84.) Un ordre émana de nous: nous renversâmes cette f. 64 b. ville de fond en comble. nous fimes pleuvoir des briques de terre f. 65 a. cuite, tombant continuellement et marquées par ton Seigneur même. Elles ne sont pas loin de tous les méchants!

Si un homme est un malfaiteur et un tyran, et qu'on désire que la puissance de cet homme tombe en décadence, on écrira ce verset sur sept morceaux de terre cuite verte vers la fin de la nuit d'un mardi qui doit être le dernier du mois. On cachera un de ces morceaux sous la porte de son palais, et quant aux autres, on les broiera, et on en répandra la poudre aux côtés du palais, alors sa demeure tombera en ruines, et il ne sera plus en état de commettre des méchancetés et des actions tyranniques.

Joseph (sourate 12).

(Versets 91—93.) 91. Par le nom de Dieu, répondirent-ils, Dieu f. 66 a. t'a permis de nous faire du bien, quoique nous ayons péché. 92. Il dit: Je ne vous ferait point de reproches aujourd'hui; Dieu vous pardonnera vos fautes, car il est le plus miséricordieux des miséricordieux. 93. Allez et emportez ma tunique; couvrez-en le visage de mon père, il recouvrera la vue. Puis amenez-moi toute votre famille.

Ces versets sont bons contre toutes les maladies des yeux. On prendra une portion de collyre, puis on prendra de l'aloës, du safran, du māmīrān¹, de l'écume de mer et du su'd², une demi-portion de chaque ingrédient. Ensuite

¹ Une racine jaune.

² Parfum extrait du *cyperus complanatus*.

on prendra un peu d'eau de pluie d'automne et un peu d'eau de ruisseau ou de fontaine qu'on puisera un jeudi du mois de Kānūn el-awwal¹ avant le lever du soleil. Puis on broie séparément chacun des ingrédients susnommés, les mêle ensemble, détrempe le mélange avec du suc de sumac² vert, et le laisse jusqu'à ce qu'il devienne sec. Ensuite on le détrempe une deuxième fois avec l'eau de pluie d'automne et le laisse sécher; puis on le détrempe une troisième fois avec l'eau de Kānūn-el-awwal. Pour la quatrième fois on le détrempe, mais avec du miel qui n'a pas vu le feu et avec du vinaigre, et quand il est devenu sec, on écrit ces versets dans un verre à boire avec du safran et lave le verre avec l'eau de Kānūn-el-awwal, puis on détrempe les médicaments [mêlés] pour la cinquième fois avec ce liquide. Quand le mélange est devenu sec, il est bon contre toutes les maladies des yeux.

Ibrahīm (sourate 14).

f. 68b. **(Verset 15.)** Et pourquoi ne mettrions-nous pas notre confiance en lui? Il nous guide sur notre chemin, et nous supportons avec patience le mal que vous nous faites. Les hommes résignés ne mettent leur confiance qu'en Dieu.

On écrira ce verset et le portera sur soi [si l'on a mal aux jointures], alors le mal aux jointures cessera. Si une personne à mal aux yeux ou si elle a été frappé par un djinn, on remplit un gobelet d'eau puisée dans un puits et récite ce verset sur le gobelet. Puis on transporte cette personne à un carrefour, où on la lave avec cette eau. On répète ce procédé trois nuits consécutives, alors le malade guérira.

¹ Mois syrien équivalant à décembre.

² Plante, d'un goût aigrelet, dont on saupoudre les aliments comme de poivre.

Hajr (sourate 15).

(Versets 87—88.) 87. Déjà nous t'avons donné les sept versets f. 70 a. qui doivent être répétés constamment, ainsi que le grand Coran. 88. N'étends point tes regards sur les biens dont nous faisons jouir les différentes sortes d'infidèles, et ne t'afflige point à cause d'eux, et incline ton aile sur les croyants.

Si quelqu'un, la nuit de vendredi, répète cent fois ou mille fois les mots *أَسْتَغْفِرُ اللَّهَ* (*«je cherche le pardon de Dieu»*), puis se couche et, le matin, fait ses ablutions et deux prosternations de la prière, et qu'il prononce après la prière les mots: *أَعُوذُ بِاللَّهِ مِنْ شَرِّ مَا يُغْضِبُ أَحَدًا* (*«je cherche un refuge chez Dieu contre le mal qui provoque la colère d'une personne»*), puis écrit ces versets dans un pot et lave celui-ci avec de l'eau pure et verse cette eau sur son corps et en boit aussi quelque peu, et s'il répète ce procédé pendant sept jours consécutifs, la douceur et l'humilité entreront dans son cœur, et son cœur sera froid quant à regarder les femmes qui lui sont défendues et quant à les poursuivre, et la porte du bonheur et de la bénédiction lui sera ouverte.

L'Abeille (sourate 16).

(Versets 10—13.) 10. C'est lui qui fait descendre du ciel l'eau f. 70 b. qui vous sert de boisson. et qui fait croître les plantes dont vous nourrissez vos troupeaux. 11. Au moyen de l'eau, il fait germer les blés, l'olive, le palmier, la vigne et toute sorte de fruits. Il y a dans ceci des signes pour ceux qui réfléchissent. 12. Il vous a soumis la nuit et le jour; le soleil et la lune et les étoiles vous sont soumis en vertu de ces ordres. Il y a dans ceci des signes pour ceux qui ont de l'intelligence. 13. Il en est ainsi de tout ce qu'il a créé d'espèces différentes sur la terre. Il y a dans ceci des signes pour ceux qui y songent.

Ces versets sont bons pour protéger le bétail. Le jour de l'an (le nowrūz), avant le lever du soleil, on prend

un peu d'eau puisée dans un puits qui est d'un usage commun, un peu d'eau puisée dans un puits abandonné et un peu d'eau de pluie et on les mêle ensemble. Puis on écrit ces versets sur la feuille d'un arbre et récite trois fois ou sept fois les mêmes versets sur [la feuille contenant] l'écriture. Ensuite on lave la feuille avec l'eau [mélangée] et asperge de cette eau le bétail et son fourrage. On emploie ce procédé sept fois, alors les bêtes donneront beaucoup de lait, et on aura beaucoup de bénédiction. — En outre les versets sont employés pour le blé et les arbres. On prend de l'eau sous sept moulins, et dans chaque eau on jette un morceau de papier sur lequel les versets sont f. 71 a. écrits. Puis on récite les mêmes versets sept fois en mêlant [les sept sortes d'eau], après quoi on asperge [de l'eau mélangée] le blé et les arbres, qui en auront beaucoup de bénédiction et seront protégés contre toutes les infortunes.

(Versets 14—16.) 14. C'est lui qui vous a soumis la mer; vous en mangez des chairs fraîches, vous en retirez des ornements dont vous vous parez. Vous voyez les vaisseaux fendre les flots pour demander à Dieu des trésors de sa bonté. Peut-être serez-vous reconnaissants. 15. Il a établi de hautes montagnes sur la terre, afin qu'elle ne se meuve pas avec vous; il a tracé des fleuves et des chemins, afin que vous soyez dirigés [dans votre marche]. 16. Il a posé des signes de routes. Les hommes se dirigent aussi d'après les étoiles.¹

Ces versets-là sont bons pour la chasse. On prend un morceau d'une coquille propre et en fourbit les deux côtés. Puis on peint d'un côté ces versets avec une plume d'acier et de l'autre une figure représentant le poisson, l'oiseau ou l'animal auquel on veut faire la chasse. Mais il faut que ce soit le 12 du mois *Tišrīn* et *t-ṭānī*². Puis on prend

¹ Le verset 16 est écrit deux fois dans notre manuscrit.

² Mois syrien, correspondant à novembre.

cette table¹ et la porte au-dehors et récite ces versets sur elle sept fois chaque nuit, et on répète ce procédé jusqu'à la douzième nuit. Ensuite on prend la coquille et la suspend avec un fil de soie en prononçant constamment le nom de l'animal auquel on veut faire la chasse. Puis on étend le filet, et on aura assurément de la chasse.

La Caverne (sourate 18).

(Versets 35—36.) 35. Son ami lui dit, pendant qu'ils étaient f. 74 a. ainsi en conversation: Ne crois-tu pas en celui qui t'a créé de terre, puis de sperme, et qui [enfin] t'a donné les proportions parfaites d'homme? 36. Quant à moi, Dieu est mon Seigneur, et je ne lui associerai qui que ce soit.

Si l'on veut se garder contre un tyran malfaisant étranger à la [vraie] religion, il faut que l'on jeûne jeudi f. 74 b. et vendredi, puis, samedi à minuit, qu'on écrive ces versets sur un vieux peigne de la sorte dont se servent les femmes et l'enveloppe dans un chiffon de la chemise d'un chrétien. Ensuite on enterre ce peigne dans la maison de la personne en question, et il en résultera des merveilles.

Marie (sourate 19).

کهیعیص (Les lettres qui précèdent la sourate).

f. 75 b.

... Si l'on écrit, dans un anneau à cachet, les lettres کهیعیص séparément dans un carré de cinq fois cinq compartiments de la manière suivante: et si on le fait au moment où le signe du Taureau apparaît, Vénus étant en même temps prédominante ou dans son apogée et exerçant une influence bien-

ص	ع	ی	ه	ك
ی	ه	ك	ص	ع
ك	ص	ع	ی	ه
	ی	ه	ك	ص
ه	ك	ص	ع	ی

¹ C.-à-d. la coquille.

faisante après avoir exercé une influence malfaisante, et n'étant pas rétrograde et brûlante(?)¹ — et si on parfume l'anneau avec de l'aloës et de l'ambre et l'enveloppe dans un chiffon blanc — mais il faut que l'anneau soit en or, en argent ou en cuivre — alors quiconque porte cet anneau sur soi, verra bien des choses étranges et merveilleuses et aura un succès complet dans l'amitié et l'amour et en ce qui concerne le gain des nécessités, de la subsistance et de l'abondance. Mais il faut que le porteur de l'anneau ait fait ses ablutions et qu'il le porte cousu [dans ses vêtements](?) et ne le quitte pas.

- f. 76 a. (Versets 5—15.) 5. Je crains les miens qui me succéderont. Ma femme est stérile; donne-moi un héritier qui vienne de toi, 6. Qui hérite de moi, qui hérite de la famille de Jacob; et puis, ô Seigneur! qu'il te soit agréable. 7. O Zacharie! nous t'annonçons un fils. Son nom sera Jean. 8. Avant lui, personne n'a porté ce nom. 9. Zacharie dit: Seigneur! comment aurai-je un fils? Mon épouse est stérile, et moi je suis arrivé à l'âge de décrépitude. 10. [Dieu] a dit: Il en sera ainsi. Ton Seigneur a dit: Ceci m'est facile. Je t'ai créé quand tu n'étais rien. 11. Seigneur, donne-moi un signe [pour garant de ta promesse]. Ton signe sera celui-ci: Tu ne parleras pas aux hommes pendant trois nuits, quoique bien portant. 12. Zacharie s'avança du sanctuaire vers le peuple, et lui fit signe de louer Dieu matin et soir. 13. O Jean! prends ce livre avec une résolution ferme. Nous avons donné à Jean la sagesse quand il n'était qu'un enfant. 14. Ainsi que la
f. 76 b. tendresse et la pureté. Il était pieux et bon enfant envers ses parents. Il n'était point violent ni rebelle. 15. Que la paix soit sur lui au jour où il naquit, et au jour où il mourra, et au jour où il sera ressuscité!

Si un homme et une femme désirent avoir un enfant, il faut que tous les deux jeûnent vendredi, puis rompent le jeûne en mangeant du sucre, des amandes et du pain, et qu'ils boivent de l'eau. Puis ils écriront ces versets dans

¹ Ces termes astrologiques me sont incompréhensibles.

un verre à boire avec du miel qui n'a pas vu le feu, et laveront le verre avec de l'eau pure et douce. Ensuite ils prendront 224 grains blancs de vesce et, ayant récité ces versets sur chaque grain, ils mettront l'eau et les grains de vesce dans un pot et allumeront un bon feu sous le pot. Puis ils feront la prière avant d'aller dormir, et après la prière ils liront la sourate »Marie«. Ensuite, à l'heure matinale, ils sépareront l'eau des grains de vesce et verseront un peu de sirop de raisin dans l'eau. Le mari en boira une moitié, la femme l'autre moitié, après quoi ils iront dormir un moment. Après cela ils feront l'acte conjugal, et alors la femme sera enceinte. Il est encore mieux s'ils répètent ce procédé trois fois.

Le temps approche¹ (sourate 21).

(Versets 25—30.) 25. Nous n'avons point envoyé d'apôtres à f. 79 a. qui il n'ait été révélé qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi. Adorez-moi donc. 26. Ils (les infidèles, les chrétiens) disent: Le Miséricordieux a eu des enfants. Par sa gloire! [Non], ils ne sont que ses serviteurs honorés. 27. Ils ne lui parlent jamais les premiers, et exécutent ses ordres. 28. Il sait tout ce qui est devant eux et derrière eux; ils ne peuvent intercéder, 29. Excepté pour celui pour lequel il lui plaît, et ils tremblent de frayeur devant lui. 30. Et quiconque dirait: Je suis un Dieu à côté de Dieu, nous lui donnerions la géhenne pour récompense. C'est ainsi que nous récompensons les méchants.

S'il y a un tyran de mœurs dépravées qui maltraite les croyants et les expose aux soupçons, et qu'on veuille se débarrasser de ses méchancetés, on prendra un peu de terre à sept endroits divers: 1^o au tombeau d'un musulman,

¹ La sourate a son nom (سورة اقتراب) du premier verset qui commence ainsi: لِلنَّاسِ حِسَابُهُمْ («Le temps approche où les hommes rendront compte»). Mais le nom ordinaire de cette sourate est «Les Prophètes» (سورة الأنبياء).

2° au tombeau d'un juif, 3° au tombeau d'un chrétien, 4° au tombeau d'un zoroastrien, 5° au tombeau d'un tyran parmi les gouverneurs ou les rois anciens, 6° à un palais ruiné, 7° à un terrain appartenant à une fondation pieuse (waqf). Puis on récite ces versets sept fois sur chacune de ces sept espèces de terre. Ensuite on les mêle ensemble, et un mercredi, qui doit être le dernier du mois, on répand un peu de cette terre [mélangée] dans la demeure de ce tyran; alors on verra de choses merveilleuses et étranges.

Les Croyants (sourate 23).

f. 82 a. (Versets 12—14.) 12. Nous avons créé l'homme de l'argile fine; 13. Ensuite nous l'avons fait goutte de sperme fixée dans un réceptacle solide; 14. Ensuite nous avons fait de la goutte de sperme un grumeau de sang, puis du grumeau de sang un morceau de chair; puis nous avons fait ce morceau de chair os, et les os nous les avons revêtu de chair; ensuite nous l'avons produit [au grand jour] comme une autre création. Béni soit Dieu, le plus habile des créateurs!

On écrit ces versets sur sept feuilles d'une plante odoriférante, et on recommande à une femme frappée de stérilité de les avaler une à une et de les avaler ainsi toutes, puis de boire une gorgée de lait d'une vache au poil rouge. Trois jours consécutifs elle doit répéter ce procédé, alors elle sera enceinte.

Luqmān (sourate 31).

f. 90 a. (Verset 15.) O mon enfant! ce qui n'aurait que le poids d'un grain de moutarde, fût-il caché dans un rocher, au ciel ou dans la terre, Dieu le produira au grand jour, car il est pénétrant et instruit de tout.

On écrit ce verset, et la nuit de vendredi le premier du mois de Ša'bān on le place sous sa tête après avoir

fait une des prières prescrites et une prière superérogatoire, et au moment où on le place sous sa tête, on récite ces mots-ci: سبحان من لا يَخْفَى عليه خافيه سبحان الذي يظهر قدرته سبحان بامرہ الذي يظهر قدرته القلوب بيده والاقوال بامرہ (*«Louanges à celui pour lequel ce qui est secret n'est pas caché, louanges à celui qui manifeste sa force, louanges à celui qui manifeste sa force! Les cœurs sont dans sa main et les paroles d'après son commandement»*), et quand on s'est endormi, ce qu'on désire connaître des choses cachées vous sera révélé.

Sabā (sourate 34).

(Versets 17—19.) 17. Nous établimes entre eux et les villes que f. 92 b. nous avons bénies des cités florissantes; nous établimes à travers ce pays une route, [et nous dîmes]: Voyagez-y en sûreté le jour et la nuit. 18. Mais ils dirent: Seigneur, mets une plus grande distance entre nos chemins. Ils ont agi avec iniquité envers eux-mêmes. Nous les rendîmes la fable des nations, et nous les dispersâmes de tous côtés. Il y a dans ceci un avertissement pour tout homme qui sait souffrir et qui est reconnaissant. — 19. Iblis reconnut qu'il les avait bien jugés. Tous l'ont suivi, sauf quelques croyants.

Si quelqu'un s'en va dans les montagnes et les déserts pour chercher des mines et des trésors, il doit écrire ces f. 93 a. versets sur [un morceau de] la peau d'une gazelle et envelopper [ce morceau] dans [un morceau de] la peau d'un lion et le coudre dans celui-ci et le porter avec soi, alors il trouvera, avec la permission de Dieu le Très-Haut, ce qu'il cherche.

Yā-Sīn (sourate 36).

Le cheikh Sa'd-ed-dīn Ḥamawī a dit que Yā Sīn est le f. 97 a. cœur du Coran, et que le cœur de Yā Sīn est le verset suivant:

(Verset 58.) Salut! sera la parole qu'on leur adressera de la part de leur Seigneur le Miséricordieux.

On a dit que, le soleil étant dans son apogée, il faut écrire ce verset dans un carré bien arrangé, avec des chiffres déterminés, à quatre quartiers de chaque côté de la façon suivante:

رحيم	من رب	قولا	سلام
298	292	132	131
	132	257	292
132	139	290	256
291	255	137	138

ou, d'après un autre texte ainsi:

رحيم	من رب	قولا	سلام
136	136	257	293
133	139	290	256
291	255	134	938

et porter [ce talisman] sur soi, alors on sera garanti contre la mort par le feu et par l'eau, contre le mal provenant des scorpions, contre la folie et . . .¹ Et si on l'attache à une femme enceinte, son enfantement sera facile. Si un enfant pleure beaucoup, on attachera ce talisman aux colonnes de son berceau, alors ses pleurs cesseront.² Et les qualités magiques de ce talisman sont nombreuses, et on ne peut pas résumer en peu de mots la diversité de ses applications.

¹ صرح (?).

² A comparer »The Glory of the Shia World«, transl. by P. M. SYKES (London 1910) p. 8.

L'Émigration (sourate 59).

(Verset 22—24.) 22. Il est ce Dieu hors lequel il n'y a point f. 118 a. de dieu. Il connaît le visible et l'invisible. Il est le Clément, le Miséricordieux. 23. Il est ce Dieu hors lequel il n'y a point de dieu, le Roi, le Saint, le Sauveur, le Fidèle, le Gardien, le Fort, le Puissant, le Très-Élevé; Gloire à Dieu! et loin de lui ce que les hommes lui associent! 24. Il est le Dieu [unique], le Producteur, le Créateur, le Formateur. Les plus beaux noms lui appartiennent. Tout dans les cieux et sur la terre célèbre sa gloire. Il est le Fort, le Sage.

... Il y en a qui disent que, si une personne souffre d'une enflure, on lira chaque jour, pendant trois jours, ces versets depuis ¹ لو انزلنا jusqu'à la fin de la sourate ² sept fois sur cette enflure. Au bout de trois jours on écrira ces [mêmes] versets avec du safran dans un verre à boire, et on le lavera avec de l'eau de pluie qu'on donnera ensuite [à boire] au malade, alors celui-ci guérira.

El-Qadr (sourate 97).

... Si on récite cette sourate sur de l'huile de rose et f. 138 a. y mêle un peu de lait de femme, et si une personne qui souffre d'un excès de flège dans son corps se graisse avec ce mélange, cela lui sera salulaire. Si l'on trouve un miroir d'acier bien fourbi et y écrit cette sourate avec du safran et de l'eau de rose, et si une personne qui souffre de convulsions se rend dans une maison obscure et y regarde dans ce miroir, elle guérira. Si l'on écrit cette sourate dans un pot neuf de terre cuite et lave celui-ci avec

¹ Verset 21: *Si nous eussions fait descendre ce Coran sur une montagne, tu l'aurais vue s'abaisser et se fendre par la crainte de Dieu. Telles sont les paraboles que nous proposons aux hommes afin qu'ils réfléchissent.*

² Le verset 24 est le dernier de la sourate.

de l'eau de pluie et y mêle un peu de sucre et donne ce mélange à boire à une personne qui souffre d'une maladie de foie, elle sera rétablie.

EXCURSUS

La chemise de l'homme heureux.

(voir p. 20 et 44.)

Je n'ai trouvé aucune version persane de l'histoire de l'homme heureux qui n'avait pas de chemise. La seule variante orientale que je connaisse est un conte tunisien que AUG. CHERBONNEAU a raconté (*L'Illustration* XVI, 1849) d'après une communication orale, et que REINHOLD KÖHLER a reproduit dans un mémoire sur le motif en question (*«Aufsätze über Märchen u. Volkslieder»*, Berlin 1894): Un jeune homme, fils d'un pacha, tombe malade; le père désespéré s'adresse inutilement aux médecins et aux astrologues; enfin un marabout lui donne le conseil de trouver la chemise d'un homme heureux et d'en revêtir son fils; les gens du pacha se mettent en quête de l'objet désiré, trouvent des gens comblés des biens de la vie, mais aucun d'eux n'est heureux; enfin ils trouvent un homme pauvre, qui est heureux, mais qui n'a pas de chemise. Cette histoire n'est pas un conte à rire, c'est une parabole qui doit montrer la vanité des biens que les hommes estiment le plus, un conte exemplifiant cette sagesse de la résignation qui a été de temps immémoriaux la sagesse orientale. — En Europe, deux petits poètes du 18^e siècle ont utilisé le motif, peut-être indépendamment l'un de l'autre.

Dans l'édition posthume des *Novelle* du poète italien GIAMBATTISTA CASTI (né en 1721, m. à Paris en 1803; les »*Novelle*« parurent en 1804) se trouve un conte jusque-là inédit »*La Camicia dell'uomo felice*.« La scène est en Perse; un sage a donné au sultan, qui souffre de mélancolie, le conseil d'endosser la chemise d'un homme heureux; puis le conte se développe comme dans la version tunisienne. Ici comme dans le conte en vers »*Le roi malade ou la chemise de l'homme heureux*« du comte DARU (Paris 1802), le motif est tourné en badinage. WALTER SCOTT a emprunté l'histoire à Casti pour en faire une satire politique; »*The Search after Happiness, or The Quest of Sultaun Solimaun*« (publiée dans »*The Sale Room*«). Le motif a été utilisé au 19^e siècle par LANGBEIN (»*Das Hemd des Glücklichen*«, *Sämmtl. Schriften*, 1835, III, 13, d'après Casti), par HIPPOLYTE DE LORGERIL (dans »*L'Univers*«, 20 mai 1875, reproduit dans le tome II de son poème »*Le Charme*« Paris 1885), par un auteur anonyme dans les »*Fliegende Blätter*« (t. 75 no. 1893, p. 149, année 1881; il s'agit ici des souliers, non pas de la chemise d'un homme heureux), par l'auteur grec ANNINOS (*Ἐστία*, Athen 1885, n° 470), enfin par ANATOLE FRANCE dans »*La Chemise*«. Une version remaniée est donnée par LUDWIG AURBACHER dans »*Der Talisman*« (»*Volksbüchlein*« 1827).

Dans la littérature danoise, C. BREDAL a été inspiré, par notre motif, à écrire un drame en cinq actes, »*Sultan Mahmuds Pilgrimgang*« (»*Le Pèlerinage du sultan Maḥmūd*«, Copenhague 1847). La pièce est écrite en 1834. Dans une notice finale, l'auteur résume en peu de mots l'histoire sur laquelle il a bâti son drame, en ajoutant qu'il ne se souvient plus s'il l'a lue ou entendu raconter. Le pasteur J. C. E. T. MAU, auteur de divers livres d'édifica-

tion et de morale, l'a racontée, sans indication de source, dans ses »400 Fortællinger for Skolen og Livet« (400 historiettes pour l'école et la vie), 1847; n° 319: »Den Lykkelige uden Skjorte«. d'où elle a passé dans une série de livres de lecture danois.

Une version russe, dont la source n'est pas indiquée non plus, se trouve dans le »Russisches Elementarbuch« de L. v. MARNITZ (Leipz. 1900) p. 32.

Le conte doit avoir été connu en Europe déjà dans le 14^e siècle. Il est la source, sans doute, d'une nouvelle italienne de SER GIOVANNI (»Pecorone«, Giornata 2, nov. 1), qui vivait vers la fin du 14^e siècle. R. KÖHLER donne (l. c. p. 127 sqq.) un résumé de cette nouvelle, qui a été donnée plus tard en français par G. CHAPUIS (»Les facétieuses journées«, Paris 1584, p. 183) et en anglais par ELIZA HAYWOOD (»The Fruitless Enquiry or Seach after Happiness«, Londres 1747), et dans laquelle le motif est remanié d'une façon originale, peut-être, comme Köhler a essayé de démontrer, avec des réminiscences de motifs classiques remontant à des légendes bouddhiques.

DET KGL. DANSKE
VIDENSKABERNES SELSKABS SKRIFTER

7^{DE} RÆKKE

HISTORISK OG FILOSOFISK AFDELING

	Kr. Ø.
I., 1907—1909.....	9.35
1. CHRISTENSEN, ARTHUR: L'empire des Sassanides. Le peuple, l'état, la cour. 1907.....	3.75
2. JØRGENSEN, ELLEN: Fremmed Indflydelse under den danske Kirkes tidligste Udvikling. Résumé en français. 1908.....	3.90
3. STEENSTRUP, JOHANNES: Indledende Studier over de ældste danske Stednavnes Bygning. Résumé en français. 1909.....	4.00
II., 1911—1916 (med 4 Tavler).....	11.35
1. ÓLSON, BJØRN MAGNÚSSON: Om Gunnlaugs saga Ormstungu. En kritisk Undersøgelse. 1911.....	1.70
2. NIELSEN, AXEL: Den tyske Kameralvidenskabs Opstaaen i det 17. Aarhundrede. Résumé en français. 1911.....	3.35
3. TUXEN, POUL: An Indian primer of philosophy or the Tarkabhāṣā of Keçavamiçra. Translated from the original Sanscrit with an introduction and notes. 1914.....	2.00
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le dialecte de Sämnan. Essai d'une grammaire Sämnanie avec un vocabulaire et quelques textes suivie d'une notice sur les patois de Sängsar et de Läsگرد. 1915.....	2.40
5. ADLER, ADA: Catalogue supplémentaire des Manuscrits Grecs de la Bibliothèque Royale de Copenhague. Avec 4 planches. Avec un extrait du Catalogue des Manuscrits Grecs de l'Escorial redigé par D. G. MOLDEHAWER. 1916.....	4.40
III., 1914—1918.....	13.65
1. AL-KHWĀRIZMĪ, MUHAMMED IBN MŪSĀ: Astronomische Tafeln in der Bearbeitung des MASLAMA IBN AHMED AL-MADJRĪTĪ und der latein. Uebersetzung des ATHELHARD VON BATH auf Grund der Vorarbeiten von A. BJØRNBO † und R. BESTHORN herausgegeben und kommentirt von H. SUTER. 1914.....	8.90
2. HØFFDING, HARALD: Totalitet som Kategori. En erkendelsesteoretisk Undersøgelse. 1917.....	3.50
3. HØFFDING, HARALD: Spinoza's Ethica. Analyse og Karakteristik. 1918.....	4.35
IV., (under Pressen).	
1. MØLLER, HERM.: Die semitisch-vorindogermanischen laryngalen Konsonanten. Résumé en français. 1917.....	4.00

HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

UDGIVNE AF

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB

1. BIND (Kr. 8.50):

1. THOMSEN, VILHELM: Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós (Hongrie). 1917. 0.65
2. BLINKENBERG, CHR.: L'image d'Athana Lindia. 1917 1.35
3. CHRISTENSEN, ARTHUR: Contes Persans en langue populaire, publiés avec une traduction et des notes. 1918 2.90
4. HUDE, KARL: Les oraisons funèbres de Lysias et de Platon. 1917. 0.35
5. JESPERSEN, OTTO: Negation in English and other languages. 1917. 3.35
6. NILSSON, MARTIN P.: Die Übernahme und Entwicklung des Alphabets durch die Griechen. 1917 0.70
7. SARAÜW, CHR.: Die Entstehungsgeschichte des Goethischen Faust. 1918 2.35

2. BIND (Kr. 9.35):

1. NYROP, KR.: Histoire étymologique de deux mots français (*Haricot, Parvis*). 1918..... 0.60
2. JÓN ARASONS religiøse digte udgivne af FINNUR JÓNSSON. 1918.. 1.75
3. SARAÜW, CHR.: Goethes Augen. 1919..... 4.50
4. TUXEN, POUL: Forestillingen om Sjælen i Rigveda. Med nogle Bemærkninger om Sjel forestillingens Udformning i de ældste Upanisader. 1919..... 0.65
5. BLINKENBERG, CHR.: Hades's Munding. 1919 0.65
6. NYROP, KR.: Études de grammaire française (1. Onomatopées. 2. Mots abrégés. 3. Néologismes. 4. Mots d'emprunt nouveaux. 5. *Haricot* et *Parvis*). 1919 1.75
7. CHRISTENSEN, ARTHUR: Smeden Kāvāh og det gamle persiske Rigsbanner. 1919..... 0.85
8. SARAÜW, CHR.: Goethes Faust i Aarene 1788—89. 1919..... 1.75

FILOSOFISKE MEDDELELSER

1. BIND (under Pressen):

1. KROMAN, K.: Mathematics and the Theory of Science. 1920 .. 1.90
2. HØFFDING, HARALD: Bemærkninger om den platoniske Dialog Parmenides. 1920..... 2.10

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 5.

LES FORMES SIGMATIQUES
DU VERBE LATIN ET LE PROBLÈME
DU FUTUR INDO-EUROPÉEN

PAR

HOLGER PEDERSEN



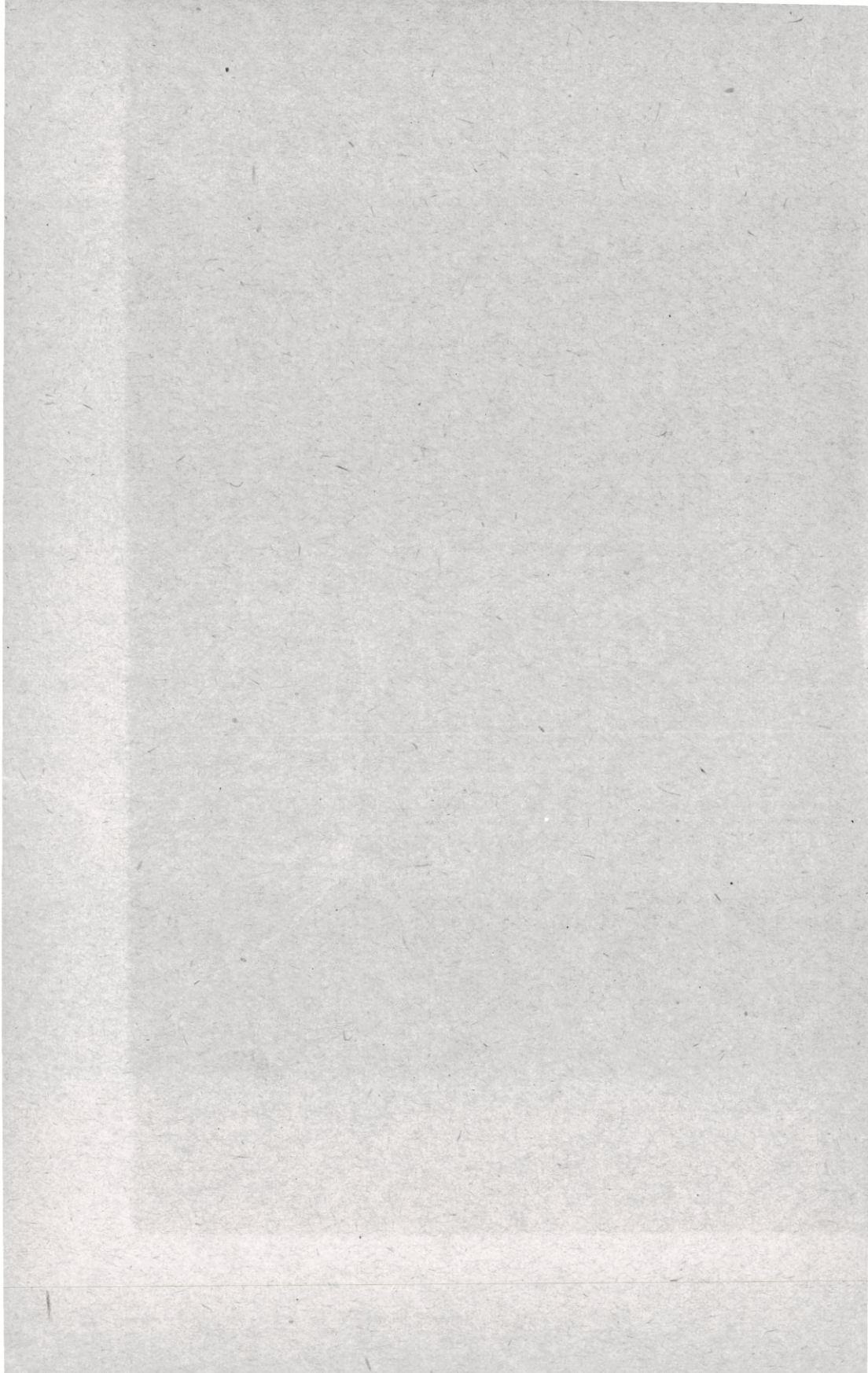
KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921

Pris: Kr. 1,00.



Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser **III**, 5.

LES FORMES SIGMATIQUES
DU VERBE LATIN ET LE PROBLÈME
DU FUTUR INDO-EUROPÉEN

PAR

HOLGER PEDERSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921

I

ON sait combien est grand le contraste entre le système verbal latin et celui de la langue-mère indo-européenne. Le système latin est tout à fait dominé par la catégorie du temps qui dans le système indo-européen ne jouait qu'un rôle des plus modestes.

La langue-mère possédait une distinction du temps non passé et du temps passé :

θνήσκω 'je meurs',	τέθνηκα 'je suis sans vie' (temps non passé);
ἔθνησκον 'je mourais',	ἔτεθνήκειν 'j'étais sans vie' (temps passé).

Mais le contraste du »présent« et du »parfait« n'était pas un contraste de temps. Le parfait n'était pas un passé indéfini; il était bien plutôt une sorte de présent qui désignait un état (du sujet) résultant d'une action antécédente.

De même pour l'imparfait et l'aoriste il ne s'agissait pas d'une opposition de temps. Tous deux étaient des temps passés :

ἔθνησκον 'je mourais', ἔθανον 'je mourus'.

Il ne s'agissait que d'une différence d'aspect. L'imparfait désignait une action sans terme fixe (c'est à dire que cette formation n'énonçait rien sur le terme de l'action); au contraire, l'aoriste désignait une action à terme fixe (il énonçait

et l'action et le terme de l'action). L'imparfait était un passé imperfectif, l'aoriste était un passé perfectif.

Ainsi on entrevoit un état de choses où l'aoriste et le parfait étaient non pas des temps d'un paradigme complexe, mais des verbes autonomes, coordonnés aux divers verbes qui ont fourni le »présent« :

φέρω, λείπω — φορέω (intensif) — λιμπάνω (inchoatif) etc.,

état de choses où les rapports des prototypes de λέλοιπα et λείπω, de ἔλιπον et ἔλειπον étaient du même ordre que les rapports de λιμπάνω et λείπω, de ἐλίμπανον et ἔλειπον etc. Chacun de ces verbes possédait généralement un temps non passé et un temps passé, quelques modes (subjonctif, optatif, impératif) et un participe: c'était là tout le paradigme. Quand à l'ensemble de tous ces verbes parallèles, il formait un système de paradigmes semblable au système des thèmes différents du verbe sémitique فَاعَلَ, فَعَّلَ, فَعَّلَ (etc.).

C'est le grec et le sanskrit qui ont le mieux conservé les traces de cet ancien système indo-européen de verbes parallèles, et c'est peut-être le latin qui en a le plus dévié. Mais nulle part le système n'a subsisté tel quel.

Néanmoins les langues slaves d'aujourd'hui présentent un système assez analogue au système que nous avons supposé pour la langue-mère indo-européenne. Mais ce n'est pas là une continuation de l'ancien système; c'est le résultat d'un long développement, et le système slave est constitué d'éléments presque tout à fait différents de ceux dont se composait le système indo-européen. Aussi le système slave n'a-t-il aucune importance pour l'étude historique de la morphologie indo-européenne, mais il a un grand intérêt

comme parallèle syntaxique. Je me bornerai ici à rappeler les faits russes. La langue russe ne possède que deux temps, un temps non passé et un temps passé; mais pour chaque notion verbale on a le choix entre deux ou plusieurs verbes parallèles (ordinairement des dérivés ou des composés de la même racine, rarement de différentes racines), un verbe perfectif (ou plusieurs verbes perfectifs) s'opposant à un ou à plusieurs verbes imperfectifs. Le paradigme de chacun de ces verbes parallèles ne comporte que très peu de formes : un temps non passé et un temps passé de l'indicatif, un subjonctif périphrastique, un impératif, un infinitif etc. Quant au sens de ces formations il faut noter que le temps non passé des verbes perfectifs ne peut avoir la valeur d'un vrai présent (l'idée d'une action en train de se développer est incompatible avec l'aspect perfectif, l'aspect qui envisage en même temps l'action et son terme); il a la valeur d'un futur.

Ainsi on a :

perfectif *dat'* δοῦναι, *daj* δός, *ja dal* ἔδωκα, *dam* δώσω;
 imperfectif *davát'* διδόναι, *daváj* δίδου, *ja davál* ἐδίδουν,
dajú δίδωμι.

De même :

perfectif *u-znát'* γινῶναι, *ja u-znál* ἔγνων, *u-znáj* γνώσομαι;
 imperfectifs $\left\{ \begin{array}{l} \textit{znat'} γιγνώσκειν, *ja znal* ἐγίγνωσκον, *znáj* γιγνώσκω;
znavát' (fréquentatif), *ja znavál* 'j'ai connu (j'ai cultivé la connaissance de quelqu'un).'$

Pour l'expression d'un mouvement la langue russe dispose quelquefois de trois verbes parallèles imperfectifs :

perfectif *po-nestí* 'porter', *ja po-njós* 'je portai', *po-nesú* 'je porterai';

imperfectifs	{	<i>nestí</i> 'porter (vers un but)', <i>ja njos</i> 'je portais', <i>nesú</i> 'je porte';
		<i>nosít'</i> 'porter (en plusieurs directions)', <i>ja nosíl</i> 'je portais', <i>nošú</i> 'je porte';
		<i>nášival'</i> 'avoir coutume de porter', <i>ja nášival</i> 'j'ai (souvent) porté'.

Comme exemple des diverses nuances perfectives on peut citer les verbes parallèles signifiant 'crier' :

perfectifs	{	<i>kříknut'</i> 'pousser un cri', <i>kříknu</i> 'je crierai', je pousserai un cri';
		<i>za-kričát'</i> 'se mettre à crier', <i>za-kričú</i> 'je crierai', je commencerai à crier';
		<i>po-kričát'</i> 'crier un peu', <i>po-kričú</i> 'je crierai (un peu)';
		<i>na-kričát'</i> 'crier beaucoup', <i>na-kričú</i> 'je crierai (beaucoup)';

imperfectif *kričát'* 'crier', *kričú* 'je crie'.

L'analogie de ce système slave moderne et du système que nous avons esquissé pour une période indo-européenne éloignée, est évidente. Mais il va sans dire qu'il y a aussi de graves dissemblances. La plus importante consiste en ce que les nuances exprimées en slave par le moyen de préverbes étaient rendues en indo-européen exclusivement à l'aide des méthodes de la dérivation.

II

Mais le futur rentre mal dans le système de verbes parallèles indo-européen. Il est vrai que morphologiquement le futur semble avoir des rapports avec l'aoriste, en tant qu'un -s- formatif leur est commun. Et l'on pourrait bien

être tenté de croire que dès l'origine le futur n'aurait été autre chose que le temps non passé du même verbe dont l'aoriste était le temps passé. Pour le sens on pourrait renvoyer au développement slave que je viens d'indiquer, en vertu duquel le temps non passé des verbes perfectifs a la valeur d'un futur, tandis que leur temps passé équivaut à un aoriste. Mais si tel a été le rapport primitif entre le futur et l'aoriste, il faut avouer que déjà dans une période très ancienne le futur s'est émancipé de l'aoriste, et qu'il est devenu de très bonne heure un vrai temps. Toute une série de circonstances en témoignent.

1) D'abord il faut souligner que ni en grec ni en sanskrit le futur n'est astreint à l'aspect perfectif. S'il désigne le plus souvent une action à terme fixe, il peut aussi désigner une action sans terme fixe; il peut avoir l'aspect imperfectif. Ainsi le futur est imperfectif dans un vers bien connu de Callistrate:

ἐν μύρτου κλαδί τὸ ξίφος φορήσω
ὥσπερ Ἀρμόδιος κ' Ἀριστογείτων.

M. DELBRÜCK, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, II, p. 252—253, a cité une série d'exemples homériques de l'emploi imperfectif du futur; le plus clair est Σ 338—340:

τόφρα δέ μοι παρὰ νηυσὶ κορωνίσι κείσεαι αὐτως,
ἀμφὶ δὲ σὲ Τρῳαὶ καὶ Δαρδανίδες βαθύκολποι
κλαύσονται νύκτας τε καὶ ἡμέατα δάκρυ χέουσαι.

Le futur du verbe 'être' a l'aspect perfectif dans le vers homérique Z 448:

ἔσσειται ἡμαρ ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλη Ἴλιος ἱρή.

Au contraire il est imperfectif dans le poème de Callistrate déjà cité:

αἰεὶ σφῶν κλέος ἔσσεται κατ' αἶαν.

De même en sanskrit: *bhaviṣyáti* 'il deviendra' et 'il sera'; v. DELBRÜCK, *Vergl. Synt.*, II, p. 252.

2) En outre l'autonomie du futur est indiquée par le fait qu'en grec et en sanskrit il possède quelques formes modales parallèles aux formes modales de l'aoriste. Ainsi en grec on trouve un optatif du futur (τρέψοιμι; cf. l'optatif de l'aoriste τρέψαμι), et en sanskrit on cite quelques rares exemples d'un subjonctif et d'un impératif du futur. Les deux langues présentent un participe du futur parallèlement au participe de l'aoriste. Le grec a un infinitif du futur à côté de l'infinitif de l'aoriste. Et le sanskrit nous offre même un futurum in praeterito ou conditionnel:

fut. *dā-syá-ti* 'il donnera',
condit. *á-dā-sya-t* 'il donnerait'.

Il est donc bien évident qu'en grec et en sanskrit le rapport entre le futur et l'aoriste est tout à fait différent du rapport entre le présent et l'imparfait ou entre le parfait et le plus-que-parfait.

Mais l'argument n'est probant que pour ces deux langues. Toutes les formes modales, participiales et prétéritales du futur ne sont évidemment que des innovations que le grec et le sanskrit ont créées séparément. On n'y découvre aucune identité morphologique; il n'y a pas de formes grecques et sanskrites exactement superposables; au contraire, la distinction entre les formes aoristiques et les formes appartenant au futur se fait en chacune des deux langues

d'une manière différente. Quant aux infinitifs grecs il suffit de rappeler le fait que l'indo-européen commun n'a pas eu de véritables infinitifs. Il ne s'agit donc pas d'un héritage commun, mais d'un développement parallèle; et l'emploi imperfectif du futur que nous avons signalé plus haut (1°), pourrait bien, lui aussi, être le résultat d'innovations indépendantes dans les deux langues. Mais si les faits invoqués sous 1° et 2° ne prouvent pas l'autonomie du futur dans l'indo-européen commun, ils prouvent du moins que cette autonomie a existé dès les temps les plus reculés des deux langues les plus anciennes de notre famille.

3) Un argument qui nous portera dans une antiquité plus haute, peut être tiré de la forme du suffixe. Le suffixe de l'aoriste était un *-s-* pur et simple, tandis que le futur, à en juger d'après l'indo-iranien et le baltique, était formé à l'aide d'un suffixe *-sje-*, *-sjo-*. Le contraste entre le futur et l'aoriste est net dans des formes sanskrites telles que *á-jāi-š-ṭa* 'vous vainquîtes': *ǰē-šyá-tha* 'vous vaincrez', *á-śrāu-š-ṭa* 'vous entendîtes': *śrō-šyá-tha* 'vous entendrez'. Et bien que le futur baltique nous offre des problèmes difficiles dont la solution est encore contestée, on ne saurait en aucune manière nier la concordance parfaite avec l'indo-iranien que révèle la première personne du singulier:

sansk. *dā-syā-mi* 'je donnerai', lit. *dúo-siu*.

C'est ce qui prouve que le suffixe *-sje-*, *-sjo-* du futur n'est pas une innovation de l'indo-iranien; il date indubitablement d'une période antérieure au scindement définitif de l'indo-européen commun.

Néanmoins il est impossible de prouver que ce suffixe ait appartenu à la langue-mère indo-européenne strictement

parlant. Le futur grec (qui est pourtant un vrai futur, la continuation du futur indo-européen) n'y participe pas. Il a un suffixe sans *-j-*, le suffixe *-se-*, *-so-*. C'est ce qui est prouvé par les futurs en *-άω* et *-έω* (*χρεμῶ*, *ὀλῶ* etc.), qui s'expliquent bien par **-asō*, **-esō*, mais qui ne peuvent pas continuer des désinences **-asjō*, **-esjō*. Il faut donc analyser de la même manière les formes telles que *δείξω*, qui du point de vue purement phonétique sont équivoques, et le type *δώσω*, qui a conservé ou restitué l's intervocalique sous l'influence du type *δείξω*. L'opposition ainsi constatée entre le grec et l'indo-iranien indiquerait le développement, sous ce rapport, de flottements dialectaux sur le domaine indo-européen avant le scindement définitif, et il est impossible de prouver que le suffixe *-sje-*, *-sjo-* ait jamais existé hors de cette partie de la famille dont l'indo-iranien et le balto-slave est la continuation. Cette limitation d'une particularité dialectale indo-européenne ne serait point surprenante.

4) Mais bien que le suffixe de futur grec soit un peu plus proche du suffixe d'aoriste que ne l'est le suffixe balto-slave et indo-iranien, l'opposition morphologique des deux formations n'en est pas moins claire en grec. Il suffit de rappeler le fait que tous les futurs sont sigmatiques, tandis que ce n'est qu'une partie des aoristes qui présentent le suffixe *-s-*. L'exemple

λείψω: ἔλιπον

peut servir de paradigme de cette particularité qui est confirmée par toutes les langues qui ont conservé le futur ou l'aoriste.¹

¹ Nous ne ferons pas cas ici de quelques différences entre le futur et l'aoriste qui n'ont de portée que pour la langue grecque: le futur est quelquefois dérivé d'une autre racine que l'aoriste (*ἔρω*: *εἶπον*, *οἶσω*:

Sans doute les divers types d'aoriste sont la continuation d'une série de verbes parallèles qui dans le système verbal primitif représentaient des nuances sémantiques différentes. Les prototypes de ἔδειξα, ἔλιπον, ἐπέπληγον étaient, il faut le croire, le temps passé de trois types différents de verbes perfectifs, comparables, peut-être, aux types russes *za-kričát'*, *kriknut'*, *po-kričát'* etc. (v. plus haut p. 6). Le temps non passé de tous ces verbes a dû avoir, dès l'origine, le sens d'un futur perfectif avec la même nuance sémantique qu'avait le temps passé.

Mais si l'on accepte ce point de départ, on aura à constater que le développement du temps non passé et du temps passé a été bien différent. Au temps passé tous les verbes parallèles perfectifs ont été conservés; finalement ils se sont fondus en une seule catégorie, mais non sans laisser du moins quelques faibles reflets de la diversité sémantique primitive. Au contraire, au temps non passé une seule formation, la formation sigmatique, a triomphé, supplantant toutes les autres qui ne semblent avoir laissé de trace dans aucune langue indo-européenne. Cette unification morphologique qui paraît dater d'une période antérieure à la différenciation des dialectes indo-européens, a sans doute été motivée par une unité sémantique naissante: les diverses nuances d'aspect et de forme d'action faisaient place à la notion pure et simple du temps futur, et pour cette raison la formation qui se prêtait le mieux à l'expression de cette notion a fini par remporter la victoire sur toutes ses concurrentes.

ἤνεγκον); à un aoriste actif répond quelquefois un futur médial (ἀκούσομαι: ἤξουσα); le futur et l'aoriste suivent quelquefois des lignes analogiques différentes relativement à la restitution de l's intervocalique (κρεμό: ἐκρέμασα). Et nous nous dispenserons de discuter les impératifs οἶσε, ὄψεσθε etc.

Ainsi il devient tout à fait vraisemblable que le futur a été un vrai temps dès la période de l'indo-européen commun.

III

Les formes sigmatiques du verbe latin peuvent être classées en deux séries: une série dans laquelle l'-s- ou un -ss- d'origine mécanique (ayant la même fonction que l'-s- simple) est ajouté immédiatement au thème verbal; et une autre série dans laquelle l'-s- ou un -s-s- d'origine morphologique (ayant la fonction de deux suffixes) est précédé d'une voyelle de nature suffixale. En voici des exemples:

A.	<i>dīxī</i>	<i>faxō</i>	<i>faxim</i>	<i>impetrassere</i>
		<i>levassō</i>		<i>āverruncassere</i>
		<i>quaesō</i>		
		<i>faxis</i>		
		<i>adempsit</i>		
		<i>dīlapidassunt</i>		
B.	<i>ēmerō</i>		<i>emerem</i>	
	<i>ēmerim</i>		<i>ēmisse</i>	
	<i>ēmeram</i>			

Notons la combinaison des deux formations dans *dīxerō*, *dīxerim*, *dīxeram*, *dīxissem*. — Le critérium de forme que j'ai indiqué pour la distinction des deux séries, fait défaut pour *forem*, *essem*, *ēssem*, *vellem*, *ferrem*, qui appartiennent à la série B. Nous en parlerons plus bas.

Les formes de la série A sont évidemment des formes d'aoriste: *dīxī* est l'indicatif, *faxō*, *levassō* est le subjonctif¹, *faxim* l'optatif, (*confidō mē*) *impetrassere*, (*possum*) *āverruncassere* l'infinitif.

¹ Les emplois de cette forme rentrent mal dans le schéma morphologique et syntaxique du latin classique; on la qualifiera de futurum exactum (*O Tite, si quid ego adjuvero curamve levasso | ecquid erit praemi?* Ennius) ou de futur (*Jam faxo hic erunt* Plaute, Bacch. IV 4, 64); mais que dira-t-on de *quaesō*?

Quant aux formes de la série B, on les a souvent expliquées comme issues de la même source, de l'aoriste indo-européen. Mais on ne parvient pas à en expliquer le développement sémantique sans attribuer au point de départ le sens d'un futur. On a cru pouvoir satisfaire à cette condition en partant du subjonctif de l'aoriste qui aurait pris les fonctions d'un futur. Mais outre que c'est là, du point de vue syntaxique, un détour non motivé, l'hypothèse de l'origine aoristique se heurte encore à une autre difficulté, qui est en effet insurmontable: comment expliquer la voyelle qui apparaît devant l's dans presque toutes les formes de la série B? Il ne faut pas comparer le *-i-š-* du sanskrit, le *-α-σ-* du grec (sansk. *á-starišam* 'j'ai répandu', gr. *ἔ-δάμασα* 'j'ai dompté'); car ici l'*i:α* n'est autre chose que le dernier élément de certaines racines, le degré faible d'un *-ā-* ou *-ē-* radical (cf. lat. *strā-vī*, *strā-men* et gr. *ἄ-δμη-τος*, dor. *᾿Α-δμᾱ-τος*, lat. *domā-re*); si cette voyelle faible a été quelquefois, en sanskrit, employée hors de son propre domaine, auprès de racines qui ne comportaient pas d'*-ā-* (*-ē-*) dès l'origine, elle n'a jamais acquis une valeur sémantique spéciale comme celle qu'on est forcé de présupposer pour la voyelle qui précède l's ($> r$) en latin.

S'il fait difficulté d'expliquer les formes latines de la série B en partant de l'aoriste, on portera naturellement les regards vers le futur. Et ici en effet on rencontrera tout de suite des formes caractérisées par la présence d'une voyelle devant le suffixe sigmatique. Je fais allusion au futur osco-ombrien:

osque *perl-em-es-t* (de **em-es-ti*) 'il interrompra'.

Je discuterai plus bas (IV) le suffixe de ces formes osco-ombriennes, et je chercherai à démontrer que ce sont là

de vrais futurs. Mais avant de faire cela j'esquisserai comment on peut, de ce point de départ, expliquer toutes les formes latines de la série B.

1) Du futur en *-es-* on a tiré d'abord un futurum in praeterito par un procédé tout à fait analogue à celui auquel le conditionnel sanskrit doit son existence; on a tout simplement employé le thème du futur avec les désinences secondaires (l'augment ayant été négligé en latin):

**em-es-mi* 'j'achèterai', **em-es-m̄* 'j'achèterais.'

Cette nouvelle formation a parcouru ensuite un développement sémantique qui n'offre rien d'imprévu. Comme dans les langues romanes (fr. *je dirais* de *dīcere habēbam*) le futurum in praeterito a été employé avec les fonctions d'un conditionnel, et il a fini par se spécialiser pour cet emploi; puis l'affinité du conditionnel et du subjonctif qui se manifeste un peu partout, a entraîné un empiètement sur le domaine de ce mode, sans qu'on puisse indiquer les étapes par lesquelles la formation a acquis sa valeur historiquement attestée.

J'inclinerais pourtant à penser que le terme final de ce développement a été atteint d'assez bonne heure. Car c'est de la valeur d'un subjonctif que dépend la transformation morphologique qui a eu lieu. On avait dès l'origine un thème en *-s-*, mais on a abouti à un thème en *-s-ē-*; et ce thème en *-s-ē-* doit être très ancien, vu qu'il est attesté non seulement en latin (*emerēs, emerēmus, emerētis*), mais aussi en osque (*fusíd* 'foret'). Or l'*ē* dont a été élargi le thème en *-s-*, n'est autre chose que le signe du subjonctif qui figure dans *amem, amēs* etc.

Du reste, une transformation morphologique était de rigueur, vu que la plupart des formes en *-s-* auraient con-

tracté avec le temps un aspect très peu clair. En somme, l'évolution italique tend à remplacer par des procédés plus compliqués les distinctions faites par le seul contraste des désinences primaires et secondaires (gr. φέρω: ἔφερον; lat. *ferō: ferēbam*), et elle a peu épargné les thèmes verbaux en consonne. Qu'on a choisi pour modèle de la transformation le subjonctif en *-ē-*, non pas le subjonctif en *-ā-*, dépend sans doute de la circonstance que la première personne du singulier (**em-es-ṃ > *emesem*) et la troisième personne du pluriel (**-s-ent*) avaient la voyelle *-e-* qui pouvait sans grande difficulté être changée en *-ē-*. C'était, particulièrement pour la troisième personne du pluriel, un léger changement. La forme modèle, le subjonctif en *-ē-*, avait dû subir, dans cette personne, une réduction phonétique de **-ēnt* en *-ent*; la voyelle longue a été restituée par voie d'analogie, mais il y a eu sans doute une période d'hésitation entre la désinence phonétique **-ent* et la désinence analogique **-ēnt*. Pendant cette période la désinence **-s-ent* de l'ancien futurum in praeterito pouvait presque insensiblement être changée en **-s-ēnt*. Sans doute c'est la désinence **-s-ēnt* qui a entraîné **-s-ēm* (1. sing.), puis **-s-ēs* (2. sing.) etc.

2) Quant au futurum exactum la plus simple hypothèse nous conduit à supposer qu'on l'a créé en appliquant au thème du parfait le suffixe et les désinences personnelles du futur. Aussitôt que le futur indo-européen s'était détaché de l'aoriste, était devenu autonome et avait acquis la valeur d'un vrai temps, il n'était que tout à fait naturel qu'on cherchât à exprimer cette notion de temps dans tous les paradigmes verbaux, dans tous les verbes parallèles dont nous avons parlé plus haut, et avant tout dans le verbe qui a fourni le parfait. Cette tendance a donné naissance

aux formes grecques τεθνήξω, πεπαιδευσομαι; et en latin on s'attendrait à des formes tout à fait parallèles aux formes de futur:

**em-es-mi* 'j'achèterai', **ēm-es-mi* 'j'aurai acheté'.

En effet on peut très bien expliquer les formes du latin historique en partant d'un paradigme **ēm-es-mi*. Le thème en consonne a été remplacé par un thème en *o:e* conformément à ce qui a eu lieu dans presque toute la conjugaison latine. Ainsi au lieu de

**ēm-es-mi*, **ēm-es-si*, **ēm-es-ti*

on a créé les formes

**ēmesō*, **ēmesesi*, **ēmeseti*,

qui par évolution phonétique sont devenues

emerō, *emeris*, *emerit*.

Ce n'est qu'à la troisième personne du pluriel que l'ancienne forme en consonne a subsisté; car rien ne nous empêche de poser

**ēm-es-enti* < **ēmerint*.¹

Néanmoins on peut faire une objection très grave contre cette explication. La voyelle qui précède l'*s* en osque et en ombrien, n'est pas un *e*, mais un *u*: osque *fefacust* 'fecerit', omb. 3. sing. *fakust*, 3. pl. *facurent*. Et la phonétique latine ne nous empêcherait pas de dériver l'*e* latin d'un *u* (cf. *socer*, *socerī*: sanskr. *śvāsura-s*; *pejerō* etc.). Dans ces circonstances, la bonne méthode nous permet-elle de poser pour le latin un autre prototype que celui qui est exigé par l'osco-ombrien, c.-à-d. **ēm-us-mi*?

¹ *sient* n'en est pas une réfutation; cette forme peut être redevable de son *e* à l'influence de l'*i* qui précédait.

L'objection, pour être grave, n'est pas décisive. Avant de prétendre imposer au latin le type osco-ombrien il faudra en chercher l'explication étymologique. Or les tentatives étymologiques qu'on a faites jusqu'ici, ont été faites du point de vue purement osco-ombrien et ne sont guère applicables à l'italique commun. Mais je n'insisterai pas sur cette circonstance, vu que ces tentatives sont assez problématiques même du point de vue exclusivement osco-ombrien.

On a cru pouvoir analyser le futurum exactum de l'osco-ombrien comme une forme périphrastique, composée d'un participe du parfait du type de l'osque *sipus* 'sciens' et de formes à fonction de futur du verbe 'être'. Évidemment cette explication ne convient pas au latin, qui n'a pas, à coup sûr, possédé de participes dont le nominatif se terminait en *-us* (osque *sipus* est **sēpwōs* selon Brugmann, Grundriss² II 1, 570). Mais l'explication est invraisemblable même pour l'osco-ombrien; quelles formes du verbe 'être' peut on chercher dans osque *fefacus-t*, ombr. *fakus-t*, *facur-ent*?

Une autre explication part d'osque *fust* 'erit', 'fuerit'. Cette forme aurait été, dès l'origine, un futur qui, en vertu de circonstances accidentelles, aurait acquis la valeur d'un futurum exactum et aurait servi de modèle pour la création d'un futurum exactum des autres verbes. Mais l'ombrien *fefure* 'fuerint' fait soupçonner que l'identité de forme de *fust* 'erit' et *fust* 'fuerit' en osque est secondaire. Et du reste on ne comprend guère comment l'existence d'un *fust* avec le double sens de futur et de futurum exactum ait pu donner occasion à la création d'une catégorie morphologique nouvelle.

Mais si nous rejetons ces tentatives d'explication, il ne nous restera guère d'autre possibilité que de supposer que le thème osco-ombrien en *-us-* est la modification analogique de quelque formation plus ancienne. Et dès lors le vocalisme osco-ombrien cessera d'être obligatoire pour le latin, et le thème en *-es-*, qu'il fallait éliminer des prémisses empiriquement données, rentrera par voie d'hypothèse. En effet le thème en *-us-* osco-ombrien peut très

bien être la transformation d'un thème en *-es-*, bien qu'il soit très difficile d'indiquer exactement le point de départ de l'innovation. On pourrait être tenté d'expliquer osque *fust* et lat. *fuert* d'un prototype commun **bhe-bhuw-es-ti* en admettant qu'en osco-ombrien *-we-* serait devenu *u* par un procédé analogue à celui qui a changé un **majjos* (lat. *majus*) en osque *mais* 'plus' (cf. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, p. 60). On supposerait donc la série d'évolution **fuwesti* > **fuust* > *fust*. La forme intermédiaire de cette série **fuust* aurait bien pu influencer les autres verbes.

Ombr. *ampr-e-fuus* 'circumieris' est sans doute une formation analogue dont le dernier élément a été associé avec le verbe 'être'. Alors on notera le double *u*. Quant à l'osque *tribarakattuset* 'aedificaverint', l'*u* au lieu de l'*iu* qu'on attendrait après *t*, s'explique peut-être par l'origine analogue de la forme (*-ttuset* au lieu de **-tteset*).

S'il a eu en osco-ombrien des parfaits du type du latin *nōvī*¹, ils peuvent être en jeu de même. Mais il serait téméraire de faire cas de lat. *īverit*: ombr. *iust*, vu qu'en latin *īvī* semble être une forme plus récente que *īi*. (L'identité de l'*u* osco-ombrien avec le *v* latin a déjà été soutenue par M. Wilhelm Schulze, *KZ* 28, 272).

Mais quel que soit le point de départ de la transformation de *-es-* en *-us-*, elle peut avoir été accélérée par l'association avec le participe en *-us* (osque *sipus*),² et elle devait être grandement favorisée par le besoin de différencier plus clairement le futur et le futurum exactum, de les différencier même dans les cas où le thème du présent et le thème du

¹ En latin ce type a été productif: *amāvī* etc.; il n'a pas été productif en osco-ombrien, mais il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pas existé.

² Ainsi nous rendons un certain hommage aux deux hypothèses critiquées ci-dessus p. 17. On ne peut pas expliquer la naissance du futurum exactum ni en osco-ombrien ni en italique commun en partant d'osque *fust* ou des participes du type *sipus*. Mais ces formations ont très bien pu influencer un futurum exactum déjà existant.

parfait, après la chute de la réduplication, étaient identiques ou très semblables l'un à l'autre. Le même besoin devait se faire sentir en latin, où l'on trouve beaucoup d'exemples d'identité des thèmes du présent et du parfait (*in-cidō, in-cidī*); mais le latin a pris une autre route que l'osco-ombrien: il a de bonne heure éliminé le futur en *-es-* en le remplaçant par des formations qui n'avaient aucune ressemblance avec le futurum exactum (*emam, emēs* etc.). En revanche, l-*es-* du futurum exactum est resté intact, ne subissant que des changements phonétiques.

3) La création du futurum exactum **ēm-es-mi*, qui a eu lieu en italique commun, a été d'une grande portée pour l'évolution de tout le système du parfait en latin. La forme nouvelle a d'abord servi de modèle pour la transformation d'une forme héritée de la langue-mère, l'optatif du parfait.

Il n'est pas évident pourquoi l'ancienne forme de l'optatif du parfait est tombée en désuétude. Le besoin de discerner plus clairement l'optatif du présent et l'optatif du parfait ne semble pas avoir pu jouer un grand rôle; car ces deux formations étaient caractérisées par des désinences différentes. Ce n'étaient que les présents en *-mi*, peu nombreux en latin, qui avaient la même désinence de l'optatif que le parfait. Ainsi de *edō, ēst* 'je mange, il mange' (sansk. *ād-mi* 'je mange'):

prés. <i>ed-im</i> de <i>*ed-ī-m</i> au lieu de <i>*ed-jē-m</i>
parf. <i>*ēd-jē-m.</i>

En effet, en osco-ombrien l'ancienne forme de l'optatif du parfait a été conservée: osque *fefacid* 'fecerit' etc.

Mais s'il n'est pas évident pourquoi l'ancienne forme devait succomber en latin, l'affinité sémantique de l'optatif avec le futur nous rend du moins compréhensible que le

thème du futurum exactum a pu servir de base pour une innovation: dans la plupart des combinaisons syntaxiques un optatif du futurum exactum pouvait sans aucun inconvénient remplacer l'optatif du parfait; les cas récalcitrants étaient moins nombreux aux temps préhistoriques qu'on ne croirait en jugeant d'après la syntaxe peu primitive du latin classique. Il se peut que l'innovation ait pris son commencement dans certains verbes tellement irréguliers qu'une transformation était inévitable. Si *nōvī* répond à sanskr. *ḥajñāu*, le *v* devait être absent dans l'optatif, qui, ainsi, devait avoir une apparence très irrégulière; est-ce de ce type qu'est issue l'innovation?

4) Le remplacement de l'optatif du parfait **ēm-jē-m* par un optatif du futurum exactum **ēm-es-j-ēm*, qui a fini par être senti tout simplement comme un optatif du parfait, a eu pour effet d'obscurcir le sens propre de l'élément formatif *-es-*. La perte du futur en *-es-* a achevé l'œuvre. Dès lors *-es-* devait faire l'impression d'un élément élargissant le thème du parfait sans signification perceptible. Quant à l'imparfait du subjonctif, cette forme, isolée par la perte du futur, ne se prêtait guère plus à l'analyse **em-es-ē-m*, mais devait se présenter à l'esprit comme **eme-sē-m*, c.-à-d., on n'y pouvait voir qu'un élargissement du thème du présent (**eme-tī* 'il achète') au moyen d'un suffixe *-sē-* qu'on n'avait aucun motif de couper en deux.

La nouvelle interprétation de l'élément *-es-* a eu de graves conséquences pour la transformation ultérieure du système du parfait.

Le plus-que-parfait hérité de la langue-mère était formé par l'addition des désinences personnelles secondaires au thème du parfait, qui était un thème sans *-e-: -o-* final,

c.-à-d. le plus souvent un thème en consonne. Avec le progrès de l'évolution phonétique latine une telle formation devenait nécessairement très difficile à manier, et l'on a recouru naturellement au thème élargi en *-es-*. En imitant le modèle de

amābam: *amābō* (*-*bhwā-m*: *-*bhwō*),
eram: *erō*

on a abouti à la forme **ēm-es-ā-m* (> *ēmeram*) auprès de **ēm-es-mi*, qui, peut-être, avait déjà été changé en **ēm-esō* (> *ēmerō*). Il s'ensuit de tout ce que j'ai dit que je vois dans ce type de plus-que-parfait une formation purement latine; mais du reste nous ne savons rien sur le plus-que-parfait osco-ombrien.

5) La plus récente de toutes les innovations latines est, je crois, le subjonctif (l'optatif) du plus-que-parfait. Sans doute il a été formé par la jonction du thème élargi du parfait avec le suffixe indivisible *-sē-* qui dans **eme-sē-m* 'emerem' exprimait le subjonctif passé. On a créé une forme qui correspondait à **ēmes-jē-m* 'emerim' comme **ed-sē-m* 'ederem, ēssem' correspondait à **ed-jē-m* 'edim'. La forme nouvelle est l'*x* de la règle de trois que voici:

$x : *ēmes-jē-m = *ed-sē-m : *ed-jē-m.$

Mais si cette analyse est juste, on s'attendrait à la forme **ēmes-sē-m* 'emissem', forme qui n'existe pas. Comment expliquer l'*i* de la forme existante, l'*i* de *ēmis-se-m*? Faut-il en conclure que ce soit à tort que nous avons jusqu'ici attribué la voyelle *-e-* aux formes sigmatiques du thème du parfait? Faut-il penser que le groupe *-er-* de *ēmerō*, *ēmerim*, *ēmeram* représente non pas un *-es-*, mais un *-is-* primitif, ce qui déchirerait le lien avec le futur osco-ombrien? Je ne le crois pas; un suffixe *-is-* me serait tout à fait

énigmatique. Au contraire, en partant d'un suffixe *-es-* il ne me paraît pas impossible d'entrevoir une voie par laquelle la forme *ēmissē* peut avoir obtenu son *i*. Il s'agit, je crois, d'un procédé phonétique, mais qui n'a pas eu lieu dans la forme où apparaît l'*i*, mais bien dans les formes modèles. L'*e* de **ēm-es-ō* (au lieu de **ēm-es-mi*), de **ēm-es-ī-mos* (opt. parf. plur.), de **ēm-es-ām* s'était (comme tout *e* en syllabe ouverte intérieure) changé en *i* antérieurement à la création du subjonctif du plus-que-parfait; l'équation dont a résulté cette forme très récente, était donc en vérité

$$x : *ēmis-ī- = *ed-sē- : ed-ī-.$$

La solution de l'équation ne pouvait par conséquent être autre chose qu'un thème *ēmis-sē-*. L'*i* qui de cette manière se trouvait transporté en syllabe fermée, y a naturellement subsisté devant le double *-ss-*, tandis que dans les formes plus anciennes **ēmīsō* 'emero', **ēmīs-ī-mos* 'emerimus', **ēmīsām* 'emeram' le passage de l'*s* brève en *r* entraînait fatalement le changement de l'*i* en *e* (*ēmerō* etc.).

IV

Après avoir indiqué comment les formes sigmatiques latines de la série B peuvent être dérivées du futur osco-ombrien, je reviens sur le problème de la nature et de l'origine de ce futur.

On trouve dans les manuels les plus répandus l'opinion que le futur osco-ombrien serait en vérité un subjonctif de l'aoriste qui aurait pris le sens d'un futur. Ce serait donc une formation du même type que lat. *faxō*, mais pourvue d'un *e* tout à fait énigmatique devant l'*s*. Quant à la flexion, le subjonctif de l'aoriste était un thème en *-se-*, *-so-* (lat. *faxis*, *dilapidassunt* Festus éd. Lindsay p. 508, hom. ἀμείψεται

etc.). Les prototypes des formes osco-ombriennes seraient donc :

3. sing. **emese-ti*,
3. plur. **emeso-nti*.

Mais cette opinion est contredite par tous les faits. Osque *pert-emes-t* 'il interrompra', ombr. *feres-t* 'il portera', furent 'il seront', osque *censaz-et* 'censebunt' sont évidemment des thèmes en *-s-*, non pas des thèmes en *-se-*, *-so-*. Rien ne nous autorise à croire qu'un *e* soit tombé entre *-s-* et *-t* dans *pert-emest*, *ferest*, rien ne peut motiver l'hypothèse que la désinence *-ent* (< **-enti*) ait supplanté une désinence **-ont* (< **-onti*) dans furent, *censazet*. De même les formes latines indiquent un thème en *-s-*: fut. exact. *ēmer-int* (en face de *dilapidassunt*, subj. aor.), opt. parf. *ēmer-i-m*, subj. plus-que-parf. *ēmis-se-m*.

L'unique raison pour laquelle on a voulu, en dépit des désinences, interpréter les formes osco-ombriennes comme des subjunctifs de l'aoriste, est évidemment l'embarras qu'on éprouvait à y reconnaître des futurs. L'idée qu'on se faisait du futur indo-européen, reposait exclusivement sur les formes indo-iraniennes et baltiques. On ne reconnaissait d'autres types de futur indo-européens que le type

3. sing. **em-sje-ti*,
3. plur. **em-sjo-nti*,

type incommensurable avec les formes osco-ombriennes.

Mais ce type n'était pas le seul type de futur existant en indo-européen. J'ai déjà fait allusion au fait que le futur grec ne se prête pas à être réduit à ce type (v. p. 10). Le futur grec n'a jamais contenu un *j*. C'est cette circonstance qui a induit M. Brugmann à voir dans le futur grec un subjunctif de l'aoriste. Mais contre cette hypothèse M. Delbrück a protesté avec de bonnes raisons (Vergleichende

Syntax d. idg. Sprachen, II 242). Il est vrai que le passage d'un subjonctif d'aoriste au sens d'un futur est chose très ordinaire: lat. *erō* etc. Mais par ce passage le subjonctif cesse d'être un subjonctif; il devient un futur ou du moins l'expression d'une catégorie élastique comprenant le subjonctif et le futur. Or en grec les choses se seraient passées d'une manière tout à fait différente. D'abord le subjonctif de l'aoriste aurait pris les fonctions d'un futur, et puis il se serait établi de nouveau un contraste morphologique et syntaxique des plus profonds entre les emplois de nature de futur et les emplois de nature de subjonctif (cf. plus haut p. 8 et p. 10 avec la note). C'est tout à fait incroyable, il faut le dire. On ne peut pas se tirer d'affaire en affirmant que le futur grec soit un mélange du futur et du subjonctif («ein Mischtempus», Brugmann, Griech. Gramm. ³, p. 320); et c'est un expédient encore pire que de nier l'importance d'une distinction entre le futur et le subjonctif de l'aoriste («ob man diese Bildung als ursprünglichen Ind. Fut. oder als ursprünglichen Konj. Aor. bezeichnet, darauf kommt wenig an,» Brugmann, Grundriss ², II 3, 385). Il faut avouer sans phrase que le futur grec est un vrai futur, bien que son suffixe soit différent du suffixe du futur indo-iranien et baltique.¹

Or on ne peut guère ne pas être frappé d'un trait de ressemblance assez curieux entre le futur osco-ombrien et certains futurs grecs qui sont formés au moyen d'un suffixe *-ese-*, *-eso-*: ἔδοῦμαι, θανοῦμαι (de ἔζομαι 'je m'assieds', θνήσκω 'je meurs') etc. Le contraste entre un futur avec la voyelle *-e-* devant l'élément formatif et un aoriste sans cet *-e-* est le même en grec et en italique:

¹ M. Thurneysen, IF 38, 144, arrive à la même conclusion, mais en se servant d'un argument que je ne reconnais pas.

gr. fut. φανῶ (de **-nesō*): aor. ἔφηνα (de **-ns-m̄*)
 osque *pert-emest*, lat. *emerem*: lat. *sumpsī*.¹

La ressemblance est trop grande pour être fortuite. On n'évitera pas la conclusion que le futur grec en -έω est identique au futur osco-ombrien en -es-. Mais alors -έω de **-esō* sera la transformation d'un ancien thème en -s- (**-es-mī*), et nous serons conduits à la conviction que le futur osco-ombrien est la continuation inaltérée du plus ancien type de futur indo-européen. Le type indo-iranien et Baltique n'en est qu'un élargissement.²

Les rapports du futur indo-européen avec l'aoriste sigmatique sont donc plus étroits qu'on ne le soupçonnait jusqu'ici. Tous les deux temps sont formés au moyen d'un même suffixe, et l'hypothèse qu'ils ont été dès l'origine tout simplement le temps non passé et le temps passé d'un verbe perfectif, est devenue plus vraisemblable que jamais. Mais il faut se rappeler néanmoins qu'ils sont devenus autonomes et indépendants l'un de l'autre avant la fin de la période de l'unité indo-européenne.

Dès l'origine, le futur et l'aoriste ont été distingués l'un de l'autre par l'emploi des désinences personnelles primaires

¹ M. Thurneysen, BB VIII 275, a déjà signalé le parallélisme de gr. φανῶ: φήνω avec des formes latines comme *facerem* et *faxō*; mais sa manière d'envisager l'imparfait du subjonctif du latin (comme une forme issue de l'aoriste) l'a empêché d'en tirer la conclusion que je propose.

² Je ne discuterai pas ici la question de savoir s'il y a, en dehors de l'Italique, des traces de la flexion en -s- du futur. On pourrait songer à l'irlandais (*du-fí* 'vindicabit' de **we-wiq-s-t* ou **wi-wiq-s-t*); mais l'histoire du futur irlandais, qui sans doute a été contaminé d'autres formations, est en tout cas très embrouillée (cf. Thurneysen, IF 38, 143—146). M. Brugmann, Grundriss², II 3, 384, dérive le lituanien *dúos* 'il donnera' de **dō-s-t*, de sorte que le futur lituanien serait un mélange d'un thème en -sje-, -sjo- et d'un thème en -s-, ce qui me paraît du moins un peu douteux.

et secondaires et par la présence ou l'absence de l'augment. Mais en outre, il semble bien qu'ils ont eu, du moins en partie, une vocalisation différente. Le futur avait, dans ces cas, le degré plein dans la seconde syllabe, et par conséquent il doit avoir eu le degré réduit dans la première syllabe; au contraire, l'aoriste avait le degré plein (et même allongé) dans la première syllabe et le degré réduit (zéro) dans la seconde syllabe. Ainsi des racines **eme-* 'prendre', **sede-* 's'asseoir' on aura eu dans la langue-mère :

fut. **ḡmés-* (osque *pert-emes-t*), **s_edés-* (gr. ἔδοῦμαι);
 aor. **ēms-* (lat. *demp̄sī*¹), **sēds-*.

C'est là le schéma des racines de la plus simple forme. Comment se comportaient les racines plus volumineuses? Est-ce qu'on peut considérer gr. τλήσομαι 'je souffrirai': τελέσσαι, τολμήσαι, τλήναι (Hés.) comme paradigme des racines en *-ā*?

Cependant, le schéma d'accent régulier de la flexion en consonne en indo-européen nous oblige à supposer qu'au pluriel du futur en *-s-* l'accent frappait la désinence personnelle et que toutes les syllabes précédentes avaient le degré réduit (ce qui équivaut à dire que dans ces formes le thème du futur ne pouvait différer de celui de l'aoriste). Il faut donc reconstruire la flexion que voici :

sing. **ḡmés-mi* 'je prendrai';
 plur. **ḡs-més* 'nous prendrons'.

L'existence, en latin, d'un certain nombre d'imparfaits du subjonctif (fut. in praeterito) formés au moyen d'une *-s-* sans voyelle précédente (*vellem*, *ferrem*, *essem*, *ēsem*, cf. *forem*, osque *fusíd*) n'a donc, en soi, rien de surprenant. Ce qui est surprenant, c'est la règle curieuse qui n'admet

¹ Les vicissitudes du groupe *-ms-* ne nous intéressent pas ici; l'évolution phonétique aurait donné *-ns-*, mais il y a eu restitution analogique de l'*m*.

les formes de cette sorte qu'après de présents athématiques (*vul-t, fer-t, es-t, ēs-t*) et qui les exige dans ce cas. C'est une correspondance du futur avec le présent tout à fait inattendue, et il va sans dire qu'elle doit être regardée comme secondaire. Elle est de la même nature que la règle de la distribution des infinitifs en *-s-* et en *-es-*: les présents athématiques (les présents sans *-e-*) ont un infinitif en *-s-* (un infinitif sans *-e-*; *velle, ferre, esse, ēsse*), tandis que les présents thématiques (les présents en *-e-*) présentent un infinitif en *-es-* (*emere, scribere* etc.); mais il est bien connu que l'infinitif indo-européen était indépendant de la flexion du verbe; il n'était qu'un substantif verbal, et l'alternance *-es-*: *-s-* dans les noms en *-s-* qui sont la base des infinitifs latins, n'avait, dès l'origine, absolument rien à faire avec la forme du présent (cf. *far, farris* en face de *genus, generis*; en tant que le degré *-s-* est hérité de la langue mère, il doit avoir appartenu, dès l'origine, à certains des cas obliques).

V

J'ai encore une remarque à faire relativement aux rapports de l'imparfait du subjonctif latin avec l'imparfait du subjonctif des langues celtiques. Du point de vue phonétique rien ne nous empêche d'identifier les formations latines et celtiques. Gallois *carhwn* 'j'aimasse', bret. *galhenn* 'je pusse' ont perdu une voyelle devant l'*h* (de *s*), et cette voyelle a pu être un *-e-*. La flexion des formes celtiques, qui est très curieuse, semble reposer non pas sur des thèmes en *-s-* ou en *-sē-*, mais sur des thèmes en *-se-*, *-so-*; mais ce n'est pas là une objection grave contre le rapprochement avec les formes italiques; la différence s'expliquerait de ce que les imparfaits du subjonctif celtiques auraient été in-

fluencés par les imparfaits de l'indicatif (gall. *carwn* 'j'aimais', bret. *carenn*), tandis qu'en italique ils ont été influencés par les subjunctifs du présent (v. plus haut p. 14). Ce qui est plus embarrassant, c'est une différence syntaxique assez profonde: la fonction syntaxique qui selon notre hypothèse a dû être le plus ancien emploi de l'imparfait du subjunctif en latin, la fonction la plus proche du sens d'un *futurum in praeterito*, n'appartient pas à l'imparfait du subjunctif celtique. Tandis qu'en latin on emploie l'imparfait du subjunctif pour exprimer ce qui dépendrait d'une condition non réalisée (*si scirem, dicerem*), les langues celtiques se comportent tout autrement. Dans la proposition subordonnée toutes les langues celtiques font usage du subjunctif, mais dans la proposition principale l'expression varie: l'irlandais emploie un conditionnel bien distingué du subjunctif, le gallois et le cornique emploient l'imparfait de l'indicatif (ou le plus-que-parfait), et ce n'est que le breton qui fait usage de l'imparfait du subjunctif. Le contraste avec le latin est particulièrement clair en gallois (j'emprunte les exemples suivants à ma *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, II 330—331):

bei dywetut ti ymi y peth a ovynnaf ytti, minneu a dywedwn y titheu yr hwnn a ovynny ditheu 'si tu me disais ce que je te demande, moi je te dirais ce que tu demandes' (*dywetut* avec *t* de *d + h* est le subjunctif, *dywedwn* est l'indicatif).

ar neb a welhei y uorwyn yn y wisc honno, ef a welei olwc wedeidlwys arnei 'et celui qui verrait (= si quelqu'un voyait) la jeune fille dans ce costume, y verrait (il y verrait) un spectacle plein de dignité et de beauté'.

Au contraire en moyen breton on trouve :

mar carhe, me-n rohe dezaff 's'il voulait, je le lui donnerais,' 'si vellet, darem ei.'

Mais il ne faut pas être dupe de cet accord du breton avec le latin. A coup sûr, ce n'est pas le breton qui ait conservé l'état du celtique commun. Comme j'ai tâché de le démontrer dans ma *Vergleichende Grammatik* II 363—364, l'hypothèse la plus vraisemblable est que la règle irlandaise reflète fidèlement la syntaxe du celtique commun. Le conditionnel irlandais doit être considéré comme la continuation d'un conditionnel que toutes les langues celtiques ont possédé, et qui remplissait les fonctions qui sont le plus caractéristiques pour l'imparfait du subjonctif en latin. Ce conditionnel celtique n'a rien de correspondant en italique; il est le temps passé 1) du futur en *-b-*: irl. *-rannub* 'je partagerai', *-ranfinn* 'je partagerais', 2) du futur redoublé: irl. *-gigius* 'je prierai', *-gigsinn* 'je prierais' (de **g^uhe-g^uhedh-s* ou **g^uhi-g^uhedh-s-*; *guidim* 'je prie'; cf. gr. θέσσαοθαί: ποθέω). Le futur redoublé est une particularité du celtique, due à des innovations et des transformations qui n'ont pas eu lieu en italique; le futur en *b* est italo-celtique, mais son prétérit n'a jamais rempli la fonction du conditionnel en italique.¹⁾

Malgré cette profonde différence syntaxique il n'est peut-être pas impossible d'identifier les imparfaits du subjonctif italique et celtique. Mais l'identification n'est possible que si l'on admet un très long développement en celtique. Voici les hypothèses qui seraient nécessaires :

¹ Le prétérit du futur latin en *-b-* est sans doute l'imparfait: *ambulābit* 'he will walk', *ambulābat* 'he would walk' ('il avait l'habitude de se promener').

1) Le celtique a possédé une fois un futur identique au futur osco-ombrien; de ce futur le celtique en communauté avec l'italique a formé un prétérit qui a parcouru les étapes sémantiques suivantes: *futurum in praeterito*, conditionnel, subjonctif.

2) Plus tard l'ancien futur italo-celtique en *-es-* est tombé en désuétude en celtique, supplanté par un futur redoublé en *-s-* qui est le résultat d'une contamination de plusieurs formations sigmatiques différentes (le redoublement a pu être emprunté aux désidératifs du type de sanskr. *bu-bhūr-ša-li* 'il veut tenir' etc.).

3) Plus tard encore on a créé un prétérit de ce futur innové à l'exemple du prétérit du futur en *-b-* (ou bien, on a employé le prétérit du désidératif en *futurum in praeterito*). Ces formes ont remplacé le prétérit du futur italo-celtique en *-es-* dans son emploi conditionnel sans en adopter les fonctions de subjonctif.

4) En bretonique le nouveau conditionnel (ainsi que le futur) a fini par tomber en désuétude, cédant la place en gallois et en cornique à l'indicatif, en breton armoricain au subjonctif.

5) Finalement il faut supposer que l'*h* qui apparaît en moyen gallois et en moyen breton dans les formes du présent du subjonctif (en breton au pluriel seulement) a été transférée ici de l'imparfait du subjonctif (gall. *carhwyf* 'que j'aime', bret. *guelhomp* 'nous puissions').

Mais si l'hypothèse de l'identité de l'imparfait du subjonctif italique et celtique peut être maintenue, je dois révoquer une autre hypothèse qui m'avait séduit autrefois (Vergl. Gramm. II 377): celle d'un rapport entre le plus-que-parfait du subjonctif latin et bretonique.

Le bretonique possède un plus-que-parfait sans distinction de l'indicatif et du subjonctif :

gall. *buassei well itti, pei rodassut nawd yr mackwy*
 'il aurait été mieux pour toi, si tu avais accordé grâce
 à l'adolescent' ;

bret. *maz galse chom, ez chomse* 's'il avait pu rester,
 il aurait resté'.

Ces formes ont en effet une assez grande ressemblance immédiate au plus-que-parfait du subjonctif latin, et tant qu'on dérivait toutes les formes sigmatiques latines de l'aoriste, on pouvait bien soupçonner un rapport historique. Mais il n'en est rien. Le plus-que-parfait bretonique est le passé d'un »parfait« (au sens latin de ce terme) en *-s-*, qui est en réalité un aoriste du type du latin *dixi, impetrassere*, gr. ἔδειξα, ἐτίμησα. Il n'a donc rien à faire avec le plus-que-parfait du subjonctif latin, qui est issu du thème du futur (et qui, du reste, est une formation très peu ancienne et purement latine).

Il se peut, après tout, que l'identité de l'indicatif et du subjonctif du plus-que-parfait bretonique ne soit qu'apparente. Le subjonctif a pu avoir, dès l'origine, *-ss-h-* en face du *-ss-* de l'indicatif. Alors le subjonctif serait formé au moyen du suffixe de l'imparfait du subjonctif, et il y aurait un certain parallélisme entre les formations bretonique et latine (toutes deux récentes). Mais ce parallélisme ne serait pas complet; le suffixe de mode serait le même en bretonique et en latin, mais le thème de temps auquel serait ajouté ce suffixe, serait différent.

